



MÉMOIRES COURONNÉS

ET

MÉMOIRES DES SAVANTS ÉTRANGERS

PUBLIÉS PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

MÉMOIRES COURONNÉS

ET

MÉMOIRES DES SAVANTS ÉTRANGERS

PUBLIÉS PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

TOME XLV.



BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE,

rue de Louvain, 108.

—

1883

TABLE

DES

MÉMOIRES CONTENUS DANS LE TOME XLV.

CLASSE DES LETTRES.

LE PEUPLE

ET

L'EMPIRE DES MÈDES

JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE DE CYAXARE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX LES PLUS RÉCENTS SUR CETTE MATIÈRE

PAR

A. DELATTRE S. J.

Homo sum; humani nihil a me alienum puto.
TÉRENCE.

(Mémoire couronné par la Classe des lettres, dans sa séance du 8 mai 1882.)



PRÉFACE.

Ce mémoire répond à la question suivante :

Exposer, d'après les sources classiques et orientales, l'origine et les développements de l'empire des Mèdes. — Apprécier les travaux de MM. Oppert, Rawlinson (Sir Henri et Georges), Spiegel et autres sur ce sujet.

La question demande un travail approfondi sur les origines et le développement de l'empire des Mèdes, et la critique des travaux les plus récents sur cette matière. Comme il y a connexion intime et parallélisme perpétuel entre les deux objets, nous les avons menés de front. En essayant de faire parler les sources, nous nous sommes aidé des travaux antérieurs et nous avons eu occasion de les apprécier.

Nous avons traité en premier lieu de la géographie et de l'ethnographie de la Médie; en second lieu, de l'état primitif des Mèdes; en troisième lieu, de la fondation et de l'extension progressive de leur empire. Notre mémoire comprend ainsi trois livres.

Le travail proposé ayant avant tout le caractère d'une œuvre de discussion et de critique, nous avons glissé rapidement, nous contentant d'un simple énoncé, sur les points qui ont été souvent rebattus et qui sont hors de controverse; nous nous sommes arrêté sur ceux qui ont encore besoin d'être éclaircis ou qui sont susceptibles de développements nouveaux. Dans le premier livre, par exemple, nous nous sommes peu étendu sur l'origine

aryenne, ou, avec plus de précision, sur l'origine iranienne de la partie la plus considérable, sinon de la totalité de la nation médique. Nous avons, au contraire, discuté à loisir l'existence de prétendus Mèdes d'origine touranienne, peuple imaginaire qui cherche à s'implanter dans l'histoire.

Notre second livre qui traite de l'état primitif des Mèdes a une ampleur considérable que nous devons aussi justifier. On connaît les Mèdes de cette époque uniquement par leurs rapports avec les Assyriens. De là, la nécessité de glaner dans les inscriptions de Ninive les indications, soit directes, soit indirectes, qui s'y rencontrent; et comme les passages d'où elles se tirent ont parfois reçu les interprétations les plus fantaisistes, et qu'ils sont devenus de la sorte le point de départ de déductions étranges, il a fallu en établir le sens par les procédés ordinaires de la philologie. En même temps que nous allions à la recherche des Mèdes à travers les inscriptions cunéiformes, nous avons étudié la géographie de la Médie et des pays voisins durant la période assyrienne, et nous avons ainsi établi ce que nous n'avions fait qu'énoncer dans notre premier livre; nous avons suivi le déclin de la puissance de Ninive, étude indispensable pour juger les sources bibliques et classiques de l'histoire des Mèdes.

Dans la transcription des noms propres assyriens, nous avons conservé la forme originale de ceux qui ne sont connus que par les inscriptions; pour les autres, nous avons adopté d'ordinaire la forme généralement usitée.

Nous ne nous flattons pas d'avoir évité toute distraction et toute erreur. Notre sujet, en somme, a été peu étudié jusqu'à présent, malgré la longueur des chapitres consacrés aux Mèdes dans certaines histoires.

Nous avons complété et rectifié notre travail en quelques points secondaires, grâce aux découvertes faites depuis que notre manuscrit a été soumis au jugement de l'Académie, en ayant toujours soin d'avertir de ces changements.

TRANSCRIPTION DES LETTRES HÉBRAÏQUES.

א	pas exprimé.	ל	*l*
ב	*b*	מ	*m*
ג	*g* (dur).	נ	*n*
ד	*d*	ס	*s*
ה	*h*	ע	' (esprit rude).
ו	*v*	פ	*p*
ז	*z*	צ	*ts*
ח	*kh*	ק	*q*
ט	*th*	ר	*r*
י	*y*	ש	*sh*
כ	*k*	ת	*t*

Nous transcrivons conformément à ce tableau les mots assyriens, qui ont les mêmes articulations que les mots de la langue hébraïque. Dans les mots ainsi transcrits, *u* se prononce *ou*.

LE PEUPLE

ET

L'EMPIRE DES MÈDES

JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE DE CYAXARE.

LIVRE PREMIER.

LA MÉDIE ET LES MÈDES.

CHAPITRE PREMIER.

L'Iran et la Médie proprement dite.

C'est sur le sol iranien que s'écoula, si l'on peut s'exprimer ainsi, la vie du peuple mède. C'est là qu'on le rencontre à l'aurore de son histoire, qu'on le voit se développer, s'organiser en grande puissance; c'est là enfin qu'après des vicissitudes diverses, se confondant peu à peu avec les races qui l'entourent, il perd son individualité et son nom.

Étudiée de nos jours par de savants voyageurs, Layard, Chesney, Kinneir, Ker Porter, sir H. Rawlinson, etc., la géographie physique de l'Iran a été exposée d'après leurs travaux par M. G. Rawlinson, dans une remarquable dissertation insérée au tome Ier de son Hérodote [1], sous le titre : *On the Geography of Mesopotamia and the adjacent countries* [2].

[1] *History of Herodotus*, a new english version, edited with copious notes and appendices, etc., by George Rawlinson, M. A., assisted by Major-general Sir Henri Rawlinson, K. C. B., and Sir J. G. Wilkinson, F. R. S., 3e éd.

[2] Pages 549-605.



Il nous suffira de reproduire dans une forme abrégée la partie de ce travail qui concerne l'Iran [1], et d'y ajouter les notions de géographie ancienne nécessaires pour l'intelligence de notre sujet.

L'Iran est un immense plateau terminé au nord par la chaîne de l'Elbourz, qui, se détachant des montagnes de l'Arménie, court vers la mer Caspienne dont elle longe le rivage méridional, et va bien au delà, suivant la même direction, se joindre à l'Indou-Koh au-dessus de Caboul; à l'ouest, par le Zagros, qui se développe sur la rive gauche du Tigre, en cinq ou six rangées parallèles de hautes montagnes, dans le sens du fleuve, jusqu'au Farsistan; au sud, par une ligne de collines qui longe la Perse et le Béloutchistan, se tenant toujours à une faible distance de la mer des Indes; à l'est enfin, par le Soliman et d'autres montagnes qui le séparent de la vallée de l'Indus. Le quadrilatère ainsi formé surpasse en étendue la Prusse, l'Autriche et la France réunies.

D'après les calculs faits, les deux tiers d'un pays si vaste sont déserts. Il n'y a de parfaitement habitable que trois zones situées à l'ouest, au nord et à l'est. Le centre et la région méridionale de l'Iran, à peu près dépourvus d'eau, sont voués à une incurable stérilité.

Les régions montagneuses à la lisière de l'Iran sont capables de nourrir une population très dense. Le Zagros en particulier est d'une fertilité admirable. Des collines couvertes à leur sommet de chênes, de noyers et de platanes, offrent à mi-côte tantôt des champs de riz, de froment et d'autres céréales, tantôt des jardins, des vergers et des vignobles; tandis qu'à leur pied, les vallées produisent le coton, le tabac et le chanvre. Une foule de rivières aux eaux limpides se précipitent des montagnes, animent le pays et y entretiennent la fraîcheur. Vers le nord le Zagros change d'aspect. Il s'élève à des hauteurs considérables et se couvre de neige. Ses pentes abruptes ne laissent ouverts qu'un petit nombre de passages toujours dangereux, et impraticables durant sept mois de l'année.

L'Elbourz (Parachoatras de la géographie classique), qui prend naissance vers le 46e degré de longitude, n'a guère à l'origine que 32 kilomètres de

[1] Pages 553-559.

largeur. Du côté du sud, ses flancs pierreux et stériles abondent en précipices; ils sont fréquemment entr'ouverts par des crevasses profondes. Çà et là, des rangées parallèles de collines se détachent de la chaîne principale et déterminent des cours d'eau dont quelques-uns, comme le *Shah Rud* et le *Sefid Rud,* méritent le nom de fleuves. En ces endroits l'Elbourz rivalise avec les sites les plus riants du Zagros. Au nord de l'Elbourz, le long de la mer Caspienne, les plaines du Ghilan et du Mazandéran compteraient parmi les régions les plus fortunées du monde, si des miasmes déposés sur le sol par des inondations fréquentes ne les rendaient insalubres. Jusqu'à la longitude de Téhéran (49°) la hauteur de l'Elbourz ne dépasse pas 2,400 mètres; plus loin il s'élève subitement et le pic de Demawend atteint une hauteur de plus de 6,000 mètres. Entre le 52ᵉ et le 59ᵉ degré de longitude, la chaîne change complètement d'aspect; elle s'abaisse en dilatant sa base jusqu'à la largeur de 300 kilomètres. L'Elbourz devient en cet endroit un labyrinthe de vallées fertiles, bien peuplées et soigneusement cultivées.

La plaine centrale de l'Iran est assez fertile à l'ouest. Brûlée par le soleil et dépouillée de sa verdure à partir du mois d'août, elle donne en maint endroit une moisson abondante au commencement de l'été.

La région orientale de l'Iran est moins connue et ne nous intéresse pas au même degré.

L'Iran comprend la Perse, le Béloutchistan et l'Afghanistan.

Tel est l'Iran, d'après les auteurs suivis par M. G. Rawlinson.

Au temps de la conquête d'Alexandre, cette vaste contrée se divisait en dix provinces ou pays principaux : à l'ouest, du nord au sud, la Médie, une bande étroite occupée par les Élyméens, les Cosséens et les Parétacènes, la Perse proprement dite; au sud, à partir de la Perse, la Carmanie et la Gédrosie; à l'est l'Arachosie et le pays des Paropamisates; au nord, l'Arie et la Parthie. La Drangiane occupait une position centrale et confinait à presque tous ces pays; elle correspond dans la géographie actuelle au Séistan, situé autour du lac Hamoun. — La géographie classique attribue le versant occidental du Zagros à la Babylonie ou à l'Assyrie [1].

[1] Strabon, *Géogr.,* XVI, I, 1.



La Médie n'a pas la même étendue chez tous les auteurs anciens. Xénophon, dont nous expliquerons plus loin le langage, l'élargit à l'ouest jusqu'au Tigre; Hérodote et Strabon placent la Médie à l'est du Zagros. Strabon divise la Médie en deux parties : la *Médie Atropatène,* correspondant à l'Adherbaïdjan, et à une partie de l'Irakadjémi; la *Grande Médie,* correspondant à l'Irakadjémi, moins la zone septentrionale que Strabon rattache à l'Atropatène. Ni l'Atropatène, ni la Grande Médie ne confinent à la mer Caspienne, dont les bords sont habités par les Cadusiens, les Amardes et les Tapyres. La Grande Médie porte seule le nom de *pays des Mèdes* (*Mat Madaï*) dans les inscriptions assyriennes. C'était la Médie proprement dite, qui fut le berceau de l'empire de Cyaxare [1]. Son territoire était d'une richesse moyenne comparé au reste de l'Iran. Les Mèdes primitifs d'Hérodote sont en réalité ceux de la Grande Médie; mais nous doutons qu'il les ait distingués du reste de la nation.

Ces notions se justifieront dans la suite de notre travail. Il fallait les donner d'abord, afin d'être compris et d'éviter des confusions.

CHAPITRE II.

Les Mèdes.

I. — Les Mèdes aryens.

Les habitants de l'Iran, comme ceux de la Bactriane, parlaient en général les dialectes aryens ayant des affinités spéciales avec le persan. Leurs caractères physiques et leurs mœurs avaient aussi des analogies remarquables. Aujourd'hui encore la plupart des peuples de l'Iran offrent les mêmes ressemblances, malgré l'altération produite par le mélange d'éléments

[1] Hérodote, I, 189; V, 49. Strabon, *Géogr.*, XI, XIII, 5. — Tous les textes assyriens auxquels nous faisons allusion seront cités dans notre second livre.

étrangers. Ces affinités ont déterminé les ethnographes à les réunir dans un groupe particulier de la famille indo-européenne, le groupe iranien [1].

La parenté des Mèdes et des Perses (indo-européens ou aryens) est surtout bien établie. Elle est attestée, peut-on dire, par la nation grecque tout entière. Les Grecs qui n'ignoraient pas que les Perses et les Mèdes étaient deux peuples différents, appliquaient néanmoins souvent aux uns et aux autres la dénomination commune de Mèdes, ou l'appliquaient séparément aux Perses. Les guerres qu'ils soutinrent contre Darius et ses successeurs, sont connues dans leurs histoires sous le nom de *guerres médiques*, et l'usage de cette expression s'est perpétué jusque dans nos livres. Les Grecs allaient trouver le grand roi à Suse, *chez les Mèdes* [2]; ils lui donnaient en s'adressant à lui le titre de *roi des Mèdes*.

Un des compagnons d'Alexandre, Néarque, observateur dont l'exactitude est reconnue, affirme que les Mèdes et les Perses avaient la même langue [3], et son assertion est justifiée par quelques débris de la langue médique parvenus jusqu'à nous. Ainsi le médique *spaca, chienne,* conservé dans Hérodote [4], se retrouve dans *spaca, canin,* mot appartenant au zend, lequel, comme on le sait, est un dialecte très rapproché du vieux persan; le médique *tigris, flèche,* conservé dans Strabon, a également son correspondant zend *tighris* [5].

En général les noms propres des Mèdes dont les historiens grecs ont gardé le souvenir, ont une physionomie persane très caractérisée. Il en est de même de la plupart de ceux qui se rencontrent dans les inscriptions assyriennes [6].

Au témoignage des Grecs, il faut ajouter celui des Juifs, également bien

[1] G. Rawlinson, *Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 696-701; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, pp. 377 et suiv.

[2] Hérodote chez lequel se rencontre cette expression, sait bien que la ville de Suse n'est ni persane, ni médique. Il dit *Suse chez les Mèdes,* parce que Suse était le centre de l'*empire* médo-perse.

[3] Strabon, XV, II, 14.

[4] I, 110.

[5] XI, XIV, 8. *Φέρεται δι' αὐτῆς* (*scil. τῆς Ἀρσηνῆς λίμνης*) *ὁ Τίγρις..... ἄμικτον φυλάττων τό ῥεῦμα διὰ τὴν ὀξύτητα, ἀφ' οὗ καὶ τοὔνομα, Μήδων τίγριν καλούντων τὸ τόξευμα.* Il est évident que le rapprochement arbitraire du nom du Tigre et du mot médique *tigris, flèche,* ne met pas en question l'existence de celui-ci.

[6] Pour le détail, voir G. Rawlinson, *The five great Monarchies,* 2e éd., t. II, pp. 358-365.



informés, qui considéraient les Mèdes et les Perses comme deux peuples étroitement unis ayant la même loi et les mêmes usages [1].

Il serait hors de propos de développer davantage un point sur lequel on est d'accord. L'origine iranienne des Mèdes, si l'on restreint la dénomination à ceux dont il s'agit dans les témoignages cités, n'est pas sujette à discussion : les preuves qui l'établissent sont trop claires et trop convaincantes. Le doute que pourraient faire naître relativement au sens des témoignages bibliques les vues particulières de M. Halévy [2] sur l'origine de Cyrus, sera dissipé dans un appendice à la fin de ce chapitre.

II. — Les Mèdes touraniens.

§ 1. *Hypothèse des Mèdes touraniens.— Exposé des idées de MM. Rawlinson, Norris, Lenormant et Oppert.*

Les assyriologues se sont vivement préoccupés, depuis environ quarante ans, d'une question plus difficile, que personne n'avait soulevée avant eux. Ils se sont demandé si le sol médique, durant la période assignée à notre étude, a été l'apanage exclusif de races iraniennes, ou s'il a été occupé simultanément par des tribus de souche différente. Cette question tout à fait actuelle, réclame de notre part un examen sérieux, et nous met dans une situation particulièrement délicate. Ici surtout nous aurons à nous prononcer sur bien des systèmes et à faire valoir des conclusions diamétralement opposées à celles qui sont acceptées aujourd'hui, par presque tous les auteurs, comme le dernier mot de la science historique. Heureusement l'invitation de l'Académie nous rassure, et nous nous engageons sans crainte dans une voie que son programme nous trace avec tant de franchise.

Nous admettrons volontiers que la race médique partageait le territoire

[1] Pour l'indication des passages, tant bibliques que classiques, sur lesquels repose la parenté des Perses et des Mèdes, voir *Id.*, *ibid.*, p. 306, note 1.

[2] Dans la *Revue des études Juives*, juillet-septembre 1881, pp. 14-17.

qu'elle occupait avec d'autres populations. Car il n'arrive guère qu'un grand pays soit la propriété exclusive d'une race homogène. Mais les affirmations vont plus loin. Les assyriologues prétendent généralement qu'il existait en Médie un peuple d'origine scythique ou touranienne tranchant sur le reste de la population, répandu sur de grands espaces, assez influent pour imposer ses conceptions religieuses aux iraniens et assurer à son idiome dans les inscriptions trilingues des rois de Perse, une place d'honneur avant la traduction assyrienne.

Telle est l'idée qu'on donne des Mèdes touraniens depuis qu'un grand public, en France et en Angleterre principalement, s'intéresse aux résultats des études cunéiformes. Le procédé semble choisi pour causer des éblouissements aux lecteurs distraits, et leur donner le change sur le faible d'une théorie spécieuse. Il importe, par conséquent, de rappeler la manière dont les Touraniens de Médie, *auxquels*, à l'exemple de M. Max Duncker [1], *nous refusons toute réalité*, ont opéré leur intrusion dans l'histoire.

Au début des études cunéiformes, on fut frappé de ce que dans les documents des Achéménides, la version babylonienne de l'original persan venait ou en dernier lieu, ou à l'endroit le moins favorable, et qu'elle cédait régulièrement le pas à une version rédigée dans une autre langue, toujours la même. Le dialecte ainsi favorisé fut regardé comme celui d'une grande division de l'empire, distincte de la Perse que représentait le texte original, distincte aussi de la région chaldéo-assyrienne et plus importante que cette satrapie, représentée par la troisième langue. La double condition semblait se réaliser dans la Médie, et la langue encore inconnue reçut le nom de *médique* [2]. Bientôt néanmoins surgit une difficulté. Ayant examiné de plus près le mystérieux langage, sir Henri Rawlinson crut y découvrir des affinités avec les dialectes touraniens, ce qui contrariait l'idée universellement reçue de l'origine indo-européenne des Mèdes, et ouvrait en même temps un champ très vaste à l'hypothèse.

Sir Henri Rawlinson s'y engagea le premier, et déposa dans quelques

[1] *Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t. IV, p. 206, note 3.

[2] Cf. Sir H. Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society of Gr. Britain and Ireland*, t. X, pp. 32 et 33



lignes lestement écrites le germe des théories dont nous allons voir l'éclosion :

« Si la langue (dite médique) révèle des éléments aryens, et que son » caractère plus ou moins scythique paraisse le résultat d'un développement » secondaire, il sera facile, disait le savant assyriologue, de concilier le » fait d'un mélange si bizarre avec ce que l'histoire nous apprend des » anciens habitants de la Médie. Car, quoique l'origine aryenne des Mèdes » soit généralement reconnue aujourd'hui, et que les noms des rois mèdes, » tels qu'ils se rencontrent dans les historiens grecs et dans les inscriptions, » soient manifestement aryens par l'étymologie, toujours est-il que les » relations de la Médie avec les races scythiques ont été assez continuelles » et assez intimes. On s'expliquerait par là l'introduction de termes étran- » gers, fût-ce en nombre considérable chez les Mèdes ; on s'expliquerait » même une modification dans la structure primitive de leur langue..... D'un » autre côté, si la langue dont il s'agit était essentiellement scythique, et » qu'elle ne s'éloignât de son type fondamental qu'en raison d'influences » sémitiques ou aryennes, il serait impossible, à mon sens, d'attribuer aux » Mèdes le second texte des inscriptions trilingues, et ce serait une ques- » tion assez embarrassante que celle de savoir à quelle nation de l'empire » cette langue appartenait. Pour la solution de la difficulté, il y aurait à » choisir entre deux hypothèses : celle d'une immigration simultanée des » Scythes et des Aryens, et celle d'une immigration relativement récente » des Aryens en Perse. Dans le dernier cas on rapporterait le texte du » milieu à une race aborigène, laquelle, malgré la perte de son existence » politique sous le nouvel empire, continuait à former le gros de la popula- » tion du pays, et paraissait digne d'avoir à son usage une version des monu- » ments nationaux dans sa propre langue, la seule qu'elle comprit. »

Ainsi parlait sir Henri Rawlinson en 1847 [1]. Son langage est encore timide. Mais le branle était donné. Saulcy étudia peu après le texte touranien et prétendit y trouver, comme sir H. Rawlinson, un idiome médique [2]. M. Oppert soutint en 1852 que le dialecte en question était la langue des

[1] *Ibid.*, pp. 36 et 37.
[2] Cité par M. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 2.

Scythes d'Europe. « Je crois, disait-il, qu'il est la langue de ces Scythes qui, » avant d'être chassés par Cyaxarès, ont régné sur la Médie pendant vingt-» huit ans, et qui certainement n'ont pas manqué de laisser quelques traces » de leur terrible domination. » Telle est ce que M. Oppert appelle la première évolution de ses idées sur cette matière [1].

M. Norris, en 1855, exprima des vues analogues dans la préface de son travail sur le texte de deuxième ordre à Béhistoun, et contrairement à son habitude, il parla sur le ton le plus tranchant : « On ne peut en douter, » écrit-il, le dialecte est celui que parlaient dans l'empire persan les tribus » pastorales connues sous le nom de Dahae, de Saces, de Mardes ou sous » quelque autre; ces tribus, qui ne formaient au fond qu'un seul peuple, » parlaient des dialectes similaires, se rattachant avec probabilité à la langue » des Scythes proprement dits, lesquels habitaient, d'après Hérodote, » l'extrême orient de l'Europe et les contrées asiatiques limitrophes, où » quelques tribus parlent encore aujourd'hui des dialectes ougro-tartares [2]. »

Norris confine trop ses Scythes dans les régions voisines de l'Iran, vers le Caucase et la Bactriane; ils ont à peine un pied en Médie. Pour les besoins du système en voie de formation, il leur reste encore beaucoup de terrain à gagner. Heureusement les Mèdes touraniens sont doués d'une force d'expansion et d'une souplesse de métamorphose incomparables. Immédiatement après Norris, sir Henri Rawlinson reprend la parole dans le Journal asiatique de Londres [3]. Cette fois, donnant plus de précision à ses idées, il ramène à une souche touranienne et rattache aux Scythes d'Europe les Mages, tribu puissante qui habitait la Médie, et déborda de là sur la Perse et les pays voisins. L'hypothèse de sir Henri Rawlinson fut adoptée par son frère M. Georges Rawlinson, qui l'a exposée avec méthode et clarté dans ses *Cinq grandes Monarchies*, et en dernier lieu dans un appendice à sa traduction d'Hérodote. Nous reproduirons le système des deux savants anglais dans sa forme la plus récente.

D'après MM. Rawlinson, les Aryens venant des bords de l'Oxus, et s'avançant

[1] *Inscriptions des Achéménides*, p. 103 (cité par M. Oppert, *ibid.*).
[2] *Journal of the Royal Asiatic Society of Gr. Britain and Ireland*, t. XV, pp. 3 et 4.
[3] *Ibid.*, p. 245, surtout note 1.

vers l'occident jusqu'au sud de la mer Caspienne, se heurtèrent dans ces parages contre les Scythes, peuple d'une civilisation remarquable, qu'ils soumirent à leur joug et dont ils acceptèrent cependant l'influence au point de se transformer radicalement à son contact. Voici comment les choses doivent s'être passées :

« Il semblerait que les Aryens, lorsqu'ils vinrent à se rencontrer avec les » Scythes dans l'ouest, fussent un peuple simple et illettré, ne possédant ni » organisation, ni livres sacrés, ni instruction, ni science, ni doctrine » occulte, ni cérémonial religieux déterminé. La croyance à Ormazd et » Ahriman était la quintessence et la moelle de leur religion; ils adoraient » en même temps le soleil et la lune, sous les noms de Mithra et de Homa; » ils reconnaissaient encore l'existence d'un certain nombre de divinités » inférieures, génies bons et mauvais, créatures respectives des deux grandes » puissances de lumière et de ténèbres. Leur culte consistait surtout en » chants religieux, analogues aux hymnes védiques de leurs frères indiens, » par lesquels ils croyaient obtenir la faveur et la protection d'Ormazd et » des esprits rangés sous sa puissance. Ils se trouvaient dans cet état lorsqu'ils » tombèrent sous l'influence du magisme, doctrine antique et vénérable, qui, » munie de tout l'appareil dont la croyance des Aryens était dépourvue, » s'attribuait encore la puissance mystérieuse des miracles, toujours pleine » d'attraits et de séduction pour un peuple simple et crédule. L'action (du » magisme) s'exerça en premier lieu sur les Mèdes de l'Adherbaïdjan, la » contrée où le culte du feu semble avoir pris naissance, et qui fut constam- » ment regardée dans les premiers temps comme le siége principal du » zoroastrisme. Les Mèdes non seulement adoptèrent la religion de leurs » sujets, mais ils se fondirent en masse avec eux, s'incorporant des tribus » entières de Scythes (les Mages et les Budiens). Le magisme supplanta » chez les Mèdes l'ancienne croyance aryenne, et le dualisme se maintint » seulement dans la branche persane de la nation (iranienne). Dans la lutte » qui ne tarda pas à s'engager entre les deux grandes puissances aryennes, » le succès de la Perse sous Cyrus fit triompher de nouveau le dualisme. » Le culte d'Ormazd et d'Ahriman devint la religion nationale et dominante; » le magisme et les autres croyances furent simplement tolérés. Après une » tentative unique pour recouvrer la suprématie, tentative infructueuse qui

» aboutit à une cruelle persécution et à la *magophonie* annuelle, les Mages
» se soumirent. Mais ils entreprirent aussitôt de corrompre la croyance
» contre laquelle ils ne pouvaient plus lutter ouvertement. Il se forma ainsi
» une religion hybride, dans laquelle les dogmes des Mages et ceux des
» Aryens s'amalgamèrent, les croyances aryennes prédominant à la cour et
» le magisme dans les provinces. Hérodote n'a décrit que la forme provin-
» ciale de la religion persane. Car, selon toute apparence, la vraie religion
» aryenne, celle des Achéménides, lui était inconnue [1]. »

Voilà des combinaisons assurément ingénieuses. Pour les comprendre il faut se rappeler que, d'après Hérodote, le Mage qui régna quelque temps sous le nom de Smerdis [2], frère de Cambyse, ayant été reconnu et tué par Darius, fils d'Hystaspe, les Perses se jetèrent de tout côté sur les Mages, en massacrèrent un grand nombre, et instituèrent en mémoire de l'évènement une fête annuelle appelée d'un nom équivalent au grec *magophonie* [3]. Il faut aussi se souvenir de ce que nous apprennent deux sources différentes, les inscriptions des Achéménides et l'histoire d'Hérodote, sur les dogmes et les pratiques religieuses des Perses.

Darius affirme sa foi en un Dieu souverain, créateur du ciel et de la terre. Par la volonté de ce Dieu, les rois règnent et les empires s'étendent. Il tient en main la victoire, il est l'arbitre des évènements. Darius réclame encore l'appui de divinités inférieures dont il laisse les attributs indécis. Si le langage de Darius a été bien compris par les savants actuels, ses dieux avaient des temples. Car ce prince se glorifie d'avoir relevé les demeures des dieux que Gaumatès avait renversées. Artaxerxès Mnémon nomme deux déesses Anahita et Mitra qu'il adorait [4].

[1] *Herodotus*, t. I, pp. 418 et 419.

[2] Smerdis est nommé *Bardiya* dans l'inscription de Béhistoun.

[3] Hérodote, III, 61-79. — *Inscription de Darius à Béhistoun*, texte persan (*Journal of the Royal Asiatic Society of Gr. Britain and Ireland*, t. X, année 1847.), I, ll. 48-61. Cf. Spiegel, *Die Altpersische Keilinschriften*, pp. 6-9. Hérodote donne à l'usurpateur le nom de Smerdis comme au frère de Cambyse. Darius, dont l'autorité est prépondérante, lui donne le nom de *Gaumata*.

[4] *Inscription de Béhistoun* (texte persan), c. I, l. 11, 24, 26, 63, 64, etc. — *Inscription* a *de Nach-i-Roustam* (texte persan, transcrit et traduit par Spiegel, *Altpers. Keilinschriften*, pp. 48-55), ll. 1-8, p. 64. Cf. De Harlez, *Avesta*, 2ᵉ éd., pp. IX et X.

Darius et les autres rois sont sobres de détails, exprimant leurs croyances religieuses incidemment. Hérodote traitant *ex professo* le sujet de la religion persane, est plus explicite.

Au rapport d'Hérodote, les Perses n'élevaient à leurs Dieux, ni statues, ni temples, ni autels : ils se moquaient de ces usages. Jupiter s'identifiait dans leur conception avec la voûte du ciel; ils lui offraient des sacrifices sur le sommet des montagnes. Ils immolaient des victimes au soleil, à la lune, à la terre, au feu, aux vents, à l'eau; ils se faisaient scrupule d'uriner, de cracher et de se laver les mains dans les fleuves, objets de leur culte. Telles étaient leurs divinités primitives. Ils y ajoutèrent Uranie, la Vénus céleste. Ce culte leur vint des Assyriens qui adoraient Vénus sous le nom de Mylitta, et des Arabes qui la connaissaient sous celui d'Alilat ou Alitta. Les Perses la nommaient Mitra. Dans toutes les cérémonies du culte, les Perses étaient assistés d'un Mage. Les Mages avaient des pratiques curieuses. Ils tuaient le plus qu'ils pouvaient les fourmis, les serpents, ainsi que les autres reptiles et volatiles. Hérodote avait encore entendu dire, mais il se gardait bien d'être affirmatif en ce point, que les Perses n'enterraient pas leurs morts qu'ils n'eussent été déchirés par les oiseaux ou par les chiens. Il attribue positivement cette coutume aux Mages seuls, qui la pratiquaient ouvertement. Quant aux Perses en général, Hérodote affirme qu'ils enduisaient de cire les corps morts et qu'ils les enterraient ensuite [1].

Comme on l'a vu, M. G. Rawlinson, qui s'inspire des idées de son illustre frère [2], concilie les deux sources en suggérant qu'Hérodote parle de la religion suivie dans les provinces, et Darius de celle qui se pratiquait à la cour. M. Lenormant écarte Hérodote avec moins de respect.

On confond, prétend ce savant, deux choses essentiellement distinctes : le magisme et le zoroastrisme, qui était la religion de Cyrus et de ses successeurs. L'erreur a son point de départ dans Hérodote, qui, ayant voyagé en Médie et non en Perse, attribuerait aux Persans, par une distraction inconcevable, les superstitions et les croyances propres aux Mèdes.

La difficulté de concilier Hérodote avec Darius étant ainsi résolue,

[1] Hérodote, I, 131-140.
[2] Cf. *Herodotus*, t. I, p. 419, note 8.

M. Lenormant se met en quête de renseignements supplémentaires sur les Mèdes touraniens.

Il existe en persan moderne une chronique intitulée *Le livre des Rois*, œuvre de Firdousi, dont les connaisseurs vantent le mérite littéraire. L'histoire des Sassanides y est précédée d'un résumé des évènements antérieurs à partir de la création du monde. S'inspirant de cette source, M. Lenormant trace avec beaucoup de verve le tableau des luttes engagées en Médie, pour la possession du sol, entre les Touraniens premiers occupants et les Aryens qui ont entrepris de les déloger.

Nous craignons de défigurer cette page en l'abrégeant, et nous la citons en entier :

« Courbés sous le premier élan de la conquête aryenne, les Touraniens » de la Médie se relevèrent bientôt et engagèrent le combat avec ceux qui » prétendaient les dominer. La lutte, incessamment renouvelée des Iraniens » et des Touraniens, dans cette contrée où les deux éléments ennemis se » trouvaient tous les deux trop forts pour que l'un pût expulser l'autre, dura » plus de dix siècles, avec les alternatives les plus opposées. Elle n'a mal- » heureusement pas d'histoire positive, mais le souvenir en vit, *avec une* » *étonnante netteté*, au milieu des fables et des fictions poétiques qui ne » parviennent pas à le défigurer entièrement dans les traditions populaires » persanes, mises en si beaux vers par Firdousi, dans son *Livre des Rois*. » Ce temps est en effet celui des plus grandes et des plus illustres guerres » d'Iran et de Touran, dont la tradition place presque constamment le » théâtre sur le sol même de la Médie, celui des épisodes les plus brillants » de cette lutte qui ne finit jamais. C'est le temps des exploits épiques et » fabuleux de Roustem, de Kaïkhosrou, de Farokhzad, de tous les héros » légendaires de la race iranienne. A plusieurs reprises, Afrasiâb l'emporte » sur les guerriers de l'Iran et paraît au moment de les anéantir; cependant » toujours, après des péripéties plus ou moins longues, avec plus ou moins » de peine, il finit par être vaincu; mais toujours aussi, sans se lasser, il » recommence le combat; au moment où on le croit écrasé, il relève la tête. » Lorsque les guerriers de l'Adherbaïdjan et de l'Irakadjémy ne sont plus » de force à lutter seuls contre les serviteurs d'Afrasiâb et à leur tenir tête,

» ils appellent à leur secours les héros du Farsistan, tels que Roustem, et
» ceux-ci ramènent la victoire dans le camp des défenseurs de l'Iran. *Il
» dut en être ainsi dans l'histoire réelle;* plus d'une fois les Iraniens de la
» Médie, quand le sort des armes leur fut défavorable, quand ils se virent
» au moment d'être accablés définitivement par les Touraniens, durent
» appeler à leur secours, dans cette cause à la fois nationale et religieuse,
» leurs frères les Iraniens de la Perse. La légende populaire montre, à la
» fin de leurs luttes si prolongées, Iran triomphant de Touran et le soumet-
» tant à sa suprématie sans cependant le détruire. Ce fut *en effet* la fin des
» guerres de race dans la Médie; les Iraniens ne parvinrent pas à entamer
» sérieusement dans leur existence nationale les populations touraniennes
» qui les avaient précédés; mais ils s'imposèrent à elles de vive force, à
» l'état d'aristocratie conquérante et dominatrice. »

Ajoutons pour compléter l'exposé des idées de M. Lenormant, que, d'après lui, la religion des Touraniens vaincus s'imposa aux conquérants Aryens en Médie; que les ministres de cette religion se recrutèrent néanmoins exclusivement dans la tribu des Mages, qu'il croit être aryens [1].

M. Maspero a adopté le système de M. Lenormant, excepté en un point. Comme MM. Rawlinson, il fait des Mages une tribu touranienne [2].

Cependant M. Oppert, qui ne cessa durant trente ans d'étudier la question des Mèdes touraniens, avait modifié une première fois ses idées. Au lieu d'attribuer le deuxième idiome des inscriptions trilingues aux Scythes, envahisseurs de la Médie sous Cyaxare, il y reconnut la langue des Buses et des Struchates, dont il fit des tribus agricoles et pastorales, premiers occupants du sol en Médie et d'origine touranienne [3]. M. Oppert semble avoir vécu dans cette persuasion plusieurs années. On croyait qu'il avait dit son dernier mot, lorsqu'en 1879, dans son ouvrage intitulé *Le peuple et la langue des Mèdes,* il étonna le monde savant par la communication des idées les plus hardies et les plus originales qui aient été exprimées sur le peuple caméléon dont nous discutons l'existence.

[1] *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 3ᵉ éd., t. II, pp. 332-334.

[2] *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3ᵉ éd., pp. 437, 471.

[3] *Le peuple et la langue des Mèdes*, pp. 7 et 8. — Au commencement de ce livre, M. Oppert raconte les modifications successives de son système.

Aujourd'hui donc, car nous supposons que M. Oppert en est encore à la troisième évolution de son système, le savant professeur du Collège de France est porté à admettre que les Aryas ont précédé les Touraniens en Médie, ou tout au moins qu'il y eut dans ce pays, à une époque très éloignée, une population indo-européenne qui imposa à toutes les autres ses idées et ses coutumes par la supériorité de son esprit [1]. M. Oppert rapporte à la souche indo-européenne ou aryenne les Budiens, les Arizantes et les Mages, les trois dernières des six classes de la population médique dans l'ordre de leur énumération chez Hérodote [2]. Les Buses, qui forment la troisième classe, sont pour lui touraniens, ou mèdes dans le sens précis du mot. Il rapporte sans doute les Struchates au même élément, puisqu'il ne montre pas qu'il ait changé d'avis en ce qui les concerne [3]. Il ne dit rien des Parétacènes. D'après M. Oppert, l'élément ethnique qui donnait à la nation son caractère propre et auquel appartenaient les rois, était touranien [4]. La langue officielle l'était également [5].

L'état de choses décrit par M. Oppert est censé durer aussi longtemps que la grande puissance des Mèdes. Après le renversement de la dynastie de Déjocès, sous Cyrus et ses successeurs, les Aryens reprirent le dessus au point d'étouffer l'élément opposé qui avait prévalu pendant un peu plus d'un siècle [6]. Telle est l'existence, courte, mais brillante, que M. Oppert revendique pour les Touraniens de Médie.

§ 2. *Le système touranien considéré dans son élément général.*

Il nous a paru intéressant de résumer dans un tableau rapide les variations subies par les Scythes ou Touraniens de Médie, depuis qu'ils ont le privilège d'exercer la sagacité des orientalistes. Maintenant il s'agit de juger

[1] Pages 9 et 10.
[2] I, 101. Ἔστι δὲ Μήδων τοσάδε γένεα, Βοῦσαι, Παρητακηνοί, Στρούχατες, Ἀριζαντοί, Βούδιοι, Μάγοι.
[3] Pages 15, 16, 26.
[4] Page 17.
[5] Pages 9-16.
[6] Page 26.

suivant les règles ordinaires de la critique historique, le système touranien dans ses éléments généraux et dans ses principales nuances.

L'hypothèse repose sur un ensemble de déductions déjà connues du lecteur, mais dont il importe de préciser l'enchaînement.

Dans les inscriptions trilingues, a-t-on dit, *la version placée entre l'original persan et la traduction babylonienne s'adresse à la nation la plus importante dans l'empire de Cyrus après les Perses eux-mêmes. Une telle nation ne peut être que celle des Mèdes. Il s'ensuit que la deuxième en rang des langues officielles est la médique. Mais cette langue étant reconnue touranienne, une conclusion ultérieure s'impose, savoir que le peuple mède était en grande partie touranien*. On n'affirme pas naturellement que tous les Mèdes fussent touraniens. Car à moins de supprimer les principes de la certitude historique, il faut reconnaître en Médie l'existence d'un grand nombre d'Aryas, ayant encore conscience de leur origine. *Donc,* conclusion finale, *les Mèdes*, à l'époque où on les considère, *présentaient un mélange d'Aryas et de Touraniens, dont les caractères distinctifs étaient encore fort saillants.*

Un fait capital se dégage de ce simple exposé. Jamais avant le déchiffrement des textes cunéiformes, on n'avait songé aux Touraniens de Médie; on les a tirés d'un profond oubli pour justifier l'emploi d'un idiome censé touranien dans les monuments lapidaires des Achéménides. Il fallait à tout prix des Touraniens en Médie, et on en a trouvé par un procédé fort simple. On a dit avec un aplomb imperturbable : *Le principe qui a présidé au choix des langues et à la disposition des textes dans les documents des rois de Perse était l'importance relative attribuée aux peuples dont se composait leur empire.* Tout l'échafaudage de raisonnements qui a donné naissance aux Mèdes touraniens repose sur ce principe de conduite prêté aux Achéménides.

Mais le principe n'est pas certain; et le fût-il, on ne serait pas en droit de regarder la deuxième langue des inscriptions trilingues comme celle des Mèdes.

Que dans les usages pratiques de leur chancellerie les rois de Perse aient accordé à chaque idiome une importance proportionnée à celle de la nation qui le parlait, rien de plus naturel. Ils devaient être portés, nous l'avouons,

à agir de même dans les fastueuses inscriptions où leur vanité se complaisait, et cela pour être compris d'un plus grand nombre d'hommes, non pour flatter, comme on l'a dit, l'amour-propre des vaincus. Car nous verrons qu'ils s'appliquaient à étouffer le sentiment national chez les peuples qui entretenaient leur mémoire de glorieux souvenirs [1].

Malgré cela, l'application du principe aux Mèdes souffre une difficulté. On se demande si les Mèdes, contrairement à l'opinion des anciens, parlaient une langue différente du persan. Car aussi longtemps que cette question reste pendante, en bonne logique, il faut s'abstenir de conclure.

On admettra sans doute aussi que des circonstances particulières ont pu déterminer le choix d'une langue, malgré l'infériorité relative du peuple qui la parlait. Il convient notamment de tenir compte d'un fait dont la signification est trop peu remarquée. Dans leurs monuments, les monarques persans n'employaient pas sans distinction tous les genres d'écriture. Ils avaient une préférence marquée pour les cunéiformes, et ne faisaient point usage d'autres caractères pour les inscriptions qui décorent leurs palais et leurs tombeaux en Perse. Cette raison architectonique a pu influer sur leur choix, et faire exclure de leurs monuments la langue nationale des Mèdes, si toutefois elle différait du persan.

Un doute s'élève aussi quant à la manière dont les assyriologues conçoivent la prééminence relative des nations soumises aux Achéménides. Officiellement la Perse seule dépassait le niveau commun, elle seule était exempte de l'impôt. La Médie avec deux contrées voisines formait une simple satrapie payant le tribut annuel [2]. Par la force des choses néanmoins, la Médie jouissait d'une considération particulière. Ayant initié les Perses aux raffinements de leur civilisation, exerçant une grande influence par le corps sacerdotal des Mages issu de leur nation, les Mèdes, *surtout s'ils parlaient la même langue que les Perses*, parvenaient probablement avec facilité aux grands emplois dans l'immense monarchie créée par le génie de Cyrus [3]. La ville d'Ecbatane était, par le fait de sa position et de sa grandeur, un des centres

[1] Nous traiterons ce point dans le second livre, en parlant des colonies dans l'empire assyrien.

[2] Hérodote, III, 92, 97.

[3] Hérodote, I, 171-176; III, 61; VI, 94.



de l'empire, et les rois de Perse y avaient fixé leur résidence d'été [1]. Toutefois ces considérations sont désormais infirmées par une donnée de la tablette babylonienne relative à Cyrus, qui, lors de la chute d'Astyage, traita Ecbatane en ville ennemie, lui enleva ses trésors et en enrichit Anshan, la capitale de ses états héréditaires [2].

Du reste Suse était la vraie capitale, le premier centre administratif de l'empire. Les rois se plurent à résider dans cette ville, et l'embellirent à l'égal de Pasargades et de Persépolis [3]. Ainsi le susiaque semble avoir, quoique dans un genre différent, des titres à être reconnu dans le second idiome des inscriptions trilingues. Et cet idiome cependant n'est pas le susien. Les princes Élamites qui régnèrent à Suse antérieurement, ont laissé dans leur capitale des inscriptions dont la langue, malgré de grandes affinités avec le dialecte touranien qu'employaient les Achéménides, en diffère assez pour constituer un idiome distinct [4].

§ 3. *Le système touranien considéré dans ses évolutions successives.*

On voit déjà que l'hypothèse des Mèdes touraniens, même dans son expression indéterminée, manque de fondement.

Pourtant c'était trop peu d'affirmer en termes vagues l'existence de ce peuple. Pour le rendre saisissable, il fallait lui donner des formes précises. Ici les difficultés croissaient. L'embarras où l'on se trouvait donna naissance à une variété de systèmes qui montre quelle perturbation l'arrivée soudaine des Mèdes touraniens jetait dans l'histoire. L'identification de ce peuple avec

[1] Strabon, XI, XIII, 6.

[2] Col. II, ll. 1-4. La tablette babylonienne en parlant de la prise d'Ecbatane par Cyrus, emploie les mêmes expressions que les rois d'Assyrie quand ils décrivent le sac des villes — Cette pièce a été publiée avec traduction par M. Théoph. Pinches, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VI, fasc. 1; M. Halévy l'a étudiée dans la *Revue des études Juives*, juillet-septembre 1881.

[3] Strabon, XV, III, 2, 3.

[4] Cf. Sayce, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. III, fasc. 2, pp. 465-485; Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 15, et dans les *Records of the Past.*, t. VIII, pp. 79-84.

les Scythes d'Europe ne pouvait se faire agréer. Les rois de Perse n'ont pas plus pensé à se glorifier chez eux dans la langue de ces barbares, que les empereurs romains dans celle des Cimbres ou des Teutons. L'hypothèse de Norris qui trouvait ses Touraniens dans les Dahae, Mardes, Saces et autres tribus à demi barbares portait également sa condamnation en elle-même. Comment, en effet, de misérables nomades auraient-ils eu des inscriptions monumentales? Et s'ils n'en avaient pas eu aux jours de leur indépendance, comment le grand roi qui les tenait sous le joug, aurait-il songé à en enrichir leur langue? Évidemment Norris donnait à ses Touraniens trop peu de dignité : ils devaient monter plus haut, ou rentrer dans le néant. On le comprit et bientôt les Mèdes touraniens firent meilleure figure : ils s'identifièrent avec la tribu sacerdotale des Mages, qui a joué un rôle marquant dans l'histoire. On imagina que les incompatibilités réelles ou prétendues entre la religion de Darius, qu'on assimile sous ce rapport aux Mèdes aryens, et celle des Mages, s'expliquaient naturellement par l'hypothèse de deux races hétérogènes juxtaposées ou arrivées seulement à un degré peu avancé de fusion sur le sol iranien.

Mais la contradiction supposée entre la religion des Perses décrite par Hérodote et celle que professe Darius n'existe pas. La difficulté de concilier Hérodote avec Darius provient d'une erreur commise par les savants de nos jours, qui croient découvrir une réaction contre le magisme dans quelques paroles de Darius, et par suite regardent ce prince comme le sectateur zélé d'une religion différente, dont les dogmes se seraient combinés bientôt après avec les doctrines propres aux Mages.

Darius se glorifie *d'avoir relevé les demeures des dieux que le Mage Gaumatès* (le faux Smerdis) *avait abattues*. On en conclut que les Perses, contrairement à l'assertion d'Hérodote, honoraient leurs dieux dans des temples, comme s'il n'y avait pas d'autre explication possible. Il y en a une pourtant et des plus simples. Les livres d'Esdras et de Néhémias dans le texte hébreu et chaldéen de la Bible, l'histoire de Bel et du dragon dans les Septante, montrent les rois de Perse remplis de respect pour les dieux des nations soumises à leur sceptre. Ces témoignages, dont la valeur a été contestée, viennent de recevoir une confirmation éclatante par la découverte

de l'inscription en dialecte babylonien, dans laquelle Cyrus se vante d'avoir traité avec honneur les dieux de tous les pays, et professe en particulier un grand respect pour les dieux de Babylone [1]. La suite naturelle de ces dispositions fut au moins la permission d'ériger des temples aux divinités étrangères; et de fait Cyrus encouragea les Juifs à rebâtir le temple de Jérusalem. Les ministres du culte persan en conçurent probablement du dépit. Dévoué à leurs intérêts, le Mage Gaumatès, devenu roi, renversa ou permit de renverser quelques-uns de ces temples dont la vue offensait ses confrères. Voilà une explication plausible, préférable à celle qui attribue à Hérodote de la mauvaise foi ou de grossières erreurs, telles que serait la substitution inconsciente d'usages mèdes à des usages persans tout différents, en un endroit où il parle sans réserve et sous sa propre responsabilité. Hérodote du reste n'a pas voyagé en Médie comme on l'affirme [2].

Nous rejetons également, comme arbitraire, l'hypothèse formulée par MM. Rawlinson de l'existence simultanée d'un culte plébéien et d'un culte propre aux rois en Perse. Hérodote si attentif à relever les particularités, comme le traitement des cadavres dans la tribu des Mages, loin d'attribuer aux rois des pratiques qui leur soient propres, donne assez à entendre qu'ils suivaient les usages communs. D'après lui, en effet, les rois, comme les simples citoyens, défèrent à l'autorité religieuse des Mages, qui sont l'unique sacerdoce de la nation [3].

On serait d'autant plus porté à mettre Hérodote en contradiction avec Darius, qu'on a cru que la religion de Darius était le culte formulé dans l'Avesta. Mais en cela on a commis une grave erreur. M. de Harlez l'a prouvé [4]. Les Perses enterraient leurs morts et leurs rois se construisaient de magnifiques tombeaux. Or rien n'est plus contraire à l'Avesta, qui enseigne

[1] *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. V, pl. XXXV. Toute l'inscription est remplie des louanges de Marduk. Cf. H. Rawlinson dans le *Journal of the Royal Asiatic of Gr. Britain and Ireland*, janvier 1880, pp. 85-89; Halévy, dans la *Revue des études Juives*, juillet-septembre 1880, pp. 17-19. — Nous désignerons désormais, suivant l'usage des assyriologues français, les *Cun. Inscriptions of Western Asia* par les initiales W. A. I.

[2] Voir plus bas, livre troisième, ch. I, où nous parlons plus spécialement d'Hérodote.

[3] Hérodote, VIII, 19, 37, 43, 113, 191.

[4] *Avesta*, 2e éd., pp. XI, CCXI.

que les cadavres souillent la terre et ordonne de les exposer aux bêtes en les assujettissant sur des lits de pierres. M. Oppert, qui a prétendu que Darius Ier, dans l'inscription qui décore sa tombe à Nach-i-Roustam, vante sa fidélité à observer l'Avesta, se trompe donc étrangement. « La construction d'un tom- » beau, dit l'éminent iraniste belge, est la violation la plus flagrante des » lois les plus strictes et les plus importantes de l'Avesta, un sacrilège qui » fait tomber son auteur dans un état de criminalité dont rien ne peut le » faire sortir, et le livre au démon pour l'éternité... Le langage de Darius » ressemblerait à celui d'un homme qui se vanterait de sa fidélité à la loi » chrétienne, tout en foulant aux pieds l'Évangile ». M. de Harlez démontre aussi que le mot *abasta*, équivalent vieux-persan du mot zend *avesta*, signifie *loi*, *justice*, *équité*, dans l'inscription funéraire de Darius, comme en plusieurs autres endroits des documents de ce monarque, et qu'il n'y désigne pas en particulier le code religieux connu depuis sous le nom d'*Avesta*.

Cependant sans admettre deux cultes différents en Perse sous les premiers Achéménides, nous reconnaissons que la religion professée par ces monarques aussi bien que par leurs sujets était d'importation plus ou moins récente [1]. Un sacerdoce exclusivement étranger desservant un culte indigène ne se conçoit guère. Les Mages venaient de Médie, et c'est pour cela que malgré l'attrait des superstitions dont ils gardaient le monopole, leur puissance était odieuse. Cambyse mourant s'indigne à la pensée d'avoir pour successeur un Mède, et un Mage [2]; Darius, à Behistoun, parle du faux Smerdis en des termes qui rappellent ceux de son prédécesseur [3]. Le peuple partage l'aversion de ses maîtres. A la mort du Mage Gaumatès (le faux Smerdis), comme à un signal convenu, il se jette sur les ministres de son propre culte et les massacre. Le souvenir de l'évènement est consacré par une fête anniversaire, et les Mages incapables de lutter contre le sentiment national, subissent l'outrage avec résignation, trouvant sans doute un dédommagement sérieux dans les bénéfices de leur profession [4]. Mais que conclure de tout cela en

[1] C'est l'opinion de M. de Harlez. *Ibid.*, p. XVI.
[2] Hérodote, III, 65.
[3] Col. I, ll. 35-38.
[4] Hérodote, III, 67-79.

faveur des Mèdes touraniens? Étrangers en Perse où ils avaient propagé une religion nouvelle, les Mages l'étaient-ils en Médie? Pour avoir un autre culte que les anciens Perses, en appartenaient-ils moins à la race iranienne? A-t-on perdu le souvenir de ces siècles où des Grecs, des Romains, des Gaulois idolâtres vivaient à côté de Grecs, de Romains, et de Gaulois chrétiens? La science orientale doit tenir compte de ces analogies.

L'origine touranienne des Mages suppose tout un enchainement de faits controuvés : une différence entre le magisme et la religion de Darius, la fusion de ces systèmes religieux sous les princes qui suivirent, deux points déjà examinés. Elle a fait découvrir un lien ethnique entre les Mages et d'autres tribus censées touraniennes. La qualification de *scythiques* souvent appliquée aux Mages fait assez comprendre que d'ordinaire on a cherché ces affinités vers le nord. Mais là encore on a été aussi prodigue d'affirmations que sobre de preuves, et l'idée de rapprocher les Mèdes touraniens des Scythes d'Europe a été particulièrement malheureuse.

On range en effet sous la dénomination de *Touraniens* tous les peuples, quelle que soit leur provenance, qui parlent les langues dites touraniennes. Or ce terme est une qualification indéterminée, sous laquelle on comprend toutes les langues de l'Europe et de l'Asie, abstraction faite du chinois et de ses dialectes, qui n'appartiennent ni au groupe indo-européen ni au groupe sémitique. Ainsi le trait principal qui fait des langues touraniennes une classe à part, est tout négatif; les marques communes d'un caractère positif sont en petit nombre et d'un vague désespérant. Il n'est pas du tout démontré que les peuples parlant les idiomes touraniens aient la même origine; et quand on affirme qu'un peuple est touranien, on veut simplement dire qu'il se rattache à des races européennes ou asiatiques, et qu'il n'est ni aryen, ni sémitique, ni chinois [1]. Quant aux Scythes, on les a confondus à tort avec les Touraniens. Les anciens ont sans doute appliqué, dans un sens large, le nom de Scythes aux populations nomades du nord de l'Europe et de l'Asie, et ainsi compris

[1] Cf. G. Rawlinson, *Herodotus*, 3ᵉ éd., t. I, pp. 668 et 669, et les autorités citées, Max Müller, Prichard. — Il est bien entendu que malgré le vague des caractères propres aux peuples touraniens en général, il y a dans cette branche de l'humanité des groupes particuliers de nations unies par des affinités réelles et souvent très étroites.

les Scythes se confondent en grande partie avec les Touraniens. Mais les Scythes par excellence, les Scythes de la mer Noire et du Caucase, sur lesquels Hérodote nous a laissé de si intéressants détails [1], parlaient une langue indo-européenne, et par conséquent n'étaient pas touraniens [2]. Telle est du moins l'opinion des ethnographes qui ont le plus d'autorité [3]. Il faudrait donc rattacher à d'autres peuplades les Scythes de Médie, qu'on a imaginés pour le besoin d'une langue touranienne, et qui n'ont de réalité historique qu'à la condition de l'avoir parlée. Car nous avons toujours cru qu'il faut être conséquent, et s'abstenir de voir dans les Scythes d'Europe tantôt des Indo-Européens, tantôt des Touraniens, selon les besoins du moment. Il est à peine croyable qu'on en use ainsi, et cependant rien n'est plus certain. Lisez, par exemple, l'essai de M. Georges Rawlinson sur l'ethnographie des Scythes d'Europe, vous verrez qu'il démontre, après Schafarik, Donaldson et autres, l'origine indo-européenne de ces peuples [4]; lisez ensuite l'essai du même auteur sur les affinités ethniques des peuples de l'Asie occidentale, et grand sera votre étonnement de constater que par un artifice d'interprétation, l'invasion de ces mêmes Scythes en Médie est rangée parmi les hauts faits de la race touranienne [5].

Les sources anciennes sont donc muettes sur le sujet des Touraniens de Médie. Quant à la source relativement récente du Livre des Rois de Firdousi, il est évident que les indices qu'on y a trouvés n'ont de valeur qu'autant qu'ils seraient appuyés de preuves plus solides; et comme les preuves véritables font complètement défaut, les témoignages du Livre des Rois ne sont d'aucune utilité dans notre sujet.

Les systèmes appréciés jusqu'ici pèchent donc tous par le manque absolu de preuves, et presque tous par des contradictions ou des anomalies flagrantes. Les auteurs qui les proposent partant de cette idée que le second texte des inscriptions trilingues s'adresse nécessairement à la seconde nation de

[1] IV, 1-142.

[2] G. Rawlinson, *op. cit.*, t. III, pp. 187-200, et spécialement p. 198, § 10.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, pp. 672 et 673. La note 6 prouve que M. G. Rawlinson s'appuie sur des passages d'Hérodote où celui-ci parle des exploits des Scythes d'Europe.

l'empire, aux Mèdes, glorieux prédécesseurs des Perses, aboutissent à la singulière conclusion qu'il s'adresse en réalité à des populations qui ne sont mèdes que pour avoir été asservies par les Mèdes.

MM. Henri et Georges Rawlinson ont pallié avec art ce faible des Touraniens de Médie en identifiant leurs Touraniens avec les Mages, tribu réellement puissante, tandis que M. Lenormant semble ne pas s'en être aperçu d'abord.

Au commencement de sa première Lettre assyriologique, après avoir établi l'origine aryenne des Mèdes proprement dits, M. Lenormant continue en ces termes :

« D'un autre côté, l'existence d'un fonds de population touranienne en » Médie, y formant la majorité des habitants, ne peut pas davantage être » révoquée en doute. La constatation du caractère touranien de la langue » dans laquelle est conçue la seconde rédaction de toutes les inscriptions » officielles des monarques Achéménides, résultat désormais certain des » belles recherches de M. Westergaard, (de M. de Saulcy) et de M. Norris, » n'a aucunement infirmé les arguments *décisifs*, tirés principalement de la » place particulièrement honorable donnée au texte de cette langue, immé- » diatement après le texte perse et avant le texte assyro-babylonien, qui » dès les premières études sur ces monuments, avait fait regarder cet » idiome comme celui de la Médie. Mais ce n'était pas l'idiome de l'aristo- » cratie aryenne, dont le langage était identique à celui des Perses, et à » laquelle par conséquent le texte perse s'adressait aussi bien qu'aux descen- » dants des compagnons de Cyrus ; ce ne pouvait être que celui du peuple » soumis à cette aristocratie [1]. »

La condition des Mèdes touraniens était assez misérable, à en croire M. Lenormant :

» A l'époque des Achéménides *et bien évidemment aussi à l'époque immé- » diatement antérieure*, la Médie nous offre dans sa population deux races, » l'une conquérante, l'autre conquise, conservant sous le même sceptre leur » existence distincte, leur langage propre, *superposées et non fusionnées*, » une minorité aryenne en possession de tout le pouvoir, comme de la

[1] Page 15.

» force guerrière, et constituée en aristocratie dominatrice, *puis une majorité* » *touranienne courbée sous le joug des Aryas,* peuplant les campagnes, » adonnée à la vie agricole ou pastorale; et aux diverses catégories de cette » population soumise les conquérants aryens ont imposé des appellations de » leur langue indiquant leurs origines ou leurs occupations [1]. »

Le système de M. Lenormant revient donc à ceci : *Les Mèdes avaient jeté tant d'éclat, que les rois de Perse traitaient les anciens sujets des Mèdes avec plus d'égard que les Babyloniens, quoique ces derniers eussent eu leurs jours de gloire et de puissance.* Et pourtant Cyrus, dans l'inscription babylonienne récemment découverte qui porte son nom, est pénétré de respect pour la cité de Marduk; il ménage avec grand soin les susceptibilités du peuple chaldéen. Nous ne concevons pas mieux dans le système de M. Lenormant un culte *touranien* desservi par un sacerdoce exclusivement *aryen*.

A la fin de sa première *Lettre assyriologique*, M. Lenormant a senti le vice de ses combinaisons, et s'est efforcé de l'atténuer en modifiant le caractère de ses Mèdes aryens. Il est intéressant de rapprocher des passages que nous venons de citer celui où s'opère cette petite évolution :

« Dans Astyage ou Azidahâka nous voyons un roi de race aryenne, portant un nom emprunté aux idiomes aryens, mais dont le nom est celui de » la personnification mythique et du dieu de la race non aryenne que ses » ancêtres ont soumise [2]. Ceci montre combien rapidement l'influence de la

[1] Pages 17 et 18. Le sens des appellations dont il s'agit repose sur des étymologies qui ne sont qu'ingénieuses. Cf. *Lettres assyr.*, t. I, p. 16; Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 7.

[2] Dans les traditions persanes, dit M. Lenormant (*Lettres assyr.*, t. I, pp. 98 et 99), les rois de Touran sont la *race du serpent*. Il y a plus, Moïse de Khorène, l'historien de l'Arménie, étend l'appellation à la dynastie dont Astyage fut le dernier représentant. On voit même, quand on y regarde de près, que le nom d'Astyage est une altération de « *Azidahâka, le serpent qui* » *mord*, forme et signification établies par la transcription arménienne et par le témoignage » précis de Moïse de Khorène (I, 29). Mais cette appellation du *serpent qui mord, Azhi Dahâka*, » est celle que le *Vendidad Sadé* (I, 69) donne à l'adversaire vaincu de *Thraëtaona*, le héros » mythique de la race iranienne. » Dans l'Inde, ajoute M Lenormant, les Aryas luttent aussi contre « un serpent monstrueux qui retient captives les vaches divines, personnifications des » rayons lumineux. » En Grèce, les héros autochthones sont représentés comme *anguipèdes*, et les devins de Telmissus répondent à Crésus que les serpents sont fils de la terre (Hérodote, I, 78). « Ces rapprochements semblent indiquer que dans la plus antique symbolique de la race

» race conquise s'était exercée sur la race conquérante et avait modifié ses » croyances. Cent cinquante ans seulement après leur établissement dans le » pays, les Mèdes des hautes classes et la dynastie royale elle-même, tout » en continuant à parler un idiome aryen et à porter exclusivement des » noms empruntés à cet idiome, étaient devenus en réalité un peuple mixte, » *une véritable fusion s'était opérée entre les deux races* [1]. »

M. Lenormant se croit en mesure d'affirmer qu'Astyage, *bien qu'il fût un Arya par le sang et par la naissance,* était devenu dans la tradition nationale des Perses la personnification des Mèdes et des Mages aryas, *dans ce qu'ils avaient de plus anti-aryen* [2].

Les Mèdes des classes inférieures, dit encore le savant français, étaient demeurés purs de tout mélange : « Aussi la révolution qui fit passer l'empire » des Mèdes aux Perses se confondit-elle dans la tradition avec la première » victoire des Mèdes aryens sur les peuplades touraniennes [3]. »

» *aryenne* le serpent est un emblème d'autochthonie. » Naturellement le serpent devait jouer un grand rôle dans le culte des *Touraniens* autochthones en Médie, et à ce point de vue le nom d'Astyage, *Azidahâka, le serpent qui mord,* est des plus instructifs. En résumé, Astyage, quoique d'origine aryenne, est tellement touranisé qu'au moyen d'un nom qui lui fut donné à cet effet, et, notons-le, *d'un nom aryen*, il devient la personnification des autochthones *touraniens* que ses pères ont soumis. Le lecteur appréciera lui-même la valeur de ces considérations. Il nous suffit d'en présenter une analyse fidèle (Cf. *Lettres assyr.*, t. I, pp. 97-101), et d'ajouter quelques observations.

L'auteur que nous citons modifie arbitrairement un nom propre en vue d'une étymologie qui lui sourit, et il construit sur ce fondement un système qui entraîne les plus graves conséquences.

En réalité, la forme *Azidahâka*, substituée à la forme hellénisée *Astyage*, est une pure chimère. Le nom d'*Azidahâka* donné à Astyage par Moïse de Khorène, écrivain arménien de la fin du IV[e] siècle après Jésus-Christ, a moins de titres à passer pour la forme originale que celui qu'Hérodote a recueilli de la bouche des Perses et des Mèdes huit siècles plus tôt. La préférence donnée à l'historien d'Halicarnasse est justifiée par la tablette babylonienne relative à Nabonide et à Cyrus. Dans ce document en effet le dernier roi de Médie porte le nom d'*Ishtuwigu*, beaucoup plus voisin de l'*Astyage* d'Hérodote que de la forme de Moïse de Khorène. La métamorphose d'*Azidahâka* en *Ishtuwigu* à Babylone serait inexplicable. Les Babyloniens eussent écrit et prononcé sans peine *A-zi-da-hâ-ka* dont ils possédaient tous les sons et toutes les articulations dans leur langue, et qu'ils exprimaient parfaitement dans leur écriture syllabique.

[1] Page 100.

[2] Page 110.

[3] Page 100.

Mais les disparates qui cherchent à se dissimuler sous cet échafaudage de conjectures, s'accentuent plus que jamais. En dernière analyse, *les rois de Perse, par respect pour l'ancienne puissance des Mèdes, auraient adopté, pour publier leurs propres exploits, une langue que ni les rois mèdes ni l'aristocratie mède ne parlèrent jamais; ils auraient adopté cette langue tout en restituant la supériorité chez les Mèdes aux tribus les plus anti-touraniennes.*

§ 4. *Étude spéciale du système de M. Oppert.*

Cependant en essayant de touraniser les rois mèdes, M. Lenormant préparait les voies à M. Oppert dont les idées sur les Mèdes touraniens allaient bientôt passer par leur troisième évolution. Le système de M. Oppert dans sa dernière forme est le plus logique de tous, si on n'en considère que les éléments caractéristiques. Il découle naturellement du principe qui a guidé les premiers assyriologues dans l'étude de la question présente, et des faits réels ou supposés qui forment la base de l'existence historique des Mèdes touraniens. A ce titre, et à cause de la légitime autorité dont jouit l'auteur, l'introduction de M. Oppert à son récent ouvrage sur le peuple et la langue des Mèdes, mérite une analyse développée et une critique approfondie.

Nous ramenons son système à trois thèses principales.

PREMIÈRE THÈSE DE M. OPPERT : *Les Mèdes proprement dits étaient touraniens.*

Démonstration. — *a*) M. Oppert, à notre grand étonnement, découvre d'abord une preuve positive de son assertion dans un passage d'Hérodote cité généralement en faveur de l'origine aryenne des Mèdes : « Autrefois, » dit le père de l'histoire, les Mèdes étaient appelés par tous aryens. Mais » la Colchienne Médée, étant venue d'Athènes chez les Aryens, ils changèrent de nom. Voilà ce que les Mèdes disent eux-mêmes sur leur » compte [1]. » M. Oppert explique l'anecdote de la manière suivante : « La

[1] Hérodote, VII, 62.

» légende de Médée venant d'Athènes est évidemment une fable hellénique,
» *mais elle n'en indique pas moins que pour les Aryas, les Mèdes étaient*
» *étrangers en Médie* [1]. »

b) Une autre preuve serait l'impossibilité de trouver au mot *Mada* (Médie) une étymologie aryenne, tandis que *mada* existe, avec le sens de *pays,* dans la langue touranienne de Sumer [2].

c) Enfin, un indice plutôt qu'un argument, le mot *Mada* cessa bientôt d'être en usage lorsque les Aryens, sous les Sassanides, eurent recouvré leur supériorité sur les Touraniens en Médie.

Discussion des preuves (dans l'ordre de leur énoncé). — *a*) Le fait le plus transparent dans le conte rapporté par Hérodote, est que les Mèdes se glorifiaient de leur origine aryenne. Les éléments de la légende sont helléniques, mais le récit néanmoins peut avoir été forgé par les Mèdes; car au temps d'Hérodote, les Asiatiques, qui avaient appris à connaître les mythes des Grecs, s'appliquaient à y rattacher les faits de leur propre histoire; ils découvraient, par exemple, les premiers germes des guerres médiques dans l'enlèvement d'Io, d'Europe, d'Hélène et de Médée [3]. En outre, comme les Perses se glorifiaient d'être de souche aryenne [4], il était naturel que les Mèdes en fissent autant, et qu'ils expliquassent de quelque manière le nom qui les distinguait parmi les Aryas.

Notre hypothèse est du moins vraisemblable; elle n'est pas comme celle de M. Oppert, en contradiction avec le témoignage sur lequel elle s'appuie. M. Oppert ne remarque pas assez l'importance d'un détail dans le passage d'Hérodote, du seul détail dont l'historien assume la responsabilité, à savoir

[1] Page 10.

[2] Pages 10 et 11. — M. Oppert et quelques autres assyriologues disent langue *sumérienne* au lieu de langue *accadienne*, désignation qui fut d'abord plus généralement reçue.

[3] Hérodote, I, 1-4.

[4] Darius dit de lui-même (Inscription *a* de Nach-i-Roustam, ll 13 et 14) : *Perse, fils de Perse, Arya, fils d'Arya.*

que la légende avait cours chez les Mèdes, que ceux-ci se donnaient eux-mêmes pour Aryens et ne connaissaient point de Mèdes d'une autre race. Leur dire se ramène à ceci : les Aryens d'autrefois sont les Mèdes d'aujourd'hui [1].

Ajoutons une remarque importante. Les considérations qui précèdent, aussi bien que les déductions en sens contraire de M. Oppert, reposent sur l'authenticité présumée du fait rapporté par les Mèdes et noté par Hérodote, c'est-à-dire sur la réalité du changement de nom. Or, quand on y regarde de près, le doute naît dans l'esprit. Les Juifs qui entendirent parler des Mèdes à une époque reculée, antérieure au développement de la puissance persane [2], ont toujours désigné les Mèdes par le nom de *Madai,* comme les Assyriens, dont les monuments font mention des *Madai* dès le IXe siècle avant Jésus-Christ. Hérodote a trop d'exemples de changements de noms rattachés aux légendes de la Grèce. Il raconte encore que les Perses, qui se nommaient jadis Céphènes ou Artéens, tirent leur nom de celui de *Persès*, né de Persée et d'Andromède, fille de Céphée qui fut un de leurs rois; que les Lyciens, appelés primitivement Termiles, prirent à une certaine époque un nom dérivé de celui de l'Athénien Lycus [3]. Cependant malgré nos réserves, la coïncidence signalée entre les inscriptions de Darius qui se prévaut de sa qualité d'Aryas, et le langage prêté aux Mèdes par Hérodote, produit quelque impression sur nous. Mais s'il y a une conclusion à tirer du rapprochement, nous avons démontré qu'elle est favorable à l'idée reçue avant le déchiffrement des inscriptions cunéiformes sur le caractère ethnologique du peuple mède.

b) Le second argument est plus fragile encore, s'il se peut, que le premier. D'abord le nom commun *pays*, employé comme nom propre *d'un pays,* constitue un phénomène assez étrange, surtout que dans le prétendu médique

[1] Voici le texte d'Hérodote en entier : 'Fκαλέοντο δε πάλαι πρὸς πάντων Ἄριοι, ἀπικομένης δὲ Μηδείης τῆς Κολχίδος ἐξ Ἀθηνέων ἐς τους Ἀρίους τούτους μετέβαλον καὶ οὗτοι τὸ οὔνομα. Αὐτοὶ περὶ σφέων ὧδε λέγουσι Μῆδοι.

[2] Voir la table ethnographique des peuples, *Genèse*, X, 2. Si l'auteur de ce document avait connu les Perses, il n'aurait pas manqué de les mentionner à côté des Mèdes.

[3] I, 173, 61.



Mada signifie encore *le Mède*, et que *Madape*, pluriel de *Mada*, signifie les *Mèdes* et la *Médie*. On aurait ainsi dans la langue en question :

Singulier :

MADA = *pays*, nom commun, par induction philologique.
» = *la Médie*, donnée des textes, à proprement parler : *le pays*.
» = *le Mède*, donnée des textes, à proprement parler : *celui du pays*.

Pluriel :

MADAPE = *les pays*, par suite du premier sens au singulier.
» = *la Médie*, donnée des textes, proprement : *les pays*.
» = *les Mèdes*, donnée des textes, proprement : *ceux du pays*.

On gagne peu à rattacher de pareils résultats au sumérien qui est par excellence le domaine de l'incertitude et de l'obscurité. Des philologues d'un savoir incontestable [1] prétendent que les textes dits sumériens (ou accadiens) sont de l'assyrien pur revêtu d'une expression graphique spéciale, et les partisans les plus décidés du sumérien reconnaissent que le sumérien et l'assyrien se sont compénétrés dans une grande proportion. Si l'on adopte relativement à ce point l'hypothèse qui favorise le système historique de M. Oppert, celle de l'existence d'une langue sumérienne et de la compénétration mutuelle de l'assyrien et du sumérien, il reste à savoir quelle langue possède en propre le mot *mat* commun dans l'usage au deux idiomes. Enfin, supposé que l'origine sumérienne de *mada*, au sens de pays, soit établie, suit-il de là que *Mada*, en tant que nom propre de pays dans une langue apparentée, la deuxième des inscriptions trilingues, soit le correspondant exact et non un simple homonyme du *mada* sumérien? Cela suit-il, même si cette langue, comme on le prétend, est celle du pays de *Mada?*

Voici une explication plus simple des phénomènes constatés par M. Oppert. *Mada*, d'après les textes, signifie *Mède*. Pour dire *pays des Mèdes*, on se servait par métonymie du singulier *Mada* (*le Mède*); ou du pluriel *Madape* (*les Mèdes*), comme on dit *Galli* pour la *Gaule* en latin. Le pluriel *Madape*

[1] MM. Guyard et Halévy, dont l'opinion est accueillie avec trop de dédain.

est plus naturel dans ce sens; il est toujours employé dans l'inscription de Béhistoun [1]. *Mada* au singulier dans le sens de *Médie* est employé une fois, si la transcription de M. Oppert est exacte, dans l'inscription funéraire de Darius à Nach-i-Roustam [2]. Nous sommes d'autant plus autorisé à proposer cette explication qu'il n'y a point d'autre forme que *Mada* pour dire *Mède* dans le second dialecte des inscriptions trilingues. Car M. Oppert remarque fort justement que dans cet idiome la Perse, l'Arménie, la Babylonie sont désignées sous les noms de *Parsa, Harminiya, Babilu;* et que le Perse, l'Arménien, le Babylonien le sont sous ceux de *Parsarra, Harminiyarra, Babilurra,* tandis qu'à *Mada* ne correspond pas un *Madarra* (comme on devrait s'y attendre, si Mada signifiait par lui-même *Médie* [3]).

c) La prompte disparition du nom des Mèdes, sous les Sassanides, a son explication naturelle en dehors du système proposé. Quoi de plus facile à concevoir que deux peuples frères, parlant la même langue, étroitement unis durant des siècles, se mêlant sans cesse, aient fini par se confondre et que le nom de la race dominante ait prévalu?

La première thèse de M. Oppert paraît donc reposer sur des arguments insuffisants.

Pour qu'un peuple soit touranien, il faut de toute nécessité qu'il parle une langue touranienne. Car parler des langues d'une certaine espèce constitue la seule note caractéristique des peuples touraniens. D'après M. Oppert les Mèdes proprement dits remplissent la condition, puisque la deuxième langue des inscriptions trilingues, qui est un idiome touranien, appartient aux Mèdes. Ce point, touché dans les considérations précédemment analysées, est longuement développé, parce qu'il est capital dans le système.

[1] Les inscriptions assyriennes confirment notre explication. La Médie y est représentée par le groupe [cunéiforme], *mat Madai*. Le groupe est fréquemment suivi du qualificatif *ruqùti, lointains*, au pluriel, qui ne peut se rapporter à *mat* singulier. *Mat Madai ruqùti* signifie *pays des Mèdes lointains*.

[2] *Le peuple et la langue des Mèdes*, pp. 202, 205. Nous n'avons pas pu vérifier la transcription sur le texte.

[3] *Ibid.*, p 12. Le passage est cité plus bas.

Deuxième thèse de M. Oppert : *La langue touranienne employée dans les inscriptions trilingues des Achéménides, entre le persan et l'assyrien, est le médique.*

Démonstration. — Les arguments sur lesquels l'auteur essaie d'établir sa proposition, n'ont pas de force démonstrative par eux-mêmes. Ils seraient propres tout au plus à engendrer une probabilité, si rien ne les démentait, et à augmenter la valeur de preuves plus rigoureuses, si le sujet en fournissait. Nous allons les reproduire et puis les discuter dans le même ordre.

a) A Béhistoun, *situé en Médie,* « chaque peuplade est nommée (dans le
» texte du milieu) par le nom que les Touraniens lui donnaient. Ainsi, la
» Susiane est nommée *Habirdi;* Arbèle, *Harbera,* la ville de Pasargades
» est rendue par un nom inconnu ailleurs. La Médie, par contre, conserve
» son nom de *Mada.* C'est donc également le nom touranien. Ou bien le
» nom du pays est indiqué par le pluriel, *Madape,* tandis que le Mède,
» l'homme, se dit *Mada* tout seul. Cela constitue une notable différence de
» l'usage grammatical observé au sujet des autres pays. La Perse, l'Arménie,
» la Babylonie, s'appellent *Parsa, Harminiya, Babilu;* le Perse, l'Armé-
» nien, le Babylonien, se nomment *Parsarra, Harminiyarra, Babilurra.*
» Seul le nom de la Médie, *du pays par excellence,* fait exception, car le
» langage de la seconde espèce est celui de *ces contrées* [1]. »

b) L'inscription de Béhistoun précise toujours la situation des lieux d'une manière uniforme : *dans tel pays il y a une ville de tel nom.* La formule n'accompagne pas les noms de Babylone, Pasargades, Ecbatane et Arbèle, villes censées connues de tous. Le texte du milieu seul fait de plus exception pour Rhages, une des capitales de la Médie. Il suit de là que la deuxième langue était parlée en Médie [2].

[1] Page 12.
[2] *Ibid.*

c) Le nom de la ville de Rhages, rendu par *Raga* dans le persan et l'assyrien, paraît dans la deuxième langue sous la forme de *Raggan*. « Cette déformation insolite du nom de ville dénote qu'elle avait un nom spécial dans le pays où l'on parlait la langue de la seconde espèce [1]. »

d) « Dans le texte persan de l'inscription funéraire de Nakch-i-Roustam, » Darius s'intitule *Perse, fils de Perse, Arien, de race d'Arien* (aryen [2]). Il » n'insiste pas dans la version assyrienne sur cette dernière qualité, qui à » Babylone et à Ninive n'aurait guère ajouté à sa considération; là il était » avant tout roi babylonien. Mais la version médique souligne cette dernière » qualité en laissant subsister jusqu'au terme perse de cette qualification [3]. »

e) A Béhistoun, dans le second texte seulement, Darius ajoute deux fois au nom d'Ormazd le qualificatif *dieu des Aryens*. Ce qu'il ne fait évidemment que pour accentuer la différence entre le Perse (aryen) et le Mède (touranien) [4].

f) A la fin de la même inscription « *dans un passage dont la version » médique seule est conservée*, Darius dit, en y insistant, qu'il avait fait » d'autres inscriptions en arien (*harriyava*). Nous n'avons plus l'original » perse, mais il est évident que Darius n'a pu, dans l'original arien, employer » ce mot qui aurait été tout à fait déplacé. Le roi n'avait pas besoin de dire » qu'il avait écrit d'autres monuments dans sa propre langue; cela s'entendait » de soi-même. Mais il insistait sur ce fait devant les lecteurs non ariens » et mêlés d'éléments ariens, pour lesquels il fit graver cette magnifique » inscription de Bisoutoun (Béhistoun) sur le territoire même de la Médie. »

Discussion des preuves. — *a*) On prouverait par le même procédé que le mot *Mada* est aryen et persan. On dirait :

Dans le texte persan de Béhistoun, chaque nation ou ville est désignée par le nom que les Aryens lui donnaient. Ainsi Babylone est nommée *Babiru;*

[1] Page 13.

[2] M. Oppert écrit *arien, arianisme,* au lieu de *aryen, aryanisme*. Nous gardons cette orthographe quand nous le citons textuellement.

[3] Pages 13 et 14.

[4] Page 14.

l'Assyrie, *Athura;* l'Égypte, *Mudraya;* la Susiane est désignée par un nom inconnu ailleurs, *Uvaja*. La Médie, par contre, conserve son nom de *Mada*. C'est donc également le nom aryen.

Continuons à raisonner comme M. Oppert :

En persan, dans l'usage grammatical, *Mada* se comporte autrement que les autres noms de pays. L'Arménie, la Sagartie, Babylone, se disent *Armina, Açagarta, Babiru;* l'Arménien, le Sagartien, le Babylonien, se disent *Arminiya, Açagartiya, Babiruviya; Mada*, au contraire, signifie à la fois Mède et Médie. Assurément le langage dans lequel s'observe ce contraste est celui de la Médie [1].

b) La particularité (concernant Raggan, Rhages) sur laquelle M. Oppert insiste n'est peut-être qu'un simple accident, surtout que le nom de Raggan ne se présente qu'une fois. M. Oppert confirme lui-même notre explication. Il a relevé une particularité analogue dans l'emploi du nom de la ville assyrienne d'Arbèle [2]. Elle consiste en ce que dans le persan et dans l'assyrien, le nom d'Arbèle se comporte comme celui de Babylone, de Pasargades et d'Ecbatane, et ne s'emploie pas suivant la formule : *il y a une ville X de nom*. Mais dans le texte du milieu Arbèle fait exception, et cela sans motif apparent, car les Mèdes connaissaient Arbèle aussi bien et mieux que les Perses, plus éloignés de l'Assyrie.

c) Supposé que la considération soit juste, la langue en question sera-t-elle le médique? Un homme qui n'aurait sur Ratisbonne (en allemand et en hollandais, *Regensburg*) que des renseignements indirects, puisés dans l'étude philologique d'un seul document rédigé à la fois en allemand, en hollandais et en français, démontrerait avec une égale facilité que *Ratisbonne* est ainsi nommée par ses propres habitants, et qu'on y parle français.

d) Cet ingénieux commentaire donne prise à beaucoup de difficultés. A Nach-i-Roustam, en Perse, Darius ménagerait les susceptibilés babylo-

[1] Cf. Spiegel, *Altpersische Keilinschriften*, p. 213. Glossar, sub v. *Mada*.
[2] Page 13.

niennes, dans le texte assyrien, tandis qu'il froisserait les Mèdes de propos délibéré dans la version médique. En même temps, en vertu du principe générateur des Mèdes touraniens, il donnerait, par préférence et en se contredisant, le pas à la version médique sur la version assyrienne dans ses inscriptions. Ainsi les précautions oratoires dont les Babyloniens seraient l'objet dans le texte assyrien à Nach-i-Roustam, ne se justifient pas. Il faudrait qu'on eût encore plus d'égards pour les Mèdes, parce qu'ils étaient plus à portée de lire les inscriptions.

e) Cet argument a les mêmes inconvénients que le précédent. On ménagerait les Babyloniens absents, tandis qu'on froisserait les Mèdes présents. De plus, le langage de Darius est équivoque. Se glorifie-t-il d'adorer Ormazd devant un peuple qui le révère comme lui? Ou bien fait-il sentir sa puissance à un peuple qui ne l'honorait point? La seconde supposition est la plus probable : mais encore le peuple que Darius a en vue, sont-ce les Mèdes? Voilà toujours la question.

f) Il est à regretter que Darius s'exprime ainsi justement à l'endroit où l'original persan et la traduction assyrienne sont perdus. L'absence de contrôle excite la défiance. On parvient à comprendre le texte du milieu en le rapprochant phrase par phrase du premier et du troisième, ou de l'un des deux, le perse et l'assyrien étant plus sûrement interprétés. Mais là où ces fils conducteurs se brisent, les résultats obtenus par l'interprète, toujours intéressants au point de vue philologique, n'ont qu'un infime degré de certitude et se recommandent médiocrement à l'historien. Le fait que M. Oppert découvre sous le texte touranien isolé du persan et de l'assyrien est donc problématique; la signification qu'il lui donne l'est également; et la conclusion tirée de ces deux prémisses, savoir le touranisme des Mèdes, abstraction faite des autres difficultés, est problématique à la troisième puissance. Elle repose sur l'interprétation arbitraire d'un fait incertain. D'ailleurs il est évident que tous les raisonnements basés sur la convenance de certains petits détails dans les inscriptions persanes sont sujets à caution. En ce genre, les plus savants hommes ignorent trop pour décider avec sûreté. Il faut s'en tenir aux données plus positives.

Jugeant ses deux premières thèses solidement établies, M. Oppert prévient une objection qu'on pourrait formuler en ces termes :

Dans Hérodote, la liste des rois mèdes se borne à quatre noms *d'apparence aryenne,* Déjocès, Phraorte, Cyaxare, Astyage; d'après Ctésias les Mèdes ont eu huit rois : Arbace, Mandaucès, Sosarmès, Artycas, Arbianès, Artée, Artynès, Astibaras, Aspadas, *noms décidément aryens.* Le témoignage d'Hérodote, confirmé par Darius I[er], à Béhistoun, est irrécusable. D'autre part, l'autorité de Ctésias a droit à notre respect. Médecin d'Artaxerxès II pendant dix-sept ans, Ctésias a puisé dans les annales de l'empire perse des renseignements précieux; il serait contraire au bon sens historique de repousser, comme dépourvues de valeur, les assertions d'un écrivain si bien informé, qui a joui longtemps d'une autorité incontestée.

Mais comment concilier Ctésias avec Hérodote? Comment les concilier l'un et l'autre avec le système?

Tels sont les obstacles que l'auteur soulève autour de lui, et qu'il se fait fort de renverser. Voici quel serait *le mot de l'énigme :*

TROISIÈME THÈSE DE M. OPPERT : *Les noms des rois mèdes dans Hérodote sont des formes aryanisées de noms touraniens, dont Ctésias nous a donné la traduction perse* [1].

Développement et démonstration. — L'énoncé de la thèse devient sensible par le tableau suivant que nous empruntons à l'auteur :

Noms des rois Mèdes.

Noms des rois mèdes d'après Hérodote.	Forme médique.	Forme arianisée.	Traduction perse.	Sens du médique et du perse.
—	—	—	—	—
Δηιόκης	*Dayaukku*	*Dāyuka*	*Artayu*	législateur.
Φραόρτης	*Pirruvartis*	*Fravartis*	*Harthruna*	belliqueux.
Κυαξάρης	*Vak-istarra*	*Uvakhsatara*	*Arstibara*	lancier.
Ἀστυάγης	*Arse-uggi*	*Arstiyuga*	*Uçpāda*	fort guerrier [2].

Quelque incroyable que paraisse la double métamorphose des noms royaux, elle est donnée comme certaine : « S'il n'y avait qu'un seul des noms royaux

[1] Pages 18-28.
[2] Page 25. — La colonne des noms grecs est ajoutée par nous.

» prétant à l'interprétation proposée par nous, la présomption en faveur de » sa justesse serait peu considérable; mais une suite de quatre noms s'inter- » prétant d'après une méthode constante, emporte par elle-même un résultat » concluant [1]. »

Il y a une explication pour le phénomène constaté : « Les rois de la » dynastie médique portent des noms touraniens de leur race; ces noms ont » reçu *par eux* une forme arienne qui ne correspond pas à leur signification » première. Le sens est rendu, en perse, par la forme de Ctésias [2]. »

Un mot de Ctésias a donné l'idée du système : « *Ctésias dit expressément que par les historiens de sa patrie* (c'est-à-dire par les historiens grecs), *le roi Aspadas était nommé Astyage* [3]. »

Ctésias, ajoute le savant orientaliste, n'a pu ignorer le nom de Cyaxare, *qui s'était illustré par la prise de Ninive et par le renversement de l'empire assyrien;* s'il lui a donné le nom d'*Astibaras,* il a eu ses raisons [4]. Le nom de Cyaxare resta célèbre dans les annales de l'Orient, « les Perses l'appelaient » *Uvakhsatara,* ce qui veut dire *celui qui a de beaux mulets.* Ce nom peu » royal est également une déformation d'un mot touranien. Dans le texte » assyrien de Bisoutoun (Béhistoun), on lit le nom *Uvakistar,* et dans le texte » médique il y a *Vakistarra.* On conviendra que ces noms sont assez diffé- » rents du nom perse. Or, *vak* paraît être le médique *vaggi* = *porter,* et » *istarra* répond exactement au mot médique *izdirra* qui exprime le mot » perse *arsti* = *lance.* Nous avons donc dans ce nom le sens de *porteur de* » *lance.* Or, cette idée est exprimée dans la langue de Cyrus par *arstibara.* » Souvenons-nous du nom donné par Ctésias au destructeur de Ninive : » c'est *Astibaras,* précisément le nom qui traduit en perse le sens de *vakis-* » *tarra.* — *C'est ainsi que le personnage de Cyaxarès n'est autre que l'Asti-* » *baras de Ctésias* [5]. »

Les noms de Déjocès, de Phraorte et d'Astyage ont subi des métamorphoses pareilles; c'est assez d'avoir cité comme spécimen celle de Cyaxare.

[1] Page 24.
[2] Page 25.
[3] Page 18.
[4] Page 19.
[5] Pages 22 et 23.

Discussion des preuves. — Les mots de l'historien de Cnide : *Aspadas que les Grecs nomment Astyage,* sont peu favorables au système préconisé. Si Ctésias a jugé à propos de relever la circonstance du double nom d'Astyage, à plus forte raison devait-il la signaler pour Cyaxare, créateur de l'empire asiatique des Mèdes, le plus illustre de sa race, et déjà connu en Grèce par le témoignage d'Hérodote. Il est probable qu'en nommant Astibaras, Ctésias ne sous-entend pas Cyaxare; car il supprime son rôle, et attribue la prise de Ninive, le plus glorieux de ses exploits, à Arbace, dont le caractère fictif a été démontré [1]. Il se peut aussi que les mots cités ne soient qu'une parenthèse de Diodore, abréviateur de Ctésias [2].

Quant aux étymologies proposées, nous ne les prenons pas au sérieux. M. Oppert s'oublie un moment jusqu'à interpréter par le touranien le nom d'Arbace, qui dans son système doit être persan, puisqu'il fait partie de la liste de Ctésias [3]; il avoue que la capitale de la Médie portait un nom persan, *Hagmatana* (Ecbatane), et que les textes touraniens n'en offrent point d'autre [4]. Voilà donc un nom aryen, adopté par des princes touraniens, pour une ville fondée par eux et la capitale de leur empire. Sur les douze noms royaux (médiques, aryanisés, perses) du tableau, six (*Dahyuka, Harthruna, Arstibara, Arse-Uggi, Arstiyuga, Uçpāda*) sont de pure fantaisie; ils ont été supposés en vue des rapports à découvrir. L'auteur ne le cache pas. Le système imaginé est donc inacceptable; il suppose une foi aveugle dans la puissance intuitive d'un philologue. Il est aussi incompatible avec une donnée monumentale dont la science s'est enrichie depuis la publication de l'ouvrage qui nous occupe.

La tablette babylonienne relative à Nabonide et à Cyrus donne à Astyage le nom d'*Ishtuwigu* très proche de la forme aryenne [5]. Or on doit croire que les Babyloniens sémites, qui étaient en relations directes avec les Mèdes, n'auraient pas traduit un nom royal du dialecte touranien de Médie en persan

[1] Nous reviendrons sur ce point au commencement du troisième livre.
[2] Diodore, II, 34.
[3] Pages 25 et 280.
[4] Page 19.
[5] Col. II, l. 2.

pour leur usage. M. Floigl affirme avec raison que cette découverte met à néant toutes ces étymologies des noms des rois mèdes [1].

Les considérations que nous venons d'analyser aboutissent à des conclusions étranges :

« La domination des Perses, dit-on, ramena le règne des tribus ariennes,
» et ainsi *tous* les noms des Mèdes qui figurent sous Darius et plus tard,
» portent le cachet irrécusable de leur origine non touranienne. C'est le cas
» des Mèdes qui figurent comme indépendants dans les inscriptions assy-
» riennes. Le roi Assarhaddon cite deux Mèdes, *Eparna* et *Sitirparna* qui
» ont bien les noms perses *Aïfranâ* et *Cithrafranâ,* ce qui veut dire
» *à l'arme de fer* et *à l'arme multiple.* » Mais cela ne tire pas à conséquence; on a réponse à tout : « Voilà, dit-on, des *Arizantes* ou des *Boudiens,* ou
» des *Mages.* Mais ils n'étaient pas de la race (touranienne) des Déjocès [2]. »

Dans ce curieux système, tous les Mèdes antérieurs à Déjocès ou ses contemporains, connus par les inscriptions de Ninive, sont aryens; tous les Mèdes postérieurs à Astyage, arrière-petit-fils de Déjocès, et connus par le témoignage soit des inscriptions persanes, soit des auteurs grecs, sont aryens; les quatre rois mèdes qui forment le trait d'union entre les deux séries portent dans Hérodote des noms qui ont au moins l'apparence aryenne; les rois que Ctésias, historien de quelque valeur, à ce que l'on dit, substitue à ceux d'Hérodote ont des noms décidément aryens. Bien qu'on reconnaisse tout cela, on fait néanmoins de l'empire médique un empire touranien, en vertu de quelques inductions philologiques et d'une explication arbitraire des noms royaux, explication déjà démentie par un document babylonien récemment découvert. M. Oppert a voulu donner ainsi à ses Touraniens l'importance réclamée par son système; il ne leur accorde en même temps qu'une durée très courte, afin d'échapper aux difficultés de ses combinaisons trop hardies.

Dans la triple évolution de sa théorie, M. Oppert a suivi une marche fatale. Ayant d'abord identifié les Touraniens des inscriptions trilingues avec les Scythes d'Europe, et s'étant en même temps prononcé pour l'indo-

[1] *Cyrus und Herodot*, p. 106.
[2] Page 26.

germanisme des Mèdes, il ne tarda pas à sentir que les Scythes, qui avaient passé sur l'Asie comme un tourbillon sans s'y fixer, le servaient mal; il leur substitua les tribus inférieures du peuple mède, en maintenant l'origine aryenne des Mages, des Arizantes, des Boudiens, pour sauver la parenté des Mèdes et des Perses, attestée par tant de souvenirs. Mais cela ne suffisait pas. Les Touraniens n'étaient représentés dans les monuments de leurs maîtres qu'en raison d'une importance que les dernières classes n'avaient point par elles-mêmes en Médie. Il fallait donc les relever, ou chercher ailleurs un peuple qui échappait à toutes les étreintes. M. Oppert, étudiant les textes touraniens de Béhistoun et de Persépolis sous l'empire de cette nécessité, y trouva ce dont il avait besoin. Il découvrit que les rois mèdes étaient touraniens, de sorte que sous Déjocès et ses successeurs, la Médie présentait le curieux spectacle d'un élément ethnique auquel appartenait la famille royale et les dernières classes de la population, supplantant un autre élément qui comprenait les classes les plus intelligentes et les plus nobles du peuple. Cet état se maintint, si nous en croyons M. Oppert, aussi longtemps que la dynastie de Déjocès conserva l'empire. Sous les Achéménides, la race aryenne reprit le dessus; tous les Mèdes qui se distinguèrent au service du roi de Perse appartenaient à cet élément; et cependant, les nouveaux souverains, empressés de rendre aux Aryens leur ancienne supériorité, se montrèrent néanmoins pleins d'égards pour les Touraniens, dont ils employèrent la langue dans leurs inscriptions en souvenir de leur glorieux passé.

Dans cet examen, nous faisons abstraction du peu de créance que mérite Ctésias, si bien exploité en faveur du système. Nous apprécierons plus sûrement les données de cet auteur, quand nous aurons mis en lumière celles des monuments assyriens dans notre second livre.

§ 5. — *Argument péremptoire contre l'hypothèse de M. Oppert.*

Loin de justifier l'hypothèse des Mèdes touraniens, l'examen du texte de deuxième ordre dans les inscriptions persanes en démontre l'impossibilité.

Un des noms royaux sur lesquels M. Oppert insiste est celui qui se

présente sous la forme *Khsathrita* dans le texte persan, sous celle de *Sattarrita* dans la seconde langue, et sous celle de *Khashatriti* en babylonien (ou assyrien).

« Pendant le siége de Babylone, dit M. Oppert, la Médie fut arrachée au » sceptre du roi perse par un indigène, qui, pendant plus de deux ans, » depuis le commencement de 520 avant J.-C., jusqu'au milieu de 518, » résista à trois généraux de Darius, et ne put être défait que par le roi » Darius lui-même. Le texte perse de Bisoutoun (Béhistoun) dit qu'il se » nommait, en réalité, Phraortes, mais qu'il prétendait être *Khsathrita*, » Xathrites, de la race royale de Cyaxares. Si ce nom de *Khsathrita* avait » été le nom original, on lirait dans le texte médique la transcription » régulière de *Iksatrita*, comme on lit au lieu de *Khsayārsā*, Xerxès, » *Artakhsathra*, Artaxerxès, *Bagabukhsa*, Mégabyzus, en médique *Iksersa*, » *Artaksassa*, *Bagabuksa*. Mais la version médique a pour ce nom de *Mède* » une forme toute différente; elle le nomme *Sattarrita*, nom que la tran- » scription perse n'exprime nullement. Et quoique notre connaissance impar- » faite de la langue médique ne nous permette pas de comprendre le sens » du mot, nous voyons pourtant que la forme en appartient à la langue du » second système, et que ce fut le vrai nom du personnage dans la langue » même de ses compatriotes et sujets [1]. »

Quelque ingénieux que soit ce raisonnement, il croule, s'il est prouvé que le peuple parlant la deuxième langue des documents persans ne pouvait, à cause d'une difficulté d'organe, articuler *khs* au commencement d'un mot. Or, il en était bien ainsi. Le mot persan *khsatrapavan*, *satrape* (M. Oppert lui-même signale le fait [2]) était devenu dans cette langue *saksapavana*. Dans *Sattarrita*, au lieu de recourir à une syllabe auxiliaire, il a retranché le *kh* de *Khsathrita*.

On voit encore par *saksapavana* pour *khsatrapavan* et *Artaksassa* pour *Artakhsathra* [3], que le peuple dont il s'agit n'aimait pas les combinaisons *tr*,

[1] Pages 27 et 28. — Cf. pages 126-135; 156 et 157. Voir aussi Spiegel, *Altpers. Keilinschrift.*, pp. 14-23; Norris, *Memoir on the Scythic version of the Behistun inscriptions*, dans le Journal Asiat. de Londres, t. XV (1855), pp. 55 (et la planche en regard), 107-114.

[2] Page 283.

[3] Cf. Oppert, 27, 28, 283; Spiegel, *Altpers. Keilins.*, p. 194, sub v. *khsatrapavan*.

thr (ni même l'aspirée *th*). Cette combinaison qui se présentait aussi dans *Khsathrita* a été éludée par l'insertion d'un *a*, entre *t* (pour th) et *r*, ce qui a produit *Sattarrita*.

Toutes les inductions portent donc à regarder *Khsathrita* comme une forme originale et *Sattarrita* comme une déformation. Le vrai nom du prince mède est donné dans le persan, qui était sa langue.

Mais il y a plus. M. Oppert dit excellemment que l'écriture employée pour exprimer la seconde langue (et nous ajoutons la troisième, l'assyrio-babylonien) ne pouvait rendre un mot comme *Khsayarsa,* commençant par deux consonnes, sans le défigurer. Il est utile de développer cette considération qui semble donner le dernier coup aux Mèdes touraniens.

Dans cette écriture les lettres, quand elles ont une valeur purement phonétique [1], représentent des syllabes telles que *a, i, u; — ba, bi, bu, ab, ib, ub* et non *bra, abr*; — *bin, man, tub*, et non *gram, talt*. Aucune lettre n'a la valeur de consonne abstraite comme *b, c, d*. Une pareille écriture rend sans difficulté deux consonnes qui se suivent dans le corps d'un mot, en décomposant, par exemple, de cette sorte : *Sa-at-tar-ri-ta* (2e langue), *kha-sha-at-ri-ta* (3e langue), les équivalents de *Khsathrita* dans les deux versions. Mais elle est incapable de rendre sans les altérer des syllabes initiales comme *fra,* dans *Fravartis* et *khs* (χs) dans *Khsathrita*. Elle doit préposer ou insérer une voyelle, ou supprimer une consonne.

Cela établi, la forme babylonienne *Khashatriti* prouve que *Sattarrita* n'est pas la forme originale. Car les Assyrio-babyloniens qui écrivaient et prononçaient quantité de mots commençant par *shat* [2], ne trouvaient ni dans leur écriture, ni dans leur organe de raison de modifier la forme *Sattarrita* si elle était originale; la syllabe *kha* de leur *Khashatriti* dérive par conséquent d'un original *Khsathrita*. Donc, encore une fois, le vrai nom du prince mède est donné par le persan; la deuxième langue, qui défigure son nom, n'était pas la sienne, et n'était pas le médique.

[1] Elles ont aussi, comme on le sait, des valeurs idéographiques. Par exemple 𒀭 en assyrien rend la syllabe *an* dans un mot quelconque, et l'idée de *dieu* ainsi que le mot *ilu* qui l'exprime.

[2] Tous les glossaires assyriens publiés en offrent des exemples.

§ 6. — *Identité probable des prétendus Mèdes touraniens et du peuple d'Anshan.*

Mais à quel peuple appartenait cette langue, si elle n'est ni le susien, ni l'assyrio-babylonien, ni le médique? La question, pensons-nous, va recevoir ici sa vraie réponse.

Il y a longtemps déjà que MM. Lenormant et Oppert ont observé que la langue dont il s'agit est imprégnée d'éléments persans. Les mots du langage politique et administratif, et plusieurs autres, y viennent de cette source.

« Tels sont, dit M. Lenormant :

» *syatis* (pouvoir), perse *siyâtis;*
» *datam* (loi), perse *dâta;*
» *parramadaram* (autocrate), perse *framâtar;*
» *saksabavana* (gouverneur de province), perse *khsatrapâva;*
» *dayaos* (district), perse *dahyaus.*

» Il en est de même de certaines expressions religieuses, comme l'aoriste
» *battiyaḥyâ* (j'ai invoqué), perse *patiyâvahaiy;* de quelques adjectifs expri-
» mant des idées compliquées, comme *baruzanam* (multilingue), perse *paru-*
» *zana,* et *visbazana* (omnilingue), perse *viçpazana;* enfin des termes qui
» désignent les degrés de parenté supérieurs à la simple filiation, tels que
» *nuyakka* (grand-père), perse *nyâka,* et *abbanuyakka* (bisaïeul), perse
» *apanyâka.* Tous les termes d'architecture sont encore dans le même cas :
» *dakâram* (palais), perse *tacara; isdana* (lieu réservé), perse *çtâna; ardais-*
» *dana,* expression analogue mais dont la nuance précise nous échappe,
» perse *ardaçtana; habadana* (temple), perse *apadâna; arsakinna* (marbre),
» perse *athangina* [1]. »

[1] *Lettres assyr.*, t. I, pp. 18 et 19. « Un fait pareil, ajoute M. Lenormant, est toujours la » preuve palpable de la conquête d'un peuple encore à demi barbare par un peuple plus avancé » dans la civilisation qui devient son maître. » La remarque de M. Lenormant est juste avec quelque restriction, mais ce doit être pour lui un nouveau motif de ne pas reconnaître dans la langue en question l'idiome de ses Mèdes touraniens, puisque dans son système les Mèdes touraniens ont imposé *leur civilisation* à leurs conquérants, les Mèdes aryens. — La plupart des rapprochements établis par M. Lenormant dans le passage cité se retrouvent dans l'ouvrage de M. Oppert sur les Mèdes, pp. 236, 255, 261, 264, 266, 269.

D'un autre côté cette langue a des affinités avec le susien [1]. Elle est donc celle d'un peuple apparenté aux habitants de la Susiane, et fortement imprégné, par suite de relations intimes, des idées et de l'esprit des Perses.

Le peuple d'Anshan satisfait à ces conditions. D'abord le pays d'Anshan est joint au pays d'Élam dans les inscriptions assyriennes de telle sorte qu'Anshan paraît être Élam ou une partie d'Élam [2]. *Anshan* ou *Ashshan* y est expliqué par *Elamtu* (Élam), mais le sens précis de l'explication est en lui-même incertain. Toutefois comme *Elamtu* dans les inscriptions historiques des rois d'Assyrie, où il se rencontre si souvent, n'est jamais remplacé par *Anshan,* il est peu probable qu'Elamtu et Anshan soient équivalents. Anshan est donc plutôt une partie de l'Élam que l'Élam tout entier. Telle est l'opinion de sir Henri Rawlinson et de M. Sayce [3]. Nous pensons avec les mêmes auteurs [4] que le pays d'Anshan est identique au pays d'Anzan mentionné parmi les alliés d'Élam et comme distinct de ce pays en quelque manière, dans les mêmes inscriptions [5]. L'emploi indifférent des sifflantes *z* et *sh* (ש) dans les diverses transcriptions d'un nom étranger à l'Assyrie ne s'oppose pas à l'identification; car nous trouvons le nom d'un roi d'Illibi écrit tour à tour *Ishpabara* et *Izpabara* dans les textes assyriens [6].

En second lieu, Cyrus donne à ses ancêtres et se donne à lui-même le titre de roi d'Anshan [7], et comme ni l'origine persane de Cyrus, ni le caractère persan de sa monarchie ne peuvent être révoqués en doute, le pays d'Anshan doit avoir subi profondément l'influence de la Perse; et sa langue, tout imprégnée de persan, a, plus que toute autre, le droit d'être reconnue dans le deuxième dialecte des inscriptions trilingues; elle éveillait d'agréables souvenirs de famille dans l'âme des Achéménides.

[1] Cf. Oppert, *Mèdes*, p. 15; Sayce, dans les *Transactions of the Society of Bibl. Archaeol.*, t. III, fasc. 2, pp. 465 et suiv.

[2] *W. A. I.*, t. II, pl. XLVII, l. 18.

[3] Cf. *Journal Asiat. de Londres*, janvier 1880, p. 76; *Academy*, t. XVII, p. 198.

[4] *Journal Asiat. de Londres*, janvier 1880, pp. 83 et 84.

[5] Cf. Smith, *History of Sennacherib*, pp. 117, 127.

[6] Sennachérib, *Cylindre de Taylor*, col. II, l. 9; dans Smith, *op. cit.*, p. 47 : *Izpabara;* Sargon, *Fastes*, l. 119; *Journal Asiat. de Paris*, 6e série, t. I, pl. XIII : *Ishpabara.*

[7] *Cylindre babylonien de Cyrus*, l. 12 et 21; dans W. A. I., t. V, pl. XXXV. Cf. H. Rawlinson dans le *Journal Asiat. de Londres*, janvier 1880, pp. 86 et 87. Cyrus dit *ville d'Anshan;* la tablette babylonienne qui le concerne dit *pays d'Anshan.*

APPENDICE. — *Examen critique des idées de M. Halévy sur la nationalité susienne de Cyrus.*

M. Halévy est le seul, à notre connaissance, qui ait attribué la seconde langue des inscriptions trilingues au pays d'Anshan. Bien que ce soit aussi notre avis, il y a une différence essentielle entre son opinion et la nôtre. Pour nous Anshan est une partie d'Élam; pour M. Halévy, Anshan est absolument identique à Élam (ou Susiane). M. Halévy regarde Cyrus comme un prince qui ne tient à la Perse que par des origines éloignées et dont la famille était naturalisée à Suse depuis quatre générations au moins. Par conséquent, d'après lui, les passages bibliques où Cyrus et ses sujets sont nommés *persans* doivent s'interpréter dans un sens large [1]. La parenté des Mèdes et des Perses de Cyrus ne pourrait donc plus servir à établir l'origine aryenne des Mèdes, puisque *perse* serait à peu près synonyme de *susien*.

Il convient donc, à cause du succès qu'a obtenu çà et là M. Halévy, de soumettre ses idées à une critique sérieuse.

D'après les inscriptions babyloniennes relatives à Cyrus, « le conquérant » de Babylone, dit M. Halévy, descend en ligne droite de Teïspès dans » l'ordre suivant : 1, Teïspès; 2, Cyrus; 3, Cambyse; 4, Cyrus. C'est tout » à fait conforme au rapport d'Hérodote; un autre Cambyse, que sur l'au- » torité de Diodore de Sicile, on a intercalé entre Cyrus Ier et Teïspès, » n'existe point. Dans l'inscription de Bisoutoun, Darius dit être le neuvième » Achéménide ayant exercé la royauté et lui-même se rattache à Teïspès » par une autre lignée, savoir : Hystaspe, Arsamès et Ariaramnès. La pre- » mière donnée est tout à fait contraire à la vérité, car ainsi qu'il résulte » des témoignages d'Hérodote et de l'inscription de Darius elle-même, » Hystaspe était un simple particulier, et les deux autres ancêtres, Arsamès » et Ariaramnès, ne semblent pas non plus avoir jamais régné. Le fait le

[1] M. Halévy s'est exprimé sur ce sujet dans la *Revue des études Juives*, juillet-septembre 1880, pp. 9-31, et dans les *Annales de philosophie Chrétienne*, année 1880, pp. 570-574.

» plus ignoré qui nous est révélé par les inscriptions, c'est que Cyrus et ses » aïeux jusqu'à Teïspès inclusivement étaient non des rois perses, comme » on l'a cru jusqu'ici, mais des rois susiens. *Aucun doute n'est possible* » *là-dessus :* le pays écrit en cunéiforme *An-za-an* (*lisez* : An-sha-an [1]) est » le royaume qui avait Suse pour capitale et qui portait le nom d'Élam » chez les Sémites. Dans leurs propres protocoles, les rois susiens désignent » leur royaume par l'expression *anzân-susunga*, appellation parallèle à la » désignation hiératique assyrienne *an-du-an* ou *an-za-an u su-zin-ki* qu'on » rencontre dans les textes astrologiques. Ceci explique d'une façon natu- » relle la persistance des Achéménides à résider à Suse de préférence à » toute autre ville de leur vaste empire, même à Persépolis où devaient » cependant les retenir des relations de famille et des alliances d'amitié de » toute sorte. Nos inscriptions nous apprennent que pendant quatre géné- » rations, pour le moins, les ancêtres de Cyrus *n'avaient d'autre patrimoine* » *que la Susiane ni d'autre capitale que Suse*. Il est naturel que cette longue » résidence des ancêtres les plus célèbres de leur race ait déterminé les » derniers Achéménides à ne pas changer de résidence, même après que » leur empire se fut énormément agrandi du côté de l'Occident.

» Un autre fait demeuré jusqu'à présent très obscur reçoit un éclaircis- » sement des plus satisfaisants. Cette élévation subite du petit peuple perse, » à peine connu de nom jusqu'alors, au gouvernement du plus vaste empire » que le monde ait connu, n'était-elle pas une énigme insoluble, une espèce » de prodige inexplicable, proposé à l'historien et au philosophe? Comment » comprendre que la fondation d'un empire asiatique où le génie grec » personnifié par Alexandre a misérablement échoué, eût si bien réussi » deux cents ans auparavant à un roi d'une nation peu nombreuse, à demi » nomade, dépourvue de fanatisme religieux et ayant en face d'elle de vieux » états militaires fortement organisés comme la Susiane, la Babylonie, la » Médie et l'Égypte? Grâce aux nouvelles informations, l'énigme se résout » d'une façon toute naturelle et le prodige fait place à un ordre de faits des » plus rationnels.

[1] M. Halévy a fait lui-même cette correction dans les *Annales de philosophie Chrétienne*.

» Le fondateur du grand empire asiatique, loin d'être un parvenu, appartient à une famille qui depuis plusieurs générations gouvernait un des » pays les plus illustres et les plus puissants de l'Asie antérieure, la Susiane. » En effet, la Susiane rivalise d'antiquité avec les plus vieux empires du » monde. Déjà vers 2300 avant notre ère, les rois susiens étaient assez » puissants pour conquérir la Babylonie et pour y fonder une dynastie qui » dura plus de deux cents ans. Au temps de la migration térahide, le roi » susien Codorlagomor avait encore l'hégémonie de la Babylonie et de » l'Assyrie et poussait ses incursions jusqu'aux portes de l'Égypte. Même » pendant le développement le plus brillant des états du Tigre et de » l'Euphrate, le royaume de Suse sut conserver une position indépendante » et invulnérable. La Susiane n'a été sérieusement entamée que par les plus » puissants des rois assyriens, Sennachérib et Assurbanipal; mais même » alors, elle ne cessa d'inspirer à ses vainqueurs une véritable terreur, de » telle sorte qu'ils n'ont jamais osé lui enlever son indépendance ou la soumettre à un tribut annuel.

» On comprend maintenant qu'un état militaire de cette puissance, dirigé » par un roi aussi belliqueux et aussi habile que Cyrus, ait pu, en profitant » de l'affaissement momentané de ses voisins, les vaincre séparément, et, » après s'être attaché les populations par une sage politique de restauration, » réunir leur domaine en un empire unique s'étendant depuis l'Hellespont » jusqu'à l'Inde.

» En présence de ces révélations, on conçoit sans peine que l'origine » purement perse et aryenne des Achéménides est fortement ébranlée. Cette » origine s'appuie, d'une part, sur le témoignage des écrivains hébreux et » grecs qui appellent Cyrus, roi de Perse; de l'autre, sur le témoignage de » Darius qui, dans l'inscription de Nakchi Roustem, se dit Perse, fils de » Perse, Aryen, fils d'Aryen. Mais il faut remarquer que les écrivains que » je viens de mentionner sont postérieurs à Darius et peuvent n'avoir » d'autre autorité que le dire de ce monarque. Quant à celui-ci, nous » l'avons surpris plus haut en flagrant délit de mensonge au sujet du règne » de ses prédécesseurs [1], n'est-il pas permis de penser que son insistance

[1] En affirmant que ses ancêtres immédiats avaient régné.

» par trop criarde à accentuer son origine aryenne d'une part, son silence
» persistant au sujet de sa proche parenté avec Cyrus et Cambyse de l'autre,
» prouvent non seulement que son droit au titre d'Achéménide lui était
» contesté par ses contemporains, mais que ce titre, voire même son origine
» perse, n'était qu'une prétention aussi gratuite que celle des autres préten-
» dants qui se disaient toujours issus des anciennes dynasties légitimes du
» pays? N'oublions pas que ces sortes de *mensonges* n'étaient pas rares à
» cette époque où les peuples n'avaient pas encore perdu toute espérance de
» recouvrer leur indépendance à l'aide de quelque descendant caché des
» anciennes dynasties spoliées par Cyrus. »

Qu'on nous pardonne une citation si longue. Les assertions de M. Halévy ont quelque chose de si paradoxal, qu'il était à craindre qu'un simple résumé ne fût exposé au soupçon d'infidélité. La manière dont nous les avons présentées permettra aussi d'en abréger la discussion.

Examinons donc rapidement les considérations que le savant écrivain allègue en faveur de la *nationalité* susienne de Cyrus.

Premièrement, d'après M. Halévy, *Cyrus s'intitule purement et simplement roi de Susiane; car dans les deux inscriptions babyloniennes relatives à Cyrus, le qualificatif* roi d'Anshan, *par lequel le conquérant se désigne lui-même, signifie* roi de Susiane.

Réponse. — Nous n'avons pas admis l'identité pure et simple du pays d'Élam-Susiane et du pays d'Anshan, et nous avons donné nos raisons. — Quant au rapprochement établi entre la donnée des textes astrologiques assyriens et la donnée des textes susiens, M. Halévy y a déjà renoncé [1]. Du reste il n'est pas favorable à sa thèse; car si *Anzan u shu-zin-ki* signifie *Anzan* (Anshan) et *Susiane,* les deux pays sont distincts, quelles que soient leurs relations.

[1] Dans les *Annales de philosophie Chrétienne* (année 1880, pp. 570, 571), à la suite d'une critique de M. Babelon, *ibid.,* pp. 349-372.

Dans la tablette babylonienne, Cyrus est nommé roi de Perse aussi bien que le roi d'Anshan [1]. M. Halévy dissimule trop cette particularité.

Le témoignage des Babyloniens peut paraitre équivoque, mais celui des Juifs, des Lydiens et des Grecs asiatiques a toute la clarté désirable, et il est décisif dans la question. Leurs traditions, dont nous citons plus bas les monuments, remontaient jusqu'au règne de ce monarque, et leur histoire était intimement liée à la sienne.

Quant aux Grecs d'Europe, à l'époque des voyages d'Hérodote, ils se souvenaient encore des ambassades envoyées par Crésus pour consulter leurs oracles, faire de magnifiques présents à leurs sanctuaires, et solliciter leur alliance contre Cyrus, prince *persan*, usurpateur du trône d'Astyage en Médie [2]. Ils avaient suivi avec émotion les péripéties du grand drame dont le dénouement fut si fatal au roi de Lydie, l'ami et l'admirateur de leur nation. Les Spartiates avaient essayé d'intimider Cyrus lorsqu'il manifesta l'intention de soumettre leurs frères d'Asie; un ambassadeur lacédémonien était même allé le braver jusque dans Sardes [3]. On s'était préoccupé de son origine, et des légendes déjà célèbres étaient nées de l'ancienne opinion qui faisait de Cyrus un roi essentiellement persan [4].

Hérodote, qui partage la conviction de ses compatriotes, mérite particulièrement notre confiance. Il a entendu parler de Cyrus chez les Grecs, les Lydiens, les Égyptiens, les Babyloniens [5] et les Perses, sans jamais soupçonner

[1] Col. II, l. 15.

[2] Hérodote, I, 46, 50, 51, 69; VI, 125.

[3] I, 152.

[4] I, 55, 91. — Crésus ayant demandé à l'oracle de Delphes si sa monarchie serait de longue durée, le dieu aurait répondu par ces vers :

Αλλ' ὅταν ἡμίονος βασιλεὺς Μήδοισι γένηται,
καὶ τότε, Λυδὲ ποδαβρέ, πολυψήφιδα παρ' Ἕρμον
φεύγειν, μηδὲ μένειν, μηδ' αἰδεῖσθαι κακὸς εἶναι.

Après la défaite de Crésus, l'oracle, ajoutait-on, avait expliqué l'énigme en ce sens que le mulet était Cyrus, né de la fille d'Astyage, roi des Mèdes, et d'un Perse de condition relativement très inférieure. Cette légende est greffée sur la nationalité persane de Cyrus.

[5] III, 2. — Ce chapitre est remarquable; il prouve qu'Hérodote avait fait beaucoup de recherches sur la famille de Cyrus, et que le sujet était d'un intérêt général.

l'origine susienne que l'on attribue maintenant au fameux conquérant. Et ne l'oublions pas, Hérodote distinguait nettement les Susiens des Perses.

Mais tous les témoignages sont primés par celui de Darius, fils d'Hystaspe. Dans l'inscription de Béhistoun, ce prince se donne pour l'héritier légitime de la monarchie persane de Cyrus. Il assure que le mage Gaumata (faux Smerdis) avait usurpé un trône qui appartenait à sa famille [1]; il prend le titre de *roi en Perse, roi des provinces* [2]. En d'autres termes, il se considère comme le chef de l'empire fondé par Cyrus, empire dont le cœur était la Perse.

Deuxièmement, Cyrus, s'il n'avait été que roi des Perses, c'est-à-dire d'une nation peu nombreuse, à demi nomade, dépourvue de fanatisme religieux, n'aurait pas réussi à fonder cet empire gigantesque qui engloba la Susiane, la Babylonie, la Médie et l'Égypte.

Réponse. — La difficulté, si c'en est une, aurait dû se présenter à l'esprit des anciens. Le contraste entre l'état primitif des Perses et la puissance à laquelle ils s'élevèrent en si peu de temps, les frappa aussi bien que nous. Mais ils avaient l'explication du phénomène. Le discours suivant qu'Hérodote met dans la bouche de Sandanis, conseiller de Crésus, et qui est comme un reflet de la tradition lydienne, répond assez bien à l'objection formulée :

« O roi, tu te prépares à marcher contre des hommes qui portent des » braies de peau, et tous autres vêtements de peau; qui mangent non ce » qui est de leur fantaisie, mais ce qu'ils ont, dans leur rude pays; qui » boivent de l'eau au lieu de vin, qui n'ont à manger ni figues, ni rien qui » vaille. En cas de victoire, qu'enlèveras-tu à des gens qui n'ont rien? En » cas de défaite, songe aux avantages que tu perds. Une fois qu'ils auront » goûté de nos biens, ils s'y attacheront, et il n'y aura plus à les faire » démordre. Pour moi, je remercie les dieux qui ne donnent point aux » Perses l'idée d'attaquer les Lydiens [3]. »

Ainsi la race perse était neuve, vigoureuse et avide des biens dont elle avait été frustrée jusque-là. Elle était en outre commandée par un prince formé à l'école des Mèdes, et doué de qualités si extraordinaires que

[1] I, II. 44-46. [2] I, l. 1. [3] I, 71.

Xénophon l'éleva jusqu'à l'idéal du souverain accompli. Enfin Cyrus bénéficia de circonstances exceptionnelles. Une faction le fit monter sur le trône d'Astyage en Médie [1]; les Babyloniens, mécontents de Nabonide, lui opposèrent une faible résistance [2]. Les obstacles s'aplanirent devant Cyrus, et rien ne paraît plus vrai, surtout depuis la découverte des documents babyloniens déjà cités, que le tableau célèbre qu'une plume biblique a tracé du rapide développement de la monarchie persane sous ce prince [3].

A le bien prendre aussi, l'hypothèse qui prétend se substituer à la tradition unanime des Grecs et des anciens peuples asiatiques, se heurte à des impossibilités.

Si l'empire fondé par Cyrus a été un empire susien à l'origine, il vint un temps où les Perses s'y substituèrent aux Susiens dans l'hégémonie. Comment s'expliquer, en effet, que les Grecs aient servi, combattu, et finalement, renversé et conquis un empire susien, croyant toujours avoir affaire à un empire persan? Comment s'expliquer que les Juifs qui demeuraient en grand nombre à Babylone, à Suse, en Médie, et qui de Palestine entretenaient des relations suivies avec leurs puissants maîtres, ne se soient pas aperçus de ce passage d'une domination susienne à une domination persane? Comment s'expliquer que Darius, héritier de Cyrus, et se nommant de ce chef *roi en Perse, roi des provinces,* ait partagé l'illusion générale? Comment s'expliquer enfin que dans l'empire susien fondé par Cyrus, les Perses, ce peuple insignifiant dont on nous parle, aient supplanté les Susiens, recueillant tous les honneurs et tous les profits du commandement, allant jusqu'à soumettre les Susiens à l'impôt?

L'auteur de la nouvelle hypothèse exagère l'importance du peuple susien. Il met en relief la puissance d'un prince élamite contemporain d'Abraham, il s'étend sur les embarras que la Susiane causa depuis aux rois assyriens, tandis qu'il passe sous silence la conquête et la ruine d'Élam sous Ashur-

[1] Hérodote, I, 127. La tablette relative à la prise de Babylone par Cyrus, recto, col. II, ll. 1-4, confirme le récit d'Hérodote. Voir plus haut, page 18, note 2.

[2] La même tablette, verso, col. I, ll. 12-14, rapporte qu'après une bataille livrée dans les environs, Cyrus entra dans Babylone sans combat. La pièce semble rédigée dans un esprit hostile au dernier roi de Babylone.

[3] Isaïe, XLV, 1-3.



banipal. Cependant il importe de considérer avant tout l'état de la Susiane pendant le siècle qui précéda immédiatement Cyrus.

Troisièmement, l'origine susienne de Cyrus a eu pour conséquence naturelle le choix de Suse comme capitale de l'empire des Achéménides, malgré les énormes développements de cette puissance à l'occident, tandis que le choix de Suse s'explique à peine dans l'hypothèse de l'origine purement persane de Cyrus.

Réponse. — Le choix de Suse se justifie bien dans l'hypothèse de M. Halévy. Mais en attendant que l'hypothèse soit prouvée, cette considération doit le céder au témoignage unanime des Grecs, des Lydiens, des Juifs et de Darius. Il ne faut pas non plus oublier qu'au nord et à l'est de Suse, l'empire des Achéménides comprenait la Perse, la Médie, la Bactriane, une partie de l'Inde, etc., et que les trois premiers de ces pays faisaient la principale force de leur monarchie.

Le choix de Suse comme siège de la puissance persane a été expliqué par Strabon, auteur judicieux et doué d'un remarquable esprit critique, en quelques lignes auxquelles la science orientale a fort peu ajouté jusqu'à présent :

« La Susiane, dit Strabon, est devenue comme une partie de la Perse.
» Elle est située entre la Babylonie et la Perse, et possède Suse, ville très
» considérable. Après la conquête de la Médie, Cyrus et les Perses, consi-
» dérant la situation extrême de leur pays et la position plus centrale de la
» Susiane, qui est moins éloignée de la Babylonie et des autres contrées, y
» établirent le siège de leur empire. Ils y furent encore déterminés par le
» voisinage de la Susiane, l'importance de Suse, et par le fait que jamais
» la Susiane seule n'avait acquis beaucoup de puissance, qu'elle avait tou-
» jours été dépendante et annexée à des empires plus considérables, excepté
» peut-être dans l'antiquité au temps des héros [1]. »

L'opinion de Strabon échappe à un inconvénient du système de M. Halévy. En effet, supposé que Suse fût la capitale *héréditaire* de Cyrus et des Achéménides, le dialecte susien devait être d'un emploi ordinaire dans les documents de ces monarques. Or, on ne possède pas une ligne des rois de

[1] XV, III, 2.

Perse en susien, tandis qu'ils ont laissé des inscriptions en persan, en assyrien, en égyptien et dans la langue que nous regardons comme celle du pays d'Anshan.

Un mot de Strabon mérite d'être spécialement relevé. *La Susiane,* dit-il, *est devenue comme une partie de la Perse.* Cela était vrai sans doute avant tout de Suse. Nous comprenons donc qu'un roi de Perse, résidant le plus souvent dans cette capitale, se donnât quand même le titre de *roi en Perse, roi des provinces.*

La grandeur de Suse, dit encore Strabon, fixa les regards de Cyrus lorsqu'il se choisit une capitale. Rien de plus plausible en effet; car l'empire de Cyrus s'étant formé avec une rapidité prodigieuse, il est probable que le pays d'Anshan et la Perse ne possédaient point dans le principe de ville qui pût servir de capitale à cette immense monarchie. En conséquence, on choisit la ville de Suse et on fit une ville persane.

Quatrièmement, Darius qui accentue avec une insistance par trop criarde son origine aryenne, garde un silence persistant au sujet de sa proche parenté avec Cyrus.

Réponse. — C'est une erreur manifeste. Darius se rattache clairement à la famille de Cyrus. « Darius le roi dit : La royauté que le mage Gaumata » usurpa, cette royauté appartint de tout temps à notre famille [1]. » La royauté et la famille en question sont celles de Cambyse, fils de Cyrus.

Cinquièmement, si le langage de Darius est en désaccord avec la thèse de l'origine susienne de Cyrus, il est permis de n'en point tenir compte. Il est évident qu'il nous trompe quand il affirme que ses ancêtres immédiats ont régné; et il est par conséquent soupçonné avec raison de mensonge, quand il revendique une origine persane.

Réponse. — Que Darius fût homme à blesser la vérité sans scrupule le cas échéant, c'est ce que nous n'avons pas à décider. Mais il lui eût été assez

[1] Dans le passage déjà cité du commencement de l'inscription de Béhistoun. Cf. Spiegel, *Altpers. Keilinschr.*, pp. 6 et 7.



difficile de mentir dans une inscription exposée aux regards de tant de Perses qui la comprenaient. L'accusation de mensonge portée contre lui est de plus absolument gratuite. Il ne dit pas que son père Hystaspe, ni que son aïeul Arsamès, ni que son bisaïeul Ariaramnès aient été rois; il se contente de ramener ses ancêtres à la souche d'Achéménès illustrée par huit rois. Quels sont ces rois? Le cylindre de Cyrus en énumère au moins cinq dans la ligne de ce monarque : Teïspès, Cyrus Ier, Cambyse Ier, Cyrus II, Cambyse II, et avant eux, selon toute probabilité, Achéménès, l'auteur de la race. Cyrus a-t-il épuisé la liste de ses ancêtres qui ont régné? D'autres Achéménides ont-ils exercé le pouvoir souverain sur quelque partie de la Perse parallèlement aux ancêtres de Cyrus? L'histoire se tait là-dessus, mais elle laisse place aux solutions que nous proposons. Il se peut, par exemple, que Darius supprime des intermédiaires entre Ariaramnès et Achéménès. Enfin, le langage de Darius présentât-il des obscurités, il serait plus logique et plus sage de l'attribuer au manque de clarté relatif des documents que d'accuser l'auteur d'un mensonge parfaitement inutile. Pourquoi, en effet, aurait-il réclamé à cor et à cri une origine persane pour justifier son accession à un trône susien?

Conclusion. — *La thèse paradoxale de la nationalité susienne de Cyrus repose donc sur des arguments sans valeur, et les sources qui font de Cyrus un Perse et un roi de Perse, conservent toute leur autorité.*

III. — Les tribus médiques. — Caractère général de la nation des Mèdes.

Il reste à examiner à la fin de ce livre si les six tribus (γένεα) des Mèdes mentionnées par Hérodote avaient chacune leur territoire propre comme celles des Perses, désignées sous le même nom par l'historien d'Halicarnasse [1], ou si elles étaient répandues pêle-mêle sur le sol de la Médie. Notre avis est que les six races médiques, comme les tribus du peuple perse, occupaient des cantons particuliers. Du moins est-il certain qu'une de ces tribus, celle des Parétacènes, était confinée dans un domaine propre entre la Médie et la Perse. Strabon l'atteste, probablement sur la foi d'écrivains plus anciens [2]. Il est naturel d'en conclure que les autres

[1] I, 125. [2] XI, XIII, 6.

tribus d'Hérodote avaient chacune leur territoire. La lecture attentive du texte d'Hérodote découvre aussi que ses γένεα correspondaient à des divisions territoriales.

« Déjocès, dit Hérodote, réunit sous son pouvoir la seule nation des » Mèdes qui comprend les tribus suivantes : les Buses, les Parétacènes, les » Struchates, les Arizantes, les Budiens, les Mages. Ce sont là les tribus » des Mèdes. Déjocès eut un fils, Phraorte, qui, à la mort de son père, » arrivée après un règne de cinquante-trois ans, lui succéda dans l'empire. » Non content de régner sur les Mèdes seuls, Phraorte marcha contre les » Perses, les attaqua les premiers, et les rendit sujets des Mèdes. Ensuite, » à la tête de ces nations, puissantes l'une et l'autre, il soumit successive- » ment tous les peuples de l'Asie [1]. »

Dans ces lignes, Hérodote retrace le développement territorial de la monarchie fondée par Déjocès. L'énumération de races superposées dans une région commune serait étrangère à cet ordre d'idées.

Nous avons des renseignements spéciaux sur deux des tribus médiques, les Parétacènes et les Mages.

Au commencement de l'ère chrétienne, Strabon parle des Parétacènes comme d'un peuple à moitié barbare, incommode pour ses voisins à cause de son caractère belliqueux, porté au brigandage, et malgré cela quelque peu agriculteur [2]. Les Parétacènes, très inférieurs aux Mages, devaient être une des tribus les moins civilisées du peuple mède. Si donc parmi les γένεα médiques d'Hérodote, les Parétacènes sont nommés en second lieu, tandis que les Mages sont mis à la dernière place, nous avons encore là un indice du caractère à la fois géographique et ethnographique de la liste en question. Si l'historien parlait de six classes de population ayant une aire commune, il commencerait naturellement l'énumération par les tribus supérieures.

Le corps sacerdotal des Mages se distinguait probablement de la tribu des Mages, comme le corps des devins chaldéens se distinguait en Babylonie de la tribu chaldéenne d'où il était issu [3]. Ainsi tombe une objection

[1] I, 125.
[2] XVII, I, 18.
[3] Voir notre travail intitulé *Les Chaldéens*, pp. 29-34, ou *Revue des questions historiques*, au premier tome de l'année 1877, pp. 562-567.

contre le sens que nous attachons aux γένεα d'Hérodote, objection tirée de la diffusion des Mages sur tout le territoire médo-perse [1]. Il se peut fort bien que les Mages, ministres du culte, répandus un peu partout dans la Médie et les pays voisins, sortissent d'une tribu qui occupait un territoire circonscrit.

Le corps sacerdotal des Mages, malgré des éclipses passagères, conserva longtemps son prestige. Il fut aussi puissant sous les Achéménides que sous la dynastie de Déjocès [2]; il se maintint sous les rois macédoniens, sous les rois parthes et sous les Sassanides [3].

Le ministère sacré des Mages était compatible avec des emplois d'un caractère profane. Le Mage auquel Cambyse, fils de Cyrus, avait confié l'intendance de son palais, appartenait au corps sacerdotal [4]. Le massacre des Mages, ministres du culte persan, en représailles de la trahison de cet officier en est une preuve suffisante [5]. On sait aussi que l'intendant de Cambyse était un homme habile. Il réussit à faire passer son frère Gaumata pour Smerdis, frère de Cambyse, à le faire reconnaître par tout l'empire, et à gouverner avec lui durant quelques mois [6]. Plusieurs Mèdes se distinguèrent au service de Cyrus et de ses successeurs, mais fort peu de personnalités sont connues dans le détail.

Quant à la nation en général, suivant le témoignage des auteurs anciens [7], elle était douée d'une énergie et d'une vitalité extraordinaire; elle était digne de posséder un empire dont les Perses s'emparèrent à la faveur d'une surprise encore inexplicable pour nous.

[1] Lenormant, *Lettres assyr.*, t. I, pp. 15 et 16.

[2] Hérodote, I, 107, 120; III, 61.

[3] Cf. de Harlez, *Avesta*, 2e éd., pp. XXXIII-XXXVI; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. III, pp. 246, 551, 552, 565, 566.

[4] Hérodote, III, 61.

[5] III, 79.

[6] III, 61-78. Le fait est attesté par l'inscription de Béhistoun, texte perse, I, l. 36. Cf. Spiegel, *Altpersische Keilinschr.*, p. 6.

[7] Cf. George Rawlinson, *Ancient Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 309.

LIVRE DEUXIÈME.

LES MÈDES SOUS LA DOMINATION ASSYRIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Premières conquêtes des Assyriens dans la direction de la Médie.

I. — EXPÉDITION DE TEGLATPHALASAR I

Si nous avons traité longuement, trop longuement peut-être, la question des Mèdes touraniens dans le livre précédent, nous en retirons au moins l'avantage d'être plus libre dans nos recherches, ayant à nous occuper désormais des seuls Mèdes que connaisse jusqu'ici l'histoire véritable.

Les Mèdes, nous l'avons déjà dit, sont nommés parmi les fils de Japhet dans la table ethnographique du chapitre X de la Genèse. Le silence de la Bible sur les Perses en cet endroit prouve que le document est fort ancien, et que le nom des Mèdes parvint de bonne heure aux oreilles des Hébreux. Toutefois la Bible donne peu de renseignements sur les Mèdes primitifs. Elle nous apprendra seulement en son lieu que des colonies juives furent établies en Médie par les rois d'Assur. Pour plus ample informé, il faut recourir aux inscriptions assyriennes et à Hérodote.

Les rois d'Assyrie dirigèrent leurs armées du côté de la Médie dès le temps où le principal siège de leur empire était à Assur, sur la rive droite du Tigre. Mais leur puissance ne s'y établit qu'après une lutte de plusieurs siècles avec les peuples qui leur fermaient le chemin de l'Iran, et elle ne parvint pas à s'y maintenir.

Teglatphalasar I[er], qui régna à la fin du XII[e] siècle avant Jésus-Christ, franchit le Zab inférieur sans pousser bien loin de ce côté [1]. Jamais non plus il n'alla, comme on l'a affirmé, *de victoire en victoire jusqu'à la mer Caspienne* [2]. Le passage du prisme de Teglatphalasar où l'on a cru découvrir un fait qui serait si intéressant pour nous, s'il était réel, raconte au contraire une expédition dans des contrées voisines de la Méditerranée. Teglatphalasar s'éloignant de l'Assyrie, pour aller chercher, comme il le dit formellement, des princes insoumis sur les rives de la *mer supérieure,* franchit d'abord un pays de montagnes et puis rencontre l'Euphrate; il jette des ponts sur le fleuve, et le traverse sans résistance. Sur la rive droite, il se trouve, après un temps qu'il laisse indéterminé, en présence de vingt-trois rois *des pays* de Naïri. Il les défait et les refoule, eux et soixante autres rois des mêmes pays de Naïri, jusqu'à la *mer supérieure,* où ils se trouvent acculés comme à une barrière infranchissable. Cependant il pille leurs villes et leurs campagnes; après quoi il accepte leur soumission, et fait la paix avec eux.

M. Ménant prétend que la mer dont il s'agit est la Caspienne, identification dont l'invraisemblance saute aux yeux. M. Schrader soutient, avec aussi peu de raison au fond, que la mer supérieure est le lac de Van [3]. La guerre de Teglatphalasar aux pays de Naïri a pour théâtre la rive droite de l'Euphrate. Or le lac de Van est situé à gauche de tous les affluents de ce fleuve, et les rivages d'une si petite mer n'ont jamais pu être le siège de quatre-vingt-trois royaumes, dont un au moins, celui de Dayaini, avait quelque importance [4]. L'obstacle du lac de Van ne pouvait non plus arrêter

[1] *Prisme de Teglatphalasar I[er]*, col. III, l. 92; col. IV, l. 6. — Quand il s'agit d'inscriptions très connues, nous croyons inutile d'indiquer les ouvrages ou recueils dans lesquels elles ont été publiées.

[2] Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 34.

[3] *Prisme de Teglatphalasar I[er]*, col. IV, l. 44; col. V, l. 32.

[4] D'après le témoignage de Salmanasar II, *Obélisque de Nimroud*, ll. 46, 47.

tant de rois dans leur fuite. Aussi à notre avis, M. G. Rawlinson a-t-il raison d'identifier la mer supérieure avec la Méditerranée [1]. Mais nous allons plus loin. Nous croyons que la *mer de Naïri,* mentionnée à plusieurs reprises dans les documents royaux de Ninive, est une région de la Méditerranée, et qu'elle n'est pas le lac de Van, comme on l'a cru jusqu'ici. La mer de Naïri doit être celle sur le rivage de laquelle étaient situés les quatre-vingt-trois royaumes visités par Teglatphalasar Ier. Cela est conforme à l'usage assyrien qui admet plusieurs noms pour la même mer, par exemple, les noms de *grande mer du soleil couchant,* et de *mer du pays d'Akharri* pour la mer de Phénicie [2].

En faveur de cette double assertion, outre les considérations précédentes, nous apportons encore une série de témoignages et d'indices très significatifs.

1° Teglatphalasar Ier, dans le même document [3], résume les conquêtes de ses cinq premières années en ces termes : « En tout quarante-deux » contrées et leurs rois depuis la rive ultérieure du Zab inférieur, *des* » *plaines et de vastes forêts* (?), jusqu'à la rive ultérieure de l'Euphrate, » le pays de Khatti (Syrie) et la mer supérieure du soleil couchant. » Or les pays de Naïri dont la conquête est racontée si longuement et avec une complaisance marquée, sont en dehors des limites tracées, si la *mer supérieure* qui les borne, n'est pas identique avec la *mer supérieure du soleil couchant,* et par suite avec la Méditerranée. Car ici la *mer supérieure du soleil couchant* est évidemment la mer de Syrie.

2° Un autre roi d'Assyrie, Shamshiraman, après avoir dit qu'il reçut le tribut de vingt-sept rois de Nahri (= Naïri), ajoute, en forme de résumé, qu'en ce temps-là tous les peuples *depuis Tsilar jusqu'à la mer du soleil couchant* le redoutaient comme le dieu Raman. Or, le pays de Tsilar était situé sur le Grand Zab, dans le voisinage du lac de Van. De sorte que si la mer du soleil couchant, qui est bien la mer de Naïri, s'identifiait avec le lac de Van, les vingt-sept royaumes ou principautés que Shamshiraman se

[1] *Ancient Monarchies,* 2e éd., t. II, p. 66.
[2] Voir Schrader, *Die Namen der Meere in den Assyr. Inschriften,* p. 195.
[3] Col. VI, ll. 39-44.

donne la peine d'énumérer, auraient occupé une zone de quelques lieues de largeur. Ce serait peu glorieux pour Shamshiraman, qui constate qu'à son avènement, l'empire d'Assyrie allait au nord depuis Paddir, au pays de Van, jusqu'à Kar-Salmanasar, autrement dit Tul-Barsip, sur l'Euphrate, à la hauteur de Biredschik [1].

3° Salmanasar II, au commencement de son règne, va dévaster les forêts du mont Khamani (Amanus), et à cette occasion, il offre des sacrifices à ses dieux sur le bord de la *mer du soleil couchant* [2]. Shamshiraman (ou Shamshibin), fils et successeur de Salmanasar II, envoie un de ses généraux au pays de Naïri, et celui-ci va également jusqu'à la *mer du soleil couchant* [3]. Dans le premier cas, la mer du soleil couchant est la Méditerranée; dans le second cas, sera-ce le lac de Van?

4° Parmi les royaumes de Naïri, Teglatphalasar Ier nomme ceux de Nummi et de Dayaini, situés sur la rive droite de l'Euphrate. Salmanasar II, à son tour, traverse ces royaumes en se rendant en Arménie de Pitur, ville syrienne située du même côté du fleuve, sur le Sagur (actuellement Sadschour) [4]. Cela fixe à l'ouest de l'Asie la mer que les Assyriens rencontraient après avoir franchi l'Euphrate et passé par le groupe de royaumes dont le Nummi et le Dayaini faisaient partie [5].

5° Deux autres passages des inscriptions de Salmanasar II établissent encore mieux que la mer de Naïri est une région de la Méditerranée. Le premier passage est ainsi conçu : « Conquérant depuis la *mer supérieure,*
» la *mer inférieure du pays de Naïri,* et la *grande mer du soleil couchant*
» jusqu'au mont Khamani, j'ai exercé la domination sur l'universalité du
» pays de Khatti; ma main a conquis depuis la source du Tigre jusqu'à la
» source de l'Euphrate [6]..... »

Le deuxième passage, parallèle au premier, offre une variante intéres-

[1] *Stèle de Shamshiraman*, col. II, ll. 7-10; col. III, ll. 44-70; G. Smith, *Assurbanipal*, p. 92.
[2] *Obélisque*, ll. 26-31.
[3] *Stèle de Shamshiraman*, col. II, ll. 16-23.
[4] Cf. Schrader, *Keilinschr. und Geschichtsforschung;* Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 269.
[5] *Obélisque*, ll. 41-43
[6] *Taureaux de Nimroud*, I, I, ll. 14-18.

sante : « (Depuis) la *mer de Naïri*, et la mer de Zamua de Bitani et la » *grande mer du pays d'Akharri* (Phénicie), j'ai ravagé le pays de Khatti [1]. »

Il s'agit ici de mers en relation directe avec le seul pays de Khatti ou la Syrie. Faire de la mer supérieure et de la mer inférieure de Naïri les lacs de Van et d'Ouroumia, est un tour de force impossible. Il est trop malaisé de se figurer comme deux termes opposés l'un à l'autre, d'une part, la Méditerranée avec le lac de Van et le lac d'Ouroumia, et de l'autre, le Khamani qui s'identifie d'une manière certaine avec l'Amanus; il y aussi quelque difficulté à se représenter la Syrie comprise entre ces deux termes [2]. — Dans le premier

[1] *Inscription des portes de Balawat*, col. II, l. 2.

[2] Les termes corrélatifs *depuis*, *jusqu'à*, dans les textes cités, relient deux parties d'une ligne frontière et non deux extrémités opposées de l'empire assyrien. Il en est de même dans ce passage de Sargon (*Fastes*, ll. 16, 17) : « (J'ai dominé) depuis l'île de Yatnana (Chypre), qui » est au milieu de la mer du soleil couchant, jusqu'au pays de Mutsuri (Égypte) et de Muski » (en Asie), sur le pays d'Akharri (Phénicie)... » Sargon trace une première ligne allant de l'île de Chypre à l'Égypte; il revient à Chypre et trace une seconde ligne dans la direction du pays de Muski. Dans les passages cités, Salmanasar procède de la même manière. Il descend la côte du nord au sud, depuis le golfe d'Issus jusqu'aux eaux de la Phénicie; il retourne à son point de départ pour mener une nouvelle ligne suivant l'Amanus, qui achève de limiter le pays de Khatti. — Ces mots de Teglatphalasar I[er] (*Inscription des sources du Tigre*, ll. 7-9) : « J'ai » conquis depuis la mer du pays d'Akharri jusqu'à la mer de Naïri, » doivent, par conséquent, signifier qu'il a conquis la côte de la Méditerranée depuis la Phénicie jusqu'à la Cilicie.

Nous croyons utile de citer en entier le premier passage de Salmanasar :

« Conquérant depuis la mer supérieure, la mer inférieure du pays de Naïri, et la grande mer » du soleil couchant, jusqu'au mont Khamani, j'ai exercé la domination sur l'universalité du » pays de Khatti.

» Ma main a conquis depuis les sources du Tigre jusqu'aux sources de l'Euphrate, depuis le » pays d'Inzi jusqu'au pays de Suchni, depuis le pays de Suchni jusqu'au pays de Milidi, depuis » le pays de Milidi jusqu'au pays de Dayani (= Dayaini), depuis le pays de Dayani jusqu'au » pays d'Arzashkun, depuis le pays d'Arzashkun jusqu'au pays de Gilzani (ou Girzani, Guzani), » depuis le pays de Gilzani jusqu'à la ville (ou pays) de Khubushkia.

» Le pays de Namria (?) jusqu'à la mer du pays de Khaldi, du soleil levant, (mer) qu'on appelle » Nahar-Marratu, je passai dessus comme la tempête. »

Les trois mers et le mont Amanus sont posés, soit pour former la limite occidentale de l'empire, soit pour marquer deux extrémités entre lesquelles se déroule le panorama. La dernière supposition est fausse pour les raisons déjà énoncées, et parce que la mer du soleil levant (le golfe Persique) devrait être opposée à la Méditerranée, simultanément, sinon de préférence, aux lacs arméniens. L'énumération procède en général de l'ouest à l'est; elle se divise en trois groupes auxquels correspondent trois termes de géographie physique des plus saillants pour les Assyriens : la Méditerranée avec l'Amanus, les sources des deux grands fleuves, le golfe Persique.

passage, la deuxième zone, déterminée par les sources de l'Euphrate et du Tigre, se confondrait avec la première, si les mers de Naïri n'étaient autres que les lacs arméniens.

L'emploi des termes *mer de Naïri,* sans déterminatif, *mer supérieure de Naïri, mer inférieure de Naïri,* est naturel, si par les deux derniers on entend deux régions différentes de la même mer de Naïri; il l'est beaucoup moins dans la supposition contraire. Car alors que signifie *mer de Naïri* sans déterminatif?

Que deux régions d'une même mer puissent, comme nous le supposons, se distinguer en assyrien par les déterminatifs *supérieure* et *inférieure,* M. Schrader l'a parfaitement prouvé pour la Méditerranée [1], sur un texte de Salmanasar II, où il est question de douze princes venus au secours du roi Damas, *des bords de la mer supérieure et de la mer inférieure* [2]. On voit dans un autre document de Salmanasar que les états des douze rois alliés s'échelonnaient sur le rivage de la Méditerranée, ou à peu de distance, du nord au sud, depuis Aradus et peut-être la Cilicie, jusqu'aux confins de l'Arabie et de l'Égypte [3]. De là M. Schrader conclut fort bien que la *mer supérieure* et la *mer inférieure* sont des parties de la Méditerranée, et qu'il n'y a plus qu'à les déterminer en se plaçant *au point de vue assyrien.* Or, ajoute-t-il, les Assyriens arrivant au Liban par le nord avaient à gravir des hauteurs qui contrastaient avec le pays d'Aradus et la plaine de Cilicie. Ils ont donc appelé naturellement *mer inférieure* la partie septentrionale, et *mer supérieure* la partie méridionale de la Méditerranée. M. Schrader justifie par des considérations analogues les dénominations de *mer supérieure de Naïri* et *mer inférieure de Naïri,* appliquées respectivement aux lacs de Van et d'Ouroumia [4].

Tel n'était pas malheureusement le point de vue assyrien. Les conceptions géographiques des Assyriens se rapportaient au cours du Tigre et de l'Euphrate, qui étaient les deux grands traits de leur géographie. Pour les

[1] *Die Namen der Meere,* p. 173.
[2] Layard, *Inscriptions*, pl. XLII, ll. 26, 27.
[3] *Stèle de Kurkh*, col. II, ll. 90-102.
[4] *Die Namen der Meere,* p. 193.

Assyriens et les Chaldéens, un pays était situé *en haut* ou *en bas,* suivant sa position, relativement au cours des deux fleuves. Ashurnatsirpal, par exemple, se glorifie d'avoir réduit sous son joug les rois des quatre régions (nord, sud, ouest, est) et tous les ennemis d'Assur *en haut et en bas*. La même conception s'appliquait aux mers. Ainsi le golfe Persique dans lequel se jetaient les deux fleuves était essentiellement la *mer inférieure*. Au contraire, la Méditerranée était une mer supérieure ou une mer inférieure selon qu'elle correspondait au cours supérieur ou au cours inférieur de l'Euphrate. En outre, toute région de la Méditerranée se divisait au besoin en mer supérieure et en mer inférieure, d'après le même principe. De sorte que ces appellatifs ont précisément le sens opposé à celui que leur assigne M. Schrader, et que la mer supérieure au bord de laquelle habitaient plusieurs des princes venus au secours du roi de Damas confine, ou même est identique à la mer supérieure qui formait, selon nous, la limite du Naïri au sud-ouest [1].

Les lacs de Van et d'Ouroumia étaient sans doute aussi des mers supérieures pour les Assyriens, à cause de leur situation voisine des sources du Tigre et de l'Euphrate; ils pouvaient être appelés mers de Naïri, puisque Shamshiraman, dans un passage qui va être cité, range sous la dénomination de Naïri des contrées situées au nord de l'Assyrie et à l'est du grand Zab. Mais les inscriptions ne les mentionnent pas, alors même qu'elles racontent en détail les expéditions de Salmanasar II et de Shamshiraman dans cette région, comme elles ne parlent pas non plus de la mer de Galilée et de la mer Morte que les armées de Ninive rencontrèrent si souvent, et qui forment avec le Jourdain qui les relie, une particularité si remarquable de la géographie des contrées syriennes.

[1] Une conception analogue a déterminé l'usage des mots ἀναβαίνω-ἀνάβασις, καταβαίνω-κατάβασις, en grec. L'expédition de Cyrus, frère d'Artaxerxès II, qui eut pour point de départ la Lydie et pour terme la Babylonie, est une ἀνάβασις, *une ascension,* bien qu'à partir de Thapsaque et déjà précédemment, Cyrus n'ait plus fait que descendre. La retraite des Grecs qui accompagnèrent Cyrus est une κατάβασις, *une descente*, bien qu'ils n'aient cessé de monter, en suivant le Tigre, jusqu'en Arménie, parce qu'ils gagnèrent les villes grecques de la mer Noire *en descendant* vers la mer Les Grecs disaient ἀνάβασις et κατάβασις, en considérant les choses par rapport au terme qui les frappait le plus. L'expédition d'Alexandre fut aussi une ἀνάβασις, tandis que les expéditions de Darius et de Xerxès vers la Méditerranée furent des καταβάσεις.

Ainsi le Naïri était un pays très vaste. C'était moins un seul pays qu'un ensemble de contrées. Teglatphalasar I[er] et Ashurnatsirpal ont l'habitude de parler *des pays* de Naïri, au pluriel [1]. Les rois d'Urarthu (en Arménie) qui prenaient le titre de rois de Naïri, regardaient leur propre pays comme un de ces territoires [2]. Teglatphalasar I[er], comme on l'a vu, parle de quatre-vingt-trois royaumes de Naïri et en énumère vingt-trois. Shamshiraman en énumère vingt-sept en un endroit, sans répéter un seul nom de la liste de Teglatphalasar [3], quoique plusieurs des royaumes visités par ce dernier, soient encore mentionnés par Salmanasar II, père de Shamshiraman. Le terme de *Naïri* ou *Nahri* paraît avoir été dans les premiers temps une dénomination générale s'appliquant aux contrées rangées en arc de cercle autour de la Mésopotamie, depuis le golfe de Cilicie jusqu'au lac Ouroumia et au delà. C'était, proportion gardée, quelque chose d'analogue à la Scythie des Grecs et aux Indes du XVI[e] siècle. « Le terme de *pays de Naïri*, est en lui-même » passablement vague. Il répond dans son acception la plus large à la » Grande Arménie des classiques, et souvent aussi, au point de vue assyrien, » il signifie *les peuples du nord*, dans un sens *tout à fait général* [4]. »

Par conséquent, si le Naïri confine d'un côté à la Médie, une expédition assyrienne au pays de Naïri peut fort bien aussi avoir pour théâtre les rives de la Méditerranée, et intéresser assez peu l'histoire des Mèdes. Telle est l'expédition de Teglatphalasar I[er], à laquelle il a fallu néanmoins que nous nous arrêtions, pour dissiper un malentendu et faire la lumière autour de notre sujet.

[1] *Prisme de Teglatphalasar I[er]*, col. IV, 83, 97; col. V, 29. — *Annales d'Ashurnatsirpal*, col. II, 6, 15, 97.

[2] Cf. H. Rawlinson, dans l'*Herodotus* de G. Rawlinson, t. IV, p. 246; Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 121.

[3] *Stèle de Shamshiraman*, col III, ll. 36-67.

[4] *Die Namen der Meere*, p. 191.

II. — Période obscure. — Conquête du pays de Zamua sous Ashurnatsirpal.

(1110-857.)

Nous ne possédons aucun document émanant des rois qui se sont succédé en Assyrie durant plus de deux siècles après Teglatphalasar I[er]. Mais nous avons en revanche les annales détaillées d'une grande partie du règne d'Ashurnatsirpal (882-857), parvenues jusqu'à nous en état de conservation parfaite. Ashurnatsirpal ne paraît pas avoir porté ses armes en Médie; à peine fit-il faire un pas à la puissance assyrienne dans cette direction.

Il conduisit plusieurs expéditions au pays de Zamua. Partant de Kalach, capitale de son royaume, il descendait la rive gauche du Tigre, passait le Zab inférieur, franchissait ensuite le Radanu et arrivait à un troisième fleuve, le Turnat; il se trouvait alors au pays de Zamua. Si le Radanu est bien, comme on l'a pensé, l'Adhem, ancien Φύσκος [1], le Turnat qu'on a justement rapproché du Tornadotus de Pline l'Ancien [2], s'identifie d'une manière plausible avec le Diyalâ.

Le Zamua avait été jadis soumis, en partie du moins, aux rois de Karduniash ou de Babylonie; un des chefs révoltés contre Ashurnatsirpal portait un nom assyrien *Tsabraman* (ou *Tsabbin*); enfin Ashurnatsirpal comptait si bien l'annexer à l'Assyrie proprement dite, qu'il s'y bâtit un palais dans la ville d'Atlita, dévastée quelque temps auparavant par un roi de Karduniash [3]. D'après ces indices, le Zamua était un pays plus au moins assyrien.

Avec le Zamua, théâtre des exploits d'Ashurnatsirpal, ne confondons pas le Zamua mentionné par Salmanasar II, et distingué au moins une fois par le déterminatif Bitani. Le Zamua de Bitani est un pays maritime, et la mer à laquelle il donne son nom est comprise dans la Méditerranée. La mention de Zamua sur l'obélisque de Nimroud [4] se rattache à une expédition en Syrie, comme celle de *Mazamua* sur la stèle de Kurkh [5]. Le Mazamua est

[1] Xénophon, *Anabase*, II, IV, 25. Cf. Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 186.

[2] VI, 31. Cf. Finzi, *Ricerche per lo studio dell' antichità Assira*, p. 196.

[3] *Annales d'Ashurnatsirpal*, col. II, ll. 23-75.

[4] Lignes 50-52.

[5] Col. II, ll. 75-77.

également situé sur une mer, qu'on a identifiée à tort avec un des lacs arméniens [1]. Salmanasar livre une bataille navale sur la mer de Mazamua et l'action est assez vive, chose invraisemblable sur le lac de Van ou d'Ouroumia.

Le pays de Zamua d'Ashurnatsirpal ne s'étendait pas à l'ouest jusqu'au Tigre. La région intermédiaire faisait partie du royaume sémitique de Karduniash. Ainsi quand Salmanasar II, fils et successeur d'Ashurnatsirpal, va, dans le cours de sa huitième année, soutenir le roi de Karduniash contre un frère qui lui disputait le trône, la querelle se vide sur la rive gauche du Tigre; Salmanasar enlève au prétendant la ville de Mi-Turnat (Eaux-du-Turnat) sur le fleuve du même nom [2]. Après Salmanasar, Shamshiraman, allant à son tour faire la guerre en Karduniash, s'empare de plusieurs villes au sud du Turnat; il ne franchit pas le Tigre [3].

A l'est du Zamua, le Namri paraît être aussi un pays sémitique. Un de ses rois, vaincu par Salmanasar II, porte un nom purement babylonien, *Mardukmudammik* (Marduk-favorisant [4]).

A l'époque où nous sommes, la rive gauche du Tigre, au sud de l'Assyrie jusqu'aux frontières de Médie, est donc couverte d'une population où l'élément sémitique est largement représenté. Ce caractère se maintiendra non-seulement durant toute la période assyrienne, mais jusqu'à la période classique [5].

[1] M. Schrader observe que le pays de Mazamua étant joint dans une liste géographique (*W. A. I.*, t. II, pl. LIII, n. 1, col. II, ll. 4, 5) à *Arzukhina*, localité située (*ib.*, t. II, pl. LXV, verso, col. II, ll. 15-16) au sud du Zab inférieur, il faut placer le Zamua ou Mazamua de Salmanasar II de ce côté, comme le Zamua d'Ashurnatsirpal. Mais le raisonnement n'est pas concluant. Nous ignorons le principe d'ordre suivi dans la liste géographique citée. Nous y trouvons à trois lignes de distance de Mazamua et Arzukhina, le pays de *Milidi*, situé d'après M. Schrader lui-même (*Keilinschriften und Gesch.*, p. 155), sur la rive gauche de l'Euphrate. Rien d'étonnant après cela que ce savant ne rencontre pas la mer ou le lac de Mazamua dans la direction où il s'est engagé. « Was für ein *Meer* aber oder was für ein *See* in diesen » Gegenden bei jenem *tihamtu* in Aussicht genommen ist, vermag ich nicht zu sagen (*Die* » *Namen der Meere*, p. 194) »

[2] *Obélisque de Nimroud*, ll. 73-76.

[3] *Stèle de Shamshiraman*, col. IV, ll. 1-4.

[4] *Obélisque*, ll. 93-96.

[5] Strabon, XVII, 1, 8. « Le pays des Babyloniens est borné à l'est par les Susiens, les Élyméens et les Parétacènes. » Les Parétacènes étaient une tribu médique. Voir plus haut, p. 55.

Il faut insister sur ce point en un temps où l'on a la manie de voir des Touraniens partout.

Les expéditions d'Ashurnatsirpal dans les contrées viticoles du Naïri ont peu de rapport avec l'histoire des Mèdes. Il n'y a que la soumission du Khubushkia, canton situé au nord-est de l'Assyrie, sur la rive gauche du Grand Zab, et constamment attribué au Naïri, qui doive être notée ici. Le Khubushkia ne s'étendait guère vers l'est, vu que l'inscription à laquelle nous devons ce renseignement donne les rives du Tigre pour limite orientale à l'empire de Ninive. Sous Ashurnatsirpal le Naïri oriental (Arménie et contrées voisines à l'est) a été à peine effleuré [1].

[1] *Annales d'Ashurnatsirpal*, col. I, ll. 43-68, 101-118; col. II, ll. 1-23, 86-118, 125-131. Parmi les cantons de Naïri, Ashurnatsirpal visite en premier lieu le Nummi, et près de là, le Simisa et le Simira, deux pays qu'il condamne à lui fournir du vin, et dont Salmanasar II (*Stèle de Kurkh*, l. 18) exigera le même tribut. Le climat révélé par ce fait n'est pas celui de la région froide des lacs arméniens, où, si l'on excepte une lisière étroite autour du lac de Van, la vigne pousse à peine. Le trait convient mieux aux rives du moyen Euphrate, et à la Petite Arménie des classiques (Strabon, XII, III, 28), non loin desquelles Teglatphalasar I[er] place le Nummi. — Un peu plus tard, Ashurnatsirpal, quittant Ninive pour aller châtier un chef du nom de Khulai, qui s'est révolté avec les colons assyriens d'une ville de Khalzilukha, se dirige d'abord vers les sources du Supnat, le Sebbeneh-Su, premier affluent gauche du Tigre (Cf. Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 181). Il perçoit le tribut d'un pays de Zalla, et après s'être emparé des villes de Damdamusa, de Mariru, de Tila (voisine de l'Urarthu et déjà comprise dans la première expédition), il arrive à Tushkha (autrement Tushkhan), où il grave sur un monument les exploits par lesquels il vient de s'illustrer *au pays de Naïri*. Le vin figure dans le tribut imposé à ces districts, aussi bien que dans celui du Khummukh, du Kasyari, et du Kirchi, voisins du Naïri. A Tushkha, Ashurnatsirpal règle aussi les affaires d'un *Ammibaal,* chef qui semble porter un nom phénicien. Cela nous rapproche de la Syrie et de la Méditerranée, d'autant plus qu'Ammibaal est nommé fils de Zamani, et que Bît-Zamani (Maison de Zamani) se rencontre presque aussitôt sur le chemin de Salmanasar II (*Stèle de Kurkh,* col. II, ll. 39-41), lorsqu'il remonte l'Euphrate vers le nord au sortir de Tul-Barsip (vers le 36[e] degré de latitude). Ashurnatsirpal soumet quelques places de l'Urarthu voisines de Tila, et par conséquent de la Mésopotamie. D'autre part, l'Urarthu donné comme point extrême de l'empire dans la *Standard inscription*, l. 9, est remplacé dans le passage exactement parallèle de l'inscription des *Annales*, col. II, l. 129, par *la plaine* (*nirib*) *de Bitani*. Comme le qualificatif *Bitani* s'applique aussi à plusieurs des cantons viticoles du Naïri ravagés par Ashurnatsirpal, les pays distingués par cette dénomination devaient confiner à la fois au pays de Khatti (Syrie) et à l'Urarthu occidental. — Nous parlons plus bas d'une conquête d'Ashurnatsirpal au sud de l'Urarthu.

III. — Soumission des peuples du Zagros sous Salmanasar II et Shamshiraman.

(857-810.)

Les annales de Salmanasar II (857-822) témoignent d'un grand effort pour établir la puissance assyrienne aux frontières de l'Iran. Ce prince remonte l'Euphrate et le Tigre jusqu'à leur source [1], il guerroie dans la région des lacs [2], et fait plusieurs expéditions au sud-ouest jusqu'au delà du Namri (ou Zimri) non loin des lieux où s'éleva depuis Ecbatane [3].

Dans le récit de ses expéditions, on voit figurer souvent le pays de *Parsua* ou *Barsua* (*Parsuash* dans d'autres inscriptions). Le nom frappa vivement les premiers assyriologues qui voulurent y reconnaître la Perse. Mais l'identification fut rejetée à cause des difficultés qu'elle souleva, et que le progrès des études assyriennes accentua de plus en plus.

La première difficulté consiste en ce que le texte babylonien des inscriptions trilingues et la tablette du siège de Babylone par Cyrus nomment la Perse *Parsu*, au lieu de *Parsua, Parsuash*. De plus, les dénominations ethniques correspondantes se présentent sous les formes *Parsai* et *Parsuai*. La difficulté néanmoins n'est pas insoluble. On trouve les noms propres *Barru, Khumri, Su, Arastu*, écrits aussi *Barrua, Khumria, Sua, Arastua*. A ne considérer que ces faits, on admettrait donc sans inconvénient que *Parsua, Parsu*, et leurs dérivés *Parsuai, Parsai*, ont des significations identiques, d'autant plus que l'écart des formes semblerait tenir dans ce cas à la différence des dialectes.

La deuxième et principale difficulté vient du rôle que joue le Parsua dans

[1] *Obélisque*, ll. 92, 93, 141-146.

[2] *Ibid.*, ll. 159 et suiv. — Nous ne comptons point parmi les expéditions en Arménie, la guerre que Salmanasar II fit au pays de Zamua de Bitani la quatrième année de son règne, après une campagne sur les bords de la Méditerranée, où il arriva seulement à la fin de mai, ayant passé l'Euphrate *à l'époque des grandes eaux* (*Obélisque*, ll. 45-52, *Stèle de Kurkh*, col. II, ll. 69-78). Si le Zamua de Bitani était, suivant une opinion assez répandue, situé sur le lac de Van, Salmanasar se serait engagé dans la province la plus froide de l'Arménie à une saison trop défavorable. (Voir plus haut, pages 60-62, des raisons encore plus concluantes qui s'opposent à l'identification de la mer de Zamua de Bitani avec le lac de Van).

[3] *Ibid.*, ll. 93-95.

les inscriptions assyriennes, rôle auquel la Perse ne satisfait point, comme le prouvent les faits suivants.

La vingt-quatrième année de son règne, Salmanasar II, après avoir traversé le Zab inférieur et pillé le Namri, passe dans le Parsua dont vingt-sept rois lui paient tribut. Il *descend* ensuite, probablement par rapport au cours du Tigre, dans les territoires des Amadai, d'Araziash et de Kharkhar, où il fait une razzia. Il retourne en Assyrie emmenant captif Yanzu, roi de Namri, qu'il avait placé sur le trône, huit ans auparavant, à la place d'un Mardukmudammik révolté contre lui. De pareils soulèvements se reproduisent sans cesse, et montrent combien l'autorité de Ninive était précaire chez ces peuples.

D'après ce qui précède, le Parsua occuperait une position sud-est par rapport à l'Assyrie, et se rapprocherait ainsi de la Perse. Mais d'autres indications vont le relever vers le nord. Le Parsua est compris dans les campagnes de Salmanasar au nord-est de l'Assyrie.

« Dans ma trentième année, dit Salmanasar, comme j'étais dans la ville
» de Kalach, je mis Dayanashur, le grand turtan, à la tête de ma vaste
» armée et je le fis partir. Il passa le Zab et s'avança parmi les villes dépen-
» dantes de l'état [1] de Khubushka; je reçus le tribut de Datana, Khubush-
» kien. Je m'éloignai des villes du Khubushka. Il s'avança parmi les villes
» de Magdubi (chef) de Madakhir; je reçus le tribut. Il quitta les villes de
» Madakhir. Il s'avança parmi les villes d'Udaki (chef) du pays de Manna.
» Udaki de Manna fut effrayé de la puissance de mes armes; il abandonna Zirta
» sa ville royale; pour sauver sa vie, il gagna les hauteurs. Je le poursuivis;
» je m'emparai de ses bœufs, de ses moutons, de ses richesses en quantité
» innombrable. Je renversai, je saccageai, je brûlai ses villes. Il s'éloigna du
» pays de Manna; il s'avança vers les villes de Shulusun (chef) du pays de
» Khurru (?) Je pris [2] Masashur, sa ville royale, avec les villes du voisinage.
» Quant à Shulusun et à ses fils, je lui fis grâce; je le rétablis dans son pays.

[1] Le mot *'iru*, ici employé, a le sens de *ville* et de *pays, état*. Cf Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, pp. 94-97.

[2] est susceptible des deux lectures *akshud*, je pris, et *ikshud*, il prit. Comme Salmanasar rapporte à lui-même tous les succès et tous les résultats, nous adoptons la lecture *akshud*, je pris.

» Je le grevai d'un tribut de chevaux *destinés au joug* (?). Il s'approcha de » la ville de Shurdira; je perçus le tribut d'Artasari (chef) de Shurdira. Je » *descendis* au pays de Parsua; je reçus le tribut des rois de Parsua. »

Le Zab que le grand turtan franchit au début de la campagne, est le Zab supérieur ou Lycus, qui, descendant du nord, contourne toute l'Assyrie et se jette dans le Tigre au sud de Kalach. Après l'avoir passé, l'armée assyrienne se trouvait dans le Khubushka (ou Khubushkia) que l'on s'accorde à placer au nord-est du pays d'Assur. Le turtan arrive ensuite au pays de Manna (ou Vanna), fréquemment rapproché du Parsua dans les marches des rois. Comme d'ailleurs le Parsua est situé plus bas que le Manna, et que son histoire est souvent liée à celle du Namri situé au sud du Zab inférieur, on se représente naturellement les pays de Manna, de Parsua et de Namri, se suivant du nord au sud dans l'ordre où nous les énumérons, et occupant, avec d'autres peuples, une zone intermédiaire entre l'Assyrie et d'autres domaines sémitiques d'un côté, et la Médie des inscriptions cunéiformes de l'autre.

Séduit probablement par la ressemblance des noms, M. Schrader semble comprendre le territoire de la ville moderne de Van dans le pays de Mannai, réduisant l'Urarthu aux rives de l'Araxe [1]. Il se peut, il est vrai, que les Assyriens aient prononcé *Vannai* le nom de peuple que nous transcrivons d'ordinaire *Mannai* (habitants de *Manna*), parce que les articulations *m* et *v* ayant les mêmes expressions graphiques en assyrien, il y a lieu d'hésiter entre les deux lectures. Mais l'existence du peuple de *Minni*, joint dans la Bible à Ararat [2] de même que *Manna* l'est souvent à Urarthu dans les documents assyriens, rend plus probable la lecture *Mannai*. Un fait signalé pour la première fois par Sir Henri Rawlinson, insinue que le lac de Van était compris dans l'Urarthu des inscriptions de Ninive [3], comme il était com-

[1] D'après la carte annexée à son ouvrage intitulé *Keilinschriften und Geschichtsforschung*.

[2] Jérémie, LI, 27.

[3] Dans l'*Herodotus* de G. Rawlinson, t. IV, p. 246, note 1. — Sir H Rawlinson place le lac de Van dans l'Urarthu, et identifie, comme M. G. Rawlinson, l'Urarthu avec les Alarodiens d'Hérodote; il retrouve même Urarthu dans Ἀλαρόδ-ιο;. Dans son hypothèse, les Arméniens sont distincts des habitants de l'Urarthu; ils sont venus d'ailleurs, postérieurement à la période assyrienne, dans le pays qu'ils occupent. A notre avis cependant, le fait que dans l'inscription de Béhistoun, l'*Arminaya* du texte persan correspond à l'Urarthu du texte babylonien, con-

pris dans l'Arménie des classiques, et comme il l'est encore dans l'Arménie contemporaine. C'est que les inscriptions cunéiformes rédigées dans une langue particulière qui ont été retrouvées autour du lac de Van, présentent entre autres noms royaux celui d'Argistis, porté par un roi d'Urarthu dans les inscriptions de Sargon [1]. Toutefois l'Urarthu s'étendait moins au sud-est que l'Arménie des géographes classiques. Ainsi Ashurnatsirpal ne rattache à l'Urarthu, bien qu'ils fassent partie de l'Arménie, ni le mont Pazati, ni le mont Nibur, le Νίβαρος de Strabon, où il fit la guerre [2].

Dans sa trente et unième année, Salmanasar précédé de son grand turtan Dayanashur, va renouveler ses ravages dans les mêmes contrées [3]. Il se dirige en premier lieu vers le nord, et visite successivement le Khubushka, le Muzatsir, touche l'Urarthu et *descend* au pays de Guzanu (ou Gilzani, Girzani) dont il perçoit le tribut. Ce pays était situé à peu de distance du

stitue une difficulté sérieuse contre l'identification proposée. — M. Sayce, dans un travail sur les inscriptions de Van, publié depuis que le manuscrit de notre mémoire a été remis à l'Académie, rejette aussi l'identification du Manna ou Vanna des documents assyriens et du nom moderne de Van :

« The city of Van is called Dhuspas in the native inscriptions — the Daruspa of the Assyrian » texts — and the district in which it stood, Biainas. Curiously enough, town and district have » now exchanged names, Dhuspas being evidently the province of Dhosp or Tosp of modern » geography, (whence the Lacus Thospitis of classical geography), while Biainas, which seems » to be the Bitan of the assyrian texts (?), is evidently the Βύανα of Ptolemy, the modern Van. » Similarly Menuas, on the rock of Palu, calls the town there Khuzana(s) which is evidently » the original of the name of the province Khozana in which Armenian geographers place » Palu. The kingdom of Biainas extended as far as Erzrûm, since Menuas restored a palace at » Hassan Kaleh, a few miles eastwards of Erzrûm. Westwards, the Vannic kings carried their » arms to the frontiers of Melidha or Malatiyeh, northwards to Etius, the district between the » Araxes and the western shores of Lake Erivan, and eastwards to Barsuas (the Parsuas of the » Assyrian texts) on the western bank of Lake Urumiyeh, and Pustus (the Assyrian Pustu) to » the south of it. *Between Barsuas and Biainas lay the territories of Mana or the Minni, the » Mannai of the Assyrian texts.* (*Verhandlungen des fünften internationalen Orientalisten-* » *Congresses*, gehalten zu Berlin im September 1881, 2er Theil, 1re Hälfte, p. 310.) »

La grande extension de l'Urarthu à l'ouest explique comment les rois d'Assyrie y passent si facilement au retour de leurs expéditions en Syrie.

[1] *Fastes*, l. 113.

[2] *Annales d'Ashurnatsirpal*, col. 1, 69-74. Cf. Schrader, *Keilinschr. und Gesch.*, p. 181. — Strabon, XI, xiv, 2.

[3] On remarque dans le récit de l'expédition les deux sujets *il* et *je*, comme dans la narration précédente.

Tigre, sur la rive gauche, au sud-est de l'Arménie [1]. Tournant ensuite vers l'est, il va au pays des Mannai [2], et, franchissant les cantons obscurs de Kharrani et de Shasgana, pousse jusqu'au pays des Andiai (l'Andiu) qu'une indication formelle de Ramannirar (Binnirar) fixe assez loin de l'Assyrie [3]. Il revient probablement vers l'ouest pour entrer dans le Parsua, où il rencontre plus de résistance que l'année précédente; il *descend* vers le Namri qui est toujours en révolte, et dont il faut poursuivre les habitants au milieu des montagnes. *Descendant* encore, Salmanasar arrive enfin au pays de *Khalman* ou *Khalvan*, que M. Schrader identifie d'une façon assez plausible avec la Chalonitis (Χαλων-ῖτις) des géographes classiques, contrée située au sud du Gyndès (Diyalá) [4].

Les exploits de Shamshiraman (822-810) ont pour théâtre le Naïri oriental, le Zagros et la rive gauche du Tigre jusqu'aux environs de l'Elam [5].

[1] Il nous semble maintenant impossible d'identifier le Guzanu (ou Gilzani, Girzani, Cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 167) avec le Gozan biblique, comme nous l'avons fait, à la suite de plusieurs savants anglais, dans notre mémoire manuscrit. Il se trouverait par trop en dehors de l'itinéraire suivi par Salmanasar dans cette campagne. Trois données principales fixent la position du Guzanu : *a*) il se trouve sur le chemin de Salmanasar à son retour du Naïri occidental; *b*) il est situé dans le voisinage du Khubushka et à l'ouest (voir plus haut, p. 61, note 2), et aussi dans le voisinage de l'Urarthu. Il satisfait aux conditions si on le place sur la rive gauche du Tigre, entre l'Assyrie, le Khubushka et l'Urarthu. Les Assyriens se rendaient parfois dans le Naïri occidental par ce chemin. Ashurnatsirpal, pour y aller de Kalach, gagne les sources du Supnat (*Sebbeneh-Su*, bras gauche du Tigre), sans traverser le Tigre (*Annales*, col. I, ll. 101-106). Teglatphalasar Ier suivit probablement le même chemin dans une de ses trois expéditions en Naïri. Il a laissé aux sources du Supnat sa statue avec une inscription rappelant uniquement ses trois campagnes aux pays de Naïri, suivant l'usage des rois d'Assur qui cherchaient à perpétuer ainsi le souvenir de leurs exploits sur les lieux qui en avaient été témoins. — L'itinéraire de Salmanasar, tel que nous le supposons, n'est pas encore parfaitement régulier; mais la régularité parfaite en ce genre pécherait souvent contre la vraisemblance. Sans doute les rois suivaient autant que possible les chemins les plus courts ou les routes tracées par la nature, mais bien des circonstances pouvaient les en détourner. Ils s'écartaient à droite et à gauche pour aller châtier des rebelles, s'emparer de quelque riche proie, ou bien encore pour vivre aux dépens de l'ennemi, épargner leur propre territoire et celui de leurs alliés.

[2] La deuxième syllabe du mot, *nai*, est effacée sur l'obélisque.

[3] *Inscriptions de Ramannirar*, n° 1, ligne 9.

[4] *Keilinschr. und Gesch.*, p. 169.

[5] L'histoire de Shamshiraman se lit sur la stèle bien connue qu'il nous a laissée. Nous analysons et résumons presque toute cette inscription.

« Dans ma troisième campagne, dit-il, je passai le fleuve Zaban (Zab » supérieur, aujourd'hui Grand Zab); je traversai le pays de Tsilar; je me » rendis au pays de Nahri (Naïri). Je reçus le tribut de Dadi du pays de » Khubushka; de Khartsina, fils de Migdiara, du pays de Sunba, du pays de » Manna, du pays de Parsua, du pays de Talikla (ou Taurla), je leur imposai » un tribut de chevaux. »

Deux fois déjà, le Naïri avait été visité par les armées de Ninive sous son règne. Dans la deuxième campagne, un général assyrien dont les annales du roi font un magnifique éloge, avait été envoyé en Naïri et s'était avancé jusqu'à la mer du soleil couchant, qui n'est pas, comme on le sait, le lac de Van. Shamshiraman, qui relève cet exploit, ne dit pas qu'il ait jamais atteint lui-même un point qu'il considère comme si remarquable, bien qu'il ait ravagé le Naïri dans sa première campagne, et qu'il ait surtout guerroyé dans le voisinage des deux grands lacs arméniens. Déjà précédemment, on aura remarqué que Salmanasar ne dit mot des lacs dans les récits où il énumère avec tant de complaisance les localités qui les entouraient.

Dans les lignes citées de Shamshiraman, nous ignorons le principe qui a réglé l'ordre de l'énumération. Il s'agit de pays non pas visités par le roi, mais dont il a reçu le tribut. La distinction est essentielle. Quand un roi d'Assur nous dit qu'il a reçu le tribut de tel ou tel pays au cours d'une expédition, gardons-nous de croire aussitôt qu'il a passé par là. On allait le trouver partout et de très loin pour lui payer les tributs. Il n'y a donc aucune raison de voir un ordre géographique dans l'énumération de Shamshiraman. Mais nous connaissons d'ailleurs la situation approximative du Khubushkia, du Parsua, et du Manna. Quant au Sunbai et au pays dont Khartsina était le roi, comme le général de Shamshiraman les a visités dans son expédition aux rives de la Méditerranée, il faut les chercher à l'ouest de l'Assyrie.

Poursuivant sa marche, Shamshiraman gagne les pays de Misa et de Ginunbunda, qu'il rattache au Naïri. Après avoir dompté ces deux pays, il arrive chez les *Matai*, dans lesquels nous aimons mieux reconnaître les *Matiens*, Ματι-ανοί, que les Mèdes. Les Matiens habitaient les bords du lac Ouroumia et confinaient à la Médie Atropatène [1]. Le pays d'Araziash, qui

[1] Strabon, XI, VII, 2; VIII, 8; XIII, 2. Hérodote, I, 189.

reçoit ensuite la visite des Assyriens, semble situé plus au sud, car Salmanasar II l'a rencontré en allant du Parsua au pays relativement méridional de Kharkhar.

Au sud de l'Assyrie, sur la rive gauche du Tigre, Shamshiraman brisa une ligue qui comprenait les Chaldéens, les Élamites, les gens d'Arumu [1], et ceux de Namri.

Sous Shamshiraman comme sous Salmanasar II, l'empire assyrien s'étend et se fortifie à l'est aux frontières de l'Iran. On ne saurait dire avec certitude s'ils ont enlevé des territoires aux Mèdes, parce que leurs annales, semblables à celles des autres rois, ne vont pas jusqu'à la fin de leur règne. Il est très probable que plusieurs des cantons dont ils parlent appartenaient à la Médie Atropatène. Le pays d'Andiu situé, comme on va le voir, à une distance considérable au nord-est de l'Assyrie, se placerait difficilement ailleurs; le pays de Parsua, à en juger par l'importance qui lui est attribuée dans les inscriptions jusqu'aux derniers jours de Ninive, devait avoir une certaine étendue et par conséquent aller assez loin à l'est; il se présente de plus divisé entre un grand nombre de petits princes comme la Médie. Tout porte donc à le considérer avec sir Henri Rawlinson comme une contrée médique. Pour les *Amadai* mentionnés par Salmanasar II, nous n'oserions les confondre avec les *Madai*, Mèdes, la ressemblance partielle des noms et leur situation dans le voisinage des mêmes peuples n'établissant pas suffisamment leur identité.

Si le nom des Mèdes a échappé jusqu'ici à nos recherches, c'est que les Assyriens appliquaient la dénomination aux seuls habitants de la Grande Médie, et que les populations sémitiques de la rive gauche du Tigre leur fermaient encore le chemin de ce pays.

[1] L'Arumu dont il s'agit ici n'est pas l'Aram biblique, mais un canton babylonien sur les rives du golfe Persique.

IV. — Les Assyriens en Médie sous Ramannirar III. — Prétendues migrations des Mèdes a cette époque.

(810-781.)

Ramannirar III, successeur de Shamshiraman, inscrit la Médie au nombre des contrées qui reconnaissaient sa domination.

Voici le passage qui contient ce renseignement :

« Palais de Ramannirar, roi grand, roi puissant, roi universel, roi du » pays d'Assur.......... qui marcha avec le secours d'Assur, son seigneur, et » qui mit à ses pieds les rois des quatre régions, exerçant sa domination » depuis le *musiluna* du soleil levant, sur le pays de Tsab [1], le pays d'Illibi, » le pays de Kharkhar, le pays d'Araziash, le pays de Misu [2], le pays des » Madai (Mèdes), le pays de Ginunbunda dans sa totalité, le pays de Munna, » le pays de Parsua, le pays d'Allabria, le pays d'Abdadana, le pays de » Nahri [3], dans toute son étendue, le pays d'Andiu dont le site est éloigné, » le pays bas (*litt.* le pied de la montagne [4]) dans toute son étendue jusque

[1] *Tsab* est une lecture incertaine. La planche lithographiée exprime le nom de ce pays par le seul caractère [cuneiform], qui a ordinairement la valeur syllabique *tsab*, que nous lui assignons ici, le regardant comme l'expression phonétique du nom propre de pays *Tsab*. L'emploi du caractère avec une valeur idéographique n'est pas naturel quand il s'agit d'un pays aussi lointain que celui de [cuneiform]. En fait de noms propres, les Assyriens exprimaient par des idéogrammes seulement ceux avec lesquels ils étaient très familiers, ou ceux dont ils comprenaient ou croyaient comprendre le sens. M. Ménant a cru voir [cuneiform] et a lu *E*. Il a suppléé deux autres caractères ayant les valeurs de *lam* et de *ti*, et a lu le tout *Elamti* = *Elam*, ce qui est gros de conséquences pour l'histoire. Mais dans les *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, dont le premier volume est généralement très correct, on lit simplement [cuneiform], sans indication de lacune Nous nous en tenons à ce texte.

[2] Shamshiraman, *Stèle*, col. II, 43, offre la forme *Misa* = *Misu*. Les noms assyriens ont trois désinences, *a*, *i*, *u*.

[3] Regardé par tous les assyriologues comme une autre forme de *Naïri*.

[4] Cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 172. — Le mot que nous traduisons *pays au pied* (de la montagne) est exprimé par deux caractères, dont le premier a les valeurs ordinaires de *bi*, *bat*, *mit*, et le second celles de *khu* et de *bak* (*baq*) ou *pak* (*paq*). Nous lisons *mitbaq* et traduisons *versant*, *pied*, comme *natbaq* (de la même racine *tbq*) dont M. St. Guyard a établi la signification (*Journal asiatique* de Paris, VIIe sér., vol. XIII, pp. 435, 436). Le *mitbaq* de la montagne, dans l'inscription de Ramannirar III est une région assez

» sur la grande mer du soleil levant. A partir des bords de l'Euphrate, je » soumis à mon joug le pays de Khatti (Syrie), le pays d'Akharri (Phénicie) » dans son ensemble, le pays de Tsurra (Tyr), le pays de Tsidunu (Sidon), » le pays de Khumri (d'Omri d'Israël), le pays d'Udumu (Edom), le pays de » Palasta (Philistins), jusque sur la grande mer du soleil couchant. »

Cette liste de Ramannirar est précieuse pour reconstituer la géographie de la Médie et des contrées voisines au commencement du VIII[e] siècle avant Jésus-Christ. Aussi a-t-elle exercé plusieurs assyriologues de renom.

Une curieuse interprétation est celle que reflète la carte de l'empire assyrien annexée par M. Ménant à ses *Annales des rois d'Assyrie*. On y trouve placés sur une ligne du nord au sud les quatre pays suivants : l'Illibi et le Ginunbunda (Giratbunda), ces deux pays à l'ouest de la mer Caspienne ; le pays des Mèdes, à sa vraie place ; et le pays de Parsua, coïncidant avec la Perse, sur le golfe Persique. A l'ouest de la ligne ainsi formée, la carte place le Naïri aux sources du Tigre ; à l'est de la ligne, le Misa, et le Minni qui ne peut être que le Munna de Ramannirar III, car sur sa carte M. Ménant n'identifie pas le Manna ou Vanna avec le Minni, bien qu'il le fasse dans le corps de l'ouvrage [1].

Quand on suit l'énumération de Ramannirar sur ce tracé, on la voit passer de l'Illibi sous le Caucase au pays de Misa ou Misu dans la plaine de l'Iran ; de là, revenir à l'ouest pour prendre la Médie ; puis faire un bond jusqu'au Ginunbunda (Giratbunda) à l'angle sud-ouest de la mer Caspienne. Elle retourne alors à l'est de la Médie pour toucher le Minni ou Munna,

vaste (comme le *Piémont*) qui s'étend au sud-ouest de la Médie, depuis le Zagros jusqu'au golfe Persique. — Les considérations développées dans les pages suivantes établissent la signification géographique du *mitbaq shadu* indépendamment de la lecture *mitbaq* et du sens particulier de ce mot, que nous ne regardons que comme très plausibles. — Notre interprétation ne suppose pas la conquête du pays d'Élam, mais celle du pays d'Arumu dont Shamshibin se vante déjà d'avoir vaincu l'armée avec celles d'Élam et de Chaldée. Et à bien considérer les choses, cette supposition est presque nécessaire, Ramannirar ayant conquis la Babylonie et la Chaldée dans le territoire desquelles le pays d'Arumu était compris.

[1] Pages 259, 260. En cet endroit, M. Ménant intitule *guerre contre Minni*, la guerre qu'Asshurbanipal fit au pays représenté par le groupe [cunéiforme], que tous les assyriologues transcrivent *mat Munnai* ou *mat Vannai*. Malgré cela, le *Minni* marqué sur la carte de M. Ménant n'est pas le *Vannai*, puisque *Vannai* est marqué lui-même ailleurs. Il ne peut être que le *Munna*, supposé distinct de *Manna*.

descend jusqu'au golfe Persique où elle rencontre le Parsua, et file de là aux sources du Tigre où la carte place le Naïri. Les autres contrées de la liste de Ramannirar ne figurent pas sur la carte de M. Ménant.

M. Lenormant met un peu plus d'ordre dans la liste : « Elle part de la » frontière du pays d'Élam, dont les armées assyriennes n'étaient pas encore » parvenues à entamer l'indépendance, et monte d'abord droit vers le nord » jusqu'au pays de Giratbunda (Ginunbunda), elle passe ensuite en revue les » pays situés à l'orient de cette première ligne, puis finit par ceux qui sont à » l'occident, touchant à l'Arménie, comme le Nahri ou le Nahiri et Andiu ou » Andia, voisin du pays de Vannai et de la Sagartie [1]. »

Pour rendre sensible le vice d'une pareille interprétation, un mot suffit. Si elle était exacte, le pays d'Andiu, le seul dont Ramannirar fasse remarquer l'éloignement, *le pays d'Andiu dont le site est lointain*, se trouverait être un des plus rapprochés de l'Assyrie. Mais elle devient encore plus suspecte par les découvertes dont elle est le principe :

« Cette régularité de l'ordre géographique de l'énumération une fois » reconnue (!), il est impossible, dit M. Lenormant, de ne pas constater que » dans l'intervalle entre la campagne racontée sur l'obélisque de Nimroud » et le règne de Binlichchus (Ramannirar), s'est produit l'échange de posi- » tions respectives entre les peuples de *Parsua* et de *Madai* qui a déjà » frappé les érudits anglais (voy. G. Rawlinson, p. 464, note 2, du tome I[er] » de sa traduction d'Hérodote [2])..... Jusqu'à la fin du règne de Salmanu-

[1] *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 35.

[2] Cette citation se réfère à la première ou à la seconde édition de l'ouvrage. Dans la troisième édition, que nous avons sous les yeux, nous croyons que c'est la note 5 de la page 468. — M. G. Rawlinson est plus réservé que M. Lenormant : « The first appearance of the Medes in » the Assyrian inscriptions is the 24th year of Shalmaneser II., about B. C. 835. Their exact » locality cannot be fixed, but they clearly dwell east of the *Tsimri* (d'après une autre trans- » cription, *Namri*) who inhabit the Kurdish mountains. It is uncertain whether the Bartsu » or Partsu are the Persians. From the time of Shalmaneser to that of Pul (Ramannirar) they » seem to occupy south-eastern Armenia, where they are under a number of chiefs, as many » as twenty-seven bringing tribute to the Assyrian monarch on one occasion. In the reign of » Sennacherib they appear, as *Partsu*, in the position in which we should expect to find » Persians. »

Les Mèdes que M. G Rawlinson voit en contact avec les Assyriens sous Salmanasar II, sont les *Amadai* identifiés sans raison suffisante, nous semble-t-il, avec les *Madai*.

» Asir IV [1] qui y fit encore sa trente et unième campagne, le pays de » *Barsua* ou *Parsua* occupe une portion de ce qui fut plus tard la Sagartie, » et celui de *Madai* ou *Amadai* est situé en arrière par rapport à l'Assyrie, » c'est-à-dire plus loin dans l'est. Mais à partir du règne de Binlichchus » (Ramannirar III) les choses sont changées; le nom de *Madai* tend toujours » à se rapprocher davantage de l'Assyrie et celui de *Parsua* recule dans » l'est. Sous Tuklatpalasar (Teglatphalasar) II, et sous Saryukin (Sargon) il » est désormais un des pays les plus éloignés dont les Assyriens aient con- » naissance dans cette direction [2]. »

Jusqu'au milieu du IXe siècle avant notre ère, à ce que l'on prétend, le peuple de Parsua, qui serait le même que les Parthes, habitait avec d'autres nations de race touranienne la Sagartie, l'Atropatène, et ce qui fut plus tard la Médie propre. Les Mèdes habitaient à l'est du Parsua ou Parthie. Quelque temps après, les positions sont échangées. Les Parthes (hommes de Parsua) sont passés à l'est et les Mèdes à l'ouest. Le déplacement s'est opéré en vingt ans, de 835 à 816 [3]. — Mais quel est le fondement d'assertions si hardies? Leur unique fondement, c'est la liste géographique de Ramannirar III interprétée de la manière que nous venons de voir.

M. Lenormant a justement observé que d'après les documents de Teglatphalasar II, le Kharkhar et le Namri ne s'étendaient pas aussi loin dans l'est que d'après l'inscription de Ramanninar III, *telle qu'il l'a expliquée*. Pour tout concilier, il a imaginé un amoindrissement du Kharkhar et du Namri causé, dans l'intervalle du demi-siècle qui sépare Ramannirar III de Teglatphalasar II, par l'invasion médique qu'il découvre dans la nomenclature de Ramannirar III [4]. Et c'est ainsi que s'est faite en bien des points l'histoire ancienne des peuples de l'Orient.

L'éclat de semblables découvertes séduit parfois les meilleurs esprits et les plus savants hommes. Ainsi M. Maspero a exposé les résultats des recherches de M. Lenormant avec une entière conviction : « A partir du IXe siècle avant

[1] C'est notre Salmanasar II.
[2] *Ibid.*, p. 58.
[3] *Ibid.*, p. 59.
[4] *Ibid.*, p. 43.

» notre ère, écrit-il, les indications des monuments assyriens nous permettent
» d'entrevoir les progrès de la conquête aryenne vers l'occident. En 831,
» Salmanasar IV (II) trouvait encore le pays dans l'état que nous avons
» décrit plus haut (c'est-à-dire occupé par des peuples touraniens, Par-
» souas, etc.). Presque aussitôt après sa retraite, les Mèdes se mirent en
» mouvement dans la direction du Zagros. Les Parsouas, acculés à l'Assyrie
» vers l'ouest, au désert vers le sud, n'eurent d'autre ressource que de se
» réfugier dans les cantons montagneux qui formèrent plus tard la province
» de Parthyène. En moins de vingt ans les Aryens franchirent l'espace qui les
» séparait de la frontière assyrienne : ils s'emparèrent du pays de Varena et
» d'Illipi. Les campagnes de Samsi-Bin (Shamshiraman) III (820-816) les
» forcèrent de s'arrêter un moment; mais durant les règnes qui suivirent, la
» décadence momentanée de l'Assyrie favorisa leurs entreprises et leur laissa
» toute la liberté de s'affermir dans leur conquête. Quand, plus d'un demi-
» siècle après Binninari (Ramannirar), Touklat-habal-asar (Teglatphalasar) II
» ramena les armées assyriennes vers l'est, la Médie s'étendait déjà du Zagros
» au désert, et des frontières septentrionales d'Élam aux bords de la Caspienne.
» Des nations qui avaient jadis possédé ce vaste territoire, les unes avaient
» été ou dispersées ou réduites en servage; d'autres avaient émigré comme
» les Parsouas; quelques-unes maintenaient à grand'peine un reste d'indé-
» pendance. Le Kharkhar et le Namri avaient perdu toute la partie de leurs
» domaines qui était située sur le plateau. Les Aryens avaient partout
» l'avantage sur les peuples de Touran [1]. »

Les Touraniens que l'on met ici aux prises avec les Mèdes aryens sont ce peuple imaginaire issu du texte de second ordre des inscriptions trilingues. Partant de l'idée qu'il y a nécessairement des Touraniens opposés aux Mèdes dans les pays dont il s'agit, on a attribué les peuples de Parsua, de Kharkhar et de Namri à Touran, à cause de la physionomie touranienne de leurs noms.

M. Schrader a étudié avec plus de succès, quoique d'une manière incomplète, la liste si intéressante de Ramannirar III.

[1] *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3e éd., pp. 457, 458.

« Évidemment, dit M. Schrader, l'énumération des contrées soumises au » sceptre de Ramannirar procède du sud (Médie) au nord (Adherbaïdjan, » lac de Van, Arménie); et comme elle finit par ces mots : *la grande mer* » *de l'est,* la première idée qui se présente est de chercher cette mer au » nord plutôt qu'au sud. Elle est confirmée par l'analogie de l'ordre d'énu- » mération des contrées occidentales. Là aussi la liste commence par l'extré- » mité opposée (géographiquement) au terme final, c'est-à-dire par la » région de l'Euphrate et du pays de Khatti; elle se continue par l'Edom- » Palastav, et se termine d'une manière analogue : *jusqu'à la mer du soleil* » *couchant* [1]. »

M. Schrader éprouve néanmoins une légitime répugnance à placer la mer du soleil levant au nord de l'empire assyrien. Nulle part, dit-il fort bien, on ne trouve la dénomination de *mer de l'est* appliquée à la mer Caspienne et il est aisé de démontrer que *la mer de l'est, la grande mer de l'est,* sont les expressions assyriennes pour désigner le golfe Persique. De plus, si dans une inscription parallèle, Ramannirar lui-même oppose *la grande mer de l'est* à *la grande mer de l'ouest* [2] et que l'usage ordinaire en assyrien soit de désigner le golfe Persique par le nom de *grande mer de l'est,* il est plus prudent d'appliquer aussi le même nom à la même mer dans le premier document [3].

Rien de plus juste que les dernières considérations de M. Schrader. Mais étant donné que la *mer du soleil levant* de Ramannirar soit le golfe Persique, que faut-il penser du principe d'ordre que M. Schrader croit découvrir dans la liste de Ramannirar? N'est-il pas à rejeter à cause de cela seul qu'il l'induit à chercher du côté du Caucase une mer limitrophe de la Perse et de l'Arabie? Nous ne le pensons pas. A notre avis, bien que nous placions le Parsua un peu plus au sud que ne le fait M. Schrader, nous croyons que les pays à la considération desquels ce savant s'est arrêté, se

[1] *Keilinschriften und G.*, p. 178.

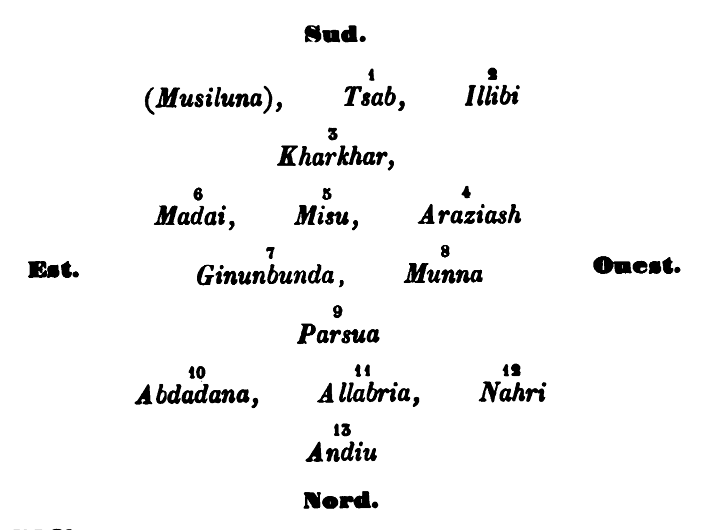
[2] W. A. I., t. I, pl. 35, n° 3. *Ishtu tamti rabiti sha napakh shamshi adi tamti rabiti sha shulmu shamshi, qassu iksudva ipiluva,* c'est-à-dire : *Depuis la grande mer du lever du soleil jusqu'à la grande mer du coucher du soleil, sa main conquit et il domina.*

[3] Schrader, *Die Namen der Meere,* etc., pp. 177-181.

trouvent énumérés du sud au nord. Mais l'ordre de la première partie de la liste, qui comprend seulement les contrées de l'est, ne s'applique pas à l'ensemble; de la mer du soleil levant, Ramannirar passe à l'Euphrate et de proche en proche arrive à la Méditerranée. La liste ferait donc un saut extrêmement brusque, si le lien des deux sections ne se trouvait dans le *mitbaq shadu*, ou bas de la montagne, qui s'étend jusqu'à la mer du soleil levant.

Ramannirar pose deux termes à partir desquels il groupe par zones les contrées où il exerçait son empire. La première limite est le *musiluna du soleil levant*, dont nous ignorons la nature, mais qui devait être un trait remarquable de géographie physique, comme le sont en général les principaux points de repère dans les panoramas de l'empire assyrien aux différentes époques. Le second terme est l'Euphrate, qui joue un rôle capital dans la géographie assyrio-babylonienne. Ramannirar pose également deux aboutissants : la grande mer du soleil levant ou le golfe Persique, et la grande mer du soleil couchant ou la Méditerranée.

A partir du *musiluna,* Ramannirar décrit une zone sinueuse, qui va du sud au nord, se repliant plusieurs fois sur elle-même, comme le représente *approximativement* le tableau suivant, dont il faut lire les lignes tour à tour de gauche à droite et de droite à gauche.



Suivant un procédé déjà constaté dans d'autres inscriptions[1], une deuxième zone également originaire du *musiluna du soleil levant* se développe du nord au sud, au bas des montagnes jusqu'au golfe Persique, entre le Tigre et le pays d'Élam qui semble n'avoir pas été soumis à Ramannirar.

Du golfe Persique, la liste passe naturellement à l'Euphrate. A l'ouest du fleuve, l'énumération suit pareillement une zone sinueuse comprenant : le pays de Khatti et le pays d'Ahkarri avec Tyr et Sydon ou la Syrie et la Phénicie, — le pays de Khumri (Omri), ou royaume d'Israël, — le pays d'Udumu et de Palasta, ou les pays d'Edom et des Philistins, trois zones partielles aboutissant toutes à la Méditerranée.

Si on tient compte de l'étendue des pays désignés sous le nom collectif de Naïri ou Nahri, on voit que le panorama forme un cercle immense autour de la région assyrio-babylonienne considérée comme le cœur de l'empire[2].

L'ordre approximatif que nous avons établi dans le premier groupe, qui nous intéresse spécialement, est déjà justifié en grande partie par nos recherches précédentes; mais il convient de le mettre le plus possible en lumière.

D'abord il est évident que le pays de Tsab qui touche au *musiluna du soleil levant*, terme extrême de l'empire à l'est, est une des régions les plus reculées de ce côté; il faut en dire autant des Mèdes qui seront souvent distingués dans les monuments des règnes suivants par l'épithète *ruqûti, lointains*. On a vu par l'histoire de Shamshiraman que le Ginunbunda était situé au delà du Grand Zab, à l'est de l'Assyrie, plus loin que le Khubushkia et le Misa ou Misu. Il a été démontré qu'il faut aussi chercher à l'est le pays d'Andiu, et Ramannirar nous apprend qu'il était à une distance considérable de l'Assyrie : *Andiu dont le site est lointain*. Nous placerions volontiers, en vertu de ces indications, l'Andiu à l'est des Matai (Ματιανοί), entre les monts

[1] Voir plus haut, p. 62, note 2.

[2] Restreindre le Naïri à la région voisine des sources du Tigre et au cours supérieur du Grand Zab, c'est supposer que sous Ramannirar les Assyriens avaient perdu toutes leurs conquêtes antérieures entre le pays de Khatti, la Méditerranée et l'Urarthu (Arménie). — Ramannirar exerça au moins une espèce de suzeraineté sur la Babylonie d'après ce qu'il dit à la fin du fragment qui nous a fourni le panorama de son empire.

Matiens, le lac Ouroumia, et le Parachoatras (Elbourz) occidental. Nous ne l'étendons pas jusqu'à la mer Caspienne, parce que Ramannirar, si son empire avait touché la Caspienne, aurait mis en relief une particularité si remarquable [1]. Nous doutons qu'aucune armée assyrienne se soit jamais avancée jusque-là. Le pays d'Andiu fut compris plus tard dans la Médie Atropatène. L'Andiu n'est point, malgré cela, un pays médique à l'origine; il le devint, comme la Gaule et l'Espagne devinrent pays latins, par l'influence d'une race conquérante. Strabon, nous l'avons déjà dit, savait encore que le berceau du grand empire mède dont nous étudions l'histoire, avait été la grande Médie, Μεγάλη Μηδία, située au sud de l'Atropatène [2], et ce renseignement, quelle que soit sa provenance, s'accorde d'une manière frappante avec les inscriptions.

Le pays de Kharkhar était un de ceux que les Assyriens rencontraient en descendant le bassin du Tigre, au sud du Zab inférieur, il est pour ainsi dire inséparable, dans les documents cunéiformes, du Namri situé plus bas que le Parsua, il confine à la Médie, suivant le témoignage formel de Sargon [3], et à l'Illibi dont M. Schrader a démontré la situation voisine en même temps de la Médie, de l'Élam et du pays de Kharkhar-Namri [4]. Enfin l'ordre suivi dans l'énumération, ordre évident dans sa généralité, tend à le relever au nord plus haut que l'Illibi.

La Parsua, voisin du Namri, voisin du pays de Manna, nom dont le Munna de notre liste est sans doute une variante, empiétait probablement sur plusieurs des zones partielles que nous distinguons dans le groupe.

Les deux cantons d'Allabria et d'Abdadana, vu la place qu'ils occupent dans la liste, sont voisins; et comme nous allons rencontrer avec Teglatphalasar II

[1] M. Schrader, dans ses recherches sur les noms de mers en assyrien, n'a pu découvrir une seule mention certaine de la mer Caspienne.

[2] X, XIII, 1, 5. *Ἡ δε Μηδία δίχα διήρηται· καλοῦσι δὲ τὴν μὲν μεγάλην, ἧς μητρόπολις τὰ Ἐκβάτανα.. .. ἡ δὲ ἑτέρα μερίς ἐστιν ἡ Ἀτροπάτιος Μηδία..... Ἡ δὲ μεγάλη Μηδία τὸ μὲν παλαιὸν τῆς Ἀσίας ἡγήσατο πάσης, καταλύσασα τὴν τῶν Σύρων ἀρχήν.* Strabon (XVI, I, 2) donne le nom de *Σύροι* aux Assyriens aussi bien qu'aux Araméens, et il dit expressément que l'empire renversé par les Mèdes est celui de Ninive.

[3] *Prisme de Sargon*, l. 30 : *soumettant les Mèdes rebelles près de Kharkhar.*

[4] *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, pp. 172, 174, 175.

l'Abdadana dans le Zagros ou près de là, ils se placent à l'est du Naïri qui déborde considérablement à l'ouest de la région décrite.

Ainsi le texte de Ramannirar, qui témoigne de la conquête de la Médie par les Assyriens au IXe siècle avant Jésus-Christ, renferme aussi comme un abrégé méthodique de la géographie de la Médie et des contrées voisines à la même époque. De pareils titres lui assurent une haute valeur, sans qu'il soit besoin d'en tirer ce qu'il ne contient pas. Il est regrettable que Ramannirar néglige de nous dire dans ce fragment jusqu'où se sont étendues ses conquêtes en Médie; mais nous croyons qu'il subjugua seulement une partie du pays. Dans la supposition contraire, il n'eût pas manqué de dire : je soumis la Médie dans son ensemble, ainsi qu'il en use pour le Naïri et le Ginunbunda; il eût parlé des *Mèdes lointains*, comme le font ses successeurs, et comme il dit lui-même *le pays lointain d'Andiu*. Au surplus des faits postérieurs vont corroborer notre induction [1].

[1] M. G. Rawlinson (*Ancient Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 116) parle de sept expéditions de Ramannirar (dont il lit le nom *Vul-lush*) en Médie. Son assertion ne peut reposer que sur la tablette chronologique des *limmu*.

Ce document contient la liste des officiers assyriens investis du *limmu*, sorte de magistrature annuelle et à titulaire unique, et rattache au nom de chacun la mention de quelques évènements accomplis dans l'année où il était en charge, suivant les formules suivantes :

Sharpatibil de Natsibina. Vers le pays de Zaratt.
Mardukmalik turtan. Vers la ville de Guzana.
Bilqattsabat de la ville de Mazamua. Au pays.
Mardukshadua. Au pays. Vers la ville de Dihiri.
Thabubil de la ville d'Amidi. Révolte au pays de Libzu.

D'après l'interprétation généralement reçue, la formule *vers tel pays*, sert à enregistrer une expédition du roi en ce pays; *au pays*, indique que le roi est resté en Assyrie.

Sous le règne de Ramannirar, la tablette porte sept fois l'indication [cuneiform] que G. Smith a lue *Ana mat Madai* ou *Matai*. Mais cette lecture est rejetée avec raison par M. Schrader (*Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1re éd., p. 247) et par M. Fried. Delitzsch (*Wo lag das Paradies*, p. 247). Pour que le groupe fût susceptible de la lecture *Ana mat Madai*, *vers le pays des Mèdes*, il faudrait répéter le caractère [cuneiform], et encore cette manière d'écrire serait-elle peu régulière. Nous croyons que M. G. Rawlinson ne parlera plus des sept expéditions de Ramannirar (Vul-lush) en Médie dans la prochaine édition de son histoire.

CHAPITRE II.

Les Assyriens en Médie sous les successeurs de Ramannirar III.

I. — Nouvelle période d'obscurité. — Progrès de l'empire assyrien en Médie sous Teglatphalasar II. — Expédition dans l'Inde faussement attribuée a ce prince. — Colonisation de la Médie, continuée par Salmanasar III.

(781-722.)

A partir de Ramannirar III, les monuments assyriens nous manquent jusqu'à Teglatphalasar II. Les indications de la tablette chronologique des limmu ne concernent ni la Médie, ni les contrées voisines, excepté deux ou trois fois le Namri.

La principale inscription de Teglatphalasar II (745-727) débute par un tableau de l'empire assyrien qui renferme un renseignement utile à noter :

« (Teglatphalasar) roi qui, par le décret d'Assur, de Shamash, de Marduk,
» les grands dieux, depuis le Marrati de Bit-Yakin (golfe Persique) jusqu'au
» pays de Bikni, au lever du soleil, et depuis la mer du coucher du soleil
» jusqu'au pays de Mutsri (Égypte), depuis l'ouest jusqu'à l'est, a subjugué
» les pays et a exercé la royauté sur eux [1]. »

Dans le tableau si régulièrement tracé, l'empire est limité par deux lignes menées, l'une à l'est du sud au nord, l'autre à l'ouest du nord au sud. Le pays de Bikni qui marque l'angle nord-est de l'immense quadrilatère ainsi formé, est attribué à la Médie par Teglatphalasar et ses successeurs. C'est un point de repère qui nous guidera dans l'étude des passages relatifs aux Mèdes.

Le corps du document fournit des détails sur des expéditions dont la Médie fut en partie le théâtre.

« J'envahis dans toute leur étendue, dit Teglatphalasar, les pays de

[1] *Tablette de Teglatphalasar II*, ll. 2-4.

» Namri, de Bit-Sangibuti, de Bit-Kbamban, de Sukharzu, de Barrua, de » Bit-Zualzash, de Bit-Matti; la ville de Niqusha, le pays d'Umliyash, le » pays de Bit-Silanzai, de Parsua, de Bit-Zatti, de Bit-Abdadani, de Bit-» Kapsi, de Bit-Sangi, de Bit-Urzikki, de Bit-Ishtar, la ville de Zikruti, le » pays de Gizinikissi, de Nishshâ, la ville de Tsibur, la ville d'Urimzan, le » pays de Rahuzan, (le pays de) Pariya, le pays de Bustus, le pays » d'Ariarmi, le pays de *Id-Sharrani-itsur* (?), de *Salsukni* (?), d'Araquttu, » de Kar-Zipra, de Guqinana, de Bit-Sakbat, de Silkhazi qu'on nomme » *dannut* du Babylonien, le pays de Ruadi, de Bit-Dur, le pays d'Ushqaq-» qana, le pays des Shikraki d'or, canton du pays des Mèdes.

» Je tuai leurs soldats en grand nombre; j'emmenai 60,500 hommes » avec leurs biens, leurs chevaux....., leurs bœufs, leurs moutons, sans » nombre. Je renversai, je dévastai, je brûlai leurs villes, je les réduisis en » monceaux (de ruines) et en terrains à vignes.

» J'ajoutai au territoire d'Assur le pays de Namri, de Bit-Sangibuti, de » Bit-Khamban, de Sukharzu, de Bit-Barrua, de Bit-Zualzasch, de Bit-» Matti, la ville de Niqusha, le pays d'Umliyash, le pays de Bit-Silanzai, de » Parsua, de Bit-Zatti, de Bit-Abdadani, de Bit-Kapsi, de Bit-Sangi, de » Bit-Urzikki, la ville de Bit-Ishtar, la ville de Zikruti du pays des Mèdes » puissants; je réorganisai les villes qui s'y trouvent, j'y établis le respect » d'Assur mon maître, j'y plaçai les hommes des pays que ma main avait » conquis. Je mis à leur tête mes officiers comme préfets. J'élevai l'image » de ma royauté au pays de Tikrakki, dans les villes de Bit-Ishtar et de » Tsibur, au pays d'Ariarmi, au pays de *Id-sharrani-itsur* (?), dans la » ville de Silkhazi, qu'on appelle *dannut* du Babylonien [1]. »

L'inscription, très mutilée dans les lignes qui suivent, permet néanmoins de voir qu'après ses triomphes, le roi d'Assyrie reçut le tribut des Illibiens et de tous les chefs mèdes jusqu'au pays de Bikni.

Un peu plus loin, en un endroit également fruste, l'inscription laisse encore voir un nom propre d'homme, *Ashurdaninani,* suivi des mots : *vers le pays des Mèdes du lever du soleil.*

[1] *Ibid.*, ll. 29-42.

Les lacunes du texte sont heureusement comblées par un fragment de Teglatphalasar II, trouvé à Nimroud par G. Smith, et dont il a publié la traduction dans ses *Assyrian Discoveries*[1]. Dans ce texte, Teglatphalasar, après avoir énuméré les mêmes conquêtes que dans le passage cité, jusques et y compris Silkhazi, qu'il annexe, comme les localités qui précèdent, au territoire d'Assur, ajoute également que ses succès entraînèrent la soumission des princes mèdes jusqu'au pays de Bikni. Il termine par un renseignement important : « J'envoyai, dit-il, Ashurdaninani, mon général, chez les Mèdes » puissants qui habitent au lever du soleil. Il emmena cinq mille chevaux, » des hommes, des bœufs et des moutons en quantité innombrable. »

Considérons attentivement la narration citée :

Elle se développe suivant la formule que voici : *J'ai envahi tel et tel pays ; j'y ai fait du butin en tel et tel genre, et en telle quantité ; je les ruinai,* c'est la première partie. — Seconde partie : *Parmi les pays ravagés, j'ai ajouté tel et tel au territoire d'Assur ; je les ai repeuplés, je les ai réorganisés.*

Ce que nous rendons : *je réorganisai, je rétablis,* a été traduit bien à tort par d'autres : *je pris de nouveau*, et la seconde partie a passé de la sorte pour l'histoire d'une deuxième expédition[2]. Il n'est plus question de guerre dans le passage qui contient la deuxième énumération, mais des résultats durables que produisirent les expéditions de Teglatphalasar II dans les contrées mentionnées.

[1] 5e éd., p. 271.

[2] Les deux expressions assyriennes synonymes : *ana ishshuti atsbat,* et *ana ishshuti 'ibus,* signifient : *je refis, je rétablis.* Des exemples très clairs le prouvent. Sargon, dans les *Fastes,* ll 61 et 62, dit : J'assiégeai Kibaba de la ville de Kharkhar, je le pris, je l'emmenai captif lui » et les hommes de son pays ; je rétablis (*ana ishshuti atsbat*) cette ville ; j'y plaçai mes captifs, » je leur préposai un de mes officiers. » Il est évident qu'ici traduire : *je repris cette ville* serait absurde. Dans la même inscription, ll. 114-116, Sargon, ayant raconté qu'il avait conquis le pays de Kummukh avec soixante-douze villes qui en faisaient partie, et qu'il en avait réduit le peuple en captivité, ajoute : « *Nagu shuatu ana ishshuti atsbat,* je réorganisai ce canton, j'y » établis les hommes de Bit-Yakin, capture de ma main. » Ici le sens de *je repris* serait également déplacé; celui de *je rebâtis,* qu'a parfois très naturellement l'expression, ne convient pas davantage, car on ne rebâtit pas un canton (*nagu*). Dans notre cas le sens est encore plus certain. On n'a pas : *ana ishshuti atsbat,* littéralement : *je pris à nouveau,* mais *ana ishshuti 'ibush, je fis à nouveau, je rétablis.*



Nous trouvons dans une autre inscription le récit plus abrégé des mêmes faits :

« J'ai subjugué le pays de Bit-Khamban, de Sukharzu, de Bit-Barrua, de
» Bit-Zualzash, de Bit-Matti, la ville de Niqusha, le pays d'Umliyash, le pays
» de Bit-Silanzai, le pays de Parsua, le pays de Bit-Kapsi, jusqu'à la ville de
» Zikruti du pays des Mèdes puissants. Je mis à leur tête mes officiers comme
» préfets. Je reçus le tribut des chefs mèdes jusqu'au pays de Bikni [1]. »

Ces lignes reproduisent la seconde énumération du premier récit, supprimant quelques noms, comme il arrive souvent dans ces rédactions parallèles, mais assignant le même théâtre aux évènements, et donnant la même étendue aux conquêtes.

Les inscriptions de Teglatphalasar utilisées jusqu'ici suivent un ordre géographique dans l'histoire des guerres. Mais un autre document, dont on possède plusieurs fragments et plusieurs rédactions, se conforme à l'ordre des faits et raconte les expéditions année par année [2].

Dans le récit d'une guerre rapportée dans cette pièce à la deuxième année du règne, on voit figurer les noms de Bit-Zatti, Bit-Abdadani, Bit-Sangi. Les deux premiers noms ne se retrouvent point dans le récit beaucoup mieux conservé de la guerre rapportée à la neuvième année :

« Dans ma neuvième année, Assur, mon maître, me donna de la confiance
» et je marchai sur les pays de Bit-Kapsi, de Bit-Sangi, Bit-Urzikki, des
» Mèdes, de Bit-Zualzash, de Bit-Matti, d'Umliyash. Je renversai, je dévastai,
» je brûlai les villes de Bit-Ishtar, de Kindigiasu, d'Ubushu, d'Akhsibuna,
» de Girgira, de Kimbazkhat, avec les villes de leur voisinage. »

Le reste du texte, malgré ses lacunes, est encore assez intelligible. Teglatphalasar élève un monument de ses victoires dans la ville de Bit-Ishtar; il a affaire à un Upash, fils de Kapsi, qu'il poursuit dans les montagnes et dont il dévaste les états; il bat de petits princes du nom d'Usura, Burdada, etc.; il prend et détruit Tsibur; il parle ensuite de Kar-Ziprai, Bit-Sangibuti; il

[1] Layard, *Inscriptions*, planches XVII et XVIII, ll. 17-20.

[2] *Ibid.*, pl. LXVII, *a*, ll. 5-12 et pl. LXVIII, *a*, comparées avec pl. LXVIII, *b*, et pl. L, *b*. — M. Schrader, *Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's* II., etc., prouve que les deux séries de fragments sont identiques et émanent de Teglatphalasar II.

donne la chasse à des gens *qui avaient pris le fils de Babylone*, et termine par Silkhazi, *qu'on nomme dannut du fils de Babylone.*

Une autre rédaction un peu différente de l'inscription en forme d'annales assigne pour terme principal à l'expédition de la neuvième année le pays d'Umliyash, particularité dont on appréciera bientôt l'importance :

« Dans ma neuvième année Assur, mon maître, me donna de la confiance.
» J'allai au pays d'Umliyash. Je renversai, je saccageai, je brûlai les villes
» de Bit-Ishtar, de Kindigiasu, d'Ubushu, d'Akhsibuna..... de la ville de
» Bit-Ishtar. Upash, fils de Kapsi [1]..... »

Si on rapproche les récits des annales de celui qui a été rapporté en premier lieu, on voit que celui-ci a pour objet les deux guerres de Teglatphalasar dans les contrées orientales, bien qu'il n'offre en lui-même aucune indication formelle de cette dualité [2].

Essayons maintenant de déterminer avec quelque précision l'étendue des conquêtes de Teglatphalasar, auxquelles on a donné des proportions fabuleuses.

Le pays de Bikni, canton médique qui prévint l'arrivée des hordes d'Assur en se hâtant de payer tribut, la Médie orientale où le détachement d'Ashurdaninani fit une course de pillage sans résultat définitif, le pays d'Illibi qui se soumet spontanément comme le Bikni, et le pays d'Umliyash qui est

[1] Layard, *Inscriptions*, pl. LXIX, *b*, ll. 5-7.

[2] L'observation est de M. Schrader dont l'opuscule déjà cité *Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's* II., etc , nous a été d'un grand secours en cet endroit de notre travail.

Nous nous séparons néanmoins du savant auteur en quelques endroits. M. Schrader rejette le parallélisme que nous avons établi entre la *Tablette de Teglatphalasar*, ll. 29-42, et Layard, *Inscriptions*, planches XVII et XVIII, ll. 17-20. Il allègue, page 11, que la deuxième inscription étant muette sur des faits rapportés dans les annales à la huitième année du règne de Teglatphalasar II, elle doit avoir été rédigée plus tôt et ne saurait contenir la mention d'évènements arrivés dans le cours de la huitième année; il dit encore que le premier récit, parlant d'une guerre aux pays d'Araqutu et d'Ariarvi (ou Ariarmi), nous mène beaucoup plus à l'est que le dernier. — La réponse à ces difficultés est fort simple. Une inscription historique ne comprend pas nécessairement tous les évènements d'un règne jusqu'au moment de sa rédaction. Ce qui le prouve, c'est que le recueil de Layard offre à la planche XII une inscription de Salmanasar II, qui, après le préambule ordinaire, passe immédiatement à la dix-huitième campagne du roi; quant à l'Araqutu et à l'Ariarvi, ils nous mènent si loin à l'est, parce qu'on les a identifiés contre toute vraisemblance, ainsi qu'il sera démontré, avec l'Arachosie et l'Arie.



donné dans une des relations comme le terme de l'expédition, sont probablement, dans leur direction respective, c'est-à-dire au nord-est, à l'est, au sud-est et au sud, les contrées les plus éloignées de l'Assyrie parmi celles qu'énumère le récit de Teglatphalasar.

En effet, le pays de Bikni placé au nord-est de l'empire dans la description de Teglatphalasar, occupe nécessairement aussi une extrémité dans le groupe partiel que nous considérons. Les Mèdes orientaux ne peuvent par conséquent se trouver qu'au sud du pays de Bikni. Quant aux Illibiens, qui vont se distinguer désormais par leur résistance à la domination assyrienne, et qui, pour jouer ce rôle, doivent avoir été une tribu puissante, nous sommes tenté de les identifier avec les Élyméens, Ἐλυμαῖοι, de Strabon. En effet, *Illib* ou *Ellib* a pu devenir *Elym*, qui est le thème du dérivé Ἐλυμαῖος, dans la bouche des Grecs de l'époque macédonienne, comme la forme biblique du nom de Sennachérib est devenue *Sennacherim* dans le livre de Tobit. En outre, les Élyméens de Strabon occupent le territoire où se placent naturellement les Illibiens des inscriptions; et ils se distinguent des Élamites, les Susiens de Strabon, par un trait essentiel : ils ont su défendre leur indépendance contre les Perses, les Macédoniens, et les Parthes [1]. Mais si les Illibiens sont identiques avec les Élyméens de Strabon, leur pays était situé entre la Médie d'une part, et de l'autre l'Élam que Teglatphalasar n'a pas inquiété dans les deux guerres dont il s'agit. Il occupait donc aussi une situation extrême dans le groupe. Il en est de même de l'Umliyash, *terme principal de la deuxième expédition.* L'Umliyash, formellement identifié, ou tout au moins mis en relation très proche, avec l'*Abnunna* accadien, pays mentionné à plusieurs reprises par les tablettes de contrat trouvées dans la basse Babylonie, se place naturellement, puisqu'il est situé sur la rive gauche du Tigre, entre la Chaldée et l'Élam [2]. C'est un pays sémitique, à en juger par le nom de Bit-Ishtar, ville qui en fait partie, et par les relations qui existaient entre les cantons voisins et Babylone. Il faut également regarder comme sémitiques, et situer entre la Chaldée et l'Élam, les villes de Kindigiasu, d'Ubushu, d'Akhsibuna, de Girgira et de Khimbazkhat, les pays

[1] Strabon XVII, I, 17, 18.
[2] Cf. Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies,* pp. 230, 231.

de Bit-Sangibuti, de Bit-Kapsi, que les historiographes de Teglatphalasar groupent autour de l'Umliyash. Plusieurs autres contrées de la liste sont probablement sémitiques. Tels sont le Namri que nous connaissons déjà, l'Abdadani dont le roi porte le nom assyrien *Mannukitsabi* [1], le Bit-Sakbat que Sargon place aux frontières d'Élam [2]. Enfin les localités médiques ne sont pas énumérées à part, mais confondues avec les localités sémitiques. Tant d'indices réunis ne prouvent-ils pas que les deux guerres ont eu pour principal théâtre les pays sémitiques de la rive gauche du Tigre avec le versant occidental du Zagros, et que les acquisitions territoriales de Teglatphalasar II en Médie ont été insignifiantes?

A la fin du règne de Teglatphalasar II, la Médie semble divisée, au point de vue politique, en trois régions : à l'ouest, quelques cantons effectivement subjugués et occupés par les Assyriens; au delà, des cantons tributaires; plus loin encore, des cantons indépendants, ravagés en partie, mais non domptés, par Ashurdaninani.

Les conquêtes de Teglatphalasar furent suivies d'un remaniement de population. Les tribus soumises furent arrachées en partie à leur sol, et remplacées par des captifs originaires d'autres pays.

M. Lenormant a donné des proportions beaucoup plus grandes aux exploits de Teglatphalasar. Moyennant un commentaire très ingénieux, mais inadmissible, des listes géographiques contenues dans le premier extrait cité, il a mené le roi d'Assyrie jusque dans la vallée de l'Indus [3].

Supposant que les listes de Teglatphalasar figurent des itinéraires, il commence par le lancer dans la direction du nord-est.

« La contrée appelée *Namri* touchait immédiatement à l'Assyrie du côté du » nord-est.... La situation précise du pays de *Namri* est déterminée par l'obé» lisque de Nimroud, qui nous fait voir Salmanasar IV [4], dans sa seizième

[1] Layard, *Inscriptions*, pl. LI, *b*, l. 11. — Cf. Schrader, *Zur Kritik*, etc., pp. 23, 24. — *Mannu-ki-tsabi* est composé de trois mots assyriens signifiant : *Qui est comme les tsabi?*, et rappelle l'hébreu *Mi-cha-ël, qui est comme Dieu?*.

[2] *Fastes*, l. 139.

[3] *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, année 1870, pp. 48-55, 69-71.

[4] C'est notre Salmanasar II.

» campagne, pénétrant dans ce pays aussitôt après avoir franchi le Zab. Il » correspond donc à la chaîne du mont Choatras des géographes classiques. »

C'est une première erreur. Avec M. Schrader [1], nous avons déjà placé le Namri, au sud-est de l'Assyrie, pour deux raisons, entre autres. Premièrement, Salmanasar, dans la campagne de sa vingt-quatrième année, rencontre le Namri au sud du Zab *inférieur;* deuxièmement, le Namri est voisin de la Médie au sens assyrien.

Grâce à la fausse direction où il s'engage, M. Lenormant retrouve le Barrua de Teglatphalasar dans la *Vera*, Οὔερα, de Strabon, et le pays de Matti dans les Ματιηνοὶ d'Hérodote [2]. Mais ces rapprochements ne sont pas légitimes dans son système d'explication; car la Οὔερα de Strabon était située dans la Médie Atropatène, à l'est des Ματιηνοὶ d'Hérodote, tandis que Teglatphalasar rencontre Barrua avant Bit-Matti *dans sa marche.* Il faudrait que ce prince, allant à la conquête de l'Inde, fût revenu sur ses pas pour prendre Bit-Matti après Barrua.

S'il voulait atteindre l'Inde, Teglatphalasar ne pouvait maintenir toujours son itinéraire dans la direction du nord-est : « A partir du pays des Matiens, » dit M. Lenormant, nous devons, à cause des noms qui viendront un peu » plus tard, le considérer comme s'infléchissant plus directement à l'est, pour » rejoindre le pays des Parthes. Comme la contrée de Ragæ n'y est pas » nommée, il est à supposer que Teglathphalasar, de même que plus tard » Alexandre le Grand se rendant en Hyrcanie, passa au nord du mont » Elbourz, entre cette montagne et la mer Caspienne. »

M. Lenormant placerait volontiers dans ces parages Niqusha, et Taranzai (ou d'après une autre lecture Silanzai). En tout cas, d'après lui, c'est près de là qu'il faut situer le Parsua. Car « Binlichchus (Ramannirar) III enregistre » le Parsua parmi les contrées voisines de la *mer du soleil levant,* c'est-à-dire » de la Caspienne. »

Nous savons déjà ce qu'il faut penser de l'identification de la *mer du soleil*

[1] *Keilinschrift und Gesch.*, p. 170.

[2] Sur les Ματιηνοὶ orientaux d'Hérodote, qui sont les mêmes que les Ματιανοὶ de Strabon, voir Hérodote, I, 189; III, 94; V, 49; sur les Ματιηνοὶ occidentaux, I, 72, VII, 72. Cf. G. Rawlinson, *Herodotus,* t. I, p. 196, note 2, p. 309, note 9; H. Stein, *Herodotus erklärt,* t. I, p. 87, note 6.

levant et de la mer Caspienne dans le texte de Ramannirar III, et de la place assignée ici au Parsua [1].

M. Lenormant retrouve ensuite Urzikki en Hyrcanie, par un procédé fort simple :

« Isidore de Charax nomme sur la frontière méridionale de l'Hyrcanie » une ville qu'il appelle Ἀσαάκ, et il ajoute que c'est là qu'Arsace fut pro- » clamé. Cette dernière indication porte assez naturellement à corriger en » Ἀρσακ la leçon des manuscrits, et à supposer que l'auteur de la dynastie » des Parthes tirait son nom de la ville d'*où il était originaire* [2] et où il » avait placé le premier siège de son autorité. Cette conjecture, *très plausible* » *par elle-même*, est confirmée par le nom *Urzikki* de notre monument » assyrien, qui correspond d'une manière *très séduisante* avec *Arsac.* »

M. Lenormant identifie ensuite *Bit-Ishtar,* avec Ἀσταυηνή ou Ἀσταβηνή mentionné par Isidore et situé dans la Parthyène, en corrigeant ce nom en Ἀσταρηνή comme il a corrigé Ἀσαάκ en Ἀρσακ. Il ajoute en forme de corollaire que le nom se retrouve encore aujourd'hui dans *Aster-Abad*. Il y a cependant une petite difficulté, car *Bit-Ishtar,* nom purement assyrien signifiant *maison de la déesse Ishtar,* semble ne pas convenir à une localité située à l'est de la mer Caspienne. Mais « il est probable, dit M. Lenormant, » que le scribe, comme on le voit dans quelques exemples [3], aura été guidé » par une analogie de son qui lui aura permis de chercher un sens dans » la langue assyrienne au nom étranger qu'il avait à écrire. »

Nous verrons dans la suite l'inutilité de cette explication, à laquelle nous accorderions en d'autres circonstances un infime degré de probabilité. Suivons M. Lenormant :

« *Zikruti* a été assimilé par M. Norris aux Σαγάρτιοι d'Hérodote (I, 125), » *distincts des Sagartiens de la Médie.* Nous adoptons entièrement ce rappro- » chement, car la situation de ces *Sagartii* immédiatement au sud de la

[1] Voir plus haut, pp. 80, 81.

[2] Ce qu'Isidore ne dit pas du tout : il affirme seulement qu'Arsace a été proclamé roi à Asaac :

Πόλις δὲ Ἀσαὰκ ἐν ᾗ Ἀρσάκης (manuscrits : ἐν ὡλαρσακης) πρῶτος βασιλεὺς ἀπεδείχθη. C. Müller, *Geographici græci minores,* t. I, pp. 251, 252.

[3] Il serait utile de les citer.

» Parthyène justifie leur place à cet endroit de la liste. Mais ici *Zikruti* est » une ville, sans doute la capitale du pays. »

M. Lenormant prétend donc que la ville de *Zikruti* n'est pas située en Médie. Mais Teglatphalasar affirme le contraire en termes formels : *Zikruti ville du pays des Mèdes, Zikruti sha mat Madai*, dit-il dans un autre texte [1], négligé par M. Lenormant. Le passage est décisif, quand même il se rapporterait à une autre campagne de Teglatphalasar II; car il y est question du même pays et du même ensemble de localités. L'expression *Zikruti sha mat Madai*, *Zikruti du pays des Mèdes,* se lit aussi dans l'inscription étudiée par M. Lenormant, à la ligne 36, immédiatement après les lignes qui ont été l'objet de son travail. Mais comme le caractère qui exprime la syllabe *zik* en cet endroit a été restitué par conjecture, nous nous appuyons avant tout sur l'inscription publiée dans le recueil de M. Layard [2].

Tsibur, Urimzan (ou Urivzan), Rahushan, Paria, Bustus, sont identifiés avec Σαφρι ou Σιφάρη, Urva, Ῥαγαῦ ou Ῥαγαιάν, Φρα et Βιύτ (corrigé en Βιστ de manière à ressembler au *Bist* ou *Bost* actuel), localités situées d'après les classiques et le Zend-Avesta, dans la Parthyène et plus à l'est encore. — Une identification, une seule, celle de *Nishsha* avec la *Nisa* des Parthes, serait vraisemblable s'il était démontré d'ailleurs que Teglatphalasar a suivi la direction qu'on lui assigne.

Le savant assyriologue découvre dans l'*Arachosie* et l'*Arie* des classiques, l'*Araquttu* et l'*Ariarmi* ou *Ariarvi* de Teglatphalasar. Malheureusement, dans le texte assyrien de Béhistoun, comme M. Lenormant le reconnait, les noms de l'Arachosie et de l'Arie se lisent *Arukhatti* et *Arievu* sensiblement

[1] Layard, *Inscriptions*, pl. XVII, l. 18. M. Patkanoff a signalé ce passage capital dans un travail intitulé : *Une campagne imaginaire de Teglatphalasar II,* écrit en russe, que nous ne connaissons que par le compte rendu de M. de Dillon dans l'*Athenæum belge*, 1er mars 1880.

[2] La restitution *Zikruti* (*W. A. I.*, t. II, pl. LXVII, l. 36) de Sir Henri Rawlinson et de Norris est certaine. Mais nous tenons à ne nous autoriser que de témoignages indiscutables. — Une année après la publication de son travail sur l'expédition de Teglatphalasar II dans l'Inde, M. Lenormant (*Lettres assyr.*, t I, p. 48) dit, en se référant à cette étude, que *Zikruti* s'écrit en assyrien [illegible] = *Mat* (*pays*) *de Zikruti.* Nous ne nierons pas que cela se rencontre quelque part, mais nous nous abstenons d'en tenir compte aussi longtemps que l'endroit ne sera pas indiqué. Du reste la chose importe peu.

différents d'*Araquttu* et d'*Ariarmi*. Or, le babylonien et l'assyrien sont une seule langue; les différences qu'ils présentent sont tout à fait insignifiantes. Il est donc à croire qu'ils désignaient l'Arachosie et l'Arie par des termes identiques, savoir *Arukhatti* et *Arievu* puisque ces deux noms seuls sont constatés.

L'aspirée *kh* qui est originale dans le nom de l'Arachosie, comme le prouvent le persan *Arukhatti* et le grec Ἀραχωσία, Ἀραχωτοί, ne causait aucune difficulté aux Assyriens, ni pour la prononciation ni pour l'écriture. Ils ont dû la maintenir. Le changement de *kh* en *q*, dans leur bouche est invraisemblable.

On nous assure, il est vrai, que les scribes chargés de rédiger le texte babylonien pour les inscriptions trilingues des Achéménides aimaient souvent mieux calquer les noms propres sur le persan que d'employer les formes assyriennes, et M. Lenormant cite trois exemples de cet usage : *Arukhatti* pour *Araquttu*, *Arievu* pour *Ariarvi* et *Biddishkhuris* pour *Patusharra* [1], comme si l'identité de ces noms était démontrée. Qu'on ne dise pas que la chose est évidente par elle-même, car trois exemples sont absolument insuffisants.

Ayant mené Teglatphalasar jusqu'à Bustus, qui serait le Bost actuel, à l'entrée de l'Arachosie, M. Lenormant éprouve un léger embarras :

« Jusqu'à présent, dit-il, nous avons vu notre liste observer avec une
» scrupuleuse fidélité l'ordre géographique et marquer étape à étape la route
» que suivit l'armée du monarque ninivite. L'inspection de la carte ferait
» donc attendre immédiatement après *Bustus* le nom d'*Araquttu*, déjà
» reconnu par M. Norris comme celui de l'Arachosie...... Mais le nom
» d'*Araquttu* n'apparaît qu'après un intervalle que remplissent trois autres
» noms de provinces ou districts, et le premier de ces trois noms semble
» nous faire revenir sur nos pas. C'est en effet *Ariarvi*, déjà identifié par
» M. Norris, *où l'on ne saurait hésiter* à reconnaître avec le savant anglais
» le *Haraêva*, du Vendidad-Sadé, le *Haraiva* du texte perse de Béhistoun,
» *Arievu* du texte babylonien, en un mot l'Arie des Grecs. »

On se croirait fourvoyé, mais il y a moyen de s'en tirer :

« Je remarque, continue M. Lenormant, que *dans le récit de la seconde*

[1] *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 67.

» *expédition* Teglathphalasar passe directement de *Tsibur* dans le pays » d'*Ariarvi*, puis dans celui qui est également nommé aussitôt après dans » la première liste. *J'en conclus* qu'à partir de Tsibur *il doit* y avoir bifur- » cation de deux routes convergeant sur *Araquttu* et *suivies probablement* » *par deux colonnes distinctes de l'armée assyrienne,* la première dont nous » avons vu tout à l'heure les stations, passant par Phra et Bist, la seconde, » à laquelle nous en sommes maintenant, traversant l'Arie, la vallée de » l'Etymander et le pays de Sattagydes. »

Notons avec soin le *probablement* qui domine l'expression d'une hypothèse si peu plausible. Ce n'est pas la faute de l'auteur, si des écrivains plus audacieux marchant sur ses traces ont effacé un adverbe si essentiel.

De l'Arachosie, Teglatphalasar passe enfin dans l'Inde par des procédés encore plus hardis :

« L'Arachosie, dit M. Lenormant, ne fut pas le terme de l'expédition de » Teglatphalasar. La liste contient encore plusieurs noms après celui d'*Ara-* » *quttu,* et, *comme il est vraisemblable que pendant toute son étendue elle* » *suit une marche aussi régulière,* nous sommes *en droit* de les considérer » comme désignant des pays encore plus éloignés de l'Assyrie. *Mais ici* » *les identifications que nous proposerons, prennent un caractère plus con-* » *jectural.* »

L'aveu nous suffit, et nous nous contentons d'attirer l'attention sur un seul point. Parmi les localités qu'il place dans la vallée de l'Indus, M. Lenormant signale *Silkhazi que les Babyloniens appellent Ruadi.* Car c'est ainsi qu'il rend les mots de l'inscription que nous avons traduits : *Silkhazi qu'on nomme dannut (forteresse) du Babylonien,* et notre traduction est certainement exacte. Teglatphalasar, en effet, parle deux fois et dans les mêmes termes de Silkhazi, sur la tablette qui a fourni à M. Lenormant la matière de son travail, et la seconde fois le nom de *Ruadi* ne figure pas dans le texte [1].

[1] Voici le second passage : *Tsalam sharrutiya ina mat Tikraki, 'ir Bit-Ishtar, 'ir Tsibur, mat Ariarmi, mat Id-Sharrani-'itsur* (?), *'ir Silkhazi sha dannutu sha habal Babilu iqabbu-shuni 'ulmid.* M. Schrader (*Zur Kritik* etc., p. 11) traduit : *Silkhazi welches sie die Feste* (dannutu) *Babylon's nennen.* Sans doute par inadvertance, il n'a pas remarqué entre *Sha dannutu* et *Babilu* le mot *habal* exprimé par l'idéogramme [cunéiforme]. G. Smith (*Assyrian Discoveries,*

Ainsi les paroles de Teglatphalasar font entendre que Silkhazi au lieu d'une localité indienne, est une forteresse des bords du Tigre. Nous regrettons la nécessité où nous sommes de rejeter une interprétation qui a été le point de départ de considérations très intéressantes sur des relations directes supposées entre Babylone et l'Inde dans l'antiquité.

Après l'examen critique du travail de M. Lenormant, travail destiné par sa forme savante et son mode de publication à un nombre restreint de lecteurs, il est assez curieux de voir comment les résultats en ont été présentés au grand public. M. Maspero s'est chargé de cette tâche, et s'en est acquitté avec un talent incontestable, qui a servi malheureusement, cette fois encore, à donner du crédit à une erreur historique.

« Au printemps de 736, dit M. Maspero, Touklat-habal-asar envahit le » Namri pour la seconde fois depuis son avènement, et monta jusqu'au » district de Barroua et au pays de Matti, sur les bords du lac d'Ourou- » miyèh. Il tourna ensuite à l'est, et, longeant la rive méridionale de la » mer Caspienne, parvint au pays de Partsoua, dont il prit les principales » villes : Abdadan (aujourd'hui Abadan), Ourzikki (Ἀρσαx, corrigé d'Ἀσαάx, » d'Isidore de Charax, § 12, édit. C. Müller), et Istar (aujourd'hui Aster- » Abad). Ses prédécesseurs s'étaient arrêtés dans ces parages et ne s'étaient » pas souciés de s'éloigner davantage de l'Assyrie : il se lança dans la direc- » tion du mont Nâl (peut-être le Paropamisos, peut-être la chaîne qui sépare » l'Arachosie de l'Inde [1]), traversa les districts de Zikrouti (les Σαγάρτιοι » d'Hérodote), de Nissa, de Tsibour, *puis divisa son armée en deux* » *colonnes*, dont l'une descendit vers le sud, dans la direction du lac » Hamoun, par les provinces du Paria et de Boustous, tandis que l'autre » continuait vers l'est, à travers l'Ariarva (Arie) et la vallée de l'Etymander.

5e éd., p. 261), malgré l'absence du signe du pluriel après [cuneiform], traduit : *Silhazi, which the Babylonians call strong*. Nous avons tenu compte de tous les mots, et du nombre singulier de *habul*, *fils*, qui l'empêche d'être sujet d'un verbe au pluriel, *iqabbu*, *ils disent*, *ils nomment*, *on nomme*.

[1] La table chronologique des limmu (voir plus haut, p. 84), enregistre à la neuvième année de Teglatphalasar II une expédition (?) vers le mont Nâl; une des deux expéditions de ce prince dans les contrées orientales a eu lieu pareillement la neuvième année de son règne. De là l'identification proposée du mont Nâl avec le Paropamisus ou avec la chaîne qui borne l'Iran à l'est.

» Les deux divisions se réunirent dans l'Araqouttu (Arachosie) et, conti-
» nuant leur pointe vers le sud, arrivèrent dans la vallée de l'Indus au pays
» de Sakbati (les Σαμβαταί de Ptolémée) et de Silkhazi, auquel les marchands
» babyloniens qui fréquentaient ces parages donnaient le nom de Rouad.
» Ce fut le terme de leur marche : elles regagnèrent l'Araqouttou par
» Ousqaqqana et les cantons orientaux de la Gédrosie, puis rentrèrent à
» Ninive par la route qu'elles avaient suivie en allant. Des conquêtes aussi
» lointaines ne pouvaient être qu'éphémères : Touklat-habal-asar était à
» peine de retour en son royaume, que les nouvelles provinces se soule-
» vèrent. Il revint sur ses pas et pénétra jusqu'en Arie. L'autorité de l'Assyrie
» dura quelques mois à peine après son départ, mais le souvenir de cette expé-
» dition ne s'éteignit pas. Longtemps après Touklat-habal-asar, on savait
» que les Assyriens avaient dominé un moment les pays au sud du Caucase
» indien, mais on attribuait à Sémiramis tout l'honneur de la conquête. *Il*
» *appartenait à la science moderne de redresser cette erreur et de rendre à*
» *qui de droit tout le mérite de cette grande entreprise* [1]. »

Fort heureusement la science moderne offre des résultats beaucoup mieux établis que l'expédition de Teglatphalasar II aux pays qu'arrose l'Indus. Il est vrai aussi que le travail qui a enfanté une si brillante imagination sera de quelque utilité pratique. Il montrera comment la fable des exploits de Sémiramis a pu s'accréditer chez les anciens, et quelle indulgence méritent les historiens de l'école de Rollin, qui l'ont considérée comme un écho d'événements réels défigurés par la légende. L'expédition attribuée à Teglatphalasar II est même à certain point de vue plus fabuleuse que celle de Sémiramis. Car en calculant d'après les données de MM. Lenormant et Maspero et tenant compte du minimum de détours nécessaires, on trouve que l'armée assyrienne a parcouru 7,000 kilomètres en huit ou neuf mois, prenant des villes et ravageant des provinces sur son passage.

Malgré tant d'invraisemblance, la réalité du fait a été admise, outre M. Maspero, par M. Finzi; MM. Max Düncker, Ménant et Schrader se sont

[1] *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3e éd., pp. 371, 372. — Les éclaircissements donnés entre parenthèses dans la page citée sont des notes de M. Maspero.

contentés de mener Teglatphalasar jusqu'en Arachosie, sans s'aventurer jusqu'à l'Indus. Mais MM. Patkanoff et Fried. Delitzsch ont justement protesté contre des exagérations si compromettantes pour la science [1].

Les monuments de Salmanasar V, qui régna peu d'années (726-722) font défaut jusqu'à ce jour. On connaît ce prince par la mention qui en est faite sur les tables des éponymes (Limmu), et par la Bible qui nous apprend qu'il établit des colons israélites dans les villes des Mèdes [2].

II. — Apogée de l'empire assyrien sous Sargon. — Développements de la puissance assyrienne en Médie. — Constitution politique de la Médie.

(722-704.)

Sargon a occupé le trône environ dix-sept ans, et ses documents qui vont jusqu'à sa quinzième année, permettent de déterminer l'étendue de son empire à l'est et d'apprécier l'action qu'il exerça sur la Médie et les contrées voisines.

[1] Finzi, *Ricerche per lo studio dell' antichita Assira*, pp. 317 et suiv.; Max. Düncker, *Geschichte des Altertums*, 5e éd., t. II, pp. 260-262, et t. IV, p. 15; Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 147; Schrader, *Zur kritik der Inschr. Tiglath-Pileser's II*, etc., p. 11; Patkanoff, *loc. cit.* (voir plus haut. p. 44, note 3); Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 100.

Voici comment s'exprime le dernier auteur :

« Eine Linie von dem Mittelpunkt der Südküste des Kaspischen Meeres zum persischen Meere » gezogen, bezeichnet die auch nicht von Salmanassar II und Tiglathpileser II nach Osten hin » überschrittene Grenze der assyrischen Machtsphäre..... Dass aber Tiglathpileser II das Unglau- » bliche geleistet habe und bis nach Arachosien, also etwa bis zur heutigen Stadt Kandahar » in Afghanistan vorgedrungen sei wie auch Duncker noch annimmt, beruht auf Taüschung » entfernter Namensanklänge, insonderheit von assyr. Araquttu an Arachosien, welches jenes » aber schon deshalb nicht bedeuten kann, weil der name Arachosien (Altpers. *Harauvati*) im » Babylonischen vielmehr durch Arukhatti (*Behistun.* 79, 84. NR. 15) wiedergegeben wird. » Nicht minder war natürlich die Meinung Norris', dass unter dem von Ramânnirâri genannten » ferngelegenen Land Andiu, Andia ..... Indien zu verstehen sei, eine nur vorübergehende » Vermutung dieses Gelehrten; auch das Land Andiu lag leicht nachweisbar innerhalb der » oben bezeichneten östlichen Grenzlinie. »

[2] II *Rois*, XVII, 6.

Citons en premier lieu le panorama placé en tête des *Fastes* de Sargon [1], la mieux conservée des deux grandes inscriptions de son règne :

« Depuis Yatnana (Chypre) qui est au milieu de la mer du soleil cou-
» chant, jusqu'au territoire de Mutsuri (Égypte, inclusivement [2]) et de
» Mushki (pays des Moschiens), j'ai exercé la domination sur le vaste pays
» d'Akharri (Phénicie), sur le pays de Khatti (Syrie) en entier, sur l'ensemble
» du pays de Gutî, sur le pays des Mèdes lointains du territoire de Bikni [3],
» jusqu'au pays d'Illibi, de Rashi qui est à la frontière d'Élam du côté du
» Diglat (Tigre), — sur les tribus d'Ituh, de Rubuh, de Kharilum, de Kal-
» dudu, de Khamranu, d'Ubulum, de Rukha, sur la tribu des Lihtai, aux
» bords du Surappi et de l'Uknu, — sur les tribus de Gambulu, de Khin-
» daru, de Puqudu, des archers (?) Suti, du pays de Yatbur aussi grand

[1] Lignes 16-22.

[2] Le mot *inclusivement* est inséré dans le but de prévenir des équivoques. Les expressions assyriennes *adi pad Mutsuri u Mushki, jusqu'au pad d'Égypte et du pays des Moschiens,* sont toujours traduites *jusqu'aux frontières d'Égypte et du pays des Moschiens,* comme si aucune partie de l'Égypte et du pays des Moschiens n'avait été comprise dans l'empire de Sargon, ou, ce qui est la même chose, ne lui avait payé tribut. Le contraire est pourtant affirmé dans les *Fastes,* ll. 27 et 151. C'est que le mot *pad,* traduit *frontière,* signifie en réalité quelque chose d'étendu. Adopter cette signification est le seul moyen de rendre le langage de Sargon raisonnable. Que signifierait en effet : *j'ai régné depuis l'île de Chypre jusqu'aux frontières d'Égypte,* si l'Égypte était tout entière en dehors de la domination assyrienne? Que signifierait plus loin : *j'ai dominé depuis Bit-Yakin jusqu'au pad de Dilmun,* Dilmun étant une île du golfe Persique, si *pad* avait le sens de frontière?

Ajoutons trois exemples où le sens de *pad* est des plus clairs.

Teglatphalasar Ier dit dans sa grande inscription, col. VI, ll. 36, 38 : *Mat Qumani rapashta ana sikhirtisha ana shipiya ushiknisch,* c'est-à-dire, *j'ai mis sous mes pieds le vaste pays de Qumani en entier,* et avec une variante : *Mat Qumani rapashta ana pad gimrisha akshud, ana shipiya ushiknish,* c'est-à-dire, *je pris selon l'étendue* (pad) *de sa totalité le vaste pays de Qumani, je le mis sous mes pieds.* On ne saurait interpréter, pensons-nous, *ana pad gimrisha, selon la frontière de sa totalité,* ce à quoi on est réduit quand on donne à *pad* le sens de frontière.

Teglatphalasar II, dans sa principale inscription, l. 14, parle d'une ville de Pillatu qui est du *pad* d'Élam, et Pillatu est expressément attribué au territoire d'Élam par Sennachérib, *Bull inscriptions,* IV, l. 95.

Sargon rapporte (Botta, *Monument de Ninive,* t. IV, pl. 101), qu'un prince Yaman, d'Azot, de peur de tomber entre ses mains, *s'enfuit aux frontières d'Égypte du pad de Milukhkhi.* Or Yaman était bien dans le *territoire* de Milukhkhi, car le roi de Milukhkhi, de peur de se compromettre aux yeux de Sargon, s'empara de Yaman et le lui livra.

[3] *Jusqu'au pays lointain du pad de Bikni.* Sur le sens du mot *pad,* voir la note précédente.

» qu'il est, — jusqu'aux villes de Samhuna, de Bab-Dur, de Dur-Tiliti, de » Khilimmu, de Pillatu, de Dunnishamash, de Bubi, de Tul-Khumba, au » territoire d'Élam, — sur le pays de Karduniash haut et bas, — sur » Bit-Amukhani, Bit-Dakkuri, Bit-Shilani, Bit-Sahalla, du pays de Kaldi » aussi grand qu'il est, — sur le pays de Bit-Yakin qui est au bord du » Nahar Marrati (golfe Persique), jusqu'au territoire de (l'île de) Dilmun. »

Les grandes lignes du panorama se découvrent d'elles-mêmes. Sargon trace d'abord à l'ouest de son empire une zone extrême déterminée par l'Égypte, l'île de Chypre et le pays des Moschiens. En deçà de cette ligne il range, allant du sud au nord et au nord-est : la Phénicie, le pays de Khatti (Syrie), dans lequel Sargon comprend le pays de Kummuch [1], voisin de l'Arménie; l'ensemble du pays de Guti, nom collectif sous lequel sont compris l'Arménie et les pays voisins, et assez loin à l'est [2], puisque Sargon passe immédiatement de là au pays de Bikni, qui est probablement la Rhagiane. Du Bikni, Sargon nous mène jusqu'en Illibi, par une zone qui embrasse la majeure partie de la Media Magna sans la comprendre nécessairement tout entière. Il mentionne ensuite le pays de Rash, en le marquant comme un point de repère à la frontière (occidentale) de l'Élam. Il descend la rive gauche du Tigre, et, parcourant une série de petits districts, arrive aux marécages de l'Uknu, sur le golfe Persique [3]. Il rattache à cette ligne, se

[1] *Fastes*, l. 138 : *le pays de Kummukh qui est dans le pays de Khatti.*

[2] Salmanasar, *Inscription des portes de Balawat*, col. II, 6; col. III, 3, s'exprime ainsi :

« Aramu du pays d'Urarthu, se fia à la puissance de son armée; il la convoqua tout entière » et marcha contre moi pour me livrer bataille. Je le mis en déroute..... Pour sauver sa vie il » escalada des montagnes d'un accès difficile. Je remplis de frayeur comme le dieu Dabara le » vaste pays de Qutî. Depuis la ville d'Arzashkun jusqu'au Gilzani, depuis le Gilzani jusqu'au » Khubushkia, comme Raman, le dieu de l'inondation, je fis tomber sur eux (ceux de Qutî) » l'épouvante; j'établis la crainte de ma puissance sur tout l'Urarthu. »

On voit que le pays de Qutî comprenait une suite de contrées, depuis le haut Euphrate jusque près du lac Ouroumia.

Sur l'identité de Qutî et de Gutî, voir Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, pp. 233-237. — La carte annexée à cet ouvrage place le pays de Qutî sur le cours supérieur de l'Adhem et du Diyalâ, et lui assigne une situation fort différente de celle que nous lui donnons.

[3] L'Uknu n'est pas à proprement parler un fleuve, mais plutôt le delta, ou une partie du delta de l'Euphrate et du Tigre. Teglatphalasar II rapporte (Layard, *Inscriptions*, pl. XVII, ll. 5 et 6, et *W. A. J.*, t. II, pl. LXVII, l. 9) qu'il s'empara du territoire d'Arumu *jusque dans*

tournant vers l'est, les tribus du pays de Yatbur, *situé aux frontières d'Élam* [1], et plus à l'est quelques villes de l'Élam [2]. Se plaçant alors à un point remarquable, aux frontières de Syrie, il descend l'Euphrate parcourant le pays de Karduniash, les quatre districts de la Chaldée (distincte de la Babylonie [3]), le pays de Bit-Yakin, pour achever par l'île de Dilmun dans le golfe Persique, le cercle immense commencé à l'île de Chypre dans la Méditerranée.

L'effet grandiose du panorama est produit par la simple disposition des parties, sans aucun artifice de langage.

(adi libbi) l'Uknu qui est au bord de la mer; Sargon (cité par Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 28) accompagne le nom *Uknu* de l'épithète *martsu*, *difficilement praticable*, qui se dit souvent des terrains difficiles à traverser et jamais des fleuves. Peu importe que le nom de l'Uknu soit précédé du même signe déterminatif que les noms de fleuves, puisque ce signe précède aussi le mot *agammu* qu'on traduit *marais*.

[1] *Fastes*, l. 150.

[2] Le texte du panorama n'est pas assez formel pour nous autoriser à attribuer au pays d'Élam toute la série de villes dont Samuhna et Tul-Khumba marquent les termes extrêmes. Car le mot assyrien *sha* qui marque le rapport de génitif et que nous traduisons par *de* (*du* pays d'Élam) peut n'établir cette relation qu'entre le dernier nom de ville *Tul-Khumba* et le nom qui suit : *pays d'Élam*. Mais Ashurbanipal compte avec *Tul-Khumba* deux autres villes de la série parmi les cités d'Élam révoltées contre lui, et l'induction nous permet d'y ranger les autres (Smith, *Assurbanipal*, p. 242). Sennacherib attribue expressément Pillatû au pays d'Élam (Smith, *Sennacherib*, p. 97, l. 95). Cf. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 323.

[3] Voici quelques lignes fort justes de M. Friedrich Delitzsch sur cette distinction entre les Babyloniens et les Chaldéens, *op. cit.*, pp. 134, 135 :

« Wird Kaldu, wie so haüfig, neben Kardunias genannt, so bedeudet jenes das übrige, » südwärts von Kardunias gelegene Babylonien bis zum Meer oder zum Meerland, insonderheit » Mittelbabylonien; vgl. Asurn., III, 23 f. (Kardunias : Nordbabylonien, Kaldu : das übrige » Babylonien). Salm. Ob., 82-84 (nachdem der König die grossen Städte Akkads, Babel, Bor- » sippa, Kutha besucht hat, zieht er hinab *ana mat Kaldi* und erobert dessen Städte, von » seinen Königen Tribut empfangend und den Schrecken seiner Waffen bis zum Meere ver- » breitend). Sams., IV, 38 (der König von Kardunias ruft die Länder Kaldu, Elam zur Hilfe » wider die Assyrer auf). Tig. jun. Obv. 11 f. (hier ist ausser den Städten Sippar, Nippur, » Babel, Barsippa, Kutha, Kis, Dilbat auch noch Erech mit in Kardunias hineingezogen, von » diesem aber Z. 15 das Land Kaldu, das eigentliche Mittelbabylonien, unterschieden). Asurb., » 225, 57 f. d. c. VR 6, 7 f. (wo die drei Namen Sumer und Akkad und Kardunias neben » einander stehen, Kardunias also einen besonderen Teil Gesamtbabyloniens oder Sumer- » Akkads repräsentiert). Vgl. auch Asurb., 134, 29, wo Akkad, Kaldu, Aramu und das Meerland » *Tâmdim* auf einander folgen als Bezeichnungen Nord-, Mittel-, und Südbabylonien mit » Einschaltung der an der Grenzen Babyloniens nomadisierenden Aramäerstämme. »

Nous avons présenté les mêmes observations avant M. Fried. Delitzsch, en 1877, dans notre travail intitulé : *Les Chaldéens* (extrait de la *Revue des questions historiques*).

Un développement spécial y a été donné à quatre groupes en apparence insignifiants, aux groupes Ituh—Lihtai, Gambulu—Suti, Samuhna—Tul-Khumba et Bit-Sahalla—Bit-Yakin. Les peuples du dernier groupe étaient les sujets des Merodachbaladan, princes du pays de Bit-Yakin sur le golfe Persique et rois de Chaldée ; ceux des trois premiers groupes furent les alliés constants de la dynastie chaldéenne dans ses projets ambitieux. Le Mérodach-baladan contemporain de Sargon faillit le supplanter pour toujours à Babylone et dans les provinces méridionales de l'empire, où il régna pendant douze ans [1]. Si Sargon insiste d'une manière si évidente sur les tribus attachées à ce prince, c'est qu'il faisait son principal titre de gloire de les avoir vaincues.

Les observations précédentes justifient indirectement notre interprétation du panorama de Ramannirar III, et prouvent que nous n'avons pas trop présumé de l'habileté de ses historiographes. Elles font comprendre également que si Ramannirar énumère avec tant de complaisance les contrées situées à l'est de l'Assyrie jusqu'au pays d'Andiu et la Médie, comme Sargon épuise la nomenclature des districts voisins du golfe Persique, c'est que le Zagros et les contrées situées sur le chemin de la Médie ont été le principal théâtre de ses exploits. — Un autre rapprochement a plus d'importance. Ramannirar III, qui fit des conquêtes en Médie, marque le pays d'Andiu comme une contrée fort éloignée de l'Assyrie à l'est ou au nord-est ; Sargon, qui fut pareillement maître du pays d'Andiu et se vante d'en avoir massacré les habitants [2], donne le pays de Bikni, qui est une partie de la Médie orientale, comme la province la plus reculée de son empire du même côté. Pour peu qu'on y réfléchisse, ces données mènent à la conclusion que la *lointaine* contrée d'Andiu du panorama de Ramannirar, qu'à plus forte raison la partie du pays mède qui lui était soumise, se trouvaient encore, absolument parlant, assez voisines de l'Assyrie. On en conclura pareillement que dès le temps de Ramannirar III, les Mèdes occupaient déjà les mêmes positions que sous Sargon, car la partie de la Médie qu'il avait conquise était à une moindre distance de l'Assyrie que le pays d'Andiu, plus proche lui-même que le pays de Bikni d'après Sargon.

[1] *Fastes*, l. 45. [2] *Fastes*, ll. 121-140.

Le règne de Sargon marque l'apogée de la puissance assyrienne. Sous ses successeurs et même déjà sous lui, malgré le langage emphatique des inscriptions, une décadence réelle se manifeste. Le nord et l'est, puis l'extrême ouest se détachent. Si les rois de Ninive étouffent les rébellions dont l'Égypte, la Babylonie, la Chaldée et l'Élam sont le théâtre, ces soulèvements, qui se reproduisent sans cesse, les épuisent. En certains endroits de leurs annales, ils laissent échapper de véritables cris de frayeur.

Sargon maintint à l'est la frontière du pays de Bikni, que l'empire avait déjà sous Teglatphalasar II. Il semble l'avoir reculée au sud-est, du côté de l'Élam et de la Perse. Il obtint ces résultats moyennant une lutte dont ses inscriptions donnent malheureusement une idée trop vague pour nous.

« Je pris six villes du canton de Niksamma. Je fis prisonnier Nirishar, » chef de la ville de Shurgadia. J'ajoutai ces villes à la préfecture de Par- » suash. Quant à Bilsharutsur, de la ville de Kishisi, je le transportai au » pays d'Assur avec ses biens, ses richesses et les trésors de son palais. Je fis » un de mes officiers préfet de sa ville, que je nommai Kar-Marduk. Je fis » l'image de ma royauté, et l'élevai au milieu d'elle. Je pris six villes de » son territoire et les ajoutai à cette préfecture. J'attaquai et pris Kibaba, » chef de la ville de Kharkhar. Je le réduisis en captivité, ainsi que les » hommes de son pays. Je renouvelai cette ville; j'y établis des hommes des » pays que ma main avait conquis. Je mis à leur tête un de mes officiers » comme préfet. Je donnai à la ville le nom de Kar-Sargon. J'y établis le » respect d'Assur mon maître, et j'y élevai l'image de ma royauté. Je pris » six cantons de son territoire et les attribuai à cette préfecture. J'attaquai et » pris la ville de Thulakhitib, la ville de Kindau, la ville de Bit-Bagaya, la » ville d'Anzaria. Je transportai les habitants au pays d'Assur, et je réorga- » nisai les villes. Je donnai à celles-ci les noms de Kar-Nabu, de Kar-Sin, » de Kar-Raman, de Kar-Ishtar. Pour contenir le pays des Mèdes, je » construisis une forte citadelle près de Kar-Sargon. Je pris trente-quatre » cantons du pays des Mèdes, et je les joignis à l'empire du pays d'Assur; » je leur imposai un tribut annuel de chevaux. J'attaquai et je pris Irish- » tana, avec six villes voisines appartenant au canton de Bahitili. J'enlevai » leurs dépouilles. Je détruisis, saccageai et incendiai le pays d'Agagi (ou

» Agazi?), d'Ambanda, et des Mèdes du territoire des Aribi (Arabes) du
» soleil levant, qui avaient retenu le tribut. Cinq cantons du territoire de
» Dalta d'Illibi, serviteur soumis, portant le joug d'Assur, s'étaient révoltés
» contre lui, et n'agréaient plus sa domination. J'allai à son secours. J'atta-
» quai et pris ces cantons; j'enlevai pour le pays d'Assur les hommes avec
» leurs biens et leurs chevaux sans nombre. Ce fut une dépouille immense [1]. »

L'inscription qui nous fournit cet extrait ne précise pas l'ordre chronologique; mais l'inscription des *Annales de Sargon* permet d'assigner leur date respective à la plupart des évènements racontés dans les *Fastes*.

On voit par les *Annales* que Sargon fit une première campagne dans le Namri et les cantons voisins la sixième année de son règne. C'est alors qu'il fit prisonnier Nirishar de Shurgadia, Belsharutsur de Kishisi, qu'il s'empara de Kharkhar, ainsi que de Bit-Sakbat et autres villes situées probablement au nord et à l'ouest du pays d'Élam. Parmi les pays conquis, il mentionne six cantons voisins de Kharkhar, le *Nahar-tu* (?) supérieur du pays d'Aranzishu, le *Nahar-tu* (?) inférieur du pays de Bit-Ramatua, les pays d'Urikatu, de Sikris, de Shaparda, d'Uriakku. Les Mèdes étaient soumis pour le moment. Vingt-huit chefs des Mèdes puissants envoyèrent leur tribut dans la ville de Kharkhar ou Kar-Sargon (Forteresse de Sargon). Dans le cours de sa huitième année, Sargon dut réprimer un soulèvement des six cantons soumis l'année précédente, et à cette occasion, il mit la main sur d'autres villes : Tulakhitib, Kindau, etc. Il augmenta les fortifications de Kar-Sargon pour contenir les Mèdes; il reçut encore le tribut de vingt-deux de leurs chefs. La huitième année encore, de nouveaux soulèvements éclatent. La ville de Bit-Sangibuti, que les documents de Teglathphalasar placent dans le voisinage du Namri, éprouve les effets de la colère de Sargon.

L'année suivante, la révolte se propage au loin, et Sargon doit remettre sous le joug le pays de Bit-Dayaukku, district du pays des Mannai, le pays de *Karalla,* attenant probablement à l'Assyrie, à l'est [2], le canton de *Bahitili du pays des Mèdes du territoire d'Illibi,* les pays de *Parnusiti,* d'*Utirna,* la ville d'*Irishtanu,* les pays d'*Uriakku,* de *Rimanuti,* d'*Agazi,* les cantons

[1] *Fastes*, ll. 117-121.
[2] Un prince de Kar-Alla, Ashurlikh, porte un nom assyrien.

lointains des *Aribi* (Arabes) *du soleil levant,* les cantons des *Mèdes puissants.* Quarante-cinq chefs de ces derniers lui payèrent tribut [1].

Les *Aribi du soleil levant*, dans les *Annales,* correspondent *aux Mèdes du territoire des Aribi du soleil levant,* dans les *Fastes.* Ce sont probablement des Mèdes nomades, comme les Arabes proprement dits, et habitant le grand désert situé au sud-est de la Médie [2]. Les inscriptions de Sargon nous apprennent également que l'Illibi était habité en partie par des Mèdes, et le nom du roi d'Illibi Ishpabara, dont il va être question, s'explique d'une manière satisfaisante, comme en général les noms médiques qui figurent dans les inscriptions des rois assyriens et des Achéménides, par le persan [3].

L'Illibi formait un État de quelque importance; il pouvait devenir le noyau d'un empire aryen. Les habitants de Kharkhar et leur chef Kibaba ayant secoué le joug de l'Assyrie, offrirent la souveraineté de leur pays à Dalta, roi d'Illibi. Ce fut la cause de la première campagne de Sargon dans le Namri et les pays voisins. Sargon prévint Dalta, et la tentative des habitants de Kharkhar amena leur ruine. Nous avons vu Kharkhar transformé en colonie assyrienne. La neuvième année du règne de Sargon, Dalta paya le tribut à son tour [4]. Il fut désormais fidèle à l'Assyrie.

A la mort de Dalta, l'autorité de Sargon se trouva de nouveau compromise :

« Pendant un temps, dit Sargon, Dalta d'Illibi me servit, me fut soumis

[1] Cf. Oppert, *Inscriptions de Dour-Sarkayan*, pp. 29-39.

[2] Rapprocher les *Aribi du soleil levant* des Ἄριβες ou Ἄρβιες de Strabon (XV, II, 1) et de Denys-Périégète (vv. 1094-1100, dans C. Müller, *Geographici græci minores*, t. II, p. 171), comme le fait M. Finzi (*Ricerche*, etc., pp. 314, 315) est bien hasardeux. Les Ἄρβιες, voisins de l'Inde, sont trop reculés à l'est pour se confondre avec les Aribi en question. — M. Ménant place les Aribi du soleil levant en Arabie sur les rivages du golfe Persique.

[3] Cf. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 26. — *Ishpa-bara* signifie probablement *equo-vectus*.

[4] Botta, *Le monument de Ninive*, t. IV, pl. LXXIV, ll. 5 et 6. *Kharkharai, Kibaba kipashunu, irdudu; ana Dalta 'Illibai ishpuru 'ibish arduti*, ce qui signifie : *Les habitants de Kharkhar (et) Kibaba leur préfet se révoltèrent; ils députèrent chez Dalta, roi d'Illibi, pour se soumettre à lui*. Ce passage a été mal traduit dans les versions publiées jusqu'ici.

Au lieu de *Dalta* on trouve dans plusieurs versions *Rita*, transcription certainement fautive. Le nom se rencontre plusieurs fois sous la forme 𒁕 𒀠 𒋫, *Da-al-ta* = *Dalta*, et cette expression graphique ne comporte pas la lecture *Rita*. Voir Botta, *ibid*.

» et porta mon joug. Il arriva au terme de sa carrière et suivit le chemin
» de la mort. Nibi et Ishpabara, enfants de ses femmes, réclamèrent en même
» temps le trône, la souveraineté du pays, et les redevances. Ils se firent la
» guerre. Nibi demanda à Shutikraknakhunti, roi d'Ilamti (Élam), de soutenir
» sa cause. Celui-ci lui accorda son alliance et alla à son secours. Ishpabara
» me demanda avec prière et humble supplication de soutenir sa cause et
» de sauver sa vie. Il demanda mon alliance. J'envoyai sept de mes officiers
» pour soutenir sa cause. Ils mirent en fuite Nibi et l'*armée des Quatre*
» *Rivières* [1], qui était venue à son secours, près de la ville de Marubishti.
» J'établis Ishpabara sur le trône, je pacifiai l'Illibi et le lui soumis. »

Les textes de Sargon mettent en lumière plusieurs faits qui méritent d'être considérés en eux-mêmes, et qui facilitent l'intelligence des autres sources.

Sargon, comme Sennachérib et Asarhaddon après lui, appelle la Médie le pays *lointain* par excellence parmi les contrées qui lui obéissaient, bien qu'il n'applique cette épithète ni à l'Égypte, ni à l'île de Chypre, ni au pays des Moschiens, plus éloignés de Ninive. Cette particularité tient à des causes déjà connues. C'est que l'empire de Ninive se développa de tout temps à l'ouest vers la Méditerranée plutôt qu'à l'est, et que le nom de Médie au sens assyrien ne s'appliquait pas à l'Atropatène (Adherbaïdjan). Aussi voyons-nous les rois d'Assyrie pénétrer d'ordinaire dans la Médie par le sud-ouest, remontant probablement le Gyndès de manière à déboucher par les vallées de l'Elwend.

Les Mèdes sont aussi caractérisés par l'épithète *dannuti, puissants,* et Sargon semble avoir pressenti le danger qu'ils créeraient un jour à l'Assyrie. Pour les contenir, il fortifia Kar-Sargon, l'ancienne Kharkhar, dans le voisinage de ceux d'entre eux qu'il distingue par le qualificatif de *rebelles*. C'étaient les tribus annexées à l'Assyrie, qui ne pouvaient, pas plus que les autres sujets de Ninive, résister à la tentation de se révolter. Les Mèdes plus éloignés supportaient avec plus de docilité un joug qui les accablait moins. L'autorité de Sargon ne fut jamais reconnue en même temps de toute la Médie, et les

[1] Traduction de M. Oppert.

Mèdes ne payaient point le tribut régulièrement. Sennachérib nous le dira en propres termes, et Sargon le dit d'une manière implicite, mais déjà assez claire. Il signale en effet comme un fait extraordinaire et très glorieux pour son règne, d'avoir reçu les tributs de chefs mèdes une première fois au nombre de vingt-huit, une seconde fois au nombre de vingt-deux, une troisième fois au nombre de quarante-cinq [1]. Ces expressions sont manifestement partitives; Sargon n'ose pas dire : *j'ai soumis la Médie dans sa totalité, j'ai subjugué l'ensemble de la Médie,* tours qu'il emploie en parlant du pays de Khatti et du pays de Guti, qui précèdent la Médie dans le panorama des *Fastes.*

Peut-être est-il permis de juger de l'état des Mèdes tributaires, mais non annexées, par celui des Juifs qui conservèrent leur existence nationale sous le même régime, et eurent encore assez de force pour se relever sous Ezéchias et plus tard sous Josias.

La construction de la forteresse d'Ecbatane, qui s'éleva bientôt chez *les Mèdes rebelles voisins de Kharkhar* [2], tandis que les successeurs de Sargon réprimaient des révoltes incessantes dans leurs provinces occidentales, est la conséquence naturelle des faits révélés par les inscriptions cunéiformes. Sans doute qu'Ecbatane fut le boulevard destiné à arrêter les invasions assyriennes sur le chemin qu'elles suivaient de préférence. Hérodote n'a pas soupçonné une telle destination. Il semble croire que le premier roi mède construisit cette ville uniquement comme une citadelle destinée à le protéger

[1] Georges Smith a publié dans ses *Assyrian Discoveries*, 5e éd., pp. 288 et 289, la traduction d'un fragment de Sargon contenant les noms de vingt chefs et de vingt-quatre localités de Médie :

« The list of Median chiefs belongs to the year B. C. 713, and is curious as showing the » divided state of Media at that time. These chiefs are : *Pharnes* chief of *Sikrana,* — *Ziturna* » chief of *Musana,* — *Uppamma* chief of *Katalina,* — *Vasdakku* chief of *Amakki,* — *Istesuki* » chief of *Isteuppa,* — *Varzan* chief of *Vaqutti,* — *Aspabara* chief of *Kakkam,* — *Sataresu* » and *Qururasu,* chiefs of *Tabari* and *Luhbarri,* rugged regions, — *Satarparnu* chief of » *Ubburia,* — *Parkuttu* chief of *Sidirpattianu,* — *Ariya* chief of *Bustu,* — *Vusra* chief of » *Tutunena,* — *Vastakku* chief of *Amista,* — *Hardukka* chief of *Harzianu,* — *Istelíku* and » *Avariparnu,* chiefs of *Kattana,* — *Arbaku* chief of *Arnasia,* — *Karuti* chief of *Turniza,* » — ..... *panu* chief of *Barkanu,* — ..... chief of *Zazaknu,* — ..... of *Garkasia,* — ..... » of *Partakanu.* »

[2] *Cylindre de Sargon*, l. 30.

contre son propre peuple [1]. Toutefois nous respectons le témoignage d'Hérodote en ce qu'il a de positif. Car il est fort possible que la forteresse d'Ecbatane ait protégé en même temps l'indépendance nationale des Mèdes contre l'ambition des rois de Ninive, et la royauté naissante contre les entreprises d'une noblesse jalouse.

L'établissement de colons juifs jusque dans la Rhagiane [2] se concilie avec l'indépendance partielle des Mèdes, comme la présence des colons assyriens dans la Samarie se concilie avec les actes d'autorité effective posés par Ezéchias et Josias dans les territoires de l'ancien royaume d'Israël [3].

L'état intérieur de la Médie tel qu'il apparaît dans les annales de Sargon, se reflète dans les récits d'Hérodote. D'après cet auteur, aucun lien politique n'attachait entre elles les tribus primitives de la Médie. Chaque localité ou clan, *κώμη*, avait son existence à part, et se régissait tant bien que mal par les principes élémentaires du droit des gens [4]. Il y avait néanmoins parmi les Mèdes des hommes nobles, dont la royauté encore mal affermie redoutait le prestige [5] : on reconnait en eux les *chefs de ville* dont parlent les inscriptions [6].

Et à ce propos, rappelons-nous que les Assyriens décoraient du titre de ville, *'iru* ou *alu* des localités insignifiantes. Pour ne citer que deux exemples, Sennachérib compte jusqu'à 820 petites villes et 85 villes plus considérables dans la Chaldée ou Babylonie méridionale [7]; Shamshiraman attribue 200 villes à un petit district de la rive gauche du Tigre [8]. De sorte que le *chef de ville* des inscriptions assyriennes s'identifierait au besoin avec le *chef de clan* d'Hérodote, et que les vingt-deux, vingt-huit et quarante-cinq chefs de ville qui payèrent tribut à Sargon dans trois circonstances diverses, représentent une fraction très indéterminée du peuple mède.

[1] I, 99, 100.

[2] *Livre de Tobit*, texte grec, I, 5-14.

[3] II *Rois*, XXIII, 15-20; II *Paralipomènes*, XXXI, 1.

[4] I, 96.

[5] I, 99.

[6] C'est le sens de l'expression *graphique* du qualificatif appliquée aux chefs mèdes, mais sa lecture est autre.

[7] *Cylindre de Bellino*, l. 11.

[8] *Stèle de Shamshiraman*, col. IV, l. 15.

On attribue à Hérodote l'opinion assez singulière qu'il n'y eut point de villes en Médie avant la fondation d'Ecbatane, et on lui objecte que, suivant les écrivains juifs, des captifs de Samarie furent transportés dans les *villes des Mèdes*. Mais Hérodote ignore si peu l'existence de villes en Médie avant Déjocès que d'après lui le créateur de la monarchie médique voulut que la place d'Ecbatane éclipsât les autres villes du pays [1]. Il dit à la vérité que les Mèdes étaient répartis en *κῶμαι* ou *clans*, comme M. Spiegel traduit le mot; mais la *κώμη* n'exclut pas la ville, *πόλις*. Thucydide, en effet, parle de *κῶμαι* formant des villes, *πόλεις* [2]; Xénophon parle de la *grande ville* d'Opis, *πόλις μεγάλη* [3], tandis que Strabon en fait une *κώμη*, lui accordant néanmoins une grande importance commerciale [4]. Peu importe après cela qu'on lise dans le second livre des Rois avec M. Spiegel הָרֵי מָדָי, *montagnes des Mèdes*, au lieu de עָרֵי מָדָי, *villes des Mèdes*. Hérodote n'y est pas intéressé, il se justifie lui-même en ce point.

APPENDICE. — *Du rôle des colonies et des captifs dans l'empire assyrien.*

L'état de la Médie, dont le tableau tracé par Hérodote se dégage avec une netteté suffisante des seules inscriptions assyriennes, nous aide à concevoir, en l'absence de données formelles et directes, le rôle que les colonies assyriennes ont joué chez les Mèdes et les obstacles qu'elles ont dû créer au développement de l'esprit national chez ce peuple.

Les éléments des colonies assyriennes se recrutaient par la guerre; et comme les colonies, pour répondre à leur destination, devaient se perpétuer, il ne suffisait pas d'y installer des hommes, il fallait y établir des familles. De là les déportations en masse qui privaient d'habitants les pays vaincus au point de réduire en solitudes des villes et des cantons entiers.

[1] *Ὁ δὲ (Δηιόκης) ὡς ἔσχε τὴν ἀρχήν, τοὺς Μήδους ἠνάγκασε ἓν πόλισμα ποιήσασθαι καὶ τοῦτο περιστέλλοντας τῶν ἄλλων ἧσσον ἐπιμέλεσθαι.* — *Ποιήσασθαι*, au moyen, signifie ici *faire avec un soin particulier*, il est synonyme de *περιστεῖλαι*. Nous traduisons : *Déjocès força les Mèdes à construire une ville, et, en ornant cette* (*ville*), *à se soucier moins des autres* (*villes*).

[2] I, 5, *Οἱ γὰρ Ἕλληνες ..... προσπίπτοντες πόλεσιν ἀτειχίστοις καὶ κατὰ κώμας οἰκουμέναις ἥρπαζον.*

[3] *Anabase*, II, IV, 25.

[4] XVII, I, 9.

Les premiers jours de la captivité étaient amers. Alors les conquérants, irrités d'une résistance souvent opiniâtre, prodiguaient les mauvais traitements à leurs prisonniers. Les inscriptions cunéiformes sont remplies du récit de ces vengeances, et la Bible a transmis jusqu'à nous les plaintes des victimes. Souvent même, il faut le reconnaître, les vainqueurs persévéraient dans leur courroux; ou bien, l'intérêt seul continuait à faire peser un joug intolérable sur les captifs. On les condamnait aux plus lourds travaux. C'est principalement aux labeurs des malheureux prisonniers exploités comme de simples forces mécaniques, que les grandes capitales de l'Asie ont dû leurs merveilles d'architecture.

Parfois néanmoins, après quelques jours d'épreuves ou dès les premiers temps de la captivité, d'autres relations s'établissaient entre les vainqueurs et les vaincus. Ceux-là songeaient à transformer leurs captifs en alliés dévoués; ceux-ci acceptaient l'exil avec les compensations que la politique leur offrait. De même que leur pays natal était tombé aux mains de colons étrangers, ils allaient à leur tour occuper d'autres territoires dont les rois de Ninive avaient transporté au loin les habitants.

Sur le sol où la volonté des grands rois les fixait, plusieurs pouvaient, moyennant un peu de résignation et de sagesse, s'enrichir, se multiplier, et se ménager même des moyens de restauration pour des jours meilleurs. « Bâtissez des maisons; établissez-vous, disait Jérémie aux Juifs emmenés » à Babylone avec Jéchonias; plantez des jardins et mangez de leurs fruits. » Mariez-vous, engendrez des fils et des filles. Donnez des femmes à vos fils » et des maris à vos filles. Multipliez-vous et ne vous réduisez pas à un petit » nombre [1]. »

Quand on se rendait de bonne grâce aux rois d'Assyrie, l'émigration s'effectuait dans des conditions assez favorables. En arrivant dans sa nouvelle patrie, on trouvait des établissements tout préparés : « Faites la paix » avec moi, et passez de mon côté, disait Sennachérib aux habitants de » Jérusalem. Mangez chacun de votre vigne et de votre figuier, buvez chacun » l'eau de votre puits, jusqu'à ce que je vienne et que je vous mène dans

[1] Jérémie, XXIX, 5, 6.

» un pays semblable au vôtre, un pays fertile en froment et en vin, une » terre abondante en produits alimentaires et en vignes, une terre d'oliviers, » d'huile et de miel [1]. »

Cette promesse, très naturelle de la part d'un prince qui avait hâte de s'entendre avec les Juifs à l'approche d'une armée égyptienne, ne cachait pas nécessairement un piège. Les colons placés par les rois de Ninive en Samarie et en d'autres pays sur la rive droite de l'Euphrate, étaient peut-être de ces déportés volontaires. Toujours est-il qu'ils croyaient aux bonnes dispositions des monarques assyriens à leur égard. Ils s'adressaient à eux avec confiance dans leurs embarras, et leurs maîtres s'empressaient de les secourir [2]. Ils laissèrent à leur postérité le souvenir de ces bienfaits. La domination babylonienne ne l'effaça point; il est encore vivant chez les Samaritains et les colons des pays syriens deux siècles après leur établissement dans leur nouvelle patrie [3].

Quoique les Juifs eussent opposé une résistance opiniâtre aux Assyriens et aux Babyloniens, qui recueillirent la succession des Assyriens dans les pays de l'Euphrate, un bon nombre parmi eux réussirent à se créer une existence tolérable et parfois brillante dans l'exil. La tradition juive est trop unanime dans la diversité de ses monuments, pour que le doute soit possible à cet égard. L'histoire de Susanne, tableau intéressant de la vie des exilés juifs à Babylone, l'histoire de Daniel, de Mardochée, d'Esdras et de Néhémias, la conduite de tant de Juifs qui sous Cyrus, malgré les facilités accordées par ce prince, aimèrent mieux garder leurs nouveaux établissements que de courir les chances d'un retour en Palestine, prouvent que les conseils de Jérémie étaient pratiques et dictés par la situation. Les Israélites déportés en Assyrie et en Médie avaient prévenu les avertissements du prophète. Tobit et Achiacharus sont officiers du palais et jouissent de la confiance de leurs maîtres; Raguel est à la tête d'une grande fortune à Ecbatane; Gabaël, un moment dans la gêne, se rétablit de manière à restituer à Tobit la somme considérable de dix talents d'argent. Gabaël, d'après une des versions du

[1] Isaïe, XXXVI, 16, 17; II *Rois*, 31, 32.
[2] II *Rois*, XVII, 26-41.
[3] Esdras, IV.

livre de Tobit, était, au moment où il reçut ce secours, le seul pauvre dans la *multitude* des Juifs établis à Rhages [1].

Les colons installés par les rois d'Assyrie dans les provinces conquises devenaient naturellement les soutiens de leur puissance. Mis en possession de demeures et de terres dont d'autres vaincus étaient dépossédés, les nouveaux venus étaient les ennemis acharnés de l'ancienne population éclaircie par la captivité. Ils embrassaient par nécessité la cause du monarque dont l'épée leur assurait des moyens d'existence; ils le protégeaient contre le ressentiment de leurs rivaux. Ils avaient tout intérêt à surveiller les indigènes, à dénoncer leurs complots, à étouffer dès l'abord les révoltes dont ils essuyaient le premier choc, et qui menaçaient leurs établissements aussi bien que l'autorité de leurs maîtres. C'était une prière assez intéressée que celle que Jérémie conseillait aux captifs de Juda : « La prospérité de Babylone sera la vôtre : » faites descendre la bénédiction du ciel sur le lieu de votre exil [2]. »

Telle était la condition des Juifs déportés par Salmanasar et Nabuchodonosor; telle était aussi celle des colons originaires de Babylonie, de Susiane et d'Arabie, en Palestine, et dans les provinces syriennes jadis soumises au sceptre de David et de Salomon. Relativement à ces derniers, le livre d'Esdras est des plus instructifs [3]. L'auteur les peint au vif dans leurs rapports, d'une part, avec les Juifs revenus de la captivité, de l'autre, avec les Perses, successeurs des Assyriens et des Babyloniens dans l'empire de l'Asie occidentale à l'époque dont il s'agit. Renvoyés dans leur patrie par Cyrus avec l'autorisation de rebâtir Jérusalem et le temple, pourvus de subsides à cet effet, les Juifs s'étaient mis à l'œuvre aussitôt après leur arrivée. Les Samaritains les virent de mauvais œil, mais quelque inquiétude que leur causât pareille restauration, ils hésitèrent à se brouiller avec les protégés de Cyrus. Comme ils avaient adopté une partie de la loi de Moïse, ils vinrent trouver les Juifs et prétendirent élever le temple avec eux à frais communs. Leur but était, selon toute apparence, de bénéficier de la faveur dont les

[1] Tobit, texte grec, dans la Bible des Septante, éd. Didot, I, 13-22; VI, 10, 11; XII, 1-4. Dans la Vulgate, I, 16, 17.

[2] Jérémie, XXIX, 7.

[3] Esdras, I, IV.

Juifs jouissaient; car ils étaient fins politiques, tantôt Juifs, tantôt pas Juifs, dit Josèphe, selon les circonstances et les nécessités du moment [1]. Repoussés sans espoir d'accommodement, les Samaritains jettent le masque; ils ont recours à la violence, et entravent par tous les moyens les travaux de reconstruction.

En même temps, ils nouent des intrigues à la cour de Suse, et leurs démarches ont un plein succès, au point que l'édit de Cyrus fut lettre morte jusqu'au règne de Darius. La lettre des Samaritains et de leurs alliés à Artaxerxès [2], document d'une originalité incomparable inséré dans le livre d'Esdras, décèle des hommes jugeant la situation avec une parfaite justesse. On voit qu'ils considèrent les rois de Perse comme les héritiers politiques des conquérants assyriens. Ils éveillent chez Artaxerxès toutes les susceptibilités tyranniques qui percent dans le langage des inscriptions de Ninive. Ils font valoir avec impudence, dans leur intérêt et au détriment des Juifs, un principe souvent invoqué par les Sargon et les Sennacherib, à savoir qu'on est digne de châtiment quand on cause, de quelque façon que ce soit, de l'ombrage au grand monarque.

« Que le roi sache, disent-ils, que les Juifs partis de chez lui sont arrivés » chez nous; qu'ils rebâtissent Jérusalem, ville rebelle et mauvaise, qu'ils » en complètent les murs et en réparent les défenses. Que le roi sache donc » que si cette ville est rebâtie et ses remparts restaurés, ils ne payeront plus » ni tributs, ni impôts, ni redevances ordinaires, et le roi en souffrira. » Comme nous avons mangé le sel du palais et qu'il ne nous est pas permis » de négliger le dommage fait au roi, nous (lui) avons envoyé (cette lettre), » et nous l'avons averti. Que l'on cherche dans le livre des annales de tes » pères, tu trouveras et tu sauras que cette ville est une ville rebelle nuisant » aux rois et aux provinces (de leur empire), et qu'elle a été remuante de » tout temps. C'est pour cela qu'elle a été détruite. Nous, nous avertissons » le roi que si cette ville est rebâtie et son mur restauré, c'en est fait de ses » possessions au delà de l'Euphrate. »

Le langage des Samaritains et des autres colons est parfaitement compris et fort bien accueilli à Suse. Conquérants et colons étaient faits pour s'entendre.

[1] *Ant. Jud.*, IX, XIV, 3.

[2] Le faux Smerdis ou plus probablement Cambyse.

Artaxerxès leur envoie en réponse une lettre qui n'est pas moins curieuse que celle des Samaritains :

« La lettre que vous nous avez envoyée a été lue distinctement devant » nous. Les recherches faites suivant nos ordres ont montré qu'en tout temps » cette ville s'est soulevée contre les rois; que des rébellions et des révoltes » y ont eu lieu. Jérusalem a eu des rois puissants. Leur empire s'est étendu » sur toutes les régions au delà de l'Euphrate. Ils percevaient les tributs, les » impôts et des redevances ordinaires. Veillez à entraver ces gens, et que » cette ville ne se rebâtisse pas à moins de nouvel ordre de notre part. » Soyez sur vos gardes et n'y manquez pas, de peur que le mal n'empire au » détriment des rois. »

En résumé, les Samaritains et leurs alliés disent au roi de Perse : « Crai- » gnez les Juifs. Comme ils ont un passé, ils se forgent un avenir. » Et le roi de Perse répond : « Fort bien, l'histoire justifie vos appréhensions. Votre » devoir est en conséquence de comprimer l'essor patriotique chez vos dan- » gereux voisins. » Nous tenons le secret de la politique assyrienne, fidèlement suivie par les rois de Perse : les colonies, dont les rois de Ninive recrutaient les éléments parmi les populations vaincues, avaient pour mission de prévenir partout le réveil de l'esprit national; elles se formaient à ce rôle par la force des choses, si bien qu'après la chute de Ninive elles s'en acquittèrent encore au profit des nouvelles puissances.

L'état de la Médie sous Teglaphalasar II et Sargon était favorable aux colonies assyriennes. Elles avaient chance de se maintenir, à cause du morcellement politique du pays. Il est probable aussi que le roi d'Assyrie, prodigue du sang de ses captifs, aimait à les placer aux postes périlleux et à les engager dans des luttes dont il ne recueillait jamais que des avantages. La présence de colons juifs jusque dans Rhages est donc parfaitement compatible avec le caractère instable de la conquête assyrienne dans les parties reculées de la Médie.

Il est impossible de préciser davantage le rôle des colons, Juifs et autres, dans les provinces orientales de l'empire assyrien. Ils causèrent sans doute des embarras aux Mèdes aussi longtemps que l'Assyrie maintint son prestige; ils fraternisèrent avec eux lorsqu'ils la virent sur la pente d'une décadence irrémédiable. Du moins les Juifs conservèrent le souvenir des jours où

l'orage qui emporta Ninive s'annonçant déjà dans le lointain, leurs ancêtres s'en étaient retirés prudemment et avaient trouvé un asile sûr au pays mède [1]. C'est que le dévouement des captifs pour les rois qui les avaient arrachés à leur sol natal ne pouvait survivre à l'intérêt qui en était le mobile, et que les Juifs étaient bien capables de jouer en Médie le double jeu que Josèphe reproche aux colons assyriens de Palestine.

CHAPITRE III.

Diminution de la puissance assyrienne en Médie sous Sennachérib, Asarhaddon et Ashurbanipal.

I. — Les Mèdes en grande partie indépendants sous Sennachérib et Asarhaddon.

(704-667.)

On a considéré avec raison comme un indice de l'affaiblissement partiel de l'empire assyrien à l'époque où nous sommes arrivé, le fait qu'Argistis, roi d'Urarthu, loin de se reconnaître vassal de Sargon à l'exemple de ses prédécesseurs, forme impunément des desseins contre lui [2]. Non moins significatif est le silence de Sennachérib et d'Asarhaddon sur l'Urarthu, ces princes aimant à nommer jusqu'à la dernière peuplade qui leur a payé tribut. La Bible confirme nos inductions quand elle raconte que les fils de Sennachérib trouvèrent un asile dans l'Ararat (Urarthu) après le meurtre de leur père [3]. Alors aussi les Élamites se soulèvent et prennent l'offensive contre les Assyriens, ils leur enlèvent des villes que Sennachérib sera obligé de reconquérir [4]. Sous ce prince (704-680), et déjà peut-être sous Sargon, le Manna

[1] Tobit, XIV, 4, 12.

[2] Cf. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, pp. 151-154; Schrader, *Keilinschr. und Geschichtsforschung*, pp. 211, 212.

[3] II *Rois*, XXIX, 37.

[4] *Prisme de Taylor*, col IV, ll. 43-46. « Dans ma septième expédition Assur me donna de la » confiance. J'allai en Élam. Les villes de Bît-Khabiri et de Raza, *du territoire d'Assur*, que » les gens d'Élam avait prises *du temps de mon père*, je m'en emparai de vive force dans le » cours de mon expédition. »

s'agrandit aux dépens d'Assur; il garde ses conquêtes jusqu'au règne d'Ashurbanipal [1]. Sennachérib, à en juger par ses propres monuments, fut sans cesse occupé à reconquérir des pays déjà soumis par les rois antérieurs. Il ne réduit la Babylonie et la Chaldée détachées une seconde fois de l'empire qu'après quatre campagnes qui nécessitent un déploiement extraordinaire; il parvient à peine à dissimuler l'échec qu'il a subi aux portes de Jérusalem [2]; il ne parle point de tributs de l'Égypte, et l'idée sommaire qu'il donne de son empire ne permet d'y comprendre ni les pays du Nil, ni l'Arménie, ni la Médie. Il dit simplement qu'il a régné sur tous les pays *depuis la mer supérieure du soleil couchant jusqu'à la mer inférieure du soleil levant* [3], c'est-à-dire depuis la Méditerranée jusqu'au golfe Persique [4].

Aux difficultés extérieures, s'ajoutent des convulsions intestines. Sargon et Sennachérib meurent assassinés; Ashurbanipal verra la majeure partie de son empire soulevée contre lui à l'appel de son frère. Dans des conjonctures aussi difficiles, les rois de Ninive qui avaient rançonné durant des siècles tant de petites tribus, sans jamais les réduire complètement, étaient condamnés à succomber tôt ou tard devant la résistance de peuples aussi puissants et

[1] Smith, *Assurbanipal*, pp. 84-89. Ce passage d'Ashurbanipal renverse une assertion de M. Lenormant, *loc. cit.* : « Il est certain qu'Argistis (roi d'Urarthu, contemporain de Sargon) fut » le conquérant de cette contrée (Manna ou Vanna)..... *A dater de lui cesse tout vestige de » l'existence des rois spéciaux de Vanna.* » Ashurbanipal parle de rois spéciaux de Manna ou Vanna, à l'endroit que nous indiquons.

[2] On voit par son récit qu'il fut impuissant à s'emparer de Jérusalem. Il garde un silence absolu sur son retour et sur la manière dont il s'est effectué. Voir sur ce point Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie ;* Schrader, *Die Keilinschr. und das A. T.*, pp. 168-205; Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 3e éd., t. IV, pp. 171-225.

[3] *Prisme de Taylor*, col. I, ll. 12-15.

[4] Tout autre est le jugement de M. Ménant sur le règne de Sennachérib (*Annales des rois d'Assyrie*, p. 238) :

« Sennachérib *poursuit* avec une infatigable persévérance les conquêtes de son père, et la » hardiesse de ses entreprises lui valut la célébrité qui s'est attachée à ses œuvres et qui a été » propagée par les auteurs sacrés et profanes. »

Sennachérib doit principalement sa célébrité au désastre qu'il essuya en Palestine C'est ce qui lui a valu de demeurer dans le souvenir des Égyptiens (Hérodote, II, 141) et des Juifs. A part cela, il est encore nommé par Bérose et ses abréviateurs pour avoir battu les Grecs dans la mer de Phénicie et pour avoir fondé Tarse (?).

M. Max Duncker, *Geschichte des Alterthums,* 5e éd., t II, p. 351, a mieux apprécié le rôle de Sennachérib, dont la plupart des guerres ont eu pour fin la répression des révoltes qui remplirent son règne.

aussi vivaces que les Égyptiens, les Chaldéens, les Élamites, les Mèdes, les Arméniens et les Gimirriens, race nouvelle qui entrera bientôt en scène.

Sennachérib, successeur de Sargon, parle des Mèdes incidemment dans le récit de sa deuxième compagne, qui eut pour théâtre principal les pays de Kasshi-Yashubigallai et d'Illibi [1].

Le pays montagneux de Kashshi-Yashubigallai est identifié d'une manière vraisemblable par M. Fried. Delitzsch avec celui des Cosséens (Κοσσαῖοι) de la géographie classique, lequel était situé entre la Médie et l'Élam [2]. Le pays de Kashshi-Yashubigallai se rencontrait en effet à une médiocre dis-dance de l'Assyrie, puisque Sennachérib confie la surveillance des localités conquises au préfet de la ville assyrienne d'Arrapkha [3]. C'était en outre une région voisine de l'Illibi, situé, comme nous le savons, au sud de la Médie.

On voit une fois de plus par la manière dont Sennachérib parle de ses conquêtes au pays de Kashshi-Yashubigallai, quelle difficulté les Assyriens éprouvèrent à s'étendre vers l'est. *Pendant longtemps*, dit Sennachérib, *ces peuples avaient méconnu l'autorité des rois mes pères*. Ses propres acquisitions se réduisirent à trois villes, fort peu de chose pour un homme qui en compte plus de neuf cents en Chaldée [4].

[1] *Prisme de Taylor*, col. I, l. 63 — col. II, l. 33.

[2] *Wo lag das Paradies*, pp. 31, 32. — Au lieu de *Kashshi*, on lit aussi *Bishi*, et avec autant de probabilité à considérer seulement l'expression graphique. M. Fried. Delitzsch préfère la lecture *Kashshi*, à cause des Κοσσαῖοι que la géographie classique place dans cette région.

[3] Teglatphalasar II, *Tablette*, l. 14, soumet des villes d'Élam au préfet d'Arrapkha, et le fait rend moins vraisemblable le rapprochement qu'établissent M. Fried. Delitzsch, *loc. cit*, et M. Schrader, *Keilinsch. und Gesch.*, p. 167, entre Arrapkha et l'Ἀρραπαχῖτις de Ptolémée, province située au nord de l'Assyrie.

[4] *Prisme de Taylor*, col. I, ll. 33-36. Cf. Smith, *History of Sennacherib*, pp. 26, 27, 36, 37; Layard, *Inscriptions*, pl. LXIII, l. 12. — La lithographie du Prisme de Taylor porte 𒁹𒌋𒐋 (76 forteresses), et 𒐉 𒁹𒈨𒎙 (420 petites villes); le texte imprimé dans Smith, *History of Sennacherib*, pp. 36 et 37, porte 𒁹𒌋𒐊 (75 forteresses). Il faut lire avec G. Smith 75 forteresses. Car un fac-simile parfaitement exécuté du Prisme de Taylor que nous possédons porte visiblement 𒁹𒌋𒐊. — Le texte du cylindre de Bellino, dans le recueil de M. Layard et dans l'*History of Sennacherib* de G. Smith (pp 26, 27), offre dans le récit parallèle la variante 𒁹𒎙𒐍 (89 forteresses), 𒐏 𒁹𒈨𒎙 (820 petites villes). Tous ces chiffres ne peuvent être exacts, ni moralement vrais; ils prouvent qu'en ce genre d'indications les documents assyriens ne méritent pas pleine confiance.

Izpabara [1], roi d'Illibi qu'on a vu se soumettre avec tant d'humilité à Sargon, à la fin du règne de celui-ci, était déjà en révolte. Sennachérib se vante de lui avoir infligé un rude châtiment.

Ayant achevé la conquête des pays de Kashshi et de Yasubigallai, « je » me tournai, dit-il, d'un autre côté, et je pris mon chemin vers le pays » d'Illibi. Devant moi, Izpabara, leur roi, abandonna ses places fortes, son » trésor, et s'enfuit au loin. Je balayai tout son vaste pays comme un oura- » gan. Je bloquai, je pris, je renversai, je saccageai, je livrai aux flammes, » Marubisti et Akkuddu, villes où il avait résidence royale, avec trente- » quatre petites villes de leurs environs. J'emmenai les habitants, grands et » petits, hommes et femmes, leurs chevaux, leurs mulets, leurs ânes, leurs » chameaux, leurs bœufs, leurs moutons sans nombre. Je le réduisis à rien » et je diminuai son pays. Je détachai de son pays et j'ajoutai à l'empire » d'Assur les villes de Tsitsirtu, de Kummakhlum, places fortes, avec les » petites villes de leurs environs, ainsi que le district de Bit-Barrû en entier. » Je fis d'Ilinzash une résidence royale et la forteresse du canton. Je chan- » geai son ancien nom et lui donnai celui de Kar-Sennachérib. J'y plaçai » les hommes des pays conquête de mes mains, je les attribuai à mon » officier, le préfet de Kharkhar, et j'agrandis mon pays. »

Il n'y a plus à réduire à leur simple expression les fanfaronnades de Sennachérib. Le plus sûr est de croire suivant l'analogie que deux forteresses et trente-quatre petites villes formaient un canton insignifiant. Loin d'être soumis, l'Illibi entre quelque temps après avec le Parsuash dans une vaste ligue formée par le roi d'Élam contre Sennachérib. Cette ligue a un caractère offensif. Ses contingents vont attaquer Sennachérib jusqu'en Babylonie [2].

A son expédition assez peu fructueuse aux pays de Kashshi et d'Illibi, Sennachérib rattache une tournée où il reçut *un tribut considérable de(s) Mèdes lointains, du pays desquels les rois ses pères n'avaient jamais entendu parler, et il les soumit à son joug*.

Pour mettre ce langage d'accord avec celui de Teglatphalasar et de Sargon, dont Sennachérib connaissait sans doute les expéditions en Médie, nous

[1] Ce nom s'écrit tantôt *Ishpabara*, tantôt *Izpabara* ou *Ispabara*.

[2] *Prisme de Taylor*, col. V, ll. 31 et suivantes.

considérons l'épithète de *lointains* comme un qualificatif distinguant, dans la pensée de Sennachérib, les Mèdes dont il parle d'autres Mèdes plus rapprochés et déjà visités par les armées assyriennes. Nous admettons du reste la possibilité d'une exagération de la part des historiographes officiels. — Pour mettre le même langage d'accord avec celui d'Asarhaddon, qui soumit à son tour des Mèdes lointains qui avaient échappé au bras de ses pères, nous traduisons : je reçus le tribut *de* Mèdes lointains, au lieu de : je reçus les tribus *des* Mèdes lointains.

Le pays dont les ancêtres de Sennachérib ignoraient jusqu'au nom n'est donc pas la Médie, mais les cantons particuliers habités par ceux des Mèdes dont Sennachérib dit avoir reçu le tribut.

De cette façon de parler de Sennachérib et de Sargon, on peut conclure ou bien que la conquête antérieure de la Médie avait été partielle, ou bien que plusieurs des cantons soumis par Teglatphalasar et Sargon s'étaient détachés de l'empire d'Assyrie aussitôt après le départ de leurs armées et qu'on avait perdu à Ninive le souvenir de leur soumission éphémère. Un pareil oubli était possible, au bout de quelques années, dans la complication des guerres sans cesse renaissantes qui remplissaient la carrière des monarques assyriens. Les inscriptions officielles étaient peu lues; la crainte souvent exprimée par les rois qu'on ne néglige ou même qu'on ne détruise leurs annales, prouve qu'on y attachait peu d'importance, et qu'elles étaient écrites surtout pour le plaisir de ceux qui en ordonnaient la rédaction.

Si nous en croyons Sennachérib, les Mèdes qu'il soumit au tribut étaient riches, et il les pilla sans ménagement. Il agrandit les magasins royaux pour y entasser les richesses de la Médie avec celles de la Babylonie et de la Chaldée [1].

Asarhaddon, successeur de Sennachérib, attache comme lui beaucoup d'importance à quelques petits succès obtenus en Médie. Laissons-le s'exprimer lui-même sur ce sujet :

« Le pays de Patusharra est un canton de la frontière du pays de Bit...
» dans le pays des Mèdes lointains qui sont compris dans le Bikni, montagne
» de *jaspe* (?). Personne parmi les rois mes pères n'en avait foulé le sol.
» Shitirparna et Iparna, chefs de villes fortes qui n'étaient point soumis au

[1] *Inscription de Nebi-Yunus*, ll. 85-89.

» joug, je les emmenai au pays d'Assur, avec leur peuple, avec leurs che-
» vaux, leurs chars, leurs bœufs, leurs moutons, leurs ânes, leurs....., butin
» considérable [1]. »

Asarhaddon profite de la discorde qui divise d'autres chefs mèdes, pour s'agrandir à leurs dépens :

« Uppis [2], chef de la ville de Partakka, Zamasana, chef de la ville de Par-
» tukka, Ramatiya, chef de la ville d'Urakazabarna, Mèdes dont le séjour
» est lointain, qui jamais du temps des rois mes pères n'étaient venus au
» pays d'Assur et n'en avaient foulé le sol, le respect de la grandeur d'Assur
» les frappa. Ils amenèrent à Ninive, ville de ma royauté, de grands chevaux,
» (apportèrent) le *jaspe* (?), richesse de ce pays, et ils baisèrent mes pieds.
» Ils implorèrent ma royauté et demandèrent mon alliance contre des chefs
» de ville qui les opprimaient. J'envoyai avec eux mes officiers comme
» gouverneurs du territoire où était situé leur pays. Ils abattirent les hommes
» qui habitaient ces villes et les leur soumirent. Je leur imposai un tribut
» annuel [3]. »

Le nom de *Partakka* et celui de *Partakanu*, qui désignent des localités médiques, rappellent la *Parétacène* des classiques. Toutefois il convient de ne pas attacher trop d'importance au rapprochement. S'il était fondé, les chefs mèdes qui se soumirent en second lieu à Asarhaddon auraient habité au sud-est de la Médie.

Les inscriptions de Sargon, interprétées suivant l'analogie des documents assyriens, nous ont appris ce que c'étaient que les chefs de ville si nombreux chez les Mèdes. Qu'on juge par là de l'étendue et de l'importance des conquêtes d'Asarhaddon en Médie. Le ton de ses récits révèle que le moindre succès en Médie était un évènement pour les Assyriens, et il confirme ce que nous avons dit du caractère de leurs conquêtes à l'est du Zagros. Notons aussi

[1] *Prisme A d'Asarhaddon*, col. V, ll. 8-18. — Le groupe [cuneiform], d'après M. Lenormant, *Transactions of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. VI, p. 342, serait une espèce de jaspe ou d'onyx.

[2] On lirait aussi bien *Arpis* que *Uppis*. Les données manquent pour décider entre les deux lectures.

[3] C'est le contexte qui nous suggère la traduction de *Sha qatâ idkhushunuti, qui les opprimaient.*

qu'Asarhaddon, de même que Sennachérib, parle de la Médie comme d'un pays très riche. Enfin le deuxième extrait que ses documents nous ont fourni renferme un écho des discordes civiles qui, au dire d'Hérodote, furent permanentes au pays mède jusqu'à Déjocès.

Une autre fois Asarhaddon eut affaire à un chef de *Karkashshi,* marchant à la tête d'une armée composée de Gimirriens, de Manniens et de Mèdes. Ce fut probablement à la fin de son règne; car la guerre dont il s'agit n'est pas mentionnée sur les prismes d'Asarhaddon, dont un est daté de sa huitième année. Des débris de tablettes conservés au British Museum en ont gardé le souvenir. Ces fragments présentent assez peu de suite; mais tels qu'ils sont, ils jettent sur notre sujet un rayon lumineux qu'il convient de recueillir.

Signalées par M. Boscawen, les tablettes ont été étudiées plus spécialement par M. Sayce qui en a donné une transcription en caractères latins dans ses *Conférences sur la littérature babylonienne* [1].

Un des fragments [2] nous apprend que Kashtarit, préfet de la ville de Karkashshi, propose à Mamitiarshu, chef mède, de s'unir à lui contre Asarhaddon. Un autre fragment [3] montre la ligue conclue, et Kashtarit marchant à la tête *de soldats qui étaient des soldats gimirriens, des soldats manniens, des soldats mèdes, tous ennemis.* Un peu plus loin, on voit Cashtarit enlever aux Assyriens la ville de Khartam et d'autres places.

Sur un troisième fragment, M. Boscawen assure avoir lu *Kashtarit roi des Mèdes* [4]. Ce renseignement nous a vivement intéressé et nous regrettons d'autant plus que M. Boscawen n'ait pas noté ou mis à part un morceau de tablette si précieux. Nous l'avons cherché en vain nous-même au British Museum, et les deux savants les plus habiles en fait de paléographie assyrienne, M. Pinches et le P. Strassmaier, n'avaient pas mieux réussi avant nous. Or il faudrait une certitude absolue pour utiliser l'indication de M. Boscawen dans une étude historique. Kashtarit, en effet, n'est pas donné pour mède dans les fragments connus. Dans le premier, il sollicite l'alliance d'un chef

[1] *Babylonian Literature,* lectures delivered at the royal Institution, pp. 19, 28, 78-82.
[2] S. 2005.
[3] K. 4668.
[4] *Transactions of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. VI, pp. 107, 108.

déterminé par sa nationalité médique, tandis que lui-même est désigné comme chef de la ville de Karkashshi, qui paraît ne pas être une ville mède au sens assyrien; dans le second, il marche à la tête des soldats de trois nations parmi lesquelles les Mèdes occupent le dernier rang. Il est donc regrettable qu'on ait déjà refait l'histoire des Mèdes sur une base aussi incertaine, pour ne rien dire de plus [1].

M. Boscawen et après lui MM. Sayce [2] et Schrader [3] soutiennent que l'Asarhaddon auquel s'en prennent les peuples rangés sous l'étendard de Kashtarit, est autre qu'Asarhaddon, fils de Sennachérib, et qu'il s'agit dans les fragments en question d'un Asarhaddon contemporain de la chute de Ninive. Suivant MM. Sayce et Schrader, ce serait le Saracus de Bérose, le roi qui se brûla avec ses trésors dans son palais lors de la prise de Ninive par les Chaldéens et les Mèdes [4].

Ce ne serait point Asarhaddon, fils de Sennachérib, parce que, d'après M. Schrader, ce puissant prince allait chercher ses ennemis chez eux, loin de permettre qu'ils vinssent l'attaquer chez lui, et parce qu'il rencontra les Gimirriens, loin du pays d'Assur, en Asie Mineure, où Ashurbanipal, son fils, les trouva encore aux prises avec les Lydiens. Mais nous avons signalé au commencement de cet article des faits assez humiliants pour les prédécesseurs d'Ashurbanipal, peut-être pour Asarhaddon lui-même. La manière dont Ashurbanipal, fils et successeur de ce dernier, parle des Manniens est surtout remarquable : *Je m'emparai des villes voisines de Paddir que les Mannai avaient prises du temps des rois mes pères, et qu'ils s'étaient annexées* [5].

[1] Floigl, *Cyrus und Herodot*, pp. 95-116.

[2] *Op. cit.*, p. 79. — En parlant des fragments relatifs à Kashtarit, M. Sayce dit : *They are merely rough copies of the scribe, the capture of Nineveh having, perhaps, prevented fair copies from being taken, and the characters are therefore exceptionally hard to read.* — Pour nous, nous pensons que les derniers Assyriens ont peu songé à laisser à la postérité des monuments de leurs défaites. S'il existe un document assyrien parlant de Kashtarit et des Mèdes, il est probable que la guerre qu'on soutint contre eux s'est terminée par quelque chose à quoi la rédaction officielle a su donner l'apparence d'une victoire. Les défaites ne sont jamais rappelées par celui qui les a essuyées; elles le sont quelquefois par des rois postérieurs qui se glorifient de les avoir réparées

[3] *Keilinschr. und Gesch.*, pp. 518-520.

[4] C. Müller, *Fragmenta hist. Graec.*, t. II, p. 505.

[5] Smith, *Assurbanipal*, p. 92.

Voilà qui est aussi frappant que les exploits attribués aux Gimirriens, aux Manniens et aux Mèdes réunis. Quant au pays habité par les Gimirriens sous Asarhaddon, ses renseignements sont très vagues. Il assure avoir vaincu dans le Khubushna, Tiuspa, le Gimirrien, *dont le séjour est lointain* [1], sans dire où était situé son pays, qui paraît différent du Khubushna. Disons-le aussi en passant, le rôle des Manniens d'après les inscriptions d'Ashurbanipal ne répond pas aux prétentions d'Asarhaddon qui s'intitule *vainqueur du pays de Manna* [2]. Les Manniens auraient été consultés avec avantage sur la rédaction de ses annales.

Les inscriptions d'Ashurbanipal offrent un passage remarquable où l'on voit que les Gimirriens, comme les Manniens, avaient bravé l'Assyrie sous les rois précédents. Le récit qu'on va lire se rattache comme épisode à l'histoire de la campagne d'Ashurbanipal en Syrie.

« A Gugu, roi du pays de Luddu au bord de la mer, contrée éloignée, » dont les rois mes pères n'avaient pas entendu prononcer le nom, le dieu » Assur qui m'a engendré, apprit mon nom dans un songe en ces termes : » *Prends le joug d'Ashurbanipal, roi d'Assur, et en invoquant son nom* » *empare-toi de tes ennemis.* Le jour où il vit ce songe, il envoya son ambas- » sadeur me demander mon alliance; il me manda le songe par la bouche » de son député, et m'en fit le récit. Le jour même où il prit le joug de ma » royauté, il s'empara des Gimirriens qui *dépouillaient* (?) les hommes de » son pays, et *n'avaient pas redouté mes pères et n'avaient pas pris le joug* » *de ma royauté.* Par ordre d'Assur et d'Ishtar, les dieux mes maîtres, » parmi les chefs de ville des Gimirriens qu'il avait pris, il en serra deux » dans des chaînes et des entraves de fer, et il les envoya en ma présence » avec un don considérable [3]. »

Dans les *Gimirrai* des inscriptions assyriennes nous reconnaissons avec M. Schrader les Κιμμέριοι d'Hérodote, peuple vagabond [4] dont les hordes ont pu exercer leurs ravages dans des contrées voisines de l'Assyrie à la fin du

[1] *Prisme A d'Asarhaddon*, col. II, ll. 6-9.

[2] *Ibid.*, l. 27.

[3] *Cylindre de Rassam*, col. II, ll. 95-125, dans le tome V des W. A. I.

[4] Hérodote, I, 6 : Τὸ γὰρ Κιμμερίων στράτευμα τὸ ἐπὶ τὴν Ἰωνίην ἀπικόμενον, Κροίσου ἐὸν πρεσβύτερον, οὐ καταστροφὴ ἐγένετο τῶν πολίων, ἀλλ' ἐξ ἐπιδρομῆς ἁρπαγή.

règne d'Asarhaddon, et piller la Lydie au commencement du règne d'Ashurbanipal. Hérodote a connu l'invasion de la Lydie par les Cimmériens dont parle Ashurbanipal; seulement il la fait postérieure au règne de Gygès (Gugu). D'après le père de l'histoire, Ardys, fils et successeur de Gygès, vit un moment son domaine réduit à la citadelle de Sardes [1]. Ashurbanipal, témoin intéressé de ces évènements les a sans doute connus mieux qu'Hérodote, mais son langage n'en prouve pas moins qu'il y a maintes perles à trouver dans les récits de ce dernier.

Quant au peuple mède, à part quelques-uns de ses cantons, il est au moins vraisemblable, ainsi qu'il a été démontré par la considération attentive des monuments assyriens, qu'il a recouvré en partie son indépendance à la fin du règne de Sargon, ou au commencement du règne de Sennachérib. On s'explique donc la participation des Mèdes à la prise d'armes de Kashtarit sans le secours d'un Asarhaddon II créé à cette fin.

Les textes d'Asarhaddon accusent un développement de l'empire assyrien à l'ouest et au sud. Il se donne les titres de roi de Mutsur (Égypte), de Kusch (Éthiopie), et de Milukhkhi, autre pays du Nil; il cite par leurs noms jusqu'à trente rois d'Arabie, de Phénicie et de Chypre qui lui ont payé tribut. Il est, au contraire, d'une discrétion remarquable sur les contrées du nord et de l'est. — L'impression qui résulte de ce contraste est justifiée par l'examen des documents d'Ashurbanipal, qui nous révèlent les circonstances à la faveur desquelles se développa la puissance des Mèdes.

II. — Les Mèdes indépendants sous Ashurbanipal. — Ébranlement universel de l'empire assyrien.

(667-....)

Les victoires qu'Ashurbanipal remporta sur les Manniens n'effrayèrent point l'Urarthu. Ce fut seulement après la soumission du pays d'Élam que Paddur, roi de ce pays, lui donna des marques de déférence dont il se contenta, désespérant sans doute d'obtenir une soumission formelle.

« Les rois ancêtres de Paddur, roi d'Urarthu, avaient envoyé (des ambas-

[1] I, 15.

» sadeurs) à mes pères pour (entretenir) la fraternité. Paddur à son tour » ayant appris les œuvres puissantes dont les grands dieux m'avaient favo- » risé, comme un fils envoie vers son père, pour (reconnaitre son) autorité, » ainsi envoya-t-il vers moi en ces termes : *Prospérité au roi mon seigneur.* » Avec respect et soumission il fit apporter devant moi un présent considé- » rable [1]. »

Le tour donné à cet épisode est assez singulier : on lit entre les lignes que depuis plusieurs générations le roi d'Urarthu traitait de puissance à puissance avec le roi d'Assur. A la vérité, Paddur est plus modeste que ses pères, mais Ashurbanipal se garde néanmoins de parler de lui en termes offensants; le susceptible potentat de Ninive renonce évidemment à son égard à l'emploi des grands moyens.

L'empressement d'Ashurbanipal à enregistrer les soumissions équivoques de Paddur rend plus significatif le silence qu'il garde au sujet des Mèdes [2]. S'ils lui avaient payé le moindre tribut, il se serait glorifié d'un hommage dont Sargon, Sennachérib et Asarhaddon étaient si fiers.

Les inscriptions d'Ashurbanipal doivent se lire avec beaucoup de critique. Quoiqu'elles parlent toujours de victoires, les luttes gigantesques auxquelles elles nous font assister sont en réalité les dernières convulsions d'une puissance qui agonise. Ashurbanipal doit réprimer des révoltes qui éclatent à la fois chez tous les peuples, depuis l'Éthiopie jusqu'aux régions voisines du Caucase et de la mer Caspienne. Son œuvre ressemble à celle des Danaïdes. Il triomphe sans cesse de ses vassaux rebelles, et ceux-ci, à l'exception des Babyloniens et des Élamites réduits après des luttes acharnées, ne paraissent jamais complètement soumis.

La conquête de l'Égypte avait été une nécessité pour les Assyriens après la conquête de la Syrie, objet éternel de la convoitise des Pharaons. Les rois de Ninive, devenus maitres de la vallée du Nil à la faveur des divisions qui y régnaient, et de la crainte qu'inspiraient aux petits princes égyptiens les vues ambitieuses de Tahraqa, roi d'Éthiopie, s'y maintinrent toujours

[1] *Cylindre A*, col. X, ll. 22-30; *Cylindre de Rassam*, col. X, ll. 40-50.

[2] On a cru précédemment découvrir une mention de la Médie sur le *Cylindre B*, col. III, l. 102. Mais il est question en cet endroit du pays représenté par le groupe , lequel, ainsi qu'il a été démontré p. 84, note 1, n'est pas la Médie.

avec peine. Les Égyptiens se tournaient tantôt vers l'Assyrie, tantôt vers l'Éthiopie, suivant les intérêts du moment [1]. Mais lorsqu'un pouvoir prépondérant s'élève au-dessus des petites principautés du Nil, et que l'Égypte recouvre quelque force avec l'unité, elle secoue pour la troisième fois et définitivement le joug d'Ashurbanipal; elle associe à ses intérêts le roi de Lydie dont la soumission à l'empire d'Assur fut toujours nominale. Le témoignage d'Ashurbanipal est formel quant à cette alliance :

« Gugu cessa de m'envoyer son ambassadeur pour entretenir l'alliance.
» Comme il ne gardait plus le commandement d'Assur, mon créateur, il se
» fia à sa propre puissance et endurcit son cœur. Il envoya ses troupes au
» secours de Pishamilki, roi de Mutsur (Égypte), qui avait secoué le joug
» de ma souveraineté. Et moi je l'appris. J'implorai le secours d'Assur et
» d'Ishtar en ces termes : *Qu'il soit renversé devant ses ennemis et qu'ils*
» *emportent son cadavre.* Quand j'eus invoqué Assur, il m'exauça. Il tomba
» devant ses ennemis; ils emportèrent son cadavre. Les Gimirriens qu'il
» avait foulés aux pieds (précédemment) par l'invocation de mon nom,
» vinrent et ravagèrent tout son pays. Après lui, son fils s'assit sur son
» trône. Il me manda par son envoyé les maux que les dieux mes protec-
» teurs avaient fait éclater aux yeux de son père quand j'eus tendu les mains
» vers eux. Il prit le joug de ma royauté disant : *Roi que la divinité pro-*
» *tège, tu as maudit mon père et les maux ont surgi devant lui. Pour moi,*
» *je suis ton humble serviteur : épargne mon pays et n'use pas de ta puis-*
» *sance envers celui qui t'est soumis* [2]. »

Il est facile de dégager la vérité qui se dissimule sous un langage si prétentieux. Serré de près par les Gimirriens, Gygès implore le secours d'Ashurbanipal. Mais avant d'en avoir reçu du secours, il se délivre de ses ennemis. Dès lors il ne voit plus dans le roi d'Assur qu'un allié dangereux; il secoue son joug et fait cause commune avec l'Égypte révoltée pour la troisième fois

[1] *Cylindre de Rassam*, col. I, l. 51; col. II, l. 48; col. II, ll. 111-125.

[2] Ce que nous avons traduit : *qu'il soit renversé devant ses ennemis, et qu'ils emportent son cadavre* (afin qu'il ne reçoive point les honneurs de la sépulture), se présente autrement dans les anciennes traductions. Le mot rendu d'ordinaire *serviteurs*, signifie *dépouille mortelle*. Ce sens a été établi par M. St. Guyard dans le *Journal asiatique* de Paris, 2ᵉ série, t. XIII (1879), p. 430.

contre Ashurbanipal. Malheureusement les Gimirriens reviennent en Lydie et Gygès succombe. Son fils et successeur, auquel Hérodote donne le nom d'Ardys, craint qu'Ashurbanipal ne profite de sa détresse, il lui prodigue les signes d'une soumission peu coûteuse dont le despote, tiraillé en divers sens, est heureux de se contenter, comme il se contentera plus tard des belles paroles et de quelques présents de Paddur, roi d'Urarthu.

Remarquons aussi en passant que les Gimirriens qui causèrent des embarras tour à tour aux rois de Ninive et aux rois de Lydie, qui marchèrent parfois sous les mêmes étendards que les Mèdes, et dont les exploits sauvages effrayèrent l'imagination des peuples [1], doivent avoir été un facteur important de la révolution qui fit passer l'empire asiatique de Ninive à Ecbatane.

Le récit le plus intéressant des inscriptions d'Ashurbanipal est celui de la révolte de Shamulshumukin, vice-roi de Babylone [2]. Bien que frère d'Ashurbanipal, ce prince souleva contre lui, avec les peuples d'Akkad, de Chaldée et d'Arumu, les rois d'Élam, de Phénicie, de Milukhkhi (en Égypte), les princes arabes, et enfin les rois de Guti. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit du pays de Guti en traitant des inscriptions de Sargon, on comprendra les embarras d'Ashurbanipal : toute l'Asie occidentale s'était levée contre lui. Au moment où ses inscriptions cessent de nous renseigner, sa situation s'est améliorée, mais l'avenir n'en est pas moins incertain. L'Élam, la Babylonie et la Chaldée paraissent anéantis; les tribus arabes et syriennes ont été rudement châtiées; l'Urarthu et la Lydie ont donné des signes de soumission. On ignore si le Manna continue à subir le joug. Mais le pays d'Akharri (Phénicie) a bravé impunément Ashurbanipal; l'Égypte et les autres pays du Nil paraissent détachés de l'empire, car la révolte de Pishamilki et des princes de Milukhkhi n'a pas été réprimée; il en est de même des rois de Guti. Les Gimirriens ou Cimmériens, avant-coureurs d'autres barbares, infestent l'empire assyrien. La Médie n'est plus soumise, et d'autres sources nous apprennent qu'un royaume y est déjà fondé.

[1] Voir G. Rawlinson, *Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 354-358.
[2] *Cylindre de Rassam*, col. III, l. 90 — col. IV, l. 109; col. VII, ll. 81-101.

LIVRE TROISIÈME.

LE ROYAUME ET L'EMPIRE DES MÈDES.

CHAPITRE PREMIER.

Déjocès.

I. — Fondation du royaume de Médie.

(Approximativement 696-643.)

En traitant du royaume et de l'empire des Mèdes, nous négligeons, à l'exemple de la plupart des auteurs actuels, les données de Ctésias, écrivain fabuleux dont les découvertes modernes ont ruiné le crédit. Pour justifier la sentence rigoureuse dont Ctésias restera frappé, il nous suffit, après avoir retracé dans le livre précédent l'état de la Médie durant la période assyrienne, de résumer ce que l'on possède de lui sur notre sujet.

Suivant Ctésias [1], Arbace, ayant détruit Ninive et fondé l'empire des Mèdes, régna vingt-huit ans. Après lui régnèrent successivement, durant une période de cent quatre-vingt-quinze ans : Mandaucès, Sosarme, Artycas, Arbianès, Artée, Astibaras. Enfin régna Aspadas, nommé par les Grecs Astyage, qui fut renversé par Cyrus.

M. Oppert, qui tient à Ctésias malgré le tort qu'il lui a fait par ses bril-

[1] Dans Diodore de Sicile, II, xxiv-xxvii, xxxii-xxxiv.

lantes découvertes, suppose, pour le sauver, que Ninive a essuyé une double catastrophe : qu'elle a été détruite par les Mèdes et les Babyloniens une première fois en 788, et une seconde fois à la fin du VII[e] siècle avant Jésus-Christ.

La première destruction de Ninive « fut complète, dit M. Oppert, et en » effet, rien ne nous est conservé de cette première époque. Nous n'aurions » aucune notion des prédécesseurs de Sennachérib, si ces monarques » n'avaient pas construit des palais à Kala-Sherghat, à Nimroud et à » Khorsabad; et ce sont seulement les passages fréquents des textes de » Sardanapale III [1] et de ses successeurs qui prouvent que leur résidence » était à Ninive. Souvent on lit dans leurs récits de bataille qu'ils partaient » de leur palais de Ninive pour commencer leurs campagnes, et l'on voit » que les rois vaincus ou tributaires leur envoyaient leurs présents jusque » dans la ville de Ninus. Mais aujourd'hui il n'existe aucun vestige de toute » la dynastie du grand empire, excepté un piédestal brisé d'une statue où » on lit les mots suivants : *Sardanapale, roi grand, roi d'Assyrie, fils de* » *Tiglatpileser, roi puissant, roi d'Assyrie, fils d'Assour-dan-ili, roi* » *d'Assyrie. Cette image..... Celui qui change mon écriture et mon nom, que* » *le dieu père des dieux.....* [2] »

Le système de M. Oppert a rencontré peu d'adhérents, parce qu'il repose sur une base trop fragile.

L'absence de monuments antérieurs aux Sargonides sous les décombres de Ninive est un fait remarquable, mais il ne s'explique pas aussi facilement qu'on pourrait le croire dans le système de M. Oppert; car à la fin du VII[e] siècle avant notre ère, les villes assyriennes furent détruites, et cependant leurs ruines recèlent de précieux débris. Arbace et Bélésis, que le savant assyriologue considère comme les destructeurs de la première Ninive en 788, ont-ils remué les fondements de ses palais, et en ont-ils extrait les tablettes et les cylindres couverts d'écriture qu'on y avait déposés, afin de les dérober aux recherches de la postérité?

[1] M. Oppert désignait jadis sous le nom de Sardanapale III le prince dont le nom a été généralement lu depuis Ashurnatsirpal.

[2] *Expédition scientifique en Mésopotamie,* t. I, p. 288.

Un texte de Sennachérib rend mieux compte du fait signalé. Ce prince dit en effet que ses prédécesseurs avaient négligé Ninive, qu'ils n'y avaient guère bâti, et par suite, — c'est notre conclusion, — n'y avaient guère laissé d'œuvres d'art ni de monuments. En outre rien ne nous assure que Sennachérib, en renversant l'ancien palais, se soit beaucoup soucié des objets qui le décoraient. On le croirait d'autant plus difficilement que, d'après M. Oppert lui-même [1], les Sargonides ont livré à la destruction les monuments de leurs prédécesseurs à Kalakh.

Si nous en croyons M. Ménant, un roi d'Assyrie, Sargon, parle de Ninive comme d'une ville en ruines. La traduction des *Fastes* qui se lit dans les *Annales des rois d'Assyrie* fait bien dire à Sargon qu'il bâtit sa nouvelle capitale *pour remplacer Ninive*. L'expression assyrienne, ainsi traduite, est rendue dans la version latine interlinéaire de MM. Oppert et Ménant par ces mots : *loco Ninives* (*dirutae*), *à la place de Ninive* (*détruite*). La glose, ajoutée entre parenthèses par les traducteurs, aurait quelque fondement si la préposition *ilana* signifiait en réalité *à la place de*, mais beaucoup d'assyriologues lui attribuent uniquement le sens de : *au-dessus*. Dour-Sargon, d'après eux, aurait été bâti au-dessus, c'est-à-dire, sur un terrain plus élevé que Ninive, ce qui est conforme à la vérité.

L'hypothèse de M. Oppert fait partie d'un ensemble de combinaisons dont le but est d'aplanir une grande difficulté de chronologie. En supputant les années, à partir d'un certain temps, d'un côté avec les données des livres des Rois dans la Bible, et de l'autre avec celles des inscriptions cunéiformes, on trouve le résultat de la première opération en excès de quarante-cinq ans sur celui de la seconde. En outre la Bible mentionne avec le seul qualificatif de *roi d'Assyrie* un *Phul* dont M. Oppert n'a pas reconnu le nom dans la liste des Limmu [2]. De là des difficultés pour lesquelles on a proposé différentes solutions. Sir Henri Rawlinson a déclaré fautifs les chiffres de la Bible et il a cherché à identifier Phul avec un des rois d'Assyrie figurant dans la liste des Limmu. M. Oppert prétend qu'il y a une lacune de quarante-cinq ans dans la liste des Limmu à l'époque où, suivant lui, Ninive n'existait

[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. I, pp. 289 et 335.
[2] Voir plus haut, p. 84.

plus, et dans l'intervalle ainsi ménagé, il place Phul, dont il fait un *Chaldéen* devenu maître de l'Assyrie après la première ruine de Ninive. A parler en toute franchise, le procédé nous semble cavalier. Il n'y a obstacle qui ne tombe devant des moyens si violents. Nous aimons mieux la réserve de M. Ménant qui se demande si, grâce à de nouvelles découvertes, l'histoire de Phul ne s'éclaircira pas un jour sans qu'on soit obligé de supposer des erreurs dans les textes bibliques, ou des fautes de lapicides dans les textes assyriens [1].

Ajoutons à ces considérations que M. Oppert sauve Ctésias malgré lui. Ctésias, en effet, connaît une seule destruction de Ninive et l'ensemble de son histoire est incompatible avec l'hypothèse de M. Oppert.

Puisque Ctésias se recommande si peu, nous puiserons les éléments de notre dernier livre dans l'histoire d'Hérodote et dans le livre de Judith, deux sources précieuses, et cependant fort maltraitées par la critique contemporaine.

Nous ne connaissons rien de plus sommaire, par exemple, que le procédé dont M. Schrader a usé envers Hérodote. *Les Assyriens tenant en leur pouvoir* [2] *la haute Asie depuis cinq cent vingt ans, les Mèdes commencèrent à faire défection :* ces mots d'Hérodote renferment une si monstrueuse erreur, à en croire M. Schrader, que l'abrégé d'histoire médique [3] auquel ils servent d'introduction ne mérite aucune confiance.

« Personne, dit M. Schrader, ne songera en lisant les mots d'Hérodote,
» I, 95, à un peuple qui a dominé sur la Médie (*sic*), la Cilicie et Chypre,
» qui a conquis Azot et Gaza, qui a dompté l'Égypte, pays qui pendant les
» 520 ans de la période supposée par Hérodote ne fut jamais soumis (aux
» Assyriens). Celui qui travestit les situations réelles comme Hérodote le
» fait là, n'inspire aucune confiance en la rectitude de ses données dans les
» autres parties du même sujet [4]. »

[1] Voir notre travail intitulé *Inscriptions historiques de Ninive et de Babylone*, pp. 63 et 64.

[2] Hérodote dit au présent : Ἀσσυρίων ἀρχόντων, *les Assyriens commandant*, et pas ἀρξάντων, *ayant commandé*. Cf. Stein, *Herodotus erklaert*, t. I, p. 117.

[3] I, 96-130.

[4] « Niemandem wird bei Lesung der Worte Herodot's I, 95 der Gedanke kommen an die
» Beherrscher Mediens, Ciliciens, Cyperns, die Eroberer Asdods und Gazas, die Bezwinger
» Aegyptens, des in der supponirten Zeit der 520 Jahre Herodot's niemals bezwungenen! Wer

Chose inconcevable, Hérodote dit que les *Mèdes* les premiers secouèrent le joug des Assyriens, et l'on affirme que ce passage n'implique pas la soumission de la *Médie* à l'Assyrie!

Quant à l'étendue dont l'empire assyrien est susceptible suivant Hérodote, elle dépend du sens que l'auteur attachait aux termes d'*Asie inférieure* et d'*Asie supérieure* dont il se sert. Or, pour Hérodote, l'*Asie inférieure* est simplement la partie de l'Asie située en deçà de l'Halys et d'une ligne qu'on mènerait de l'angle du golfe de Cilicie au point le plus rapproché du même fleuve ; l'*Asie supérieure* est une région indéfinie située au delà de cette limite.

« Le fleuve Halys, dit Hérodote, sépare (du reste de l'Asie) *presque toute* » *l'Asie inférieure* depuis la mer, qui est en face de Chypre, jusqu'au Pont- » Euxin. Le pays tout entier se resserre de la sorte en un isthme qu'un bon » marcheur parcourrait en cinq jours [1]. »

Les termes d'*Asie inférieure* et d'*Asie supérieure* n'étaient pas employés chez les Grecs avec le sens rigoureux que M. Schrader suppose dans sa critique d'Hérodote [2]. Ainsi quand le vieil historien affirme que les Assyriens ont été les maîtres de la haute Asie, s'il demeure dans un certain vague, il ne commet pas une grossière erreur. Il sait bien que Sennachérib a essayé d'envahir

» aber die thatsächlichen Verhältnisse so schief darzustellen vermag, wie hier Herodot, erweckt » kein Vertrauen für die Richtigkeit seiner Angaben bezüglich anderer Punkte auf demselben » Gebiete. » *Keilinschriften und Gesch.*, p. 497.

[1] I, 72. — Les commentateurs se sont imaginé que l'isthme d'Hérodote s'étendait depuis Synope sur la mer Noire jusqu'à Tarse sur le golfe de Cilicie. Hérodote prétendrait donc qu'un bon marcheur est capable de parcourir une si grande distance en cinq jours. A ce propos, quelques-uns taxent Hérodote d'ignorance; d'autres le justifient par des moyens trop ingénieux. Mieux aurait valu examiner de plus près son texte. Hérodote s'exprime ainsi :

Ὁ Ἅλυς ποταμὸς ἀποτάμνει σχεδὸν πάντα τῆς Ἀσίης τὰ κάτω ἐκ θαλάσσης τῆς ἀντίον Κύπρου ἐς τὸν Εὔξεινον πόντον. ἔστι δὲ αὐχὴν οὗτος τῆς χώρης ἁπάσης· μῆκος ὁδοῦ εὐζώνῳ ἀνδρὶ πέντε ἡμέραι ἀναισιμοῦνται.

Hérodote considère d'Halys comme achevant de donner à l'Asie mineure sa forme de presqu'île. L'Halys *sépare*, ἀποτάμνει, ce pays du continent. L'isthme (αὐχήν) d'Hérodote est la zone comprise entre la Méditerranée et la partie de l'Halys la plus rapprochée de cette mer. Il y a environ deux cents kilomètres de Tarse à l'Halys par le chemin le plus court. — Hérodote a déjà été mal compris par Pline l'Ancien, VI, 2, qui semble parler d'après lui. Cf. *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 196, 197; Stein, *Herodotus erklaert*, t. I, pp. 88, 89; et les auteurs cités. — Sur l'Asie supérieure au sens d'Hérodote, voir IV, 40.

[2] Il en est de même des mots ἀνάβασις, ἀναβαίνω, dont nous avons étudié le sens à la page 63.

l'Égypte et que son empire comprenait des tribus syriennes ou arabes [1]. Du reste, s'il a ignoré la domination passagère des Assyriens en Égypte et en Chypre, il est possible malgré cela qu'il ait été bien renseigné sur l'histoire des Mèdes. Les deux sujets sont assez différents.

M. Schrader paraît aussi avoir mal compris les cinq cent vingt années de la domination assyrienne. Hérodote dit qu'à la fin de cette période, les Assyriens *tenant* la haute Asie en leur pouvoir, les Mèdes donnèrent l'exemple de la révolte aux peuples sujets de Ninive, qu'ils recouvrèrent leur indépendance, et qu'ensuite les autres nations les imitèrent [2]. Quelle erreur y a-t-il en cela? Il y a erreur dans l'interprétation d'Hérodote, il n'y a pas erreur grave dans Hérodote lui-même.

L'étude des inscriptions nous a révélé qu'à partir de Sennachérib l'empire assyrien perdit du terrain au nord et à l'est. Les succès de Sennachérib et d'Asarhaddon en Médie impliquent seulement la soumission momentanée d'un certain nombre de cantons. Or, étant donné que l'empire mède prit fin en 549 et qu'il dura cent cinquante ans [3], on voit que le travail d'organisation nationale attribué à Déjocès a commencé vers l'année 700, sous le règne de Sennachérib. D'un autre côté, les inscriptions assyriennes montrent qu'en général Sennachérib, Asarhaddon et Ashurbanipal furent plutôt occupés à réprimer des révoltes qu'à conquérir de nouvelles provinces. L'occupation de l'Égypte durant cinq ou six ans modifie peu l'aspect général de cette période. Hérodote considère la défection des nations sujettes de Ninive comme accomplie à la fin du règne de Phraorte, deuxième roi de Médie [4].

Le tableau raccourci de l'histoire des Assyriens tracé par Hérodote pèche néanmoins en quelques endroits. Hérodote prétend que durant une certaine période, l'empire de Ninive fut agité par des révoltes continuelles qui réduisirent enfin l'Assyrie à ses propres limites, et cela est vrai; il s'est imaginé

[1] II, 141.
[2] M Max Duncker aussi a mal interprété Hérodote. Voir *Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t. IV, pp. 215-216.
[3] La date de 549 est établie plus loin. La durée du royaume médique, suivant Hérodote, s'obtient en additionnant les années du règne de Déjocès, Phraorte, Cyaxare, Astyage, 53 + 22 + 40 + 35. Ces chiffres ne peuvent pas être pris à la lettre, comme on le verra.
[4] I, 102.



que dans le mode d'existence il y avait eu une différence essentielle entre le dernier siècle de l'empire assyrien et les précédents, et en cela il s'est trompé. Depuis Teglatphalasar I[er] jusqu'à Ashurbanipal, l'empire d'Assyrie se refait sans cesse. Seulement, et ceci est à la décharge d'Hérodote, sous les derniers rois les révoltes, plus intenses, prirent parfois des proportions gigantesques, qui frappèrent l'imagination des peuples. Hérodote a commis une autre erreur en attribuant aux Mèdes l'initiative de la défection. Les inscriptions assyriennes sous-entendent plutôt que les difficultés créées sans cesse aux rois de Ninive par les Chaldéens et les Élamites permirent aux Mèdes de s'affranchir, de fonder leur nationalité, et de développer leur puissance. Mais on conçoit que les Mèdes, ayant plus que les autres peuples bénéficié de tant de soulèvements, s'en arrogeassent le principal honneur.

Le jour favorable sous lequel les Mèdes apparaissent dans Hérodote, montre bien qu'il a puisé à leur source ; il découvre le point de vue sous lequel on appréciera avec le plus de justesse les traditions conservées dans son histoire.

On a cru qu'Hérodote supprimait l'empire d'Assyrie vers l'année 700, ou même quelques années plus tôt, à cause de ces mots :

« Tous les peuples du continent (asiatique) s'étant affranchis, ils retom-
» bèrent dans la servitude de la manière que voici : Il se rencontra chez les
» Mèdes un homme habile, Déjocès, fils de Phraorte, etc. »

Mais ce passage a été mal interprété. Hérodote, qui aime à reprendre les choses *ab ovo*, cherche les origines de son second empire asiatique bien avant le temps où *tous* les peuples de l'Asie, ayant secoué le joug de l'Assyrie, jouissaient de leur liberté. On en sera moins surpris si l'on remarque que dans Hérodote l'histoire des Mèdes elle-même est un préambule de celle de Cyrus [1].

A tout prendre, Hérodote parle en termes assez justes de l'empire d'Assyrie et il se montre en ce point fort supérieur aux autres Grecs. Eschyle, par exemple, ne connaît en fait d'empire asiatique que l'empire des Mèdes, qu'il ne distingue en aucune façon de celui des Perses. L'autorité qu'on lui a

[1] Hérodote le dit expressément, I, 95.

accordée en pareille matière au détriment d'Hérodote, nous engage à citer l'échantillon d'histoire orientale qu'il a insérée dans les *Perses*.

Dans cette tragédie d'Eschyle, l'ombre de Darius évoquée par les enchantements de son épouse Atossa, déplore la folie de Xerxès, cause de si grands malheurs. Elle oppose à la conduite du jeune monarque celle de ses prédécesseurs, parmi lesquels elle compte les rois mèdes :

« (Les flatteurs de Xerxès) ont donc causé un désastre immense, à » jamais célèbre, tel que cette ville de Suse n'en a pas encore essuyé d'aussi » ruineux, depuis que le grand Jupiter a accordé à un chef unique l'honneur » de diriger de son sceptre la féconde Asie tout entière. Un Mède le pre- » mier fut le guide du peuple. Son fils après lui s'acquitta du même emploi; » car l'intelligence servit de gouvernail à son cœur. Le troisième ensuite, » Cyrus, mortel fortuné, procura durant son règne la paix à tous ses amis. » Il acquit le peuple des Lydiens et celui des Phrygiens, et réduisit de force » toute l'Ionie. Le Ciel ne le prit pas en haine, parce qu'il était sage. Le » fils de Cyrus fut le quatrième modérateur du peuple. En cinquième lieu » régna Mardus, honte de la patrie et du trône antique. Le noble Arta- » phrénès le tua par ruse dans sa demeure, à l'aide d'amis voués à cette » œuvre. Le sixième roi fut Maraphis, et le septième Artaphrénès. Et moi » aussi, j'ai obtenu le lot que je voulais [1]. »

La tirade d'Eschyle renferme les plus graves erreurs. Le poëte suppose que Suse a été la capitale de l'empire mède ; — que les princes mèdes ont été les premiers grands rois en Asie ; — que le règne d'Astyage a été constamment heureux. Il aurait parlé autrement de ce monarque, s'il avait connu comme Hérodote la triste fin d'Astyage trahi par ses propres soldats [2]. Eschyle a de plus une idée incomplète des exploits de Cyrus. Le but du poëte exigeait la mention de la conquête de Babylone. S'il l'omet, c'est qu'il l'ignore. Ce n'est pas tout. Il donne à Artaphrénès et enlève à Darius le rôle principal dans la conspiration ourdie contre le faux Smerdis. Enfin entre le faux Smerdis et Darius, fils d'Hystaspe, il place deux rois imaginaires

[1] Vers 759-779.

[2] Hérodot a été confirmé en ce point par les monuments babyloniens. Cf. Floigl, *Cyrus und Herodot*, p. 95.

Maraphis et Artaphrénès. On a suspecté et même on a décidément rejeté le vers qui contient cette grossière erreur; mais c'est à tort, car le reste du morceau ne justifie pas un procédé si favorable à Eschyle, et le retranchement du vers brise la suite naturelle des idées. Dans l'hypothèse d'une interpolation, Darius ayant flétri Mardus, dirait immédiatement après : *Et moi aussi je suis né sous un astre propice.* Au surplus, Eschyle, en disant qu'un roi mède commanda le premier à l'Asie entière, n'exclut pas l'existence de rois antérieurs en Médie. Ce n'était pas pour lui le lieu d'en parler. Cependant M. Georges Rawlinson est bien près de sacrifier les deux premiers rois mèdes d'Hérodote, qui en compte quatre, à l'autorité prépondérante d'Eschyle qui, dit-il, n'en connait que deux [1].

Il est vrai que l'histoire de Déjocès, se frayant un chemin à la royauté en Médie de la manière que raconte Hérodote, a excité la défiance d'autres critiques. M. Grote a dit, et MM. G. Rawlinson et Maspero ont répété après lui, que Déjocès avait trop les allures d'un tyran grec; que le fait raconté par Hérodote portait évidemment le cachet d'une fable hellénique [2].

L'accusation est grave, mais avant de discuter une assertion si compromettante pour notre unique source classique, nous donnons la parole à Hérodote, afin de laisser le lecteur un moment à ses propres impressions.

« Il se rencontra chez les Mèdes un homme habile, Déjocès, fils de » Phraorte. Cet homme épris du pouvoir fit ceci. Les Mèdes étant groupés » par cantons, Déjocès, déjà distingué dans le sien, s'adonna avec zèle et » par calcul à la pratique de la justice. Il faisait cela lorsque tout le pays » mède était dans l'anarchie, sachant bien que l'injuste était hostile au juste [3]. » Les Mèdes du même canton, témoins de sa conduite, le prenaient pour

[1] *Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 395 et 396. — Déjocès (forme originale supposée *Dahak* = *mordant*) serait, d'après M. G. Rawlinson, un dédoublement d'Astyage (forme originale *Azdahaka* = *le serpent qui mord*, d'après Moïse de Khorène, I, 29)!... On a vu dans notre livre premier le danger de ces jeux de mots, auxquels il faut décidément renoncer.

[2] Cf. Grote, *Histoire de la Grèce* (trad. française par De Sadous), t. IV, pp. 304, 305; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 382; Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, pp. 460-463.

[3] C'est-à-dire suivant M. Stein : *bien qu'il sût que les hommes justes sont en proie aux attaques des hommes injustes.*

» leur juge [1], et lui naturellement, comme il ambitionnait l'autorité, se » montrait droit et intègre. Cette manière de faire lui valait de grands » éloges de la part de ses concitoyens, à tel point que les habitants des » autres cantons, jusque-là victimes d'arrêts iniques, apprenant que Déjocès » rendait exactement la justice, s'empressaient de venir chez lui pour plaider » eux-mêmes en sa présence. Il finit par être leur unique arbitre.

» Comme on s'adressait à lui de plus en plus à cause de l'équité qu'on » remarquait dans ses jugements, Déjocès, voyant que tout reposait sur lui, » ne voulut plus siéger à l'endroit où il avait eu jusque-là son tribunal; il » refusa de remplir désormais l'office d'arbitre, sous prétexte qu'il lui était » peu utile de négliger ses affaires pour juger les procès d'autrui tout le » jour. Le brigandage et l'anarchie recommençant de plus belle dans les » cantons, les Mèdes se réunirent en assemblée et délibérèrent sur la situa- » tion. Je me figure que les amis de Déjocès tinrent des propos de cette » sorte : — Non, dans l'état actuel, le pays n'est plus un séjour tolérable pour » nous. Allons, créons-nous un roi. Alors le pays sera bien gouverné; nous » vaquerons à nos occupations et nous ne périrons point par l'anarchie. — » Sur de pareils discours, ils se décident à prendre un roi.

» Procédant aussitôt à l'élection, tous mettent en avant avec force éloges » le nom de Déjocès, si bien qu'ils l'agréent pour leur roi. »

Tel est le moyen dont se servit l'ambition de Déjocès. Est-ce là une invention de l'esprit grec? On le prouvera difficilement. Aristote prête aux tyrans grecs, dont il connaît bien l'histoire, des procédés fort différents. Les tyrans, dit-il, furent des généraux démagogues qui trompèrent les peuples par leurs discours, et abusèrent des forces dont ils disposaient pour les asservir. Deux causes principales donnèrent naissance aux tyrannies : la grande puissance accordée à certains magistrats, l'indifférence du peuple en matière politique dans des états petits et pauvres. *Tous les tyrans*, ajoute

[1] Δικαστήν μιν ἑωυτῶν αἱρέοντο, *le choisirent pour juge* (Larcher), *chose him to be the arbiter of all their disputes* (G. Rawlinson). Ces traductions paraissent manquer d'exactitude. Déjocès ne fut pas institué juge permanent; on le *prenait* à l'occasion pour arbitre. On le voit par la conduite des Mèdes des autres cantons. Il y a des traces de l'anarchie qui régnait en Médie dans les extraits des inscriptions d'Asarhaddon cités plus haut.

Aristote, *s'élevaient par le même moyen : ils gagnaient la confiance du peuple en excitant à la haine contre les riches* [1]. Le chapitre d'Aristote où l'on trouve ces renseignements n'inspirerait à personne l'idée du personnage de Déjocès.

Cette pensée que la justice fidèlement pratiquée grouperait les gens de bien autour de lui malgré le mauvais vouloir des hommes iniques, et la crainte (exprimée dans un passage suivant) que le prestige d'une noblesse plus grande que la sienne ne nuise à son autorité, mettent un abîme entre Déjocès et les tyrans grecs [2].

L'état politique des Mèdes primitifs, tel qu'Hérodote le décrit, a été reconnu dans les monuments assyriens étudiés plus haut; et un travail d'unification du genre de celui qu'il attribue à Déjocès, a dû accompagner la fondation de la monarchie.

Reprenons le récit d'Hérodote :

« Déjocès (élu roi) ordonne aux Mèdes de lui construire une demeure en
» rapport avec la dignité royale et de lui fournir l'appui d'une garde. Les
» Mèdes s'exécutent. Ils lui élèvent un vaste palais avec fortifications, à
» l'endroit qu'il indiqua, et lui accordent de se choisir des gardes parmi
» tous les Mèdes. Maître du pouvoir, Déjocès força les Mèdes à bâtir une
» forteresse et à l'embellir de manière qu'ils s'inquiétassent moins des
» autres places. Les Mèdes obéissant toujours, il bâtit la grande forteresse
» appelée maintenant Agbatane (Ἀγβάτανα), système d'enceintes renfermées
» l'une dans l'autre, et ménagées de telle sorte qu'une enceinte dépasse la
» précédente de la hauteur des créneaux seulement. La pente du terrain
» favorise probablement [3] cette disposition que l'art compléta. Quant aux
» enceintes, elles sont en tout au nombre de sept, et la dernière renferme le
» palais royal avec les trésors. La plus considérable d'entre elles égale à
» peu près le pourtour d'Athènes. »

[1] *Politique*, V, 5. Cf. Schoemann, *Griechische Alterthümer*, 3e éd., t. I, pp. 169-174.

[2] Les tyrans grecs furent souvent des nobles, mais ce n'était pas *comme tels* qu'ils se présentaient au peuple.

[3] Τὸ μὲν κού τι καὶ τὸ χωρίον συμμαχέει κολωνὸς ἐών. — Κου *wirkt wie ein Optativ mit ἄν; es soll nur eine Meinung oder Vermuthung ausgesprochen werden* (Stein).



» Les créneaux de la première enceinte sont peints en blanc; ceux de la
» seconde, en noir; ceux de la troisième, en pourpre; ceux de la quatrième,
» en bleu; ceux de la cinquième, en vermeil. Les créneaux de toutes les
» enceintes sont ainsi ornés de couleurs. Des deux dernières enceintes,
» l'une a les créneaux argentés, l'autre a les créneaux dorés.

» Telle est la forteresse que se bâtit Déjocès et dont il entoura sa demeure.
» Il ordonna au peuple de s'établir autour (du palais royal) dans la forte-
» resse. »

Hérodote s'exprime de façon à faire entendre qu'il n'a pas vu Ecbatane. Il ne se figure pas nettement le site de cette capitale.

La description d'Ecbatane qui se lit dans Polybe est assez différente de celle d'Hérodote, et comme les Grecs postérieurs à Alexandre avaient à leur disposition pour l'étude d'un pareil sujet plus de sources qu'un écrivain du Ve siècle, Polybe mérite d'être entendu :

« Ecbatane, située dans la chaîne de montagnes voisine de l'Oronte, est
» dépourvue de remparts, mais possède une acropole artificielle admirable-
» ment fortifiée. Sous l'acropole se trouve le palais royal, dont il n'est aisé
» ni de parler en détail ni de ne rien dire. Si la ville en question fournit
» une belle matière aux auteurs qui aiment les récits à grand effet, qui se
» plaisent à amplifier et à exagérer certaines choses, elle cause de l'embarras
» et de la difficulté aux écrivains qui procèdent avec circonspection quand
» ils ont à surprendre l'opinion commune. Bref, le palais royal est très vaste;
» il a près de sept stades de pourtour. Il était orné partout avec une magni-
» ficence qui donnait une haute idée de la richesse de ses fondateurs. Aucune
» partie de la boiserie qui était tout entière en cèdre et en cyprès, n'avait
» été laissée à nu : les poutres, les lambris, les colonnes des portiques et
» des péristyles, étaient revêtus de lames d'argent et d'or, les tuiles étaient
» toutes d'argent. La majeure partie de ces richesses fut enlevée à l'arrivée
» d'Alexandre et des Macédoniens; le reste le fut sous le gouvernement
» d'Antigone et de Seleucus Nicanor. Néanmoins, lorsque Antiochus y vint,
» dans le temple dit d'Éné, les colonnes étaient encore revêtues d'or, et des
» tuiles d'argent en assez grand nombre s'y trouvaient déposées. Il restait
» encore quelques briques d'or, et des briques d'argent en quantité plus

» considérable. Ce fut avec tout ce métal qu'on frappa la monnaie à l'effigie » du roi, un peu moins de quatre mille talents [1]. »

Les deux descriptions, qui témoignent l'une et l'autre d'une richesse et d'une splendeur merveilleuse, ne se concilient pas sans peine.

Il est à croire que le palais royal dont parle Polybe était protégé par la citadelle et qu'il en faisait en quelque sorte partie. Ce point s'accorderait ainsi tant bien que mal avec la description d'Hérodote. Nous sommes porté à interpréter Polybe de la sorte, parce que les fortifications d'Ecbatane devaient protéger tant de richesses attachées au palais.

M. Georges Rawlinson pense que de tout temps Ecbatane fut dans l'état décrit par Polybe, et que les Mèdes, comme les Perses leurs successeurs, laissaient leurs villes ouvertes, se contentant de bâtir des citadelles [2]. Mais il semble que l'induction soit d'une légitimité douteuse. Les Perses maîtres de l'Asie se passaient sans difficulté de villes entourées de remparts; des citadelles jetées çà et là leur suffisaient pour maintenir dans le devoir des nations désarmées. Les Mèdes étaient dans d'autres conditions. S'élevant en face de Ninive, leur capitale était exposée à la dévastation, si elle ne s'entourait de fortifications puissantes [3]. Aussi le livre de Judith, dont la haute valeur sera démontrée, affirme que la ville d'Ecbatane était entourée de remparts. Darius, qui détruisit les remparts de Babylone pour la punir de sa révolte, traita vraisemblablement Ecbatane de la même manière. La description d'Hérodote et celle de Judith d'une part, et la description de Polybe de l'autre, se rapportent peut-être à des états différents. La citadelle de Polybe serait un reste d'anciennes fortifications plus développées.

[1] Polybe, X, xxvii (éd. Didot, p. 461).

[2] *The five great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 268.

[3] Les mots d'Hérodote τὸν δὲ ἄλλον δῆμον πέριξ ἐκέλευε τὸ τεῖχος οἰκέειν, signifient : *il ordonna au reste du peuple d'habiter à l'entour, et à l'extérieur des enceintes*, ou bien : *il ordonna au peuple d'occuper la forteresse autour* (*du palais*), selon qu'on fait πέριξ préposition ou adverbe.

La grammaire, le contexte et la destination naturelle de la forteresse d'Ecbatane nous inclinent vers la seconde interprétation. Malgré de longues recherches, nous n'avons pas trouvé dans Hérodote un seul exemple de πέριξ préposition ainsi séparé du nom qu'il régit; il précède ou suit immédiatement son complément. Dans le seul exemple qu'Hérodote (V, 115) offre encore de la construction que nous avons ici, πέριξ ὑπορύσσοντες τὸ τεῖχος, πέριξ est adverbe. — Déjocès intéresse les Mèdes à la construction d'Ecbatane; il leur ordonne de construire avec soin

Le vrai nom d'Ecbatane *Hangmatana* révélé par les inscriptions des rois de Perse a justifié l'opinion qui identifie *Ecbatane*, ou *Agbatane* (Hérodote), à la ville moderne d'*Hamadan*, située au pied du mont *Elvend*, l'Ὀρόντης de Polybe. Cette situation d'Ecbatane est indiquée par Strabon qui rapporte que les rois de Perse, se rendant d'Ecbatane à Babylone, traversaient les montagnes des Cosséens situées au nord de la Susiane, et confinant à la Babylonie entendue dans le sens des géographes classiques [1].

Sir H. Rawlinson a imaginé deux Ecbatane, l'une, celle d'Hérodote, située dans l'Atropatène au sud du lac Ouroumia, là où fut plus tard Gazaca; l'autre identique à la ville d'Hamadan [2]. Mais l'opinion du savant anglais a été si bien réfutée par M. Quatremère [3], que M. Georges Rawlinson, malgré sa déférence habituelle aux vues de son illustre frère, l'a proposée avec une réserve extrême [4]. Contentons-nous de dire ici que l'existence de deux Ecbatane a été ignorée de tant de géographes et d'historiens grecs bien informés, qu'elle suppose la véracité de Ctésias jusque dans le détail de son histoire, et qu'elle s'appuie uniquement sur un texte de Moïse de Khorène très douteux quant au sens [5].

(ποιήσασθαι) une ville unique et de la bâtir de manière qu'ils la préfèrent aux autres places. Or, pour Hérodote la ville consiste dans les enceintes décrites. Donc si Hérodote dit que Déjocès construisit la forteresse *pour lui*, cela ne veut pas dire *à l'exclusion de ses sujets*. Déjocès a construit Ecbatane pour lui, dans la pensée d'Hérodote, en ce sens qu'elle doit donner du relief à son autorité et diminuer le prestige de la vieille aristocratie qui domine dans les autres villes. (Comparez 98 et 99). Dans la phrase : Ταῦτα μὲν δὴ ὁ Δηιόκης ἑωυτῷ τε ἐτείχεε καὶ περὶ τὰ ἑωυτοῦ οἰκία, τὸν δὲ ἄλλον δῆμον πέριξ ἐκέλευε τὸ τεῖχος οἰκέειν, l'opposition exprimée consiste en ce que Déjocès occupe le centre de la forteresse, et le peuple les intervalles des enceintes et l'enceinte la plus intérieure autour du palais. — Enfin ce qui devait attirer les Mèdes à Ecbatane, c'était apparemment la sécurité qu'ils trouvaient pour leurs personnes et leurs biens derrière ses remparts.

[1] Strabon, XI, XIII, 6; Ptolémée, VI, VI, 3.

[2] *Journal of the Geographical Society*, t. X, pp. 65-158.

[3] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XIX, 1re partie, pp. 419-456.

[4] *The five great Monarchies*, 2e éd, t. II, p. 269, note 9.

[5] Moïse de Khorène dit : *Tiridate fortifia la seconde Ecbatane, cette ville entourée de sept enceintes.* La seconde Ecbatane ne serait-elle pas la nouvelle Ecbatane rebâtie à la place de l'ancienne? Ou bien Moïse de Khorène aurait-il songé à une Ecbatane de Syrie dont parle Hérodote, III, 62, 64? — Nous goûtons peu le procédé de M. Quatremère (p. 435) qui modifie le texte de manière à traduire : *il fortifia une seconde fois.* Moïse de Khorène place son Ecbatane *dans les contrées septentrionales de la Perse* et cela s'applique assez bien à Hamadan, puisque la Médie, comme l'observe M. Quatremère (p. 443), formait la partie septentrionale de la monarchie des Perses.

Après la construction d'Ecbatane, Déjocès s'appliqua à effacer le souvenir de son élévation récente, et à frapper l'esprit du peuple en se tenant à une grande distance de ses sujets, et en leur inspirant un profond respect pour sa personne. Il se déroba aux regards et gouverna du fond de son palais. Il décida que le moins de monde possible serait admis auprès de lui, et que les affaires seraient traitées par l'intermédiaire de ses officiers. Il défendit de rire et de cracher en sa présence, inculquant principalement à tous la suprême inconvenance du dernier point. « Il s'entoura de ce mystère de » peur qu'en le voyant des hommes de son âge, élevés avec lui, et ne le lui » cédant ni en noblesse ni en bravoure, ne conçussent du dépit et ne » formassent des desseins hostiles. Il voulait en demeurant invisible passer » à leurs yeux pour un être d'une espèce différente [1]. »

Les Mèdes attribuèrent à Déjocès la première idée d'un cérémonial si nouveau pour eux [2].

Déjocès chercha aussi à maintenir son prestige par l'observation exacte de la justice, qui avait été le principe de son élévation.

« Ayant tout réglé de la sorte et s'étant affermi au pouvoir, il veillait à » l'observation rigoureuse de la justice. On lui envoyait dans son palais » l'exposé des causes par écrit, et il le renvoyait avec sa décision. Telle était » sa conduite relativement aux procès. Conformément à une autre règle » qu'il s'était tracée, s'il apprenait qu'il s'était commis quelque méfait, il » appelait le coupable et le punissait en raison du délit particulier. Il avait » des surveillants et des espions par tout le pays qu'il gouvernait. »

Ainsi se serait opéré l'établissement de la royauté en Médie. Il y a du mythe dans le portrait qu'Hérodote a tracé de Déjocès. Un homme si original a fait une profonde impression sur un peuple encore dans l'enfance, et la renommée n'aura pas manqué d'accentuer fortement ses traits. Mais laissant à d'autres le soin de démêler en lui le mythe et la réalité, nous pensons avec M. Spiegel, qui a jugé fort sainement Hérodote en ceci [3], que le personnage de Déjocès est vrai dans ses grandes lignes. Nous le croyons à cause de son

[1] Hérodote, I, 99.
[2] I, 100.
[3] *Éranische Alterthumskunde*, t. II, pp. 250, 251.

originalité et *de l'absence d'éléments grecs dans son caractère;* nous le croyons encore, parce que son rôle d'organisateur a dû précéder le développement de l'empire médique. Prétendre comme M. Duncker [1] que les fonctions judiciaires remplies avec tant de succès par Déjocès dans l'état de société décrit par Hérodote constitue une impossibilité, c'est juger d'une société primitive dont on ignore les conditions intimes d'après ce qui se passe dans les sociétés en proie aux raffinements de la civilisation. Par quelles analogies, en effet, jugerait-on de la force de certains principes et de certains points d'honneur chez les Mèdes au VIII[e] et au VII[e] siècle avant Jésus-Christ? On trouverait des éléments d'induction assez sûrs dans les mœurs des anciens Perses, si elles étaient mieux connues. Le peu qu'on en a dit est favorable au Déjocès d'Hérodote. A en juger par la Cyropédie [2], l'office de juge ou d'arbitre était une grande affaire pour les Perses de distinction, qui s'y exerçaient dès l'enfance. On acquérait sans doute un crédit spécial en y excellant. Le trait conservé par Xénophon indique au moins des coutumes originales et assez étrangères à nos idées. D'ailleurs les vues ambitieuses de Déjocès ont été favorisées, suivant la remarque fort judicieuse de M. Spiegel [3], par le besoin qu'éprouvaient les Mèdes de s'unir contre les Assyriens.

Que ne dit-on pour affaiblir le crédit d'Hérodote! Des prétendants au trône en Médie et en Sagartie sous Darius I[er] se vantent-ils d'être de la famille de Cyaxare [4], cela tend à prouver que le roi Déjocès est imaginaire. Comme si des prétentions analogues appuyées jadis sur le titre de Carlovingien prouvaient qu'il n'y a pas eu de roi Pepin.

L'autorité de Déjocès, au dire d'Hérodote, s'exerça sur les Mèdes seuls :

« Déjocès réunit sous son pouvoir la seule nation des Mèdes, qui com-
» prend les tribus suivantes : les Buses, les Parétacènes, les Struchates, les
» Arizantes, les Budiens, les Mages. »

Nous avons étudié ce passage à la fin du livre consacré à l'ethnographie

[1] *Geschichte des Alterthums.*, 4[e] éd., t. IV, p. 214.
[2] I, II, 6, 7; III, 16, 17.
[3] *Loc. cit.*
[4] *Inscription de Béhistoun,* texte perse, II, 14, 15, 79-81. Cf. Spiegel, *Altpersische Keilinschr.*, pp. 14, 15, 20, 21.

des Mèdes [1], et nous avons démontré qu'il y est question d'un développement territorial du royaume de Médie sous son fondateur.

Déjocès avait créé une monarchie puissante; il avait réuni sous son sceptre tous les peuples de la Médie au sens d'Hérodote, c'est-à-dire, outre les Mèdes proprement dits (les Mèdes des inscriptions assyriennes), une foule de tribus situées au nord et au nord-ouest, jusqu'à une faible distance du Caucase et de la mer Noire. Cette grande extension de la Médie dans la direction que nous signalons ressort de plusieurs données d'Hérodote. D'après lui, la Médie n'est séparée de la Colchide que par le pays des Saspires, et le pays des Saspires était peu considérable. Aussi observe-t-il que les Scythes, lorsqu'ils envahirent les états de Cyaxare, firent un grand détour, en longeant le Caucase au nord de manière à pénétrer dans la Médie à peu distance de la mer Caspienne, au lieu de passer de la Colchide dans le pays des Saspires et de là en Médie. Nous savons déjà qu'Hérodote fait de la Matiène (versant occidental et sommet du Zagros jusqu'au Gyndès) un pays distinct de la Médie. La Médie telle qu'il l'entend est moins riche que celle de Polybe, qui comprend les plus fertiles vallées du Zagros, et se rapporte à une géographie plus récente [2].

[1] Pages 54, 55.

[2] Hérodote, I, 104, 110; IV, 37. — Polybe, l. V, 44. Polybe délimite comme suit la Médie : « Du côté de l'aurore et de l'orient elle est bornée par les plaines du désert qui s'étend entre » la Perse et la Parthie; elle commande les Portes dites Caspiennes qu'elle a en sa possession; » elle confine aux montagnes des Tapyres, qui s'élèvent à peu de distance de la mer Hyrca- » nienne. Dans sa partie méridionale, elle touche à la *Mésopotamie* et à l'Apolloniatide; elle » longe la Perse, se couvrant de ce côté par le Zagros. Cette montagne qui s'élève jusqu'à la » hauteur de cent stades, forme dans le labyrinthe de ses lignes, ici des plaines fermées, » là des vallées allongées, habitées par les Cosséens, les Carchiens et d'autres peuplades qui » passent pour rendre des services extraordinaires à la guerre. Du côté de l'occident, la Médie » est bornée par le peuple connu sous le nom de Satrapiens, lequel confine aux nations rive- » raines de l'Euxin. Du côté qui regarde le nord, elle a pour limitrophes les Elyméens (*sic*), » les Aniaraces, les Cadusiens et les Matiens. »

Ptolémée place aussi des Elyméens au nord de la Médie (VI, II, 6). — Hérodote étend le pays des Mèdes jusqu'à l'Araxe (I, 202). — Cf. Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, pp. 139, 140.

« En fait de céréales et de bétail, dit encore Polybe, la Médie est d'une richesse incalculable; » elle l'emporte sur toutes les provinces de l'Asie par le nombre et par la qualité tant de ses » hommes que de ses chevaux. » La Médie primitive ne mérite pas cet éloge sans restriction. Il peut s'appliquer à la région où se trouve aujourd'hui Hamadan; et cette circonstance justifie

La fusion de tant de peuples fut rapide et définitive. Les Mèdes, dans le sens étendu que les classiques attachent à leur nom, figurent toujours comme un corps parfaitement homogène, qui n'a pu se former en si peu de temps que de races étroitement unies par le sang et par la langue [1].

Deux causes concoururent donc à la prompte formation du royaume de Médie : la nécessité de s'unir contre les Assyriens, et l'habileté de Déjocès qui fit comprendre aux Mèdes les avantages d'un gouvernement fort, établi sur des principes d'ordre et de justice. En face d'un grand peuple ainsi créé, la nation assyrienne, usée par des siècles de lutte, et composée alors des éléments les plus disparates, devait nécessairement succomber [2].

II. — Invasion de la Médie par les Assyriens a la fin du règne de Déjocès.

Le règne de Déjocès se termina par une catastrophe qu'Hérodote a ignorée, mais dont le souvenir a été conservé par un écrivain juif.

L'évènement dont nous parlons fait suite à ceux que nous avons étudiés dans les inscriptions d'Ashurbanipal.

Ce prince raconte ses guerres dans l'ordre chronologique sans en préciser la durée, de sorte qu'on ne sait au juste en quelle année se termina celle qui fut suivie de la chute d'Élam. Il est possible toutefois de déterminer approximativement cette date par la durée du règne de Samulshumukin à Babylone. D'après le canon de Ptolémée [3], Samulshumukin a régné vingt ans ; et

aussi l'identification d'*Ecbatane* ou *Agbatane*, perse *Hangmatana*, avec *Hamadan*. Le choix que Déjocès fit d'un emplacement si avantageux, est très conforme à l'habileté qui se manifeste dans toute sa conduite. Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 103.

[1] Les inscriptions assyriennes font mention d'un prince du pays de Manna (contemporain de Sargon), qui portait le nom de *Dayaukku*, ressemblant d'une manière frappante à celui de Déjocès, Δηιόκης; L'identification des deux personnages, proposée par M. Lenormant (*Lettres assyriologiques*, t I, pp. 55 et suiv.), est à bon droit rejetée par M. Georges Rawlinson (*The five great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 383, note 7). Mais l'identité des noms, généralement admise, prouve des affinités entre les Manniens et les Mèdes.

[2] Nous traitons ce point dans le chapitre suivant.

[3] On admet généralement l'identité de Samulshumukin, du Σαοσδουχῖνος de Ptolémée, et du Sammughes des fragments de Bérose.

d'après les documents assyriens, la conquête d'Élam est postérieure à sa mort. De plus, son avènement a coïncidé, selon toute probabilité, avec celui d'Ashurbanipal qui le fit roi de Babylone pour obéir à la volonté de son prédécesseur Asarhaddon [1]. Avec ces données, on conçoit difficilement qu'Ashurbanipal en ait fini avec Élam avant sa vingt-cinquième année de règne. Car entre la mort de Samulshumukin et la capture d'Ummanaldas, roi d'Élam, Ashurbanipal fit encore trois expéditions, deux en Élam et une en Arabie. D'un autre côté, les trois dernières campagnes rapportées sur les cylindres se rattachent à la guerre contre Samulshumukin, et ont dû la suivre de près. Ainsi, le règne d'Ashurbanipal ayant commencé en 667, l'année 643 serait approximativement le terme auquel nous mènent les inscriptions laissées par ce monarque [2].

Nous savons qu'Ashurbanipal vit un moment tout son empire soulevé par Samulshumukin ; qu'à la date de la rédaction de ses prismes, la Babylonie et la Chaldée ainsi que les tribus arabes et quelques tribus syriennes sont de nouveau soumises; mais que les peuples de la Méditerranée, ceux du Nil, et les peuples septentrionaux compris sous la dénomination collective de Guti ou Quti, avec lesquels Samulshumukin avait concerté sa révolte, n'ont pas été remis sous l'obéissance.

Si donc quelque découverte mettait au jour des inscriptions d'Ashurbanipal complétant les documents connus jusqu'ici, elles raconteraient, en cas de victoire, des guerres entreprises pour relever le prestige d'Assur du côté de la Médie, sur le cours supérieur de l'Euphrate, sur les bords de la Méditerranée, et dans la vallée du Nil.

La pénurie de monuments assyriens pour cette période est très significative, vu la multitude d'inscriptions qu'a laissée Ashurbanipal. C'est comme un morne silence qui présage la suprême calamité de Ninive.

Cependant la disette d'inscriptions assyriennes à une époque si intéressante

[1] Ashurbanipal raconte qu'il éleva son frère à la dignité royale à Babylone et qu'il lui donna en fait de soldats, de villes et de terres *plus que leur père Asarhaddon n'avait déterminé.* Cela se lit en toutes lettres sur le cylindre de Rassam, col. III, l. 73.

[2] Cette date ne concorde pas exactement avec la chronologie d'Hérodote; mais nous verrons dans le chapitre qui suit, que la chronologie d'Hérodote n'est qu'approximative.



est compensée par un livre auquel il faut attacher le plus grand prix, malgré le dédain dont il a été l'objet. Nous parlons du livre Judith, livre riche entre tous, riche surtout en renseignements sur les débuts de l'empire mède et sur la décadence de l'empire assyrien [1].

L'authenticité des faits d'histoire médique rapportés dans le livre de Judith repose sur le crédit que mérite le document dans lequel ils sont consignés. Nous devons, par conséquent, entrer dans quelques détails à ce sujet.

Le texte original du livre de Judith qui fut écrit en hébreu [2], n'existe plus. On en possède à présent un texte grec [3], un texte syriaque et un texte latin. Le texte syriaque n'a d'importance que pour la critique du texte grec dont il dérive. Le texte grec ne se trouva pas à la disposition de saint Jérôme lorsqu'il traduisit le livre de Judith en latin, ou, ce qui est plus croyable, il ne lui inspira aucune confiance. Il fit sa traduction sur un texte chaldéen qui existait encore de son temps, et qu'il considéra comme l'original. Cependant les manuscrits à l'usage du docte solitaire étaient remplis de fautes, et la version latine qu'il en tira paraît bien inférieure à la version grecque, que nous citons toujours ici. Saint Jérôme ne rendit en sa langue que ce qu'il crut lire avec certitude dans le chaldéen; il ne consacra aussi que fort peu de temps à un travail qu'il entreprit forcé par l'importunité de ses amis [4]. Voilà

[1] Des analogies entre le livre de Judith et les inscriptions d'Ashurbanipal ont été relevées par M. Robiou dans un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et publié dans la *Revue archéologique*, t. VII (1875), pp. 23 sq., et 80 sq., sous le titre : *Deux questions de chronologie et d'histoire éclaircies par les annales d'Assurbanipal*. M. Robiou place les évènements du livre de Judith dans la période qu'embrassent les inscriptions. Nous croyons qu'il s'est fourvoyé à cause de l'interprétation fautive d'un verset (ch. I, 5) du texte grec de Judith que nous examinons plus bas. Si les rois assyriens suppriment des échecs comme celui de Béthulie, ils ne manquent pas d'enregistrer des victoires éclatantes comme celle qui fut remportée par les Assyriens aux environs d'Ecbatane. L'omission d'un succès pareil serait inexplicable.

[2] Cf. De Wette, *Lehrbuch der histor.-Krit Einleitung in die Kanon. und Apokr. Bücher des A. T.*, 7e éd., pp. 405, 406.

[3] Le texte grec traduit en latin dans la vieille *Itala* diffère peu du texte des Septante.

[4] Acquievi postulationi vestrae, imo exactioni : et sepositis occupationibus quibus vehementer arctabar, huic (libro) unam lucubratiunculam dedi, magis sensum e sensu, quam ex verbo verbum transferens. Multorum codicum varietatem vitiosissimam amputavi : sola ea quae intelligentia integra in verbis chaldæis invenire potui, latinis expressi. *Praef. in librum Judith.* Migne, *Patr. lat.*, t. XXIX, col. 39, 40.

des circonstances dont une critique soigneuse tient compte dans l'appréciation du livre de Judith, et qui réduisent à leur juste valeur quelques difficultés de détail dans un document d'ailleurs rempli de données historiques d'une haute portée. Des difficultés pareilles n'ont pas empêché MM. Oppert, Rawlinson et Schrader de mettre à profit les livres des Rois et le reste de la Bible dans leurs travaux sur l'histoire ancienne de l'Orient.

Le livre de Judith rentre sans difficulté dans l'histoire du peuple hébreu et dans l'histoire générale de l'Orient.

Les faits racontés se passent surtout dans la Palestine du nord, à une époque où le culte national fleurit dans les douze tribus. Le pays entier reconnaît la suprématie religieuse et politique (?) de Jérusalem. La royauté parait n'exercer aucune action. Toutes les mesures pour résister aux Assyriens sont prises par le grand-prêtre et le conseil des anciens. C'est à la suite d'épreuves cruelles que Juda et Israël sont rentrés dans le droit chemin. La conversion d'Israël date de plusieurs années; Juda sort à peine des calamités qui l'ont ramené à la religion et au culte de ses pères. Les malheurs d'Israël sont indiqués en des termes qui s'appliquent dans leur sens naturel à la grande captivité des dix tribus. Juda vient de subir à son tour une déportation en masse; il a vu Jérusalem aux mains de ses ennemis, le temple saccagé, l'autel et les instruments du sacrifice profanés. Mais ses enfants sont revenus de l'exil; il a recouvré la ville sainte et le temple. Enfin l'invasion décrite dans le livre de Judith est suivie d'une longue période durant laquelle la Palestine n'a plus à redouter les attaques de l'étranger [1]. Voilà ce qui concerne l'histoire des Hébreux.

Tout s'explique assez bien en plaçant l'histoire de Judith dans le règne de Manassès.

En effet, premièrement, le règne de Manassès appartient à une période où les relations entre l'ancien royaume d'Israël et Jérusalem sont telles que les peint l'histoire de cette héroïne. Ezéchias, prédécesseur de Manassès, et Josias qui succède à Manassès après le règne éphémère d'Amon, exercent une véritable autorité sur les dix tribus affaiblies par leur lutte inégale contre

[1] *Judith*, texte grec, IV, 16; V, 18, 19; VIII, 18-20; XVI, 30.

les rois d'Assyrie, et par la perte d'un grand nombre d'habitants réduits en captivité. Au commencement de son règne, on voit Ezéchias attirer au temple de Jérusalem des habitants d'Ephraïm, de Manassès, d'Aser, d'Issachar et de Zabulon. Bientôt après, il va purger de leurs idoles les tribus d'Ephraïm et de Manassès. Les Rois et les Paralipomènes ne disent rien des relations des rois Amon et Manassès avec les tribus septentrionales. Mais Josias agit en maître jusque dans le territoire de Nephtalie. Un pareil état de choses se produisait naturellement. Sans cesse avertis par les prophètes, les enfants d'Abraham avaient pris l'habitude de considérer leurs désastres comme des châtiments du ciel, et l'adversité tournait leurs pensées vers Jéhova. La conversion d'Israël après les grands coups frappés par Salmanasar et Sargon est donc conforme aux lois de son histoire. D'autre part, quand la piété ramenait les Israélites au temple de Salomon, comment les rois de Juda auraient-ils négligé l'occasion de ressaisir des tribus soumises jadis au sceptre de leurs pères? A cette époque, les colonies établies en Samarie par les Assyriens étaient encore faibles; les rois de Ninive étaient souvent occupés ailleurs, et leur main n'atteignait la Palestine qu'à de grands intervalles. Cela étant, la soumission résignée et constante des dix tribus au joug des rois de Ninive serait un phénomène unique dans l'histoire d'Assyrie. Grâce aux mêmes circonstances, le royaume de Juda vit luire quelques beaux jours sous Ezéchias, Josias, et peut-être dans la seconde moitié du règne de Manassès [1].

Deuxièmement, les Paralipomènes mentionnent une captivité de Manassès, emmené à Babylone par les Assyriens, délivré ensuite, et rétabli sur son trône. La captivité du roi, à moins de circonstances exceptionnelles, entraînait celle d'un grand nombre de ses sujets [2].

Nous croyons que le second livre des Rois contient une allusion à la captivité de Manassès. On y raconte que le prophète Isaïe, blâmant Ezéchias de la vanité dont il avait fait preuve lors de la visite des ambassadeurs babyloniens, lui annonça un châtiment terrible :

« Voilà que des jours viennent, dit le prophète, où tout ce qui est dans

[1] II *Rois*, XXIII, 15-9; II *Paralipomènes*, XXX, 1-8; XXXI, 1.
[2] II *Paralipomènes*, XXXIII, 11-13.

» la maison et tout ce qu'ont amassé tes pères jusqu'aujourd'hui sera emporté
» à Babylone; il ne restera rien, dit Jéhova. Et des enfants qui sortiront de
» toi, que tu engendreras, on en prendra qui seront eunuques dans le palais
» du roi de Babylone. Ezéchias dit à Isaïe : Elle est bonne la parole de
» Dieu que tu as dite, *s'il y a paix constante en mes jours.* »

Le sens le plus naturel du passage est que les malheurs épargnés à Ezéchias sont réservés à la génération qui le suit.

Si Babylone fut assignée comme lieu de captivité à Manassès, c'est comme le remarque M. Halévy, que cette ville était alors une des capitales de l'empire assyrien. Le roi Asarhaddon y résida et y éleva des monuments. Il est vraisemblable que Manassès, captif à Babylone, fut relâché par le vice-roi Samulshumukin, quand celui-ci se ligua contre son frère d'Ashurbanipal avec les peuples de la Méditerranée et du Nil[1].

Troisièmement, le rôle du grand-prêtre à l'exclusion du roi de Juda est conforme aux circonstances. En effet, l'influence du sacerdoce a dû être prépondérante, quand Manassès, dans ses dernières années, suivit les exemples de son père Ezéchias; en outre, dans un moment critique, lorsque le souvenir des impiétés de Manassès était encore récent, l'autorité du grand-prêtre pouvait seule décider les fidèles des dix tribus à faire les sacrifices qu'on leur demandait pour Jérusalem et le temple, auxquels la religion les attachait plus que le patriotisme.

Quatrièmement, en ajoutant quelques années de Manassès à celles d'Amon et de Josias, on trouve une période considérable durant laquelle la Palestine fut respectée par l'étranger. L'histoire ne mentionne aucune invasion à cette époque, et on en trouvera la raison dans l'état général de l'Orient après les évènements retracés dans le livre de Judith[2].

[1] Sur la réalité de la captivité de Manassès, voir Halévy, dans la *Revue des études Juives*, janvier-mars, 1881, pp. 13 et 14; Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 3e éd., t. IV, pp. 243-253.

[2] Pour apprécier la difficulté qui semble naître de la longueur de cette période de paix, remarquons une différence notable entre le texte latin et le texte grec de Judith, XVI, 28, 30. On lit dans le texte latin : *Mansit autem in domo viri sui annos centum quinque..... et defuncta est .... In omni autem spatio vitae ejus non fuit qui perturbaret Israël, et post mortem ejus annis multis.* On lit dans le texte grec : Καὶ ἐγήρασεν ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς ἔτη ἑκατὸν πέντε..... καὶ

L'auteur de Judith se garde d'assigner, comme on l'a prétendu, à l'invasion assyrienne une date postérieure à l'entière destruction du temple de Salomon et aux soixante-dix ans de la grande captivité. Il ne commet pas ce monstrueux contre-sens historique. Le temple dévasté avait été réparé et purifié, il n'avait pas été reconstruit. La purification avait immédiatement suivi le retour des exilés. L'auteur du livre de Judith, écrivain dont le remarquable talent ne s'était pas développé sans lecture, n'eût jamais montré le temple relevé en quelques jours, comme par enchantement, sous Cyrus, et le conseil général de la nation juive envoyant ses ordres de Jérusalem jusqu'aux tribus septentrionales. Le dernier lettré juif de la période persane ou macédonienne connaissait le rôle joué à cette époque par les Samaritains, que soutenaient tous les colons établis jadis par les Assyriens sur la rive droite de l'Euphrate [1], et les obstacles qui retardèrent le rétablissement du temple; il savait qu'une ruine du temple et une restauration nationale telles que le dépeint le livre de Judith, sont loin de ressembler aux faits du même genre qui se passèrent sous Nabuchodonosor et sous Cyrus. Sous Nabuchodonosor, le temple fut brûlé: mais s'il est question de ce désastre dans le livre de Judith, pourquoi dans un discours où il est présenté comme une punition exemplaire infligée au peuple de Dieu, au lieu de dire que le temple a été la proie des flammes, emploie-t-on une expression qui affaiblit l'idée du désastre? Sous Cyrus, les Juifs reçurent la permission de revenir à Jérusalem : mais s'il s'agit dans le livre de Judith d'une restauration opérée dans ces conditions, pourquoi en parle-t-on en des termes qui font croire que les Juifs sont redevenus maîtres de Jérusalem par un coup de main? Car l'impression qu'on éprouve à la lecture du livre de Judith, est que les Juifs déportés brisèrent leurs entraves,

ἀπέθανεν..... Καὶ οὐκ ἦν ἔτι ὁ ἐκφοβῶν τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ ἐν ταῖς ἡμέραις Ἰουδὶθ καὶ μετὰ τὸ ἀποθανεῖν αὐτὴν ἡμέρας πολλάς.

Le grec signifie en premier lieu que Judith prolongea sa vieillesse dans la maison de son mari jusqu'à l'âge de cent cinq ans; en second lieu, que les années de repos accordées aux Hébreux du vivant de Judith et après sa mort furent nombreuses. Il serait inexact de traduire : *Israël ne fut plus inquiété du vivant de Judith, ni durant beaucoup d'années après sa mort.* Le texte latin, moins clair, admet également le sens que nous proposons. Il est plus sûr, dans tous les cas, de préférer la version grecque.

[1] Esdras, IV, 10, 17. — Voir plus haut, pp. 199-204.

s'échappèrent dans un élan de patriotisme religieux, et ressaisirent Jérusalem [1].

L'auteur trace avec une vérité saisissante le tableau de l'Asie occidentale à l'époque où se place naturellement l'histoire de Judith :

« La douzième année du règne de Nabuchodonosor (Ashurbanipal) sur
» les Assyriens à Ninive, la grande ville; aux jours d'Aphaxad, qui régna

[1] Voici les passages relatifs à l'état du temple et au retour de la captivité. Au chapitre IV, 1 3, l'auteur s'exprime comme suit :

« Ceux des enfants d'Israël qui habitaient la Judée apprirent tout ce qu'Holopherme, général
» en chef de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, avait fait aux nations; de quelle manière il
» avait dévasté leurs temples et les avait anéantis. Ils eurent grande peur de lui, ils tremblèrent
» pour le temple du Seigneur leur Dieu. Car ils étaient revenus récemment de la captivité, et
» tout le peuple de la Judée venait de se rassembler; les vases (sacrés), l'autel, le temple avaient
» été purifiés de la profanation. Προσφάτως ἦσαν ἀναβεβηκότες ἐκ τῆς αἰχμαλωσίας, καὶ νεωστὶ πᾶς ὁ λαὸς
» συνελέλεκτο τῆς Ἰουδαίας, καὶ τὰ σκεύη, καὶ τὸ θυσιαστήριον, καὶ ὁ οἶκος ἐκ τῆς βεβηλώσεως ἡγιασμένα ἦν. »

On admettra, nous l'espérons, que la reconstruction proprement dite du temple et de l'autel s'exprimerait mieux en d'autres termes. Il s'agit ici du temple dévasté et profané, non du temple anéanti.

Au chapitre V, v. 18, Achior, chef des Ammonites, dans un discours à Holopherne, prononce ces paroles :

« Lorsque (les Juifs) eurent abandonné le chemin que (leur Dieu) leur avait tracé, ils furent
» exterminés en très grand nombre dans beaucoup de guerres; ils furent emmenés captifs dans
» un pays qui n'était point le leur, et le temple de leur Dieu ἐγενήθη εἰς ἔδαφος. »

L'expression que nous laissons en grec se rendrait, le plus littéralement possible : *fut réduit au sol.* Elle peut fort bien s'entendre d'une destruction partielle du temple, principalement dans le développement oratoire d'Achior. Il se rencontre des locutions analogues dans les Rois et les Paralipomènes quand il s'agit des dégâts commis dans le temple par les rois de Juda. Ainsi (II *Rois,* XXII, vv. 5, 6) on en répare les *ruines,* בֶדֶק (sur le mot בֶדֶק, voir Fürst-Ryssel, *Hebr. und Chald. Handwörterbuch über das A. T.*). Il est aussi dit (II *Paralipomènes,* XXXIV, 10, 11) qu'on a dû renouveler les voûtes de salles entières du temple *que les rois avaient détruites.* Dans ce cas, comme dans celui qu'il est permis de supposer pour le livre de Judith, ne pouvait-on pas dire, surtout dans un développement oratoire, Ὁ οἶκος τοῦ Θεοῦ ἐγενήθη εἰς ἔδαφος?

Le même Achior, immédiatement après, verset 19, s'exprime ainsi sur le retour de la captivité :

« S'étant convertis à leur Dieu, ils revinrent du lieu de leur dispersion; ils *saisirent* Jéru-
» salem où est leur sanctuaire. »

Le verbe κατέσχον a dans l'usage le sens de *se saisir, s'emparer.*

La plupart de ces remarques, pour être vieilles (elles ont déjà été faites par Serrarius), n'ont rien perdu de leur justesse.

» sur les Mèdes à Ecbatane, qui bâtit en cercle autour d'Ecbatane des rem-
» parts en pierres taillées, lesquelles avaient trois coudées de large sur six
» de long, éleva (ces) remparts à la hauteur de soixante-dix coudées sur
» une largeur de cinquante, flanqua les portes de tours atteignant cent
» coudées de hauteur et reposant sur une base de soixante coudées de lar-
» geur, donna aux portes une élévation de soixante-dix coudées et une
» ouverture de quarante coudées pour livrer passage à ses nombreuses
» armées et aux rangs de ses fantassins; — en ces jours-là donc, le roi
» Nabuchodonosor fit la guerre au roi Arphaxad dans la grande plaine de
» territoire de Ragay [1]. »

La Médie, d'après cela, vient de s'ériger en royaume; le centre de la nouvelle monarchie est la forteresse d'Ecbatane récemment construite; le roi des Mèdes est l'ennemi naturel du roi d'Assur, autant de choses d'une vraisemblance parfaite. Tous ceux qui ont lu les inscriptions assyriennes soit dans les originaux, soit dans les traductions, savent qu'aux yeux des rois de Ninive, c'était un crime pour un prince qu'ils pouvaient atteindre, d'affecter de libres allures et de ne point leur être soumis. A plus forte raison devaient-ils voir de mauvais œil un prince mède fonder, dans une province détachée de leur empire, un royaume qui pouvait devenir une puissance formidable en se développant d'abord du côté de l'est, où rien ne s'opposait à ses progrès. L'auteur de Judith assigne aux fortifications d'Ecbatane un but de défense extérieure; il se montre mieux inspiré qu'Hérodote, chez lequel Déjocès semble ne considérer sa citadelle que comme un boulevard destiné à le protéger contre une partie de ses propres sujets; il donne de cette place une description différente de celle de l'historien grec. Il n'a donc pas puisé dans Hérodote.

Les hostilités commencent la douzième année du roi de Ninive, mais le combat définitif ne se livre que la dix-septième année [2]. Ces dates ne concordent pas exactement avec celles que nous avons déduites de la comparaison des inscriptions assyriennes et du canon de Ptolémée; mais des difficultés pareilles se rencontrent, comme nous l'avons dit, dans le second livre des

[1] I, 1-5.
[2] I, 13.

Rois, dont les données, confirmées par les inscriptions cunéiformes, sont mises en œuvre par tous les historiens. Les peuples qui se rangent sous les étendards de Nabuchodonosor sont principalement ceux de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que ceux d'Élam, c'est-à-dire, les peuples qu'Ashurbanipal vient de remettre sous l'obéissance au moment où se terminent ses inscriptions.

« Se réunirent à lui (Nabuchodonosor) tous les habitants de la contrée » montagneuse, tous les habitants des bords de l'Euphrate, du Tigre et » de l'Hydaspe, et....... Irioch, roi des Élyméens. Une foule de nations se » réunirent dans les rangs des enfants de Cheleoul [1]. »

Au lieu de Ὑδάσπης, saint Jérôme écrit *Jadason*, et un texte syriaque dit *Ulai;* au lieu de Ἐλυμαίων, syriaque *Elam*, saint Jérôme écrit *Elicorum;* au lieu du Χελέουλ de notre texte grec, une autre leçon offre Γελωδ [2]. L'endroit du texte où il est question du roi des Élyméens est inintelligible.

Ces variantes et ces difficultés sont évidemment dues aux copistes et aux traducteurs. Ceux-ci procédaient autrefois avec beaucoup de liberté, substituant des équivalents aux noms propres des textes originaux, et mettant ainsi du leur dans les œuvres d'autrui. En ce genre, saint Jérôme lui-même, malgré sa science incontestable, commettait parfois de singulières méprises. Ainsi, pour citer un exemple étranger au livre de Judith, le nom propre *No-Ammon* de la ville de Thèbes en Égypte, dans Nahum, a été rendu par saint Jérôme *Alexandria populorum,* et à ne considérer que sa traduction, il faudrait voir dans le livre de Nahum un apocryphe remontant tout au plus à la période macédonienne.

Nabuchodonosor rencontre moins de facilité chez d'autres peuples, que l'auteur du livre de Judith divise en deux catégories distinctes, les Perses

[1] I, 6.

[2] Nous traduisons συναπήντησαν (la Polyglotte de Walton offre la variante : συνήντησαν) πρὸς αὐτόν : *se réunirent à lui, se rangèrent sous ses étendards,* et non : *marchèrent contre lui;* nous sous-entendons *Nabuchodonosor*, et non *Arphaxad.*

Voici les motifs de notre interprétation. Le verbe employé ne marque par lui-même ni intention hostile, ni intention bienveillante; il est indifférent dans l'usage. L'auteur, dans les versets suivants, *oppose* aux peuples dont il parle ici, d'autres peuples qui méprisent les ordres envoyés de Ninive. Enfin les commentateurs et historiens qui sous-entendent Arphaxad, ne laissent absolument rien en fait d'alliés et de territoire au roi de Ninive.

devenus tributaires des Assyriens peut-être après la défaite d'Élam [1], et les habitants de l'Asie occidentale.

« Et Nabuchodonosor, roi des Assyriens, envoya des messagers à tous les » habitants de la Perse — et à tous ceux qui habitaient du côté de l'Occi- » dent, aux habitants de la Cilicie et de Damas, du Liban et de l'Anti-Liban, » et à tous les habitants du littoral de la mer, à toutes les tribus du Carmel » et de Galaad, à la Galilée supérieure et à la grande plaine d'Esdrelon, à » tous ceux qui habitaient la Samarie et ses villes, et au delà du Jourdain » jusqu'à Jérusalem, Betané, Chellus, Kadès, jusqu'au fleuve d'Égypte, » jusqu'à Taphné, Ramesse, et tout le pays de Gesem, jusqu'au delà de » Taphnis et de Memphis, et à tous les habitants de l'Égypte jusqu'aux » frontières d'Éthiopie. — Les habitants de toute cette terre méprisèrent la » parole de Nabuchodonosor, roi des Assyriens; ils ne se réunirent pas à lui » pour la guerre, parce qu'ils ne le craignaient pas et qu'il était devant » eux comme leur égal. Ils renvoyèrent ses messagers comme ils étaient » venus, sans que ceux-ci eussent reçu aucun honneur en leur présence [2]. »

Une telle unanimité répond aux dispositions dans lesquelles on voit ces peuples dans les inscriptions d'Ashurbanipal lors du soulèvement de Samulshumukin et de la révolte d'Élam. L'Égypte et la Lydie étaient des royaumes considérables; ces deux puissances s'entendaient depuis plusieurs années [3], et soutenaient probablement les États voisins. — Les peuples de la Méditerranée sont énumérés par l'auteur du livre de Judith dans une suite régulière, qui rappelle le bel ordre des panoramas assyriens. La remarque s'applique aussi aux lignes qui se lisent immédiatement après cette énumération [4].

« Nabuchodonosor s'irrita grandement contre toute cette terre, et il jura

[1] L'original parlait-il des habitants du pays de *Parsua*, différent de la Perse, dont il est si souvent question dans les inscriptions assyriennes?

[2] I, 7-11. *Καὶ ἀπέστειλε Ναβυχοδονοσο; ὁ βασιλεὺ; Ἀσσυρίων ἐπὶ πάντα; τοὺ; κατοικοῦντας τὴν* Περσίδα, — *καὶ ἐπὶ πάντας τοὺς κατοικοῦντα; πρὸς δυσμαῖς, τοὺ; κατοικοῦντα;* Κιλικίαν, *κ. τ. λ.*

[3] Voir plus haut l'extrait des inscriptions d'Ashurbanipal où il est parlé des rapports de la Lydie et de l'Égypte. — Il faut rapprocher tout ce que nous disons ici du chapitre où nous avons traité de l'état de l'Asie sous Ashurbanipal.

[4] I, 12.

» par son trône et par sa royauté de punir toute la Cilicie, le pays de Damas
» et la Syrie, de les exterminer de son épée, ainsi que tous les habitants
» de Moab, les fils d'Ammon, toute la Judée, et tous les habitants de l'Égypte
» jusqu'aux confins des deux mers. »

Dans les deux mers qui confinent au delà de l'Égypte, il faut une mauvaise volonté décidée pour voir autre chose que la mer Rouge, la mer des Indes, et le détroit qui les réunit. Le langage prêté au roi de Ninive, langage emphatique et prétentieux qui rappelle également celui des inscriptions, accuse des connaissances étendues en géographie au moins chez l'historien, que plusieurs critiques ont traité avec beaucoup de légèreté sous ce rapport.

La guerre avec la Médie, comme on l'a vu, traine en longueur et n'est poussée vigoureusement qu'après cinq ans. Rien ne paraît plus naturel quand on se souvient des révoltes dont la répression occupe sans cesse Ashurbanipal.

Le récit biblique continue en ces termes :

« Dans la dix-septième année (de son règne, Nabuchodonosor) livra
» bataille à Arphaxad et il l'emporta sur lui dans le combat; il mit en
» déroute toute l'armée d'Arphaxad, toute sa cavalerie, tous ses chars. Il
» pritses villes, vint à Ecbatane et s'empara de ses tours, dévasta ses places,
» et au lieu de la magnificence, y laissa l'opprobre. Il prit Arphaxad dans
» les montagnes de Ragay, le perça de ses flèches, et acheva sa ruine en
» ce jour. Il revint avec son armée et ses alliés, multitude immense de
» guerriers. A son retour, il se livra au repos et à la bonne chère avec son
» armée, pendant cent vingt jours [1]. »

Le Nabuchodonosor du livre de Judith répond donc parfaitement à l'Ashurbanipal des inscriptions. Le nom biblique, soit qu'il remonte à l'auteur du livre, soit qu'il provienne d'une substitution, est inexact comme le nom d'*Azdahages* donné par Bérose au roi de Médie, auteur de la destruction de Ninive, comme le nom de *Kineladan* pour *Ashurbanipal* dans le canon de Ptolémée. Mais de même qu'on tient compte des renseignements de Bérose, et du canon de Ptolémée malgré des confusions de ce genre, ainsi

[1] I, 12-16.

est-il contraire aux règles de la critique de supprimer le livre de Judith à cause d'un personnage mal nommé. Il serait tout aussi peu raisonnable de le rejeter à cause d'un écart de cinq ou six ans entre les dates qu'il assigne aux évènements, et celles qui résultent de la considération des documents assyriens, rapprochés du canon de Ptolémée.

Comme la guerre de Médie avait prolongé la révolte des peuples méditerranéens, la chute d'Ecbatane, par un enchaînement naturel, fut suivie d'une expédition dans l'Asie occidentale [1]. L'issue fatale de cette campagne détermina peut-être la décadence irrémédiable de l'empire assyrien. Elle permit aux Mèdes de se relever. Après les efforts qu'avait coûtés à l'Assyrie la réduction de la Babylonie, de la Chaldée et de l'Élam, l'échec essuyé par l'armée d'Holopherne sous les murs de Béthulie acheva de l'épuiser. Les Chaldéens reprirent sans doute bientôt courage, puisque nous les voyons si peu d'années après maîtres de Babylone et d'un grand empire.

La marche d'Holopherne chargé par le roi de Ninive d'aller châtier ses sujets rebelles, dénote des calculs dont un romancier aurait eu difficilement l'idée, et qui achèvent de donner au récit son cachet d'authenticité.

Partant de Ninive, Holopherne gagne en trois jours une localité nommée Baictilait, située dans la plaine du même nom; une nouvelle marche le conduit au pied d'une montagne située au nord de la Cilicie [2]. Il a donc pris son chemin par la Mésopotamie septentrionale, et il se trouve après la marche ainsi décrite, sur la rive droite de l'Euphrate. Ce n'est pas à dire qu'il s'éloigne beaucoup du fleuve, car la Cilicie, dans le sens large, s'étendait jusqu'à l'Euphrate [3].

Holopherne a atteint le théâtre de ses opérations et son plan se dessine nettement. Il va opérer suivant une ligne nord-sud en reculant parfois un peu vers l'est, afin de ne laisser aucun ennemi derrière lui.

[1] La traduction de saint Jérôme (ch. I) semble dire que les pays occidentaux se soulevèrent après la défaite du roi des Mèdes, ce qui manque absolument de vraisemblance.

[2] Littéralement à *gauche* de la Cilicie. On sait que les Hébreux exprimaient les points cardinaux par les mots *devant, derrière, droite, gauche,* signifiant respectivement l'orient, l'occident, le sud et le nord.

[3] Hérodote, V, 52. — Cf. Stein, *Herodotus erklaert,* sur ce passage.

Il s'engage dans les montagnes au pied desquelles il est arrivé. C'est là que l'auteur de Judith, parfaitement d'accord avec les autres écrivains de sa nation, place les pays de Phout et de Loud [1].

Après avoir guerroyé quelque temps aux confins de la Cilicie et de l'Arménie, Holopherne, descendant vers le sud, passe l'Euphrate, traverse la Mésopotamie (occidentale) et probablement une seconde fois l'Euphrate;

[1] Tout concourt à démontrer l'exactitude de cette donnée. Le passage de Judith où elle se rencontre, est comme la résultante des renseignements jetés çà et là dans l'Ancien Testament sur Phout et Loud, deux pays qui vont d'ordinaire ensemble, et que les commentateurs et les géographes situent un peu partout, se fondant sur des analogies de son, le moins sûr des criteriums quand il n'est point contrôlé par d'autres, et quand il s'agit d'un ou de deux noms seulement.

A s'en rapporter à la Table des peuples (*Genèse,* X), Loud est situé en Asie, non loin d'Aram : *Fils de Sem : Élam, Assur, Arphaxad, Loud, Aram* (v. 22). — La Table énumère les fils de Cham dans l'ordre que voici : *Cousch, Mitsraïm, Phout, Canaan.* D'après cela Phout serait revendiqué pour l'Afrique avec autant de raison que pour l'Asie, mais son union constante avec Loud l'incline vers l'Asie. Dans Ezéchiel, XXVII, 10, Phout et Loud figurent ensemble dans les armées de Tyr, et de ce chef encore on est porté à voir dans Phout, aussi bien que dans Loud, un peuple asiatique. En un autre endroit du même prophète, XXXVIII, 5, dans les rangs de Gog, roi de Magog, pays qu'on s'accorde à chercher aux environs de la mer Noire et du Caucase, Phout marche avec *Gomer* et *Togorma, peuples qui viennent des extrémités de l'Aquilon* L'invasion conduite par Gog, se dirigeant du nord au sud vers la Palestine, entraînait Phout, si on le place là où le veut le livre de Judith. Cousch qui est nommé avec Phout en cet endroit est nécessairement le Cousch asiatique. La Bible connaît en effet un Cousch en Asie, comme les classiques y connaissent des Éthiopiens (*Genèse,* II, 13; X, 78. — Hérodote, III, 94; VII, 70. Cf. Fried Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, pp. 51-57). Isaïe à son tour, LXVI, 14, comprend dans une énumération *Tarsis, Phoul, Loud, Thubal, Iavan,* leur appliquant la désignation commune *d'îles,* sous laquelle l'usage biblique entend l'Asie-Mineure, les îles de la Méditerranée, la Grèce et les pays plus éloignés à l'ouest. Le texte d'Isaïe nous ramène donc à l'Asie-Mineure pour Loud en particulier et probablement aussi pour Phout. Car on croit qu'il faut lire, comme les Septante, *Phout,* au lieu de *Phoul,* qui ne se rencontre pas ailleurs.

Restent un passage de Jérémie, XLVI, 9, qui parle de soldats de *Cousch* et de *Phout,* et de *Loudim* dans l'armée de Néchao, roi d'Égypte, vaincu par Nabuchodonosor de Babylone à Carchémisch, et le passage parallèle d'Ezéchiel (XXX, 5) où *Loud* se lit au lieu de Loudîm, ce qui prouve que le nombre (*Loud* singulier, *Loudim* pluriel) est indifférent. Cousch ne saurait guère désigner ici que les Éthiopiens d'Afrique. Quant à Phout et à Loud, ce peuvent être encore deux peuples asiatiques. Car Néchao était maître de la Syrie et allié de Tyr qui soudoyait, comme on l'a vu, des gens de Phout et de Loud; il faisait la guerre à Nabuchodonosor sur les bords de l'Euphrate (cf. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 5e éd., p. 498); et dans ces conditions, on comprend qu'il ait eu dans son armée des soldats de Phout et de Loud, comme auxiliaires tyriens.

il pousse une pointe jusqu'à la Méditerranée en suivant le cours de l'Abrona et en s'emparant des villes situées sur ce fleuve. Il se trouve alors maître de la Cilicie, et cette circonstance prouve que l'Abrona est un fleuve de ce pays.

Au sortir de la Cilicie, Holopherne, qui tient à ne laisser aucun ennemi derrière lui, attaque les nomades du désert de Syrie au nord de Damas. Le livre de Judith les désigne sous le nom de *fils de Madian*, appellation dont l'extension est très grande chez les auteurs de l'Ancien Testament [1]. Il arrive bientôt à Damas dont il ruine le territoire. Cependant l'épouvante est au comble chez les Phéniciens et les Philistins. Tyr, Sidon, Azote, Ascalon se soumettent. Holopherne les reçoit à merci, et les traite avec inhumanité. Il ordonne aux hommes valides de se ranger sous ses drapeaux, laisse des garnisons dans les villes, et ravage les métairies, les champs et les bois. En poursuivant cette œuvre dévastatrice, il arrive dans la plaine d'Esdrelon, à peu de distance de Béthulie, où il doit finir sa vie d'une manière si tragique.

L'histoire de Judith eut des suites heureuses pour le peuple hébreu. Nous avons déjà cité la conclusion du récit biblique : *Pendant la vie de Judith et après sa mort, durant de longues années nul n'effraya plus Israël* [2], paroles dont le second livre des Rois, les inscriptions assyriennes et l'écrivain grec Hérodote fournissent un intéressant commentaire.

Si les Juifs après l'échec d'Holopherne jouirent d'une longue paix, c'est que les Assyriens se trouvèrent dans l'impossibilité de le réparer; que leurs forces s'étaient usées dans une lutte incessante contre tant de peuples fatigués de leur joug. Alors aussi les Égyptiens, les Chaldéo-babyloniens auxquels Sargon, Sennachérib et Ashurbanipal ont porté des coups si rudes qu'on les croyait anéantis, les Mèdes un moment vaincus, les Lydiens naguère si pleins d'égards pour les rois de Ninive, les Arméniens nominalement soumis, recouvrent ou affirment leur indépendance. Des débris de l'empire assyrien, on voit surgir des nations nouvelles ou rajeunies, et après cette transformation du monde oriental, Ninive succombe sous l'effort de nations voisines dont elle n'a plus su entraver le développement. D'après Hérodote, qui se renseigna

[1] Cf. Fürst-Ryssel, *Hebr. und Chald. Handwörterbuch über das A. T.*, au mot מדין.
[2] XVI, 30.

principalement chez les Mèdes [1], il fut un temps où le royaume d'Assur exista réduit à ses propres limites, tandis que ses anciennes provinces formaient des États indépendants. L'Orient avait gardé le souvenir d'une période que nous nommerions volontiers la période d'équilibre asiatique. Chaque peuple vivait alors pour lui-même, sans avoir à satisfaire les appétits insatiables d'un roi des rois et d'une armée conquérante toujours en marche. Deux coups de sabre, déchargés par une femme juive sur la tête d'un général assyrien plongé dans le sommeil de l'ivresse, valurent à l'Asie ce repos inaccoutumé.

Dans les circonstances que rapporte le livre de Judith, et qui s'harmonisent si bien avec l'état de choses révélé par les inscriptions assyriennes, la déroute de l'armée d'Holopherne est un fait des plus naturels. Au milieu de la panique causée par la mort du général en chef, la première pensée qui se présenta à une foule d'hommes de vingt nations diverses réunis par la crainte seule sous un étendard abhorré, ce fut de se disperser et de regagner leurs foyers. Il n'y a pas de merveilleux dans le livre de Judith.

III. — Examen de quelques difficultés chronologiques de l'histoire des Mèdes dans Hérodote.

La durée de cinquante-trois ans assignée au règne de Déjocès par Hérodote a paru suspecte à plusieurs critiques, tant à cause de l'invraisemblance d'un si long règne dans le cas de Déjocès, qu'à cause d'une difficulté qui semble naître de ce chiffre dans le texte de l'historien grec.

Est-il croyable, dit-on [2], que Déjocès, élevé à la royauté de la manière que le prétend Hérodote, ait encore assez vécu pour régner cinquante-trois ans?

L'objection a son point de départ dans une fausse interprétation d'Hérodote [3]. On a considéré Déjocès comme un magistrat officiellement constitué

[1] I, 95, 96, 102.
[2] Stein, *Herodotus erklaert*, t. I, p. 123, note 102, 3.
[3] Voir plus haut, p. 158, note 1.

pour être juge ordinaire des procès, tandis qu'il était un simple arbitre auquel les parties s'adressaient de commun accord et de plein gré, suivant la coutume du pays. Deux ou trois cas difficiles habilement résolus ont peut-être fait sa fortune. Déjocès passant pour un juge aussi intègre qu'éclairé, si quelque contestation s'élevait, celle des parties qui refusait de s'adresser à lui créait un préjugé contre elle-même. Ainsi s'expliquerait l'affluence des plaideurs à son tribunal.

La seconde raison alléguée est plus sérieuse.

Nous reconnaissons qu'il est impossible de concilier dans l'histoire d'Hérodote, telle qu'elle se lit dans le texte actuel, les trois points suivants :

Premièrement, *Déjocès a régné cinquante-trois ans; — Phraorte, vingt-deux ans; — Cyaxare, quarante ans; — Astyage, trente-cinq ans.*

Deuxièmement, *Déjocès réunit sous son sceptre les seules tribus du peuple mède; Phraorte le premier s'engagea dans la voie des conquêtes, et soumit à son sceptre une partie de la haute Asie. L'empire de Médie date donc de Phraorte.*

Troisièmement, *les Mèdes eurent l'hégémonie dans la haute Asie durant cent vingt-huit ans* [1].

Les cent vingt-huit ans se comptent naturellement à partir de Phraorte, puisque Déjocès ne régna que sur les Mèdes. Or 22 + 40 + 35 donnent 97 ans. Au contraire, si on attribue à Déjocès vingt-deux ans de règne et à Phraorte cinquante-trois, on obtient, pour la durée totale de l'empire exercé par les Mèdes dans la haute Asie, cent vingt-huit ans (53 + 40 + 35 = 128), et la coïncidence est frappante.

Telle est la solution proposée par M. G. Rawlinson, et adoptée par MM. Lenormant et Stein [2]. Elle suppose dans le texte actuel deux altérations intentionnelles ou fortuites du texte par quelque scribe, ou bien une erreur grossière chez Hérodote.

Il est difficile d'admettre l'altération intentionnelle, car on ne trouve aucun motif qui l'explique. Une double altération fortuite est invraisem-

[1] I, 102, 107, 130.

[2] *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, pp. 408, 409. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, pp. 3, 4. Stein, *Herodotus erklaert*, t. I, p. 123.

blable. Le scribe auteur du changement aurait commis une première distraction en écrivant cinquante-trois au lieu de vingt-deux, et une deuxième distraction inverse de la première, en écrivant précisément vingt-deux au lieu de cinquante-trois. L'erreur se comprendrait si les deux chiffres se suivaient immédiatement ou à peu de distance; l'échange se comprend moins bien entre deux nombres séparés par un intervalle considérable.

Pour ces motifs sans doute, M. G. Rawlinson attribue la contradictien à Hérodote lui-même. Le savant anglais pense qu'Hérodote incapable d'établir le moindre rapprochement entre les données chronologiques qui lui étaient fournies, et de faire un calcul élémentaire, a confondu les nombres qu'il tenait des Mèdes, auprès desquels il s'était renseigné, et qu'il ne s'est même pas aperçu de son erreur en rapportant la somme des trois derniers, parce qu'il l'avait reçue toute faite de la même source.

A ces considérations de M. G. Rawlinson, qu'on nous permette d'opposer quelques difficultés. Hérodote s'est trompé, soit; nous l'admettons pour le moment. Mais où s'est-il trompé? Est-ce lorsqu'il a raconté l'histoire de chacun des rois mèdes en particulier, ou bien lorsqu'à la fin de sa notice sur le royaume de Médie, il a inscrit le nombre de cent vingt-huit ans qui exprime la durée de l'empire mède, ou, ce qui est la même chose, la somme des trois derniers règnes. Nous croyons que si Hérodote a fait confusion, il s'est trompé plutôt *une fois* en additionnant de mémoire les années de Phraorte, de Cyaxare et d'Astyage sur lesquelles il n'eut plus à revenir, que *deux fois* et cela en inscrivant, d'après ses notes, d'abord cinquante-trois pour vingt-deux, et ensuite vingt-deux pour cinquante-trois, sans s'en apercevoir ni au second moment, ni lorsqu'il repassa ses nombres pour calculer la durée totale de l'empire mède. La conclusion à tirer de ces prémisses hypothétiques est donc pour le moins incertaine; elle laisse la question en suspens.

De plus, M. G. Rawlinson suppose assez gratuitement qu'Hérodote était incapable de sentir l'erreur d'une addition comme celle-ci : $22 + 40 + 35 = 128$, et qu'un homme si intelligent ne savait même pas compter sur ses doigts. Le fait est qu'Hérodote avait le goût de l'arithmétique, et qu'il s'exerçait à des calculs beaucoup plus compliqués que l'addition de trois

nombres inférieurs à cinquante. Il a su faire avec exactitude les opérations indiquées par l'identité :

$$70 \times 12 \times 30 + 35 \times 30 = 26250$$ [1].

Il a commis, en calculant les revenus du roi de Perse, des erreurs bien pardonnables dans la solution d'un problème qui comportait de longues additions, une division par 13, et la réduction des mesures du système métrique babylonien en celles d'un système métrique grec [2]. S'il s'est une fois égaré faute de rapprocher deux nombres, cela ne prouve pas qu'il était incapable de chiffrer [3].

Les inexactitudes que présente en fait d'arithmétique le texte d'Hérodote que nous lisons aujourd'hui, doivent donc s'attribuer, *dans les cas élémentaires,* à l'inadvertance de copistes insouciants plutôt qu'à l'incapacité du père de l'histoire.

Dans le passage qui nous occupe actuellement, une erreur de copiste est au plus haut point vraisemblable. Il y est dit que les Mèdes ont possédé l'hégémonie dans la haute Asie durant cent *vingt-huit ans,* moins la durée de la domination scythique dans les mêmes pays :

Μῆδοι δὲ ὑπέκυψαν Πέρσῃσι..... ἄρξαντες τῆς ἄνω Ἅλυος ποταμοῦ Ἀσίης ἐπ᾽ ἔτεα τριήκοντα καὶ ἑκατὸν δυῶν δέοντα, πάρεξ ἢ ὅσον οἱ Σκύθαι ἦρχον [4].

Les Mèdes le cédèrent aux Perses ..... après avoir été les maîtres de l'Asie au delà du fleuve Halys durant cent vingt-huit ans, moins l'intervalle de la domination scythique.

Or, d'après Hérodote, les Scythes séjournèrent en Asie pendant *vingt-huit ans* [5].

Il est très singulier que le nombre de *vingt-huit ans* se retrouve ici en relation avec la domination des Scythes, qui dura vingt-huit ans, mais exprimant autre chose. Nous croyons avec Brandis qu'Hérodote assigne en nombre rond une durée de cent ans, au lieu de quatre-vingt-dix-sept, à

[1] I, 32. Il y a en cet endroit des erreurs astronomiques; il n'y en a pas dans le calcul.
[2] III, 90-95.
[3] II, 13 et 140. Cf. *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t I, p. 409.
[4] I, 130.
[5] I, 106.

l'empire médique, tenant compte des fractions d'année qu'il a négligées en rapportant la durée de chaque règne; qu'il a écrit : ἄρξαντες τῆς ἄνω Ἅλυος ποταμοῦ Ἀσίης ἐπ' ἔτεα ἑκατόν, πάρεξ ἢ ὅσον οἱ Σκύθαι ἦρχον; et qu'une glose marginale τριήκοντα δυῶν δέοντα expliquant πάρεξ ἢ ὅσον κ. τ. λ., et suggérée par Hérodote lui-même, s'est introduite de bonne heure dans le texte [1]. Une telle solution a l'avantage de modifier le texte d'Hérodote en un endroit seulement.

Malgré tout, la chronologie d'Hérodote ne mérite qu'une confiance limitée, parce que les nombres s'altèrent promptement dans la tradition orale, la seule qu'Hérodote ait consultée; car il n'a pas voyagé en Médie, bien qu'il ait conversé avec des Mèdes.

Les nombres d'Hérodote étant approximatifs, il est permis de les modifier au besoin. Ainsi nous réduirions sans difficulté les cent cinquante ans qu'Hérodote accorde au royaume des Mèdes, à cent quarante ou cent trente, si les inscriptions assyriennes le demandaient. Pour les faits qu'il raconte, nous serions à bon droit plus difficile. Les auteurs qui rendent l'histoire d'Hérodote solidaire de sa chronologie contrôlée avec une rigueur mathématique, méconnaissent la nature des sources auxquelles il a puisé.

La difficulté de concilier Hérodote avec les inscriptions assyriennes en ce qui concerne l'histoire de Médie, est moins grande depuis la découverte de la tablette babylonienne relative à Nabonide et à Cyrus.

Sur cette précieuse tablette, les faits sont racontés suivant un ordre d'années (7e année, 8e année, etc.), sans qu'on dise expressément, dans le fragment conservé, de quelles années il s'agit. Mais les années sont celles d'un règne, comme dans les documents de toute nature recueillis à Babylone. Sir Henri Rawlinson est d'avis que les années en question sont celles de Cyrus, *roi de Perse*, car Cyrus ne règne à Babylone qu'à la fin de la période dont l'histoire est racontée sur la tablette. M. Pinches, qui a découvert l'inscription et qui l'a interprétée le premier, prétend au contraire que les années marquées sont celles de Nabonide, *roi de Babylone*, et son opinion a justement prévalu. En effet, deux rois sont nommés sur la tablette : Cyrus avec les qualificatifs de *roi d'Anshan* et de *roi de Perse;* Nabonide, avec le qualificatif de *roi* tout

[1] Cf. Brandis, *Rerum assyriarum tempora emendata*, p. 8, cité par M. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 408.



court. Nabonide est désigné en un seul endroit par son nom propre accompagné du titre de roi : *Nabonide le roi;* souvent on se contente de dire : *le roi.* Il s'agit donc des années de Nabonide. Cela étant, comme Cyrus, suivant la tablette, a renversé Astyage la sixième année de Nabonide, auquel le canon de Ptolémée donne dix-sept ans de règne, et que Babylone a ouvert ses portes à Cyrus en 538, nous fixerons, comme M. Sayce, la chute d'Astyage à l'année 549, au lieu de 558, date reçue jusqu'à la découverte de la tablette. Le règne de Déjocès, en admettant qu'il a duré cinquante-trois ans, a commencé vers l'année 700 sous Sennachérib. Or à partir de l'année 700, Déjocès a pu jouer le rôle que lui prête Hérodote. On verra mieux encore par l'histoire de Cyaxare l'importance de la tablette babylonienne pour l'étude de l'histoire des Mèdes.

Il est douteux néanmoins qu'Hérodote ait prolongé l'existence du royaume des Mèdes jusqu'en 549; car Hérodote donne vingt-neuf ans de règne à Cyrus [1]; et le canon de Ptolémée fait mourir ce prince en 529. Or Hérodote est persuadé que Cyrus est devenu roi après avoir renversé Astyage; il croit que jusque-là Cyrus a été un simple seigneur persan; il ignore l'existence antérieure du royaume d'Anshan, berceau de l'empire des Achéménides. Il semble donc qu'Hérodote doive rapporter la chute d'Astyage et le commencement du règne de Cyrus à l'année 558. Mais il se peut qu'Hérodote, consultant plusieurs sources, ait mal combiné des renseignements divers, et qu'il ne se soit pas aperçu que les Mèdes ou les Perses interrogés par lui sur le point spécial des années du règne de Cyrus, comptaient à partir du jour où il ceignit la couronne d'Anshan.

Nous tenons compte de la multiplicité des sources exploitées par Hérodote. L'historien d'Halicarnasse a visité maints pays; il a interrogé des hommes plus ou moins instruits, plus ou moins sincères; il a produit une œuvre inégale dont chacune des parties doit être jugée séparément, et dans laquelle il faut distinguer avec soin les données recueillies çà et là des combinaisons personnelles de l'auteur.

[1] I, 214.

CHAPITRE II.

L'empire des Mèdes.

I. — Phraorte. — Premier développement de l'empire médique. — Jugements sévères sur Hérodote.

(Approximativement 643-624.)

Hérodote donne pour successeur à Déjocès son fils Phraorte : « Déjocès » eut un fils, Phraorte, qui à la mort de son père, arrivée après un règne » de cinquante-trois ans, le remplaça dans le commandement. Non content » de régner sur les Mèdes seuls, Phraorte marcha contre les Perses, les » attaqua les premiers, et les rendit sujets des Mèdes. Ensuite, à la tête de » ces nations, toutes deux puissantes, il se mit à subjuguer l'Asie, passant » d'un peuple à un autre. Il attaqua enfin les Assyriens, ceux des Assy- » riens qui possédaient Ninive, nation auparavant maîtresse de l'Asie, alors » isolée par la défection de ses alliés, et néanmoins encore respectable par » elle-même. Phraorte donc, ayant entrepris cette expédition, y périt lui et » une grande partie de son armée. Il avait régné vingt-deux ans. »

Malgré ces assertions si nettes d'Hérodote, pour plusieurs de nos historiens contemporains, Phraorte est un être imaginaire aussi bien que Déjocès.

« Si Phraorte, dit M. G. Rawlinson, avait réellement vécu, et qu'il eût » établi de la façon que décrit Hérodote, un vaste empire médique, Cyaxare » n'aurait jamais passé aussi *universellement* pour avoir fondé la grandeur » de sa famille [1]. »

M. G. Rawlinson croit pouvoir expliquer l'erreur qu'il attribue à Hérodote, de la manière que voici :

Un personnage historique a porté le nom de Phraorte (forme originale

[1] *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, p. 396.

Fravartis), mais ce n'est pas le père de Cyaxare : « Fravartis est un Mède » qui leva l'étendard de la révolte contre Darius (fils d'Hystaspe), et qui » réussit à se maintenir sur le trône durant plusieurs mois en Médie. » Hérodote semble avoir confondu le rapport qu'il entendit de cet évène- » ment avec l'histoire ancienne du peuple mède formant une nation indé- » pendante. Fravartis gagna d'abord de grands avantages sur les Perses, et » cela est présenté dans Hérodote comme la conquête de la Perse par les » Mèdes. Fravartis finit par échouer et mourut de mort violente, non pas, il » est vrai, en luttant contre les Assyriens, mais contre les Perses. Ces coïn- » cidences, qui seraient difficilement fortuites, rendent problématique l'exis- » tence même du roi supposé [1]. »

Pour justifier son scepticisme à l'endroit de Phraorte, M. G. Rawlinson s'autorise donc en premier lieu de ce que Cyaxare passait *universellement* pour le fondateur de sa dynastie.

A l'appui de son assertion, il apporte trois faits :

1° En Médie, sous Darius, le prétendant Fravartis se fait valoir comme *descendant* de Cyaxare; 2° en Sagartie, Citratakhma se soulève contre Darius en alléguant aussi cette origine; 3° en Grèce, antérieurement à Hérodote, on croyait que Cyaxare avait fondé le royaume des Mèdes [2].

Ici encore, puisque nous devons exprimer un avis, nous craignons que M. G. Rawlinson n'ait mis trop précipitamment en œuvre les données des inscriptions, et qu'il n'ait pas assez scruté le récit d'Hérodote.

Cet auteur, en effet, n'ignore pas que Cyaxare a jeté plus d'éclat que ses prédécesseurs; il sait ce qui lui a valu le surcroît de gloire attaché à son nom. Cyaxare, dit-il, a été *beaucoup plus brave encore que ses ancêtres; il a perfectionné l'art de la guerre; il a pris Ninive; le premier enfin, il a reculé l'empire des Mèdes à l'ouest jusqu'à l'Halys* [3]. Entre Phraorte et Cyaxare, tels que se les figure Hérodote, il y a à peu près la même différence, quant à la grandeur des choses accomplies, qu'entre Philippe et

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, note, 1. — Sur Fravartis et Cithratakhma, voir l'insription de Darius à Béhistoun, texte persan, II, ll. 13-98. Cf. Spiegel, *Altpersische Keilinschriften*, pp. 14-23.

[3] I, 103.

Alexandre. Philippe réunit toutes les forces de la Grèce, avec l'intention de détruire l'empire des Perses, tâche qu'il n'eut pas le temps d'accomplir et dont s'acquitta son fils Alexandre. Phraorte rangea sous son sceptre autant qu'il put de nations asiatiques, avec l'intention de renverser Ninive, gloire qui était réservée à Cyaxare. Or, comme il n'est pas douteux que les descendants des deux rois macédoniens, s'ils en avaient laissé, ne se fussent glorifiés du nom d'Alexandre plutôt que de celui de Philippe, ainsi était-il naturel que les princes issus de la maison royale d'Ecbatane se prévalussent du nom de Cyaxare plutôt que de celui de Phraorte.

On ne considère pas assez dans la critique d'Hérodote une qualité, ou, si l'on aime mieux, un défaut de son style. Ce défaut consiste en ce qu'Hérodote exprime souvent sa pensée d'une manière vague, quand il n'y a pas nécessité absolue de préciser. La langue qu'il emploie compte plus sur l'intelligence du lecteur que la nôtre, qui s'en défie toujours. Par exemple, Hérodote, en un endroit déjà cité, dit que les Mèdes *ont commandé à la partie de l'Asie, située plus haut que le fleuve Halys durant un siècle environ,* et l'on croirait à première vue que l'Halys a été la vraie limite de l'empire médique pendant toute la période indiquée. Néanmoins Hérodote dit ailleurs en propres termes, parce qu'il fallait préciser, que Cyaxare le premier étendit sa domination jusque-là. En réalité, le tour employé signifie que les Mèdes ont tenu la haute Asie en leur puissance un siècle environ *sans dépasser la limite extrême de l'Halys.* On voit donc combien sont élastiques les mots suivants : *Phraorte se mit à subjuguer, l'Asie passant d'une nation à une autre.* Hérodote veut dire à coup sûr que Phraorte soumit quelques parties de l'Asie [1].

L'opinion des Grecs antérieurs à Hérodote, que M. G. Rawlinson invoque en confirmation de sa thèse de Cyaxare, fondateur de la dynastie médique, est celle d'Eschyle, examinée et jugée dans les pages précédentes. Ajoutons

[1] Du reste ici l'emploi de l'imparfait κατεστρέφετο et le contexte (Phraorte échoue devant les Assyriens) sont décisifs : il s'agit d'une conquête de l'Asie *commencée.* — Faute de remarquer cette nuance, on a commis des contre-sens de critique historique. — Hérodote (I, 153) dit que Cyrus, après avoir vaincu Crésus, se trouve le chef de *toute l'Asie,* et cependant il sait que Cyrus doit encore soumettre *l'empire babylonien,* les Bactriens et les Saces (I, 153).

ici que les idées des Grecs sur le rôle et la succession des rois mèdes étaient peu arrêtées. Ainsi, Xénophon croit qu'Astyage a précédé Cyaxare, et que Cyaxare a été le dernier roi de sa dynastie; Ctésias, qui multiplie les rois mèdes, et attribue le rôle de Cyaxare à un Arbace qui aurait vécu au VIIIe siècle avant notre ère, a joui d'une grande vogue chez les Grecs.

La conjecture de M. G. Rawlinson sur la source de l'erreur prétendue d'Hérodote nous semble encore plus risquée.

M. G. Rawlinson suppose d'abord qu'Hérodote a pris les Perses pour les Assyriens, et qu'il a confondu une mort glorieuse sur le champ de bataille avec le supplice infâme dans lequel périt le Fravartis dont parle Darius à Béhistoun. Si M. G. Rawlinson rejette cette supposition, il admet implicitement, contre toute vraisemblance, que les Mèdes ou les Perses, chez lesquels Hérodote a puisé ses renseignements, ont transformé l'infortuné Fravartis, contemporain de Darius Ier, en un glorieux monarque, père de Cyaxare dont il se disait issu [1].

Il y a plus. D'après l'inscription de Béhistoun, le compétiteur de Darius fut agréé d'une partie des Mèdes, parce qu'il réussit à se faire passer pour un Khsatrita, de la famille royale de Cyaxare [2].

Si donc les Mèdes ou les Perses ont raconté l'histoire de ce personnage à Hérodote, ou bien ils lui ont donné le nom de Khsatrita, et l'historien grec n'a pu en faire un Phraorte (Fravartis), ou bien ils lui ont donné le nom de Fravartis (Phraorte) *en le qualifiant d'imposteur*, et l'historien grec n'a pu en faire un roi légitime de Médie. Enfin, Hérodote, qui eut connaissance de la révolte dont Fravartis fut le chef [3], était aussi capable que nous de discerner les temps qu'on le soupçonne d'avoir confondus.

Quant au passage de l'inscription de Béhistoun où est racontée la révolte de Citratakhma et des Sagartiens, M. G. Rawlinson, quoiqu'il l'interprète mal, a raison de le signaler. Car ce passage devient très-instructif quand on le rapproche des endroits où Hérodote et Ptolémée parlent du même peuple.

[1] Fravartis et Citrathakma prétendaient être de *la famille de Cyaxare*. M. G. Rawlinson force peut-être le texte, en en faisant des *rejetons* de ce roi.

[2] *Inscription de Béhistoun*, II, ll. 78-91.

[3] I, 130. « Dans la suite les Mèdes se repentirent (d'avoir accepté la suprématie des Perses); ils se révoltèrent contre Darius. Mais vaincus à la guerre, ils furent remis sous le joug. »

Darius raconte donc que lors du soulèvement général qui faillit emporter sa couronne, Citratakhma éleva des prétentions en Sagartie, *pays médique* [1], comme membre de la famille de Cyaxare, et qu'il fut proclamé roi en cette qualité. Or, d'après Hérodote, les Sagartiens, peuple nomade, étaient une des tribus inférieures du peuple perse, et ils parlaient la même langue que leurs maîtres. Ils se tenaient à côté d'eux à la guerre; ils formaient avec quelques peuplades de l'Iran méridional et avec les habitants de petites îles du golfe persique, la quatorzième division de l'empire persan [2].

Ptolémée place les Sagartiens à l'extrémité du Zagros oriental, mettant entre eux et les Parthes le pays de Choromithrène [3].

Ainsi toutes les indications fixent la Sagartie à la lisière occidentale du désert de l'Iran [4] entre la Médie et la Perse.

Voilà donc un petit peuple étroitement allié aux Perses et aux Mèdes et décidément iranien, dont le patriotisme s'enflamme au souvenir de Cyaxare. C'est une nouvelle preuve de l'origine simplement iranienne des Mèdes [5].

Phraorte, auquel nous revenons, est aussi maltraité par M. Max Duncker, qui lui accorde pourtant l'existence et un rôle amoindri, comme à Déjocès. Déjocès, dit M. Max Duncker, a tout au plus réussi à se créer une petite principauté dans un coin de la Médie. Mais « Phraorte seul a pu, vers l'an 640 » avant J.-C., réunir les chefs mèdes sous son autorité et s'allier avec les » tribus persanes, chez lesquelles les Achéménides avaient acquis dès lors » une position éminente, dans le but de maintenir l'indépendance (commune) » en face des Assyriens.

» A partir de ce temps seulement, nous pouvons dater l'unité et l'indé» pendance de la Médie. Si les Mèdes avaient été libres et unis dès le temps

[1] Darius comprend la répression de la révolte de Fravartis et de celle de Citrathakma dans un récit unique qu'il termine par ces mots: *voilà ce que je fis en Médie.* Inscription de Béhistoun, II, ll. 64-92.

[2] Hérodote, I, 125; III, 93; VII, 85. Cf. Stein, *Herodotus erklaert*, t. II, 1re partie, p. 105, note 93, 4 ff.

[3] VI, II.

[4] C'est l'opinion de M. Max Duncker. — M. G. Rawlinson, *Herodotus*, 3e éd., t. II, carte 1, place la Sagartie au nord-ouest du désert de l'Iran et la fait confiner à la Parthie. Stéphane de Byzance : Σαγαρτία χερρόνησος παρὰ τῇ Κασπίᾳ θαλάσσῃ, n'a aucun rapport avec nos Sagartiens, ou est contraire à toutes les autorités.

[5] Cf. Max Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t. IV, pp. 5, 247.

» de Sargon, de Sennachérib et d'Asarhaddon, les rois d'Assyrie n'auraient
» point fait d'expédition en Syrie et en Cilicie; ils n'auraient point marché
» à la conquête de l'Égypte. Ashurbanipal ne pouvait employer les forces de
» son royaume à se maintenir en Égypte, à ramener Babylone sous le joug,
» à anéantir Élam, à faire des expéditions lointaines en Arabie, si la puis-
» sance de la Médie se trouvait là toute formée derrière le Zagros, aux
» portes de ses États héréditaires, qui étaient le noyau de l'empire assyrien.
» Ashurbanipal pouvait encore moins rester inactif en voyant, comme
» Hérodote le prétend, Phraorte vainqueur des Perses, attaquer ensuite les
» peuples l'un après l'autre et soumettre l'Asie. Mais l'anéantissement d'Élam
» par Ashurbanipal, et, comme conséquence, l'affermissement de la puis-
» sance assyrienne aux frontières des Perses, ont bien pu déterminer ceux-ci
» à s'unir aux Mèdes, et à se subordonner à Phraorte [1]. »

Une partie de ces considérations a été inspirée par M. Schrader. On y retrouve jusqu'aux tours employés par ce dernier dans son jugement sommaire sur le précis d'histoire médique d'Hérodote [2]. M. Max Duncker y ajoute des éléments nouveaux qu'il faut seuls apprécier.

D'après cet écrivain, si les Mèdes eussent recouvré leur indépendance dès le temps de Sargon et de Sennachérib, les rois d'Assyrie, avant de réprimer les révoltes des Babyloniens, des Chaldéens et des Élamites, avant d'entreprendre la conquête de la Cilicie et de l'Égypte, auraient fait les derniers efforts pour replacer les Mèdes sous le joug; car les Mèdes constitués en nation indépendante eussent été une menace perpétuelle pour Ninive.

De bonnes raisons nous empêchent de souscrire à ces vues. 1° La Médie n'était pas aussi voisine de l'Assyrie qu'on le croirait à la lecture du passage cité; elle en était séparée par des montagnes difficiles à traverser et des peuples le plus souvent en révolte contre Ninive. Pratiquement, ces obstacles doublaient la distance. Voilà pourquoi l'empire d'Assyrie, comme M. Lenormant l'a fort justement remarqué, s'est toujours développé à l'ouest plutôt qu'à l'est. 2° Le domaine naturel des rois d'Assyrie était bien plutôt le bassin du Tigre et de l'Euphrate que la Phénicie, la Palestine ou

[1] *Geschichte des Alterthums*, 3ᵉ éd., t. IV, p. 222.
[2] Nous avons cité ce jugement page 132.

la vallée du Nil, et néanmoins Sargon, avant de chasser de Babylone et de la Chaldée Mérodachbaladan, compétiteur dangereux s'il en fut jamais, porte la guerre jusqu'aux frontières d'Égypte. Si les rois de Ninive voulaient s'assurer à tout prix de l'Égypte, c'était pour prévenir le réveil d'une puissance qui devait être, et fut en réalité, fatale à leur empire [1]. Le passé de la Médie leur inspirait moins de crainte. 3° La nature de la domination assyrienne, qui ne s'étendit peut-être jamais à toute la Médie et s'y réduisit à une sorte de suzeraineté, le développement progressif de l'unité médique, qui absorba l'activité de Déjocès durant son règne d'un demi-siècle, les séditions qui occupèrent sans cesse Ashurbanipal, faits trop peu remarqués, nous ont donné le moyen de concilier Hérodote avec les inscriptions assyriennes. 4° L'œuvre d'organisation nationale dont Hérodote fait honneur à Déjocès était plus facile à réaliser avant la réduction de l'Élam, qu'après les succès d'Ashurbanipal en ce pays. 5° Les difficultés opposées au récit d'Hérodote se résolvent plus aisément aujourd'hui, vu que la tablette babylonienne citée précédemment fixe la chute d'Astyage neuf ans au-dessous de la date reçue autrefois, et fait descendre d'autant les commencements de Déjocès, qui ne règne plus en même temps que Sargon.

Cependant le rôle que M. Max Duncker laisse à Déjocès et à Phraorte, rend sa conception plus vraisemblable que celle qui les supprime. M. G. Rawlinson, en sacrifiant ces deux rois, aboutit au résultat le plus bizarre :

« La conclusion ainsi établie (de la non-existence de Déjocès et de » Phraorte) met entre le royaume de Médie et les autres empires de l'Orient » plus d'analogie que n'en présente l'histoire ordinaire. Au lieu de la crois- » sance et du développement graduel que décrit Hérodote, la puissance » médique se manifeste soudain dans la plénitude de sa force, cet empire » atteint en peu de temps son point culminant, pour déchoir avec une » rapidité presque égale. Cyaxare, semblable à Cyrus, Attila, Genghis-Khan, » Timour et autres conquérants asiatiques, sort de l'obscurité à la tête » de ses hordes invincibles, et, balayant tout devant lui, élève rapidement » une énorme puissance, qui, reposant sur un fondement instable, s'écroule » aussitôt après. Le grand prince mède a-t-il pris son essor du pays voisin

[1] II *Rois*, XXIII, 29-33.

» de Rhages, où les Mèdes étaient établis depuis deux siècles au moins? » A-t-il amené un nouveau ban d'immigration des contrées plus reculées à » l'est? C'est une question qu'on ne saurait trancher. Toutefois la préten- » tion élevée par le rebelle Citratakhma en Sagartie est un argument en » faveur de la dernière supposition; elle est bien près de justifier la con- » jecture suivant laquelle Cyaxare et ses compagnons, venant du Khorassan » et longeant la chaîne de montagnes au sud de la mer Caspienne, marchè- » rent droit à l'ouest et pénétrèrent dans la Médie, où, après une lutte » violente, ils établirent leur suprématie sur les races scythiques qui avaient » dominé jusque-là dans le Zagros et dans la région connue plus tard sous » le nom de *Media Magna* [1]. »

On est surpris de voir Cyrus mis par M. G. Rawlinson sur la même ligne qu'Attila, Genghis-Khan et Timour. Cyrus n'eut rien de leur manière. Nous savons qu'il se substitua à Astyage en Médie en s'appuyant sur un parti; qu'il s'empara de Babylone presque sans combat, et devint maître de l'Asie comme par enchantement. Il s'attacha par des bienfaits les Juifs et les autres nations de l'empire babylonien. Hérodote assure que les peuples trouvèrent son gouvernement paternel; Xénophon l'a pris pour type du roi sage et plein de sollicitude pour ses sujets [2]. Enfin l'empire fondé par Cyrus dura plus de deux cents ans. Par conséquent, Cyrus n'est pas le chef de barbares que M. G. Rawlinson dépeint; et celui des conquérants avec lequel Cyaxare doit avoir le plus d'analogie, ne ressemble en rien à Attila, Gengis-Khan et Timour [3]. Pour justifier le portrait de Cyaxare que nous venons de reproduire, il reste en tout ce mot d'un rebelle de Sagartie sous Darius, fils d'Hystaspe : *Je suis de la famille de Cyaxare* [4].

[1] *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, p. 397.

[2] Voir le *Cylindre babylonien de Cyrus* traduit par sir H. Rawlinson dans le *Journal asiatique* de Londres, janvier 1880; le texte, dans *W. A. I.*, t. V, pl. XXXV. — La *tablette babylonienne relative à Cyrus et à Nabonide*, verso, c. I, ll. 12-16. — Hérodote, III, 89. — Xénophon, *Cyropédie*, I, I.

[3] Voir pp. 50, 51.

[4] Nous soupçonnons M. G. Rawlinson d'avoir relevé (*Herodotus*, t. II, carte 1) la Sagartie vers le nord pour y faire passer Cyaxare lors de ses migrations imaginaires. En 1855, sir H. Rawlinson, auteur de l'hypothèse de Cyaxare envahisseur de la Médie, prétendait que les Sagartiens habitaient *jusqu'à une grande distance à l'est des Portes Caspiennes* (*Journal asiatique* de Londres, t. XV, p. 244, note 2).

La seconde partie du développement de M. G. Rawlinson est non avenue pour nous, à cause du rôle prêté par lui aux Mèdes touraniens qui sont un pur néant à nos yeux.

Au lieu de se jeter dans des systèmes aventureux, le mieux est donc encore de suivre Hérodote avec les précautions convenables. L'amour de la nouveauté a singulièrement embrouillé l'histoire des Mèdes.

II. — Apogée de l'empire mède sous Cyaxare.

(Approximativement 624-584.)

§ 1. — *Évènements du règne de Cyaxare.*

« Après la mort de Phraorte, dit Hérodote, l'empire passa aux mains de » Cyaxare, son fils, petit-fils de Déjocès. On dit qu'il fut encore beaucoup » plus brave que ses ancêtres. Le premier il organisa en corps réglés les sol- » dats de l'Asie, et rangea à part les piquiers, les archers et les cavaliers qui » avaient formé jusque-là un pêle-mêle général. C'est lui qui se trouva aux » prises avec les Lydiens lorsque le jour devint nuit pendant la bataille; » c'est lui qui réunit sous son commandement toute l'Asie au delà du fleuve » Halys. A la tête de toutes les forces de son empire, il marcha contre Ninive » pour venger son père et détruire cette ville. Déjà il avait vaincu les Assy- » riens dans une bataille, et il assiégeait Ninive, lorsque survint, sous le com- » mandement de Madyès, fils de Protothyès, une grande armée de Scythes » qui, ayant chassé les Cimmériens d'Europe et pénétrant en Asie à leur » suite, arriva au pays médique.

» Du Palus-Méotis au Phase, en Colchide, il y a trente journées de chemin » pour un bon marcheur, et de la Colchide, on passe bientôt dans la Médie, » dont on n'est séparé que par le pays des Saspires. Dès qu'on a franchi » celui-ci, on est sur le territoire médique. Les Scythes cependant ne péné- » trèrent point par là. Ils prirent leur chemin plus haut, faisant un grand » détour, et laissant le Caucase à leur droite. Les Mèdes, vaincus dans la » bataille livrée aux Scythes, perdirent l'empire. Les Scythes occupèrent » toute l'Asie et marchèrent ensuite sur l'Égypte. Lorsqu'ils furent arrivés

» dans la Syrie de Palestine, Psammétique, roi d'Égypte, à force de présents » et de prières, les décida à ne pas aller plus avant. »

Hérodote raconte alors qu'un parti de ces barbares, ayant pillé le temple de l'Aphrodite Céleste à Ascalon, ils furent frappés d'une maladie honteuse, et que le souvenir de leur forfait et du châtiment qu'ils s'attirèrent, se conservait en Scythie. Il reprend ensuite le récit principal :

« Les Scythes conservèrent leur puissance en Asie durant vingt-huit ans, » et causèrent une ruine universelle par leur tyrannie effrénée. Non contents » d'exiger de chacun sa quote-part de tribut, ils allaient çà et là, enlevant à » chacun ce qui lui appartenait. Cyaxare et les Mèdes ayant reçu à leur table » la plus grande partie de ces Scythes, les enivrèrent et les mirent à mort. » Ainsi les Mèdes sauvèrent leur empire; ils imposèrent leur joug à leurs » anciens sujets, s'emparèrent de Ninive, dont je raconterai la prise dans » d'autres récits, et soumirent l'Assyrie à l'exception du domaine de Baby- » lone.

« Cyaxare mourut ensuite, après un règne de quarante ans, y compris le » temps de la suprématie des Scythes. »

Hérodote, dans les pages qu'il consacre à l'histoire de Lydie, avait déjà raconté avec quelque détail la guerre que se firent Alyatte, roi des Lydiens, et Cyaxare, roi des Mèdes :

« Une bande de Scythes nomades s'était retirée, à la suite de discordes » civiles, sur le territoire médique. Les Mèdes étaient gouvernés en ce temps- » là par Cyaxare, fils de Phraorte, petit-fils de Déjocès. D'abord le prince » les traita avec égard en leur qualité de suppliants; il fit tant de cas d'eux » qu'il leur confia ses enfants, afin que ceux-ci apprissent à parler leur langue » et à tirer de l'arc. Mais dans la suite, comme les Scythes avaient l'habitude » d'aller à la chasse et qu'ils rapportaient toujours quelque chose, il leur arriva » pourtant une fois de ne rien prendre. Revenant les mains vides, ils essuyè- » rent de la part de Cyaxare, homme d'un caractère emporté, comme le fait » le prouva, les plus violents outrages. Ayant été l'objet d'un pareil procédé » de la part de Cyaxare, et jugeant le traitement indigne d'eux, les Scythes » se décidèrent à couper en morceaux un des enfants élevés chez eux, de » l'apprêter comme ils avaient coutume de préparer le gibier, de le présenter » au roi comme un simple produit de leur chasse, et puis de se retirer au

» plus vite chez Alyatte, fils de Sadyatte, à Sardes. Ainsi fut fait. Cyaxare et » les convives présents goûtèrent de ces viandes, et les Scythes, après cet » acte, se firent suppliants d'Alyatte.

» Sur le refus d'Alyatte de livrer les Scythes à Cyaxare, il y eut guerre » durant sept ans entre les Lydiens et les Mèdes. Ils s'infligèrent tour » à tour de nombreux échecs. Une fois même, il y eut un engagement » nocturne.

» La guerre continuant avec des chances égales, la sixième année, une » rencontre ayant eu lieu, comme on en était venu aux mains, il arriva que » le jour fut changé en nuit. Thalès de Milet avait prédit ce changement aux » Ioniens, et en avait fixé le terme à l'année même où le phénomène se » produisit. Quant aux Lydiens et aux Mèdes, voyant la nuit remplacer le » jour, ils cessèrent le combat et firent les uns et les autres plus d'efforts » pour se procurer la paix. Syennésis de Cilicie et Labynète de Babylone qui » leur servirent de médiateurs, hâtèrent la conclusion du traité et le consa- » crèrent par un mariage. Ils voulurent qu'Alyatte donnât sa fille Aryénis » à Astyage, fils de Cyaxare, parce qu'à moins d'un lien puissant les traités » refusent de se consolider [1]. »

L'ordre des évènements qui ont signalé le règne de Cyaxare doit être fixé avant tout.

Hérodote commence par tracer le portrait de Cyaxare : Cyaxare fut brave soldat et grand capitaine; il surpassa ses ancêtres en courage et en génie; il donna à l'empire mède sa plus grande extension. Hérodote rappelle la guerre de Lydie, il ne la raconte plus. Son récit se borne à la conquête de l'Assyrie poussée vigoureusement, interrompue par l'arrivée des Scythes, reprise et terminée après l'expulsion de ces barbares.

La guerre de Lydie a suivi l'invasion des Scythes et la prise de Ninive. D'après Hérodote, en effet, depuis le commencement du règne de Cyaxare jusqu'à la chute d'Astyage, il s'est écoulé soixante-quinze ans; depuis le commencement du règne d'Alyatte jusqu'à la chute de Crésus, il s'est écoulé soixante et onze ans [2]. D'autre part, comme il est naturel de supposer au

[1] I, 73, 74.
[2] I Hérodote, I, 25, 86.

moins deux ans entre la chute d'Astyage et celle de Crésus, il faut que depuis la première année d'Alyatte jusqu'à la chute d'Astyage, il se soit écoulé au plus soixante-neuf ans. Alyatte est donc parvenu au trône cinq ou six ans après Cyaxare. Mais si le roi Cyaxare, après cinq ou six ans de règne, a d'abord été en guerre six ans avec les Lydiens et qu'il ait ensuite repris la guerre contre Ninive, l'invasion des Scythes a eu lieu au plus tôt vers la quinzième année de son règne, et comme elle a duré vingt-huit ans, il ne reste plus assez de temps pour cette invasion et pour une deuxième guerre avec Ninive. De plus, si la guerre de Lydie avait eu lieu avant l'invasion des Scythes, Astyage qui était homme fait lorsqu'elle se termina, qui devint roi une trentaine d'années plus tard et ne mourut pas sur le trône, aurait cependant régné trente-cinq ans; Alyatte, qui avait alors une fille nubile, aurait encore régné plus de quarante ans après la conclusion de la paix. Tout cet ensemble est invraisemblable, et nous en concluons que la guerre de Lydie a suivi l'invasion scythique. Puisque dans ce cas, comme nous l'établissons plus loin, elle n'a pu se terminer qu'en 585, à la dernière ou avant-dernière année de Cyaxare, nous concluons en second lieu que la guerre de Lydie a suivi la conquête de Ninive. — Une erreur de quelques années qu'aurait commise Hérodote dans la durée des règnes laisserait subsister nos raisonnements.

§ 2. — *Date approximative de la ruine de Ninive.*

A l'ordre des faits dans le règne de Cyaxare, se rattache la question plus embarrassante de l'année de la prise de Ninive.

Cyaxare, qui porta le coup mortel à Ninive, régna quarante ans; son fils Astyage, le dernier roi de Médie, régna trente-cinq ans. On sait aujourd'hui qu'Astyage fut renversé par Cyrus en 549. Il suit de là, si l'on suppose la chronologie d'Hérodote exacte, que Cyaxare mourut en 584 et qu'il avait commencé à régner en 624. Or, Cyaxare semble ne s'être emparé de Ninive que vers la fin de son règne. Dès qu'il est monté sur le trône, il attaque les Assyriens et met le siège devant Ninive; mais il est distrait de son entreprise et réduit à l'impuissance par les Scythes, qui ravagent l'Asie occidentale et la tiennent sous leur domination durant vingt-huit ans. Ce n'est

qu'après s'être défait des Scythes que Cyaxare rétablit son empire et renouvelle le siège de Ninive, qui cette fois succombe. A première vue, on croirait donc que Ninive a été détruite vers l'an 590, date plus basse que toutes celles qui ont été proposées jusqu'ici.

L'embarras est plus grand que jamais aujourd'hui qu'il faut renoncer à placer la chute d'Astyage vers l'an 558, comme on le fait d'ordinaire [1].

Cependant, au lieu de modifier la durée de la domination scythique et de substituer le chiffre arbitraire de huit ans [2] au chiffre incommode de vingt-huit ans, nous avons cherché à aplanir la difficulté par une étude attentive du texte d'Hérodote.

L'historien affirme que les Scythes, survenus au moment où Cyaxare était occupé au siège de Ninive, le vainquirent, lui enlevèrent l'empire de l'Asie, et se portèrent vers l'ouest jusqu'aux frontières d'Égypte. La Médie proprement dite paraît avoir médiocrement souffert de l'invasion des barbares.

Au surplus, rien n'oblige à admettre que la puissance des Scythes ait été supprimée d'un coup; il est plus naturel qu'elle se soit affaiblie par degrés. Cette vue nous est inspirée par Hérodote, qui compte ailleurs vingt-huit années depuis le jour où les Scythes quittèrent leur pays, jusqu'au moment où les survivants de la grande expédition rentrèrent dans leur patrie [3]. Le massacre d'une partie des Scythes par Cyaxare et les Mèdes, qui commença leur ruine, n'est point rapporté à une date précise. A partir de là, les Mèdes, qui avaient relativement peu souffert et qui avaient probablement maintenu leur pouvoir sur les provinces situées à l'est et au sud de leur pays, ont été en état de rétablir leur empire à l'ouest sur les peuples ruinés par l'invasion scythique, et de recouvrer leurs anciennes provinces au fur et à mesure que les barbares perdaient du terrain. Ils ont même pu s'emparer de Ninive en un temps où les Scythes tenaient encore çà et là. Les vingt-huit années de la domination scythique étant ainsi comprises, la chronologie d'Hérodote, si on fixe la chute d'Astyage à l'année 549, permet de rapporter approximativement la prise de Ninive par les Mèdes à l'année 600.

[1] *Rawlinson's Herodotus,* 3e éd., t. I, p. 410.

[2] Cf. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient,* 3e éd., p. 476.

[3] IV, 1.

D'un autre côté, la date de 625, celle de 610, et même celle de 606, assignées tour à tour par différents écrivains à la chute de Ninive, reposent sur des fondements plus fragiles que ne le pensent plusieurs des historiens qui les défendent [1].

Pour procéder avec méthode dans l'examen d'un point si important, nous rapporterons d'abord les témoignages anciens qui aident à l'éclaircir ; nous les discuterons ensuite.

Les données sont de deux sortes. Les unes sont purement chronologiques; les autres sont historiques.

Voici les données chronologiques, abstraction faite d'Hérodote :

a) Le canon de Ptolémée énumère les derniers rois de Babylone avant la conquête persane, et donne leurs années de règne comme suit :

Mardokempad,	12	ans ;	d'après les monuments assyriens :		Mardukpaliddin	12	ans.
Arkéanos,	5	»	id	id.	Sargon	5	»
1er interrègne,	2	»	correspond d'après les monuments assyriens au règne de Sinakhiirba (Sennachérib) à Ninive,			23	»
Belibus,	3	»					
Aparanadius,	6	»					
Régébélus,	1	»					
Mésésimordacus,	4	»					
2e interrègne,	8	»					
Asaradinus,	13	»	d'après les monuments assyriens :		Ashurakhiddin (Asarhaddon),	13	»
Saosduchinus,	20	»	d'après les monuments assyriens :		Samulshumukin.		
Kineladanus,	22	»	id.	id.	Ashurbanipal.		
Nabopolassarus,	21	»	id.	id.	Nabupalutsur.		
Nabokolassarus,	43	»	id.	id.	Nabukudurutsur.		
Illoarudamus,	2	»	(dans la Bible	. . . . . .	Evilmerodach).		
Nerigalsarasarus,	4	»	id.	. . . . . .	Nirgalsharutsur.		
Nabonadius,	17	»	id.	. . . . . .	Nabunahid.		

La chronologie déduite des dates des contrats privés en Babylonie est conforme au canon de Ptolémée [2].

[1] Cf. *Rawlinson's Herodotus*, 3e éd., t. I, p. 400, note 9. — Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, pp. 83-86. — Dr Haigh, dans la *Zeitschrift* de Lepsius, 1870, juin. — Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. I, p. 289.

[2] Boscawen dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. VI, pp. 1-133.

b) D'après les extraits de Bérose, faits par Abydène et Polyhistor et conservés dans Eusèbe [1], il ne se serait écoulé que dix-huit ans entre le règne d'Arkeanus et l'avènement d'Asordanius (= Asaradinus = Asarhaddon); d'après les mêmes fragments, un Laborosoarchodus qui a régné neuf mois, s'intercale entre Nergalsarasarus et Nabonadius.

c) La tablette babylonienne relative à Cyrus et à Nabonide fixe la chute d'Astyage à l'année 549 et fournit ainsi un nouvel élément à la chronologie des anciens empires d'Asie.

Voici les données historiques :

a) Bérose (extraits conservés par Abydène, Polyhistor et Josèphe [2]) affirme que Ninive fut prise par Nabopolassar et *Azdahage* (Astyage), *satrape de Médie;* que Nabopolassar, père de Nabuchodonosor, étendit son empire jusque sur l'Égypte; qu'un satrape de Nabopolassar gouvernait l'Égypte [3], la Phénicie et la Cœlésyrie, et que ce satrape révolté fut vaincu par Nabuchodonosor, du vivant de Nabopolassar.

b) Le livre de Tobit (texte grec [4]) attribue la prise de Ninive à Nabuchodonosor et à Asyeros, Ἀσύηρος.

c) Le second livre des Rois [5] rapporte que Néko (II), roi d'Égypte, vint combattre *le roi d'Assur* à Carchémis à la fin du règne de Josias, c'est-à-dire en 609 suivant les calculs de Munk. Néko fut vainqueur, car il règle ensuite à son gré les affaires de Syrie.

d) Le livre de Jérémie [6] rapporte que le même Néko fut vaincu par Nabuchodonosor à Carchémis, la quatrième année du règne de Joakim, successeur de Joachaz qui avait régné durant quelques mois après Josias [7].

e) Josèphe affirme que la première expédition de Néko fut dirigée contre les Babyloniens et les Mèdes dont la coalition avait renversé l'empire assyrien [8].

[1] C. Müller, *Fragmenta histor. graec.*, t. II, pp. 504-509.
[2] *Ibid.*
[3] Contrairement à II *Rois*, XXIV, 7.
[4] XIV, 15.
[5] XXIII, 29-33.
[6] XLVI, 2.
[7] Les deux batailles ont lieu à Carchémis, au passage de l'Euphrate. Le roi d'Égypte avait donc formé des desseins sur la Mésopotamie.
[8] *Ant. Jud.*, X, 5.

Le canon de Ptolémée est justement regardé comme un document de haute valeur; les inscriptions assyriennes en ont confirmé le contenu de la manière la plus satisfaisante. Nous en avons cité un long extrait avec les données assyriennes en regard, pour mettre en lumière un accord en général si remarquable. Les neuf mois de Laborosoarchodus, qui est omis dans le canon, se négligent sans inconvénient dans un calcul approximatif comme le nôtre.

La date de la chute d'Astyage inscrite sur la tablette babylonienne est un point de repère assuré. La pièce a été rédigée dans un temps où la mémoire des évènements était encore fraîche, par des hommes bien informés, n'ayant aucune raison de falsifier une date qui ne les intéressait qu'au point de vue strictement chronologique.

Le canon de Bérose dans la partie que nous considérons, concorde, à part quelques divergences, avec celui de Ptolémée qui n'en est peut-être qu'une variante. Bérose, en cet endroit, avait puisé les éléments de sa chronologie à bonne source. Mais autre chose sont la succession des rois et la durée des règnes, dont la conservation était assurée à Babylone par les dates de documents fréquemment allégués dans les contestations juridiques, autre chose est l'histoire politique des rois [1]. Ici Bérose paraît un garant moins sûr. Il attribue à Nabopolassar la conquête de l'Égypte; il regarde Astyage, nom sous lequel il désigne certainement Cyaxare, comme un satrape de Médie, ce qui implique la soumission de la Médie à l'Assyrie jusqu'à la veille de la ruine de Ninive, autant d'assertions contraires à l'histoire et qu'aucun savant de nos jours n'admettra plus. Pour ces motifs, on se demande si *la prise de Ninive par Nabopolassar,* qui repose uniquement sur l'autorité de Bérose, est un fait acquis à l'histoire; on se demande si le témoignage des Septante dans le livre de Tobit ne mérite pas d'être mis dans la balance, et s'il suffit de dire, comme M. Lenormant [2], que leur texte est falsifié.

Quant au témoignage du second livre des Rois, on ne le rejette pas, mais on l'écarte par un artifice d'interprétation. On prétend que le roi d'Assur en

[1] Le cas est différent quand la chronologie et l'histoire se conservent dans la tradition populaire, sans le secours de monuments datés.

[2] *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 83.

question est un roi de Babylone. Mais rien n'est plus faux. Dans le second livre des Rois, partout les rois d'Assur sont des rois de Ninive; les rois chaldéens sont nommés *rois de Babel* (Babylone). L'hypothèse de M. Oppert qui a fait de Phul, nommé également *roi d'Assur*, un Chaldéen, a été acceptée à notre connaissance par M. Lenormant seul [1].

Le docteur Haigh, bien que son opinion paraisse insoutenable à M. Lenormant, affirme donc avec raison qu'à la mort de Josias, vers 609, Ninive et le royaume d'Assyrie existaient encore. Si Néko, revenant en Asie quatre ans après sa première expédition, n'a plus affaire à un roi d'Assyrie, mais à un roi de Babylone, ce changement n'est pas une preuve certaine de la chute de Ninive. L'opposition faite aux Égyptiens par Babylone, qui se substitue à Ninive, prouve seulement que l'Assyrie était devenue impuissante à soutenir ses prétentions sur la Mésopotamie occidentale, et qu'il se formait sur les bords de l'Euphrate un autre empire, naturellement jaloux des progrès de l'Égypte en Syrie. Dans tous les cas, vers 609 Ninive existait encore. Pour le témoignage de Josèphe, il mérite peu de considération. Josèphe est si mal renseigné sur le point dont il s'agit, qu'il fait tomber Ninive sous l'effort des Mèdes à la fin du règne d'Ézéchias [2].

En quelle année Ninive succomba-t-elle? Les abréviateurs de Bérose semblent répondre : *au commencement* du règne de Nabopolassar, par conséquent vers 625, alors que Cyaxare n'était peut-être pas encore monté sur le trône; ou bien, suivant une autre interprétation, vers 610. Le second livre des Rois répond : *après* 609. Le livre de Tobit : sous Nabuchodonosor, pas avant 604. Hérodote répond enfin : vers 600, ou peut-être vers 595. Si le père de l'histoire commet une erreur, elle n'est pas énorme, et un léger défaut de chronologie en un endroit où il fait profession d'exposer ce qui lui a semblé le plus probable [3], n'enlève rien au crédit qu'il mérite comme rapporteur des traditions médiques.

[1] Si le Phul du second livre des rois est le *Phulus* de Bérose, il n'est point pour cela chaldéen. Car le canon de Bérose renferme des princes comme Arkeanos (Sargon), Sennachérib, Asarhaddon, etc., qui sont des rois de Ninive. Cf. Schrader, *Keilinschriften und G.*, p. 457.

[2] *Ant. Jud.*, X, ch. 3, n. 2.

[3] I, 95.

§ 3. — *Valeur du témoignage d'Hérodote en ce qui concerne les invasions des Cimmériens et des Scythes.*

Hérodote paraît bien renseigné sur les invasions des barbares Caucasiens dont les Ioniens, ses compatriotes, avaient souffert [1]. Il raconte que les Cimmériens désolèrent la Lydie sous Ardys, fils de Gygès, et nous avons vu ce point confirmé par Ashurbanipal dans ses inscriptions. Les documents d'Ashurbanipal et ceux d'Asarhaddon nous ont aussi appris que pendant plusieurs générations, ces barbares ravagèrent les provinces de l'empire assyrien. Quant à l'invasion des Scythes, elle est attestée par d'autres écrivains grecs. Aristée de Proconnèse, cité par Hérodote [2], expliquait le fait par un mouvement des populations septentrionales, qui s'était communiqué des Arimaspes à d'autres nations, de proche en proche, jusqu'aux Scythes, et des Scythes aux Cimmériens, qui furent jetés les premiers sur l'Asie. L'explication, pour être d'un poète, n'en porte pas moins un cachet de haute vraisemblance.

Les fables qu'Hérodote mêle à l'histoire de l'invasion scythique ne prouvent rien contre la réalité de l'évènement, Hérodote ayant l'habitude de mêler le merveilleux et les anecdotes puériles aux faits les mieux avérés. Si les Mèdes laissent passer le terrible fléau de la guerre scythique et se relèvent ensuite plus puissants, les Lydiens se sont pareillement maintenus malgré les ravages des Cimmériens, dont l'authenticité est garantie par les inscriptions de Ninive.

Il ne nous paraît pas qu'Hérodote se contredise quand il affirme que les Cimmériens, envahisseurs de la Lydie un demi-siècle avant Cyaxare, avaient été chassés de leurs demeures par les Scythes [3], et que les Scythes, envahisseurs de la Médie sous le même Cyaxare, étaient entrés en Asie en poursuivant des Cimmériens chassés d'Europe. Nous avons vu dans les inscriptions assyriennes que les Cimmériens n'avaient point de séjour stable; et à son tour, Hérodote assure que les Cimmériens ont été refoulés dans le Caucase par Alyatte [4]. Ainsi, d'après lui, ils ont pu s'y heurter de nouveau contre

[1] I, 6.
[2] XIV, 13.
[3] I, 15.
[4] I, 16.

les Scythes. Mais il est impossible de concilier parfaitement la chronologie des rois de Lydie dans Hérodote avec les faits révélés par les inscriptions cunéiformes. Gygès, contemporain d'Ashurbanipal, est mort après 666, année de l'avènement d'Ashurbanipal. Or si l'on fixe la chute de Crésus le plus bas possible dans l'échelle chronologique, c'est-à-dire à l'année 540, deux ans avant la prise de Babylone par Cyrus, l'année 666, suivant les données d'Hérodote, tombe encore dans le règne d'Ardys, fils de Gygès [1].

§ 4. *Ninive et l'Assyrie après la conquête médique.*

Malheureusement pour nous, Hérodote, dans son histoire générale, s'est abstenu de raconter en détail la prise de Ninive par Cyaxare. Il se réservait d'en parler dans un ouvrage spécial sur les Assyriens, qu'il n'a jamais écrit ou qui n'est point parvenu jusqu'à nous [2].

Mais bien des indices nous prouvent que cette fois la ruine de Ninive fut réelle et complète. La cité qui avait régné sur l'Asie devient « un lieu de » désolation, stérile comme le désert. Des troupeaux de bêtes fauves s'y » reposent; le pélican et le hérisson y ont établi leur séjour. Aux fenêtres, » au linteau des portes, la voix du corbeau se fait entendre, car le cèdre » (de ses demeures) est mis à nu. Telle est la cité qui se livrait sans crainte » à la joie. Elle disait dans son cœur : Je suis, et nul n'est après moi! » Comment donc est-elle devenue le séjour de la désolation et le refuge de » l'animal sauvage? » [3].

Le jour où Ninive tomba aux mains des Mèdes, les Assyriens s'évanouirent, et la disparition soudaine d'un si grand peuple est un phénomène à peu près unique dans l'histoire. Les Mèdes, les Égyptiens, les Perses, les Juifs, les Grecs, subjugués par des conquérants étrangers, conservent néanmoins une existence qui leur est propre; d'autres peuples, comme les Romains et plusieurs des nations absorbées dans leur empire, s'éteignent lentement, ou se transforment, s'altèrent, et donnent naissance à des races nouvelles dont

[1] Ardys a régné 49 ans; Sadyatte, 12; Alyatte, 57; Crésus, 14. Hérodote, I, 16, 25, 86.
[2] Hérodote, I, 106.
[3] Sophonias, II, 13-15.

l'origine est connue. Les Assyriens, au contraire, quittent subitement la scène de l'histoire; à un moment donné, il se fait un mystérieux silence autour d'un nom qui épouvanta l'Asie durant six siècles. Deux cents ans environ après la chute de Ninive, Xénophon, traversant l'Assyrie à la tête des Dix-Mille, n'y trouve que les ruines gigantesques de quelques villes alors désertes, et habitées autrefois, à ce qu'on lui dit, par les Mèdes, tant le souvenir et le nom des Assyriens s'étaient effacés. Les colons établis par Cyaxare dans les villes assyriennes passèrent aux yeux des Grecs pour les premiers habitants du pays, et Xénophon prit la banlieue de Ninive pour un canton de Médie [1].

On s'est trop étonné cependant d'une dissolution dont le peuple assyrien portait le germe dans son sein, et qui devait se produire le jour où Ninive cesserait d'être la capitale de l'Asie. Nous voyons par les inscriptions que les monarques assyriens ne réussirent jamais à donner à leurs conquêtes l'organisation qui en eût assuré la stabilité. La faiblesse des liens qui unissaient les différentes parties de leur empire, la grandeur des distances, et la difficulté des marches en un temps où l'on ne disposait que de moyens de transport élémentaires, invitaient aux révoltes. Aussi étaient-elles fréquentes. Elles éclataient chaque année sur divers points, et rendaient nécessaires les expéditions continuelles dont le récit monotone remplit les annales des rois. Dès les premiers temps, ces luttes prirent un caractère d'opiniâtreté qui se rencontre rarement ailleurs. On voit des nations, sans cesse abattues, relever toujours la tête, et lutter jusqu'à l'extinction. Sous les Sargonides, les révoltes s'accrûrent en raison des progrès de l'empire. Les peuples aussi braves que civilisés auxquels Ninive avait imposé son joug, les Égyptiens, les Chaldéens et les Élamites, surent mieux organiser la résistance, et il se produisit alors d'immenses soulèvements.

En dépit de ces efforts gigantesques, l'Assyrie maintenait sa domination, et les trésors de l'Asie périodiquement ravagée affluaient à Ninive. Un seul pays s'appropriait les richesses naturelles, et absorbait les produits de l'agriculture, de l'industrie et du commerce de cent autres pays. Les inscriptions des rois sont des livres de compte dans lesquels se trouvent enregistrées les contri-

[1] *Anabase*, III, iv, 6-12.

butions de diverse nature, perçues chaque année, de gré ou de force, au cours des expéditions militaires, ou déposées à leurs pieds par des ambassadeurs qui venaient les saluer dans leurs capitales. Les Assyriens nageaient dans l'abondance. Ninive, suivant l'expression de Nahum, était le repaire inexpugnable de lions ravisseurs, qui jouissaient du fruit de leurs rapines avec leurs femelles et leurs petits [1]. Après une expédition heureuse, des objets de valeur se donnaient plutôt qu'ils ne se vendaient au marché de Ninive, tant le prix en était minime [2]. En même temps, les trésors métalliques s'accumulaient dans la grande cité, au point que le prophète Nahum semble craindre que les Mèdes vainqueurs n'en viennent pas à bout. « Pillez l'argent, s'écrie-t-il, pillez l'or; le nombre des objets précieux est infini [3]. »

Tant de richesses engendraient un luxe effréné dont l'éclat fascinateur démontrait aux nations la puissance des dieux de Ninive, et accréditait chez elles les superstitions assyriennes. Ninive était la grande courtisane dont les maléfices enlaçaient les nations, dont le charme séducteur éblouissait jusqu'aux enfants d'Israël et les faisait douter de Jéhova [4]. Les rois de Ninive avaient des goûts raffinés; ils habitaient de splendides palais; ils respiraient l'air frais dans d'immenses jardins où ils acclimataient des arbres étrangers transplantés en Assyrie de tous les pays de l'empire, et en bons princes, ils procuraient le même agrément à leurs sujets [5]. A la guerre, les Assyriens frappaient les regards des peuples par la richesse de leurs costumes, l'éclat de leurs armes, la multitude de leurs chars et de leurs chevaux [6], comme ils les épouvantaient par des cruautés qu'aucun peuple n'a surpassées.

La race assyrienne, quelle que fût son énergie, ne pouvait résister six siècles durant à cette double cause de dépérissement, la guerre perpétuelle et l'abus des richesses. Malgré ses victoires, ou, si l'on veut, à cause de ses

[1] Nahum, II, 11, 12.
[2] Smith, *Assurbanipal,* pp. 274-275.
[3] II, 9.
[4] Nahum, III, 3; Ezéch, XXIII.
[5] *Prisme de Teglatphalasar Ier*, col. VII, ll. 17-27. Cf. Dr Lotz, *Die Inschriften Teglathpileser's* I, p. 57. — Sennachérib, *Cylindre de Bellino,* ll. 57-60. Cf. Smith, *History of Sennacherib,* pp. 147-149.
[6] Ezéch, XXIII.

victoires, elle s'affaiblissait de jour en jour; le pays qu'elle habitait tendait naturellement à se changer en solitude, et pourtant le maintien d'une population nombreuse en Assyrie était une condition de vie ou de mort pour l'empire. Les rois y pourvoyaient par un expédient étrange. Au VIII[e] siècle, une des capitales assyriennes, Kalach, était déserte et tombait en ruine. Le roi Ashurnatsipal la rebâtit et la repeupla, en y établissant des familles enlevées de force aux pays qu'il avait parcourus à la tête de ses armées [1]. Un siècle et demi plus tard, Sargon remplit d'habitants par le même procédé la capitale nouvelle, Dur-Sargon, qu'il s'était construite [2]. Les autres monarques dont il nous reste des annales suivies, rapportent presque tous qu'ils ont ainsi comblé les vides qui se faisaient dans leur peuple; les nations dont la résistance avait été longue, étaient condamnées à fournir un contingent d'habitants à la terre d'Assur. La population de Ninive et des autres villes était un ramassis de vingt nations et de vingt dialectes divers, dans lequel les Assyriens de souche plus ancienne formaient sans doute une espèce d'aristocratie. Les étrangers ainsi arrachés à leurs demeures gardaient le souvenir de leur origine et soupiraient longtemps après leur patrie. Cyrus, lorsqu'il se vit maître de Babylone, dont l'empire avait été modelé sur celui de Ninive, rendit son nom populaire en renvoyant dans leurs séjours primitifs, avec leurs dieux, des hommes de divers pays, qu'une volonté tyrannique avait attachés au sol chaldéen [3].

L'Assyrie, à laquelle la guerre rendait les hommes qu'elle lui enlevait, contenait un peuple immense : les écrivains juifs l'attestent, et les ruines continues qui marquent l'emplacement de ses innombrables cités, confirment leur témoignage. Comme les ressources du pays étaient inférieures aux besoins de tant d'hommes, l'existence du peuple d'Assur dépendait nécessairement de la guerre et du pillage ou du tribut de l'Asie.

Ces considérations rendent palpables les causes de la dissolution instantanée du peuple assyrien. Lorsque Ninive tomba aux mains de Cyaxare, les vrais fils d'Assur étaient réduits à un petit nombre; la plupart de ceux aux-

[1] *Annales d'Ashurnatsirpal*, III, ll. 133, 134. Cf. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 92.
[2] *Inscription des taureaux*, ll. 104-108, dans Oppert, *Inscriptions de Dour-Sarkayan*, p. 8.
[3] *Prisme de Cyrus*, ll. 31, 32.

quels on donnait ce nom, descendaient de ces captifs déposés sur les rives du Tigre, principalement depuis un siècle et demi, par Teglatphalasar, Sargon et les Sargonides. Devenus Assyriens malgré eux, ils avaient continué à l'être par nécessité ou par intérêt. Le jour où la puissance qui les avait retenus fut anéantie, le jour où les conquérants dont l'épée les avait nourris, succombèrent à leur tour sous l'effort de leurs ennemis, peut-être même aux premiers signes de la catastrophe, les tribus qui fourmillaient sur le sol assyrien se dispersèrent aux quatre vents du ciel, et coururent demander à d'autres pays les moyens de prolonger leur existence. « Comme des insectes qui s'étaient » réfugiés sous un buisson en un jour de froidure, au premier rayon du soleil, » ils ouvrirent leurs ailes et s'envolèrent [1]. » Si le peuple chaldéen, après la prise de Babylone par Cyrus, se maintint en possession du sol qu'il occupait et garda son nom, c'est que l'empire de Nabuchodonosor avait été de courte durée, que la race chaldéo-babylonienne avait eu, par conséquent, moins le temps de s'user, que la guerre qui se termina par le triomphe de Cyrus, fut moins sanglante et moins acharnée que les luttes soutenues par les Assyriens des derniers temps contre tous les peuples de l'Asie.

§ 5. — *Formation de l'empire chaldéen, parallèle au développement de l'empire mède.*

L'histoire des Chaldéens, qui contribuèrent beaucoup au renversement de Ninive, complète celle des Mèdes. La puissance chaldéenne fut le résultat d'un travail persévérant et dix fois interrompu, n'ayant aucune analogie avec la formation rapide des empires d'Attila, de Genghis-Khan et de Timour, auxquels on a assimilé sans ombre de raison les anciennes monarchies de l'Asie occidentale.

Au commencement du règne de Sargon, Mérodachbaladan, roi de Chaldée, est solidement établi à Babylone. Il a enlevé aux Assyriens toutes les villes de Sumir et d'Akkad. Sargon subit pendant douze ans cette humiliation. Il réussit alors à déloger son compétiteur des villes babyloniennes et à le forcer

[1] Nahum, III, 17.

dans son dernier retranchement de Dur-Yakin. La forteresse est détruite, ses remparts sont abattus, et le pays qu'elle protège, ainsi que les villes du pays d'Élam alliées à Mérodachbaladan, sont livrés à des colons du pays de Kummukh sous la surveillance des préfets assyriens [1]. Cependant cinq ou six années se sont à peine écoulées, et Mérodachbaladan porte de nouveau le sceptre à Babylone. Il est soutenu, comme précédemment, par les tribus échelonnées sur la rive gauche du Tigre, depuis le pays de Rash jusqu'au golfe Persique. Une guerre s'engage entre lui et Sennachérib, successeur de Sargon. Mérodachbaladan et ses alliés paraissent encore une fois anéantis : Sennachérib enlève aux tribus de Gambulu, Puqudu et autres, deux cent huit mille captifs [2]. Mérodachbaladan reparait deux ou trois années après simplement comme prince de Bit-Yakin au bord de la mer, une partie de la Chaldée reconnaissant alors l'autorité d'un certain Shuzub. Les deux princes sont successivement battus [3], et si bien cette fois que, d'après Sennachérib, les gens de Bit-Yakin quittent le pays en masse et vont s'établir en Élam.

Sennachérib, qui avait juré leur ruine, dirige bientôt contre eux une troisième expédition. Son armée traverse le golfe Persique sur une flotte construite à cet effet, et montée par des marins phéniciens et grecs, ses prisonniers. Il tombe sur les exilés de Bit-Yakin, les réduit en captivité, et ruine le pays où ils se sont réfugiés. Après cet exploit, il revient dans la vallée de l'Euphrate, où il s'empare de Shuzub, qui était pour lors roi de Babylone [4]. Une vaste insurrection ne tarde pas à rappeler Sennachérib aux mêmes lieux. Il y rencontre une armée immense formée des contingents de toutes les provinces méridionales de l'empire, ainsi que d'Illibi et de Parsuash. A la tête de cette armée se trouvent le roi d'Élam Ummanminanu, organisateur et chef de la ligue, le roi de Babylone Shuzub, qui s'était sauvé d'Assyrie, et Nabushumishkun, fils de Mérodachbaladan, qui n'occupe plus qu'une position secondaire après les pertes que sa principauté a éprouvées. Sennachérib triomphe,

[1] *Fastes*, ll. 122-140, et les passages parallèles dans les autres inscriptions de ce prince.
[2] *Cylindre de Bellino*, ll. 5-19.
[3] *Cylindre de Taylor*, col. III, ll. 42-65.
[4] *Ibid.*, col. IV, ll. 21-40.

et suivant sa relation, cent cinquante mille hommes de l'armée rebelle couvrent le champ de bataille. Le prince de Bit-Yakin tombe aux mains du vainqueur [1]. Mais qui le croirait? sous Asarhaddon, les Chaldéens et les gens du Pays de la Mer (Bit-Yakin) reparaissent. Deux princes chaldéens, dont l'un était fils de Mérodachbaladan, doivent être successivement réprimés [2]. Asarhaddon permet à un autre fils de Mérodachbaladan de rétablir la principauté de ses pères sur le golfe Persique [3]. Sous Ashurbanipal, un prince de la même maison ne cesse de créer des embarras à l'Assyrie. Il se ligue successivement avec quatre rois du pays d'Élam; il voit marcher sous ses drapeaux, avec des hommes du Pays de la Mer, des *Assyriens* révoltés, des soldats d'Akkad, de Ganduniash (= Karduniash) et de Chaldée. La ruine des Élamites causa néanmoins la sienne; il périt misérablement [4]. Les inscriptions de Ninive se taisent ensuite, et l'histoire de Chaldée s'obscurcit comme celle du pays d'Assur. Mais lorsque la Bible et les écrivains classiques ramènent la lumière sur ces régions, Babylone est devenue le siège d'un grand empire *chaldéen,* et la voix de l'antiquité associe les Chaldéens aux Mèdes dans l'œuvre de la destruction de Ninive [5].

III. — Limites et aspect général de l'empire mède.

§ 1. — *Limites de l'empire mède.*

Les Mèdes occupèrent l'Assyrie. Ils s'y établirent si bien que, d'après une tradition recueillie sur les lieux par Xénophon et consignée dans l'Anabase, le pays d'Assur fut le dernier boulevard de l'empire médique dans la lutte contre Cyrus et les Perses. La reine de Médie s'y réfugia. Les habitants de deux villes soutinrent un siège opiniâtre et refusèrent de se rendre au roi de Perse, jusqu'au moment où le ciel, disait-on, se déclara en faveur de Cyrus,

[1] *Ibid.,* col. V, l. 5; col. VI, l. 24.
[2] *Prisme d'Asarhaddon,* col. II, ll. 42-54.
[3] *Ibid.,* ll. 32-41.
[4] Smith, *Assurbanipal,* pp. 177, 178, 182, 184, 189, 252.
[5] Voir notre travail intitulé *Les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor* (Extrait de la *Revue des questions historiques,* 1877).

par des phénomènes d'un caractère effrayant dont le souvenir se conserva plusieurs siècles dans la contrée. La page de Xénophon qui renferme ces renseignements mérite d'être citée ici.

Au nord du Zab supérieur, sur la rive gauche du Tigre, les Dix-Mille rencontrèrent « une grande ville déserte du nom de Larissa. Les Mèdes l'habitaient » jadis. Ses remparts avaient vingt-cinq pieds de large et cent pieds de haut. » L'enceinte avait un pourtour de deux parasanges (environ trois lieues). Le » mur était bâti en briques cuites, avec un soubassement en pierres jusqu'à » la hauteur de vingt pieds. Lorsque les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes, » leur roi l'assiégea. Il faisait de vains efforts pour la prendre, quand une nuée » s'interposant cacha le soleil, si bien que les habitants abandonnèrent la ville, » et qu'elle fut prise de la sorte. »

Continuant à remonter le Tigre du même côté, après une journée de marche, les Grecs se trouvèrent de nouveau en face d'une grande ville fortifiée et déserte. « Les Mèdes, dit encore Xénophon, l'habitaient jadis. Le soubassement » du mur était construit en pierres de taille..., il avait cinquante pieds de haut » sur cinquante de large. Sur le soubassement s'élevait un mur en briques » d'égale largeur et d'une hauteur de cent pieds. L'enceinte avait un pourtour » de six parasanges (environ neuf lieues). On raconte que Médée, femme du » roi, y chercha un refuge lorsque les Mèdes furent dépouillés de l'empire » par les Perses. Le roi des Perses assiégeant la ville, et ne pouvant la réduire » ni par le temps ni par la force, Jupiter terrifia les habitants par le tonnerre, » et ainsi la ville fut prise [1]. »

A l'ouest du Tigre, l'empire des Mèdes s'étendit sur la Mésopotamie septentrionale, au moins jusqu'au Khabor, le fleuve qui passe à Édesse. On en a pour garant Nabonide, roi de Babylone, qui assure, dans une inscription récemment découverte, que les Mèdes occupèrent la ville de Kharran, située sur le Khabor, et qu'il profita de la chute d'Astyage pour s'emparer de cette ville à son tour [2].

[1] *Anabase*, III, IV, 6-12.

[2] Le passage de l'inscription de Nabonide relatif à l'histoire de Cyrus et d'Astyage a été publié et étudié par M. Pinches dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, le 7 novembre 1882 (après la remise de notre manuscrit à l'Académie).

La forte position que les Mèdes s'étaient assurée au nord de la Babylonie causa de l'inquiétude aux Chaldéens, leurs anciens alliés. Ce sentiment se trahit dans le langage de Nabonide, et il explique deux faits intéressants attestés l'un par Hérodote, l'autre par Xénophon.

« Nitocris (reine de Babylone, mère ou femme de Nabonide), voyant que » les Mèdes déjà puissants ne cessaient de se remuer, qu'ils s'étaient emparés » de maintes villes, entre autres de Ninive, prit contre eux toutes les pré- » cautions possibles. D'abord, au moyen de canaux creusés en amont de » Babylone, elle fit faire à l'Euphrate, fleuve qui traverse la ville et qui » coulait auparavant en ligne droite, un si grand nombre de détours qu'il » passe jusqu'à trois fois par un certain village d'Assyrie [1]. Ardericca est le » nom de la localité en question. Actuellement, ceux qui se transportent de » cette mer-ci à Babylone, rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce même » village trois fois et en trois jours. Non contente de cet ouvrage, Nitocris » éleva de chaque côté du fleuve une digue d'une largeur et d'une hauteur » étonnantes. En amont encore et loin de Babylone, elle fit un bassin à peu » de distance du fleuve. Elle le creusa régulièrement jusqu'à la profondeur » où se rencontrait l'eau, et donna au lac un pourtour de 420 stades. La » terre extraite servit à la construction de digues sur les rives du fleuve, » tandis que le lac fut entouré d'un revêtement en pierres. Les circuits du » fleuve et le peu de profondeur du lac furent ménagés, afin de ralentir la » marche de l'Euphrate brisée par tant de sinuosités, de prolonger par ces » caprices le parcours des bateaux en destination de Babylone, et de les » forcer encore, au sortir des canaux, à faire le tour d'un grand lac. Elle » exécuta ces travaux dans la partie du pays par laquelle pénétraient les » Mèdes en suivant le chemin le plus court, dans le but de supprimer les » rapports avec eux et de prévenir leur espionnage [2]. »

Ce récit paraît moins fabuleux et n'implique plus une géographie fantastique, depuis que nous connaissons l'étendue de la domination médique. Il faut considérer que les Mèdes s'étaient répandus sur toute la Mésopotamie, à

[1] Hérodote comprend la Babylonie aussi bien que le territoire de Ninive sous le nom d'Assyrie. Voir I, 106.

[2] I, 185.

l'exception de la Babylonie, comme le dit Hérodote bien informé en ce point [1], et qu'ils pouvaient se rendre à Babylone par l'Euphrate comme les Arméniens [2]. — Quelque étrange que paraisse l'idée de créer ainsi des obstacles à la navigation des fleuves, elle était jugée pratique en ce temps-là. Les Perses l'appliquèrent aussi en Babylonie, au dire de Strabon [3].

Xénophon complète les renseignements d'Hérodote. Il trouva à l'entrée de la Babylonie un rempart solidement construit en briques cuites, ayant 20 pieds de large sur 100 de haut, et servant de barrière à la partie de la Mésopotamie comprise plus bas entre l'Euphrate et le Tigre. Cette grande muraille s'appelait le *rempart des Mèdes*, sans doute parce qu'elle avait été destinée à protéger la Babylonie et la Chaldée contre les invasions des Mèdes, établis dans la Mésopotamie septentrionale [4].

On voit que dans le partage de l'empire assyrien, la meilleure part échut aux Mèdes. L'empire des Mèdes se développa au nord et à l'est; celui des Babyloniens absorba le sud et l'ouest.

La frontière de l'empire mède était formée au nord, selon toute apparence, par la mer Noire, le Caucase et la mer Caspienne; elle était formée à l'ouest par le cours supérieur de l'Halys, la Cilicie et le cours moyen de l'Euphrate [5]; au sud, par la Babylonie, l'Élam et le golfe Persique. Elle est plus vague à l'est. L'empire mède, si l'on en croit Arrien [6], s'est étendu de ce côté jusqu'à l'Inde. — L'empire babylonien se développa aux dépens de l'Élam, de la Syrie, de la Phénicie et de l'Égypte. Nabuchodonosor, qui ravagea la vallée du Nil, passa chez les Babyloniens de la basse époque pour avoir porté ses armes jusqu'aux Colonnes d'Hercule [7].

[1] I, 106. (Μῆδοι) τοὺς Ἀσσυρίους ὑποχειρίους ἐποιήσαντο πλὴν τῆς Βαϐυλωνίης μοίρης. Voir page précédente, note 1.

[2] Hérodote, I, 194.

[3] XVI, I, 9.

[4] *Anabase*, I, VII, 15; II, IV, 12.

[5] La Cilicie formait un État indépendant, et comprenait quelques territoires sur la rive droite de l'Halys. Hérodote, I, 72, 74.

[6] *Historia Indica*, I. Le texte d'Arrien est malheureusement incertain en cet endroit. De plus, Arrien y commet une erreur très grave en affirmant que les Indiens payèrent un tribut régulier à l'Assyrie. Il se sera sans doute inspiré de Ctésias.

[7] Daniel, VIII, 2; II *Rois*, XXIV; Hérodote, I, 6, 29, 72; Strabon, XV, I, 6. Voir aussi un fragment de Nabuchodonosor publié par M. Pinches dans les *Transactions of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. VII, pp. 210-225.

L'Asie occidentale se trouva ainsi partagée entre les royaumes de Médie, de Chaldée, de Lydie et de Cilicie.

L'éclipse de soleil qui fixa pour un temps cet état de choses en déterminant les Mèdes et les Lydiens à faire la paix, eut lieu en 585.

D'après les calculs de savants astronomes, il y eut, durant le temps approximatif assigné au règne de Cyaxare, deux éclipses de soleil dont l'effet fut assez sensible dans la région du fleuve Halys, la première en 610 et la seconde en 585[1]. La seconde, vu l'ordre des évènements dans l'histoire de Cyaxare, convient seule au récit d'Hérodote.

Tout ce qui concerne cette éclipse et les évènements qui l'accompagnèrent, repose sur l'autorité de l'écrivain d'Halicarnasse. Mais en cette matière, son témoignage est grave, parce qu'il a pour objet des faits relativement récents, et qu'il est celui de la nation ionienne, souverainement intéressée aux succès et aux revers des Lydiens.

Des considérations qui précèdent, nous concluons que Cyaxare mourut vers l'an 584. Son œuvre se termina avec sa vie.

§ 2. — *Aspect général de l'empire mède.*

L'empire mède offrait une certaine homogénéité dans ses éléments principaux. Les races aryennes ont dominé de temps immémorial dans les pays qu'il absorba. C'est à la souche aryenne qu'appartenaient les Mèdes, les Perses et en général les peuples de l'Iran; à cette souche appartenaient aussi les Manniens [2], et les races qui ont fini par prévaloir entre la Mésopotamie et le Pont-Euxin. L'élément sémitique était prépondérant dans les provinces assyriennes. A côté des Aryens et des Sémites, il restait peu de place pour les Touraniens.

D'après les indices que nous avons recueillis dans les inscriptions de Ninive et de Babylone, cette homogénéité de races a frappé les contemporains de l'empire mède. Dans l'inscription babylonienne qui porte son nom, Cyrus, déjà maître de toute l'Asie occidentale, divise les peuples qui lui obéissent en trois groupes : les peuples de *Quti* ou *Guti*, les peuples de

[1] Voir sur ces calculs Bosanquet, dans le *Journal asiatique* de Londres, t. XVII, pp. 41-44.

[2] Voir p. 146.



Tsalmat-qaqqadi, et les peuples de *Manda* [1]. Les Quti étaient les peuples de l'Arménie [2]; les peuples de Tsalmat-qaqqadi étaient la masse des nations soumises aux empires essentiellement sémitiques de Ninive et de Babylone. Les peuples de Manda étaient les sujets des rois mèdes : Nabonide donne à Astyage le titre de *roi des hommes de Manda* [3]. La dénomination d'*hommes de Manda* est appliquée par Asarhaddon aux Gimirriens (Cimmériens, peuple de Gomer, voisin de la mer Noire) auxquels la Bible attribue des affinités avec les Mèdes, et qui aidèrent ceux-ci à ruiner l'empire de Ninive [4]. De cet ensemble, n'est-il pas permis de conclure que le nom de *peuple de Manda* était une qualification ethnique désignant les peuples aryens voisins du Caucase, comme les Cimmériens, ainsi que les peuples de l'Iran?

On distingue dans l'histoire des Mèdes trois périodes diverses : la période de l'organisation nationale sous Déjocès, la période des conquêtes sous Phraorte et Cyaxare, la période de la puissance acquise et paisiblement possédée jusqu'aux dernières années d'Astyage. La troisième période est étrangère à la question posée, aussi bien que l'histoire de la chute soudaine du dernier roi mède. Notre tâche est donc terminée.

[1] Lignes 12-14. « Marduk a proclamé le nom de Cyrus, roi d'Anshan, pour la royauté universelle; il (Cyrus) a soumis le pays de Quti, toutes les populations de Manda; et il a gouverné selon les lois et la justice les hommes Tsalmat-qaqqadi que (Marduk) a livrés à sa main. »

[2] Voir p. 101.

[3] Dans l'extrait publié par M. Pinches, le 7 novembre 1882, dans les *Proceedings of the Soc. of Biblical Archaeology*. — Voir p. 190.

[4] *Prisme A d'Asarhaddon*, col. II, ll. 6-9; *Genèse*, X, 2. — Voir pp. 122-125.

Note à la page 44.

Nous lisons avec étonnement dans l'*Academy* du 16 décembre dernier ces mots de M. H. Sayce :

Cyrus se donne à lui-même et donne à ses prédécesseurs le titre de roi d'Élam.

Si cette assertion pouvait encore se soutenir il y a deux mois avec quelque apparence de raison, il nous semble qu'elle est désormais réfutée par le témoignage formel des inscriptions assyriennes. Nous avons dit que Cyrus est désigné et qu'il se désigne lui-même, dans des documents babyloniens connus depuis plusieurs années, comme *roi d'Anshan*, et que le pays d'Anshan étant supposé identique avec l'Élam ou Susiane, MM. Halévy et Sayce ont fait de Cyrus un roi susien au lieu d'un monarque persan. Mais il faut tenir compte aujourd'hui d'une donnée nouvelle qui décide la question dans un sens différent. Nabonide, roi de Babylone, dans une inscription dont le passage le plus important a été publié par M. Pinches (voir ci-dessus, p. 190), nomme Cyrus *roi d'Anzan*. Ce qui fait d'*Anshan* et d'*Anzan* un seul et même pays. Or, le pays d'Anzan est formellement distingué du pays d'Élam, ou de la Susiane, dans les documents de Sennachérib. Ce prince raconte en deux endroits (*Cylindre de Taylor*, col. V, lignes 31-39, *Memorial tablet*, lignes 44-46) que *le roi d'Elamti* (Élam) *réunit dans une grande ligue les pays de Parsuash, d'Anzan, de Pashiru, toute la Chaldée et tous les gens d'Arumu.* Si, après cela, l'Anzan ou l'Anshan, car c'est tout un, n'est pas distinct de l'Élam, quel renseignement pourra-t-on puiser dans les inscriptions assyriennes? — Le sens que nous donnons aux textes très clairs de Sennachérib est indiscutable, et c'est celui que tous ont assigné à ces passages.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE DEUXIÈME.

Les Mèdes sous la domination assyrienne.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

Le royaume et l'empire des Mèdes.

CHAPITRE PREMIER.



CHAPITRE DEUXIÈME.

DE GESTICHTEN

VAN

LIEFDADIGHEID IN BELGIË

VAN

KAREL DEN GROOTE TOT AAN DE XVIe EEUW

DOOR

Dr. P.-P.-M. ALBERDINGK THIJM

HOOGLEERAAR VAN DE KATHOLIEKE UNIVERSITEIT TE LEUVEN.

Perseverantia.

(Bekroond door de koninklijke Academie van België, den 8n Mei 1882.)

VOORREDE.

De opsteller der navolgende studie heeft de eer aan de koninklijke Academie eene beantwoording te overhandigen, der, in 1880, door haar tot prijskamp gestelde vraag :

« *On demande une étude sur l'organisation des institutions charitables en Belgique, au moyen âge, jusqu'au commencement du XVIe siècle. On adoptera pour point de départ les modifications introduites dans la société, à l'époque de l'abolition presque générale du servage, au XIIe et au XIIIe siècle.*

» *Les auteurs des mémoires feront précéder leur travail d'une introduction traitant sommairement l'organisation de la charité dans les temps antérieurs.* »

De belangstelling voor dit onderwerp, door de koninklijke Academie, met het herhaald uitschrijven der vraag getoond, en niet minder de uitvoerige beoordeelingen der ingezonden antwoorden, spoorden den schrijver der nevensgaande bladen aan, tot het voltooien van zijn, reeds sedert lang begonnen, werk.

Hij heeft dan ook die verslagen gelezen en herlezen; de opmerkingen rijpelijk overdacht en gepoogd aan de uitgesproken wenschen, uit de liefde tot het vaderland en de ware wetenschap gesproten, te gemoet te komen.

Hij heeft daarom zijn verhaal met eene beknopte beschouwing der weldadigheid in de vóór-christelijke eeuwen geopend, zonder daarin *den oorsprong der christelijke caritas* te zoeken, dewijl deze op anderen grondslag berust.

De schets van de ontwikkeling der liefdadigheid, gedurende de christelijke eeuwen, in één der verslagen gegeven, is voor den schrijver niet onvruchtbaar gebleven.

Eindelijk heeft hij, naar aanleiding van andere opmerkingen, zijne aandacht gevestigd op verschillige stichtingen der VIIe en VIIIe eeuw.

Het zal overbodig schijnen van eene ernstige studie te verzekeren dat de aanhalingen uit de oorkonden en schrijvers zelven zijn geput, tenzij zulks *uitdrukkelijk*, in eene noot, worde aangeduid.

De bronnen waren voornamelijk :

1. De Staatsarchieven.

2. De Conciliën-acten, de verzamelingen van Baluzius, Muratori, Miraeus, Pertz, Wauters, Piot, Gilliodts-van Severen, en honderd anderen.

3. Vele tientallen van groote en kleine monographiën, van steden, gasthuizen, enz.

De aan 't werk toegevoegde ongedrukte stukken had de schrijver met een zeker aantal van hoogst belangrijke documenten kunnen vermeerderen, waren zij hem, tot afschrift, niet *te laat* toegekomen.

Hij hoopt eenmaal gelegenheid te vinden dezen der koninklijke Academie aan te bieden, want, gelijk de heer De Decker te recht aanmerkt :

« L'organisation de la bienfaisance dans le passé est un des éléments les plus incontestables de notre gloire nationale. »

Januari, 1882.

DE GESTICHTEN

VAN

LIEFDADIGHEID IN BELGIË

VAN

KAREL DEN GROOTE TOT AAN DE XVIE EEUW

INLEIDING.

DE GASTVRIJHEID, DE ARMENVERPLEGING, DE GENEESKUNDE, DE SLAVEN, DE KINDEREN, ENZ., BIJ DE VOLKEN DER OUDHEID.

De barmhertigheid was reeds vóór vele eeuwen in Belgenland eene algemeene deugd.

Zij was echter geene erfenis van de romeinsche veroveraars.

Wanneer Tacitus de gastvrijheid, en andere goede eigenschappen der heidensche Germanen prijst, heeft hij blijkbaar tot doel aan zijne minder gastvrije stamgenooten eene goede les te geven [1].

[1] Verg. J.-W. Loebell, *Ueber den Culturzustand der alten Deutschen,* in zijn werk : *Gregor v. Tours und seine Zeit,* 1e uitg. *Erste Beilage,* bl. 460, vlgg.



Wij kunnen daarom evenmin zeggen dat de germaansche volksstammen de liefdadigheid op den belgischen bodem hebben geplant.

Het kleine zaad van 't medegevoel in 's menschen hert nedergelegd ontwikkelde zich wel hier en daar in de heidensche lucht, doch werd eerst door het christendom een struik, die vasten wortel schoot op onzen grond, en zich reusachtig ontwikkelde.

Er was, alle middeleeuwen door, geene streek van Europa zoo belommerd door den bladerdos zijner menigvuldige vertakkingen, als België.

De vraag door de koninklijke Academie gesteld hangt dus innig te zamen met den alouden belgischen volksgeest; zij is recht nationaal; hare beantwoording moge den lezer opwekken tot voortdurende beoefening van ons merkwaardig verleden.

Alvorens nu tot het eigenlijk onderwerp te komen, willen wij met enkele trekken eene schets geven van de wijze waarop onze behoeftige en gebrekkelijke natuurgenooten in de vóór-christelijke eeuwen werden behandeld [1]. Op dien achtergrond zal ons tafereel zich des te sprekender, te kleurrijker vertoonen.

Bij alle volken der aarde hebben er altoos, zoo hoog de herinnering opklimt, behoeftigen bestaan. Armoede en ziekte waren steeds de onvermijdelijke gezellen van het menschdom. De ellende van Job kan wellicht als voorbeeld, als prototype van dit verschijnsel worden aanzien. Het keert in de latere geschiedenis der Hebreeuwen weder, waar herhaaldelijk van armen (*pauperes*), behoeftigen (*egeni*), landloopers (*vagi*) en bedelaars (*mendici*) wordt gesproken.

De maatregelen om dit kwaad te bestrijden of vóór te komen werden door de oudste volken in eere gehouden. Mozes schreef eene armenbelasting voor, bestaande in hetgeen het korenveld of de wijnberg elk zevende jaar zou opbrengen, aan achtergeblevene halmen, druiven, enz., ten dienste van vreemdelingen en behoeftigen [2].

[1] Verg, *Bulletin de l'Acad. roy. de Belgique*, XLIX, bl. 438.
[2] *Exod.*, XXIII, 11. — *Levit.*, XIX, 9, 10; XXIII, 22.

De gastvrijheid door Rebecca aan Abrahams knecht bewezen, werd door dezen als eene bijzondere beschikking der Voorzienigheid aangenomen.

Men ontving hem, met zijne reisgenooten, in het gasthuis (*hospitium*), reikte aan het geheele gezelschap water ter voetwassching, en verzorgde de kameelen.

Eene gastvrije herberging van vele dagen was geene uitzondering. Dit blijkt uit het « Boek der wijsheid [1], » alwaar gezegd wordt : « De hoop van den goddelooze vervliegt gelijk de herinnering aan eenen gast van eenen enkelen dag. » Zij die aan vreemdelingen geene herberg willen verleenen worden met blindheid geslagen [2].

Hoe hoog of verder de dienst van den geneesheer bij de Hebreeuwen werd geschat, blijkt uit vele plaatsen van het Oude Testament.

Wie kent de uitdrukking niet, waarmede het 31e hoofdstuk van het « Boek *Ecclesiasticus* » begint? « Eert den medicijn-meester om den nood, want de Allerhoogste heeft hem geschapen! »

Mozes schreef voor, dat degene die zijnen broeder kwetste, den dienst en zorgen des geneesheers moest betalen.

Weldadigheid en gastvrijheid moesten ten troon geheven worden.

« Hij alleen is een goed koning, » zegt Isaias, « die aan zijne onderzaten woning, kleederen, brood verschaft, en hun geneesheer is [3]. » Doch hospitalen waren onbekend in die tijden.

De volken van Iran betoonden geenen geringeren eerbied voor de geneeskunst. Herhaaldelijk wordt daarvan in de *Vendidad* gesproken. De operateurs moeten eene reeks van proeven hunner bekwaamheid afleggen, alvorens zij als eigenlijke geneesheer mogen optreden.

Hunne diensten worden naar een bepaald tarief vergolden. Voor de genezing van een opperhoofd des volks werd hun een vierspan ossen, voor die van den heer eener plaats « met muren omringd, » een groot stuk ploegvee, als ook voor de genezing van dieren eene bepaalde belooning gegeven [4].

[1] V, 15.

[2] T. z. p., XIX, 15.

[3] XLIX, 23, enz.

[4] *Vendidad*, VII, 105, vlg., bij M. Duncker, *Ges. d. Alterthums*, II, 415 der eerste uitgave.

Airjama werd als oppergeneesheer aangeroepen, en hem somtijds een duizendtal « veel gewenschte, snel-loopende paarden » als vergelding voor eene genezing toegewijd.

Plinius verhaalt ons van eene groote menigte wonderlijke artsenijen en genezingswijzen der magiërs. Hij beweert zelfs dat Zoroasters leer op de geneeskunst gegrond is, en daaraan eene hoogere beteekenis heeft gegeven.

Ook de overleveringen der Parsen spreken van de geneeskunst, zoowel als van de sterrekunde in de Zendavesta. Uit de fragmenten daarvan blijkt ons reeds genoeg welk gewicht aan deze wetenschap werd gehecht en aan de weldaden die daaruit voor 't arme volk ontsproten.

Ofschoon, volgens den Bramaanschen godsdienst, de mensch zich niet vroegtijdig genoeg van de banden des vleesches kan ontslaan, werd de geneeskunst in Indië toch zeer vroeg gepleegd.

In Baktrië was het onderhouden en bewaren des levens door den godsdienst voorgeschreven. De geneesheer heette « een wakker strijder tegen Agramainjus, » waarvan ziekte, vernieling en dood uitgaan.

In de groote steden der Indiërs, waar alle ondeugden en ziekten heerschten die 't gevolg zijn van overbeschaving, zag men, volgens de overlevering der Buddhisten, den geneesheer eenen veel gewichtigeren rol vervullen dan in de nieuwe tijden.

Het lot der armen werd hoofdzakelijk daarom beklaagd, dewijl dezen geenen geneesheer en geene geneesmiddelen kunnen betalen [1]. De armen bidden den geneesheer hun die middelen niet hoog aan te rekenen.

De geneeskunst was dus bij de Indiërs algemeen geacht. Manu's wetten noemen dan ook eenen god der geneeskunst : *Dhanvantari* [2].

Doch het arme volk deelde niet altijd in zijnen zegen.... Ziekenhuizen kenden de Brahmanen even weinig als de leerlingen van Mahomed in latere eeuwen [3].

Bij de Egyptenaren was 't arme volk nog hulpeloozer.

[1] Burnouf, *Introduction à l'hist. du Bouddhisme*, bl. 420.
[2] *Manu*, III, 85, bij Weber, *Indische Literaturgeschichte*, bl. 235.
[3] Fodéré, *Essai sur la pauvreté des nations*, bl. 420, vlg.

Ofschoon in die landstreken in 't algemeen veel zorg besteed werd aan 't onderhouden der gezondheid, waren de Egyptenaren voorzeker niet zoo menschlievend als de Hebreeuwen, en zelfs niet gelijk aan de Buddhisten.

Het was ten minste een wetsartikel dat niemand met eenen vreemdeling uit den zelfden beker mocht drinken, en niet aan de zelfde tafel mocht eten [1]. Alle gereedschap van vreemdelingen werd zelfs voor onrein gehouden.

Van gastvrijheid kon natuurlijk onder zulke omstandigheden geene sprake zijn.

De armoede werd eenigermate gelenigd door dat alle inwoners des lands, op bepaalde tijden, voor de Hoofden der politie moesten verschijnen, om rekenschap af te leggen van hunnen arbeid. De Hoofden der provinciën werden verplicht voor werkelooze ambachtslieden werkhuizen op te richten.

In Griekenland en Rome droeg de oppergod, gelijk men weet, den naam van den « gastvrije. » Hij gold voor den beschermer van vreemdelingen en weezen [2].

In Sparta, als in Egypte, werden onder Lycurgus, geene leegloopers en bedelaars geduld. Onwillige luiaards werden uit het land gedreven. Dit belette evenwel niet dat in latere tijden de bedelarij schrikbarend toenam.

Te Athene werd aanvankelijk het leegloopen en bedelen niet minder zwaar gestraft. De gebrekkelijke armen ontvingen een klein daggeld uit de staatskas, en een gedeelte der offers *in natura*. De gezonde armen werden niet ondersteund. In Xenophons tijd waren zij reeds in overvloed [3].

Niet minder dan bij de Aziatische volken (en hooger dan te Rome) werden de geneesheeren in Griekenland geschat. Zij werden als van goddelijken oorsprong, als nakomelingen van Asklepios (ἔκγονοι) betracht [4].

Doch zij verdienden geenen dank wanneer zij eenen gebrekkelijken mensch in 't leven hielden, dat is « zijn afsterven van langen duur maakten (μακρὸν τὸν θάνατον ποιῆσαι). »

[1] *Genes*, 43, 32.

[2] « Πρὸσ γαρ Διός εἰσιν ἄπαντες χεῖνοί τε, πτωχοί τε. » Οδυσσ, VI, 207 ; XIV, 57, vlg.

[3] Boeckh, *Économie des Athéniens*, I, 286.

[4] Becker, *Charikles*, III, 45.



De volkssage verhaalt ons zelfs dat Zeus Asklepios met zijnen bliksemstraal getroffen hebbe, toen deze zich, tegen eene geldelijke belooning, had laten bewegen eenen half-doode weder in 't leven te roepen.

In de tempels van den god der geneeskunde bevonden zich soms woningen om eenige zieken op te nemen. Zelfs meende men dat in den eenen tempel meer dan in den anderen de godheid gunstig voor de zieken werkte [1].

Doch, al bestonden er ook te Cyrene, Rhodus, Knidos, Kos, enz., inrichtingen tot vorming van artsen, voor de zieken was weinig gezorgd. Pausanias verhaalt ons, dat velen onder den blooten hemel aan hun einde kwamen.

En wat was niet het lot der pestzieken in 't begin van den Peloponesischen oorlog!.....

Pericles zelf werd door de dood getroffen, op 't oogenblik dat hij aan den laatsten van zijne wettige zonen den lijkkrans om de slapen drukte.

Doch niemand dacht aan het inrichten van ziekenhuizen!...

Wat nu verder de gastvrijheid, het herbergen van arme vreemdelingen te Rome betreft : Cicero beveelt die weldaad aan [2]. Columella en andere grooten hadden een ziekenvertrek (*valetudinarium*) in hun paleis.... doch slechts voor hunne eigene lieden, voor hunne slaven; dus niet zonder eigenbaat.

Cicero verhaalt verder, dat in zijnen tijd corporatiën bestonden (*sodalitates*) tot ondersteuning der armen. De steden kregen het recht geschenken voor de armen aan te nemen. Men stelde betaalmeesters en opzichters der voedselkas (*quaestores pecuniae alimentariae, curatores*) aan.

De uitdeelingen van graan, enz. tot verminderden prijs namen hierdoor toe. Tiberius Gracchus gaf aanleiding dat die uitdeelingen geheel gratis geschiedden. Onder de keizers werd hieraan nog olie en zelfs vleesch toegevoegd. Altoos werd het getal der bedeelden grooter [3]. Men zegt zelfs dat bij

[1] Verg. Gauthier, *Recherches histor. sur l'influence de la médecine dans les temples*. Parijs, 1844, *passim*.

[2] *De Officiis*. I, hfst. 39, § 139, enz.

[3] Zie nog Lion, *La Charité chrétienne et l'assistance publique*, bl. 14.

het begin van het keizerrijk drie-vierden der romeinsche bevolking op die wijze werden ondersteund. De keizers zagen daarom de hooge noodzakelijkheid van zulke uitgaven in.

Tiberius verkeerde eenmaal in den grootsten angst voor zijn leven, toen de vreemde schepen met graan langer dan gewoonlijk uitbleven; want menig stedelijk prefect was reeds door de ongeduldige menigte met de dood bedreigd geworden. Ja, Augustus had zelfs, op een oogenblik dat er slechts voor drie dagen levensmiddelen in de stad waren, tot een' zelfmoord besloten [1].

De agrarische wetten schonken, gelijk men weet, aan de armen een deel der veroverde landen; doch de patriciërs verijdelden veelal die bepalingen. Marius en Sylla hadden uitgestrekte gronden ter beschikking hunner soldaten gesteld.... Maar de akkerbouw, welke in de eerste eeuwen van Rome's bestaan nog geacht werd, was, door het toenemen der slaven, een verachtelijk werk geworden, dat aan dezen alleen moest overgelaten worden.

Ondanks alle maatregelen nam het proletariaat steeds toe, met den aangroei der rijkdommen en der weelde. Deze kende eindelijk geene grenzen, het ongeluk daarentegen geene waardigheid, de armoede geen geduld meer.

Daarbij werd het medelijden niet als eene deugd beschouwd; *est animae vitium* [2], zegt Cicero.

Terecht merkt daarom Lactantius op, dat de heidenen de bescherming der hulpeloozen wel als een natuurlijk recht aanzagen, maar niet juist wisten waaruit dat voortsproot [3].

Plato, de zachtzinnige wijsgeer, had het reeds lang te voren uitgesproken, dat de bedelaars uit elken welingerichten staat moesten geweerd worden en Aristoteles uitte de meening, welke in de armenverzorging der Romeinen doorschemert : dat de behoeftigen alleen moeten bedeeld worden, « om de algemeene rust te bewaren ».

Deze grond wordt zelfs door Plinius aan de handelingen van keizer

[1] Dezobry, *Rome sous Auguste,* III, 93, bij E. Chastel, *Étude hist. sur l'influence de la charité,* etc., p. 59.

[2] Cic., *Pro Murena,* 26, vlgg. — Cf. Seneca, *De patientia,* II, 4.

[3] *Div. Instit.,* Lib. VI, hfst. 12.

Trajanus toegeschreven, wanneer hij, meer dan andere keizers, de armen ondersteunde, namelijk : om uit de havelooze kinderen legioenen te vormen ter onderdrukking van elken opstand [1].

Dit streven naar rust met eene zekere hardheid des gemoeds, door de Stoicijnen aanbevolen, was ook de leiddraad tot inrichting van het familieleven; het maakte de slavernij tot een onmisbaar bestanddeel der heidensche maatschappij, waarin aan de edelmoedigheid nooit de vrije loop werd gelaten [2].

Dit blijkt almede uit den toestand der heidensche vrouw. Zij verschijnt ons in den Ilias nog als een edel en geacht wezen. Doch, toen Griekenland den hoogsten roem in den oorlog en in de kunsten had bereikt, werden lijden en druk haar deel [3]. In Griekenland, nog meer dan te Rome, was de vrouw doorgaans het offer der baatzucht, welke met het toenemen des rijkdoms en der weelde gelijken tred hield.

De toestand der Romeinsche *matrona* was iets vrijer en gelukkiger dan die der Grieksche moeder, de Romeinsche kinderen stonden daarentegen in eene veel meer slaafsche afhankelijkheid van den vader, dan dit in Griekenland het geval was. De vader beschouwde het beschikken over leven en dood des kinds, als zijn natuurlijk recht. In Griekenland daarentegen had de vader alleen het recht zijn kind te onterven, en op zekeren leeftijd onttrok het zich aan de vaderlijke macht. De gruwelijke toestand van een Romeinsch kind werd alleen daardoor verzacht, dat, in de meeste gevallen, bij de veroordeeling, een familieraad werd gehouden.

De vader bezat ook het recht zijn kind driemaal te verkoopen. Dit werd door de wet der twaalf tafelen erkend, en bevorderde niet weinig de slavernij en de prostitutie.

Het dooden van nieuwgeborenen was almede een bekend recht des vaders

[1] Verg. Ristelhueber, *Wegweiser zur Literatur der Waisenpflege, des Bettelwesens*, enz., D. II, 1840, bl. 6.

[2] Verg. Ducpétiaux, *La question de la Charité*, bl. 122-124.

[3] Zie Wiese, *Ueber die Stellung der Frauen im Alterthum, und in der christlichen Zeit*. Berlijn, 1854, bl. 254, vlg.

te Rome. Romulus heeft wellicht deze vrijheid willen afschaffen; doch voor mismaakte kinderen bleef zij in elk geval bestaan [1].

Niet geheel ten onrechte, ofschoon met overdrijving, roept daarom Chateaubriand uit : « Les anciens avaient pour se défaire des pauvres et des infortunés deux moyens que les chrétiens n'ont pas : l'infanticide et l'esclavage. »

Wij hebben eenen blik op de familieverhouding en den toestand der kinderen geslagen; laat ons nu nog een oogenblik bij den slavendienst stilstaan.

De slavernij werd bij Grieken, Romeinen en andere volken als een onmisbaar bestanddeel der menschelijke maatschappij beschouwd.

't Is eene merkwaardige tegenstrijdigheid dat de Grieken, die een diep begrip van persoonlijke vrijheid hadden en daarvoor alles offerden, de gelijkheid der menschen niet verstonden; vele millioenen natuurgenooten van deze vrijheid beroofden, en bijna als huisdieren behandelden.

Wel laat zich deze diepgewortelde gewoonte gedeeltelijk uit het feit verklaren, dat de meeste grieksche, zoo wel als romeinsche slaven uit landen waren aangevoerd waar rein despotisme heerschte en hun toestand en zienswijze niet leed onder de behandeling der nieuwe meesters. De slaven uit Gallië werden namelijk meest uitsluitelijk voor den landbouw gebezigd, en geen romeinsche burger konde de slaaf eens anderen burgers worden; in Griekenland kon zelfs geen Helleen door zijnen stamgenoot tot slavendienst worden gedwongen [2]. Doch dit heldert de bovengenoemde tegenstrijdigheid toch nog niet geheel op. Het christendom zou eerst de volkomen gelijkheid duidelijk maken.

Het woord, de getuigenis van eenen griekschen slaaf had geene waarde; onrecht en mishandeling moest hij dulden, zonder zich te mogen verdedigen; zijne klachten voor 't gerecht vonden geen gehoor; lichamelijke tuchtiging welke op den vrijen man eerst na de aanwending van andere strafmiddelen werd toegepast, was de eerste en doorgaande straf van den slaaf. En toch

[1] Cic., *De Legg.*, III, 8. — Livius, XXVII, 37. — Seneca, *De Ira*, I, 15.
[2] W. A. Becker, *Gallus, oder Römische Scenen*, II, 88, vlgg.

kwam men niet op 't gedacht, of hier geen valsch beginsel gehuldigd werd. Bij Plato zelfs rijst geen twijfel op over het recht of onrecht der slavernij; noch zelfs de vraag, of zij in eenen idealen staat wel paste. De rustiger denkende Aristoteles verklaarde zich evenmin daartegen. Vergeefs heeft de kritiek in het slot zijner «Republiek» eene andere meening willen lezen. Ook hij onderzocht nergens grondig of de slavernij iets onredelijks was, of tegen de rechten van den mensch streed.

Zoo was dan in het familiewezen (*οἰκία*, *familia*) geene plaats tot uitoefening van de liefdadigheid (*charité, caritas*), dan die *caritas naturalis,* zooals Cicero zegt, waarvan wij reeds hebben gesproken. Bij de opvoeding der kinderen werd reeds het zaad gestrooid dier hardheid, welke door Cicero als eene deugd wordt geprezen.

Gelijk de slavernij als een natuurlijk verschijnsel in de maatschappij werd beschouwd en de slaaf als een voorwerp waaraan de bezitter alle luimen van zijnen toorn of heerschzucht mocht uitlaten, zoo hield men op andere wijze elken vreemdeling voor eenen vijand, eenen barbaar (*barbarus*), die geene bescherming verdiende. Daarom stonden de krijgsgevangenen ook bloot aan allerlei geweldenarij.

Voor reizigers bestond geen ander toevluchtsoord dan de gemeenste herbergen, wier naam met dien der huizen van ontucht ineenloopt (*diversorium, popina, ganeum*), en waar zich allerlei boeven ophielden [1].

Ook werd het weren van bedelaars (in Griekenland aangeprezen) in 't Romeinsche rijk met kracht doorgezet. De censoren moesten de landloopers bewaken en rekenschap doen afleggen van het gebruik huns tijds.

Men beschouwde 't als een geringer kwaad die arme lieden van honger te laten sterven, dan hen te ondersteunen in de luiheid.

Plautus legt aan Philto [2] de woorden in den mond, dat men den bedelaar eenen slechten dienst bewijst door hem te eten en te drinken te geven; want men rekt daardoor slechts een ellendig leven.

Gallicanus gaf zelfs bevel alle gezonde bedelaars te verdrinken.

[1] Hor., *Sat.* I, 1, vs. 29; 5, vs. 4. — Martialis, III, 57, enz. — Juvenalis, *Sat.* VIII, 172, vlgg.
[2] *Trin.*, 2e Bedr., 2e toon.

Daarmede is echter toch nog niet gezegd, dat de Romeinen geenerlei gedacht hadden van gastvrije ondersteuning. Neen, zij werd door hen hooger geacht dan door de Grieken [1].

Met taal en teeken werd de gastvriend aan het huis verbonden waar hij eenmaal opgenomen was. De kinderen des huizes eerbiedigden den band door hunne vaderen gesloten, en in vele gevallen moesten eigene verwanten voor gastvrienden wijken. *Primum tutelae, deinde hospiti, deinde clienti, tum cognato, postea affini,* zegt Gellius [2]. Dit was dan ook alles.

Van de andere zijde is het tevens waar, dat in de eerste eeuwen door christelijke schrijvers evenzeer tegen het medelijden voor bedelaars werd gewaarschuwd. Zoo raden bijvoorbeeld, Basilius, in zijne redevoering over de almoezen, en Hiëronymus, in zijnen brief aan Paulinus, het ondersteunen van bedelaars af.

Doch het onderscheid van handelwijze der Christenen en der heidensche Romeinen lag hierin, dat bij laastgenoemden de gastvrijheid een aristocratisch karakter had. Dit zelfde aristocratisme, zonder menschlievendheid, duldde ook den hulpeloozen bedelaar niet.

In de christelijke maatschappij daarentegen strekte zich de gastvrijheid bijzonder uit over het arme volk. Men trachtte daardoor juist de bedelarij te voorkomen, gelijk wij hieronder nader zullen zien.

Het Romeinsche aristocratisme was ook de oorzaak waarom het arme volk moeilijk eenen geneesheer kon vinden. De vermogende klas had haren huisarts onder de slaven of vrijgelatenen. Een goed huisvader raadpleegde zelf een receptenboek; want, door het bedrog van grieksche kwakzalvers, verloren de artsen langzamerhand het vertrouwen en de achting.

Toch ontmoeten wij in den keizerstijd bijzondere wondheelers (*vulnerarii*) en andere bijzondere geneesmeesters, voor oogen-, tandziekte, enz. Dezen verwierven zich evenwel nimmer een wezenlijk aanzien [3].

[1] In den eersten Punischen oorlog bestond er reeds een *praetor peregrinus* voor rechtszaken.

[2] Verg. Becker, *Gallus, Römische Scenen,* II, 132.

[3] Becker, *Charikles, Griechische Scenen,* I, 47. — *Gallus,* II, 102.

Zoo bestonden er ook onder het keizerrijk *tabernae medicorum*, *medicinae*, waar de armen genezing gingen zoeken [1]. Doch zij waren hier meestal aan kwakzalvers overgeleverd. De aanstelijke zieken waren in nog beklagelijker toestand, want men verstiet hen, en liet hen over aan hun lot [2].

En bestond er ook een soort van ziekenhuis van Esculaap, dit was slechts voor weinigen toegankelijk, en allerminst voor de christenen, welke aldaar tot afgodendienst werden gedwongen.

Ondertusschen trachtten sommige keizers nog door eenige andere weldaden het toenemend proletariaat te keer te gaan.

Tiberius stichtte eene spaarbank; Claudius dwong de patronen aan hunne vrijgelatenen voedsel en kleeding te verschaffen. Hetzelfde deden Adrianus Antonius de Vrome, enz. Alexander Severus opende kostelooze scholen, vermeerde het getal spaarbanken, beschermde de vondelingen, en huldigde Jesus van Nazareth [3].

Zonder twijfel kondigden deze maatregelen de liefdadigheid des christendoms aan, en waren daarvan reeds voor een deel het gevolg.

De *taberna meritoria*, voor oude soldaten, werd door paus Callixtus II van Alexander Severus aangekocht, tot ondersteuning van ongelukkigen [4]. Te Epidaurus rees een ziekenhuis op, door Antonius den Vrome gesticht. Herodes de Groote zelf, liet, naar men beweert, het ziekenhuis van Bethesda bij Jerusalem, bouwen, alwaar, in de nabijheid der genezende bronnen, de zieken het gunstig oogenblik der wassching gingen afwachten.

En wat de geneeskunst betreft: de vervolging der christenen werkte deze niet weinig in de hand. De half-afgemartelde slachtoffers werden weder in de gevangenis geworpen, en door andere christenen verbonden en verpleegd. Elke diaken moest de beginselen der geneeskunst verstaan, en weldra vond men ook een groot aantal geneesheeren uit den leekenstand, om het gevaar wat in de verpleging door eenen heidenschen geneesheer lag, te voorkomen.

[1] Horat., *Sat.* I, 7, vs. 3.

[2] Binterim, *Denkwürdigkeiten*, V. 3, bl. 7. — Verg. Ryan (tr. pr. Boulard), *Bienfaits de la relig. chr.*, 3e éd., bl. 136, vlgg.

[3] Verg. E. Chastel, *Étude hist. sur l'influence de la charité,* 1852, bl. 129, vlgg.

[4] Zie Ersch u. Gruber, s. v. *Hospital.*

Van den anderen kant mag het voorbeeld der christelijke liefdewerken op de betergezinde keizers gewerkt hebben, toen zij bovengenoemde maatregelen namen ter ondersteuning der arme volksklasse. 't Is toch door daadzaken bevestigd, welken diepen indruk de edelmoedigheid en barmhertigheid der christenen op vele beroemde heidenen hebben gemaakt [1], dien Paulus, van zijne eerste prediking af, hardheid en gierigheid verweet [2].

't Is niet te ontkennen dat de onderlinge verhouding der menschen, door het aannemen en uitoefenen des christendoms, eene geheel andere moest worden dan zij te voren was.

De vrijheid, gelijkheid en broederschap (in later eeuw zoozeer misbruikte termen) werden de grondslag der nieuwe maatschappij; en wat drukken zij anders uit dan de ware menschlievendheid, de ware barmhertigheid, de *caritas*, zooals die door Lactantius in de IIIe eeuw werd beschreven, « die niemand schaden wil, niemand onderdrukken, geenen vreemden gast afwijst, 't oor niet sluit voor de klacht des behoeftigen; die mild, vrijgevig, weldoend is [3] ».

Is dit de *charité* door de klasse der koninklijke academie bedoeld, dan begon met het christendom het eigenlijk leven dier liefdadigheid.

Moge dan ook van de heerschzucht en eigenbaat der heidensche wereld in de christelijke eeuwen zijn overgesleept, en ook bij lange na alles wat in de jaarboeken der christelijke liefdadigheid blinkt geen louter goud wezen, zooals velen het zich gaarne voorstellen : het grondbeginsel der maatschappij was veranderd; de slavernij, bij voorbeeld, bestond alleen nog als misbruik en de vernedering der vrouw, waartegen Paulus zelf kampte [4], als eene wreedheid.

De oorsprong van deze *caritas* ligt in de leer van Christus zelve, in de leer der herschepping of hernieuwing van de menschelijke natuur. Het geloof aan het onsterfelijke dezer natuur wekte de liefde daartoe op, zooals zij zich op de aangegeven wijze uitdrukte.

[1] Binterim, *Denkwürdigkeiten der Chr. Kath. Kirche,* D. VI, n° 3, bl. 14.
[2] *Ad. Rom.,* I, 31.
[3] *Div. Inst.,* V, hfst. 61, § 12.
[4] *Ad. Gal,* I, VII.



Dit was juist het teeken wat Christus aan zijne volgelingen gaf en dat hen van de heidenen onderscheidde. Het spoorde hen tot eene geestdrift, eene onverschrokkenheid aan, die de dood trotseerde.

Daar nu de Meester gezegd had : « Wat gij eenen der mijnen doet, dat hebt gij mij gedaan », plantte zich de liefde tot den leeraar op alle zijne volgelingen over, en de hulp aan zieken of andere hulpbehoevenden bewezen werd als ernstige plicht, als hooge deugd beschouwd [1].

De oudste kerkvaderen vermanen, door brief en testament, hunne diocesanen voor alle soort van gebrekkigen te zorgen. Cyprianus spoort, in de verbanning, priesters en diakenen aan, weduwen, zieken en armen te verzorgen [2]. Gregorius van Nazianze geeft dezelfde vermaning : « Geeft spijs, kleeding, geneesmiddelen aan zieken en armen », roept hij uit, « verbindt hunne wonden, leert hun geduld en toont daarbij zelven goeden moed [3] ».

Wij vinden dan ook in de levensbeschrijvingen der eerste christen eeuwen een aantal voorbeelden, welke die edelmoedigheid en liefde toonen. Felix van Nola droeg persoonlijk de zieken in zijne woning. Seleucus was een zorgzame vader voor de zieken. Gallianus, consul en romeinsch patriciër, bediende zelf de armen met spijs en geneesmiddelen. Theodotus richtte zijn huis tot herberg in, en ondersteunde de vreemdelingen met woord en daad. Naucratius ging vroolijk op de jacht, om aan de zieken eenen recht goeden kost te kunnen brengen. En de aanstekelijke zieken, die door de heidenen verstooten werden, vonden bij de christenen eerst recht goede hulp [4].

Dusdanig was dan de oorsprong en de eerste uitdrukking der christelijke *caritas* die zich nu gaat organiseeren, en aanleiding geeft tot het stichten van honderden gebouwen, waarin de verschillige liefdewerken worden uitgeoefend.

[1] Lact., t. u. p., VI, 12.
[2] *Ep.* 36, bl. 14.
[3] *Orat.*, 27, *De Paup. amore,* bl. 464, uitg. Leunclav.
[4] Eusebius, *Hist. eccl.,* VII, hfst. 22, uitg. Val., bl. 291, D.

EERSTE AFDEELING.

I

Eerste inrichting der liefdadigheid bij de christenen. — Hare uitbreiding. — Schepping der diaconiën. — Verdeeling van het kerkgoed tusschen geestelijken en armen.

Zoolang de apostelen nog te Jerusalem bijeen waren viel het moeilijk de gebrekkigen der gemeente te ondersteunen. Deze was nog eene soort van republiek waarin, door de vermogenden, aan giften bij leven en dood, meer werd opgebracht dan ter leniging van de behoefte der armen noodzakelijk was. In de wijze van verdeeling dier weldaden werd toch ras een bepaald stelsel gevolgd, zoodat de ondersteuning grooter of kleiner werd naar elks meerdere of mindere behoefte [1].

Alvorens de apostelen uit elkander gingen om in verschillige landen het Evangelie te verkondigen, werden door de gemeente te Jerusalem zeven mannen gekozen, welke, door de apostelen bevestigd, de liefdegaven inzamelden, verdeelden en de ingestelde broederlijke maaltijden (ἀγαπή) regelden.

't Is onzeker of deze mannen van den beginne af den naam van «diaken» droegen [2], doch bij hunne opvolgers was dit bepaald het geval. De diakens moesten tevens eenigen kerkdienst verrichten [3], terwijl zij, in hunne zorg

[1] *Acta apost.*, IV, 35.

[2] Verg. hierbij Langhorst, *Die Urspr. Organisat. der Chr. Gem.* (*Stimmen aus Maria Laach*, 1881), bl. 241, vlgg.

[3] Hefele, *Concil. gesch.* (uitg. Wirtz), II, 387. — Ratzinger, *Die kirchliche Armenpflege*, 35 vlg. — Alzog, *Kirch. gesch.* (fr. uitg.), in-f°, bl. 73.

voor armen en zieken, door diakonessen werden ondersteund : meest bejaarde weduwen, welke de armen in hunne woning moesten opzoeken.

De aanstelling dezer zeven mannen, of diakens, moet als de eerste inrichting van het armenwezen of der christelijke *caritas* worden beschouwd.

Het was bijzonder naar de leer van den apostel Paulus dat zich de zorg voor de hulpbehoevenden nu verder uitbreidde en organiseerde.

Vooreerst predikte de apostel de gelijkheid van allen die het christendom aannamen [1]. Hij prees de barmhertigheid ook jegens hulpelooze vijanden aan, en vermaande tot gastvrijheid. Hij beval den vermogenden mild te zijn jegens de armen, en zelven de armoede niet te vreezen. Ook de minvermogenden moesten van hunne middelen iets aan de armen afstaan. Doch alle gaven moesten vrijwillig wezen, en van de andere zijde mochten de armen de ondersteuning der gegoeden niet vorderen als een recht [2].

Paulus predikte dus de algemeenheid der liefdegaven, en de verdeeling van den rijkdom, maar tevens de vrijheid dier verdeeling.

Vóór het einde der I^e^ eeuw onderging het armenwezen reeds eene wijziging, door dat de Hoofden der gemeenten (ἐπισκοποί, πρεσβύτεροι) de middenpunten werden van het bestuur, wat zich aldus meer centraliseerde. De armenkas was hun toevertrouwd; zij zelven vervulden veelal het ambt van den diaken [3]. De diakens werden verantwoordelijk gesteld voor het inzamelen der liefdegaven; zij moesten persoonlijk de huisarmen opzoeken, den stand, den ouderdom en het geslacht in een register opteekenen, en aan den bisschop rekenschap daarvan afleggen [4]. Werd de bisschop verjaagd dan werd het armbestuur over de diakenen verdeeld en in 't geheim voortgezet [5], gelijk bij voorbeeld tijdens de vervolging van Diocletianus het geval was.

Elk diaken bestierde eene wijk der stad. Deze inrichting kan dus als de

[1] *Ad. Rom.*, XII, 5. — I. *Ad. Cor.*, 12, 13.
[2] II. *Ad. Cor.*, 8, 8.
[3] Döllinger, *Christenthum und Kirche*, 301. — Ratzinger, t. a. p., 33.
[4] Cypr., hfst. 38. — Ratzinger, 42.
[5] Cypr., Ep. 5.



eerste kern worden beschouwd van de latere tafels van den heiligen Geest en de weldadigheidsbureelen (*bureaux de bienfaisance*).

Het hoofdgedacht bij alle toenemende regeling van het armenwezen bleef ondertusschen : dat ieder geloovige voor de nooddruft van zijn eigen huisgezin en zijne verwanten moest zorgen. De arme moest trachten door arbeid in zijn onderhoud te voorzien. Eerst wanneer zijne lichaamskrachten het werken niet meer toelieten, en zijne bloedverwanten niet in staat waren het verarmd lid hunner familie te ondersteunen, moesten de bisschoppen en priesters hem te hulp komen.

Dat de bisschop zelf niet toornig, noch gierig mocht zijn, laat zich hooren. Hij moest gastvrij, matig, rechtvaardig, ingetogen wezen [1].

Weduwen, weezen en grijsaards moesten in de eerste plaats verzorgd worden, en bijzonder diegenen welke kerkdienst verrichtten. Ook aan gevangenen moesten de bisschoppen hunne zorg wijden.

Hiertoe was eerst te Jerusalem, en later voorzeker ook in andere gemeenten, eene kas in 't leven geroepen, die door inzamelingen werd onderhouden [2].

Uit deze kas werden tevens de benoodigheden voor den kerkdienst bekostigd. « Kerkgoed » en « armengoed » waren in de eerste christelijke eeuwen ineenloopende begrippen. Al hetgeen voor de gemeente werd geofferd behoorde in de eerste plaats den armen. Het kerkgoed heette *patrimonium pauperum, egentium substantia, pauperum stipendia, hereditas pauperum*.

Dat de zorg voor de armen niet alleen in het uitreiken van geldgaven bestond, blijkt vooreerst uit de verplichting welke den diakenen was opgelegd, alsmede uit een aantal plaatsen der brieven van H. Paulus, waarin hij den bisschoppen het huisvesten van vreemdelingen en reizigers aanbeval.

Het reizen der christenen toch hing nauw te zamen met de uitbreiding des geloofs. Van de eene zijde verplaatsten zich de leeraren van oord tot oord, van de andere zijde dwong de vervolging de geloovigen tot de vlucht.

De gastvrijheid werd daarom even zoozeer aangeprezen als de liefda-

[1] I. *Ad Tim.*, III, 2, vlgg., V, 8. — *Ad Tit.*, I, 7, vlgg.
[2] I. *Ad Tim.*, V, 17, vlgg. — I. *Ad Cor.*, XVI, 1, vlgg.

digheid [1]. De heidenen moesten van deze liefdewerken niet uitgesloten worden, al gingen de huisgenooten des geloofs ook voor [2].

Aldus leerde H. Paulus, en herhaalde dikwerf zijne voorschriften [3], want het misbruik lag nevens de weldaad [4].

Gelijk de apostel leerde zoo leerden ook zijne volgelingen. Zoo beschouwt bij voorbeeld Hermas, in zijn werk « De herder » betiteld, de gastvrijheid als de eerste deugd eens waren bisschops [5]. Zoo schrijft H. Ignatius († 107) : « De bisschop zij ijverig om de weduwen bij te staan; hij zij naast God haar voogd; hij zij welwillend jegens de slaven, en versmade geenen dienaar [6] ».

Het waren vooral de weduwen en weezen der martelaren wien hunne zorg moest gelden. Christelijke tooneelspelers aan de schandelijke vertooningen der heidenen te onttrekken en voor hun onderhoud te zorgen; gevangenen los te koopen, en als vrije christenen op te voeden; hen, die tot bergwerk veroordeeld waren, te beschermen; de aanstekelijke zieken, die door de heidenen verstooten werden, liefderijk op te nemen, dit alles behoorde tot de verheven roeping van den gezalfde des Heeren.

Wat de slavernij onder de christenen in 't bijzonder betreft : de heilige Paulus zocht geene maatregelen in 't leven te roepen, ten einde, als door eene omwenteling, die onnatuurlijke verhouding van den eenen mensch tot den anderen op te heffen. De apostel streefde in de eerste plaats naar eene verbetering in 't lot der slaven.

Hij predikte de leer : dat de mensch in den stand blijve waarin God hem plaatste. De slaaf zij gehoorzaam aan zijnen heer, zelfs aan eenen slechtaardigen. Doch de meesters moeten daarentegen in den slaaf het evenbeeld Gods vereeren [7]; want voor God zijn de vrijen en de slaven gelijk. Door dit

[1] *Ad. Hebr.* XIII, 2. — *Ad. Rom.*, XII, 13. — I. Petr., IV, 49. — III. Joh., V, 5.
[2] *Ad. Gal.*, VI . 10.
[3] *Ad.* II. *Thess.*, III, 10, vlgg.
[4] Verg. *Ad Phil.*, VI, 1. — *Cor.*, XI, 33.
[5] Zie bijv. Lesquoy, *De regimine ecclesiastico,* 1881, bl. 74.
[6] T. z. p., bl. 156.
[7] *Ad Coloss.*, III, 22. — *Ad Tit.*, II, 9, enz.

gedacht, langs dezen weg, door een beroep op de liefde tot den evennaaste, wilde de apostel de bevrijding der slaven voorbereiden, die natuurlijk volgen zou, wanneer de slavernij in eenvoudige dienstverhouding van dienaar tot heer zou zijn overgegaan.

Op deze grondslagen gebouwd verscheen de christelijke *caritas* in de IIe en IIIe eeuw.

Toen weerklonk dezelfde leer door den mond van eenen H. Cyprianus, Tertullianus, Irenaeus. De plichten der liefdadigheid werden op dezelfde wijze omschreven [1]. Geen onderwerp is door de kerkvaders zoo veelvuldig behandeld als dit.

Het « erfdeel der armen » nu, waaruit allerlei ondersteuning voortvloeide, bestond ten eerste uit de offergaven van brood en wijn, later ook van andere levensmiddelen, *oblationes*, die door liefderijke leden der gemeente en andere kerkbezoekers op het altaar werden nedergelegd; ten tweede, uit vrije geldoffers voor de kas der gemeente (*gazophylarium, sacrarium*); ten derde uit de opbrengst der geldinzamelingen, gedurende de kerkelijke diensten; en eindelijk uit eenige erfenissen.

Alle deze geschenken waren « geschenken Gods » (θεοῦ νώματα), de armen zelven noemde men het offeraltaar (θυσιαστήριον τοῦ θεοῦ).

Hoe meer de gemeenten zich uitbreidden, des te talrijker werden natuurlijk de hulpbehoevenden. Alle bedeelden werden nu in een register (*matricula* (κανών) opgeteekend. Het huis waar de diaken hiertoe zetelde heette de « diaconie ». Weduwen, weezen, grijsaards en ook arme vreemdelingen vonden er onderstand. Gebrekkelijke geestelijken werden er door ondersteund, want den priester kwam buitendien reeds een deel van het geld der armen toe. Krachtige geestelijken, in staat door handwerk in hun onderhoud te voorzien, werden echter niet bijzonder bedeeld. Vondelingen werden, zoolang de diaconiën bestonden (tot in de VIe eeuw), door diakens opgevoed.

Dat het ambt des diakens reeds vroegtijdig onteerd werd door overmoed, dronkenschap, en nog schandelijker misbruiken, is onnoodig hier uitvoerig

[1] Verg. Monnier, *Hist. de l'assistance publique*, bl. 7.



te verhalen. Noch Hermas, noch Origines, noch Cyprianus zoeken dit te loochenen. Reeds Polycarpus schreef, in de Ie eeuw, dat de gierigheid bij de verzorgers der armen vrij algemeen was [1].

Hierdoor wordt echter de geest van het beginsel der christelijke armenverpleging niet getroffen, en de voortreffelijkheid daarvan niet overschaduwd.

[1] *Ep. ad. Phil. SS. Patr. ed. Cotelinus.* Antw., 1700, vol. II, bl. 189, c. 11.

II

§ 1. Constantijn. Eerste algemeene organisatie der liefdadigheid. Oprichting van bijzondere armenhuizen aan kerk en klooster. De *basiliade*. — Oudste hospitalen in westelijk Europa. H. Remigius, Dagobert, HH. Eligius en Amandus. Scholen voor vrije geneesheeren. — § 2. Bronnen van inkomsten. — § 3. Gemeente-inrichting. De uitdrukking : *civitas alito*. Valsche armen.

§ 1. Natuurlijk kon, zoolang de vervolging der christenen duurde, de liefdadigheid niet openlijk en naar behoefte ingericht worden.

Wanneer keizer Constantinus den christelijken godsdienst tot staatsgodsdienst had verklaard, werd dit anders. De staat reikte nu de hand aan de kerkelijke organisatie van het armenwezen. Weldra zouden er bijzondere huizen voor behoeftigen en gebrekkelijken worden ingericht.

't Was voorzeker geen teeken van den toenemenden bloei der christelijke barmhertigheid, dat de armen niet langer in hunne woningen konden worden verzorgd en verpleegd [1], en naar middelen moest worden omgezien, ten einde die verpleging te vergemakkelijken, door haar aan strengere en algemeene maatregelen te binden. Doch er werd uit den nood eene deugd gemaakt, welke in later eeuwen zich glansrijk in België vertoonde.

't Is bekend dat de toestand van het arme volk, ten tijde van Constantijns troonsbeklimming, zeer was verslimmerd, door de afpersingen der ambtenaren, aan wie de zorg voor de behoeftigen was opgedragen.

Daarom was het inrichten van bijzondere armenhuizen een zegen, al straalt Constantijns centraliseerende geest daarin door, gelijk zich die in zijne geheele staatkunde vertoont.

De keizer verklaarde het christendom vrij tegenover het heidendom, doch niet zoo tegenover den staat. Hij wilde zelf de hand houden aan de kerkelijke instellingen. Het goud, wat hij bij stroomen liet vloeien, viel zoowel

[1] Verg. Et. Chastel, *Étude hist.*, 263, vlg.



zijnen hoogen geestelijken en wereldlijken ambtenaren als den armen ten deel. Hij verbond daardoor allen aan zijnen persoon en zijne staatkunde. Bedenkelijk waren echter zijne vorstelijke geschenken : de heerschzucht bood hier de hand aan de menschlievendheid. Deze geest van centralisatie wordt voortreffelijk uitgedrukt door den geschiedschrijver Neander, waar hij zegt : « Constantijn maakte den staat christelijk en de kerk tot een lichaam van staatkunde [1]. »

Hoe dit ook zijn moge, wij kunnen Constantijn daarover niet te hard vallen. Hij heeft de omstandigheden moeten gebruiken gelijk die vóór hem lagen, en in zekere mate aan de overlevering van de staatsalmacht der romeinsche keizers moeten toegeven [2].

Zeker is het, dat de armenverpleging van dien tijd af eenen nieuwen bloei te gemoet ging.

De hooge geestelijkheid en vele voortreffelijke en vermogende leeken wedijverden nu met de staatsregeering ter grondvesting van liefdadigheids-gestichten.

Constantijn nam maatregelen van even algemeenen als ernstigen aard.

Bij alle kerken, zelfs in kleine gehuchten moesten bijzondere huizen (diaconiën) ter verzorging der armen worden gebouwd, opdat het geld en goed wat voor de armen bestemd was niet door ondeugdelijke personen verloren zou gaan « Id quod pauperibus.... relinquitur non, ut incertis personis relictum, evanescat. » Diakens of subdiakens waren daarvan de bestierders. Reeds in 't vorig tijdperk was den bisschoppen het ontvangen van vreemdelingen in een bijzonder deel hunner woning (*diversorium*) aanbevolen : voortaan zouden de reizigers in afzonderlijk daartoe ingerichte huizen ontvangen worden [3]. De staat stelde bijzondere ambtenaren

[1] « Die Christianisirung des Staates und die Politisirung der Kirche. — Verg. J. Burckhardt, *Die Zeit Constantin des Groszen*, bl. 411.

[2] Neander, *Geschichte der christlichen Kirche*, III, 280.

[3] Sommige schrijvers meenen dat hiertoe op 't concilie van Nicea een voorschrift gegeven zij (b. v. van der Meersch); doch dit is eene dwaling. Zulke bepaling komt alleen in de zoogenaamde « arabisch-niceaansche » canons voor, welke op keizerlijke bevelen berusten, en meest van later dagteekening zijn. Zie daarover Hefele, *Conciliengeschichte* (uitg. Witz), Deel I, stuk 1, bl. 407, vlgg. [Eerste Boek, § 41] « Zahl der nicäischen canones. »

(*procuratores pauperum*), voor 't toezicht op 't geheele armenwezen, aan [1].

Constantijn gaf nog een edict : dat de armen in de staatskas middelen konden vinden om zich te voeden en te kleeden. Verder liet hij het erfrecht voor kerk en armen vrij [2].

Rijkelijk vloeiden nu van alle zijden de giften door testament gemaakt.

Het werd als 't ware eene gewoonte, dat vermogende christenen eene testamentaire beschikking maakten ten voordeele der behoeftigen [3].

Hetgeen niet mogelijk was onder de heidensche keizers, werd nu uitvoerbaar; wat geene behoefte was, toen in de I[e] eeuw de christenen slechts een klein deel van 't volk uitmaakten, werd nu voordeelig, raadzaam, onontbeerlijk : er ontstond een aantal huizen uitsluitend voor armen en zieken ingericht [4].

Vooreerst xenodochiën of vreemdelingenhuizen [5], nosocomiën, nosodochiën of ziekenhuizen, ptochotrophiën, ptochodochiën, ptochiën of armenhuizen, brephotrophiën, of vondelingen-huizen, orphanotrophiën of weeshuizen, gerontocomiën of oude-mannenhuizen, arginoriën voor ongeneeslijke zieken paramonariën voor verminkte werklieden. Zij werden veelal door zoogenaamde *parabolani* bediend, een stand van ondergeschikte geestelijken of broeders die (volgens Baronius en vele anderen) hunnen naam ontleenden aan de onverschrokkenheid waarmede zij de gevaarlijkste en aanstekelijkste zieken verpleegden [6]. Zij waren in de groote steden van het Oostersche rijk vele honderden in getal. Als enkel voorbeeld van de gestichten, welke in de IV[e] en V[e] eeuw in 't Oosten tot stand kwamen, noemen wij dat, door den heiligen Basilius, omtrent 370, aan de poorten van Cesarea, gegrond.

[1] Monnier, *Hist. de l'assist. publique*, bl. 304.

[2] *Cod. Theodos*, boek I en II, verder V, tit. 3 (uitg. Wenk), bl. 281, vlg.

[3] Et. Chastel, *Étude hist. sur l'infl. de la charité*, p. 230, n° 3.

[4] De beschouwing van Morin (*Hist. critique de la pauvreté*, MÉM. DE L'ACAD. DES INSCRIPTIONS, IV, 305), die het ontstaan van hospitalen vooral toeschrijft aan de gevangenen en mijnwerkers die, door Constantijn bevrijd, onder dak moesten worden gebracht, komt mij minstens eenzijdig voor

[5] Verg. Et. Chastel, t. a. p., bl. 315-317.

[6] Παραβαλλεῖν sc. τὴν ζωήν.

De *basiliade* (zoo heette deze bouw) bevatte kamers voor allerlei ziekten; bovendien woningen voor eenen of meerdere priesters, geneesheeren, oppassers, enz; alsmede voor de noodige handwerkslieden. Het was eene toevlucht voor alle verlatenen en verstootenen; de verpleging der melaatschen of lazarussen was daarbij eene hoofdzaak. Zij werden door den bisschop zelven verzorgd en getroost. Zijn gesticht werd daardoor voor de eenen eene opwekking tot andere dergelijke liefdewerken, voor de anderen eene aanleiding tot haat, nijd en laster, gelijk wij dat in de brieven van Basilius kunnen lezen.

Doch weldra prijkten Alexandrië, Konstantinopel, Chalcedon, enz. met dergelijke bouwen.

In de concilie-acten van laatstgenoemde stad lezen wij zelfs van eene inrichting voor pestzieken (*xenodochium tabidorum*).

Alle deze huizen stonden uitsluitelijk onder geestelijk bestuur, indien hieromtrent door den stichter geene bijzondere beschikking was gemaakt[1].

Geen wonder dat de opvolgers van Constantijn en vooral Julianus de Afvallige verstomde, bij het aanschouwen dier liefdewerken, en dat Gregorius van Nazianze den keizer voorstelde, dat al diegenen welke de christenen bespotten tot het bouwen van een hospitaal zouden gedwongen worden[2].

In westelijk Europa vond men korten tijd later eenige dergelijke verschijnselen, als in het Oosten. Te Rome werd omtrent het jaar 400 door Pammachius een *hospitale*, en kort daarna, door de beroemde Fabiola, een ziekenhuis (*nosocomium*) gesticht[3], waar zij zelve de ongelukkigen verpleegde.

Omtrent denzelfden tijd werden in België en het noorden van Frankrijk, onder bisschoppelijk toezicht, eene menigte huizen voor armen en andere hulpbehoevenden ingericht. Ziehier daarvan een merkwaardig bewijs.

Het testament van H. Remigius van Reims, uit het begin der VI[e] eeuw,

[1] Chastel, t. a. p., 280.

[2] *Orat.*, III, ed. Par., 1630, bl. 102.

[3] Hefele, *Das Christenthum und die Wohlthätigkeit* (BEITRÄGE ZUR KIRCHENGESCHICHT, D. I), bl. 190.

spreekt herhaaldelijk van armen-en vreemdelingen-huizen, welke reeds vóór de troonsbeklimming van Clovis in Gallië waren gesticht [1].

Dit testament bewijst ons vooreerst, dat, evenals in 't Oosten, toenmaals reeds in Gallië de liefdegestichten in velerlei soorten bestonden. Wij vinden de volgende genoemd; als : *ptochia,* eigenlijk verblijfplaats voor bedelaars; *cœnobia,* kloosters; *diaconia,* zooveel als bureel van weldadigheid in toenmaligen zin, waarin evenwel ook armen opgenomen werden; *xenodochia,* huizen voor vreemdelingen, pelgrims; *matricula,* eigenlijk de inschrijvingslijst der armen, doch ook het huis aanduidende waar men zich ter inschrijving konde aangeven. Hierbij worden geene *nosocomia* of eigenlijke ziekenhuizen genoemd.

Wij zullen zien dat deze in 't algemeen veel later ontstonden dan de xenodochiën. Dit belet evenwel niet met grond te veronderstellen, dat in de ptochiën bijvoorbeeld ook wel zieken werden opgenomen.

H. Remigius noemt deze gestichten, met de bede dat zijne erfgenamen en opvolgers die mogen verzorgen en bewaren, gelijk hij zelf daarin de nagedachtenis en bedoeling zijner voorgangers, de stichters, heeft geëerbiedigd.

Hieruit blijkt dat reeds vóór de VI[e] eeuw een aantal armenhuizen en andere liefdegestichten bestonden, welke geen deel van een klooster uitmaakten, want de *cœnobia* worden hier afzonderlijk genoemd.

Nog andere bewijzen vinden wij van 't bestaan dier stichtingen in de VI[e] eeuw, in Gallië. Gregorius van Tours noemt in 't jaar 577 het hospitaal van S. Juliaan den Arme te Parijs. Childebert, Clovis' zoon, en zijne vrouw Ultrogotha stichtten in 542 een *xenodochium* of hospitaal te Lyon. Dergelijke huizen zijn bekend van Tours, S[t]-Cloud, enz. [2].

Doch wij behoeven niet in het buitenland te zoeken naar zulke treffelijke

[1] Miræus, *Opp. dipl.*, I, 2*a*, 3*a*, 3*b*. — Flodoard, *Hist. Rom.*, boek I, hfst. 18. — Bouquet, *Recueil des hist. d. l. G.*, VIII, 154-175. — *Monumenta germ. hist.*, uitg. Pertz en consorten, *Scriptt.*, III (D. XV), 363, hfst. 18.

[2] Verg. 't vijfde concilie van Orleans, can. 15. — Zie over de gastvrijheid dezer eeuw nog W. Arndt, *Kleine Denkmäler aus der Merovinger Zeit.* Hannover, 1874, bl. 13, 36, vlg. en 43. — Muratori, *Antiqq. med. aevi*, D. III, *Dissert.*, XXXVII, bl. 584.



verschijnsels. Wij vinden onder anderen in het leven van den beroemden Domitianus, bisschop van Tongeren, patroon van Hoei, gestorven in 't jaar 560, duidelijk vermeld, dat, behalve vele kerken, ook hospitalen door hem werden opgericht, « waarin de armen werden opgenomen en ondersteund ». Wij lezen dat hij allen verdrukten en gebrekkelijken te hulp kwam en de « machtigen en vermogenden » tot dezelfde liefderijke behandeling der armen aanzette [1].

Tegenover dergelijke feiten is het dan ook niet te verwonderen dat, bij voorbeeld, koning Gondebald, in de burgundische wetgeving eene straf bepaalde voor priesters en leeken, welke aan vreemde gezanten of pelgrims de gastvrijheid weigerden [2].

Dat deze strenge maatregel, zoowel als de aanbeveling der armenhuizen in 't testament van H. Remigius volstrekt geene overbodige les was, en dat de heilige bisschop een slip opheft van den mantel welke de eeuwen over het beeld zijns tijds hebben geworpen, wordt ons voldoende door de *canones* der synoden van de VI[e] eeuw bewezen [3], en moet wel in 't oog gehouden worden, voor 't verstand van het volgend deel onzer geschiedenis.

Daar het bestuur der gestichten van barmhertigheid in handen der bisschoppen was gesteld, waren dezen ook verantwoordelijk voor al het leed wat aan de arme volksklasse in die huizen wedervoer. Daarom geschiedde 't dat menige synode hen tot rekenschap opriep, en wegens vergrijp aan 't armengoed in den kerkban verklaarde. Paus Gregorius I (590-604) beschuldigde zich zelfs van eenen moord, toen hij vernam, dat in Rome een enkele mensch van honger was gestorven.

Moge nu in 't aartsbisdom van Reims, in noordelijk Gallië, te dien tijde een aantal huizen voor arme pelgrims en andere reizigers hebben bestaan: dergelijke woningen waren daarom in zuidelijker provinciën onder de eerste merovingische koningen nog niet algemeen. Wij lezen ten minste dat de

[1] Boll., *Acta SS.*, vol. II, Mai, die 7°, bl. 147, col. 1, A; bl. 149, col. 1, C, n° 7. — Ghesquiere, *Acta SS. Belg.*, II, bl. 164.

[2] *Monum. germ. hist.* (Pertz), *Legg.*, III (D. XV), bl. 498.

[3] Syn. van Orleans, a°. 511, can. 16, en a°. 549, can. 15, 21, enz.

dochter van Chilperik I in eene tent moest overnachten, toen zij naar Spanje reisde, om Hermenegild, den koning der Westgothen, te huwen.

Maar toch zijn, gelijk wij nader zullen zien, de xenodochiën of vreemdelingen-huizen, in België en 't noorden van Frankrijk, aan alle andere liefdegestichten voorafgegaan. Zij werden door de geschenken der koningen rijkelijk ondersteund, en dezen vereerden de xenodochiën dikwerf met hun bezoek, wanneer zij met hunne hovelingen in den oorlog trokken, of op de jacht waren.

Doch in plaats dat hieruit eene grootere welvaart dier huizen ontstond, in plaats dat de edele bewoners aldaar duidelijke sporen van hun verblijf, door groote giften en andere weldaden, achter lieten, geschiedde het omgekeerde. De hovelingen maakten zulk een ruim gebruik van hun privilegie, dat zij soms weken lang in 't hospitaal hun intrek bleven houden; als ware 't een jachthuis in 't woud, waar de vroolijke jagerenschaar zich elken avond verzamelde, om de vruchten van hunne behendigheid bij zang en dronk te verteeren.

Toen Karel de Groote aan de regeering kwam, werd er een verbod uitgevaardigd tegen deze lastige gasten, die op kosten der hospitalen lustig zochten te leven. Hij beval dat zij slechts eene nacht of twee in een en het zelfde *xenodochium* mochten verblijven. In latere eeuwen (waarover nader) werden dergelijke bevelschriften herhaaldelijk vernieuwd

Wat nu den aard dier xenodochiën betreft, moeten wij een onderscheid maken tusschen dezulken welke aan de woning eens bisschops paalden, en dikwijls daarvan een deel uimaakten, en huizen welke langs den weg gebouwd, voor allerlei soort van pelgrims, en gelijk hier getoond is, ook voor gasten van hoogeren stand, en voor zulke reizigers dienden wier doel geenszins de bedevaart was. Laatstgenoemde hospitalen worden natuurlijk door Karel bedoeld.

Verder kan in 't geheel niet betwijfeld worden, dat ook dikwerf zieken in deze huizen, maar bijzonder in het bisschoppelijk hospitaal, werden opgenomen, zoolang er in 't Westen weinig of geene eigenlijke ziekenhuizen, of nosocomiën bestonden. Daaruit laat zich dan ook lichter het gebod verklaren,

dat de bisschoppen geene h o n d e n mochten houden, die de inwoners tot last konden zijn [1].

Veel minder nog dan eigenlijke ziekenhuizen bestonden er, in de V^e^ en VIe eeuw, huizen voor oude lieden, voor vondelingen enz. in westelijk Europa.

Van de verlatene kinderen weten wij dat zij in de eerste eeuwen des christendoms in Gallië door bijzondere personen werden opgevoed. Een marmeren bak aan de kerkdeur was bestemd om die kleinen te ontvangen. De geestelijke der kerk vorschte dan openlijk naar eene vrome ziel, die zich over 't kind wilde erbarmen. De opvoeder kreeg een zeker recht daarop [2].

In de VIe eeuw bestond er toch reeds een vondelingenhuis in het bisdom Triër [3]; wat later een te Angers en in andere steden van Gallië. In 787 vond men er een te Milaan, wat den naam droeg van *xenodochium* [4]. Ik vermelde dit op deze plaats dewijl wij weldra zullen zien, dat bij 't klimmen der eeuwen, dit woord, of 't latijnsche *hospitale*, herhaaldelijk voor zulke gestichten wordt gebezigd, waar ook andere hulpbehoevenden dan arme reizigers werden opgenomen.

Wij weten verder van België in 't bijzonder, dat de zorg voor armen en zieken den evangeliepredikers ernstig ter harte ging. Onder Dagobert I, die zelf in Neustrië de stichting van hospitalen bevorderde, predikte H. Eligius in Vlaanderen, en maakte zich beroemd door zijne liefde voor armen en gebrekkelijken. Onder anderen is ook van hem bekend, dat hij zijne leerlingen het raadplegen van c h r i s t e l i j k e g e n e e s h e e r e n aanbeval. Hij vreesde de artsenijen der heidensche artsen, en de kruiden, die zij bij hunne tooverkunst aanwendden. Wij lezen verder in 't leven van H. Wilfried van York, die een vijftigtal jaren later in Nederland predikte, wiens merkwaardige reizen ons door zijnen vriend Stephanus worden beschreven, dat de evangelieprediker de grootste zorg aan armen en gebrekkigen verleende. Ook is het zeer waarschijnlijk dat vele dezer zendelingen zelven de genees-

[1] Tweede synode van Macon, a° 585, c. 13.

[2] Verg. de eerste syn. van Vaison, a° 442, can. 9; de tweede synode van Arles, a° 452, can. 51.

[3] Ristelhueber, *Wegweiser zur Literatur der Waisenpflege*, D. I, Keulen, Schmitz, 1831, bl. 10. — Meusel, *Geschichtsforscher*, D. 4, art. 12, a° 1777.

[4] Muratori, *Antiqq. It. medii aevi*, III, 554.

kunst verstonden. Het ligt in den aard der zaak, dat de jonge predikers van het christendôm, die onder de heidenen gezonden werden, niet met hunnen godsdienstijver alleen, maar ook met een goed deel practische kennis zich op den gevaarlijken tocht begaven. Uiterlijk door gewapende macht omgeven, die hun door den koning en later (gelijk algemeen bekend is) door de Pippijnen ter beschikking werd gesteld, waren zij voorzeker niet minder goed uitgerust, om aan allerlei stoffelijke behoefte der heidenen te voldoen, en het volk op die wijze voor zich te winnen. Zoo lezen wij dan ook herhaaldelijk in de Levens der zendelingen dat zij zieken genazen [1]. Sommige levensbeschrijvers zien daarin veelal een wonder. Na het hier gezegde kan men evenwel vele dier genezingen natuurlijk verklaren. Doch er is nog meer, waarop wij bij deze gelegenheid de aandacht van den lezer willen vestigen.

Er moeten in den merovingischen tijd onder de Franken bepaalde scholen voor artsenij- en heelkunde hebben bestaan, die al of niet met een klooster waren verbonden.

Geene slaven, gelijk bij de Romeinen, oefenden meer de geneeskunst uit.

Zie hier de grond waarop deze twee beweringen berusten.

Het is eene uitgemaakte zaak dat in den tijd van Karel den Groote artsenijscholen in 't frankische rijk voorhanden waren, die door den koning werden ondersteund en aanbevolen.

In een kapitulaar van het jaar 805 schrijft Karel voor, dat zekere jongelingen in de school voor geneeskunst moeten gezonden worden [2]. Doch nergens wordt van 't stichten dier scholen gesproken.

Zij bestonden dus reeds, en daar dit kapitulaar aan de geestelijkheid gericht is, stonden die scholen onder geestelijk toezicht. Ook in de zoogenaamde hofschool werd onderwijs in de geneeskunst gegeven [3].

[1] Amandus, b. v., verstond « carnem carni restituere ». Zie Ghesquiere, IV, bl. 250.

[2] *Monum. g. hist. Legg.*, I, 132, n° 5.

[3] Alcuin. (uitg. Froben), II, bl. 228 — Verg. nog Guérard, *Polyptique de l'abbé Irminon*, II, *Ap.* bl. 304, 307, 336.

In het byzantijnsche rijk moeten eveneens reeds lang te voren scholen voor vrije geneesheeren bestaan hebben [1].

In Italië stonden in de VI[e] eeuw de geneesheeren [2] in zoo groote achting, als in den tijd der Hebreeuwen hierboven beschreven.

Eindelijk zij hier nog vermeld, dat in de burgundische, salische, allemanische en beiersche wetten, bij de opsomming der handwerken die door slaven uitgeoefend werden, geene sprake is van genees- of heelkunst.

Dit zij genoeg, om de twee genoemde punten te bevestigen.

Het is dus geenszins te verwonderen dat mannen van ondernemenden en vromen zin, die zich ter verspreiding van het christendom onder eene half wilde bevolking begaven, de middelen kenden om dat volk niet alleen geestelijke hulp, maar ook velerlei stoffelijken bijstand te verleenen. Zoo verspreidden de evangelieverkondigers met het christendom de liefdadigheid, die er innig mede samenhangt, en predikten door hun voorbeeld de zorg voor alle hulpbehoevenden.

Aan de huizen door hen bewoond [3], aan de kloosters door hen gegrond werden voortdurend lokalen verbonden, waar uitsluitelijk vreemdelingen, vooral arme pelgrims opgenomen en gespijsd, benevens zieken verpleegd werden, terwijl de kloosterlingen in eene afzonderlijke ziekenkamer of *infirmerie* werden verzorgd. Dit kwam dan ook met de kloosterregelen van H. Benedictus, uit de VI[e] eeuw, overeen, die door de meeste conventen werden aangenomen [4].

Daar nu de angelsaksische evangeliepredikers, in de VII[e] eeuw, in groot getal het vaste land, en vooral noord-west Gallië en de belgische provinciën bezochten, werden door dezen eene reeks van kloosters en andere verblijfplaatsen, bijzonder langs eenzame wegen, en in weinig bewoonde streken

[1] *Digesta, lib.* 50, *tit.* 9, *lex* 1.

[2] Cassiodorus, *Variar., lib.* VI, *Formula comitis archiatrorum* (uitg. Garet), Venet., 1729, I, bl. 99, vlgg.

[3] Zie b. v. *Vita Sancti Salvini espiscopi*, † a°. 720, bij Ghesquière, *Acta SS. B.* VI, 478, n° 6.

[4] Muratori, *Antiqq. med. aevi*, bl. 584; *Dissert.* XXXVII, over Bertichramnus.

voor bedevaarders naar Rome en andere vreemdelingen gebouwd [1]. Deze gestichten worden herhaaldelijk in de karolingische kapitularen herdacht, en *cœnobia* of *hospitalia scotorum* genoemd [2].

In het jaar 801 geeft Karel de Groote den bisschoppen bevel voor 't onderhoud dier hospitalen zorg te dragen, als ook de gasthuizen in de kloosters, waar zij vroeger bestonden, weer op te richten.

Het herstellen der *hospitalia scotorum* wordt evenzoo voorgeschreven op de synoden van Meaux en van Parijs, des jaars 845-846; « want niet alleen, » zegt de synode, « worden er geene vreemdelingen meer geherbergd, maar de aloude bewoners zijn er [waarschijnlijk door de tochten der Noormannen] uit verdreven, en tot den bedelstaf gebracht. Uit dit alles blijkt de oudheid dezer hospitalen [3].

Maar laat ons nu bij eenige voorbeelden van kloosterhospitalen in België, in de VII[e] eeuw, stil staan.

Hoogstwaarschijnlijk werd te Nijffels (Nivelles), in de VII[e] eeuw, reeds een hospitaal, bij het klooster van S. Gertrudis, gesticht, al kreeg het ook later eerst zijne volledige inrichting, en den naam van « S. Nicolaas [4]. » De waarschijnlijkheid hiervan is des te grooter, daar, gelijk wij gezien hebben, in de VI[e] eeuw reeds, *hospitalia* in het bisdom van Tongeren werden gesticht. De laatste schijn van onzekerheid verdwijnt waarlijk, door het feit, dat S. Gertrudis zelve S. Foillan, den angelsaksischen zendeling, van iersche of « schotsche » afkomst, tot het stichten van een hospitaal aanspoorde en ondersteunde. Zij schonk, met de mildheid, die aan haren edelen stam en hare vroomheid eigen was, den jongen geloofsprediker, en zijnen broeder Ultan, eene *villa* te Fosses, die tot eene verblijfplaats voor reizigers uit verre

[1] Verg. Martin-Doisy, *Dict. d'écon. chrét.*, over Dagobert I, D. IV, bl. 1310.

[2] Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, *sæc.* 2, bl. 786.

[3] In de XV[e] eeuw trof men nog in Duitschland « de schotten » als kloosterlingen aan, doch zij hadden hunnen goeden naam geheel verloren. — Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, bl. 525.

[4] Verg. Tarlier et Wauters, *Hist. des comm. belges*, D. I, bl. 155, vlg.

landen, enz., moest worden ingericht[1]. Ultan werd daarvan de eerste *rector*[2].

Met deze daadzaken onder de oogen zal niemand de hooge waarschijnlijkheid kunnen loochenen, dat omtrent denzelfden tijd, op andere punten van ons land, dergelijke gestichten ontstonden.

Verwonderlijk is het daarom niet meer te lezen, dat paus Bonifacius V, in 619, het bestaan van een hospitaal te Doornik bevestigde, gelijk dit uit geloofwaardige acten kan blijken. Dit was het gasthuis *Marvis*, aldus genaamd naar eene aldaar voorbijvlietende beek. Bonifacius nam het onder zijne bijzondere bescherming, en het was bekend onder den titel van « Broeders en zusters van S. Victor[3]. »

Omtrent denzelfden tijd ontstond aan de vlaamsche kust de abdij van Wormhout als een toevluchtsoord voor reizigers, en werd door haren abt, S. Winocq of Winocus, wegens hare gastvrijheid zoo beroemd, dat de legende verhaalt : Christus zelf zij eens als pelgrim in S. Winocqs-gasthuis opgenomen. Genoeg; de abt was er voor bekend, dat hij meer voor doorreizende arme gasten dan voor zich zelven zorgde, en dat zijne abdij tot hospitaal was ingericht[4].

H. Odilia bouwde almede omtrent dezen tijd nevens haar klooster te Orpe een hospitaal om christen-menschen te ontvangen (*ad recipiendos christianos*)[5]. Het huis stond open voor pelgrims, kooplieden, vluchtelingen. In den kamp welke de nieuwe christenen in die eeuw nog tegen de heidensche bevolking hadden te strijden, waren dergelijke schuilplaatsen voorzeker eene groote weldaad.

Wij zien dan ook verder H. Ursmarus, den eigenlijken stichter of uitbreider der abdij Lobbes († 713), de onsamenhangende cellen tot een groot geheel herbouwen en een gedeelte daarvan voor pelgrims en andere reizigers

[1] Ghesquiere, *Acta SS. B.*, III, bl. 2 tot 21, *passim.* « Monasterium ad perpetuale peregrinorum hospitium quatenus adventantes e longinquis regionibus... sibi sumerent solatium. »

[2] Verg. over Fosses, Eginhard, *Martyrium Marcellini et Petri*, uitg. Teulet, II, 395.

[3] Ad. Delannoy, *Notice hist. des div. hôp. de Tournay*, 1880, bl. 45. — Verg. *Archives du royaume, ch. des comptes*, n° 46654, D. 116.

[4] Ghesquiere, *Acta SS. B.*, VI, 381, 398, 437.

[5] T. z. p., II, 634, n° 2.

bestemmen. Deze bouw was zóó ver van het verblijf der kloosterlingen verwijderd, dat het gerucht der vreemdelingen niet tot het klooster kon doordringen [1].

Ook aan de zuid-oostelijke spits van 't tegenwoordig België had S. Irmina, de merovingische koningsdochter, den bouw, door S. Willibrordus te Epternach begonnen, tot een verblijf voor « monniken en vreemdelingen » als ook voor « armen die er onderstand zouden zoeken, » [2] uitgebreid. De xenodochiën in 't bisdom van Triër waren niet minder talrijk dan die in Luik, Kamerijk, Doornik, enz. [3].

Deze voorbeelden mogen voldoende zijn om het bestaan van gast- of vreemdelingenhuizen onder dadelijk toezicht van kloosterlingen, in de VII[e] en VIII[e] eeuw te bewijzen. De synoden dier tijden komen dit feit nog bevestigen.

Op de Austrasische kerkvergadering van Leptinæ (les Estines) des jaars 742 gaf Karloman, broeder van Pippijn den Korte, bevel, dat bij elk klooster eene herberg of schuilplaats voor vreemdelingen moest worden ingericht [4]. In 746 werd door paus Zacharius aan de straffen herinnerd, welke aan onrechtvaardige bestuurders van armenhuizen en kloosters te wachten staan [5].

In 816 gaf de synode van Aken een voorschrift, dat in elk vrouwenklooster een klein hospitaal voor weduwen en arme vrouwen moest worden ingericht, en bovendien, buiten de *clausura* van het klooster, naast de kapel, een gasthuis of *xenodochium*. Het tweede concilie van Aken des jaars 836 schreef nogmaals voor, dat bij elk klooster een gasthuis moest worden gebouwd. Zoo vinden wij in de twee volgende eeuwen herhaaldelijk kloosterhospitalen vermeld [6]; want, gelijk de heer Wauters terecht opmerkt : « elke abdij had haar hospitaal of *hospitium* [7]. »

[1] Vos, *Lobbes*, I, bl. 78.
[2] *Gall. Christ.*, XIII, Par. 1785. *Instr. Eccl. Trev.*, bl. 293.
[3] Verg. Beyer, *Urkundenbuch des Niederrheins, passim.*
[4] *Monum. g. hist. Legg.* I, bl. 16, c. 7.
[5] Hefele, *Conciliengeschichte* (uitg. Witz), III, 2, bl 653, c. 10 [19[e] Boek, § 370].
[6] Verg. Hurter, *Innocenz III*, D. III, 526, 594.
[7] *Les libertés communales*, I, 620.

Hierbij spreken wij nog niet eens van de giften aan armen en gebrekkelijken, aan de kloosterpoort uitgereikt. Dit was een algemeen gebruik, en meestal was zelfs, tot bestiering en verdeeling dier gaven, een bijzondere kloosterling aangesteld.

De uitdeelingen waren soms zoo menigvuldig, dat vele armen zich in kleine woningen rondom het klooster nederzetten, waar zij in de nabijheid bleven van de bron hunner betrekkelijke welvaart.

Wij bezitten ook eenige zeldzame berichten over den innerlijken toestand en regeling dezer hospitalen, in het begin der IXe eeuw, waarop wij hieronder terugkomen.

Wat de bronnen waren uit welke in 't algemeen de middelen vloeiden, om de beschreven liefdewerken te kunnen uitoefenen, zal ons uit eene volgende paragraaf blijken.

§ 2. Wij hebben hierboven gezien waaruit in de eerste christelijke eeuwen de inkomsten der armen voortkwamen.

Vooreerst was er geen onderscheid tusschen kerkgoed en armengoed; de geestelijkheid werd tot de armen gerekend, en omgekeerd waren de armen hare erfgenaam. De geestelijken werden in den kerkelijken canon (daarvan de titel *canonicus*) nevens andere hulpbehoevenden opgeschreven. Zij moesten voortdurend trachten door hunne vlijt de inkomsten van armen en kerk te doen toenemen.

De bisschop verkreeg, als hoofd, eene zekere vrijheid in de verdeeling der inkomsten. Hoe groot zijn eigen deel mocht zijn was in de eerste eeuwen niet duidelijk bepaald. Daarin lag de kern van een misbruik, waardoor langzamerhand het gedacht, dat alle kerkgoed armengoed was verduisterd, en eindelijk bijna vergeten werd.

Op het beroemde concilie van Antiochië [1], des jaars 341, werd opnieuw vastgesteld, dat de bisschop het kerkgoed ten dienste der armen moest bestieren. Het was hem toegelaten daarvan, indien hij zulks noodig

[1] Hefele, *Conc. gesch.* (uitg. Witz), I, 2, bl. 602. can 25 [5^{e} Boek, § 56].

achtte, een deel te bezigen voor de broeders die hij als gasten ontving. Overigens mocht hij het kerkgoed niet tot persoonlijk gebruik aanwenden; hij moest de inkomsten verdeelen in overeenstemming met de meening der overige geestelijkheid, en het bestuur daarvan niet aan zijne bloedverwanten of huisgenooten overlaten; alles volgens de aloude apostolische canons [1].

Als nu op volgende kerkvergaderingen, bij voorbeeld te Carthago, in 397-398 deze beginselen op nieuw ingescherpt waren, doch de naleving daarvan altoos moeielijker scheen te worden, werd, waarschijnlijk nog op het einde der zelfde eeuw, maar zeer zeker vóór het pausdom van Simplicius (468-483) [2], vastgesteld, dat voortaan alle kerkelijke bezittingen in vier deelen zouden worden gesplitst, waarvan één deel aan den bisschop, een ander aan de armen, een derde aan de lagere geestelijkheid, en een vierde deel tot onderhoud aan de kerk zelve zou komen [3].

Ondertusschen had deze maatregel voor als nog een lokaal karakter in Italië, en drong niet onmiddelijk naar andere landen door; ja zelfs tot op 't einde der VIe eeuw hielden mannen als paus Gregorius de Groote (590-604) niet op, het kerkgoed in 't algemeen in de eerste plaats als armengoed te beschouwen [4].

Ook keizer Justinianus hield nog in 't Oosten de hand aan 't aloud beginsel, en schreef in de jaren 530 en 548 voor, dat, indien O. H. Jesus Christus als erfgenaam in een testament wierd genoemd, de armste kerk van de streek, of wel het bedehuis wat de gestorvene meest bezocht, zijn erfgenaam zou zijn, ten einde de nalatenschap tot onderhoud der armen zou worden aangewend.

Ook in Gallië liep de Ve eeuw ten einde alvorens het nieuwe stelsel hier werd aangenomen. De voortreffelijkheid der kerkvoogden was oorzaak dat de centralisatie van het bestuur van het armengoed niet zoo spoedig werd misbruikt. De beroemde abdij van 't eiland Lerins was vooral de groote kweek-

[1] Hefele, t. z. p., I, 2, bl. 951 [*Anhang. Die sogenannten apostolischen canones*]. Νόμος τοῦ θεοῦ διετάξατο τοὺς τῷ θυσιαστηρίῳ ὑπηρετοῦντας ἐκ τοῦ θυσιαστηρίου τρέφεσθαι. Can. XLI (XL).

[2] Men vergelijke Ratzinger, t. a. p., bl. 72, bij E. Chastel en anderen.

[3] Harduin, *Conc. Coll.*, II, 804.

[4] Hefele, *Das Christenthum u. die Wohlthätigkeit*, BEITRÄGE ZUR KIRCHENGESCH., enz, I, bl. 186.

school, waaraan mannen als Lupus van Troyes, Honoratus, Hilarius en Cæsarius van Arles, de bisschoppen van Avignon, Lyon, Vienne en vele anderen ontsproten, wier roem nog na honderd dertig decenniën op de lippen des volks zweeft. De meesten leefden naar de aloude apostolische voorschriften. Lupus verweerde zijn bisdom tegen de Hunnen, gelijk paus Leo I. De geleerde Hilarius van Poitiers verschafte met eigen handen den armen het brood. Wijd en zijd straalt heden nog de glans van Martinus van Tours; zijne liefdadigheid is wereld beroemd gebleven [1].

Wegens de uitgestrektheid der bisdommen was echter in Gallië de gewoonte ontstaan sommige liggende goederen te verkoopen, dewijl eén geregeld opzicht daarover ommogelijk scheen.

Hiertegen werd nog, in de V^{e} eeuw, door den pauselijken stoel, aan Cæsarius van Arles een verbod gericht. En zoo vinden wij op de synode van Agde, des jaars 506, het voorschrift gegeven : « Geen bisschop mag de aan de kerk behoorende gebouwen, slaven en werktuigen wegschenken of verkoopen, dewijl deze goederen tot het armenfonds behooren, » ten zij het geschiede om slaven los te koopen [2].

Verder moet de bisschop (dit was reeds vroeger, te Nîmes, uitgesproken [3]) zich wel hoeden zulke armen en vreemdelingen te ondersteunen, die onder den schijn van bedevaarders, alleen zochten op kosten der kerk te leven. De centrale macht der bisschoppen over het kerkgoed als armengoed, bleef daarbij echter gehandhaafd [4]. Te Orleans, in 511, werd den bisschoppen toegestaan van de offers in de hoofdkerk de helft te gebruiken, en van die der pastorijen een derde. Zij moesten evenwel den armen en zieken voedsel en kleederen verschaffen. De bisschop hield daarbij alle liggende goederen van armen en kerk onder zijn beheer.

Aan het verbod van verkoop gebonden, besloten nu de gallische bis-

[1] Men zie verder Edm. Le Blant, *Inscriptions chr. de la Gaule*, I, 7, 41, 235, 289, enz.

[2] Can. 7.

[3] Hefele, t. a. p., II, 1, bl. 71, c. 5 [15^{e} Boek, § 224].

[4] T. z. p., II, 2, bl. 793, c. 14 en 15 [7^{e} Boek, § 110]. De heer Van der Meersch heeft in zijne belangrijke studie over 't armenwezen, deze canons niet wel verstaan. *Bulletin de la comm. de stat.*, 1852, bl. 112.

schoppen eenige deelen van 't kerk of armengoed tegen eene geringe, of zelfs zonder vergoeding aan arme personen van den leekenstand ter bebouwing, enz., over te laten. Hieruit ontstonden dan de precariën. In zoo verre sommige gronden aan geestelijken werden toegewezen is hierin de oorsprong der prebenden te zoeken. Wanneer vervolgens verboden werd, dat die gronden onder het dadelijk bestier des bisschops zouden terugkeeren, werd hieruit het beneficie-wezen der geestelijken geboren. Deze decentralisatie van het kerkgoed in 't algemeen had natuurlijk die van de uitdeelingen aan de armen en armenhuizen ten gevolge, welke nu door verschillige parochiën werden bezorgd, en datgene in 't leven riep, wat wij « domicilie van onderstand » zouden noemen.

Er ontstond evenwel niet plotselijk een nieuw stelsel. Alles ontwikkelde zich als van zelf. In het Oosten, waar de christelijke bevolking sedert een paar eeuwen sterk had toegenomen, was reeds herhaaldelijk voorgeschreven, dat de bisschoppen zich met de zorg van geene andere armen dan die hunner eigene kerk zouden inlaten, al bleef het hoofdbestuur van 't armengoed ook in hunne hand. Valsche armen wisten zich echter van alle kanten ondersteuning te verschaffen; landloopers zwierven in menigte bedelend van de eene gemeente naar de andere, tot dat alle deze bedriegers door den wereldlijken arm uit de steden werden verdreven. Het zelfde geschiedde in 't Westen.

Om nu van de eene zijde, door de reeds bestaande decentralisatie, een geregelder bestuur in 't leven te roepen, en van de andere zijde de landlooperij meer en meer te bestrijden, gaf, in het jaar 567, de synode van Tours het voorschrift : dat elke *civitas*, dat elk bisdom, en vervolgens elke parochie, hare eigene armen moest voeden, met het verbod aan de armen in vreemde steden om te loopen. Elke verdrukker der armen werd daarbij met zware straffen bedreigd [1].

§ 3. Dat de uitdrukking « unaquaeque civitas pauperes et egenos incolas... pascat » geene andere beteekenis kan hebben is klaar, ofschoon dit ook door

[1] Verg. Van der Meersch, *De l'état de la mendicité*, enz. BULLET. DE LA COMM. C. DE STAT., V, 30, vlg.



Monnier[1] en anderen aldus niet is verstaan. Niet de bisschop alleen, maar de bisschop met zijn bisdom, met zijne geestelijken, zou de armen aan brood en andere ondersteuning moeten helpen. Dit was de beteekenis des artikels, overeenstemmende met oudere kerkelijke beginselen.

De medewerking der leeken in de uitdeeling der giften aan de armen, en in het bestuur der gestichten was niet uitgesloten. Reeds van de oudste tijden af vinden wij voorbeelden daarvan. Op het concilie van Chalcedon des jaars 451 wordt in den 8n canon de excommunicatie uitgesproken over zulke leeken, die, als hoofd van een armenhuis, al te eigenmachtig handelen[2]. Dergelijke voorschriften geven ook de wetten van Justinianus. Hierin ligt het bewijs dat de medewerking der leeken aan het bestuur der godshuizen voortdurend toenam. Zoo geschiedde 't dat leeken zelfs het bestuur van geheele kloosters in handen kregen, en aldus het eene misbruik uit het andere volgde.

Doch zoover is ons verhaal nog niet gekomen. Ondertusschen wordt het den lezer nu reeds duidelijk, hoe Karel de Groote weldra de armenverpleging door leeken algemeen kon maken, zonder dat hij daarom eene omwenteling te weeg bracht.

Wij willen dit gedeelte onzer geschiedenis nu nader gaan beschouwen.

[1] *Histoire de l'assistance publique*, bl. 91. De schrijver meent dat, volgens dezen canon, het bestuur der armenkassen in de handen der stedelijke besturen overging. Doch klaarblijkelijk beduidt het woord *civitas* hier niet *cité* in politischen zin, maar « geestelijk » gebied. Vat men den canon anders op, dan strijdt hij met dien van andere conciliën. (Zie bijv. Coll. Harduin, I, 604 en de *Can. apost.*, I, 19, c. XL; I, 37, c. XLI. Verg. V, 21 D, a° 849.) Op het concilie van Orleans, des jaars 549, wordt gezegd, dat de bisschop, zoowel in de *civitas* als daarbuiten, voor de melaatschen moet zorgen. Hieruit schijnt te blijken dat de zorg voor andere gebrekkigen reeds aan de ondergeschikte geestelijkheid was opgedragen, en tevens dat het woord *civitas* « bisdom » beduidt. Lodewijk de Vrome onderscheidt de *civitas* van den bisschop en die van den graaf, waarvan de onderdeelen *pagi* worden genoemd. In eene verordening des jaars 815, wordt het woord *civitas* voor de zetelplaats eens bisschops gebezigd (Baluz. *Capit.*, I, 552, VII). Innocentius III zegt : Men kan eene plaats geene *civitas* noemen, zoodra zich aldaar geen bisschopszetel bevindt (Ducange, s. v. *Civitas*). Tot in de XVe eeuw worden de dekenaten deelen der *civitas* genoemd. Daar waar in de *Capitularia* van Karel den Groote de liefdadigheid wordt aanbevolen aan de graven, enz., wordt het woord *civitas* niet gebruikt.

[2] Hefele, *Conc. Ges.* (uitg. Witz), II, 1, bl. 605, vlgg. [Elfde boek, § 200]. — Monnier, *Histoire de l'assistance publique*, 172, 339.

III

Karolingisch tijdperk. — Bevestiging van den toestand der armenverpleging, door Karel den Groote. — Decentralisatie. — Uitbreiding der liefdewerken. — Weezen, vondelingen.

Karel Martel, de geweldige hofmeier van Neustrië en Austrasië, had, om zijne macht te bevestigen, vele kerken, kloosters en armenhuizen [1] aan de handen der geestelijkgeid ontrukt, en die aan krijgsoversten opgedragen, ten loon van in den oorlog bewezen diensten [2].

Karels zoon, Pippijn de Korte, liet daartegen, in 't jaar 744, door de synode van Soissons het volgende vaststellen. Van de armenhuizen en kloosters moest zooveel teruggegeven worden dat de kloosterlingen daarvan konden leven, en van het overige moest eene belasting worden betaald [3]; doch dit besluit schijnt geen gevolg te hebben gehad.

Een jaar later, in 745, werd te Leptinæ de zaak zoo geregeld, dat het bedoelde eigendom als precarie zou worden beschouwd, waarvan aan de kerk als eigenares alleen intrest zou worden opgebracht [4].

Deze synode had plaats op Karlomans gebied, waartoe België grootendeels behoorde.

Karloman verdween van het staatstooneel. Pippijn werd alleenheerscher en koning. Wel verre van als uitvoerder der besluiten van genoemde synode op te treden, schonk ook hij niet zelden de inkomsten van armenhuizen en kloosters aan zijne edellieden [5].

[1] *Monum., g. h. Legg.*, I, 46. — Migne, *Car. m. Opp.*, I, 42.

[2] *Epp. Bonifac.*, uitg. v. Würdtwein of Jaffé, n° 72. Vgl. Baronius, *Hist eccl.*, a° 745 (uitg. v. 1612, D. IX, bl. 175 *).

[3] *Monum. Legg.*, I, bl. 17, hfst. 3.

[4] T. z. p., bl. 18, hfst. 2.

[5] H. Hahn, *Jahrbücher des fränk. Reichs*, 741-752, bl. 178, vlgg.

* Eene wederlegging van Raepsaet en andere schrijvers, die 't tegendeel beweren van hetgeen de brieven van H. Bonifacius uitdrukkelijk getuigen, is, geloof ik, overbodig.

Karel de Groote vond aldus de secularisatie in vollen gang. Hij drong haar niet met geweld terug; hij regelde haar. Hij was geen voorstander van eigenlijke nieuwigheden. Hij gaf zich rekenschap van de behoeften en wenschen zijns volks; vatte dan de bestaande rechten of gewoonten in kerkelijke en wereldlijke zaken aan, zooals die zich aan hem voordeden, en zocht, door aanmoediging, door goeden raad, door belooning of straf, uit het gebrekkige iets beters te scheppen. Door zijnen machtigen geest, verschijnt hij ons in zijne geheele administratie als middenpunt waarom alles zich beweegt. Ook in kerkelijke zaken vertoont hij zich niet anders, al was hij ook van de noodzakelijkheid der geestelijke macht doordrongen. De paus zelf ondervond eenen zekeren druk van dien machtigen arm, zoodra zijne staatkunde niet met die des franken-konings strookte. Toen het kerkelijk opperhoofd den byzantijnschen troon niet tot dien graad wilde vernederen als Karel zulks verlangde, belegde deze met zijne hofbisschoppen de synode van Frankfort, in 794, om te trachten langs dien weg tot zijn doel te komen, en den wil des pausen met den zijne te doen overeenstemmen.

Denzelfden geest ademen zijne voorschriften op de inrichting en het bestuur der armenhuizen, welke met andere gestichten van liefde, kloosters en kerken oneindig veel aan den grooten keizer te danken hebben.

Karel stond aan de bisschoppen toe het opperbestuur der armenhuizen in handen te houden; doch noemde zich zelven niet alleen den hoogsten beschermer, maar ook den « wetgever voor de openbare liefdadigheid [1]. »

Bij de bestaande misbruiken was eene doorgrijpende hand noodig. Herhaaldelijk gaf Karel bevel, dat reizigers en vreemdelingen door het geheele rijk op aloude christelijke wijze moesten opgenomen en verpleegd worden. Huisvesting, vuur en water mocht niemand hun weigeren [2]. Vooral mochten de xenodochiën of vreemdelingen-huizen niemand afwijzen, wanneer er nog plaats was. In alle oorden moest voor zulke huizen worden gezorgd.

[1] *Capit. Aq.*, a° 802, c. 5. — Migne, a° 800, c. 5, bl. 225. — Verg. *Capit.* van 805, n° 10.
[2] *Capit.* van 789, n° 75; van 802, n° 27; van 803, n° 16.

Elk grondbezitter moest voor de verpleging zijner onderhoorigen zorgen [1].

De gestichten van liefdadigheid werden zooveel mogelijk in hunne rechten gesteund. Daar de interesten der hierboven besproken precarie niet algemeen werden uitbetaald [2], zocht Karel naar eene andere vergoeding voor de beroofden : de bezitters zouden ten minste de herstellingskosten der gestichten moeten betalen; of wel Karel noemde die ontvreemde huizen « koninklijk goed, » dat hij als *beneficium* aan eenen meer waardigen persoon verleende [3].

In elk geval zou geen leek langer abt eens kloosters mogen blijven; de abten moesten de kloosters herstellen, en de « daaraan verbonden hospitalen » onderhouden [4]. Karel stelde bijzondere personen aan om hierover te waken [5]. Aan de bisschoppen werd ingescherpt zich persoonlijk van de goede behandeling der armen in de hospitalen te overtuigen. Ook werd het bevel dat elke bisschopsstad, elke parochie « voor hare eigene armen » moest zorgen, herhaald.

Karel schreef verder eene betaling van tienden, ten behoeve van kerk en armen, voor. Hij liet die zelfs met geweld inzamelen, waartegen zijn vertrouwde hoveling, de beroemde Alcwyn, den koning ernstig waarschuwde [6], dewijl aalmoezen vrije liefdegiften moesten blijven.

Hij beval verder de geestelijkheid geen' druk op zekere huisgezinnen uit te oefenen, om hen tot giften te dwingen. Want men zag door dit misbruik van macht soms geheele gezinnen tot armoede vervallen, of de kinderen onterfd [7].

Van de andere zijde mochten de armen niet worden beroofd. Het mis-

[1] *Mon. Legg.*, I, 132, 144, 145, 181, vlg.

[2] *Mon. Legg.*, I, 36.

[3] « Senedochia... regales sint. » *Capit. gen.* v 783, n° 6.

[4] *Capit.* v. 801, n° 28; — Moreau Christophe, II, 438.

[5] *Capit. dupl.* v. 805. *Capit. Fr.* v. 783, n° 6. — *Mon. Legg.*, I, bl. 46. — Migne, I, 285, § 15 en bl. 141.

[6] *Ep. ad Meginfridum.* n° 105; *ad Dominum regem*, n° 7; *ep.* 50, 76, 87, enz., uitg. Würdtwein. — Over de tienden kan men nazien : Conc. v. Francfort, v. 794, c. 25; Conc. van Arles, v. 815, c. 9, en eene menigte andere conciliën.

[7] *Capit.* v. 811, n° 5, vlgg.; conc. van Mentz, a° 813, can. 44, en 6; conc. van Aken, a° 811, c. 10. — *Mon. Legg.*, I, 167.

bruik wat door bestuurders van armenhuizen van de inkomsten dier gestichten werd gemaakt moest ophouden. « Er zullen *advocati* worden aangesteld, » zeide de wetgever, « om de rechten der armen te handhaven. »

Deze titel, welke aan het oude germaansche recht ontleend is [1], had in 't verloop der eeuwen eene gewichtige beteekenis gekregen. Hij drukte in den merovingischen tijd eene rechtsmacht uit. Reeds Chlotarius III gebruikte dien als zoodanig, in een diploom van het jaar 644 [2]. Pippijn van Herstal benoemde zich zelven tot *advocatus* van de door hem gestichte abdij van S. Hubertus [3]. De geestelijke stichtingen kregen eene zekere vrijheid hunne advocaten te kiezen, maar de koning zelf behield den naam van « algemeenen voogd » (*advocatus principalis*). De *advocatus* kreeg later een meer militair karakter, zoodat dit ambt meestal aan leeken werd opgedragen.

Al misbruikten deze advocaten ook weldra hunne macht [4], zoo had hunne aanstelling toch tot doel den bestaanden geest van secularisatie ten beste van de armenhuizen te doen dienen, en op die wijze, gelijk gezegd is, uit den nood eene deugd te maken. Dat het opzicht over 't geestelijk welzijn dier gestichten aan de bisschoppen bleef, wordt door Karels wetten herhaaldelijk bevestigd.

Wat nu de inkomsten der armenhuizen en der huisarmen betreft, volgde Karel de Groote eenen zelfden weg als die bij de regeling der besturen ingeslagen. De uitdrukking *patrimonium pauperum*, of « erfgoed der armen » voor al hetgeen aan de kerken door giften of erfenis toeviel, werd door den keizer behouden; doch van de andere zijde besloot hij, volgens het opgekomen gebruik, tot eene verdeeling van het kerkgoed tusschen de armen, den bisschop, de kerk zelve, enz. Hoe moeielijk het was hierin eenen maatregel te treffen, welke zonder tegenstand kon worden doorgezet, bewijst ons het verschil wat er tusschen de eene verordening en de

[1] Gfrörer, *Zur Geschichte deutscher Volksrechte im Mittelalter*, I, 215.
[2] Mabillon, *Ann. Bened.*, I, 390.
[3] Mir., *Opp. dipl.* II, 1125.
[4] *Conc. Mog.*, a° 813, c. 50; *Conc. Aq. gr.*, a° 802, c. 1. — Hefele, III, 2, 872, 896 [20° boek, §§ 410, 415].

andere op dit punt bestaat [1]. Karel zegt in 't algemeen: van 't geld der kerk (*Christi et pauperum pecuniae, res*) moeten de armen gevoed, verzorgd (*pascere*) worden. Hoe klein de inkomsten eener kerk ook mogen zijn, de armen moeten daaruit worden ondersteund. Onder deze armen verstond men dan, als vroeger, ook de geestelijkheid (*pauperum et clericorum alimoniae*).

Evenwel was het deel wat van het kerkgoed, volgens Karels wet, aan de de armen moest komen niet overal even groot.

Voor de hoofdkerken werd op nieuw bepaald, dat een vierde der inkomsten aan de armen, een vierde aan den bisschop, een vierde aan de overige geestelijkheid, en een vierde aan de kerkfabriek zou vervallen. Deze wet hield zich dus aan de regeling, die sedert de helft der Ve eeuw, in 't Oosten en in Italië, gebruikelijk was geworden: de bisschop was niet meer gebonden, gelijk in de eerste christelijke eeuwen, slechts zooveel van 't kerkgoed te gebruiken, als hij streng noodig had: de begrippen van « kerkgoed » en « armengoed » dekten elkander reeds sedert lang niet meer.

Buiten-kerken, welke weinig grondbezit hadden, behoefden slechts de tienden af te staan en dezen zouden dan weder in drie deelen worden gesplitst: voor de armen, de geestelijkheid en de kerkfabriek [2].

De bisschop had door deze verdeeling in aanzien gewonnen; hij klom in politischen invloed, en moest, volgens frankische wetten, deelnemen aan den oorlog. Dit belette hem zijn geestelijk karakter; en nu waren het de *advocati* welke hem bij 't stellen van den heerban vertegenwoordigden.

Van de andere zijde werd het bestuur van 't armenvermogen steeds meer gedecentraliseerd; de ondergeschikte geestelijkheid nam daaraan meer en meer deel, en de leeken waren er niet van uitgesloten.

De bisschop bleef steeds het oppertoezicht houden [3], hij moest het jaar-

[1] *Capit. de presb., Mon. Legg.*, I, 161; *Capit. de episc. Aq. gr.*, a° 801, t. z. p. 87, n° 7. — Ratzinger, *Geschichte der chr. Armenpflege*, 151.

[2] *Capit. Aq. gr.*, a° 801, t. z. p. n° 9.

[3] Conc. v. Mentz, van 813, c. 8: « Potestatem habeant res ecclesiasticas providere,... dispensare... Laici *obediant*... ad viduas orphanos defendendos. »



lijks bezoeken der armen door de geestelijkheid nagaan [1], en tegen alle misbruik of nalatigheid met gestrengheid optreden. De ondergeschikte geestelijken moest hij zelf rekenschap doen geven van het deel wat zij tot eigen gebruik hadden verkregen, en onderzoeken of zij hunne verwanten daarmede niet verrijkten [2].

Verder werden de bisschoppen aan de verplichting herinnerd de armen persoonlijk te bezoeken. De opvoeding der weezen en vondelingen werd hun aanbevolen [3]. Zij moesten de weduwen en andere verlatenen bij het gerecht vertegenwoordigen, en in geval van nood zich op den keizer beroepen [4]. Nog altoos werd het voorschrift gehandhaafd, dat elke bisschop een hospitaal voor vreemdelingen nevens zijne woning moest oprichten [5]. Landloopers vonden daar geene toevlucht, maar men moest trachten hun werk te verschaffen [6]. De verwanten moesten bijzonder voor elkander zorgen, dat zij niet van 't eene oord naar 't andere om brood liepen. Overigens moest de arme overal woning en heerd (*mansio et focus*) kunnen vinden, en 't werd als bijzonder eerbiedwaardig (*venerabile*) aanbevolen, vreemde gasten en armen in allerlei gestichten op te nemen (*regulares et canonicæ susceptiones*). De bisschoppen hadden dan ook wel te zorgen, dat elk klooster ten opzichte der armen en der gastvrijheid de voorschriften van H. Benedictus volgde. Zij ontvingen daartegen eenen grooteren invloed op de keuze der abten.

[1] *Mon.*, t. a. p., bl. 161, c. 4.
[2] Conc. van Aken, a° 816, c. 116.
[3] Conc. v. Frankf., c. 40. *Admonitio generalis*, a° 802; *Mon. Legg.*, I, 102. — Migne, I, 241, C.
[4] Conc. van Arles, III, a° 813, c. 17; Conc. van Mentz, a° 813, c. 8.
[5] *Capit. eccl.*, c. 74.
[6] *Capit. dupl., ad Nium.*, a° 806, c. 9; *Mon. Legg.*, I, 144. Verg. *Capit.*, a° 805, n° 10.

IV

Lodewijk de Vrome. — Eerste verval. — Afnemen der *matriculae*. — Regeeringloosheid. — Invloed van de abdij Cluny op westelijk Europa. — Beteekenis van 't woord « hospitale. »

De armenverpleging, gelijk die door Karel den Groote, deels in 't leven geroepen, maar grootendeels volgens bestaande gebruiken gehandhaafd en verder gebouwd was, werd door zijnen zoon en opvolger, Lodewijk den Vrome, slechts in de hoofdzaken aanveerd.

Lodewijks macht om geestelijke en wereldlijke overheden, tot de uitvoering zijner staatsplannen te dwingen, was niet zoo groot als die zijns vaders, Karel, was geweest. Daarom zien wij dezen koning, zijne geheele regeering door, wankelen tusschen vroomheid en zwakheid, ten nadeele van het rijk en van zijnen eigenen persoon.

Wat daar ook van zij, zeker is het dat Lodewijk de verdeeling van het armengoed, zooals zijn vader dit had bepaald, niet doorzette, maar een ander stelsel wilde invoeren, dat meer aan de geestelijkheid ten goede kwam. Er werd vastgesteld, dat twee derden der offers op 't altaar (*oblationes*) aan de armen zouden komen, en een derde aan de geestelijkheid; de priesters van arme kerken mochten de helft van het kerkgoed voor zich nemen. Het was eene oude frankische gewoonte, dat deze *oblationes* geheel aan de geestelijken ten deel vielen [1]; volgens Karels wet daarentegen kregen de geestelijken daarvan slechts een vierde.

Overigens trad Lodewijk wel in de voetstappen zijns vaders ten opzichte der zorg voor de armenhuizen, doch de geest des tijds liet, gelijk wij zullen zien, geen bestand der karolingische armenwetten toe.

Lodewijk kwam op de bepaling terug, dat zoowel de bisschoppelijke

[1] Eerste conc. v. Orleans, c. 14.



woningen als de kloosters hun hospitaal moesten hebben[1], voor vreemdelingen, voor zieken, voor weduwen.

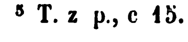
Het *xenodochium* moest nabij de kerk, buiten het klooster gelegen zijn, en door een priester bestuurd worden. Binnen elk vrouwenklooster moest zich het ziekenverblijf en eene woning voor weduwen en arme meisjes bevinden[2]. Deze moest zoo ingericht zijn, dat men van het klooster dadelijk in 't ziekenhuis kon komen. Die verordening werd in 836 op alle kloosters toegepast.

Ook de bijzondere bepaling werd gemaakt, dat de kanunniken eener kathedraalkerk de tienden hunner kerkelijke inkomsten aan 't hospitaal moesten afstaan[3]; waaruit blijkt dat het gedacht de geestelijkheid, vroeger in den *canon* opgeschreven, tot de armen te rekenen, reeds zeer verduisterd was.

Inderdaad hield met de dood van Lodewijk den Vrome langzamerhand de kerkelijke wetgeving der armenverzorging op. Het frankische rijk was in stukken gedeeld en verzwakt. De uitbreiding van het leenstelsel ondermijnde de maatschappelijke orde.

Karel de Groote had reeds bij zijn leven voorzien dat het leenstelsel tot misbruiken konde leiden, waarbij de stand der v r i j e n te gronde zou gaan. Daarom gaf hij een aantal wetten, om hen in hunne rechten te handhaven. Zoowel tegenover zijne eigene ambtenaren, als tegenover machtige heeren, die hen zochten te onderdrukken, nam hij hen in bescherming[4] en ijverde zoozeer voor hunne onafhankelijkheid, dat zij zonder zijn goedvinden zelfs niet in een klooster mochten opgenomen worden[5].

Toch ging onder zijne opvolgers deze vrijheid te niet. De kleine grondbezitters hielden op te bestaan. In de steden daarentegen ontwikkelde zich de stand der handwerkslieden, die op de armenverpleging van grooten invloed werd.

[1] Conc. van Aken, a° 816, c. 141; *Mon.*, t. a. p., 65.
[2] Conc. van Aken, a° 816 en 817, c. 14, vlgg. « De institutione sanctimonialium, » c. 2.
[3] T. z. p., c. 141, of Hefele, t. a. p, IV, I, bl. 19 [21e Boek, § 418].
[4] « De oppressione liberorum hominum pauperum. » *Capit.*, a° 802, c. 11. — *Mon.*, t. a. p., bl. 97. —  *Capit. dupl. ap. Theod. vill.*, c. 16. — *Mon.*, t. a. p., bl. 134.
[5] T. z p., c 15.



De zonen van Lodewijk den Vrome voerden ondertusschen eenen onafgebroken strijd met elkander over de erfgoederen huns vaders. Zij zochten hunne bezittingen wederzijds te verkleinen en joegen elkander de wilde Noormannen in het land, met wie zij een verraderlijk verbond aangingen. Dezen verwoestten in België kloosters, kerken, gasthuizen en velden van de zeekust tot Aken. In Mans alleen vernielden de horden van Lotharius zeven hospitalen.

Daarbij kwam dat de koningen meer en meer gebruik maakten van hunne macht om bestuurders naar hunne eigene keuze over de geseculariseerde hospitalen aan te stellen, mannen welke zich niet zelden aan het goed der armen vergrepen.

Wij hebben ten bewijze daarvan slechts eenen blik te slaan op de kerkvergaderingen der IXe eeuw, waarin ons wordt geschilderd, hoe de secularisatie en de kerkroof ten minste even zoo groot waren als in de dagen van Karel Martel, en hoe zelfs wereldlijke ambtenaren den bisschopsstaf voerden.

Van de andere zijde stonden evenwel de bestierders der hospitalen, toch nog in vele gevallen onder 't oppertoezicht des bisschops. Zij worden door het geestelijk opperhoofd voor kerkroof bestraft [1].

Men wendde ook pogingen aan om de verdeeling van het kerkgoed in vier deelen tegenover den toenemenden rooflust te handhaven. Op eene synode van Mentz, van 847, werd hieromtrent weder een besluit genomen [2]. Den bisschoppen werd bevolen strenger toezicht te houden. De koningen werden verzocht zich tegen de verdrukking der vrije arme lieden te verzetten. Lodewijk de Duitscher beloofde het ontroofde kerkgoed zooveel mogelijk te zullen vergoeden [3]. Deze bepaling werd in 851 tot rijkswet verheven [4]. Verder zien wij, uit de verordeningen van Hincmar van Reims,

[1] Corrector Burchardi, bij Wasserschleben, *Buszordnungen der abendl. Kirche,* bl. 719: « Qui hospitalis domus administrator aliquid de administratione subtraxerit, restituet quod » abstulit, poenitensque erit annos tres. »

[2] C. 10.

[3] *Mon. Legg.*, I, 394.

[4] T. z. p., I, 411, vlgg.

Herman van Nevers, Riculf van Soissons, Frederik en Radbout van Utrecht, enz., welke vlijt deze bisschoppen aanwendden om de misbruiken tegen te gaan [1], behoeftigen en gebrekkelijken, zieken en verlatenen te hulp te komen en hen te troosten.

Ook koning Arnulf, de overwinnaar der Noormannen aan de Dyle, sloeg eene hand aan de armenverpleging, en beval dat de hospitalen tot hunne oorspronkelijke bestemming moesten terug keeren [2]; want vele waren in handen van onberechtigden overgegaan [3]. Een aantal kloosters en kloosterhospitalen was leengoed van groote heeren geworden, welke die hadden laten vervallen [4]. Zij waren ook dikwijls huizen van ontucht geworden. Kerkelijke precariën werden niet meer betaald; met den kerkban werd gespot; kerkroof gold ten laatste niet meer als misdaad [5].

Vreeselijk is het tafereel wat bisschop Herivaeus van Reims, uit den aanvang der X[e] eeuw, van den toestand der kerk- en kloostergoederen en hospitalen ophangt. Hij zegt : « Alle ontzag voor goddelijke en menschenlijke wetten is verdwenen... Ieder doet wat hem belieft. De machtigen kwellen de zwakken. De menschen verslinden elkander, als waren zij visschen. De onderdrukking der armen en de kerkroof zijn algemeen... Weduwen en weezen krijten ten hemel, de toestand der kerk is verward, hare macht is gebroken. Christus kudde is den aanval der wolven prijs gegeven. » Zoo had dus in noordelijk Gallië eene geregelde armenverzorging opgehouden [6].

De verderfelijke zijde van het feudaal-stelsel, door Karel den Groote reeds geducht, had zich ontwikkeld. De meeste groote leenen waren erfelijk geworden; want voor den dienst welke de leenman zijnen koning in de

[1] Zie bijv. Harduin, *Coll. conc.*, V en VI, *passim*. Verder Moll, *Kerkgeschiedenis van Nederland vóór de hervorming*, I, 268.

[2] Conc. van Mentz, a°. 888, c. 25.

[3] Mabillon, *Acta SS. sæc.* 2°, bl. 845.

[4] Syn. v. Parijs, a° 846, c. 41.

[5] Syn. v. Parijs, a° 846, c. 12. « Monasteria puellarum.... lupanaria facta sunt. » — Syn. v. Toul., a° 859, c. 1-4, en van 860, c. 1, 4, 14. « Rapinae et depredationes quae jam ex consuetidine sic ab omnibus paene tenentur quasi peccata non sint. » Verg. ook *Mon. Legg.*, I, 393.

[6] Ratzinger, t. a. p., 185.

gedurige oorlogen moest bewijzen, bedong hij zich de erfelijkheid, of bemachtigde die met geweld. Daarbij verarmde het landvolk, het bleef hulpeloos, en verviel meer en meer tot den slavenstand.

Het handwerk in de steden nam toe, doch hierdoor breidde zich de stand der vrijen niet in dezelfde mate uit, als hij van den anderen kant onderging.

Wat hielpen daartegen enkele voorschriften der karolingische koningen [1]! Er was eene hervorming van 't hoofd en de leden noodzakelijk; want de adel verslingerde 't kerkgoed, en op den bisschoppelijken stoel zaten dikwijls leeken of kinderen [2].

Doch toen de nood het hoogste steeg, was ook de hulp 't naaste bij.

Eene krachtige poging tot herstelling van 't kerkelijk recht, de bekamping van luiheid en ontucht, de hoofdbronnen der verwaarlozing van de armen en gasthuizen, ging uit van de abdij Cluny, bij Macon, en van haren eersten abt, H. Odo.

Wij moeten ons hier eene kleine uitweiding veroorloven, om het vervolg van ons verhaal beter te kunnen verstaan.

De abdij van Cluny, van de orde des H. Benedictus, was, door Willem van Gothië of Aquitanië en H. Berno, met het doel gesticht geworden, om de volgende beginselen te handhaven.

Ten eerste zou men streven naar eene meer algemeene vervulling der kloostergeloften. Ten tweede zou men de rechte verhouding tusschen kerk en staat, die door de heerschzucht van de eene, zwakheid van de andere zijde, aan 't wankelen was geraakt, weder trachten te herstellen. Ten derde zou men optreden, daar waar de willekeur der vorsten het kerkelijk recht openlijk miskende.

De hervorming der kloosters, uit dit middenpunt begonnen, drong weldra in Italië, daarna in 't noorden van Frankrijk en vervolgens in België, en tot

[1] Bal., II, 29, n° VII; 111, n° X.
[2] Hugo van Vermandois was vijf jaren oud toen hij den aartsbisschops-stoel van Reims beklom, in 't jaar 925.

aan de Rijnmonden door. Dat zij op krachtigen tegenstand stiet, ligt in de menschelijke natuur, spreekt van zelf. Het is hier de plaats niet om te beschrijven, hoe bij voorbeeld Poppo, abt van Stablo, vergiftigd werd, omdat hij in zijne abdij de strengheid van Cluny wilde doorzetten; hoe abt Diederik van S. Hubert, alleen gesteund door het verhaal van een mirakel, de regelen van Berno en Odo in zijne abdij kon doen aannemen; hoe vele vorsten daartegen protesteerden, en hoe eene machtspreuk van paus Alexander II noodig was, om eenige bisschoppen te dwingen de hervorming door te zetten : dit alles blijft voor eene andere gelegenheid bewaard.

De vrijwillige armoede, die den kloosterlingen opnieuw werd ingescherpt, kwam natuurlijk den noodlijdenden ten goede; de ondersteuning der behoeftigen was buitendien een der voorschriften van abt Odo. Hij beval zelfs dat de armen met mildheid moesten behandeld worden. De monniken moesten de steun der blinden, het voedsel der hongerigen, de hoop der ellendigen, de troost der kwijnenden zijn. Odo toonde zelf door zijn voorbeeld, hoe de vreemdelingen in zijne abdij voorkomend moesten geherbergd worden [1]. Zelfs heilige vaten en andere kostbaarheden (eene kroon, door Hendrik II geschonken) werden aan stukken verkocht, toen het klooster in de behoefte der armen en gebrekkelijken niet kon voorzien.

In België zelf was het vooral H. Gerhard, eerste abt van Brogne († 959), die aan de hervorming der kloosters de hand legde [2]. Daardoor werden voortaan de armen beter bedeeld.

Doch de aloude verdeeling van het kerkgoed verdween; zelfs het vierde der tienden, wat volgens karolingisch voorschrift van de kleinere kerken aan de armen moest komen, was vergeten. De adel, die zich daarvan had meester gemaakt, stoorde zich aan geene vermaningen. Evenmin bekommerden zich daarom de kloosters welke zich die hadden toegeëigend. 't Was als of de kerken zelven het recht op de tienden verloren hadden.

[1] Boll, *Acta SS.*, *Vita S. Odonis*, 1e Jan., I, bl. 67, vlgg.
[2] T. z. p., *Vita S. Gerhardi*, 3e Oct., II, bl. 220, vlgg. — *Mon.*, IV. bl. 497, n° 10.

De klacht der bisschoppen op de synode van S. Denys, in 't jaar 997, bracht eenen geweldigen tegenstand te weeg [1]. De tijden dat het recht der armen zegevierde schenen voorbij. Het misbruik behield de overhand.

Latere synoden moesten zich in 't onherstelbare schikken, en konden alleen bepalen, dat de bezitters der tienden dezen niet mochten wegschenken of verkoopen [2].

Evenwel vinden wij, aan 't einde der Xe en 't begin der XIe eeuw een aantal waardige kerkhoofden, die de rechten der armen en armenhuizen, door leer en voorbeeld zochten te handhaven. Bruno van Metz, Gerard van Toul, Hubert van Keulen en wat later Reginard van Luik, die 1,200 armen aan zijnen disch spijzigde [3], staan als weldoeners der armen in de geschiedenis onvergetelijk geboekt, en de gronding van gasthuizen in hunne bisdommen wordt door oorkonden bewezen [4]. Keizer Otto I zelf gaf het goede voorbeeld [5].

Doch de XIe eeuw was in 't algemeen niet gunstig voor de arme volksklasse. Reeds had de verwachting, dat in het jaar 1000 of daaromtrent de wereld zou ondergaan, eenen algemeen verlammenden indruk op de gemoederen gemaakt, handel en nijverheid doen verslappen, de welvaart verminderd.

De gedurige reizen der keizers naar Italië; die van Otto III, om te trachten Rome tot den zetel van zijne wereldmacht te maken, de oorlogen met Frankrijk en de groote en kleine vazallen, putten den welstand niet weinig uit; de algemeene tweedracht, die zoowel in 't voormalig Gallië als in de duitsche landen heerschte : alle deze oorzaken werkten te zamen om de christelijke liefde en hare vruchten te doen vergaan.

Het regeeringsstelsel van Hendrik IV, die in 1056 als kind den duitschen

[1] Harduin, *Conc. coll.*, VI, p. 1, bl. 755, vlg.
[2] Hefele, *Conc. Ges.*, V, 2, t. a. p., bl. 793 : 11e alg. syn., van 1179, can. 14 [54e Bk., § 635].
[3] Chapeauville, *Gest. pont. Leod.*, II. 265, 275.
[4] Lacomblet, *Urkundenbuch des Niederrheins*, I, 57, 115.
[5] T. z. p., I, 56.

troon besteeg, was niet geëigend om vrede en welvaart te doen bloeien. Door eene heerschzuchtige moeder aan 't ontbinden zijner hartstochten gewend, was de invloed van den rijksbestuurder Hanno van Keulen niet krachtig noch langdurig genoeg, om Hendrik op die baan te brengen, waar het wezenlijk volksgeluk moest gezocht worden. De keizer greep veeleer naar de uitbreiding der macht, welke zijn energische vader hem had achtergelaten, en trotseerde den pauselijken stoel, van waar, alweder niet zonder invloed van het reformatorische klooster Cluny, eene beweging was uitgegaan, ter verdediging van aloude kerkelijke rechten.

Het handhaven van 't celibaat der geestelijken en van de investituur der bisschoppen riep eenen opstand tegen het pausdom in 't leven, waaruit de keizerlijke macht zijn voordeel trok, en een aantal vrienden en verdedigers oogstte.

Wie daaronder leden waren vooral de boeren, die hunne akkers onafgemaaid moesten verlaten, om het keizerlijke leger naar Italië, of tegen de Saksers, enz., te volgen; en de kloosters zelven, wier *advocati*, of beschermheeren in den oorlog trokken, en hun ambt aan ondervoogden overlieten, welke nog veel meer dan hunne overheden de kloostergoederen willekeurig misbruikten.

De wereldlijke adel nam niet minder de gelegenheid te baat, om, nu de keizer hunne hulp inriep, zich meer en meer meester te maken van de tienden der pastorijen, geestelijken naar willekeur aan te stellen, en hunne verwanten op bisschopsstoelen te brengen. Een algemeen verval [1] der bisschoppelijke gasthuizen was hiervan het gevolg.

Hendrik IV zag niet zonder leed die verwildering aan, en trad eindelijk, als zijne voorvaderen, op ter leniging der ellende van weduwen en weezen.

Hij trachtte daarbij door de algemeene invoering van den « Godsvrede, » of *Treuga Dei* [2], welke een aantal jaren te voren door den reeds genoemden

[1] Gerhoh von Reichersberg, *De edificio Dei*, hfst. 46. (*Thesaurus anecdotorum nov.*, bl. 395, 400, enz.)

[2] A. F. Gfrörer, *Pabst Gregor VII*, D. VII, bl. 778, vlgg.

abt Odo van Cluny [1] in 't leven was geroepen, om den algemeenen nood en de bloeddorstige veete tegen te gaan.

De misbruiken waren echter te groot, dan dat zelfs, door mannen als H. Bernard, en Gerroh, den beroemden proost van Reichersberg, het oude stelsel van het *patrimonium pauperum* weer in 't leven kon geroepen worden.

De laatste slag was daaraan toegebracht door de uitgave eener verzameling van kerkelijke wetten, bekend onder den naam van « Pseudo-Isidorische decretalen. » Het daarin behandelde canonisch beginsel verwarde het gedacht van armengoed [2]. Men stelde daarin uitsluitend de geestelijkheid als die armen voor welke uit het kerkgoed moesten bedeeld worden, om hunne beroepsplichten beter te vervullen.

Het recht der behoeftigen, zelfs op een deel van 't kerkgoed, werd niet meer verdedigd.

De beginselen van Pseudo-Isidorus, schijnbaar uit overoude rechtsbronnen geput, vonden sterken weerklank. Het aloude *patrimonium pauperum* verkreeg daardoor eene andere bestemming.

De *matriculæ* (die men weldadigheidsbureelen zou kunnen noemen) namen sterk af, nu zij niet meer door kerkgeld werden ondersteund. Wat er van overbleef werd weldra tot prebende van enkele personen [3]; zoodat ook de hospitalen gedrukt werden door de verandering der bestemming van 't kerkgoed. Kortom, de organisatie der armenverpleging ging in de XI[e] eeuw, zoowel hier als elders, te niet [4].

Ondertusschen verhieven zich tegen de toenemende baatzucht en liefdeloosheid ook nu weder eene rij van voortreffelijke mannen.

Niet alleen in Duitschland (in Wurzburg, in Hildesheim, enz. [5]), ook in België zelf ontbrak het niet aan ijverige kerkhoofden, die de belangen van

[1] T. z. p., D. VI, bl. 349.

[2] Ratzinger, *Geschichte der chr. Armenpflege*, bl. 230, vlgg.

[3] Ducange, s. v. *Matricula*.

[4] Ullhorn, *Vorstudien zu einer Geschichte der Liebesthätigkeit im Mittelalter* (Zeitschrift für Kirchengeschichte van Brieger, IV, 1), bl. 48. — Verg. Van der Rest, *Aperçu hist. sur les établ. de bienfais. de Brux.*, 1860, bl. 197, n° XXIII.

[5] *Mon., Scrptt.*, IV, 391, 750, hfst. 11.



het arme volk behartigden. Wij noemen daarvan alleen de beroemde opvolgers van Reginard van Luik, de bisschoppen Wazo en Theodwin, waarvan de eerste wegens zijne edelmoedigheid en onafhankelijken zin den bijnaam van den « Onvergelijkelijke » droeg.

Vele kloosters bezaten nog hunne gastvertrekken en infirmeriën voor vreemdelingen. St.-Truiden was vermaard door de welingerichte gebouwen voor allerlei zieken en reizigers [1].

Abt Theodericus II van S. Hubertus, beroemd door zijne zorg voor de zieken, stichtte omtrent dezen tijd een hospitaal voor reizigers en gebrekkelijken [2] : een voorbeeld, wat korten tijd later door abt Wahart werd gevolgd, wegens de groote menigte bedevaarders welke de overblijfselen van H. Hubertus kwamen vereeren.

De kruistochten en bedevaarten naar het heilig graf des Verlossers gaven inmiddels aan de geheele maatschappij van westelijk Europa eene nieuwe richting.

Doch, alvorens wij nu het verhaal vervolgen, waarmede wij een nieuw tijdperk van de geschiedenis der armenverpleging binnentreden, willen wij een oogenblik bij de eigenlijke beteekenis van het woord « hospitaal » of « gasthuis » stille staan, wat in de voorgaande bladzijden reeds zoo dikwerf werd gebezigd.

Toen de Germanen zich nederzetten in deelen van het romeinsche rijk, grondstukken van bijzondere personen bemachtigden, en eene verdeeling daarvan doordreven, noemde men de verhouding tusschen dit volk en de Romeinen « hospitalitas, » een woord wat in 't romeinsche rijk bij militaire inkwartiering werd gebruikt. Zoowel de Romein als de Germaan werd nu « hospes » genoemd [3].

De uitdrukking bleef vele eeuwen bestaan voor de verhouding van het

[1] *Mon.*, X, 252.
[2] *Chron. de l'abbaye de St-Hubert, dite Cantatorium*, vert. door de Robaulx de Soumoy, bl.97 en 170.
[3] Zöpfl, *Deutsche Rechtsgeschichte*, 1871-72, II, bl. 2, bl. 79.



volk wat zich in een land was komen nederzetten, tegenover de oudste bewoners; de Gothen werden, in de VIe eeuw, in Spanje, nog « hospites » geheeten [1].

In den *Sachsenspiegel,* het oudste, germaansche, geschrevene rechtsboek, wordt van « landseten » gesproken, vrije lieden, die echter geen eigendom in 't land hebben : eene soort van pachters. Deze worden ook « pagani » maar in belgische oorkonden « hospites » genoemd [2].

Deze uitdrukking verliep echter zoodanig, dat, in de XIIIe eeuw, niet meer zij die geen eigendom bezaten, maar de heelers, die de jagers naar onrechtvaardig goed, dieven en roovers bij zich opnamen, « hospites » genoemd werden [3].

Ondertusschen doet dit hier minder ter zake. Opmerking verdient echter, dat het gedacht der aloude Hebreeuwen over de gemeenzaamheid en den band, welke er ontstaat door eene gastvrijheid van meerdere dagen (waarvan op bl. 7 gesproken is), merkwaardiger wijs in de salische wet terug te vinden is. Het driemaal overnachten bij denzelfden gastheer had eene groote beteekenis. Hierdoor werd de gast een vriend des huizes.

Verder komt in de wetgeving van Eduard den Belijder de volgende uitspraak voor : « Twee nachten gast; de derde nacht wordt hij (eigen) man » (*Tvain nihtes gest, third niht ha wan man*) (*Tertia nocte hospes familiaris habetur* [4]).

De uitdrukkingen « hospitium » en « hospitale,» van dezelfde beteekenis, duidden de plaats aan waar de « hospites » ontvangen werden; dus « gasthuis » of « gastenkamer. » Wij zien duidelijk dat het woord « hospitaal » in de IXe eeuw uitsluitelijk voor het tijdelijk verblijf van vreemdelingen werd gebezigd. Alcwyn zegt ergens : « Xenodochium, id est hospitale »; « een hospitaal is een vreemdelingenhuis [5]. » Het droeg ook dien naam wanneer het deel eener abdij uitmaakte. Zoo zegt Karel de Kale, in eene

[1] T. z. p., I, 69, n° 20.
[2] T. z. p., II, 2, bl. 101.
[3] T. z. p., III, 387.
[4] T. z. p., III, 55. Doch 't woord « hospites » is nog in 1261 = « vazallen. » Zie b. v. A. Wauters, *De l'origine,* enz., *des libertés communales en Belgique, Preuves,* bl. 95.
[5] Verg. *La Flandre,* VI, bl. 60.

oorkonde van 877 : « Concedimus ad... hospitale ejusdem cœnobii (Marchiennes) infra ipsum monasterium, mansum unum [1] » alwaar klaarblijkelijk geen ziekenhuis bedoelt wordt, maar een aan het klooster gelegen huis voor vreemdelingen.

Eerst met de groote uitbreiding der steden, en daarmede zamenhangende algemeene verbreiding der melaatschheid, of lazarij, ontstonden eigenlijke ziekenhuizen. De lazarusziekte werd als de type van alle ziekten beschouwd. De huisjes waarin de melaatschen nevens elkaar geherbergd waren, of het huis waarin zij te zamen woonden, noemde men het « ziekenhuis » bij uitnemendheid, « la maladrerie »; de lijders heetten « les grands malades », maar even zoozeer eenvoudig « les malades ».

Wegens hunne afgelegen woningen, noemde men hen in de dietsche streken vaak « veldzieken; » in de VIIe eeuw « uzseaza »; in nieuw hoogduitsch « Aussätzigen » (« uitgezetten, verbannenen »), of wel, uit medelijden, « miseri », « miselli », en de ziekte « miselsucht » (d. i. « ellendige ziekte »).

Genoeg, hunne woningen heetten « de ziekenhuizen. » — Joinville zegt onder anderen, in het leven van Lodewijk IX : De koning bezocht « les ospitaulx et les mallederies, » waaronder niets anders verstaan kan worden dan de huizen van vreemdelingen (en gebrekkelijken), alsmede de leprozenhuizen.

Van de XIIIe eeuw af werden sommige xenodochiën in Frankrijk en België ook voor zieken toegankelijk [2]. Wij vinden in sommige onzer oorkonden van dien tijd gebeden voor de zieken aan de « broeders en zusters » van een vreemdelingenhuis voorgeschreven.

Er wordt voortaan onderscheid gemaakt tusschen « zieken » en « gebrekkelijken [3]. » Nevens de pelgrims vindt men « gekrenkte » personen. De zieken mochten in sommige gevallen de bedden gebruiken, welke eigenlijk voor vreemdelingen, pelgrims, passanten waren gesticht [4].

[1] Mir., *Opp. dipl.*, I, 131, b. midden.
[2] Daremberg, *Hist. des sciences médicales*, I, bl. 290.
[3] Bertholet, *Hist. du Luxembourg*, V, 361 ; eene oorkonde van 1309.
[4] Rijksarchief, *Conseil privé*, *Carton* 1502, *Anthoing*.

Men begon langzamerhand « ostel » (*hôtellerie*) en « ospital » of « hospital » van elkaar te onderscheiden [1]; « xenodochium » en « nosocomium » werden soms verwisseld, de uitdrukkingen « domus hospitalis » en « eleemosyna » vaak voor eene en dezelfde inrichting gebezigd. Men duidde hoofdzakelijk daarmede aan dat in deze gestichten geene lazarussen, of bejaarde mannen en vrouwen werden opgenomen [2].

Om verder de gestichten, waar behalve de vreemdelingen ook gebrekkelijken, enz., werden opgenomen, van de lazarijen te onderscheiden, noemde men die ook « hospitale pro infirmis » « hospitale infirmorum » « hospitale pauperum [3] ».

Doch de eigenlijke definitie van 't woord « hospitaal » bleef « domus ubi peregrini vel miseri recipiuntur in hospitium. »

Eindelijk zij hier nog opgemerkt dat de hoogduitsche uitdrukkingen « Gasthof, Gasthaus » nog heden *xenodochium,* « vreemdelingenhuis, » « logement, hôtel » beteekenen; « Hospital » of « Spital » daarentegen voor « ziekenhuis » wordt gebezigd, evenals « Lazareth. »

In vroegere eeuwen zeide men in Vlaanderen zoowel « spetael, » als « gasthuis » en « godshuis » alsmede « logement » voor « armen-herberg, » of een huis, huisje of verzameling van woningen, waarin reizigers eene of meerdere nachten werden opgenomen.

[1] Rijksarchief, *Chambre des Comptes*, 46627, Te 89, *Ath.*

[2] Men vergelijke nog Ersch u. Gruber, *Encyclopedie,* XI, 98, lett. H.

[3] Verg. Binterim u. Mooren, *Die Erzdiöcese Cöln,* IV, 18, 43, 176, vlg. 222, enz.

V

Kruistochten. — Vrijlating der slaven. — Trinitarissen. — Kerk-eigenen.

Iedereen kent de aanleiding tot de kruistochten naar Palestina, en het doel wat aan Godfried van Bullioen en andere christelijke helden voor den geest zweefde, doch in het vervolg van tijd, door de baatzucht sommiger regeeringen, zoo beklagelijk werd vergeten. Wij staan hierbij niet stil en wijzen alleen op de gevolgen dier tochten voor de verpleging der armen.

De hospitaalridders en vele andere vereenigingen van liefdadigheid werden er door in 't leven geroepen.

De armenhuizen van België werden door de kruisridders rijkelijk begiftigd.

Maar ook in 't bestuur en de inrichting dier gestichten ontstonden sedert de XIIe eeuw groote veranderingen.

Reeds lang vóór de XIe eeuw hadden de bedevaarten naar het heilig graf eenen aanvang genomen. Met het naderen van het jaar [1] waarin men meende dat de wereld zou vergaan, namen dezen tochten altoos toe, en men zag in 1064 niet minder dan 7000 personen zich naar Palestina begeven, om op dien heiligen grond den toorn der Voorzienigheid te bezweren.

Paus Gregorius VII bereidde eindelijk eenen krijgstocht tegen de Turken voor, toen hij, in 1085, in de verbanning stierf. Zijne opvolgers vatten het gedacht weder op, en zetten het met nadruk door.

De kruistochten waren een middel in de hand der Voorzienigheid om velerlei doel op eenmaal te bereiken. En al is 't hoofddoel ook gemist, toch strekten die tochten tot heil veler volken. Men mag vrij beweren dat de koninklijke macht in Frankrijk door de kruistochten van den ondergang werd gered. Of is het niet merkwaardig, dat juist de vazallen der

[1] Het wordt door vele schrijvers op 1065 gesteld.

fransche kroon, die aan het koningschap meest afbreuk deden aan den tocht van 1096 deel namen?

Zij luisterden naar den oproep uit Rome, en sloten zich des te nauwer bij de kerkelijke richting aan, naar mate Philips I meer daarvan afweek. De aftocht van Raimond van Toulouse, Robert van Normandië, den zoon van Willem bijgenaamd de Veroveraar, markgraaf Robert II van Vlaanderen en Stephaan van Blois was voor het koningschap in Frankrijk een zegen. « Dieu le veut » was hier tegelijk de kreet van koning en volk. Willem VII van Aquitanië, bij voorbeeld, geen minder machtige fransche vazal, werd door den volkswil, de *vox populi*, gedwongen tot den tocht, dien hij noode ondernam!...

Vinden wij vervolgens in de geschiedenis van kunst en letteren geenen gelukkigen vooruitgang sedert dat een zelfstandiger en tevens minder bekrompen geest, die de aanraking met vreemde volkeren medebracht, zich in westelijk Europa ontwikkelde? Stammen meesterwerken als het spotdicht « Reinaert de Vos » en de laatste middeleeuwsche bewerking van het heldendicht der « Nevelingen », zoowel als de « Karelromans » niet uit dezen tijd? Hebben scherpziende pausen, als Sylvester II, Gregorius VII, enz., de noodzakelijkheid van zulke beweging ook ten opzichte van kloostertucht en liefdadigheid niet voorzien, en dagteekent de eigenlijke slag aan de slavernij toegebracht niet van deze jaren?...

Hoe men ook daarover denke, het is buiten allen twijfel dat ééne en dezelfde oorzaak zeer uiteenloopende gevolgen heeft gehad.

Vooreerst gebeurde het niet zelden dat een ridder, alvorens hij op den kruistocht ging, een deel zijner bezittingen aan een of ander gesticht van liefdadigheid vermaakte, of zelfs een hospitaal stichtte, dat hem, bij zijne terugkomst uit den oorlog, eene verblijfplaats bood.

Vervolgens voelden zich onvermogenden of werkeloozen, die voor hunne medeburgers een last werden, tot den tocht geprikkeld, door het uitzicht op avonturen en beter loon.

De armoede moest daardoor afnemen.

Het is genoeg bekend dat de meeste manschappen, welke in 1096 ten oorlog trokken, uit België en Frankrijk stamden.

Daarenboven maakten zich honderden, door het deel nemen aan den tocht, gelijk ik zeg, vrij van de banden der slavernij. Dit had natuurlijk de opkomst van den vrijen burgerstand en de vermeerdering der bevolking tot gevolg. Hieruit ontsproot weder een levendiger handel; terwijl, omgekeerd, het toenemend handelsverkeer rijkdom en macht vermeerderde.

De burgers sloten nu vereenigingen om het handwerk te beschermen en te bevorderen, vormden gilden, die hen nog zelfstandiger maakten en ook weder zegenrijk op de arme en gebrekkelijke gildebroeders terugwerkten. Bovendien bevorderde de nauwkeurigheid, in koophandel of handwerk geleerd, de zorgvuldigheid in 't bestuur der armengestichten [1].

Hieruit volgde als van zelf, dat in geen tijdperk der middeleeuwen de leekenstand, ook in kerkelijke zaken, zulke eene invloedrijke plaats bekleedde als in de eeuwen welke zich nu voor onzen blik gaan ontrollen, namelijk die van den hoogen bloei der steden. Het was alsof, door algemeenen geest van corporatie gedrongen, de burgers zich zelven het genot van het geestelijk broederschap, van de samenwerkende liefdadigheid, van kerkelijk leven wilden geven, wat hun, van de zijde waar het zijn eigenlijken oorsprong moest nemen, dikwerf zoo karig werd geboden [2].

Wat de veredeling van den mensch door de afschaffing der slavernij betreft : reeds in 't eerste tijdperk der Karolingers bestond de slavendienst niet meer, gelijk bij de oude heidensche volken. Niet alleen had het christendom eenen afkeer daarvan, maar ook het karakter der germaansche volken streed met de slavernij. Bij de Germanen stond het begrip van « slaaf » ongeveer gelijk met dat van oorlogsbuit. Wel waren de slaven onderscheiden van de laten of onvrije landbewoners, tot zekere liggende goederen behoorende, welke zij tegen eene som gelds en het verrichten van eenige heerendiensten, bebouwden [3], doch beider lot kan niet bij dat der romeinsche slaven vergeleken worden. Edoch, ongelukkige toevallen en rechtszaken, welke heden tot het werkhuis of tot het hospitaal leiden, voerden toenmaals

[1] Men verg. over den geest der ouddnitsche broederschap : *Leges burg. Scotorum*, hfst. 55, in de *Ord. des rois de France*, v. 1134, I, bl. 6., aangehaald door H.-A.-A Van Berkel, in 't tijdschrift *Dietsche Warande*, 1855, bl. 229, n. 1.

[2] Verg. Höfler, *Friedrich II*, bl. 286.

[3] W. Moll, *Kerkgeschiedenis van Nederl.*, enz., I, 26.

tot slavernij [1]. Bij elke gelegenheid verhieven zich de kerkhoofden daartegen. Reeds in 't jaar 506, op de synode van Agde [2], en op verschillige volgende synoden, werd de bepaling gemaakt, dat de bisschoppen, in geval van nood, zelfs het kerkgoed, dat is het armengoed gebruiken, en heilige vaten verkoopen mochten, om slaven los te koopen [3].

Gelijktijdige levensbeschrijvers der belgische apostelen Amandus en Eligius verhalen, hoe deze evangeliepredikers het lot en de vrijheid der slaven ter harte namen, en daarvoor groote offers brachten. H. Bonifacius schreef voor, dat de lijfeigenen niet aan heidenen mochten verkocht worden: een bevel dat koningin Bathilde reeds in 578 had gegeven, en later op verschillige synoden werd herhaald [4]. Uit de merovingische oorkonden blijkt evenwel, dat de lijfeigenen voortdurend ook aan heidenen werden verkocht, al of niet met den grond waarop zij dienst [5] deden. Ja, men vindt nog voorschriften uit den karolingischen tijd, dat, bij de dotatie eener nieuwe kerk, eenige bunders land, eene pastoorswoning, benevens een slaaf of eene slavin behoorden. Doch hierbij werd vaak omschreven dat zulke persoon slechts aan eene bepaalde taak gebonden was, zoodat zijne lichaamskracht niet kon worden misbruikt.

Hieruit ontwikkelde zich dan een zeker recht, eene zekere vrijheid.

Ofschoon het stelsel van koop en verkoop nog niet verdween, was het veeleer de prijs van den arbeid dan de persoon zelf die verkocht werd [6]. Evenwel ging de verbetering van het lot der slaven niet zonder stoornis vooruit.

Na den dood van Karel den Groote, die de afschaffing of vermindering

[1] A.-F. Gfrörer, *Zur Geschichte deutscher Volksrechte*, I, bl. 127.

[2] Can. 7. — Verg. Syn. v. Châlons, a° 815, c. 9; Mâcon, a°. 581, c. 16; Aken, a° 817, c. 13. — Pertz, *Mon. Legg.*, I, 207.

[3] Wat in dit opzicht onder Constantijn, Justiniaan, enz., in 't Oosten geschiedde, zie men bij Hefele *Sklaverei u. Christenthum* (Beiträge zur Kirchenges., enz., I), 213, vlgg.

[4] Verg. Regino *De disc. eccl.*, bij Eckart, *Fr. orientalis.* — Des Roches, *Epit. hist.*, aang. door Steylen in zijn *Verh. over de vrijlating der slaven* (Hist. verh. over de Kempen), 59. — Zie ook Ryan, *Bienfaits de la rel. chr.* (vert. door Boulard), § 32, bl. 141, vlgg.

[5] Brequigny-Pardessus, *Diplomata*, I, 139 en *passim;* II, 16, enz.

[6] Guérard, *Polyptique de l'abbé Irminon*, I, 389.



der slavernij in de bevordering van het handwerk had gezocht, waardoor de dienstplichtige zich den titel van *magister* konde verwerven [1], brak, gelijk wij gezien hebben, een strijd uit, die in allen deele ongunstig op de volksvrijheid en de beschaving, zoowel als op de ontwikkeling der liefdewerken drukte. De volgende eeuw was ook niet geëigend om eene stelselmatige verbetering in het lot van zoovele duizenden te brengen. De verwildering nam in 't algemeen toe.

Nu kwamen de kruistochten, vooral die naar Palestina, en voerden eene omwenteling mede. Het was nu minder de kerk of de staat, het was veeleer de burgerij zelve welke de vrijmaking doorzette. Het volk organiseerde zich meer en meer tot eenen grooten factor in de maatschappij.

Behalve de duizenden welke in krijgsdienst traden, werden velen, die slavendienst hadden moeten verrichten, nu bedienaren en verplegers der gasten, dat is « broeders en zusters » in de hospitalen, waarin zij aanvankelijk de vrijheid genoten den dienst slechts tijdelijk waar te nemen, gelijk wij later zullen zien.

Deze bedienaren der hospitalen bebouwden ook het veld; men had daarvoor nu geene slaven meer noodig.

Het christendom en het germanisme hadden den arbeid geadeld [2], welke bij de oude volken als verachtelijk werd beschouwd.

Eerst werden allerlei handwerken, daarna ook de akkerbouw door vrije lieden gepleegd.

Ondertusschen duurde het koopen en verkoopen van menschen nog voort.

Vergeefs was het kerkelijk protest, vergeefs het goede voorbeeld van christelijke edelmoedigheid, door sommige invloedrijke personen gegeven.

In 1127 schafte Willem (III) van Normandië te St-Omer het hoofdgeld (*census capitalis*) af. Philips van den Elzas schonk in 1189 [3] en 1190 de vrijheid aan de lijfeigenen van Oudenaarde en Kortrijk, die voortaan alleen schatplichtig bleven aan de kerk van Doornik [4]. De heer van Wavrin,

[1] Gfrörer, *Volksrechte*, II, 185, vlgg.
[2] Zie hierboven, bl. 23.
[3] Warnkönig, *Fl. St. u. R. Gesch.*, II, 2, *Beil.* CCVII.
[4] Warnkönig, t. z. p. *Beil.* CCI. — Leglay, *Cameracum sacrum*, I, 407.

seneschal van Vlaanderen, liet in 1193 twee meisjes vrij « pro animae suae et uxoris, salute »[1]. Ja, wat meer is, omtrent 1200 ontstond eene geestelijke orde ter loskooping van slaven.

Jan van Matha, doctor der godgeleerdheid van de hoogeschool te Parijs, en de hermiet Felix van Valois stichtten, omtrent 1200, de orde der H. Drievuldigheid, tot loskooping der slaven; een voorbeeld wat weldra door anderen werd gevolgd. De Trinitarissen verbreidden zich weldra over Belgenland. Hendrik, hertog van Vienne, vestigde hen te Vianden, omtrent de helft der XIIIe eeuw[2]. Hun verblijf en hun invloed waren hier evenwel niet van langen duur. Door beschikking van den hertog werd hun gesticht een toevluchtsoord voor pelgrims en andere armen[3].

Verder had de stad Hoei (Huy) reeds in 1215 een gesticht en fonds tot loskooping van slaven, onder den titel van 't « heilig Kruis[4]. » Men vond de Trinitarissen reeds in 1220 te Audregnies[5], in 1245 te Lens, verder te Doornik, als ook in Bastogne[6], en te Atrecht[7].

De moeilijkheden, welke zich aan de vrijlating in den weg stelden, waren soms onoverkomelijk. Want, al waren de lijfeigenen vrij, dan moest er nog voor hun onderhoud gezorgd worden. Daarom schonken de eigenaars hun soms aan eene kerk. Daarom werd het verboden hen buiten 's lands te laten trekken, dewijl zij dan vaak in de handen van heidenen vielen. Daarom bestond er een voorschrift, dat de slaven, die aan eene kerk geschonken werden, in hunne bezitting (*peculium*) tegen alle aanranding moesten worden verdedigd[8]. Daarom werden er zelfs op conciliën besluiten genomen, om te verhoeden dat de vrijgelatenen geene dieven of vagabonden wierden[9]...

[1] Warnkönig, t. z. p., III, 2, *Beil.* II.
[2] Staatsarchief, *Conseil privé*, Cart. 1502, bl. 7.
[3] Bertholet, *Hist. du Luxembourg*, V, bl. 41.
[4] *Annales de la Soc. arch. de Namur*, VII, 164.
[5] Théod. Le Jeune, *Monographies du Hainaut*, I, 49.
[6] Aug. Neyen, *Hist. de la ville de Bastogne*, bl. 45.
[7] Proyart, *Notice historique*, enz. (Mém. de l'Académie d'Arras, 1846, bl. 278.)
[8] Schannat-Hartzheim, *Conc. Coll.*, II, 496.
[9] De heer Laurent (*Histoire du droit des gens*, VII, 521-523) maakt uit de besluiten der kerkvergadering, en de houding der geestelijkheid ten opzichte der lijfeigenschap, de gevolg-

Maar in alle hunne behoeften kon men zelfs in de XIII[e] eeuw niet voorzien.

trekking : « L'église s'est montrée plutôt hostile que favorable à l'affranchissement. » De reden daarvan is, dat de geachte schrijver de uitdrukking *servitude religieuse* niet juist verklaart. Deze *servitude* bestond in de gewoonte van sommige personen zich zelven of hunne verwanten als cijns- of schatplichtig aan eene of andere kerk aan te bieden. Zie hier daarvan eenige voorbeelden.

In het jaar 1072 schenkt eene vrije vrouw zich zelve en hare nakomelingen (*trado in servitutem*) aan de abdij van S. Trudo. Zij geeft daarbij aan, welken *census* zij zal betalen (Piot, *Cartulaire de Saint-Trond,* D. 1, blz. 842, en *Introduction,* blz. 2).

Omtrent denzelfden tijd schenkt gravin Ermingarde eene lijfeigene, Wiburgis, aan dezelfde abdij, en bepaalt weder den *census* (Wauters, t. a. p., bl. 4), « tot heil van hare eigene en van Wiburgis' ziel. »

In 1260 schenkt Cunegonde de Lont zich zelve en hare nakomelingen aan de kerk van Everzeele (Wauters, t. z. p., 195 : « La servitude côtoyait la noblesse. »

In 1245 ziet gravin Margaretha af van het recht der doode hand, hetwelk zij had op de lijfeigenen (*gens de sainteur*) der kerken van Henegouwen (T. a. p., D. II, bl. 517).

Reeds vele eeuwen vroeger was het in gebruik, dat een vrijgelatene, om zich tegen zekere gevaren te behoeden, de verdediging eener kerk inriep (« ad ingenuitatem tuendam... defensionem ecclesiae eligere »), gelijk dit uit de Marculfsche verzameling kan blijken (Gfrörer, *Zur Geschichte deutscher Volksrechte,* II, 116). Een merkwaardig voorbeeld is dat van Richeza, koningin van Polen, welke, in 1030 zich (*ingenua*) en hare nakomelingen, met betaling van eenige ponden was, aan de kerk van S. Ursula te Keulen verbindt (Mir., II bl. 1131). Men verg. nog, Poullet, *Histoire interne de la Belgique,* bl. 326 der eerste uitgave.

Deze vrijgelatenen of kerk-eigenen hadden dan ook het privilegie, zich voor 't gerecht door eenen eed te rechtvaardigen. Zie Gérard, *Précis de l'histoire cléricale,* bl. 149. Verg. De S[t]-Génois, *Hist. des avoueries,* 196, vlgg. Te recht zegt daarom de heer Wauters : « Les serfs donnés aux églises devinrent des hommes libres, soumis, il est vrai, à un cens, mais non à un cens arbitraire » (*Hist. de Brux.*, I, 331). — Verg. Piot, *Cart. de St-Trond,* I, 157 en 201. — Door den heer Wauters wordt ook nog van de aanmatiging gesproken welke zich sommige leeken tegenover de kerk-eigenen veroorloofden. (*Hist. des env. de Brux.* I, bl. 89).

De heer Copley heeft, in zijne *History of Slavery,* dezelfde meening als de heer Laurent verdedigd, doch alleen met betrek tot de slaven in de portugeesche koloniën. Dat de pauselijke Stoel onmiddelijk bijgedragen hebbe tot uitbreiding der slavernij, is niet te bewijzen. Men zou des noods kunnen beweren, dat sommige uitspraken der pausen omtrent de bekeering der heidenen de slavernij bevorderden; doch zeer zeker is in den beroemden schenkingsbrief van Alexander VI, van 't jaar 1493, daarvan geen schijn meer. Paul III verbood omstreeks 1534 uitdrukkelijk de slavernij.

Men vergelijke hierover Markgraf, *Kirche und Sklaverei seit der Entdeckung Amerika's,* Tübingen, 1865. — Möhler, *Gesammelte Schriften und Aufsätze,* het artikel : *Bruchstücke,* enz. — Angelini, *La Schiavitù et la Chiesa.* — Balmes, *Le protestantisme comparé au catholicisme;* en eindelijk het door ons reeds aangehaalde werk van Hefele : *Beiträge zur Kirchengeschichte,* I, 212, vlgg (*Sklaverei u. Christenthum*).

Het werd evenwel nu een algemeen gebruik aan de lijfeigenen geheele of gedeeltelijke vrijheid te schenken. Doch de eene heer deed dit met meer edelmoedigheid dan de andere, gelijk uit de volgende voorbeelden nog blijke.

Wel schafte onder anderen Hendrik II van Brabant, te Marilles, bij Jodoigne, en in een aantal andere plaatsen, reeds in 1204, het recht der zoogenaamde doode hand, of « keurmede » af[1], en schonk aan de bewoners van verschillige plaatsen nog eenige vrijheden; ook gaf Godfried, heer van Breda, enz., eenige jaren later, wel een goed voorbeeld door de vrijlating van lijfeigenen[2], doch daarmede werden de slaven in het hertogdom Brabant nog niet algemeen ontslagen, gelijk uit latere diplomen genoegzaam kan bewezen worden[3].

Walter de Marvis, bisschop van Doornik, dwong de groote heeren van zijn bisdom, in 1221 en 1241 de lijfeigenen op hun gebied, onder zekere voorwaarden, vrij te laten en aan de kerk te schenken[4].

Als getuigen dezer overeenkomst worden de *cantor*, twee kanunniken, drie ridders, twee frankische mannen en twee schepenen van Doornik vermeld[5].

Door een dergelijk gevoel, of door den geest des tijds gedreven, gaf Margeretha van Vlaanderen, in 1252, den vrijheidsbrief voor alle onvrijen, die in Vlaanderen onder hare gerechtzamen woonden[6]. Zij vorderde daarvoor evenwel eene vergoeding, en handhaafde tot in 1279 een zeker recht der doode hand, of verving dit hoogstens met dat van « 't beste hoofd of stuk[7], » hetgeen gravin Joanna reeds in 1225 te Hal had gedaan[8].

[1] Wauters, *L'origine des libertés communales. Preuves,* bl. 60. Verg. I, 398.
[2] Mir. I, 164.
[3] Butkens, *Trophées du Brab., Preuves,* bl. 130, a° 1292.
[4] Verg. voor Kamerijk, Wauters, *L'origine des libertés comm., Preuves,* bl. I.
[5] Descamps, *Notice sur Walter de Marvis,* bl. 29, 91, § E en *Appendice* XXXI, bl. 131. — Miræus, *Dipl.,* I, 321.
[6] Hs. in 't gasthuis te Oudenaarde. Zie *Messager des sc. hist.,* 1852, bl. 350. — Verg. Warnkönig-Gheldolf, t. a. p. I, 358, n° XX.
[7] Wauters, *L'origine des libertés comm.* enz., 162.
[8] T. z. p. 134.

Het verbod van Margaretha op 't verwerven van leengoed door personen der doode hand werd door haren zoon Guy, in 1294 [1], hernieuwd.

Ook Jan van Avesnes schafte onder zekere voorwaarde, in 1291 [2] (n. s. 1292), de lijfeigenschap af te Bray, en in de beide Estinen. Arnulf van Oudenaarde had toen reeds lang (1225) de vrijheid aan de inwoners van Pamele geschonken, en gravin Joanna die van Brugge van alle schatplichtigheid bevrijd [3] (1232).

In Frankrijk werd door Philips August en zijne vazallen, in de helft der XIIIe eeuw, aan vele honderden van lijfeigenen de vrijheid geschonken. Maar eerst onder Philips den Schoone, omtrent 1300, begon in Neustrië de geheele afschaffing der lijfeigenschap. In Kortrijk, Meenen, Harlebeke, Deynze, Wervicq, Thielt, enz., vond men hiervan zelfs in de XVIe eeuw nog overblijfselen [4].

Met de vrijlating der slaven hield de onafhankelijkheid der gemeenten van Vlaanderen gelijken tred. Daaruit ontsproot eene grootere en algemeene vrijheid, eene ontwikkeling van handel en nijverheid, gelijk te voren niet was gekend, ondersteund en bevorderd door verre tochten, die vroeger door de ontoegankelijkheid der wegen niet waren ondernomen.

Maar met en door de welvaart zelve vertoonden zich ellende, armoede, ziekte. De vrijgelatenen, wier wel en wee vroeger de opmerkzaamheid trok hunner heeren, in wier belang het was de gezondheid der lijfeigenen te ontzien, vervielen, ten gevolge der vrijheid, tot armoede, en stonden dikwijls gansch hulpeloos — zonder brood, zonder werk — aan hunne ellende overgelaten.

Vele steden verhieven klachten over het tal van bedelaars, en landloopers, levende van roof en diefstal, dat zich binnen hare muren bewoog. [5]

[1] Staatsarchief, *Conseil privé*, carton n° 1493. Verder de plakaten van Vlaanderen en Brabant.

[2] Wauters, *Les lib. comm.* 244.

[3] Warnkönig, t. a. p. II, 2. *Beil.* CCVIII. II, 1, *Beil.* XLIX.

[4] Van der Kinderen, *Le siècle des Artevelde*, bl. 247, vlg.

[5] Verg. Butkens, t. a. p., *Preuves*, bl. 98.

Hongersnood en aanstekelijke ziekten vertoonden zich herhaaldelijk in de XIIIe eeuw [1].

In sommige steden bestond namelijk het voorrecht, dat de lijfeigene, welke aldaar toevlucht had gezocht, en er een jaar en eenen dag had gewoond, zonder door zijnen meester teruggevorderd te zijn, de vrijheid verkreeg [2]. Dit recht bestond te Nieuwpoort reeds in 1163 [3], te Kortrijk [4] sedert 1190. In 1201 werden de lijfeigenen die te Aardenburg [5] kwamen wonen vrij. Margaretha II bepaalde hetzelfde voor Sleidinge en Desseldune, met uitzondering der grafelijke dienstboden [6]. In Gent en Yperen bestonden dergelijke voorrechten, en in het graafschap Namen had graaf Hendrik reeds sedert 1152 de burgelijke vrijheid aanzienlijk uitgebreid [7].

Men ziet uit dit alles hoe dicht het vraagstuk der vrijlating van de lijfeigenen met dat van het armenwezen samenhangt. De christelijke liefde, zoowel als het streven naar zelfbehoud, riep daarom honderden van instellingen in het leven, ten einde de armoede tegen te gaan; diefstal, roof en aanstekelijke ziekten te voorkomen; den hongersnood te stillen die hiervan dikwijls de oorzaak was, en met zulke woede en barbaarschheid uitbrak, dat zelfs de bedevaarders in de hospitalen niet zeker waren van niet te worden verscheurd, door diegenen welke hen moesten verplegen [8].

[1] Vandermeersch, *Notice sur les grandes famines*, enz. MESSAGER, 1847, 249, vlgg.

[2] Butkens, *Trophées de Brab.*, I, *Preuves*, 46. — Zie verder Matthaeus, *De Nobilitate*, bl. 1080, vlg. — Miræus, *Dipl.*, I, 719. — D'Achéry, *Specilegium*, III, bl. 574, 612.

[3] Warnkönig, t. a. p., II, 2, *Beil.* CLXVII.

[4] T. z. p., CCI.

[5] T. z. p., CXXXIII.

[6] T. z. p., II, 1, *Beil.* XXXIV, § 45.

[7] Wauters, *Table des chartes*, II, 362.

[8] Hagemans, *Histoire du pays de Chimay*, bl. 90, vlg. — Verg. *Messager des sc. hist.*, XV, 252, vlg.

VI

§ 1. Kloosterhospitalen, enz., in dit tijdperk : Lobbes, S. Truiden, S. Hubert, enz. — Overgang tot de onafhankelijke gasthuizen. — § 2. Algemeen overzicht, met kleine karakteristieke bijzonderheden : XIe en XIIe eeuw. — Wat is reizen, *perigrinatio*, bedevaart, herberg? — Voorbeeld van organisatie eens kloosterhospitaals uit dezen tijd.

§ 1. De algemeene toestand van 't armenwezen in de tien eerste eeuwen des christendoms in Europa is hierboven met breede trekken geschilderd.

Wij willen thans de bijzonderheden der grondvesting en uitbreiding der liefdegestichten van België meer van nabij beschouwen, voortspruitende uit het steeds toenemen der stedelijke bevolking, de uitbreiding des handels en der nijverheid, die van de eene zijde grootere welvaart en tevredenheid, doch van den anderen kant, gelijk gezegd is, grootere behoefte, gebrek en ziekte met zich voerden.

De misbruiken zullen niet verzwegen worden, die zich paarden aan de schijnbaar liefderijkste daden. Niet de hoogmoed en de baatzucht zullen worden verontschuldigd, die soms aanleiding gaven tot loffelijke handelingen, om aan de ellende te gemoet te komen. Doch, hierbij zij reeds dadelijk opgemerkt, dat eene verholene eigenbaat, bij de geschenken voor behoeftigen, en de verkwisting van 't armengoed, door de bestuurders daarvan, op belgischen bodem zeldzamer voorkomen, dan in Frankrijk, Italië, en andere landen.

De lezer moge overigens niet, door vergelijking der gestichten van vroegere eeuw met de tegenwoordige, eene gevolgtrekking ten voor- of ten nadeele onzer vaderen maken. Men moge die inrichtingen beoordeelen in verband met den tijd waarin zij ontstonden; dan zal men menigen wenk vinden welke heden nog nut kan stichten.

't Is bij voorbeeld niet zonder belang op te merken, hoe ten opzichte der liefdadigheid, gelijk op 't gebied van kunst, van wetenschap, van econo-

mie, enz., in de middeleeuwen meer persoonlijk initiatief bestond dan in onze dagen. De invloed der regeering was in dien tijd veel geringer dan in latere eeuwen, van meer gecentraliseerde macht. De wet trad minder in de plaats der persoonlijke aandrift. De eigenaardigheden der verschillige landen, provinciën, der steden zelfs, vertoonden zich duidelijker. Kleederdracht en gebruiken hadden eene meer schilderachtige verscheidenheid; de kunstschilders en beeldhouwers waren nationaler en minder kosmopolitiesch; de privilegiën en het muntwezen verschilden van oord tot oord.

De leenrechten ontwikkelden zich dan ook naar plaatselijke gelegenheid en aanleiding; de lijfeigenschap had in elke provincie eene eigenaardige geschiedenis; de regeeringsregelen der steden weken kennelijk van elkander af. Deels oude vrijheden hadden zich, ondanks het karolingische regeeringsstelsel gehandhaafd, deels nieuwe waren opgekomen. De gevolgen van het opbloeien des handels en het aangroeien der bevolking waren dus zeer uiteenloopend [1]. Ja de kerktoren en de hal gaven aan elke stad haar bepaald karakter, wat zich ook uitsprak in de stichting, den bouw, het bestuur der huizen of huisjes voor bedevaartgangers en andere reizigers of zieken.

Wij weten nu dat de inrichtingen ter ontvangst van arme reizigers en andere behoeftigen in de eeuwen van Clovis tot op Karel den Groote in België algemeen waren verbreid, en dikwijls deel maakten van een klooster, of van de bisschoppelijke woning.

Men kan evenwel geenen algemeenen regel vinden in de verhouding welke er tusschen de abdij en het hospitaal bestond. Nu was het *xenodochium* een eigenlijk deel der kloostergebouwen, dan stond het nevens het klooster, dan weer, omgeven door de kloostergebouwen, op eene opene plaats, afgezonderd, doch met eigen bestuur, gelijk te Atrecht [2] en elders het geval was. Ja, de oudste xenodochiën hier te lande, waarvan de oorsprong niet met een of ander klooster te zamenhangt, en die ook later soms geheel onder wereldlijk bestuur kwamen, hadden toch aanvankelijk een geestelijk karakter, en stonden onder het uitsluitelijk opperbestuur van eenen bisschop,

[1] A. Wauters, *De l'orig. enz. des libertés communales. Preuves*, bl. XXIII.
[2] Proyart, t. a. p. (*Mém. de l'Académie d'Arras*, 1846), bl. 247, vlg.

gelijk bovengenoemd hospitaal van Marvis te Doornik, wat aan de VIIe, en dat van O.-L. Vrouw aldaar, welks ontstaan aan de IXe eeuw wordt toegeschreven [1]. Doch wij weten zeker, dat reeds vóór Karel den Groote de leeken deelnamen aan het bestuur, zoowel als aan den dienst der hospitalen. Dat zulke gedeeltelijke secularisatie in den geest lag van Karels staatkunde, en om diens wille door hem werd voorgestaan, hebben wij hierboven gezien.

Nu zegt de overlevering ons, dat in de VIIIe eeuw te Rome een bijzonder huis voor belgische reizigers bestond. Moge dit waar zijn of niet, in elk geval kan er toch niet bepaald worden of dit hospitaal geen geestelijk karakter had. Verder wordt ons medegedeeld, dat Karel de Groote te Roncevallen een hospitaal stichtte, op de plaats waar zijn neef Roeland was gesneuveld. Doch door wien deze stichting werd bediend en bestuurd, staat niet geschreven. Wij kunnen alleen, volgens Karels regeeringsstelsel, vermoeden, dat het Roncevaller hospitaal een militair en daardoor een burgerlijk karakter had, en versterkt, gelijk sommige kloosters, als vesting, tot afweer der vijanden op de grenzen van 't gewonnen land, moge gediend hebben. Overigens zien wij tot in de X^{e} eeuw in België nog geene voorbeelden van hospitalen geheel door leekenpersonen bestuurd en bediend.

Te Chiny werd wel in dien tijd op de bouwvallen van een heidenschen tempel een hospitaal gebouwd [2]; het S. Nicolaas hospitaal te Bossu wordt wel aan 't einde der X^{e} eeuw toegeschreven, en volgens Sanderus zou reeds in 't begin dezer eeuw een wel georganiseerd leprozenhuis te Brugge bestaan hebben; doch, wat daar ook van waar zij, zoo veel is alleen zeker, dat hierbij nog niet aan wereldlijk bestuur kan worden gedacht, en deze inrichtingen in elk geval een halfkloosterlijk aanzien hadden, gelijk de hospitalen, zelfs in later tijd, dikwijls genoeg in de oorkonden « conventen » worden genoemd.

[1] Delannoy, *Not. hist. des div. hospices de l. v. d. Tournay,* 43 en 11. — Vergelijk nog Staatsarchief, *Ch. des comptes,* n° 46654, D. 116.

[2] Jeantin, *Les Chron. de l'Ardenne,* enz, II, bl. 581.

Wij merken hierbij alleen nog aan, dat het verkeer van leeken in de kloosters geene uitzondering was. Uit vele oorkonden kan men toonen dat sommige personen zich in de kloosters als eenvoudige kostgangers lieten opnemen [1], en dat burgerkinderen aldaar verpleging vonden. Nu lag het voor de hand dat dergelijke personen menigmaal tot den dienst van het kloosterhospitaal werden gebruikt.

De wijze van grondvesting eens hospitaals gaf daarbij nog aanleiding dat het geestelijk niet altijd wel van het wereldlijk karakter kon worden onderscheiden. Er bestond in deze eeuwen nog geen scherp geteekend verschil tusschen het klooster- en het wereldlijk hospitaal. Zij smolten in één, gelijk de geest dier tijden het medebracht. Alleen kunnen wij bewijzen, dat zelfs tot in de XIV[e] eeuw toe, hospitalen van wereldlijken of burgerlijken oorsprong in enkele gevallen nog, zoowel *in temporalibus* als *in spiritualibus*, van den bisschop als bestuurder afhingen [2].

Wij hebben hierboven gezien waarom de laatste helft der X[e] en de eerste vijftig, zestig jaren der XI[e] eeuw, voor de liefdadigheidsgestichten een ongelukkig tijdperk waren. Na dien tijd vertoonde zich in België, wat door bisschop Dupanloup terecht « une explosion de charité » genoemd wordt [3].

Van de uitbreiding der kloosterhospitalen vinden wij merkwaardige voorbeelden te Lobbes, S. Truiden, S. Hubertus [4], S. Gilles te Luik [5], enz. Bovendien hadden de monniken van S. Hubertus reeds sedert Godfried van Bullioen hun klooster en *xenodochium* te Bullioen [6]. Marche en Hamipré verheugden zich in dergelijke stichtingen. Geraartsbergen, Dendermonde en eene menigte andere steden en dorpen boden aan bedevaarders en

[1] Piot, *Cartulaire de S. Trond*, I, n° CCXXXIV, bl. 277. — Verg. nog I, n° CLVII, bl. 191.
[2] Thomassin, *Vetus et nov. eccl. Discipl.* 1706. Tom. I, Lib. II, hfst. 91, n° 5, bl. 25. — Verg. hfst. 89 en 93, *passim*.
[3] De Decker, *Rapport*. Bull. de l'Acad., 2° S., XLIX, n° 4, April 1880.
[4] Robaulx de Soumoy, *Chron. de l'ab. de S. Hub. ou Cantatorium*, bl. 97, § 72.
[5] Ernst, *Tableau ... des suffragans de Liège*, bl. 293, vlg.
[6] G.-F. Prat, *Hist. d'Arlon*, enz., II, 575.

andere arme reizigers verkwikking en verpleging aan binnen hunne kloostermuren[1].

Doch wij moeten ons nu bijzonder bezighouden met zulke liefdegestichten die, hetzij door geestelijken of leeken gegrond, bepaaldelijk een onafhankelijk bestaan vertoonen, want dezen stegen in dit tijdperk bij tientallen als uit den grond.

Zoo was het hospitaal van Looz, in 1060 gesticht, bepaald van burgerlijken oorsprong[2], zoo ook het S.-Antonius hospitaal te Maire, bij Doornik, aanvankelijk voor lijders aan 't S.-Antonies vuur, later voor gezonde reizigers bestemd[3], en omtrent 1088 gesticht.

Niet minder beroemd is de lazarij van Messinen, bij Yperen, in 1060 door Boudewijn van Rijssel gesticht[4]. Ook Valencijns lazarij dagteekent, zegt men, van de XI[e] eeuw[5]. Maar boven alles schittert nu reeds die van Mont Cornillon, bij Luik[6], op wier geschiedenis wij nog menigmaal zullen terugkomen.

§ 2. Doch laat ons in een geregeld overzicht de opkomst der liefdegestichten van dit tijdperk beschouwen, en met Brabant beginnen.

Te Brussel ontstonden verschillige hospitalen in 't begin der XII[e] eeuw : dat der H. Maagd en de Apostelen (1125) schijnt het oudste te zijn[7]; daarop volgen, dat van S. Nicolaas (1129), van S. Jan-op-den-Poel (1131)[8], alsmede de lazarij van S. Pieter[9], of 't leprozenhuis.

[1] De Portemont, *Recherch. hist. s. l. v. d. Grammont*, II, 274, vlg. — Verg *Pièces just.*, LVI. — Verder Clemens Wytsema, *Not. hist. s. l. v. d. Termonde*, bl. 13. — Vervolgens Bertholet, *Hist. du Luxembourg*, III, bl. 116.

[2] *Bull. de la Soc. Arch. de Liège*, 1872, XI, 233.

[3] De Lannoy, *Not. hist. des div. hôp. de Tournay*, bl. 100, vlg.

[4] Martene et Durand, *Thes. Anecd.*, III, 382. – Bouquet, *Recueil*, XI, 390.

[5] *Messager*, 1864, bl. 73.

[6] Henaux, *Hist. du pays de Liège*, 3[e] uitg., D. I, 294, vlgg. — Ernst, *Suffragans ... de Liège*, 299, vlgg. — Foullon, *Hist. Leod.*, I, 1, 285.

[7] Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, I, 33; III, 225, vlg.

[8] Miræus, *Dipl.*, I, 94, vlg.; IV, 716. — Volgens A Wauters dagt. dit hosp. van 1195 (verg. op bl. 77 noot [1]), III, 79.

[9] T. z. p., III, 429.

Hierbij valt op te merken, dat het gasthuis van S. Jan-op-den-Poel oorspronkelijk den naam van « hospitaal van den heiligen Geest » droeg, en het dien eerst omtrent 1200 met den eerstgenoemden titel verwisselde. Dit wordt duidelijk uitgesproken in een diploom van Hertog Hendrik I van Lotharingen, welke in 1204 groote bezittingen aan het gasthuis schonk, waardoor hij als de grondlegger daarvan werd beschouwd [1].

Overigens pleit de naam van « heiligen Geest » zelf voor de oudheid van het gesticht. In de eerste middeleeuwen werden in westelijk Europa de gasthuizen in den regel onder de bescherming van den heiligen Geest gesteld, dien men als bijzonderen patroon der armen betrachtte.

Gelijk men zich God den Vader vooral als rechter, God den Zoon als verzoener voorstelde, zoo noemde men den heiligen Geest « de minne Gods, » die hemel en aarde vervult, en tot de werken van barmhertigheid opwekt [2]. Langzamerhand behield men dien naam uitsluitelijk voor de algemeene of parochiale armenkassen, vooral na de stichting van het beroemde broederschap « van den heiligen Geest, » waarover hieronder zal worden gesproken.

Er bestaat ook grond om aan de lazarij bij Brussel eene hoogere oudheid dan de hierboven aangegevene toe te schrijven.

Wij lezen namelijk in de oorkonde betrekkelijk dit gesticht, dat Hendrik I van Lotharingen in 't jaar 1201 [3] aan 't leprozenhuis eene kapel schonk, die reeds vroeger de kapel der melaatschen was. Hier wordt dus van eene inrichting gesproken welke te gronde was gegaan. Evenwel is het niet denkbaar dat een ziekenhuis voor lazarussen in de XIIe eeuw afgebroken, of tot ander doel ingericht zij. — Men moet zich de zaak aldus voorstellen.

De lazarussen, welke in de XIIe en nog vroegere eeuwen bij Brussel verstrooid, in armoedige hutten woonden, bezaten eene bijzondere kapel voor

[1] Verg. J.-F. Van der Rest, *Aperçu hist. sur les établ. de bienf. de l. v. d. Bruxelles*, 19, vlgg. — Staatsarchief, *Ch. des comptes, gr. registre*, f° 561.

[2] Zie Hoffmann, *Volkslieder*, 61, 230. — Hölscher, *Geistl. Lieder*, 1854, bl. 4, aangehd. door Moll, *Kerkgeschied. vóór de hervorming*, II, 4, 86.

[3] Henne et Wauters, t. a. p., III, 298.

hunne godsdienstoefeningen. Deze kapel kreeg door den tijd, volgens Hendriks eigen getuigenis, eene andere bestemming en werd door den vorst aan de melaatschen teruggegeven. Wel wordt nu geen « S.-Pietershuis der lazarussen » vóór de XIIIe eeuw vermeld, maar het bestaan van leprozen, lang vóór dien tijd, is onbetwijfelbaar. Eene kapel voor leprozen, zonder bepaald gebouw waartoe zij behoort, vinden wij ook in de geschiedenis der *Grands malades* van Namen; een dergelijk voorbeeld biedt ons nog de stichting der kapel van 't « pottebakkers gasthuis » te Brugge, en de *Capella infirmorum* bij Bergen in Henegouwen, waarop wij terugkomen.

Dergelijke grond moet er gezocht worden waarom de overlevering het leprozenhuis van Kamerijk aan 't jaar 1064 [1] toeschrijft, en het « Maria Magdelena » gesticht, te Brugge, zelfs aan 1012 [2]. Te Mechelen bestond in 1198, volgens Van Gistel [3], het gasthuis van Pitzemburg. Doch in Vlaanderen en Henegouwen vinden wij van het begin der XIIe eeuw gestichten, waarvan het jaartaal der gronding met meer zekerheid kan aangegeven worden. Over het *hospitale sacrum* te Leuven, wat in 1080 gesticht zou zijn, spreken wij nader.

Zonder twijfel was het gasthuis Wittocx, tegenover de S.-Nicolaaskerk te Gent, in 't begin der XIIe eeuw gebouwd en in 1179 verwoest. Het was een *xenodochium* gelijk andere gasthuizen. Niet anders was het gesteld met het hospitaal « aan den voet van den koornberg » (*Mons Blandinium* [4]) aan gene zijde der Lye, waaraan Philips van Vlaanderen en Boudewijn van Constantinopel buitengewone weldaden bewezen [5]. « Clusa » en « Biloca » was het geheeten. De laatste naam schijnt de plaatsverandering aan te duiden die het gasthuis onderging, toen de predikheeren zich te Gent kwamen vestigen.

Dat Gent in 't jaar 1147 ook een zelfstandig gebouw voor melaatschen bezat, kan met zekerheid worden gezegd. Volgens Gramaye had het toen

[1] Lecouvet, *Messager*, 1855, bl. 10.
[2] T. z. p. Verg Gramaye, *Fl.*, 44, a°. 1035.
[3] *Ant. Fl. Occ.*, I, 77.
[4] Bland = bled = koorn, graan.
[5] Mir., III, 68. — Verg. v. d. Meersch, t. a. p., bl. 124, vlg.

reeds een geregeld bestuur, uit burgers der gemeente en vijf schepenen bestaande.

Dezelfde schrijver verhaalt ook dat de lazarij te Brugge reeds in 1160 bestond, en wij voor ons twijfelen daaraan niet. Gent en Brugge waren, zooals men weet, in de helft der XI[e] eeuw reeds wel ingerichte steden [1].

Ja, het leprozenhuis had reeds in 1188 zijne uitgewerkte statuten, voor het innerlijk beheer en den dienst.

Menigmaal herbergden ook de graven op hunne kasteelen de arme reizigers in bijzonder daartoe ingerichte lokalen. Zulk een grafelijk hospitaal had ook Gent reeds in de XII[e] eeuw.

Het beroemde hospitaal van Iperen dagteekent van 't jaar 1117, en schijnt, als uitzondering op den regel, van den aanvang af zieke personen opgenomen te hebben. Men beweert zelfs dat in 't gasthuis van Kamerijk, in 't volgende jaar (1118) gesticht, oude vrouwen verpleegd werden, of dat het ten minste door weduwen bediend werd [2]. Voorzeker ware dit een geval waarvan in België geen tweede voorbeeld bestaat.

Het is niet te verwonderen, dat in dezen algemeenen bloei, Doornik, een aloud middelpunt van liefdadigheid, in de XII[e] eeuw niet achter bleef. Wij zien aldaar allerlei rijke geschenken aan 't gasthuis van O.-L. Vrouw, door bisschoppen en kanunniken gedaan; hetgeen echter niet belette dat Innocentius II, in zijne bevestigingsbul, van 't jaar 1139, het medebestuur van achtbare burgers der stad aanbeval. Het gasthuis breidde zich zoo spoedig uit, dat weldra eenige zieken daarin konden opgenomen worden. Ook kregen de leprozen, in de helft dezer eeuw, hunne kapel en begraafplaats; doch hun verblijf in den omtrek van Doornik, is, door de weldaden van bisschop Radboud II, reeds van de XI[e] eeuw af bekend.

Eindelijk vermelden wij hierbij nog het ontstaan van eene *carité du S. Esprit*, te Doornik, omtrent 1187 door Philips August in 't leven geroepen, en ook wel bekend onder den naam van « Caritas » of « Hospitale Sancti Christophori » [3]. Dit is het oudste voorbeeld van dien aard wat in

[1] A. Wauters, *Les Libertés communales*, I, 277, vlg.
[2] Gramaye, *Ant. Fl. Or.*, bl. 13, § XI, n° 1118.
[3] De Lannoy, t. a. p., bl. 114, vlg.

de belgische jaarboeken voorkomt. Het bestuur werd door den koning aan zeven burgers, waaronder twee schepenen, opgedragen.

Bergen in Henegouwen bleef bij Doornik niet achter in deze eeuw. Wij vinden hier O.-L. Vrouw van Jean Canart, en S.-Nicolaas van de XII[e] eeuw; terwijl de « Twaalf Apostelen » zelfs aan den karolingischen tijd worden toegeschreven [1]. In elk geval kwam de « tafel van den heiligen Geest » of *les communs pauvres* te Bergen vóór 1200 in stand, en behoort aldus tot de eersten die in België in 't leven werden geroepen. Ook te Chimay werd reeds vóór de helft der XII[e] eeuw een gasthuis gesticht.

Met niet minder voldoening weidt de blik des geschiedschrijvers op de provincie en de stad Luik, wanneer hij naar groote uitdrukkingen van liefdadigheid in de XII[e] eeuw omziet. Wij vinden hier reeds in den aanvang der eeuw het gasthuis van S. Christophorus (of later genoemd *des Coquins*), wat waarschijnlijk voor gebrekkelijke personen in 't leven was geroepen; en dat van S. Mattheus « ter ketene » voor armen in 't algemeen. Beide deze huizen hadden een geestelijk karakter; zij waren door geestelijken gesticht.

Het hospitaal van S. Christophorus hing, met meer andere gasthuizen, af van de abdij van S. Laurentius, op wier grond het was gebouwd. De abt had over die gasthuizen het oppertoezicht, en bevestigde de « broeders en zusters » ter bediening van het huis, door de leden der congregatie gekozen.

Het huis « ter ketene » was nog meer onmiddelijk afhankelijk van geestelijk opzicht, want het was binnen de omheining der abdij van S. Lambertus opgericht, en weldra door reguliere kanunniken bestierd [3].

Bij deze gelegenheid willen wij nog de stichting van een dergelijk kloosterhospitaal door den abt van S. Medardus bij Doornik of S. Nicolaas-ter-Weyde in 1154 gedenken.

Het gasthuis was zoozeer met het bestuur van 't klooster ineengesmolten, dat de monniken, in tijd van nood, de inkomsten van 't hospitaal tot

[2] Théod. Le Jeune, *Monographies du Hainaut*, I, 52.

[3] Zie een schenkingsbrief van Alard, heer van Chimay, aan de abdij van S. Nicasius te Reims, bij Mir., III, 668.

[1] Ernst, *Les suffragans ... de Liège*. bl. 214, vlgg. en bl. 297, vlgg.

eigen gebruik mochten aanwenden[1]. De bediening was echter aan een paar geestelijke broeders en leekenzusters opgedragen.

Verder vermelden wij nog dat reeds in het begin der XII[e] eeuw aan het kloostergasthuis van Lobbes de bijzondere vrijheid werd gegeven allerlei soort van reizende kooplieden op te nemen, hetgeen doet veronderstellen, dat ondanks de ontwikkeling der xenodochiën in 't algemeen, de overvloed van hulpbehoevenden altoos nog, door 't toenemen der bevolking, de middelen ter ondersteuning te boven ging.

Daarom lezen wij dan ook, dat de nieuw gegronde orde van Citeaux[2], in deze eeuw, eene buitengewone gastvrijheid en liefdadigheid betoonde en aldus de voorschriften van H. Benedictus handhaafde[3].

Na de hervorming der benediktijnen-kloosters, in de X[e] eeuw, waarvan wij hierboven spraken, was de gestrengheid van leven en plichtvervulling opnieuw gezonken.

Vooral de gastvrijheid werd geschonden. Vele abten misbruikten het kloostergoed. Het geld wat voor arme reizigers was bestemd werd aan feestmalen uitgegeven. Petrus de Eerwaardige, de beroemdste abt van Cluny[4], in den aanvang der XII[e] eeuw, verhief daarover in zijne brieven de bitterste klachten[5]. Deswege deden de Cisterciënsers pogingen om de regelen van H. Benedictus in eenen nieuwen vorm te brengen. Werkelijk nam de zorg voor de behoeftigen hierdoor weder toe[6]. De *Charta charitatis*, die de nieuwe regeling bevatte, werd door H. Bernard in niet minder dan 167 door den beroemden prediker gestichte kloosters ingevoerd. De invloed daarvan kon niet uitblijven, al was het alweder niet voor buitengewoon langen tijd.

[1] J. Vos, *L'abb. de S. Médard*, enz., 1879, bl. 55. — Verg. hierboven, Atrecht, op bl. 73.

[2] D'Arbois de Jubainville, *Études sur l'ét. int. des abb. cisterc. aux XII[e] et XIII[e] ss.*, Paris, 1858, bk. II, hfst. X en XI, bl. 214, vlgg.

[3] Daris, *Cart. de la comm. de Loos*, II, 213, n[os] III, IV. — Adr. Heylen, *Hist. verh. over de Kempen*, bl. 32, vlgg.

[4] Zie hierboven, bl. 53.

[5] *Monum.*, X, 415, a°. 1197.

[6] R.-C.-H. Römer, *De Kloosters in Nederland*, bl. 55, en Miraeus, *Orig. monast.*, Bk. IV, bl. 106, door R. aangehaald.



Wanneer wij nu nog opmerken, dat, gelijk in 't noorden van 't tegenwoordige Frankrijk, zoo zelfs tot aan de Pyreneeën[1] zich de invloed der belgische liefdadigheid en gastvrijheid deed gelden, en dat zulke voorbeelden ook bij onze noordelijke stamgenooten trokken[2], zij, die, in de XIIIe eeuw, nog « de rude Friezen » genoemd werden, dan kunnen wij, het veld der algemeenheden verlatende, in de bijzonderheden treden, om vervolgens over te stappen tot de liefdegestichten der XIIIe eeuw.

§ 3. Wij zien uit deze reeks van voorbeelden van de XIIe en nog vroegere eeuwen, dat vele kloosters, in een of ander deel van den bouw, niet alleen bedevaarders, maar ook zieken opnamen. De broeders welke daarbij den dienst verrichtten waren menigmaal (zoo bij voorbeeld in S.-Christoffel, te Luik) verplicht de huisarmen te bezoeken. Aan de zusters was dit echter voor mannelijke armen verboden.

In de burger-gasthuizen of eigenlijke *hospitalia* was dit anders. Gelijk gezegd is, waren dit, op de leprozenhuizen, en wellicht enkele andere uitzonderingen na, uitsluitend verblijfplaatsen voor doortrekkende personen.

Groote schrijvers, gelijk Thomassin en Muratori, beproefden te vergeefs iets anders omtrent den werkkring der gasthuizen met zekerheid te bepalen[3].

In de eerste middeleeuwen zoeken wij ook in België te vergeefs naar eigenlijke ziekenhuizen of nosocomiën, gelijk er in 't Oosten eenige bestonden[4]. In het testament van H. Remigius worden velerlei liefdegestichten, maar, als gezegd is, geene nosocomiën genoemd. De arme reizigers werden veeleer als hulpbehoevenden aanzien dan de kranken. Wat is nu hiervan de oorzaak?

Waarom werden in het O.-L.-Vrouwenhospitaal te Doornik eerst een

[1] *La Flandre*, D. VI, 299, 427.
[2] Kemman, *De Krankenverpleging*, aang. door Moll, *Kerkges.*, enz., II, st. 4, bl. 249.
[3] Thomassin, *De vet. et nov. disc. eccl.*, 529. — Muratori, *Scrptt. Rer. Ital.* Milaan, 1740, III, bl. 592.
[4] Zelfs vindt men te Alexandrië in 610 huizen voor kraamvrouwen, door bissch. Joannes *hospitalarius* gebouwd. Baronius, *Ann. eccl.* a° 610.

paar honderd jaren na de stichting zieken opgenomen? Waarom vonden arme kranken in het gasthuis van S.-Jan-op-den-Poel, te Brussel, eerst sedert 1211 eene toevlucht, terwijl wij van de andere zijde zien, dat zelfs somtijds gegoede, gezonde personen in de hospitalen werden opgenomen [1]?...

Het gedacht der oprichting van eene herberg, of gasthuis, waar arme reizigers één of tweemaal mochten overnachten, en zieken niet werden toegelaten, is zoo vreemd aan onze eeuw, dat wij, om dit wel te verstaan, een' blik op de ontwikkeling van het christendom in westelijk Europa moeten slaan.

De xenodochiën hadden van ouds een geestelijk karakter, dewijl van de eerste eeuwen des christendoms af, voetreizen in den regel voor eene uitdrukking van vroomheid werden gehouden, en de handelsbelangen met de bedevaarten ineen smolten.

De koophandel in 't groot werd of te scheep of op wagens gedreven. Uit de levensbeschrijving van S. Wilfrid van York, die in de VIIe eeuw Nederland bereisde [2], kan blijken, hoe levendig in die tijden reeds de verzending van koopwaren uit de engelsche havenplaatsen, naar Sluis, naar Utrecht, naar Wijk (*vicus*) aan de Canche (Quentowich) enz. was, en hoe nauwkeurig men tot in Italië, tot in Rome toe over de scheepvaart langs de westelijke kusten was ingelicht, dewijl daaraan dikwijls een tweede doel, namelijk dat der uitbreiding van 't christendom, was verbonden [3].

Deze kooplieden vonden gemakkelijk huisvesting in de havenplaatsen, op hunne eigene schepen, of in een of ander klooster.

Maar zij die in 't binnenland, midden in eene heidensche bevolking, in gezelschap van eene schaar arme leerlingen, het Evangelie gingen prediken; de kleinhandelaars, die om winst de plaatsen bezochten waar vele lieden te zamen stroomden [4]; de boetende pelgrims, die uit werkelijke vroomheid eene

[1] Muratori, t. a. p., bl. 553-606.

[2] Zie hierboven, bl. 52.

[3] P. Alberdingk Thijm, *H. Willibrordus*, enz., bl. 85.

[4] « ... Der durch Kaufschaz uz ist kommen, Mere danne durch der sele frommen; hij die meer uitwinstbejag dan uit vroomheid van ziel op reis is gegaan; » zooals Hugo van Trimberg in den *Renner* zegt.



bedevaart ondernamen — zij allen behoefden nachtverblijf, langs de eenzame wegen. Het graf van H. Martinus van Tours was, om slechts een enkel voorbeeld te noemen, reeds in den tijd van Clovis, een middenpunt waar duizenden te zamen liepen, en zij allen droegen den naam van « pelgrims », dat is *pelgerins, peregrini,* vreemdelingen, vreemde reizigers, die gastvrij moesten worden ontvangen.

Hoe verder zich nu het christendom uitbreidde, en hoe meer plaatsen er bekend werden, waar één of ander evangelieprediker door de heidenen verslagen was, of waar zijne overblijfselen berustten, des te talrijker werden de bedevaarten (bihte verte). Duizenden en duizenden van voetgangers bewogen zich, met een min of meer heilig doel, langs de hoofd-en zijwegen van Neustrië, langs den Rijn, naar zuidelijk Frankrijk, tot in Spanje toe; of togen naar Palestina, brachten hunne reisverhalen en eenige palmtakken « uit Abrahams hof te Jericho » op de kasteelen, en werden er als pelgrims onthaald.

De natuurlijke aanleg van sommige volken kwam aan deze vrome gewoonte te gemoet. Zoo zegt onder anderen Walafrid Strabo, in zijn Leven van S. Gallus : « De gewoonte van reizen is bij de Schotten (Ieren) eene tweede natuur [1]. » Nu kan men hier de woorden *perigrinandi consuetudo* wel vertalen door « de gewoonte van op reis », of « op pelgrimschap » te gaan; doch in de VIIe eeuw was reizen in den uitgebreidsten zin, zich verplaatsen met een of ander bijzonder of heilig doel; althans aan pleizier-reizen valt hier allerminst te denken.

H. Amandus, de apostel der Belgen, smeekte op het graf van S. Maarten om de kracht, zijn leven op reis (*in peregrinatione*), dat is in de prediking van 't Evangelie, door te brengen [2]. De zooeven genoemde S. Wilfrid van York uitte den zelfden wensch, toen hij verzocht was geworden zich te Lyon te komen vestigen [3].

Van Bonifacius wordt evenzeer verhaald, dat hij *itineris causa,* dat is

[1] Mabillon, *Acta SS. O. B.*, II, 256.
[2] Baudemundus, *Vita S. Am.* bij Ghesquière, IV, 247.
[3] Stephanus, *Vita S. Wilfr.* bij Mabillon, *Act. SS. sæc.*, IV, D. I, bl. 638.

om eene zendingsreize te doen, naar het vaste land kwam. Van de evangeliepredikers Egbert, de twee Ewalden, Werenfrid en vele anderen staat hetzelfde geboekt.

Genoeg; *peregrinare, in peregrinatione peregrinari,* en hoe die uitdrukkingen verder luiden, werd als eene heilige daad beschouwd. Eene *peregrinatio* was eene ascetische handeling, al werd daarvan ook misbruik gemaakt. Daarom hangen de oudste *xenodochia, hospitalia,* gasthuizen natuurlijk met het kerkelijk leven aaneen. Gastvrijheid en vroomheid werden, zoowel vóór als lange jaren na Karel den Groote, als uitdrukkingen voor dezelfde deugd gebezigd : het eerste kan zonder het tweede niet worden gedacht. De christelijke liefdadigheid vond vooral hare middenpunten in de xenodochiën, de vreemdelingenhuizen, de gasthuizen, de plaatsen waar men herbergde, de eigenlijke herbergen [1].

De uitdrukking gasthuis voor ziekenhuis is van veel lateren tijd [2].

In de kapitularen van Karel den Groote wordt de liefdadigheid jegens weezen en weduwen wel aanbevolen, doch van *nocosomia,* van bijzondere ziekenhuizen, wordt niet gesproken. Een voorbeeld van een vondelingenhuis uit dezen tijd vinden wij slechts te Milaan [3].

De zieken werden eensdeels in huis door hunne verwanten verpleegd, en daarbij dan dikwijls, door de nabijwonende kloosterlingen (bij voorbeeld te Luik, te S. Truyen, enz.) bezocht en bedeeld. In sommige kloosters vond men echter reeds in de IXe eeuw eene stelselmatige verpleging der zieken.

Ofschoon nu het treffelijkst voorbeeld waarvan de berichten tot ons gekomen zijn, niet dadelijk tot België behoort, willen wij toch niet nalaten het hier aan te halen, dewijl het den geest dier inrichtingen in 't algemeen

[1] Men kan hierbij nog vergelijken : Fodéré, *Essai hist. et mor. sur la pauv. des nations,* de stichtg. van S. Gervais, Trinité, S. Catherine, in de XIe eeuw, voor pelgrims. — Verg. Bensen, *Ein Hosp. im Mittelalt.* (Rothenburg a. d. Tauber), eene bedevaartsherberg, bl. 58.

[2] Zie hierboven, bl. 60. In 't Oosten werd van de andere zijde het woord νοσοκομεῖα soms ook voor pelgrimshuis gebezigd.

[3] Ratzinger, t. a. p., naar Muratori, t. a. p., III, 585. — Palladius, *Vita S. Chrysost.*, 1683, 4°, bl. 36.



zeer goed doet kennen. Wij bedoelen de verordeningen van abt Adalhard van Corbië [1].

De armen der rondom het klooster gelegen oorden, die tot werken ongeschikt waren geworden, zieken, gebrekkelijken, oude mannen en vrouwen, werden in het kloosterhospitaal opgenomen.

De monniken bezochten diegenen welke in de abdij geene plaats konden vinden.

Alle dagen moesten er aan 't gasthuis of *hospitale pauperum* twaalf broden gegeven worden, voor twaalf personen die aldaar overnachtten, en 's anderen morgens voor elk nog een half brood op reis.

Meldde zich een grooter getal armen aan de gasthuispoort, of kwamen er kinderen om herberg verzoeken, dan kon de *hospitalarius* het getal broden vermeerderen.

Wanneer er in tegendeel minder armen kwamen, dan gewoonlijk, zoo kon het overgebleven brood, voor eene buitengewone gelegenheid bewaard blijven, indien het niet te droog was geworden.

Ook de armen die niet overnachtten moesten met brood gespijsd worden. Elke behoeftige kreeg daarbij een paar bekers bier en elke geestelijke reiziger (wiens voeten bovendien door de broeders gewasschen werden) kreeg één beker vol.

Wat er elken dag van het bier overbleef mocht de gasthuismeester naar believen onder de zieken verdeelen.

Over den wijn mocht alleen de prior beschikken en dien uitdeelen naar mate hij dit voor de zieken noodig vond.

Voor reizigers die van afgelegen bisdommen kwamen mocht op bovenstaande regels eene uitzondering worden gemaakt.

Ook werden de armen nog met spek, groente, kaas, die altoos in overvloed moest voorhanden zijn, gespijsd, en zelfs menigmaal op kosten der abdij gekleed (hfst. 8).

Verder was bepaald dat er altoos twee vaste leeken-geneesheeren voor de zieken in de abdij moesten wonen.

[1] Guérard, *Polyptique de l'abbé Irminon,* D. II, *passim.*

Aan de kloosterpoort werden, behalve de gewone almoezen, den armen nog bed-dekens, potten en pannen, de oude kleederen en schoenen der kloosterbroeders en hout tot brand uitgereikt (hfst. 3, 4, 5, enz.).

Tien opzichters *cellerarii* of *hospitalarii*, behalve de overige dienaren hadden de verpleging der armen te bezorgen.

Gelijk elders was 't ook hier den kloosterbroeders verboden 's morgens en 's avonds bij hun opstaan en slapen gaan onnoodig gerucht te maken; in de eerste plaats opdat de zieken daardoor niet zouden worden gestoord. Want ofschoon in vele abdijen het ziekenkwartier van de overige deelen des bouws gescheiden was, bevonden zich een aantal gezonde broeders in de slaapplaats (*dormitorium*) der gasten.

Het zou ons te ver afleiden wilden wij de bijzonderheden van 't toebereiden der spijzen voor de behoeftigen en zieken beschrijven. Als voorbeeld zij genoeg op te merken, dat de abt Adelard aan de behandeling van 't spek alleen (« aliter bene esse non potest ») een half hoofdstuk besteedt (n° XI).

De oudste voorbeelden van verpleging van zieken in burgerlijke gasthuizen vinden wij in de XIIe eeuw, in de oude deelen van Vlaanderen, te Kamerijk, te Atrecht [1], en, gelijk gezegd is, wellicht te Iperen. Maar het zoude nog lang duren alvorens de hospitalen algemeen ziekenhuizen werden. Het woord *siech-haus* of *siechen-haus* moet in de XIIe eeuw nog niet eens met *nosocium* gelijk gesteld worden, want het werd gebezigd voor eene verblijfplaats niet van zieken, maar van gebrekkelijken [2]. Het is dan ook onjuist, met Muratori, in algemeene vormen te zeggen, dat het woord *xenodochium* een toevluchtsoord voor alle soort van hulpbehoevenden beduidt [3].

De eigenlijke zieken, die algemeene deelneming verwekten, de zieken bij uitnemendheid, waren, wij herhalen het, de leprozen, de melaatschen. Daarvoor ontstonden nu overal huizen, die dan ook veelal den naam van « Ter-Ziecken » ontvingen.

[1] Proyard, in de *Mémoires de l'Acad. d'Arras*, 1846, 259, vlg.
[2] K. Haeser, *Geschichte der Chr. Krankenpflege*, bl. 21, noot 64.
[3] *Scriptt. R. It.*, III, 592, uitg. Mil., a° 1740.

Men richtte voor de leprozen des te liever bijzondere woningen op, dewijl in de middeleeuwen deze ziekte door een groot deel des volks als besmettelijk werd beschouwd. Men achtte het dus in vele gevallen noodig de lazarussen af te zonderen van het overige menschdom; doch dit vooroordeel was ook weder niet algemeen. Hierdoor, zoowel als door de liefderijke behandeling die hun ten deel viel, was in de XIIIe, XIVe en XVe eeuw het lot der melaatschen niet zoo afgrijselijk als eene medelijdende verbeelding, of wel de afkeer van de instellingen der middeleeuwen zich dit pleegt voor te stellen. Wij zullen zien.

VII

§ 1. De toestand der XIIe eeuw verder afgeschilderd door de geschiedenis der hospitalen van Doornik, Brussel, Nijffels. — § 2. De oudste reglementen, van Brugge, Mont-Cornillon, Fosses. — § 3. Opkomst der geestelijke ridderorden, en haar verval. — § 4. Andere broederschappen : de Bogarden, de broeders van den heiligen Geest. Schepping der tafels van den H. Geest.

§ I. Uit het voorafgaand overzicht van de ontwikkeling der gestichten van liefdadigheid gedurende de XIIe eeuw kunnen wij het besluit trekken, dat in de Xe en de XIe eeuw een veel grooter aantal dergelijke inrichtingen gegrond zijn dan ons de geschiedenis mededeelt.

Niet alleen kunnen wij gerust veronderstellen dat het voorbeeld door het Oosten en Italië gegeven, de velerlei gasthuizen in Spanje, door de Mahomedanen, zoowel als door de christenen gesticht, en de uitbreiding der hospitalen in Frankrijk noodzakelijk op ons land moesten terugwerken, maar ook de natuurlijke drift der bevolking tot ondersteuning van behoeftige natuurgenooten, en zelfs de gronding van velerlei onbekend gebleven gestichten, wordt ons door de aloude belgische jaarboeken en levensbeschrijvingen uitdrukkelijk vermeld.

De politische en andere omstandigheden waarin het land verkeerde waren aanleiding dat de oudste gronding veler hospitalen, buiten die der kloosters, in 't duister is gebleven. Rijke dotatiën ontbraken dikwijls daaraan. Hun oorsprong lag (zelfs nog in de XIIIe eeuw) soms in een klein houten burgerwoningske, waarvan het bestaan alleen den passanten bekend was.

Zoowel van de XIe, als van de XIIe eeuw kennen wij een aantal oorkonden, waaruit het aloude bestaan eener menigte hospitalen blijkt, van wier oorsprong wij niets weten.

Om deze bewering te bestatigen, willen wij enkele dier stukken nader beschouwen, en beginnen met den brief door paus Innocentius II (1130-

1143) ten voordeele eener reorganisatie van 't hierboven reeds genoemde hospitaal Marvis, te Doornik geschreven, die duidelijk de overlevering der hooge oudheid van dit gesticht bevestigt.

Dit hospitaal stond in 1126 onder geestelijk bestuur[1]. Bisschop Simon van Doornik stelde, op verzoek van den deken des kapittels, Goterus of Waltherus, dezen tot prebendier of levenslange beneficiaat van 't hospitaal aan. Hij zou door het kapittel, naar believen, mogen afgezet, en in zijne plaats een andere *hospitalarius,* priester der hoofdkerk, mogen aangesteld worden. Maar de bisschop hield zich zelven of zijnen opvolger de goedkeuring en bevestiging des gekozenen voor, zonder dat daaruit verdere moeilijkheden of kosten zouden mogen ontspruiten (*sine ulla exactione sive contradictione.*)

Doch Walter was met de hem toegekende rechten niet voldaan. Weldra bleek het dat hij, behalve zijne prebende, nog andere voordeelen uit het hospitaal trok. Men klaagde hem te Rome aan. Het gevolg daarvan was het bevel van Innocentius II dat Walter zich met zijne prebende moest tevreden stellen, of dat hij anders door het kapittel zou afgezet worden. De voornaamste heeren van Doornik zouden dan met de kanunniken bijeen komen om eenen anderen bestuurder, ditmaal uit den leekenstand te kiezen, welke nevens Walter aangesteld, het wereldlijk bestuur des hospitaals op zich moest nemen. In eene andere oorkonde, van het jaar 1138, aan den toenmaligen bestuurder (*administrator*) van 't hospitaal, den kanunnik Gerardus gericht, neemt Innocentius II het hospitaal onder zijne bescherming, en bevestigt de geschenken, welke eraan zijn gedaan. Bij deze gelegenheid herinnert de paus aan de plichten, die aan het ambt van *hospitalarius* verbonden zijn en die bovengenoemde Walter op zich nam. De paus scherpt den nieuwen *prebendarius* weder in, dat hij zich als bestuurder tevreden moet stellen met zijne prebende (*de prebenda sibi necessaria providebit*) en zorg moet dragen, dat het huis, door gebrekkig bestuur, niet in wanorde gerake.

Uit alle genoemde beschikkingen blijkt dat dit gasthuis in de XII[e] eeuw

[1] Miræus, II, 965, 966. — A. Wauters, *Libertés communales,* II, 621.

reeds van hooge oudheid was. De bisschop doet afstand van een deel zijns invloeds. De bestuurder veroorlooft zich het armengoed aan te grijpen.

De paus verandert het geestelijk in een half-wereldlijk bestuur; dit alles geschiedde eerst in gasthuizen welke sedert lang geregeld, vermogend en befaamd waren.

Het bestuur door Innocentius ingesteld scheen met wijsheid, en naar den geest des tijds gekozen. De *spiritualia* bleven eenen kanunnik toevertrouwd. Wij vinden als zoodanig eenen bestuurder in 1228 genoemd [1]. De bisschop van Doornik behield het oppertoezicht [2]. Statuten van dit huis zijn er niet tot ons gekomen.

Eenen dergelijken maatregel als de genoemde nam Paus Innocentius II, in het jaar 1131 ten opzichte van het gasthuis van St-Jan-op-den-Poel, te Brussel, alwaar oneenigheid ontstaan was over het bestuur.

Innocentius liet de zaak onderzoeken en verklaarde dat het hospitaal recht had als burgerlijke stichting behandeld te worden, daar het uitsluitelijk gegrond was van het geld der geloovigen [3].

Het kapittel der S.-Gudulakerk liet echter de zaak daarbij niet rusten. Na Innocentius' dood, benevens die van eenige andere pausen, wendde het zich opnieuw naar Rome, aan paus Alexander III, ten einde deze het kapittel in het bezit van S.-Jans-gasthuis, benevens nog twee andere hospitalen, waarschijnlijk dat van Maria en de twaalf apostelen, en dat van S. Nicolaas bevestige of herstelle.

Het gasthuis van de H. Maagd en de twaalf apostelen bij S.-Gudula, was door eene dame (*matrona*) [4] Rikilde genaamd, gesticht, en door graaf Godfried met den baard bevestigd. Rikilde had namelijk een stuk gronds aan den pastoor, kanunnik Albert afgestaan, waarop deze voor eigen rekening het gasthuis bouwde. Vele leeken hadden het voortdurend met hunne giften ondersteund.

Een zekere Fulbert, welke zich « leeraar van den christelijken godsdienst » noemt, was in 1130 daarvan de bestuurder. Hij vermeerderde de

[1] Descamps, *Notice sur Walter de Marvis*, bl. 87, § B.
[2] Delannoy, *Les hospices de Tournay*, 47, vlgg.
[3] Mir., I, 94.
[4] Mir., I, 177.

inkomsten van het gasthuis, zoowel door eigen geschenken als door het terugwinnen van goederen die oorspronkelijk aan het hospitaal hadden behoord, maar door gebrekkig bestuur verloren waren gegaan.

Zoo was bijvoorbeeld de opbrengst van een altaar te Etterbeek in ongerechte handen gekomen. Welnu, Fulbert herkocht, door eenen grooten voorraad koren, de vervreemde inkomsten, en bracht dit geld, met verlof van bisschop Burchhard van Kamerijk, op het gasthuis terug.

Op eene dergelijke wijs had hij ook van 't grafelijk huis groote giften verkregen. Geen wonder dus, dat de overige stichters en weldoeners van het gasthuis Fulbert zochten te bewegen zijn voorloopig bestuur niet op te geven, maar op dezen post te volharden. Bisschop Burchard wekte hem mede (*exhortatione*) daartoe op, graaf Godfried met den baard eindelijk gaf hem daartoe het bevel (*praeceptum*). Des graven eigen zonen, vervolgens twee kapelanen, waarschijnlijk met de geestelijke zorg belast, ten derde Leoninus Franco, die zich *castellanus* noemt, alsmede nog elf andere mannen (waaronder één tot de Bogarden behoorende (*de Bigardis*), en één die zich *picerna* betitelt), eindelijk drie schepenen van Brussel, onderteekenden het grafelijk diploom, waardoor het gasthuis op nieuw bevestigd en Fulbertus in zijn ambt gehandhaafd werd.

Wij hebben hier dus met geene proefneming, maar met eene plechtige, grootsche handeling te doen; met de schepping van een gasthuis, waarin het wereldlijk gezag wel is waar den toon aan gaf, doch aan het geestelijk de hand reikte.

Bisschop Burchard richtte, van zijnen kant aan de kerk een klein gasthuis in, op geheel geestelijken voet.

Van het derde gasthuis kent men nog minder den oorsprong. Men weet alleen dat het in 1129 nog van kleinen omvang was. Het werd toenmaals door bisschop Burchard met de inkomsten van een altaar te Wesembeke begiftigd [1]. Dit S.-Nicolaas-gasthuis verloor langzamerhand zijne bestemming en bleef alleen eene woning voor personen welke in een kleurloos kleed uit- en ingingen en door handel in hunne benoodigdheden voorzagen.

[1] Mir., I, 684.

Van deze drie hospitalen nu verlangde het kapittel van S.-Gudula in 1174, door paus Alexander in 't bezit te komen of terug te komen.

Alexander III, welke van de andere zijde aan den leekenstand, bijvoorbeeld in zake van onderwijs, buitengewone rechten toestond [1], erkende hier de eischen van het kapittel als gegrond, en besliste dat daaraan het recht toekwam het oppertoezicht der genoemde hospitalen te handhaven [2]. De paus stelde bij deze gelegenheid in 't licht, dat leeken niet als rechters over geestelijke personen konden optreden.

Het oorspronkelijk geestelijk karakter van 't S.-Nikolaas-gasthuis is onbetwijfelbaar, want Burchard had zijne geschenken aan 't kapittel van S.-Gudula, als bestuurder daarvan, gericht.

Fulbertus, de hersteller van 't gasthuis der H. Maagd en de twaalf apostelen, schijnt geen priester geweest te zijn, en zijne aanstelling, ondanks de goedkeuring van den bisschop, aan 't kapittel te hebben misvallen, want het gesticht had sedert dien tijd een half-wereldlijk karakter gekregen.

S. Jan-op-den-Poel eindelijk was door Innocentius II als eene burgerlijke stichting erkend.

Paus Alexander noemt nu die gasthuizen wel niet uitdrukkelijk; doch men kende te Brussel in 1174 geene andere hospitalen van eenigen naam, des te minder, dewijl het leprozenhuis S.-Pieter in 's pausen brief afzonderlijk wordt vermeld.

Verder willen wij hier nog de opmerking aan toevoegen, dat, ofschoon in de genoemde voorbeelden de ontwikkeling van den burgerstand bij de reorganisatie der gasthuizen zich duidelijk vertoont, er ook gevallen voorkomen, waarin een gasthuis, door eenen persoon van den leekenstand gegrond, en aan geestelijke handen toevertrouwd, gereorganiseerd wordt, zonder dat de invloed der geestelijke macht er afneemt, of het wereldlijk bestuur zich in de reorganisatie mengt.

Zoo bijvoorbeeld het hospitaal Grathem bij Loos, wat door gravin Agnes van Loos in 1174 aan de leiding der Cisterciëncers werd onttrokken. Om

[1] Mir., II, 1179.
[2] *Ampliss. Coll.*, II, col. 868 : « Perlatum ad audientiam. »

welke reden ook, werd het gasthuis aan den abt van Villers opgedragen, die er bijzondere broeders aanstelde, om de reizigers te verzorgen[1]. Deze broeders konden er echter de gewenschte tucht en orde niet handhaven; althans, een twintigtal jaren later, was eene nieuwe organisatie noodig, omdat velerlei oneerlijk volk — potsenmakers, dieven en liederlijke personen — (*histriones, ribaldi.... mulieres publice prostitutae*) aldaar gastvrijheid vonden[2].

Hoe eindelijk het geestelijk gezag de inmenging der wereldlijke macht in de belangen der gasthuizen nog verder toeliet en bevorderde, gelijk door Rome zelve het voorbeeld werd gegeven, moge ons blijken uit de geschiedenis der abdij en der gasthuizen van Nijffels (Nivelles) in de eeuw waarover hier wordt gehandeld. Hier treedt ons opnieuw klaar voor oogen welk eene machtige ontwikkeling — die wij slechts half kennen — het hospitaalwezen sedert de eerste gronding der gasthuizen en vervolgens in de X^e^ en XIe eeuw, had ondergaan.

Uit de stichting van S. Gertrudis, waarvan wij hierboven melding maakten, was in 't verloop der eeuwen eene groote, machtige abdij onstaan. Uit het kleine gezelschap, de congregatie van vrouwen, die zij had gegrond, was een deftig vrouwenkapittel gegroeid. In de helft der XIe eeuw was het vermogen dezer instelling zoo groot, dat het bestuur daarvan onmogelijk scheen, indien de grenzen niet werden aangeduid hoeverre de inkomsten voor de congregatie zelve, voor het gasthuis, of voor de benoodigdheden der abdisse, enz., mochten worden gebezigd.

Keizer Hendrik IV van Duitschland[3] zelf besloot de verdeeling en daardoor het bestuur des vermogens te regelen, en bevestigde in 't jaar 1059 eene verdeelingsacte der bezittingen van de abdij, waarin bepaald werd, dat een derde van de inkomsten uitsluitelijk aan het gasthuis moest komen; een ander derde ter beschikking moest blijven der abdij; terwijl van het laatste derde alleen de broeders prebendiers en leeken-zusters

[1] Daris, *Hist. de Loos*, II, *Documents*, 2 en 3.
[2] T. z. p., bl. 12.
[3] Hendrik, toenmaals slechts acht jaren oud, doch had tot rijksbestuurders Hanno van Keulen en zijne eigene moeder Agnes.

het genot zouden hebben [1]. Nauwkeurig werden de dorpen, landerijen, enz., aangegeven, die tot elk deel zouden behooren.

Als bestemming van het gasthuis wordt door het diploom bijzonder het opnemen van reizigers aangeduid, doch daarbij ook het verplegen van gebrekkelijken (*infirmi*) en armen genoemd. Of reeds toenmaals zieken in het huis werden toegelaten, wordt niet duidelijk vermeld.

De keizer bepaalde dat het opzicht der inrichting in handen der twee-en-zeventig prebendiers der twee geslachten zou berusten, doch aan het hoofd daarvan stond de abdis, of vrouwelijke proost, welke twee directeurs, eenen kanunnik en eene kanunnikes, den naam dragende van « meester » en « meesteres » van het gasthuis, ter zijde stonden. Doch deze directeurs komen niet ten laste van 't hospitaal, noch wat de woning, noch wat het onderhoud betreft. Zij mogen ook de inkomsten van het gasthuis niet besturen. Een deftig burger der stad, door 't kapittel benoemd, is ontvanger. Hij moet rekenschap van zijn bestuur afleggen aan de proostin, den deken, aan de oudste der kanunnikessen, de meesteres, den meester en eenen kanunnik, bijzonder tot nazien der rekeningen benoemd [2]. Dit diploom werd door de volgende keizers opnieuw bevestigd.

Het hospitaal splitste zich ondertusschen in twee gasthuizen, waarvan het eene den naam van « S. Nicolaas », het andere dien van 't « H. Graf » droeg, welk laatste evenzeer aan het bestuur der abdisse onderworpen was.

Uit het diploom van keizer Lotharius III, des jaars 1136, schijnt evenwel te volgen, dat het oppertoezicht der prebendiers alleen bij 't gasthuis van S.-Nicolaas bepaald bleef, zoodat de abdis in dat van het H. Graf meer vrije hand behield.

Zonder hier verder op de bijzonderheden der inrichting van later eeuwen te wijzen, zij alleen nog het gewichtig verschijnsel vermeld, dat Lotharius' bevestigingsdiploom, door vier bisschoppen — Bruno, aartsbis-

[1] « Canonici et canonissae, ut loquuntur; » Miræus, I, 51. — Verg. Gheldolf-A.-Ryckel, *Hist. S. Gertr.*, bl. 863.

[2] Staatsarchief, *Chambre des comptes*, n° 46550, T° 12, Decl. 82, authenticke kopij. — Verg. t. z. p., T° 1645, bl. 124. Authentieke kopij. — Verg. Wauters, *Table chron. des chartes*, enz., I, bl. 507.

schop van Keulen, Albero *electus* van Luik, Andreas, bisschop van Utrecht, Albero, bisschop van Metz — als getuigen werd onderteekend [1].

Voorzeker is er geen tweede actestuk van dit tijdperk te vinden, waarin de samenwerking der geestelijke en der wereldlijke macht ten opzichte der gasthuizen zoo duidelijk en eigenaardig is geteekend als in deze diplomen.

Nog minder dan het eerste ontstaan van 't S.-Nicolaas-hospitaal te Nijffels, kennen wij den eigenlijken oorsprong en eersten aanleg van het groote of S.-Pietersgasthuis, *hospitale sanctum,* van Leuven. Daar het nu in de XIe eeuw bloeiend voor ons staat, en in de XIIe eeuw geheel georganiseerd was, moge dit voorbeeld nog dienen om de groote ontwikkeling der liefdegestichten gedurende de korts daaraan voorafgaande maar in 't duistere liggende tijden op te helderen, en tegelijk een nieuw licht werpen op de samenwerking der geestelijke en wereldlijke macht.

Dit gasthuis was van geheel burgerlijken oorsprong. De eerste grond daartoe was gelegd door eenen leekenbroeder, genaamd Heriward, en de liefdegiften van een aantal vermogende personen der gemeente.

De stichting werd goedgekeurd door Hendrik, « graaf » van Leuven en zijnen broeder Godfried « dux. »

Dit wordt medegedeeld in een handschrift, dat naar alle teekenen van de XIIIe eeuw stamt, en waarin een overzicht der verschillige goederen van 't hospitaal wordt gegeven [2].

Nu is alleen de vraag, welke Hendrik en welke Godfried worden hier bedoeld.

Men vergunne ons een oogenblik bij deze vraag stil te staan; te meer, omdat de overlevering de stichting van het gasthuis aan Sophia, de dochter van den landgraaf van Thuringen toeschrijft, waardoor de stichting in de XIIIe eeuw zou vallen. De overlevering is anders gewoon de gestichten eer ouder dan jonger te doen voorkomen dan zij werkelijk zijn.

[1] Staatsarchief, *Ch. des comptes,* T^e^ 12, n° 46550, Decl. 85, *Annexe.*

[2] Het hs. (in 't S.-Pieters gasth.) ongeveer 30 op 15 cent. groot, perkament, zonder plaats, noch datum, noch zegel. Afgedrukt in *Septem tribus Lovanienses patriciae,* bl. 177, vlgg. der 2^e^ uitgave.

Het schijnt echter dat in het genoemd handschrift Hendrik III, graaf van Leuven (1078-1096) en zijn broeder (1096-1140), sedert 1106 hertog van Lotharingen, worden bedoeld.

Deze Hendrik droeg den titel van « hertog van Brabant » en was als zoodanig Hendrik II. Verder wordt hertog Godfried ook als stichter van nog andere gasthuizen, b. v. dat te Sichem (1134) genoemd [1].

Doch ook hertog Hendrik, als graaf van Leuven de derde van dien naam, en sedert 1239 de gemaal van Sophia, kan hier gemeend zijn, dewijl deze in keizerlijke brieven gemeenlijk eenvoudig « graaf van Leuven » wordt betiteld [2]. Ten tweede had ook deze eenen broeder Godfried (1253), die Maria van Oudenaarde huwde. Deze Godfried zou dus met Sophia getuigen der stichting of herstichting van 't gasthuis hebben kunnen zijn.

Alleen strijdt hiertegen dat Godfried in genoemd hds. « dux » genoemd wordt — een titel welke den gemaal van Maria van Oudenaarde niet toekomt.

Op dezen grond kunnen wij de stichting van het gasthuis[3] aan de XIe eeuw toeschrijven, ofschoon de plaats waar het oprees niet aan te wijzen is.

Zeker is het echter dat het zich onder de grafelijke bescherming machtig uitbreidde, en onder hertog Hendrik en Sophia op eene geschiktere plaats herbouwd wordende, in 1222 zijne heden nog aanwezige kapel verkreeg.

Sedert dien tijd werd het eerst onder de bescherming van de H. Maagd, S. Pieter en H. Elisabeth gesteld.

Men verwondere zich niet erover, dat in S.-Pieter (gelijk in meer andere hospitalen) de statuten vele tientallen van jaren jonger zijn dan 't gesticht.

Niet alleen dat de oudste stukken van dien aard, indien zij geen officieel karakter hadden, gemakkelijk verloren gingen, maar aan vele dier inrichtingen werden, toen zij nog van geringen omvang waren, naar tijd en omstandigheid, door het geestelijk opperhoofd eenige voorschriften gegeven, welke geen samenhangend geheel uitmaakten. Wij vinden zelfs van de XIIIe eeuw nog reglementen of statuten, die geheel en al het uiterlijk

[1] Raymaekers, *Recherches historiques sur l'ancienne abbaye de Parc*, bl. 9. Diploom van 1134.

[2] Butkens, *Trophées du Brabant*, I, 226.

[3] Verg. Van Even, *Louvain monumental*, bl. 277, en Staatsarchief, *Ch. des comptes*, Te 23, 46561, *Decl.* 71, *Annexe* A.



hebben, als waren zij niet op eens, maar bij kleine gedeelten ontworpen en opgeschreven, even als sommige kapitularen van Karel den Groote.

Doch reeds toen, met de uitbreiding der gemeenten, der bevolking, des handels, en het verkeer van vreemdelingen, in de XIe en XIIe eeuw, de gasthuizen toenamen, en minder uitsluitelijk van een geestelijk hoofd afhankelijk bleven, toen werden langzamerhand uitvoerige reglementen, nú weer door den bisschop, dán weer door den magistraat aan die huizen gegeven.

Om dan de schets van de hospitalen der XIe en XIIe eeuw te voltooien, deelen wij hier een paar voorbeelden van reglementen uit dien tijd mede, waaraan men de hooge oudheid dier gestichten kan afmeten.

Wij bedoelen in de eerste plaats de statuten van het hospitaal S.-Jan te Brugge, de oudste die tot ons zijn gekomen.

§ 2. Dit reglement is van het jaar 1188 [1]. Vooreerst lezen wij dat dit gasthuis bestemd was voor reizigers, maar ook voor zieken, hetgeen, volgens het hierboven gezegde, in de XIIe eeuw nog als eene uitzondering moet worden beschouwd. Zieken werden te Brugge, bij voorbeeld, in het tweede groote gasthuis, dat van S. Juliaan, niet opgenomen [2]. Gezonde reizigers mochten in S.-Jan, gelijk in de meeste gevallen bepaald was, eene enkele nacht verblijven. Spijzen werden hun dan eerst uitgereikt, wanneer men zag dat het hun aan alle voedsel ontbrak. Met korte tusschenpoozen mochten de gasten er terugkeeren. Vervolgens worden in deze statuten de plichten der « zusters » besproken die het hospitaal bedienen, en de straffen op de overtredingen van het reglement vastgesteld.

Deze regelen duiden op eene samenwerking van geestelijke en wereldlijke gezagvoerders. Althans zij waren opgesteld volgens beschikking (*dispensatione*) van brugsche geestelijken en leeken van den besten stand (*probatissimorum*). Zij waren goedgekeurd en gezegeld door het bestuur der stad, het kapittel van O.-L.-V.-kerk en het bestuur van het hospitaal zelf. Overigens wordt daarin van geestelijk noch wereldlijk gezag gesproken.

[1] Gilliodts- van Severen in *La Flandre*, VI, bl. 55, vlg.
[2] T. z. p, bl 90.

Als tweede voorbeeld van dezen tijd diene het reglement der lazarij van Mont-Cornillon bij Luik, die in 1189 een wel ingericht geheel vertoont. Zij werd, gelijk de meeste gestichten der XIIe, XIIIe en een gedeelte der XIVe eeuw, door « broeders en zusters » bediend. Deze laatsten hadden een vrouwelijk hoofd, en allen te zamen een mannelijk opperhoofd, waaraan zij gehoorzaamheid schuldig waren.

Bisschop Radulf was de opsteller dezer statuten [1]. Van een toezicht door het wereldlijk gezag wordt hier niet gesproken. Wij zullen in 't vervolg van ons verhaal bespeuren dat Mont-Cornillon eene zekere oppermacht over de andere lazarijen van 't bisdom Luik uitoefende.

Als derde voorbeeld diene nog het hospitaal van Fosses hetwelk, gelijk wij gezien hebben, van oudsher een geestelijk karakter droeg. Naar de oudheid der stichting en andere teekenen te oordeelen, is de veronderstelling niet gewaagd, dat het in de twaalfde eeuw geheel, en wellicht sedert lang, georganiseerd was [2].

De « broeders van de kerk te Fosses » geven omtrent dezen tijd een overzicht van den toestand des hospitaals (*xenodochium*). Zij verklaren dat het gasthuis uit kerkgiften is gesticht, hetgeen levendig aan het aloude *patrimonium pauperum* herinnert.

Een « begaafd en vroom man » is, krachtens de goedkeuring van den bisschop, met het toezicht belast. Hij moet echter den deken van 't kapittel en allen broeders van de zaken die het huis dadelijk betreffen verantwoording doen, en tweemaal 's weeks aan het kapittel rekenschap geven van zijn bestuur. Hij ontvangt daarvoor 's jaars vijf ponden stuivers van hetgeen de vreemdelingen opbrengen (*census xenodochii*).

Deze *hospitalarius* moet ook de huisarmen van Fosses minstens tweemaal in de maand bezoeken en ondersteunen. Later geschiedde dit zelfs elken maandag [3]. Hij mag de opbrengsten van het huis tot geen ander doel gebruiken.

[1] *Les délices du pays de Liège*, I, 235. Verg. Lecouvet, in den *Messager*, 1865, bl. 53.
[2] Verg. J. Borgnet, *Cartulaire de la commune de Fosses*, bl. 5.
[3] T. z. p., bl. 64, nr 14.

§ 3. In de zelfde mate als van den eenen kant een groot getal kloosters de plichten tegenover de armen en vreemdelingen vergaten [1], en van den anderen kant, onder medewerking der geestelijkheid, eene menigte burgerlijke hospitalen zich in de opkomende steden verhieven, in die zelfde mate moesten vele vrome en moedige zielen op 't gedacht komen der stichting van geheele corporatiën van half geestelijk, half wereldlijk karakter, ter verpleging van noodlijdenden. De gedurige tochten tegen de ongeloovigen moesten ongezocht ook een militair karakter daaraan geven.

De geestelijke ridderorden, zooals men ze pleegt te noemen, ingesteld tot ondersteuning van armen en verdediging der gebrekkelijken, waren dus een natuurlijk gevolg van den geest des tijds.

Een aantal soorten van hospitaalridders ontstonden aan het einde der XII[e] en het begin der XIII[e] eeuw. Hunne opkomst en de stichting der tafels van den H. Geest, wier geschiedenis hier volgt, leveren ons eenen natuurlijken overgang tot het tijdperk der XIII[e] eeuw, op welks grenzen wij gekomen zijn.

De meeste bekende dier orden is de Duitsche orde, welke in België een aantal huizen bezat.

De grond daarvan was reeds in 1128 door een liefdadig echtpaar gelegd, dat bij Jerusalem een *xenodochium* of vreemdelingenhuis oprichtte. Hier ontwikkelde zich het genootschap der « broeders van het hospitaal der H. Maagd Maria te Jerusalem. » Vele kruisridders sloten zich weldra daarbij aan, waarop paus Celestinus II in 1167 beval, dat het hospitaal der duitsche pelgrims onder het toezicht van den meester der orde van S. Jan zou staan.

Bij de belegering van S.-Jan-van-Acre, bewees deze orde buitengewone diensten aan de gekwetsten. Vele europische vorsten, waaronder keizer Hendrik VI, en later Frederik II, ondersteunden en begunstigden deze instelling; Celestinus III keurde haar goed. Nu eerst namen de leden den naam van « ridders der duitsche orde » aan. Zij volgden de zoogenaamde « regelen van S. Augustinus [2]. » De statuten der ridderorde van S. Jan en

[1] Römer, t. a. p., D. I, 55, n. 1 en bl. 124.
[2] Zie daarover de volgende bladzijden.

die der tempelheeren dienden tot grondslag van hun reglement : zij zouden de heilige Kerk verdedigen, zieken verplegen en armen ondersteunen.

Doch, toen deze ridderorde zich over Europa verbreidde, werd de band met het heilige land steeds losser. Ook de gestrengheid der regelen nam af : de plicht van 't celibaat werd afgeschaft. Niettemin, waar de Duitsche orde zich vertoonde ontstond een ziekenhuis[1] met een *Firmarienmeister*, en eenen geneesheer, of *Spittler* (van *Spital, Hospital*) aan het hoofd, welke, in grootere gestichten nog andere geneesheeren nevens zich had. De *Comthur* had het oppertoezicht over alle ziekenhuizen. Te Oude-biezen[2] bestond eene opperkommanderij (*Comthurei*) met twaalf onderhoorige kommanderijen, waartoe, bij voorbeeld, Beckevoort bij Diest behoorde[3].

Ook vrouwen werden in deze hospitalen, evenals in andere gasthuizen, ter ziekenverpleging opgenomen. Zij droegen een kleed als de mannen : wit met een rood kruis. Zij waren als dezen in twee categoriën, eigenlijke ordenszusters en halfzusters verdeeld. Te Luik en in andere plaatsen bestond zulk een zusterhuis van de Duitsche orde[4].

De statuten der Duitsche orde waren hoofdzakelijk aan die der tempelheeren ontleend, maar die voor hunne hospitalen trokken zij uit de bepalingen der orde van S. Jan. De hoofdzakelijkste punten, de inrichting dezer gasthuizen betreffende, eerst uit een handschrift der XVe eeuw aan den dag gekomen, waren de volgende.

Zij houden het midden tusschen de geestelijke of kloosterhospitalen en de burgerlijke gasthuizen, gelijk die in de XIIe eeuw in groote menigte bestonden.

Vooreerst heeft elk hospitaal der Duitsche orde eene eigene van die der orde afgezonderde kas en finantieel bestuur. Het algemeen voorschrift luidde verder, dat de zieken van alle spijzen het beste en een grooter deel

[1] A. Wernher, *Die Armen- und Krankenpflege der geistl. Ritterorden,* enz. Berlijn, 1874, bl. 27, vlgg.

[2] *Vieux joncs.* Hier bestaat eene verwarring met « Bilsen ». — Wolters, *Notice sur le gr. comm., etc., des vieux joncs.* Gent, 1849.

[3] Raymackers. *Kerkelijk Diest,* 552, vlgg.

[4] Haeser, *Die christliche Armenpflege,* bl. 66.

moesten hebben dan de ordensbroeders. De zieken moesten met elkaar deelen, wanneer aan een' hunner een bijzonder geschenk werd toegezonden. Het hospitaal was de erfgenaam hunner nalatenschap.

Bij de intrede van eenen zieke in 't hospitaal moest deze, nog voor dat hij zich ter ruste legde, biechten, het heilig avondmaal ontvangen en zelfs naar omstandigheden het H. Oliesel.

Voorwerpen van waarde nam de gasthuismeester tegen kwijtbrief van den zieke in ontvangst. Deze was verplicht hem goede vermaningen te geven tot heil zijner ziel, en datgene zorgvuldig te bewaren wat de zieke in vromen zin aan de orde vermaakte.

In de groote hospitalen werden de zieken alle zondagen op plechtige wijze, in processie bezocht, om hun het epistel en 't evangelie voor te lezen. In kleinere hospitalen geschiedde dit ook, doch zonder processie.

Tot geregelde uitvoering dezer voorschriften moesten de zieken eenmaal ni drie weken door den *Comthur*, eenmaal in de week door den zoogenaamden huis-*comthur* en alle dagen door den *Firmarienmeister* bezocht worden.

Er bestonden nog bijzondere regels voor de behandeling der zieke ordensbroeders, waaruit de grootste voorzorg spreekt.

Men ziet evenwel niet dat de broeders op hunne reizen van artsen begeleid waren. Alleen vindt men daarvan in de grootste hospitalen der orde melding gemaakt. In de kleinere moesten de bewoners, naar 't schijnt, zich zelven helpen, zoo goed als 't ging.

Zij namen daarentegen wel vreemde inwoners of proveniers tegen eene zekere betaling op; vooral vindt men uit geldspeculatie ook het opnemen van ordenszusters vermeld [1].

Deze gewoonte, « pravener » proveniers, *praebendarii* in de hospitalen op te nemen zullen wij later nog menigmaal terug vinden.

Tot in Brabant toe heeft de Duitsche orde zich uitgebreid. Te Vilvoorde, bij voorbeeld, bestond een welingericht hospitaal, dat ervan afhankelijk was, en waarop zij tot in 1238 eenige rechten had [2]. Hetzelfde was het geval

[1] Wernher, t. a. p., bl. 37.
[2] Hennes, *Urkundenbuch des Deutschordens. Codex dipl.*, II, 55, vlg., n° 52. — Verg. Miraeus, IV, bl. 548.

te Dixmuide, waar in 1225 een ziekenhuis voor twaalf lijders bestond, dat van de Duitsche orde afhing [1].

Wij willen hier eindelijk nog aan toevoegen dat, tot in het midden der XIVe eeuw, de Duitsche orde in België bloeide. Menigvuldig waren hare buizen « zij stont in hoir rechte floer in wijsheit en in manlicheit en rade ende in geestlicker tocht en eren ende in ryckdom ende in waelgestelden broederen [2]. »

Doch in dezelfde eeuw nog legden de ridders den naam van « broeders » af, dien zij vroeger hadden gedragen, en namen dien van « heer » aan. Zij ontwikkelden, waar zij ook heen kwamen, eene groote pracht en weelde. Zij werden eindelijk van wezenlijke politieke beteekenis.

Ondertusschen werden hun de aloude statuten nog menigmaal in 't geheugen terug geroepen, en daarvan in de XVe eeuw eenige punten vervallen verklaard.

Geenen kleineren werkkring dan de Duitsche orde had de reeds vermelde orde van S. Jan, welke eerstgenoemde nog in ouderdom overtrof. Ook de ridders van S. Jan waren in België geene vreemdelingen. Godfried van Bullioen schonk hun, ten dank hunner verpleging van zieke en gezonde kruisvaarders, de eerste bezittingen in Europa, namelijk Montboir, in Brabant [3].

Doch de door hen in België en in Frankrijk gestichte huizen, vervielen reeds in de XIIIe eeuw en werden tot ander gebruik ingericht. Paus Gregorius IX, zoowel als Hendrik III van Engeland, beklaagde zich ernstig over de losbandigheid, den prachtzin, den hoogmoed der ordensgenooten [4].

De zusters van S. Jan gedroegen zich niet beter. Het heerlijkste hospitaal der wereld, te Sixena (tusschen Saragossa en Lerida), ontaardde in een toevluchtsoord voor prachtlievende vrouwen [5].

[1] Gramaye, *Fl. Antiq.*, 128.

[2] Mathaeus, *Veter. aevi analecta*, V, bl. 780 (CHRON. EQ. ORD. TEUT., hfst. 318; der XVe eeuw). — Verg. nog de *Chartes* uitgegeven door *Wolters, Notice*, van a° 1191 tot 1402.

[3] Wernher, t. a. p., enz., bl. 27.

[4] Zie Paoli, *Del origine ed instituto de sacr. mil. ord. di S. Giovan-bat. Girosolim.* Rome, 1759, XXXVII, *ex bibl. vat.* « Ce est le privilege que le duc Godefroy de builon fist al hospital en Jerusalem », enz., Wernher, t. a. p., bl. 10.

[5] Haeser, t. a. p., bl. 52, en bl. 120, noot 55 : Klacht des pausen en des keizers over de *meretrices,* en de *superbia* der ordenspersonen.



Meerdere andere geestelijke orden werkten in eenen dergelijken zin als de hierboven genoemde.

De wijd en zijd beroemde orde der tempelheeren bestond reeds in de XIIe eeuw. Wie kent de ridders van Rhodus en Maltha niet? Wie niet de lazaristen, tot verpleging van melaatschen ontstaan? En de orde van H. Antonius tegen het zoogenaamd heilig vuur?

In Spanje ontstond de orde van Calatrava, welke zich met die van Montjoie vereenigde. Hieruit vloeide weder de orde van Truvilla voort, die zich op hare beurt in die van Alcantara oploste. Dezen allen hebben echter weinig gewicht voor de geschiedenis der armenverpleging in België.

Wij weten niet dat een enkel leprozenhuis op belgischen bodem door lazaristen werd bediend. De ridders van Rhodus en Maltha alleen hadden, dit is bewezen, groote bezittingen in België; doch van hunne werking is weinig bekend.

§ 4. Alvorens wij nu dit hoofddeel onzer verhandeling afsluiten, hebben wij nog te spreken van eene schepping of een verschijnsel, waarin zich de ontwikkeling of omkeering in de uitoefening der liefdadigheid sedert Karel den Groote van eene nieuwe zijde vertoont.

Wij bedoelen de inrichting der tafels van den heiligen Geest, welke wij nog meer dan de aloude diaconiën « bureelen van weldadigheid » kunnen noemen.

Toen in de eerste eeuwen des christendoms, de bisschop, ten gevolge der toenemende geloovigen, persoonlijk niet meer aan de eischen der liefdadigheid en armenbedeeling kon voldoen, traden, gelijk wij gezien hebben, diaconiën in het leven, welke reeds den kern der tafels van den heiligen Geest bevatten.

Vervolgens kwam in de VIe eeuw het stelsel op [1], dat elk bisdom zijne eigene armen zou moeten onderhouden (domicilie van onderstand); want door de vermenigvuldiging der Christenen ontstond er eene soort van land-

[1] Hierboven, bl. 41, vlgg.

looperij der armen, om zich door verschillige kerken dubbel en driedubbel te laten bedeelen.

In de VIIIe eeuw, nadat zich door den bouw van vele kloosters en kapellen, groote groepen van bijeenwonende geloovigen hadden gevormd, en het parochiestelsel in 't leven was geroepen, volgden daaruit van zelf, even zooveel kassen of besturen voor het *patrimonium pauperum* als er kerken of parochiën in een bisdom waren.

Als nu in den loop der volgende eeuwen, en zeker wel ten gevolge der rampen, hierboven door ons beschreven, steeds grootere behoeften en drang ontstonden naar geregelder armenbedeeling, vormden zich velerlei gezelschappen, waarin de leeken aan de geestelijkheid de hand reikten, of waarin zij zelfstandig optraden, met het doel het lot der hulpbehoevenden te verbeteren. Zoo ontstonden voor zieken en gekwetsten de bovengenoemde ridderorden; zoo de Begijnen en Begarden of Bogarden, aldus de Kalandsbroederschappen, welke zich ook over Nederland verbreidden [1].

In den zelfden geest werkte om dezen tijd het S.-Antonius-broederschap voor verlaten zieken [2], door Gaston Didier uit leeken-personen te zamengesteld. Op eene dergelijke wijze ontstond het leekenbroederschap van den H. Geest, waarvan, zonder eenigen twijfel, de naam op de tafels van den H. Geest is overgegaan.

Gelijk wij aangeduid hebben werd de heilige Geest van ouds als de bijzondere beschermer der armen beschouwd, en vele gasthuizen werden onder dien naam gesticht. In de XIIe eeuw schreef H. Bernard nog aan paus Eugenius dat degene die aan de armen te kort doet zich vergrijpt aan de « levende tempels van den heiligen Geest. » In latere eeuwen vond men voortdurend den heiligen Geest op bijzondere wijze bij zieken- en armenhuizen vermeld [3]. Wij willen daarom een oogenblik bij het ontstaan van het broederschap van den heiligen Geest stil houden.

De gronder daarvan was Gwy van Montpellier. Deze stichtte in de tweede

[1] Haeser, *Geschichte der kirchl. Krankenpflege*, 74.
[2] Hurter, *Innocenz III*, 463.
[3] A.-G. de Vos, *Het heilige Geest- en pesthuis, te Dordrecht*, 1869, bl. 6. — Franck, *Geschichte von Oppenheim*, bl. 113, enz.



helft der XII[e] eeuw in zijne vaderstad een gasthuis onder de leiding van eenige burgers. Weldra richtte hij dergelijk huis te Rome op. Paus Innocentius III was zoozeer daarmede ingenomen, dat hij aan deze leekenbroeders de bediening van 't beroemde hospitaal van den heiligen Geest (*di san Spirito in Sussia*[1]) toevertrouwde, waardoor in later eeuw het oppertoezicht over al dergelijke hospitalen aan dat te Rome werd opgedragen[2].

Het broederschap van den heiligen Geest breidde zich nog in de XII[e] eeuw over geheel Europa uit. Langs den Rijn bereikte het Keulen.

Roger, bisschop van Kamerijk, gaf den 18[en] November 1186 eene goedkeuring tot het vestigen van een dergelijk broederschap van den heiligen Geest, tot velerlei ondersteuning der armen (*ad sustentationem pauperum multiformem*[3]). Het broederschap moest ingericht wezen, gelijk dat van Keulen.

Zoowel de uitdrukking « velerlei ondersteuning, » als de inrichting der zaak, waaraan nu ook geestelijken deelnamen, laat geen twijfel meer over, dat hier de oorsprong van den naam « heilige-Geest-tafels, » of alleen « de heilige Geest », voor de algemeene armenkas, moet worden gezocht[4].

Doch niet in Kamerijk alleen, ook te Doornik ontstond, slechts één jaar later, eene dergelijke inrichting, welke den naam « Carité du S. Esprit[5] » droeg, met den bijnaam van « S. Christophorus. »

Philips August beval in 1187, dat de bezittingen dezer « Carité » door vijf voorname burgers en twee schepenen moesten worden bestuurd. Vele hospitalen van Doornik ontvingen in later tijd bijdragen uit deze kas der *communs pauvres*, waarvan de bestiering zoo lastig was, dat de *pauvriseurs* met salaris en « ung diner »[6] werden beloond.

[1] De stichter daarvan was de angelsaksische koning Ina, in de VIII[e] eeuw.

[2] Verg. Haeser, t. a. p., bl. 78.

[3] Wellicht is S.-Jan-op-den-poel door de H.-Geestbroeders gesticht. Zie Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 79.

[4] Verg. nog Wauters, *Orig. des comm. belges*, 768, vlg. — Binterim und Mooren, *Die Erzdiöcese Köln*, II, bl. 53.

[5] Men zeide ook : *Mensa Dei* voor *mensa S. Spiritus*, d. i. de tafel des Heeren, het altaar, de aloude *mensa* voor alle liefdegaven aan de armen. — Verg. Ducange op 't woord *Mensa*.

[6] Delannoy, *Hospices de Tournay*, vlgg.

Eene dergelijke armenkas of « heiligen Geest » vinden wij ook, korten tijd later, te Bergen (in Henegouwen). Hier heette zij « la grande aumône. » De parochie van S. Germanus, de eenige in 't begin der XIII[e] eeuw, moest, volgens kerkelijk besluit, een bepaald gedeelte harer inkomsten voor de algemeene behoeftigen afzonderen. Later kreeg elke parochie hare H.-Geest-tafel, doch deze dienden voor de armen der geheele stad en het bestuur daarvan had een zeker toezicht over de gasthuizen te houden [1].

Te Poperinghe, waar in de XIII[e] eeuw ook slechts éene parochie bestond, vond men in 1290 eene tafel van den heiligen Geest, van welke het bestuur rekenschap aflegde aan dat der gemeente. Hetzelfde geschiedde te Thienen, van de gronding af, in 't jaar 1257.

Te Gent vond men weldra zeven zulke H.-Geest-tafels, éene voor elke parochie [2]. De bestuurders waren de aanzienlijkste burgers, door een deftig kiescollegie gekozen.

Bij 't aanveerden van 't ambt als H.-Geest-meester moest de gekozene eenen eed afleggen, in de handen der officieren van de parochie. Niemand mocht, zonder gegronde redenen, dezen post van de hand wijzen, ten zij hij reeds andere openbare betrekkingen bekleedde [3]. Aldus was de zaak, ten minste in lateren tijd, geregeld, toen in alle steden, in alle parochiën dergelijke liefdadigheids-inrichtingen bestonden. Dat de betrekking van H.-Geestmeester menigmaal nog andere lasten met zich voerde, wordt ons door vele stedenbeschrijvingen vermeld; doch in geene zoo duidelijk bewezen als in de geschiedenis van Antwerpen.

Het is niet juist bekend in welk jaar de uitdrukking « tafel van den H. Geest » in deze stad het eerst werd gebruikt, doch het staat vast, dat in de eerste helft der XIV[e] eeuw het aanzien en 't gezag der meesters van den heiligen Geest buitengewoon groot was. Dit blijkt uit de geschiedenis

[1] Hachez, *Les fondations charitables de Mons* (Annales du Cercle arch., II), bl. 304. — Verg. Orts, *Conférence*, in den Observateur, 16 februari, 1854.

[2] Zie *Chron. S. Bertini*, bl. 773.

[3] Van der Meersch, t. a. p., bl. 113.

der stichting en groei van het « godshuys van Onser vrouwen Convent » of « D'Aelmissen huis »; want geene andere geestelijke noch wereldlijke personen dan de meesters van den heiligen Geest, met den overste « van der derder ordenen, » dat is der Bogarden waren daarvan de momboren [1].

[1] Mertens en Torffs, *Geschiedenis van Antwerpen*, II, 227, 590; III, 57.

TWEEDE AFDEELING.

I

§ 1. De toestand der hospitalen in de XIII[e] eeuw. Brussel, Leuven, Gent, Oudenaarde. — § 2. Algemeen overzicht, met kleine karakteristieke bijzonderheden. Verscheidenheid van bestemming der hospitalen. Geneeskunst. Herbergen. Maerlant. Artsen en apothekers.

§ 1. Zoo is dan de toestand der liefdadigheids-gestichten geschetst, gelijk zich die aan 't einde der XII[e] eeuw vertoont.

Wanneer wij nu eenen blik zullen geslagen hebben op de lotgevallen dier gestichten in den loop der XIII[e] eeuw, zullen wij zien dat zij, wel verre van onder te gaan, overal toenamen, en dat aan het einde van dit tijdperk hun getal nog te klein scheen om aan de behoefte der arme klasse van de eene zijde, en van de andere zijde aan den drang der barmhertigheid der bevolking van Belgenland te voldoen.

Hierbij springt dan eene geregelder organisatie in 't oog, door de reglementen of statuten, meestal door den bisschop gegeven, maar niet zelden door een bestuur, gedeeltelijk uit leeken bestaande, gehandhaafd.

Een ander merkwaardig punt verdient dan ook van nu af aan reeds onze opmerkzaamheid, namelijk, hoe de invloed der wereldlijke macht op de liefdegestichten steeds toeneemt, hetzij in samenwerking met het geestelijk gezag, hetzij meer onafhankelijk daarvan.

Wij vinden, wat den geestelijken invloed betreft, een voorbeeld in het reglement van S.-Jan-op-den-poel, reeds in 1211, door Jan van Bethune, bisschop van Kamerijk (tot welk bisdom Brussel tot in de XVI[e] eeuw behoorde) gegeven.

Door dit reglement bevestigt de bisschop de aanstelling van het dienstdoende personeel, van zoogenaamde « broeders en zusters. » Hij schrijft hun eenige punten als levensregel voor, welke hij « disciplina regularis » noemt. Hij bepaalt het getal der broeders op drie, dat der zusters op tien : een voorschrift van bijzonder nut en practische waarde, daar de plaatsen van hospitaal-broeder of zuster zóó gezocht waren, dat in de meeste gasthuizen hieruit groote misbruiken ontstonden.

De bisschop schreef ook voor, dat de « broeders en zusters » zich, door gematigdheid in spijs en drank, alsmede door houding en éénkleurige kleeding, van de menschen uit de gewone samenleving moesten onderscheiden.

Met deze menschen mag de bisschop ook wel het oog hebben gehad op andere samenlevende personen, of kloosterlingen, op wier ijdele kleeding, volgens Jan van Ruysbroec, toenmaals zeer veel te zeggen viel, daar zij nú sleepende, dan weder recht korte rokken en veelkleurige stoffen droegen. De hospitaal-zusters zouden haar dan tot goed voorbeeld kunnen strekken[1].

De bestuurder (*procurator*) zou een der broeders wezen. Deze moest, met de overige broeders, den almoezenier en vier zusters het huishoudelijk reglement opstellen, waarnaar de overigen zich hadden te schikken.

In de eerste plaats wordt allen aanbevolen de zieken niet te verontrusten. Verder wordt de stilte in 't algemeen en de gehoorzaamheid aan den overste voorgeschreven.

Van het celibaat wordt geene melding gemaakt[2]. Zonder eenigen twijfel hadden de « broeders en zusters » de vrijheid het huis naar believen te verlaten en in 't huwelijk te treden. Doch er mocht, van de andere zijde niemand als broeder of zuster in 't gezelschap opgenomen worden, welke niet eenen bepaalden proeftijd van vier maanden had ondergaan.

De bezorging der financiën zou aan vier door den bisschop benoemde

[1] *Boec met de seven sloten.* « Dat swart soude syn is breunnet, gheel, ghcghreynt... blau, groen, ende root... corte alse een sot... of soo lanc dat... sloyt in die moudere (modder) », enz.
[2] Mir., III, 609.

personen, geestelijken of leeken, opgedragen worden, die, na verloop van een jaar, zouden afgezet kunnen worden.

Verder geeft de bisschop nog eenige voorschriften omtrent het opnemen van armen of zieken.

Alleen zulke armen mochten toegang hebben, wien het gebruik der ledematen grootendeels was ontzegd.

Ook zwangere vrouwen en somtijds ook vondelingen konde men opnemen, doch hierbij moest met voorzichtigheid gehandeld worden, opdat men geene onwettige geboorten bevorderde, wanneer elke moeder de vrijheid had haar kind aan 't hospitaal af te geven.

Bij hunne intrede moeten de zieken de HH. Sacramenten ontvangen. Driemaal 's weeks zullen zij vleesch te eten krijgen en alleen zulk vleesch als zij goed kunnen verdragen. Zijn zij arm, en kunnen zij geene vergoeding aan 't hospitaal betalen, zoo moet de « meester » tusschen beiden treden. Komt een zieke te sterven zonder testament, dan is het hospitaal zijn algemeene erfgenaam. Deze bepalingen werden negen jaren later door bisschop Godfried opnieuw goedgekeurd [1]. Eenen volledigen kloosterregel kregen de zusters eerst omtrent 1500, nadat de broeders het hospitaal hadden verlaten.

Wij zien uit dit reglement, dat, ofschoon het gasthuis gedeeltelijk door burgers was gesticht en onder wereldlijk toezicht stond, de geestelijke macht er als wetgever gold.

Een ander voorbeeld uit Brabant zal ons leeren dat de invloed der geestelijke macht van 't eene hospitaal tot het andere zeer verschillig was, en dat menigmaal de burgerlijke invloed overwoog, zonder dat hieruit eene vijandelijke spanning tusschen de gezagvoerders volgde.

Wij halen het bovengenoemd hospitaal van S. Pieter, te Leuven, aan, alwaar, in de XIIIe eeuw, de magistraat over de toelating van het dienstdoend personeel, en de aanstelling des meesters of directeurs besliste.

Het was voor de geestelijke zaken afhankelijk van 't kapittel van S.-Pieterskerk, hetwelk er een kerkhof aan toestond. Maar 't wereldlijk bestuur nam hertog Jan I zelf in handen, blijkens een diploom van 't jaar 1282,

[1] Mir. IV, 218.

waarbij hij aan de bedienende zusters toestaat zelven de voogden van 't gesticht te kiezen[1]. Eerst langen tijd later wordt er van geestelijke regelen gesproken, waaraan de zusters zich hadden te houden. De broeders welke in den beginne de gasten van 't mannelijk geslacht bedienden, hadden aan 't einde der XIII[e] eeuw het terrein reeds aan de zusters moeten overlaten.

De zusterkens verwilderden ondertusschen zoodanig, dat er op 't einde der XV[e] eeuw eene geheele hervorming noodig was.

Een ander voorbeeld, wat niet minder geschikt is om den toestand van 't hospitaalwezen in de XIII[e] eeuw te doen kennen, kiezen wij uit Vlaanderen en wel 't reeds genoemde gasthuis Biloca (in 't fransch *la Biloke*).

't Is bekend dat op 't einde der XII[e] eeuw Philips van Vlaanderen en Boudewijn van Constantinopel een klooster, Clusa, *portus monialium* (verblijf van geestelijke zusters), buiten de grenzen der stad, aan den voet van den zoogenaamden berg Blandinium[2] gelegen, rijkelijk begiftigden.

Ook van andere zijde ontving dit gesticht menige kostelijke gave. Er werd eene kapelaanplaats gegrond en gelden voor licht en linnen voor de zieken aan toegekend.

Een burgerlijk hospitaal, tegenover de kerk van S. Nicolaas opgericht, was toen reeds te gronde gegaan, na een kort bestaan van een twintigtal jaren. Om dit huis, genaamd « Wittocx », te vervangen, stichtte vrouwe Gertrudis Uutenhove in 1201, nevens de kerk van S. Michiel, een nieuw gasthuis, wat door een aantal geestelijken en patriciërs met rijke giften werd bedacht. In 1219 werd dit huis opgedragen aan de overste van het nonnenconvent te Nieuwenbosch, van de orde van den heiligen Bernard[3].

Als nu in het jaar 1221 de predikheeren naar Gent kwamen, betrokken dezen een aan het gasthuis Uutenhove belendend huis, en verkregen korten tijd later (1228) van graaf Ferrand en Joanna van Constantinopel het recht

[1] Van Even, *Louvain monumental*, 278.
[2] Hierboven, bl. 78, n. 4.
[3] Staatsarchief, *Conseil privé*, Carton 1508 : « Ita quod domus hospitalis quae beatae M. V. dicitur, quam dicta mulier exstruxerat in Gandavo, cum residuis bonis et proventibus suis, sub eodem monasterio in perpetuum consisteret, provisione ipsius monasterii ac regimine gubernanda », enz.

het gebouw van 't hospitaal aan hun klooster te trekken. Dit gasthuis werd nu naar Clusa verplaatst, men vergrootte daartoe de abdij; het gasthuis zou voortaan een deel daarvan uitmaken, en volgens de orde der Cisterciënsers ingericht zijn. Dit alles geschiedde onder toestemming van den abt van Bandeloo, dien van S.-Bavo en de abdis van Nieuwen- of Nonnenbosch.

Het bestuur van het uitgebreide gebouw werd, door den abt van Clairvaux, opgedragen aan dien van Bandeloo, welke aldaar zoovele zusters en broeders mocht laten dienst doen als hij verkoos. Het personeel bleef afhankelijk van de nonnen der abdij.

Door rijke en grafelijke geschenken [1] werd Ferrands stichting weldra bevestigd en vermogend.

Doch in het jaar 1234 achtte de abt van Clairvaux het noodig eene nauwkeurige administratie en scheiding der inkomsten van de abdij en het klooster aan te bevelen, welke vermaning in 1239 moest worden herhaald. De nonnen gingen echter voort de inkomsten van het gasthuis voor andere behoeften aan te wenden, tot dat in 1279 een afdoende maatregel werd genomen, om het tweeërlei bestuur der goederen te herstellen. Ondertusschen lezen wij niet dat vóór de XIVe eeuw de magistraat zijn gezag over dit gasthuis hebbe uitgestrekt.

In 1349 waren er zoo'n groot aantal misbruiken het gasthuis binnen geslopen, dat de zieken zich tot den magistraat wendden om daarin te voorzien. Nu trad deze als wetgever op, zonder dat daarbij van het geestelijk toezicht gewag wordt gemaakt [2].

Onder dergelijke omstandigheden deed zich het wereldlijk gezag meermalen gelden, wanneer de geestelijke overheid niet meer bij machte scheen eene groote instelling te hervormen.

Een algemeene overgang der gasthuizen in de handen der wereldlijke overheid had eerst in de volgende eeuw plaats. Ziehier nog een voorbeeld uit de XIIIe eeuw.

[1] Staatsarchief, t. z. p. (teeken : « 11 août 1773 »). — Miraeus, II, 999; III, 68. — Verg. ook Lokeren, in den *Messager des sc. hist.*, 1840, bl. 188, vlg.

[2] Snellaert in 't *Belg. museum*, VII, bl. 82, vlgg.

Het O.-L.-V.-hospitaal te Oudenaarde was omtrent 1200, door eenen zekeren Arnoud, onder de bescherming des graven van Vlaanderen gesticht[1]. In het jaar 1214 verklaarde gravin Joanna, daaraan hare bijzondere bescherming te hebben verleend. Doch in 1224 werd deze bescherming als 't ware overgenomen door Walter de Marvis, bisschop van Doornik, welke later als de eigenlijke stichter gold[2]. Gravin Margaretha, in 1245, en graaf Gwy, in 1278, lieten echter niet na hunne beschermende hand over 't gasthuis uit te strekken. De bisschop had daaraan toch een reglement gegeven, en hierdoor treedt ons 't hospitaal als geheel georganiseerd voor oogen. Deze statuten werden in 1237 door paus Gregorius IX, in 1247 door Innocentius IV, in 1279 en 1287 opnieuw door den pauselijken Stoel goedgekeurd[3].

Het gasthuis nam in den loop der XIIIe eeuw niet weinig in aanzien toe. Doch het is als of, gelijk te Biloca, de groote vermeerdering van personeel de gewone misbruiken medesleepte. Hier, gelijk elders, moesten de broeders aan de zusters de plaats ruimen.

Ondertusschen schijnt het gesticht altoos nog onder het oppertoezicht van den bisschop te zijn gebleven, zelfs tot in de XVe eeuw toe, als wanneer de zusters zich tot Philips den Goede wendden om... kloosterlijke opsluiting (*clausura*), maar tevens om het voorrecht te verkrijgen uitsluitelijk a d e l i j k e d a m e n op te nemen.

De magistraat oefende daarom toch nog geene macht over dit gasthuis uit[4].

In 't algemeen behielden de Oudenaardsche gasthuizen langen tijd hun geestelijk opperbestuur, met uitzondering der lazarij, waarover wij nader spreken[5]; want in 1419 werden de geschillen tusschen de meesteres, de

[1] Edm. Van der Straeten, *Recherches sur les communautés*, enz., *d'Audenaerde*, bl. 26. — Verg. Staatsarchief, *Conseil privé*, Carton n° 507. V. d. Meersch, t. a. p., bl. 152, vlgg. — Ketele, *Messager des sc hist*, 1853, bl. 231, vlgg.

[2] Staatsarchief, *Cons. priv.*, t. z. p. : « Pas d'autre supérieur que l'év. de Tournay, fondateur » (a° 1224).

[3] Verg. Descamps, *Walter de Marris*, bl. 95. — Miraeus, II, 85. — *Messager des sc. hist.*, 1852, bl. 545.

[4] Staatsarchief, t. z. p., waar de reeks van schenkingen uit de XIIIe en XIVe eeuw uitvoerig wordt vermeld.

[5] Van de Velde, *Coup d'œil sur Audenaerde*, bl. 19. — Edm. Van der Straeten, *Recherches*, enz., bl. 26.

zusters, en de gezworenen van Oudenaarde (*jurati villae Aldenardensis*) nog door den bisschop beslist [1].

Niet anders was de verhouding bij voorbeeld in 't groote hospitaal van Rijssel, waar zelfs tot in de XVe eeuw toe de bisschop het bestier der *temporalia,* zoowel als dat der *spiritualia* in handen had [2].

Van de andere zijde staat echter vast, dat van dezen tijd af, zoo niet reeds vroeger, de gestichten door burgers aangelegd, ook door burgers bestuurd werden, zonder dat daarom een bijzondere almoezenier, voor de zielzorg, was uitgesloten. Daarvan strekke tot voorbeeld het huis van O.-L.-Vrouw, genaamd Terarcken (*opus debilium de Archa*) te Brussel, wat door de brusselsche burgeres Clutine (of door de familie Clutinge), met een goed, wat heden honderd duizend kroonen zou waard zijn, voor twaalf (volgens anderen voor zestien) brabantsche oude vrouwen was gesticht, welke onder het bestuur zouden staan van de bloedverwanten der stichteres, wier namen door deze worden opgegeven [3].

Dit hospitaal, in 't jaar 1243 gegrond, is tevens een der oudste van dien aard, met dat der *anciens bourgeois* te Doornik, van 't jaar 1272, hetgeen van den magistraat afhankelijk was [4].

Deze voorbeelden mogen toereikend zijn, om 't hospitaalwezen van de XIIIe eeuw te schetsen, en vooral de betrekking van de geestelijke tot de wereldlijke macht in dit opzicht te leeren kennen. Het volgend overzicht moge de schets nader afwerken.

§ 2. Te Brussel, Leuven en Thienen breidden de gasthuizen zich niet weinig uit. S.-Nicolaas en O.-L.-Vrouw te Brussel waren in 1255 geheel ingericht. Er werden toen reeds, behalve de pelgrims, gebrekkelijke personen en andere armen opgenomen [5].

[1] Staatsarchief, *Cartul. et mss.* n° 56, f° 77.
[2] Staatsarchief, *Cartul. et mss.* n° 56, f° 107, vlg.
[3] Staatsarchief, *Ch. des comptes, Ét. des biens du clergé,* T° 12, n° 46550 *Decl.* 2. — Staatsarchief, *Conseil privé,* Carton 1502, n° 1556. — Verg. Henne et Wauters, *Hist. de Bruxelles,* III, 509.
[4] Delannoy, t. a. p., bl. 157, vlgg.
[5] Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, I, 53, 72. — III, 96, vlg. 225, vlgg. — Mir. III, 610.

S.-Jacobs-gasthuis te Leuven ontstond in die dagen, gelijk wij er nog vele zullen ontmoeten, voor pelgrims naar Spanje, en te Thienen verrees zoowel eene lazarij, een hospitaal van S.-Jan, als eene tafel van den H. Geest, door de gemeente ingesteld, in 't jaar 1257 [1].

Diest had twee groote burgerlijke [2] hospitalen, het O.-L.-Vrouwen-gasthuis, later S.-Eligius geheeten, en het Liefkints-hospitaal, alsmede in 1281 eene lazarij, en reeds veertig jaren te voren een begijnhof.

In de kleinste plaatsjes, in Oud-Genappe en elders, traden de burgers te zamen om een gasthuis te stichten.

In de provincie Antwerpen dient in de eerste plaats het burgergasthuis (« eycke gasthuis ») het O.-L.-Vrouwen, of later S.-Elisabeths-hospitaal der stad Antwerpen herdacht te worden. Moge het stichtingsjaar 1204 ook bestreden kunnen worden, zeker is het dat het gasthuis in 1226 door eene bul van paus Honorius III werd goedgekeurd [3]. Even als het gasthuis te Leuven, ontving het kort daarna rijke geschenken van Sophia, de dochter van Lodewijk en Elisabeth van Thuringen, de tweede vrouw van hertog Hendrik II. Er valt niet aan te twijfelen dat het oorsponkelijk voor gezonde reizigers was gegrond, doch niet minder zeker is het dat weldra arme zieken daarin werden opgenomen.

Hetzelfde was het geval te Gheel, waar het Ste-Dimphna's-gasthuis door Hendrik Berthout, « miles, dominus de Ghele » gesticht was, voor de bewoners der hem toebehoorende omliggende plaatsen [4].

Ook de broeders of nonnen die den dienst verrichtten moesten uit die plaatsen genomen worden. De bisschop van Kamerijk gaf daaraan in 1286 't reglement.

Het schijnt echter zeker dat ook hier oorspronkelijk zieken, maar veeleer uitsluitelijk pelgrims en andere reizigers opgenomen werden [5].

[1] Bets, *Hist. de Tirlemont*, II, 265. *Pièces just.* — Tarlier et Wauters, *Geogr., etc., d. comm. b.*, III, 165.

[2] Raymackers, *Het kerk. en liefd. Diest*, bl. 526, en 555, vlg.

[3] Verg. Staatsarchief, *Ch. des comptes*, 46545, T^e^ 5, Decl. 77. — Mertens en Torffs, *Gesch. v. Antwerpen*, I, bl. 595.

[4] Kuyl, *Gheel*, 4e B., 5e hfst., bl. 540.

[5] Staatsarchief, *Conseil privé*, Carton 1504, get. *C*.



Het gasthuis stond onder de voogdij van den landheer, welke met de « broeders en zusters, » eenen bestuurder en twee gasthuismeesters koos.

Te Lier vinden wij almede in de eerste helft dezer eeuw het S[te]-Elisabeths-gasthuis eerst buiten de stad als vreemdelingenhuis, vervolgens, in 1236, binnen dezelve als ziekenhuis ingericht. Daarneven ontstond nog, in den zelfden tijd, het S.-Jacobs-gasthuis der metsers, de tafel van den H. Geest en wellicht nog vroeger het begijnhof[1].

Het O.-L.-Vrouwen-gasthuis te Mechelen was, om dezen tijd, door eenen geestelijke gesticht[2], zooals korten tijd later het begijnhof aldaar, terwijl de lazarij reeds in het begin der eeuw bestond. Aan het einde daarvan stichtten eenige geestelijken een nieuw passantenhuis, onder het patronaat van S. Juliaan[3].

Aan verscheidenheid van gasthuizen was voorzeker in de XIII[e] eeuw geene stad rijker dan Gent[4]. Niet alleen dat de lazarij, volgens zekere overleveringen, toen reeds meerdere eeuwen moet bestaan hebben, en het « rycke gasthuys » werd genoemd; maar wij vinden er behalve Biloca en het hospitaal S.-Jan-ten-dullen voor krankzinnigen van beide geslachten, door den magistraat en gravin Joanna gesticht, nog een Maria-huis voor krankzinnigen van 't vrouwelijk, en een derde, voor die van 't mannelijk geslacht, naar 't schijnt almede door den magistraat gesticht.

S.-Jan-ten-dullen, voor dertig personen, werd bediend door broeders en zusters die hunnen regel van Walter de Marvis hadden ontvangen. In lateren tijd diende dit huis ook voor arme gezonde vrouwen[5]. Het Maria-huis werd later tot weeshuis ingericht. De magistraat benoemde er den directeur[6].

Verder vond men te Gent in de XIII[e] eeuw nog, gelijk bijna overal elders, een hospitaal van S. Jacobus voor dertig personen, voor al degenen die de bedevaart naar S.-Jacobus van Compostella wilden ondernemen. Zij konden

[1] Chr. Van Lom, *Beschrijving der Stad Lier*, bl. 345, vlgg.

[2] Staatsarchief, *Ch. des comptes*. 46657, T[e] 119. — M.-C.-H. D'Hanis, *Opkomst en bloei van Mechelen*, 1857, bl. 51, vlgg.

[3] D'Hanis, t. z. p., bl. 126.

[4] De Saint-Genois, in de *Messager des sc. hist.*, 1850, bl. 98.

[5] Archiven v. Gent, aangehaald door Van der Meersch, t. a. p., bl. 128.

[6] Van der Meersch, bl. 140. — Verg. Staatsarchief, *Cons. privé*, Carton 1504.

er driemaal overnachten, hetgeen te Gent niet, maar wel in andere steden eene uitzondering was.

Margaretha van Constantinopel stichtte in 1278 het gasthuis van S. Aubertus of Poortacker, oorspronkelijk voor arme begijnen der beide hoven bestemd, later voor oude vrouwen ingericht. De grafelijke regeering behield het recht twee personen aan te wijzen welke afwisselend over achttien prebenden beschikten.

Er bestonden namelijk te Gent in de XIIIe eeuw reeds twee begijnhoven; dat van O.-L.-Vrouw-ter-Hoyen, in 1227 door gravin Joanna en Margaretha, en dat van S. Elisabeth in 1234 gesticht. De graven van Vlaanderen hadden daarover het oppertoezicht en paters predikheeren waren voor de geestelijke leiding aangesteld. Daar nu het hospitaal van S. Aubertus in 1278 werd gegrond, hadden de begijnhoven in dat jaar waarschijnlijk nog geene eigene infirmerie of ziekenhuis.

Omtrent den tijd dat alle deze gestichten in 't leven werden geroepen ontstond tevens eene steeds krachtigere ontwikkeling van het handwerk en het gildewezen, zoodat de gildebroeders zelven, ter onderlinge bescherming en ondersteuning, ziekenhuizen en andere verblijfplaatsen voor hulpbehoevende leden hunner broederschappen begonnen te grondvesten. Dit was vooral te Gent het geval; doch de bijzonderste dezer inrichtingen behooren tot de XIVe eeuw, waarover later.

Nog verdient het hospitaal van O.-L.-Vrouw (of, sedert 1338, « het groote hospitaal ») te Aalst, omtrent 1236 gesticht, bijzondere vermelding. Het dankte zijn ontstaan aan de mildheid (*munificentia*) van den graaf van Vlaanderen, en was niet alleen voor reizigers, maar tevens voor arme gebrekkelijken en verdrukten (*peregrinantibus, languentibus et oppressis*), wien het bedelen onmogelijk was, bestemd. Zwangere vrouwen werden almede toegelaten, doch uitsluitelijk gehuwde. Maar zieken aan « cancker, pocken, laserye, of Sint-Marcoen » werden niet opgenomen.

Vondelingen trok men zich bij uitzondering aan, om de onzedelijkheid niet aan te wakkeren [1], gelijk wij dit ook elders gevonden hebben.

[1] De Potter en Broeckaart, *Ges. der gemeente v. O.-Vlaanderen. Aalst*, III, 62, vlgg.

Bovendien verzorgden de zusters, naar 't schijnt ook huisarmen. Nicolaas, bisschop van Kamerijk, gaf haar in 1266 levensregelen [1], nadat het hospitaal, door nieuwe giften verrijkt, een ruimer terrein, eene grootere uitbreiding, en eene kapel had verkregen [2].

Niet minder kwam het aloude hospitaal van Boudewijn van Constantinopel, te Oudenaarde, in den loop dezer eeuw tot grooten bloei. Het verwierf ook een eigen kerkhof, ondanks de krachtige tegenwerking der prebendiers van S.-Walburgis-kerk, waaraan het gasthuis grensde.

Allerlei gestichten rezen in de XIII[e] eeuw in Dendermonde op; daaronder het hospitaal van O.-L.-Vrouw te Dyckpoort en dat van S. Blasiën [3], door eenige adelijke heeren gegrond, voor behoeftigen van het mannelijk geslacht, onder het bestuur van eenige deftige burgers der stad. Het schijnt dat alhier in 1267 zieken opgenomen werden [4].

Eindelijk noemen wij nog het hospitaal van Maldeghem des jaars 1275 [5], korten tijd later door gravin Margaretha en Boudewijn van Heyle mild begiftigd [6].

In Westvlaanderen is de ontwikkeling der liefdegestichten niet minder groot. Wij vinden te Brugge de eigenaardigheid van de grondvesting eeniger hospitalen door vereenigingen (of « gilden »), 't zij daardoor een ambacht werd gedreven, of niet. Wij hebben hierboven reeds van het pottebakkershospitaal gesproken, wat vóór de XIII[e] eeuw in 't leven werd geroepen, en het oudste voorbeeld van dien aard schijnt te zijn.

Er bestond verder te Brugge eene gilde van S. Juliaan, en eene der zoogenaamde *Filles-Dieu*. Het valt niet te betwijfelen dat eerstgenoemde corporatie de gastvrijheid tot doel had, want Julianus werd daarvan in 't bijzonder als patroon beschouwd [7].

[1] Afgedrukt t. z. p., bl. 423, vlgg.

[2] Staatsarchief, *Chambre des comptes*, n° 46595, T° 57, *Decl.* 36.

[3] K. Wytsman, *Notice hist. sur la ville de Termonde*, 1849, bl. 12.

[4] Staatsarchief, *Cons. privé*, 1502.

[5] *Mémoire*, enz. Brugge, 1854 (Annales de la S. d'Ém. de Bruges, VII, 1849, bl. 355, vlgg.).

[6] Verg. Verscheede, *Ges. v. Middelbare in Vlaanderen*, bl. 3. — Gramaye, *Flandria fr.*, bl. 3.

[7] Men kent tweeërlei Julianus welke uitblonken door gastvrijheid, in de III[e] en de IV[e] eeuw. De

De titel *Filles-Dieu* doet veronderstellen dat deze vereeniging eerst diende tot hulp en opbeuring van gevallen meisjes, want hare patronesse was S. Maria van Egypte, welke bijzonder voor dergelijke ongelukkigen werd aangeroepen.

Wat hier ook van zij (ofschoon de Egyptische oorsprong van den oudsten Julianus hierop wel niet van invloed was) — de twee gestichten smolten in dezen tijd tot één. Zij hadden namelijk in het midden der XIIIe eeuw beide het huisvesten van reizigers voor ééne nacht tot doel. Tegen 1300 nu werden de twee gezelschappen, met onderling goedvinden en volgens eene ordonancie der schepenen van Brugge, tot een enkel lichaam vereenigd (« bi ghemeenen consente van den vogheden van den filgen dieus, ende van den deken ende Jonghers van der Gilde van Sinte Julyens »)[1].

Verder verdient hier nog opgemerkt te worden dat, evenals te Gent, en te Antwerpen « ten Wijngaerde », te Brugge, binnen het begijnhof, evenzoo betiteld, een hospitaal voor oude vrouwen en weduwen bestond, in 1244, door Joanna van Constantinopel, gesticht[2].

Men heeft wel eens beweerd, dat van alle te Kortrijk in de XIII[e] eeuw gestichte gasthuizen, het oudste een ziekenhuis was. De gronding schijnt van 1219 te dagteekenen, doch de oudste oorkonde is van 1277[3], waarin de deken van 't kapittel te Doornik, geboortig van Harlebeke, door de schepenen van Kortrijk en een leeken persoon, door 't hospitaal zelf benoemd, met het oppertoezicht daarover wordt belast.

Maar er is geen bewijs voorhanden dat het gasthuis reeds van den beginne af zieken hebbe opgenomen. In de oudste stukken wordt alleen van nachtverblijf gesproken. Eerst langzamerhand vonden ook zieken er verpleging. Dit viel evenwel zoozeer buiten de algemeene regelen van 't

legende wordt o. a. verhaald door Hachez, *Les Fondations charitables de Mons*, § III (ANN. DU CERCLE ARCH., I, 25, vlg.). Julianus de Galliër was tevens de beschermer van het liefdewerk der *fratres pontifices* (brug-bouwers), in de XII[e] eeuw door den herdersknaap Benezet gegrond. Zie bijv. Ratzinger, t. a. p., bl. 278.

[1] *La Flandre*, VI, 78. — *Annales de la Soc. d'Ém. de Bruges*, II, 180, vlgg.

[2] Carton, *De l'état de la mendicité* (BULL. DE LA COMM. DE STATISTIQUE, IV, 63). — Jacques de Guyse, *Hist. du Hainaut*, XIV, hfst. II, bl. 209, vlgg.

[3] De Potter, *Ges. van Kortrijk*, II, 524.

gesticht, dat nog in de XVe eeuw de schepenen van Kortrijk met den raad van Vlaanderen een twistgeding voerden over de nalatenschap van personen, die in 't gasthuis kwamen te sterven[1]. Eerst in de XVIe eeuw werd het hospitaal uitsluitelijk ziekenhuis.

Wanneer wij den blik nu verder over West-Vlaanderen laten weiden, ontmoeten wij van alle zijden dezelfde verschijnsels als in de groote steden. Maar Yperen was in die tijden eene der aanzienlijkste steden van België! Het telde, naar men zegt, 200,000 inwoners. Hieruit kan men reeds besluiten, welk groot getal gasthuizen deze stad in de XIIIe eeuw binnen hare muren had.

Vooreerst dat van O.-L. Vrouw, wat bijzonder voor reizigers was ingegericht, en dat van S. Jan, waar al spoedig zieken opgenomen werden; vervolgens dat van S. Nicolaas of de Belle[2]; S.-Maartens-gasthuis, wat reeds in 1187 bekend was, toen graaf Philips daaraan het bouwen eener kapel verbood, om aan de parochiekerk geene schade te berokkenen[3], ofschoon de heilige dienst, bij voorbeeld, in S.-Thomas-gasthuis toegelaten was. Eindelijk kon Yperen zich nog beroemen op eene der oudste lazarijen van 't land[4].

Doch, wat welligt nog meer zegt, het gasthuis van Blankenberg (Scarphout) en dat van Dixmuide had reeds in 't midden der XIIIe eeuw geregelde bediening[5].

Het gasthuis S.-Jan te Winoxbergen, in 1251 gesticht, had in 1275 zijn bedienend personeel reeds verdubbeld. Het stond onder de bescherming van Margaretha en Gwy van Vlaanderen, die het met allerlei voorrechten van 't wegen en meten der koopwaren verrijkten[6].

Ook te Rouselare had de gravin een gasthuis gesticht wat in 1275 door den beroemden kanunnik van Maldeghem rijkelijk werd begiftigd en in

[1] De Potter, t. z. p., II, 328.
[2] Staatsarchief, *Ch. des comptes*, 46624, n° 86.
[3] *Les trois cartulaires de la prévôté*, enz. *S. Martin*, bl. 29, n° 41. Zie Diegerick, *Inventaire*, I, bl. 11.
[4] Diegerick, t. z. p., I, 64, n° LXXV.
[5] Em. de Busscher, *La Flandre*, D. VI, bl. 236.
[6] L. Debaecker, *Rech. histor. sur la ville de Bergues-St-Winocq*, Brux., 1849, bl. 87, vlgg.

onze dagen tot seminarie is ingericht [1]. Het gasthuis te Thourout was reeds in 1229, door de milddadigheid van Margaretha gegrond [2].

Het nu zoo onaanzienlijke Damme had reeds in 1249 een gasthuis, met geregelde bediening. Het stond geheel onder toezicht van den bisschop; doch de schepenen hadden eene stem bij 't aanstellen der oversten. Hieruit ontstond een twist, die in 1778 nog niet geslecht was [3].

Ook te Aardenburg waren de schepenen en de bisschop niet minder naijverig omtrent het bestuur van het gasthuis, en lagen met elkander daarover langen tijd in strijd. Zoo gewichtig was ook deze inrichting, in de helft der XIIIe eeuw [4].

Onder het episcopaat van den meergenoemden Walter de Marvis, of Walter II, van 1220 tot 1251 bisschop van Doornik, onderging het gasthuiswezen ook in de stad Doornik zelve eene niet minder belangrijke uitbreiding, dan in de overige deelen des bisdoms. Vele hospitalen werden er opnieuw geregeld; zoo bij voorbeeld het gasthuis van O.-L. Vrouw, wat vroeger voor melaatschen schijnt gediend te hebben. Door de bekamping der baatzucht van vele groote heeren, waarvan hierboven reeds is gesproken, en der onzedelijkheid of andere misbruiken der geestelijkheid van zijn bisdom, bevorderde Walter in alle opzichten orde, gerechtigheid, barmhertigheid, waarvan niet alleen de bescherming der armen en ongelukkigen, maar ook de rechten getuigen, welke hij aan de beroofde kerken teruggaf [5].

De minderbroeders werden door hem ondersteund als voorbeelden van ongeveinsde armoede; de trinitarissen, sedert 1230 te Doornik gevestigd, moesten hem bijstaan in 't loskoopen van slaven. Van den magistraat kocht hij, in 1241, gronden, om daarop een begijnhof te stichten [6]; ook

[1] *Ann. de la Soc. d'Ém. de Bruges*, 3e sér., D. XIX, bl. 166, vlgg.
[2] P. Lanssens, *Gesch. v. Thourout en Wynendaele*, bl. 71.
[3] Staatsarchief, *Conseil privé*, Carton 1507. — *Chambre des comptes*, T^{e} 66, n° 46604, *Decl.* 7.
[4] Warnkönig, *Fl. Staats-u Rechtsgesch.*, II, 2, bl. 41.
[5] Descamps, *Notice sur Walter de Marvis, passim.*
[6] Delannoy, *Hospices de Tournay*, 157, vlgg.

een huis voor gebrekkelijke priesters[1], gelijk er te Atrecht[2] één bestond, werd door Walter in 't leven geroepen[3].

Walters voorschrift werd evenwel, in 't vervolg van tijd, niet nageleefd.

Bisschop Philips Mouske gaf wel een reglement aan 't gesticht, opnieuw voorschrijvende dat uitsluitelijk gebrekkelijke priesters van het bisdom daarin opgenomen mochten worden, en dat drie kanunniken het beheer daarover zouden voeren — de tand des tijds knaagde echter aan die statuten; men vergat ze; zij werden op vele wijzen overtreden, tot dat zij eindelijk in 1332 werden hernieuwd, volgens de bedoeling des stichters van het huis.

Niet minder nam Walter de Marvis het liefdewerk der scholen ter harte[4]. Een aantal lokalen voor 't onderwijs werd door hem in 't leven geroepen. Wijze reglementen werden hieraan, zoowel als aan de gast- en leprozenhuizen gegeven, over wier inhoud wij later zullen handelen.

Alle deze inrichtingen werden afhankelijk van het kapittel, hetwelk daarvan de kosten moest dragen, en in geval de stad ten voordeele der gasthuizen uitgaven deed, moesten deze door 't kapittel worden vergoed.

Dit neemt echter niet weg dat, omtrent denzelfden tijd, een aantal meest kleinere inrichtingen van liefdadigen aard ontstond, wier stichters den magistraat tot voogd en opperbestuurder hadden aangewezen. Ook werden deze bepalingen der edelmoedige menschenvrienden door de geestelijke overheid zelden bestreden, veel minder omgestooten. Integendeel, op de kerkvergaderingen, waar de regeling en 't bestuur der gasthuizen bijzonder werd besproken, handhaafde men de bedoeling der schenkers en het burgerlijk bestuur.

Tot dergelijke gasthuizen, waarvan het toezicht oorspronkelijk aan den magistraat was opgedragen, behoorde onder anderen het bovengenoemd huis der « oude burgers » (*anciens bourgeois*), voor grijsaards, in 1272 door Jakemès Yvains en Gontiers li Sauvages, twee Doorniksche burgers afgestaan[5].

[1] Staatsarchief, *Ch. des comptes, Biens du clergé sécul.*, Te 116, n° 46654.

[2] In 't S.-Jacobs-gesticht, voor « povres clers et povres prestres en biaus lits et blans dusques ». — Proyart (*Bull. de l'Ac. d'Arras*, 1846), bl. 311.

[3] Delannoy, t. a. p., bl. 137, vlgg. — Descamps, t. a. p., oorkonde LV, LVI.

[4] Staatsarchief, *Chambre des comptes*, Te 1649, bl. 31 en 32.

[5] Delannoy, *Hospices de Tournay*, 137.

Wanneer ouderdom of ziekte het niet belette, waren deze *anciens* verplicht vooral het begraven als liefdewerk uit te oefenen.

Verder vindt men in denzelfden tijd het huis genaamd « Saint-Erasme » of « Arrache » als geschenk aan den mayor en de schepenen der stad opgedragen, ten einde dit tot eene toevlucht voor arme weduwen in te richten, met de duidelijke bepaling, dat de schepenen daarvan zullen zijn « souverains et nuls autres [1]. » Dit weduwenhuis behoorde tot de aanzienlijkste gestichten van Doornik. Een groot aantal kleinere inrichtingen van dien aard volgden deze als op den voet.

Een niet minder gewichtig middenpunt van liefdadigheid was Bergen in Henegouwen, in de XIII[e] eeuw.

Het leprozenhuis, wat aan Boudewijn van Constantinopel zijne eigenlijke regeling te danken had, bestond al omtrent 1200. Ja wij vinden de kapel der lazarussen (*capella infirmorum*) reeds in 1188 genoemd.

Het « ospital de monsgr. Saint-Nicholay » dagteekent van 1230 (1231 n.s.). Het was gelijk andere gasthuizen een *xenodochium* voor uitgeputte reizigers, te zwak om een *ostel en ville* te kunnen bereiken. Later werd het een ziekenhuis voor Bergensche burgers [2].

Uit de oorkonden blijkt, dat in de eerste helft der XIII[e] eeuw een groot aantal andere liefdegestichten te Bergen verrees, zooals dat der twaalf apostelen [3], het hospitaal van O.-L. Vrouw, door Jean Canart, en een ander door Jean Vilain gesticht. Wij lezen tevens van de roofzucht, waartoe de rijkdom dezer instellingen aanleiding gaf.

Hieruit schijnt de merkwaardige verhouding voortgekomen te zijn, welke, bijzonder in deze stad, op het einde der XIII[e] eeuw, tusschen de algemeene armenkas (*les communes aumônes*) en de hospitalen bestond. Wij vinden namelijk, dat een zeker burger, Stiévènes Ganors, omtrent 1297 meester van S.-Nicolaas [4], eene donatie der algemeene armen bestuurde, waarvan

[1] Staatsarchief, *Cons. privé*, Cart. n° 1502, *a.* n° 5. — Delannoy, t. a. p., 167, vlgg. — Verg. Staatsarchief, zelfde carton, *Recueil de fondations*, n° 9.

[2] Devilliers, *Description analyt. de cartulaires*, enz., bl. 119, vlg., n° VI.

[3] Hachez, *Les fondations char. de Mons* (ANN. DU CERCLE ARCH., I, 22, vlgg.).

[4] Devilliers, t. a. p., 135, nr. XXV, bl. 41, 42, vlg., bl. 12.

hij tegelijker tijd momboor was. Wij zien dat het bestuur der gezamentlijke gasthuizen van het algemeen armenhuis uitgaat, wat onder toezicht stond van den magistraat, ofschoon het kapittel van S-Wandregisil (Waudru) niet naliet daartegen te protesteeren, vooral het recht van amortisatie voor zich zelven wenschende te behouden.

Wij vinden verder in de XIIIe eeuw, bij voorbeeld, het hospitaal van Louis de Mons of de Pouille, gezegd de Peviere, in 1295, bijzonder voor de rust der ziel van Karel I van Sicilië gesticht. Omtrent hetzelfde jaar ontstond het hospitaal van Vilain van Markiet onder den titel van « Maison de le paix »[1]. Ook het ziekenhuis der begijnen ontstond in 1294-1296. Jehan le Taye, kapelaan van S.-André, welke met een groot vermogen begunstigd, zich door zijne liefdegiften in de geschiedenis van Bergen beroemd heeft gemaakt, was daarvan de stichter[2].

Evenals te Bergen breidden zich in de XIIIe eeuw de gasthuizen in het overige Henegouwen uit. Zoo ontstond, bij voorbeeld, te Estines, het oude *Leptinæ* of *Liftinæ* (*les Estines*) het hospitaal der Roos, in 1241, of daaromtrent, aan O.-L. Vrouw gewijd. Te Ath verrees een gasthuis naar S. Juliaan, een ander naar S. Jacob genoemd. Enghien had het *hôtel Dieu de S. Antoine*, later S.-Nicolaas, in 1266[3].

Het « groot hospitaal » of *ostellerie* van Namen, ook bekend onder den naam van « ospital de N.-D. a piet du Chatial » (*au pied du château*), dagteekent van 1229[4]. Het tegenwoordig gasthuis van S. Jacob, oudtijds « ospital d'Outremer » genoemd[5], was, gelijk elders, voor bedevaartgangers naar S. Jago di Compostella bestemd. Het komt reeds in 1273 voor. Nog in de XIIIe eeuw werden er alle reizigers eene nacht kosteloos opgenomen. Bedelaars en landloopers werden niet afgewezen, maar goed bewaakt.

't Is natuurlijk dat in alle eeuwen de menigte pelgrims, welke zich van stad tot stad bewoog, niet altijd lieden van de eerlijkste soort waren. Veroor-

[1] Devilliers, t. z. p., bl. 176, vlgg.
[2] *Ann. du Cercle arch. de Mons*, XV, 275, 322, 243, 181, enz.
[3] E. Matthieu, *Hist. de la ville d'Enghien*, 605.
[4] Borgnet et Bormans, *Cartulaire de la commune de Namur*, I, 52.
[5] T. z. p., II, 157, n. 2.

deelingen tot het doen van eene bedevaart, om zekere schuld te boeten, waren in de XIII[e] en XIV[e] eeuw algemeen, en werden ook door den wereldlijken rechter uitgesproken. Wij zullen daarvan nog menig voorbeeld ontmoeten. De bedevaart moest ondernomen worden, al was de rouw over de gepleegde misdaad ook zeer zwak (gelijk dit in « Reinaert de Vos » wordt geschilderd). Geen wonder dus dat zich aan de poort der S.-Jacobsgasthuizen menigmaal personen vertoonden, welke geen onbepaald vertrouwen inboezemden.

Het was aan den beul[1] opgedragen personen, wier gedrag, of voorkokomen aanstootelijk was, uit het huis te verwijderen[2]. De eerlijke pelgrims daarentegen, of de zulken die daarvoor gehouden werden, verkregen het recht alhier, te Namen, met eigen kelk en miskleederen, tegen betaling van den noodigen wijn, eene H. mis te lezen of te laten lezen[3].

Dinant had reeds in 1283, in de voorstad van S. Pieter, in de nabijheid eener fontein (*pisselotte del ospital*) een wel ingericht hospitaal, benevens een begijnhof, en eene « table des communs pauvres » [4].

Niet minder zeker is het bestaan van het S.-Nicolaas-gasthuis te Bouvignes, in de helft der XIII[e] eeuw. In 1253 besloten de schepenen tot het bouwen eener kapel, volgens testament van zekeren Pierre Moisson, eenen der grootste weldoeners van 't hospitaal. Later werd er eene overeenkomst gesloten tusschen de O.-L.-Vrouwenkerk te Dinant en de abdij van Leffe, over het recht van aanstelling des priesters van deze kapel[5].

Het gasthuis was gesticht voor de algemeene armen (*communibus pauperibus*) van Bouvignes, als ware het tevens eene soort van tafel van den H. Geest, gelijk er omtrent dien tijd ook eene te Fosses ontstond[6]. De ineen-

[1] Borgnet en B., t. z. p. I, XXXVIII.

[2] Ook elders was het opzicht over lichtzinnige personen dikwijls de plicht van den beul. Hij komt voor als de bewaker der zoogenaamde « vrouwenhuizen ». Zie J. Scherr, *Deutsche Kultur- und Sittengeschichte*, 3[e] uitgave, bl. 209. — L. Kriegk, *Deutsches Bürgerthum im Mittelalter, Neue Folge*, bl. 299; enz.

[3] Borgnet en Bormans, t. a. p. II, bl. 158, n° 109.

[4] Sederius, *Dinant et ses environs*, 1859, bl. 56.

[5] Jules Borgnet, *Cart. de la commune de Bouvignes*, bl. 8, vlgg.

[6] Jules Borgnet, *Cart. de la commune de Fosses*, bl. 11, n° 5.

smelting van het bestuur der gasthuizen met dat van de algemeene armenkas was in Henegouwen geene uitzondering; wij vinden van hetzelfde geval in de provincie Namen een voorbeeld.

De stad Hoei bezat in de XIIIe eeuw een groot gasthuis door de burgerij gesticht, in 1263 voltooid. Een tweede hospitaal, dat van S. Jacobus, met kapel en kerkhof, was door Damoiselle Isabeau de Vacheresse voor de bedevaarders naar Galicië gegrond [1]. Ook bevond er zich eene lazarij, uitblinkende door de vroomheid van S. Jutte, of Juliana.

Er is reeds vermeld dat Hoei in 't begin der XIIIe eeuw een eigen gesticht bezat tot loskooping der slaven, onder den titel van « het heilig kruis », en dat in deze streken van alle zijden lazarijen waren ontstaan, zullen we weldra duidelijk zien bewezen.

Te Luik onderging het bovengenoemde gesticht ter ketene in 't begin der XIIIe eeuw eene groote hervorming en uitbreiding. Het bestuur daarvan werd opgedragen aan zusters en broeders, welke zich, gelijk te Nijffels en elders, den naam gaven van « kanunniken » en « kanunnikessen ». Onder medewerking van eenen Luikschen burger, Simon genaamd, werd het gesticht door den pauselijken legaat Gwy, bisschop van Palestina, goedgekeurd, en in zijne bezittingen bevestigd [2].

Deze kerkvoogd was door den paus naar de noordelijke bisdommen gezonden, om een aantal vraagstukken, betreffende de rechten en privilegiën der gasthuizen, op te lossen. Daarom dagteekenen meerdere voorrechten dier gestichten van dezen tijd.

Behalve dat vele liefdegestichten door Gwy in hunne bezittingen werden bevestigd, hadden andere aan hem het voorrecht te danken van in tijden van interdict de goddelijke diensten als gewonelijk in hunne kapellen te mogen doen plaats hebben, en derhalve door het interdict niet te worden getroffen. Dit was eene gunst, waartoe anders eene bijzondere beschikking uit Rome noodig was, gelijk er eene in 1213, ten dienste van 't S.-Pietersgasthuis te Brussel voorkomt [3].

[1] Melart et Gorrissen, *Hist. de la ville et du chât. de Huy*, bl. 346, vlgg.

[2] Ernst, *Tableau ... des suffragans*, enz., bl. 298. — *Bulletin de l'Instit. arch. liégeois*, 1872, XI, bl. 233.

[3] J.-F. Van der Rest, *Aperçu des hôp.*, enz., bl. 38.

Geen wonder daarom, dat wegens dit voorrecht, benevens zoovele andere gronden, die de gemak- en hebzucht aan de hand deden, de zusters en broeders der hospitalen er naar streefden, zoo spoedig mogelijk eene eigene kapel te bezitten.

Doch de hoofdvoorwaarde, waarop het bouwen eener eigene kapel werd toegelaten, bestond meestal daarin, dat zij aan de kerk der parochie, waartoe het gasthuis behoorde, geene schade zou mogen doen, door het aanlokken der gemeentenaren, en zoo voorts. Daarom mochten deze kapellen bij hunnen eersten bouw meestal geen torentje hebben, opdat de broeders en zusters niet verleid zouden worden daarin een kloksken op te hangen en ter misse te luiden, zoodat de parochiemis verzuimd werd. Voor en aleer door paus of bisschop de toestemming tot het klokluiden wierd gegeven, had de behoefte daaraan duidelijk moeten blijken.

Vele gasthuizen nu maakten van de tegenwoordigheid des pauselijken legaten gebruik, om allerlei dergelijke voorrechten te verwerven. Zulks geschiedde in de XIIIe, zoowel als in latere eeuwen, en bijzonder in de XIVe eeuw, tijdens het verblijf in onze streken van den beroemden pauselijken legaat Nicolaas van Cues (Cusa).

Op dezelfde wijs als S.-Mattheus ter ketene, won S.-Christoffel, in 't begin der XIIIe eeuw, aan vastheid en uitbreiding. De bezittingen werden ervan bevestigd, het dienstdoend personeel hervormd, en een uitvoerig reglement daaraan gegeven [1].

Verder vermelden wij nog een enkel voorbeeld uit Luxemburg, en wel de eigenaardige wijze waarop het gasthuis van Marche samenhing met de Cisterciëncer abdij van Floreffe.

Een deel der bezittingen van de abdij werd namelijk, op hooger bevel, ter ondersteuning van arme en gebrekkelijke kruisvaarders gesteld, nadat abt Helin, op aanmaning van Honorius III, met Jacob van Vitry naar Palestina was getogen.

Er wordt verhaald, dat wegens de ligging der abdij, aan de oevers van de Maas, het gasthuis naar Marche is overgebracht, alwaar het door lee-

[1] Ernst, *Tableau ... des suffragans*, enz , bl. 217.

kenbroeders der abdij bestierd werd. Helins opvolger te Floreffe, bleef zijne zorg wijden aan het gasthuis te Marche. Doch de broeders werden langzamerhand door gewone leeken vervangen, en het gasthuis werd als andere een gewoon *xenodochium* voor passanten.

Daarop ontaardde het weldra in een verblijf voor « roovers, leegloopers en wellustelingen ». Het kwam toen weder onder ander bestier en diende ter verzorging van oude en gebrekkelijke geestelijken [1].

Eindelijk hebben wij hier nog de stichting van het gasthuis te Hasselt te vermelden. Ter gunste van het begijnhof, van de tafel van den H. Geest en van het gasthuis, benevens nog eenige andere gestichten, stonden Hendrik Tant en zijne echtgenoot Agnes, in 't jaar 1295, een groot deel van hun vermogen bij testament af.

Dit zijn de oudste berichten welke over het bestaan dier liefdadigheidsgestichten tot ons gekomen zijn [2], en tot heden de eenige. De geleerde Mantels verhaalt ons van de liefdadigheidsgestichten, zoo te zeggen, geen woord. Het begijnhof nogthans wordt door den schrijver besproken [3].

Aan het einde der XIIIe eeuw is het al meer en meer moeielijk te onderscheiden of de gasthuizen, die zich *hospitalia* noemen, uitsluitend voor reizigers dienden, of dat daarin ook zieken worden opgenomen. Uit den titel en uit de beschrijving kunnen wij dit slechts zelden duidelijk zien, behalve bij zulke gasthuizen waarvan ons de reglementen uit de XIIIe eeuw zijn toegekomen. Deze zijn evenwel niet zeer talrijk.

Bij het toenemen der steden ontstond, onder andere vakken van nijverheid, ook dat van reizende personen tegen betaling te herbergen en te voeden. Menige persoon mag wel, uit verschillende gronden, verkozen hebben zijn nachtverblijf en voedsel te vergoeden, om niet aan de hospitaalkost gebonden te zijn. Men vond toch in de groote steden reeds in de XIVe eeuw allerlei herbergen, voor allerlei beurzen. Als voorbeeld uit

[1] Staatsarchief, *Conseil privé*, carton 1502, n° 3. In het charter van Marche des jaars 1152, wordt nog geen hospitaal vermeld.

[2] Het testament is afgedrukt in : *Bulletin de la Société chorale et littéraire de Hasselt*, D. X, 1871, bl. 64, vlgg.

[3] *Hasletum*, uitg. Leuven, 1663, bl. 155.



vele halen wij Brugge aan, waar de herbergen overvloeiden, en van zeer verschillend karakter en prijs waren[1].

Hoe gemakkelijker het logeeren werd, des te minder werden de gasthuizen door reizigers of bedevaarders gebezigd. Daardoor vermeerderde de gelegenheid om er zieken in op te nemen en te verplegen, gelijk de meeste bevestigingsoorkonden en reglementen van dien tijd bewijzen.

Wat nu de geneeskunst en de artsenijen van het tijdperk betreft — aan goede artsen heeft het zeker menigmaal ontbroken, ten minste in de XIIIe eeuw vindt men die nog niet algemeen vermeld. Men bezigde een groot aantal huismiddelen of riep het bijgeloof tot de genezing te hulp. Er zijn eenige lijsten tot ons gekomen van artsenijen en kunstmiddelen, die in de XIIIe en XIVe eeuw den dienst van den doctoor vervingen.

Was er iemand ziek aan de longen, dan nam men gezoden lijnzaad en azijn of wel kwendel (wilde thijm), grieksch hooi, enz. Tegen den kanker maakte men een' zalf van lood en zwarten inkt. De mede of honigdrank moest dienen om de kwade sappen te verdrijven. Akkerkruid met wijn werd genomen tegen den beet eener slang, enz.

Uit het water werden een aantal kwalen erkend. Het moet vooral rood en dik zijn (!), want « dit beduidt kracht en moed ». Andere eigenschappen des waters geven zwakheid of stoornis van 't gestel te kennen.

Menigmaal werd dan ook van den geneesheer bijzonder gevorderd dat hij een kundige uroskoop zij.

Daarbij kende men vele middelen om de huid recht blank, de stem helder, het gezicht klaar te doen schijnen[2].

Doch met het toenemen der geneeskunde, in de XIIIe en XIVe eeuw, begon men zulke huismiddelen te verbieden, gelijk uit verschillige stedelijke ordonnanciën[3] kan blijken. De ontwikkeling der physische wetenschappen op de hoogescholen van Padua, Toulouse, Parijs, Oxford, enz., drong in het volk en aldus in de hospitalen door.

[1] Verg. ook nog de ordonnancie van Gwy de Vlaming op de « hosteus » (hôtels) der « fieste » (kermis) te Thourout, bij Lanssens, t. a. p., bl. 199.

[2] F Pfeiffer, *Zwei Arzneibücher aus dem 12^n u. 13^n Jahrhdt. passim.*

[3] Hüllmann, *Städtewesen,* IV, bl. 52.

Frederik II, keizer van Duitschland, gaf in dezen tijd zijne beroemde voorschriften ten dienste der uitoefenaars van de geneeskunde [1], en van den anderen kant schreef onze Jacob van Maerlant, in zijn werk « Heimlicheyt der Heimlicheden », eene verhandeling over den normalen en abnormalen toestand van 't menschelijk lichaam. Hij besprak op populair-wetenschappelijke wijze de verschillige spijzen en dranken, welke er in de vier jaargetijden moeten genomen worden, om de goede « complexie » des lichaams te bewaren. Ook handelde hij over de verschillige lichaamsdeelen in 't bijzonder, opdat de mensch kunne leven zonder kwalen :

« Leven, sonder evels pine ».

Dit gedacht van onzen realistischen leerdichter drukt zich op vele wijzen in de geschiedenis der hospitalen uit. De liefdewerken kregen langzamerhand een ander karakter. De meer aartsvaderlijke gastvrijheid, het nederig wasschen der voeten van sommige arme pelgrims, en het bevorderen van tochten, welke voor velen altoos nog een werk van ascetisme waren, maakten plaats voor de ziekenverpleging en het ondersteunen van den gebrekkigen ouderdom.

De geschiedenis der geneeskunst van sommige oude volken scheen zich te herhalen. Die kunst was in den beginne bij vele oostersche stammen slechts weinig geëerd. In de oudste Veda's, bij voorbeeld, wordt van geenen god der geneeskunst gesproken [2], zoo min als van priesters, tempels en goochelkunst. In de Vendidad wordt aan bovennatuurlijke middelen minstens even zooveel kracht toegeschreven als aan de kruiden en aan het operatiemes. Die arts wordt voor de beste gehouden, welke de meeste zegenwenschen uitspreekt [3]. De geneeskundigen worden verzocht in de eerste plaats hun overwicht te toonen op de aanbidders der booze geesten (Daeva).

Doch men komt er toe bepaalde belooningen of taxen vast te stellen, voor genezingen van minder bovennatuurlijken aard. Met vier ossen werd de genezing van het hoofd eener streek betaald, de herstelling zijner vrouw met een kameel vergolden, en zoo voorts.

[1] Zie, b. v. Von Raumer, *Gesch. der Hohenstaufen*, III, 456, vlgg.
[2] Daremberg, *Hist. des sciences médicales*, I, 75.
[3] M. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, eerste uitg., II, 414.

Op dezelfde wijs werd de geneeskunst in de middeleeuwen meer en meer als eene menschelijke en natuurlijke wetenschap beschouwd, bij de uitbreiding der studiën van de eene, en bij de ontwikkeling van een meer didactisch, meer burgerlijk realistisch et practisch tijdperk, gelijk ons dit onder anderen in « Reinaert de Vos » wordt geschilderd, van de andere zijde.

De « medicijn-meesters » kwamen daarmede tot eere. In sommige groote steden vond men in de XIIIe eeuw artsen bij 't dozijn [1]. Hun aanzien nam altoos toe. Hun kleederdracht overtrof soms in rijkdom en uitgelezen smaak die van alle andere standen der maatschappij.

Weldra werden nu ook bezoldigde artsen in de hospitalen aangesteld. Paus Lucius III zond reeds vóór 't einde der XIIe eeuw vier geneesheeren naar 't hospitaal te Jerusalem [2].

In België vinden wij het verkeer van bepaalde geneesheeren in de ziekenhuizen reeds in de XIIIe eeuw, en de zorg voor ongehuwde artsen bijzonder aanbevolen [3].

In de XIVe eeuw worden alom bezoldigde geneesmeesters vermeld, die door den magistraat waren aangesteld; zoo, bij voorbeeld, te Brussel [4], te Leuven [5], te Oudenaarde [6], enz.

Eene verdere ontwikkeling van de wetenschap der geneeskunde vertoont zich hierin, dat de apothekersstand, vroeger met dien van den geneesheer vereenigd, zich daarvan begon af te zonderen [7]. In de volksvoorstellingen van het Lijden van Jezus, moest zelfs in de XVe eeuw de « apenteker » — eene soort van specerijhandelaar — de koddige figuur in dat treurtooneel voorstellen.

Frederik II had die afscheiding tusschen geneesheeren en apothekers reeds

[1] Daremberg, t a. p. I, bl. 279. — Von Raumer, t. a. p. VI, 433, n° 1. — Mone, *Zeitschr. für die Gesch. des Oberrheins*, D. I, bl. 269.

[2] Haeser, *Gesch. der Christl. Krankenpflege*, bl. 53.

[3] Staatsarchief, *Cons. privé*, Cart. 1508. — Verg. Daremberg, t. a. p. I, 290.

[4] Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, II, 628.

[5] Van Even, *Louvain monumental*, bl. 278.

[6] Lerberghe en Ronsse, *Audenaardsche Mengelingen*, V, 251.

[7] De lat. naam is *unguentarius, pharmocopola*, niet *herbarius*. — Böhmer, *Cod. Franc.*, I, 247 (Mone, t. a. p. I, 265, vlgg.).

gemaakt[1]. Ondertusschen was de strijd nog lang onbeslist gebleven, welke personen als geneesheeren mochten optreden. De concilieacten van die dagen bewijzen, dat de kerkelijke overheid de studie der medecijnen aan leeken alleen wilde toevertrouwd zien, en de geestelijkheid daarvan wilde uitsluiten[2]. De geestelijke artsen wilden evenwel van hunne praktijk niet afzien. Dit was vooral in Frankrijk het geval. Hermondanville (Henri de Mandeville), de bekende huisarts van Philips den Schoone, schrijft zelf aan de leeken den teruggang der geneeskunst toe. Zij werden met allerlei onkundig volk gelijk gesteld. Men liet eindelijk de chirurgie aan hen over. Doch deze kwam daardoor zoo in minachting, dat zij zelfs van de hoogeschool te Parijs werd verbannen, en altoos dieper zonk.

Ondertusschen namen in België en elders de stedelijke besturen deze zaak in handen. Er werden, ter bevordering der algemeene gezondheid, geneesheeren benoemd, niet alleen voor de hospitalen, maar ook voor de gemeenten, geneesheeren voor het leger in oorlogstijd, en bovendien nog de deftigste der patriciërs tot artsen aangesteld, om de winderige en bedriegelijke kwakzalvers te verdringen, welke zich dikwijls in een geestelijk pak staken, om hunne valsche kunst eer ingang te doen vinden.

De geestelijke stand liet zich het uitoefenen der geneeskunst nog niet ontzeggen. Men vond geestelijke geneesmeesters tot in de XVIe eeuw[3].

Velerlei waren ondertusschen aan 't einde der XIIIe eeuw de liefdegestichten geworden, waar elk oogenblik de hulp des geneesheers noodig kon zijn. Wij hebben namelijk gezien dat onderscheidene gasthuizen, dat is herbergen, in ziekenhuizen waren overgegaan; ten tweede, dat enkele huizen uitsluitelijk voor zieken werden ingericht, en ten derde dat de ziekenhuizen bij uitnemendheid, namelijk de huizen « Ter Ziecken », de *maladreries*, of lazarijen in de XIIIe eeuw hunne grootste uitbreiding kregen. Wij willen ten slotte dezer afdeeling hierbij nog een oogenblik stilstaan.

[1] Von Raumer, t. a. p. VI, 457.

[2] Zie 't 12e alg. Conc., 4e van 't lateraan, bijv. bij Hefele, *Conciliengesch.* (uitg. Witz), D. V, 2, bl. 990. — D. VI, bl. 40, 455.

[3] Kriegk, *Deutsches Bürgerthum im Mittelalter*, 1868, bl. 1, vlgg.

II

§ 1. De « ziekte », d. i. de melaatschheid, leproosheid. Zij wordt voor besmettelijk gehouden. Oudste gevallen. Soorten. Liturgie van 1082. Uitbreiding in Europa van West naar Oost. Hutten en huizen. — Algemeen overzicht der lazarijen. Overdrijving der oudheid. — § 2. Hongersnood, enz., dweperij. Valsch ascetisme, Katharen, Albigenzen, enz.

§ 1. Zeker, van alle ziekten welke in de middeleeuwen over Europa hebben gewoed, is er geene die zoovele lijders telde als de lazarij of melaatschheid, de leprozen- of lazarusziekte[1].

Maar van de andere zijde is er dan ook geen kwaal die zoovele liefdewerken heeft doen verrichten, en voor welke zoovele offers zijn gebracht als deze, die in 't bijzonder « de ziekte » werd genoemd; als of geene andere ongesteldheid daarbij ware te vergelijken.

Zij werd bovendien algemeen voor besmettelijk gehouden. Al was zij dit ook niet, zij was toch chronisch; zij scheen ongeneeslijk, en had zij eenen hoogen graad bereikt, dan was zij tevens afzichtelijk en stiet den lijder soms geheel uit de maatschappij.

Ondertusschen is de toestand der melaatschen, tusschen de XIIe en XVe eeuw, met kleuren afgeschilderd, die met de werkelijkheid niet overeenstemmen; hun lot is tienmaal harder voorgesteld dan het werkelijk was; de uitzonderingen, waarbij de lijder van alle menschelijk verkeer afgesloten werd, zijn, in strijd met de geschiedenis, als regel beschouwd. Men heeft, zonder critiek, tijden en plaatsen dooreen geworpen, om een romantisch beeld op te hangen, gelijk het niet voor 't oog van den ernstigen onderzoeker verschijnt.

Het is duidelijk dat het woord « leproosheid » (fr. *lèpre, lepra*) met het grieksche λέπρος (ruw) en λέπος (schubbig) zamenhangt; dat de uitdrukking

[1] Laserye, malaedscheyt.

« lazarij » van deze ziekte gebezigd wordt, dewijl zij aan Lazarus wordt toegeschreven, en dat zij « malaadscheyd » (in nieuwere eeuwen « melaatschheid ») wordt genoemd, door een gallicisme, dewijl men haar in 't fransch *la maladie* [1] heette.

In de VIIe eeuw noemde men haar *uzsraza* (*Aussatz;* letterlijk: uitzet, d. i. afzondering) dewijl vele melaatschen in afzondering leefden. Albert de Groote, met vele andere schrijvers der XIIIe eeuw, noemde de lazarussen, om dezelfde reden, « veldzieken ».

Eindelijk noemde men haar nog de « ellendige ziekte » of « miselsuht » (*misellus*-zucht) wegens den ongelukkigen toestand waarin vele melaatschen verkeerden.

Evenwel moet hier een groot verschil tusschen den eenen lazarus en den anderen worden gemaakt. Vooreerst waren er velerlei huidziekten die voor melaatschheid werden uitgegeven, en 't volstrekt niet waren. In de tweede plaats was de graad der ziekte zoo verschillig, dat, terwijl aan den eenen kranke het menschelijk verkeer in alle opzichten werd ontzegd, dit aan den anderen werd vrijgelaten. Er waren melaatschen wier kwaal slechts met groote moeite en na nauwkeurig onderzoek kon worden bestatigd; ja zelfs zulke personen, die, om der ondersteuning wille, gaarne eene ziekte voorwendden, waarmede zij in 't geheel niet behebd waren.

In 't algemeen vertoonde zich de ziekte 't allereerst op de huid, welke hier of daar met kleine zweren werd bedekt. Zij begon vervolgens overal af te pellen. De puisten vermeerderden, de schubben groeiden aan, allerlei gezwellen vertoonden zich; de oogen werden mat en duister, de stem werd heesch, wangen en neus groeiden tot afzichtelijke, misvormde klompen uit een; de lichaamskracht verdween, ja zelfs de energie der ziele scheen te wijken. Wel was de eenige smart in den aanvang der ziekte eene groote jeukte, maar deze veranderde weldra in hevige pijn, die alle beweging verhinderde en den lijder zelfs belette recht te staan.

Doch, gelijk gezegd is, waren zulke gevallen groote uitzonderingen. Verreweg de meeste melaatschen verkeerden in meer dragelijken toestand.

[1] Ook *grant malaige* (hgd. Melaten, Melalschen, Malzige). — Men bezigde ook de uitdrukking *le mesel* (*miseria*), en *meselerie*.



Vooreerst onderscheidde men de witte en roode melaatschheid, gelijk zij in vertalingen uit het arabisch voorkomt. Daarneven vond men de *lepra leonina, alopeiia, tyria* of *theria*. Verder kende men de *lepra maculosa*, die nu nog bij de Amerikanen *morphea* wordt genoemd, welke, met de eigenlijke schubben-melaatschheid en korsten-melaatschheid, eigenlijk niet tot de lazarusziekte kan gerekend worden [1].

Ook de aloude arabische olifantsziekte, waarbij de voeten tot klompen aanzwellen, is met de *lepra* verward geworden [2], gelijk in de middeleeuwen ook gevallen van *syphilis* herhaaldelijk als *lepra* zijn behandeld Van den anderen kant stemt de *lepra* weder met de grieksche elephantiasis overeen, waardoor de verwarring steeds grooter werd [3].

Het bestaan der ziekte in de vóór-christelijke tijden valt niet te betwijfelen. Volgens het verhaal, leden daaraan de zusters van Mozes en Job [4] en kwam zij nog vroeger in Egypte voor [5]. Jezus genas herhaaldelijk leprozen; vroeger nog verscheen deze plaag in Italië.

In de IVe eeuw verklaart Constantijn de Groote (volgens hss. der IXe eeuw), dat hij uit dankbaarheid wegens genezing van den *squalor leprae*, aan kerk en paus zekere geschenken wil doen [6].

In dezelfde eeuw vinden wij voorbeelden van melaatschheid in onze vlaamsche provinciën [7].

In den merovingischen tijd breidde de ziekte zich aanmerkelijk over westelijk Europa uit [8]. Men vindt hier in 549 [9] reeds woningen voor leprozen

[1] R. Virchow, *Pathologie des tumeurs*, vertaling van Paul Arenssohn, Parijs, 1869, II, bl. 489, vlgg.

[2] T. z. p. II, 298.

[3] Hirsch, *Handbuch der historisch-geographischen Pathologie*, I, 301, vlgg. der eerste uitgave.

[4] Over de melaatschheid bij de Arische volken zie men Daremberg, *Hist. des sciences médicales*, I, 75.

[5] Hirsch, t. a. p. 303.

[6] H. Grauert, *Die Konstantinische Schenkung*, HIST. JAHRBUCH DER GÖRRES-GESELLSCHAFT, uitg. door Dr. G. Hüffer, D. III, bl 19-22.

[7] Ghesquière, *Acta SS. Belgii*, I, 483, n° 14; bl 489, n° 11.

[8] T. z. pl. II, 272, n° 5; 287, n° 20, vlgg.

[9] Concilie van Orleans, n° 5, cap. 21. *Coll. Reg.* V, bl. 396. — Verg. 't derde conc. van Lyon, van 583, cap. 6, t. z p. V, 975.

vermeld [1]. Toenmaals beschouwde men de melaatschheid menigmaal als een gevolg der zonde, welke door boeten kon worden overwonnen [2]. In de Levens der heilige Eleutherius, Gaugericus, Eligius, enz., kan men daarvan voorbeelden vinden. Ja, de Chinezen betrachten nog heden de lazarij als eene straffe Gods (Tay-ko, of Hong'tai).

In de VIIe en de VIIIe eeuw werd de ziekte altoos algemeener. In vele streken treden leprozenwoningen te voorschijn; zoo, bijvoorbeeld, bij Metz, bij Verdun, bij Maastricht [3].

Koning Rothari en Karel de Groote gaven een voorschrift tot afzondering der leprozen [4]. Koning Pippijn gaf eene toelating tot echtscheiding, in geval man of vrouw onvoorziens door melaatschheid wierd aangetast [5]. De kerk verbood echter het huwelijk der leprozen niet.

In denzelfden tijd bouwde S. Othmar te S.-Gall woningen voor leprozen [6], en S. Gudila genas eenen lazarus omtrent het jaar 720 [7].

In de IXe eeuw was de melaatschheid niets ongewoons meer. Rhabanus Maurus, aartsbisschop van Mentz (856), zingt in zijnen 126n hymne, *De Caritate :* « Gelukkig hij die met leprozen, pupillen, armen en weezen Gods lof verkondigen mag! ».

« Nutu Dei felix homo collaetatur fratribus,
Misellinis et pupillis et egenis et orphanos,
In his susciperunt viri celsi Dominum [8]. »

Ook in de schriften van Hildegardis (wier voorspellingen in België wel bekend zijn) wordt herhaaldelijk van de melaatschheid, als van eene zeer bekende, en verbreide ziekte gesproken [9].

Eindelijk leeren wij nog de algemeenheid der ziekte kennen, uit de maat-

[1] Weyden, *Gesch. der Juden in Köln*, 1867, bl. 70.
[2] Bijv. Manu's wetboek, bij Max Duncker, *Gesch. des Alterthums*, eerste uitg., II, 299.
[3] R. Virchow, *Archiv für path. Anatomie,* enz., D. XX, bl. 169.
[4] Pertz, *Monum. Legg.* IV, bl. 41, nr. 176. — III, 69. — Migne, I, 188.
[5] Pertz, *Mon. Legg.*, I, 29, nr. 19.
[6] Ratzinger, t. a. p., bl. 162. — Virchow, *Archiv,* XVIII, 48, 286.
[7] Ghesquière, *Acta SS. Belg.*, V, 699, vlgg.
[8] *Opp., Col. Agripp.* 1626, VI, 228, aangehd. door Virchow, *Archiv,* XVIII, 285, vlg.
[9] T. z. p., 286.

regelen van uitsluitelijk kerkelijken aard, welke daartegen genomen werden. Wij vinden reeds in de VIe eeuw, op eene synode van Lyon, een voorschrift tot de afscheiding der leprozen van de overige menschenkinderen gegeven. Gregorius II schreef in denzelfden zin aan H. Bonifacius, en deze raadgevingen werden in de IXe eeuw, op 't concilie van Worms (868), herhaald [1]. Daarom bouwde men hun kleine woningen buiten de stad, en eene kapel, waar zij gezamentlijk de goddelijke diensten bijwoonden. Een treffelijk voorbeeld vinden wij daarvan uit de IXe eeuw in Luxemburg [2].

Toen de ziekte zich meer en meer uitbreidde werden de maatregelen van dien aard in sommige bisdommen nog strenger; in andere daarentegen schijnt men het gevaar der besmetting gering te hebben geacht. Ook werd de lijkdienst, dien men aan de afzondering van eenen lazarus liet voorafgaan, in de XIe eeuw verboden, dewijl men daarin eene noodelooze kwelling zag.

Doch in het aartsbisdom van Reims gaf Raginald, omstreeks 1082, strenge voorschriften omtrent het uitwerpen (*modus ejectionis*) der melaatschen, in navolging van hetgeen daarover, op eene synode van Lavaux, lang te voren was vastgesteld.

De aartsbisschop beval onder anderen dat de lazarus de kerk, de markt en andere van menschen bezochte plaatsen moest ontwijken, ja door geene nauwe straten mocht gaan. Hij mocht zonder handschoenen geene voorwerpen aanraken, welke door anderen worden beroerd, zelfs niet het touw van de waterput. Hij mocht zijnen eigenen kinderen niets schenken, en (merkwaardig verbod!) met geene andere vrouw omgang hebben, dan met zijne eigene echtgenoot [3].

't Is niet bekend of deze maatregelen ooit in onze provinciën toegepast zijn. Maar 't is zeker, dat zij in vele andere bisdommen van Frankrijk niet werden genomen; zoo, bijvoorbeeld, niet in Lisieux, ofschoon meer dan twaalf lazarijen in dit bisdom bestonden [4].

[1] Martene, *De antiqq. eccl. ritibus,* Antw., 1764, D. I, bl. 243.

[2] Jeantin, *L'abbaye d'Orval,* bl. 52.

[3] E. Martene, *De antiqq. eccl. ritibus,* Antw., 1764, II, 358. — Pascal, *Diction. liturg. i. v. Lepreux,* uitg. Migne, *Encyclop. liturg.*, VIII, bl. 712, vlgg.

[4] Ch. Vasseur, *Recherches sur la leproserie de St. Clair,* enz., bl. 14.

Ook de huwelijken der lazarussen bleven voortbestaan. Raginald had dit reeds toegelaten, en toen in de XIIe eeuw daarover, bij de fransche regeering tegenstand uitbrak, schreef paus Alexander III nieuwe voorschriften in denzelfden geest. « Lepra surveniens non dissolvit matrimonium », was het stelsel [1].

Wij vinden bovendien den grooten angst voor besmetting, van de XIIe tot de XVIe eeuw, nergens uitdrukkelijk vermeld. Geen reglement eener belgische lazarij toont ook slechts door een enkel woord den alouden schrik.

Eerst in de XVIe eeuw, toen de ziekte verdween, kwamen nieuwe ordonnanciën aan den dag, bijvoorbeeld die van Karel V, bevelende dat te Beaumont, bij gebrek aan een leprozenhuis, voor den melaatsche eene hut op staken moest worden gebouwd [2].

Zoo ook vinden wij in de *Costumes du Hainaut* voorschriften, uit de XVIIe eeuw, van den zelfden aard [3].

Reeds in de XIIe eeuw had dus de ondervinding sedert lang aan de besmettelijkheid der ziekte doen twijfelen. Niet alleen dat gedurende de XIIIe eeuw het dienstdoend personeel in de lazarijen steeds vermeerderde, maar bijna overal zijn deze woningen met een overbodig getal van gezonde personen opgevuld, welke dus de besmetting niet moeten gevreesd hebben. De prebenden der lazarijen waren zeer gezocht, en er vormde zich zelfs in sommige inrichtingen eene klasse van bewoners *haitiés* genaamd, die onder zekere voorwaarden, hetzij in de nabijheid of in de huizen der melaatschen, verkeerden, zonder aan bepaalden dienst gebonden te zijn. Verder zien wij meer dan eens reizende lazarussen in de kasteelen geherbergd, zonder dat aan de besmettelijkheid der ziekte wordt gedacht. De reuk die van sommigen uitging was de hoofdoorzaak waarom men hun soms den toegang tot de adelijke burcht ontzegde [4].

[1] De tekst van den brief bij Vasseur, bl. 10, uit de *Decretales*, bk. IV, tit. VIII.

[2] Th. Bernier, *Hist. d. l. v. d. Beaumont*, 1880, bl. 168. — Léop. Devillers, *Ann. de la Société arch. de Mons*, VIII, 202.

[3] Verg. een ritueel van 1591, en een van 1625, bij Delannoy, *Hospices de Tournay*, bl. 90.

[4] Le Coy de la Marche, *La Chaire fr. au moyen âge;* uit een hs., bl. 404.

Werkelijk heeft de wetenschap aan de minder angstige ziekenverzorgers der XIII[e] eeuw gelijk gegeven. 't Is heden eene uitgemaakte zaak, dat de besmettelijkheid der lazarusziekte niet kan bewezen worden. Doch er geschiedt eene erfelijke voortplanting, soms tot in het 4[e] geslacht. Bij de geboorte bestaat de ziekte echter niet, doch wel de aanleg, die zich soms met de jaren ontwikkelt[1]. Daar nu in de XIII[e] eeuw de geneeskunst tot op zekere hoogte deel uitmaakte van eene goede, vrouwelijke opvoeding[2], zoo mag zich aan de barmhertigheid der vrouwen, die zich beroemd maakten door hunne zorg voor de lazarussen — Sibylla van Jerusalem, Elisabeth van Thuringen, S. Jutta (Juliana) van Hoeï, enz. — eene betere kennis der ziekte dan die van de meesten, aan hare barmhertigheid voor ongelukkige natuurgenooten hebben gepaard!... 't Is toch bekend dat Sybilla van het water in den mond nam, waarmede zij de lazarussen had gewasschen. Welke andere grond bestond daartoe, dan te toonen hoe weinig aan de besmettelijkheid moest geloofd worden, ten einde daardoor de omstanders tot het bewijzen derzelfde liefdediensten aan te sporen[3]?

De dwaling plantte zich echter nog voort. Het viel gemakkelijker eenen lazarus van de wereld af te sluiten, dan hem zijn leven lang bij te staan.

Gelukkig dat in de meeste gevallen de zorg hun toch niet ontbrak!

Somtijds kreeg het dwaalbegrip weer de overhand: de minachting en haat des volks viel dan zoo woedend op de lazarussen neder, dat zij beschuldigd werden het drinkwater te hebben vergiftigd, hun een proces werd aangedaan, en meerderen, na kort verhoor, hunne schuld of moedwil(?) op den brandstapel moesten boeten[4].

Wij hebben van de woningen der leprozen in België vóór de XIII[e] eeuw weinig bijzonderheden en zelfs alleen van enkele de bepaalde bewijzen van bestaan. Wij weten dat zij buiten de steden (*Sondersiechen,* Veltsiecken,

[1] Virchow, *Pathologie des tumeurs,* vert. door Aronssohn, II, bl. 494, vlgg. — Hirsch, t. a. p. I, 331, vlgg.

[2] Schultze, *Das höfische Leben,* I, bl. 157, vlgg.

[3] Overigens was het uitzuigen der wonden, in de XII[e] en XIII[e] eeuw, eene der gewone zorgen van den zieken-oppasser. *Parzival,* 506, 5; aangehaald door Schulze, t. a. p. I, 158.

[4] Verg. Théod. Lejeune, t. a. p. I, 242.

Ackersiecken), somtijds op palen eenigszins boven den vlakken grond, minder of meer van elkander verwijderd, werden gebouwd, en dat men eene rij van zulke huisjes *officina* noemde. Uit dergelijken bouw van nederige houten woningskens bestond, bijvoorbeeld, het aloude S.-Lazarus-hospitaal te Parijs, nog in 1147.

Lodewijk VII schaamde zich echter niet in een dier huisjes te overnachten, toen hij van S.-Dionysius (S.-Denis) den legerstandaard (*oriflamme*) was gaan halen, waarmede hij ten kruistocht zou optrekken. Tegen de XIIIe eeuw veranderde die eenvoudige, primitive toestand.

Ofschoon er landstreken waren, alwaar om dien tijd de lazarusziekte ophield[1], nam zij in andere gewesten des te meer toe. Zij breidde zich uit met de algemeene vermeerdering van de welvaart, den overvloed. Met den bouw der kerken en kloosters vermeerderde ook die der lazarijen en der herbergen of gasthuizen in 't algemeen. Die uitbreiding geschiedde tijdens de eerste groote tochten naar Palestina, doch niet ten gevolge daarvan, of althans slechts voor een deel; want de ziekte nam in de XIIIe eeuw haren loop van westelijk naar oostelijk Europa[2].

De overbevolking was eene der hoofdoorzaken zoowel van de melaatschheid als van de pest en andere dergelijke ziekten [3]. De tochten naar 't Oosten, het getal inwoners der steden verminderende, waren daarom veeleer een middel tegen de kwaal, dan eene aanleiding daartoe.

De leprozenhuizen kregen van de XIIe op de XIIIe eeuw algemeen eene geregelde organisatie en een bepaald bestuur. Er ontstond zelfs een ridderorde van den H. Lazarus te Jerusalem, welke de verzorging der leprozen bijzonder tot plicht had. Ja, tot in 't jaar 1253 was de grootmeester der orde zelf een lazarus, die daarom niet afzichtelijk was, want in vele gevallen toonde zich de ziekte niet door puisten of zweren op 't gelaat [4].

De orde was zoo hooggeacht, dat Clemens IV (1265-1268), door een

[1] Virchow, *Archiv*, XVIII, bl. 293.

[2] T. z. pl., bl. 273. — Hirsch, *Handbuch der historisch-geographischen Pathologie*, D. I, bl. 307, der eerste uitgave.

[3] Verg. Rob. Hoeniger, *Der schwarze Tod*, Berlijn, 1882, bl. 65, vlgg.

[4] Virchow, *Les tumeurs*, II, 507.

schrijven aan eenige bisschoppen, eene poging deed, om alle lazarijen van de lazarusorde afhankelijk te maken, met het voorschrift dat alle nalatenschap der leprozen aan deze orde moest vervallen [1].

Er zijn geene bewijzen voorhanden dat deze bepaling in België ooit ingang hebbe gevonden. Wij zullen zien dat de lazarijen deels eene wereldlijke, deels eene geestelijke bediening hadden, doch dat de meeste huizen door den magistraat werden bestuurd; als ook dat de leprozen aldaar zoo onafhankelijk bleven, dat zij soms ook ongenezen het huis of hunne kleine woning mochten vaarwel zeggen. Zulke woningen nu, welke ons meer dan alleen door eenvoudige vermelding bekend zijn, die hooger opklimmen dan de XIIIe eeuw, en wier geschiedenis niet in 't duister ligt, zijn, bijvoorbeeld, de leprozenhutten van Cornillon bij Luik, hierboven reeds genoemd; verder die op het ziekenveld (*champ de la maladrerie*) te Ceroux, en vele anderen meer.

Sommige schrijvers zijn van meening, dat reeds vóór de XIe eeuw die huisjes aan den voet van den berg Cornillon bestonden [2], en dit is volgens onze mededeelingen, in 't geheel niet onmogelijk. De lazarussen bezaten toen geen ander vermogen, dan hetgeen al bedelend door hen werd ingezameld. Maar in de XIIe eeuw (Bertholet meent 1176) werd langzamerhand, dank aan de rijke giften van een aantal vermogende heeren, op den berg de groote lazarij gesticht, beroemd door het bestuur der bovengenoemde Juliana. Zij was in twee groote helften, eene voor de mannen en eene voor de vrouwen, gescheiden, deels door broeders, deels door zusters bediend. Doch reeds in de XIIIe eeuw ontstond er eene groote verslapping der tucht. De zusters moesten wijken, wat zelden voorkomt in de geschiedenis der hospitalen, dewijl in den regel de broeders door de zusters worden verdreven.

In Mont-Cornillon maakten de broeders zich vervolgens los van alle geestelijke geloften. Gelijk in de meeste andere lazarijen had ook hier de magistraat het bestuur in handen. Doch de bisschop van Luik gaf de statuten voor het leven der broeders en liet hun toe, wanneer de leeken-bestuurders

[1] Haeser, t. a. p., bl. 67.

[2] Henaux, *Hist. du pays de Liège*, 3e uitg., D. I, 294.

hunnen plicht zouden verzuimen andere in hunne plaats te verkiezen [1], en zelven hunnen geestelijken *rector* te benoemen.

Wij weten ook van Chièvres met eenige zekerheid het jaartal van de gronding der lazarij aan te geven. Buiten de muren werd het leprozenhuis gesticht in het jaar 1112, door Ida de Chièvres. 't Moet weldra uit meerdere groote woningen hebben bestaan en met muren zijn omgeven. Het schijnt dat de geestelijke broeders, die het hospitaal bedienden, in een afzonderlijk gebouw woonden, en dat paus Lucius III, alsmede een groot aantal andere pausen, tot op Innocentius IV, deze inrichting goedkeurden en bevestigden [2].

Een der oudste leprozenhuizen, welks bestaan omtrent 1200 zich eveneens door authentische stukken laat bewijzen, is dat van *Le-petit-val* bij Atrecht (Arras) [3].

Doch de algemeenheid der lazarijen, in de eerste helft der XIIIe eeuw, behoeft, na al het hierboven gezegde, nog ter nauwernood een bewijs. Wij willen ons daarom tevreden stellen met een kort overzicht van de voornaamste die in den loop dezer eeuw tot stand kwamen, of zich aanmerkelijk uitbreidden.

§ 2. Het S.-Pieters-hospitaal voor melaatschen te Brussel was in 1265 wijd en zijd beroemd [4]. Wij hebben dan ook reeds gemeld, dat hier het eerste ontstaan van lazaruswoningen, veel hooger op moet gezocht worden.

Niet minder oud schijnt de verzorging der lazarussen te Vilvoorde geweest te zijn [5].

Het leprozenhuis van Ter Bank (*de Banca*), bij Leuven, dagteekent van 1216. 't Werd door Hendrik I van Brabant-Lotharingen gesticht en ontving van Jan II, in 1306, eene burgerlijke administratie [6].

Hendrik I stichtte eveneens het leprozenhuis Danebroek te Thienen

[1] Ernst, *Les suffragans*, enz., bl. 303.
[2] Léop. Devillers, *Notice hist. sur la ville de Chièvres*, 1867, bl. 33.
[3] Proyart, *Notice sur les établ. de bienf.*, etc. (Mém. de l'Ac. d'Arras, 1846), bl. 309.
[4] Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, I, 34; III, 427.
[5] Gramaye, *Antiqq. B.*, 26.
[6] Van Even, *Louvain monumental*, 262, vlgg. — Mir., *Dipl.*, II, 987.

(Tirlemont), en droeg daarvan, reeds in 't begin der XIIIe eeuw, het bestuur aan de gemeente op [1].

Wilhembroek bij Nijffels (Nivelles) had eveneens een welingericht leprozenhuis, in 't begin dezer eeuw; Incourt in 1231 [2], Jodoigne-la-Marche waarschijnlijk in 1248 [3], Noduwez omtrent denzelfden tijd [4].

De lazarij van Diest dagteekent minstens van het jaar 1281, toen daarvoor eene geldinzameling werd gehouden [5].

Het huis Ter Ziecken van Antwerpen is eveneens in 't begin der XIIIe eeuw algemeen bekend.

Gent had reeds lang te voren de verpleging van lazarussen uitgeoefend. In het begin der XIIIe eeuw waren woningen en statuten geheel georganiseerd. Later telde het wel zesderlei lazarusgestichten [6]. De groote lazarij alhier oefende een zeker gezag uit over de leprozenhuizen van Kortrijk, Oudenaarde, Geraartsbergen, Aalst, Dendermonde, 't land van Waas en de vier ambachten [7].

Wij behoeven ter nauwernood te melden dat Brugge niet achter bleef, en in 't midden der XIIIe eeuw wel ingerichte, door den magistraat bestuurde woningen voor lazarussen bezat [8]. Het leprozenhuis dankte zijn ontstaan aan eenige burgers der stad, en wordt, gelijk gezegd is, aan 't jaar 1012 toegeschreven. Wat daarvan ook zij : wij durven als zeker beschouwen dat Brugge als handelsplaats van de eerste eeuwen af ook melaatschen heeft gehad, en daaraan liefderijke zorg heeft bewezen [9].

Kortrijk had een aantal afgescheiden lazaruswoningen buiten de Rijsselsche poort. Zij zijn bekend van 't jaar 1297, en hadden eerst geestelijke, later burgerlijke bediening [10]. Het leprozenhuis (de hooghe siecken)

[1] Bets, *Histoire de Tirlemont*, II, 171.
[2] Wauters, *Les Communes belges*, bl. 105.
[3] T. z. p., bl. 32.
[4] T. z. p., bl. 274.
[5] Raymaekers, *Kerkelijk en liefdadig Diest*, bl. 551.
[6] Gramaye, *Ant. Fl.*, 73, vlgg.
[7] De Potter, *Gesch. van Kortrijk*, II, 337.
[8] Staatsarchief, *Conseil privé*, cart. 1507. — Verg. hierachter de bijlagen.
[9] Verg. t. z. p., *Ch. des comptes*, vol. 1646.
[10] De Potter, *Gesch. van Kortrijk*, II, 337.

van Yperen dagteekent reeds van vóór 't jaar 1221, want omtrent dezen tijd kreeg het zijn reglement en verdere organisatie [1].

De groote stichting voor melaatschen te Doornik, *Le val d'Orke* (of *val d'Orcq*) bestond in 1237, toen zij van bisschop Walter de Marvis haar reglement ontving [2]. Henegouwen werd weldra met lazarijen als bedekt. Voor de lazarussen bij Bergen bestond reeds eene kapel in 1195 [3]; de eigenlijke stichting van het gebouw *S.-Ladre* wordt aan 't jaar 1201 toegeschreven. Het was steeds van de schepenen afhankelijk.

Weldra vond men leprozenhuizen te Ath, Les Estines, Bray, Lens, Grandreng, en in vele andere kleine plaatsen [4]; vooral te Enghien zag men een aantal verstrooide huisjes [5].

Te Namen bestond, wanneer alle teekenen niet bedriegen, het leprozenhuis reeds vóór het jaar 1210 [6].

Ondertusschen zij het ons vergund bij deze stichting een oogenblik langer stil te staan.

Uit de pauselijke bul, waardoor deze lazarij goedgekeurd en bevestigd wordt, heeft men gemeend te kunnen besluiten, dat deze inrichting dagteekent van het begin der XIIe eeuw.

Deze acte wordt aan het jaar 1118 toegeschreven, dewijl de schrijver daarvan zich « Gregorius episcopus » onderteekent, en aan den voet van het stuk tusschen haakjes « Gregorius VIII » geschreven staat.

Paus Gregorius VIII regeerde van October tot December 1157. De brief is gedagteekend van den 14n Maart (« Lateran II, idus martii »), zonder jaartal.

Doch er is een andere Gregorius VIII, de tegenpaus van Gelasius II en Callixtus II, Mauritius Bourdin, die zich in de maand Maart 1118 te Rome bevond. Op dien grond wordt de brief aan dezen tegenpaus « Gregorius VIII » en aan het jaar 1118 toegeschreven.

[1] Gramaye, *Antiqq.*, bl. 63 en 64.
[2] Descamps, *Walter de Marvis*, 95.
[3] Hachez (Ann. du Cercle arch.), I, 56.
[4] Devillers, t. a. p., bl. 47, in de noot. — Hachez, t. a. p., bl. 49.
[5] E. Matthieu, *Hist. d. l. v. d'Enghien*, bl. 616.
[6] Borgnet, *Les grands malades*, bl. 18. — Borgnet et Bormans, *Cart. de Namur*, I, nr. 10, bl. 25, a° 1235.

Hiertegen zijn meerdere bedenkingen te maken.

Ten eerste is de brief slechts eene kopij van de XIVe eeuw; dus twee honderd jaren later geschreven. Ten tweede zijn de woorden « Gregorius VIII » door den afschrijver, of misschien door nog latere hand, eraan toegevoegd. De juistheid daarvan is dus twijfelachtig. Ten derde bestond in de XIVe eeuw, in westelijk Europa, algemeen de zucht om stichtingsoorkonden eene of twee eeuwen ouder te doen schijnen, dan zij werkelijk waren [1]. Ten vierde moet de volgende historische grond hierbij nog in aanmerking genomen worden. De tegenpaus « Gregorius VIII, » aartsbisschop van Braga, werd den 9^{n} Maart 1118 te Rome, in de Vaticaansche basiliek, onder de hooge bescherming en in tegenwoordigheid van keizer Hendrik V van Duitschland, van vele edellieden en duitsche rechtsgeleerden, door eene groote volksmenigte tot paus uitgeroepen. Onmiddelijk daarna verliet de keizer Rome.

Paus Gelasius, die naar Gaeta de vlucht had moeten nemen, keerde nu, door de Noormannen beschermd, terug, drong in de basilica door, alwaar nu de twee pausen, als in eene vesting, ingesloten waren....

Doch Gregorius hield in Rome langer stand dan Gelasius. Deze moest de stad verlaten en stierf, den 29^{n} Januari 1119, te Cluny. Zijn opvolger was Callixtus II.

De eerste maanden van Gregorius' onwettige heerschappij waren dus vervuld met straatgevechten tusschen Duitschers en Noormannen; terwijl de paus zelf zijne basilica niet konde verlaten, wilde hij zijn leven niet bloot stellen.

Is het nu waarschijnlijk dat hij gedurende die dagen een beschermingsbrief aan een leprozenhuis in het bisdom van Luik hebbe geschreven, of doen schrijven?....

Veeleer wijst hier het gezond verstand op paus Gregorius X, wiens leven en werken innig met het bisdom Luik zijn samengeknoopt.

Zijn oorspronkelijke naam was Theobald of Tebaldo Visconti; zijne

[1] 't Is merkwaardig dat in 't staatsarchief te Breslau de oorspronkelijke stichtingsbrief van het klooster Leubus, van 1175, nevens drie valsche afschriften van de XIIIe en XIVe eeuw, behouden is gebleven. Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, bl. 233.

waardigheid, aartsdiaken van het bisdom Luik. Wegens de schandalen, welke door Hendrik Van Gelder, die den bisschopsstoel had overmeesterd, in Luik waren voorgekomen, ondernam Theobald eene reis naar Palestina.

In Ptolemaïs aangekomen, ontving hij het bericht dat hij te Rome, nadat de pauselijke zetel drie jaren onbezet was geweest, den eersten September van 't jaar 1271 tot paus was verkozen [1]. Op nieuwjaarsdag landde Theobald te Brindisi. Den 13n Maart hield hij zijnen intocht te Rome, en eene zijner eerste handelingen was, zeer mogelijk, de uitvaardiging eener acte aan de hem getrouw gebleven luiksche geestelijkheid gericht, waarbij hij eene der voornaamste gestichten van liefdadigheid van het bisdom in zijne bescherming nam.

Visconti was van zachtmoedigen aard. Hendrik Van Gelder ontving eene vaderlijke vermaning van den nieuwgekozen paus, doch hoorde niet naar dien raad, en werd in 1274 door 't concilie van Lyon in den kerkban geslagen.

't Is dus voorloopig onmogelijk aan den brief van « Gregorius episcopus » een ander jaartal toe te schrijven, dan 't jaar 1271, het eerste van het pausschap van Gregorius X.

Nu bedenke men nog, dat er geen geschrift, geene overlevering bestaat, welke aan het leprozengebouw te Namen eenen hoogeren ouderdom toekent dan 1153, wat reeds zeer eerbiedwaardig zou zijn.

Ten slotte zegt de geschiedschrijver van het Namensche gesticht, dat hem zelven het bestaan daarvan in 't jaar 1118 bedenkelijk voorkomt, ofschoon hij van de andere zijde meende, dat de oudste documenten onwederlegbaar voor het genoemde jaar spreken [2]. Deze documenten zijn : 1° de beschermingsbrief van « Gregorius episcopus », 2° een dergelijke van Innocentius II, van 't jaar 1210 [3].

Het jaartal der gronding van dit uitgebreid gesticht wordt nergens duidelijk aangegeven. De kronijkschrijver Croonendael verhaalt ons alleen dat in 't jaar 1153 eene *ecclesia infirmorum* buiten Namen zij ingewijd.

Indien wij hem ook op zijn woord gelooven ligt toch in deze mededeeling

[1] Von Reumont, *Geschichte der Stadt Rom*, II, 588.
[2] Borgnet, t. a. p., bl. 17.
[3] T. z. p., bl. 9.

geen bewijs dat toenmaals het door pauselijke bullen bevestigde gesticht reeds bestond. En wel om de volgende reden.

Wij vinden, gelijk hierboven reeds ter loops werd opgemerkt, in onze archieven menigmaal eene oorkonde van de stichting eener kapel *leprosorum*, zonder dat het bestaan van een leprozengebouw, op de plaats waar de kapel zich verhief, bekend zij.

De oorzaak dezer schijnbare tegenstrijdigheid is gemakkelijk te vinden. Wij hebben gezien dat in het bisdom Luik reeds in de VIIIe, ja in de VIIe eeuw leprozen voorkomen, en dat dezen op 't veld (veltsiecken), in afzonderlijke hutten kwamen te wonen. 't Spreekt van zelf dat er allicht eene kapel in den omtrek dier zieken werd gebouwd, welke uitsluitelijk tot hun gebruik werd gesteld, zonder dat zij daarom te zamen woonden of spijsden. Dit geschiedde te Brussel, te Bergen, te Gent, waar, volgens een authentiek stuk, de kapel voor de *mansiones leprosorum* in het jaar 1147 werd gegrond [1]. Waarom zou iets dergelijks 't geval te Namen niet kunnen zijn?.....

Of de kerk waarvan de heer Croonendael spreekt de kapel van het hospitaal der *Grands Malades* geworden is, kan niet gezegd worden.

De heer Borgnet beschrijft de overblijfselen der kapel van deze hooge zieken, en besluit dat deze tot de XIIe eeuw behooren, op grond dat zij geheel in romaanschen stijl bewerkt zijn. Men vindt echter (b. v. bij Schayes, *Histoire de l'architecture*) bewezen, dat in België in de XIIIe eeuw de romaansche stijl lang nog niet had uitgebloeid [2]; waaruit volgt dat genoemde kapel eene andere kan zijn dan die welke, volgens Croonendael, in de XIIIe eeuw werd gesticht.

Ten slotte zij hier nog aan toegevoegd, dat de bevestigingsbrief van paus Innocentius III (1198-1216) ouder schijnt te zijn dan die van « Gregorius episcopus », daar eerstgenoemde paus zijn schrijven richt aan zijne « zonen, die 't hospitaal bedienen »; terwijl Gregorius daarentegen toont te weten

[1] Dierickx, *Gentsche Gesch.*, I, 373.

[2] Men zie voor de tijdrekenkunde der bouwkunst in België, b. v. het koor van de kerk *La Chapelle* te Brussel (1271-1280), de hal van Nieuport, van de XVe eeuw, als ware 't de XIIIe; verder de hal te Leuven, enz.

dat het gesticht geheel is geordend en geregeld, met « meester en broederen », wien hij zijnen apostolischen groet toezendt [1].

Dezelfde paus (Gregorius X) verleende eveneens zijne bescherming aan de lazarij te Utial [2].

Na deze uitweiding tot ons overzicht terugkeerende, vermelden wij alleen nog de volgende lazarijen der XIIIe eeuw.

Bij Dinant vinden wij omtrent 1265 een gebouw, hospitaal S.-Paul voor de *Malladen* ingericht [3]. Bij Huy, in het zooeven genoemde Utial, of Uscial werd, door eenen edelman, op zijne eigene goederen, in het jaar 1258, eene lazarij gesticht [4], of, nauwkeuriger gezegd, werd door dezen menschenvriend, « Arnulphus miles, dominus de bello », geheeten, soms ook « de Beaufort » genoemd, aan de aldaar wonende melaatschen een priester toegestaan, welke in hun bedehuisje (*oratorium*) of kapel de heilige diensten zou verrichten. Paus Gregorius X noemt de verblijfplaats der lazarussen « domus leprosorum S. Leonardi de Huscello juxta Hoyum, ordinis Sti Augustini », zoodat hier wel niet anders dan aan eene samenhangende welingerichte verblijfplaats voor melaatschen kan gedacht worden.

Volgens Foulon zouden de woningen voor leprozen te Luik, of in den omtrek (*leprodochia*), in de XIIIe eeuw reeds talrijk zijn geweest [5].

Te Cornillon hielden de lazarussen, zooals verhaald is, tegen 1176 reeds op verlaten en verstrooid aan den voet van den berg te wonen.

§ 3. Gelijk wij zien, werkten in de XIe, XIIe en XIIIe eeuw, verschillige oorzaken te zamen, tot die groote beweging, waardoor liefdegestichten bij honderden uit den belgischen grond opschoten. Door het toenemen der bevolking ontstond de rijkdom, en hieruit, van de eene zijde de edelmoedigheid doch van de andere ook ziekte en besmetting. De hongersnood zelfs bleef niet uit bij het arme volk, wat door het aangroeien van zijn getal, in

[1] Borgnet, t. a. p. *Pièces justificatives.*
[2] Staatsarchief, *Cartulaires et Mss.*, n° 154 *A*, *Chartes de Namur*, n° 115.
[3] Borgnet, t. a. p., bl. 60, n° 20.
[4] Staatsarchief, *Cartul. et Mss.*, n° 154 *A*.
[5] *Hist. Leod.*, I, 285.

zelfstandigheid, in zucht naar vrijheid toenam. Hieruit volgde, gelijk wij zagen, nieuwe behoefte, daar de vrijgelatene slaven menigmaal niet in den nood hunner gezinnen konden voorzien.

Zoo kan hier nog opgemerkt worden, hoe uit deze vrijheid zelve, aan armoede gepaard, een geest van omwenteling ontstond, welke in sommige streken van Europa, en tot in België toe, voor kerk en staat ernstige gevaren vertoonde, wanneer de armoede zich verstak in een kleed van ascetisme en, 't zij in 't geheim, of meer in 't openbaar, den opstand predikte tegen zekere kerkelijke wetten en inrichtingen.

Tot dergelijke oproerlingen moeten, bij voorbeeld, de leerlingen en partijgenooten van Petrus Waldus gerekend worden, die zich de « arme lieden » noemden. Door hunne voorgewende broederliefde en nederigheid wonnen zij eenen grooten aanhang, waarvan eenige invloedrijke edellieden, zooals Raimond van Toulouse, gebruik maakten, om hunne politische plannen tegenover den koning van Frankrijk door te zetten.

Eene dergelijke dweeperij, in naam der broederliefde en der vrijheid, stelden de Bogarden ten toon, die op vele plaatsen het communisme, de gemeenschap der vrouwen predikten, tot zij in 't begin der XIVe eeuw, op 't concilie van Vienne, veroordeeld werden.

Niet minder groot was de nederige hoogmoed der Katharen of Reinen, welke later in Provence, naar de stad Albi, « Albigenzen » genoemd werden, en op hunne wijze idealen van vrijheid in de leer, armoede en broederlijkheid najoegen, welke in eene gezonde maatschappij niet konden geduld worden.

Eindelijk halen wij nog de Lollarden aan, waarvan de stichter niet nader wordt genoemd [1]: eene secte, welke eveneens door dweepachtige boete den Hemel wilde bezweren, toen in het begin der XIVe eeuw, allerlei teekenen aan het uitspansel den ondergang van 't menschdom schenen te voorspellen, en de zwarte pest, die door Europa trok, duizenden en nog eens duizenden van offers vroeg.

[1] Heden nog is het hoogduitsche woord *lallen*, kinderlijk zingen, of neuriën. De Lollarden schijnen, gelijk andere dergelijke secten, langs den weg psalmen te hebben gezongen.

« Maar de kerk, de dweepzuchtige overdrijving veroordeelende (zegt een begaafd schrijver, niet zonder eenigen grond), schiep de bedelorde, waardoor als t' ware aan den ordeloozen stroom een geregeld bed werd gegeven [1]. »

Ondertusschen borst evenwel, nog in denzelfden tijd, de groote strijd uit tusschen den rector der parijsche hoogeschool, Guillaume de Saint-Amour en zijne vrienden, Odo van Doucq, Chrestien van Beaurais, Nicolas van Bar-sur-Aubė, enz. van de eene zijde, en Thomas van Aquinen, Albert den Groote, den meester van onzen Maerlant, Bonaventura, enz. van den anderen kant.

Zij waren het die sommige valsche beschuldigingen tegen de bedel- en predikheerenorden met alle welsprekendheid afweerden.

Tot den ordeloozen stroom waarvan wij hier gewagen behoorde nog een andere soort bedelaars, uit afgedwaalde priesters en plichtvergeten scholieren bestaande, waarop wij nader terugkomen.

Dit alles trad in 't leven, toen van de andere zijde, ten gevolge van niet geringere valsche geestdrift, meerdere duizenden van kinderen, die op hunne beurt eenen kruistocht zouden ondernemen, door de wateren der middellandsche zee verslonden, of als slaven aan de Turken verkocht werden. Doch het was ook op dienzelfden tijd dat onze Maerlant, met vele mannen zijner richting, opstond. Maerlant was het, die wel den alouden kruistocht predikte, maar daarbij een practisch, nuchter, koel verstand aan de algemeene opgewondenheid, de spilzieke modezucht en de jacht naar avonturen tegenoverstelde. Maerlant, de schepper der didactische richting in onze letteren, was het, die, door zijnen volksbijbel en geschiedverhalen, veler geest weder op effener baan geleidde.

Eveneens bevorderde de reeds genoemde Jan van Ruysbroec, door zijne geestige en vriendelijke sermoenen tegen de slechte zeden, eene gezonde godsvrucht.

Niet minder deden het ook zijne geestverwanten en leerlingen, Geert Groote

[1] De Decker, *Rapport sur les mémoires de 1880,* Acad. r. de Belg., Bull., 2e ser., D. XLIX; no 4, April 1880, bl. 9.

en de broederschap van 't Gemeene Leven, welke, door grootere uitbreiding aan 't onderwijs te geven, wezenlijke liefdediensten aan de maatschappij bewezen. Voorzeker waren hunne weldaden niet geringer dan die der gast-en ziekenhuizen.

Eindelijk herinneren wij nog aan de stichting der begijnhoven, wier stille, zedige bewoonsters, slechts levende voor ziekenverpleging en gebed, reeds sedert eenigen tijd met wezenlijke en natuurlijke vroomheid, als 't ware het tegenwicht vormden der onnatuurlijke dweeperij van allerlei omwentelaren.

III

§ 1 De hospitalen der XIVe eeuw. Voorbeelden van bezoekers en bewoners. — § 2. Algemeen overzicht, met kleine karakteristieke bijzonderheden. Oude mannen en vrouwen. Blinden. Beteekenis van « Leughemeete ».

§ 1. Eene verdere aanleiding tot de inrichting of uitbreiding van vele gestichten, gelijk die zich nu gaat vertoonen, is de gronding of ontwikkeling der gilden — broederschappen of ambachts-vereenigingen — die aan vele hospitalen een bepaald karakter verleenen.

Wij zien daardoor de burgerij en hare ziekenhuizen meer dan vroeger zonder gemeenschap met zulke huizen, waar vreemdelingen — 't zij zieke of gezonde — werden ontvangen. Daar nu de overvloed van vreemde personen in de steden dagelijks grooter werd, vermeerderde ook het getal landloopers en fortuinzoekers; aan dezen kwam nu de christelijke barmhertigheid bijzonder ten goede; te meer daar ook het getal herbergen, waar men voor een stukje gelds kon overnachten, van alle zijden toenam en menige welgekleede reiziger liever zijn nachtverblijf betaalde, dan met allerlei volk in 't gasthuis te trekken.

Tot het volkje wat de vreedzame bedevaarders of rustige reizigers zochten te vermijden behoorden ook de ronddwalende of bedelende scholieren der kapittelscholen, *pauperes scolares, mendicantes scolares,* die door hunnen roof, dieverij, hun onzedelijk gedrag, « hunne rabauwerie en insolentie » niet alleen de plaag waren van een enkel gasthuis, maar dikwerf van geheele steden [1]. — Zij vormden in de XIVe eeuw eenen bijzonderen stand van armen. Het waren meest jongelingen, die half volleerd de

[1] Zie Mattheus, *De Nobilitate,* 625, bij Moll *Kerkgeschiedenis,* enz., II, 2, bl. 234, 281; II, 3, bl. 322. — Mone, *Zeitschr. fr. d. Geschichte des Oberrheins,* I, 35, vlgg. — Kriegk, *Deutsches Bürgerthum im Mittelalt.,* 1868, I, bl. 170.

school hadden verlaten, en door het land trokken, om op eene of andere wijze hun brood te verdienen, of wel die hunne studiën in eene kapittelschool hadden voleindigd, doch geen geld hadden om van te leven. Deze laatsten, wat meer geacht dan de eerste soort, werden menigmaal tot de plaatselijke armen gerekend [1] en genoten dan een *stipendium* van 't kapittel en van de tafel van den H. Geest. Zij moesten voor die weldaad in het koor medezingen. Men noemde hen daarom *choro ligati*.

De reizende scholieren echter kregen slechts eene voorbijgaande ondersteuning. Bij dezen sloten zich vaak allerlei handwerksgezellen aan. Zulk gezelschap zocht dan soms eenen of anderen « vaganten geestelijke » voor zich te winnen : lieden welke buitendien reeds in zeer slechten roep stonden. Op die wijze paarde zich de ontheiliging van den kerkelijken dienst, aan de roofzucht en de ontucht der knapen.

Zulke geestelijke personen, geene plaats als hulppriester of schoolmeester kunnende vinden, werden dikwijls dergelijke geneesheeren, als wij hierboven bespraken : kwakzalvers, kermis- kunstenaars, waarzeggers, sterrewichelaars [2].

Geen wonder nu, daar de hospitalen aan 't bezoek van allerlei dergelijke gasten waren blootgesteld, dat de bepalingen op den dienst der inwoners, de verpleging der gasten en de plichten van dezen steeds bevestigd of nauwkeuriger omschreven werden. 't Was daarom even natuurlijk, dat in de meeste hospitalen de regel gold, dat elk reiziger aldaar niet meer dan ééne nacht mocht verblijven.

In Vlaanderen kwam het gebruik op, dat reizigers om den anderen nacht in hetzelfde huis konden opgenomen worden.

Doch wij willen ons eigen verhaal niet vooruitloopen, en geven, evenals hierboven van de XIIe en XIIIe eeuw, eerst een kort overzicht van de uitbreiding der hospitalen in de XIVe en XVe eeuw, daarin dezelfde orde volgende, welke wij op de voorgaande bladzijden verkozen.

Zoo beginnen wij weder met Brabant.

[1] Verg. hierbij Bets, *De scholen van Thienen in de voortijd* (BRAB. MUSEUM, I, 37). — *Hist. de Tirlemont*, II, 30, vlgg. Staatsarchief, *Conseil priv.*, Cart. 1502 *B.*

[2] Hüllmann, *Städtewesen im Mittelalt.*, IV, 233, vlg.

§ 2. Wij behoeven niet van de weldaden te spreken, die door de orde der Cisterciënsers, bij voorbeeld in het klooster Ter Cameren, bij Brussel, aan de armen werden bewezen [1]; niet te gewagen van het begijnhof Ter Wijngaerde, waarvan de liefdadige werking altoos klom [2].

Wij willen uitsluitelijk de voornaamste der gestichten van barmhertigheid aanduiden, welke tusschen 1300 en 1400 tot stand kwamen.

Zoo zij dan in de eerste plaats van Brussel het gasthuis der H. Elisabeth van Hongarije genoemd, den 4n Juni 1388, door Jan Tserclaes, bisschop van Kamerijk, tot wiens bisdom Brussel tot in de XVIe eeuw behoorde, gesticht [3]. Vervolgens zij hier het oude-mannenhuis van S. Christophorus, of S. Pieter en S. Christophorus herdacht, wat in 't jaar 1385, door Arnoldus de Greve « geseyt uten Reyse » en Cathrina Goedeleers, voor twaalf tachtigjarige « onschuldigen » [4] werd gegrond [5]. Zoo ontstond, omtrent denzelfden tijd (1372), het hospitaal der H. Drievuldigheid, voor twaalf arme vrouwen, door mejufvrouw Heylewyckx Blommaert gesticht [6]. Ook het oude-vrouwenhuis de Baeckx, voor acht tot twaalf personen ingericht, dagteekent van de helft der XIVe eeuw [7]. Het was toenmaals onder den naam van « Baexgheesthuis » bekend. Ook S.-Salvators gesticht is van dien tijd [8].

Voor bedevaarders en andere arme reizigers werden, in de XIVe eeuw, te Brussel onder andere de volgende huizen gesticht of ingericht. Het hospitaal van S. Cornelis (« binnen de plaetse van Ste-Cathrina »), in 1359 [9]; dat van S. Ghislenus, het Laurentius-hospitaal, in 1385 gegrond; maar vooral dat van S. Julianus, en dat van S. Jacobus, gelijk in andere steden, bijzonder voor de bedevaarders naar Galicië. Beide gasthuizen waren door

[1] Verg. Miraeus, I, 748.
[2] T. z. p., I, 1006.
[3] Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 223.
[4] Staatsarchief, *État des biens du cl. séc.*, n° 46550, *Decl.* 5. *A.* Fundatiebrief.
[5] Staatsarchief, *Chambre des comptes*, *Vol.* 1645, bl. 9, *Decl.*, 5. *Conseil privé*, carton 1495.
[6] *Conseil privé*, cart. 1493 en 1495. — *Chambre des comptes*, 46550, Te 12, *Decl.*, 7. — Henne et Wauters, t. a. p., III, 228.
[7] Henne et Wauters, t. z. p., 302. — Staatsarchief, *Conseil privé*, n° 1495.
[8] Staatsarchief, *Cartul.* et *Mss.*, 153, *A.* « Register van erfbrieven ».
[9] Henne et Wauters, t. a. p., III, 506. — I, 128.

burgers van Brussel gesticht en uitsluitelijk voor reizigers bestemd. Merkwaardig is 't op te merken, dat zij in S.-Jacob driemaal mochten vernachten, en zelfs met vleesch gevoed werden [1].

Maar boven al verdient het gesticht van S. Eligius hier genoemd, dewijl het bijzonder past in den geest der eeuw. Het was veeleer eene armenkas dan een armenhuis, doch stond niet met de algemeene armen in betrek. Het was eene broederschap of vereeniging, waarvan het stichtingsjaar waarschijnlijk reeds lang vóór 1300 te zoeken is, doch hetwelk nu eerst tot rechten bloei kwam. Het was eene gilde van hoef- en goudsmeden, zadelmakers, schilders, wapen en messmeden, alsmede bakkers, om brood uit te deelen aan de armen der stad, en waarschijnlijk in de eerste plaats aan de broeders zelven. Zes ambachtsleden en twee personen van 't bestuur der algemeene armen leidden dit liefdewerk [2].

Te Leuven werd in 't jaar 1333 door een aantal burgers eene tweede woning voor vreemdelingen, die van S. Nicolaas, ingericht. Eene derde, « H. Genoveva » betiteld, volgde in 't jaar 1357 [3], en werd op 't einde der eeuw aanmerkelijk vergroot.

Ook een bijzonder verblijf voor zwangere vrouwen werd te Leuven, volgens testament van eenen deurwaarder (dorwerder), in 1396 opgericht [4]. De « tafel van den heiligen Geest » van S.-Pieter zou daarover 't toezicht houden. Gelijk te Bergen en elders, vinden wij dus hier een voorbeeld van vereeniging eens hospitaals met het bestuur der algemeene armen. Later stelde de magistraat eenen bloedverwant des stichters over het huis aan. Doch 't verliep, en de gelden werden gebezigd om arme kraamvrouwen in huis te ondersteunen.

Te Thienen werd het ziekenhuis van S. Jan, vóór 1306 gesticht, en was evenzeer van burgerlijken oorsprong. Het hospitaal van S. Laurentius daarentegen, omtrent 1316, voor bedevaarders in 't leven geroepen, heeft zijn ontstaan vooral aan 't kapittel van S. Germanus te danken, hetwelk daar-

[1] Staatsarchief, *Cons. priv.*, cart. 1495.
[2] Staatsarchief, t. z. p.
[3] Van Even, *Louvain monumental*, bl. 280, vlg.
[4] T. z. p., 279.

over ook eeuwen lang 't opzicht schijnt te hebben gehad [1]. In de oorkonde worden bijzonder de bedevaarders naar Rome, Lorette, S. Jacob di Compostella, Jerusalem, enz. als de gasten des huizes genoemd, die er tweemaal mochten vernachten.

Ook het oude-mannenhuis wordt aan de XIVe eeuw toegeschreven, ofschoon latere onderzoekingen het ontstaan van dit hospitaal aan 't einde der XVe eeuw doen stellen [2].

Zeer zeker is het echter dat het gesticht door « broeders van den H. Geest, » van wier ontstaan wij hierboven spraken, werd bediend, die hier gelijk in Brussel en elders, een gezelschap vormden van leeken en geestelijken.

Niet minder eigenaardig is het leprozengesticht S. Maurus, waarvan eerst in de XIVe eeuw wordt gesproken, doch wat voorzeker, onder anderen naam, reeds vroeger bestond. Want hier leefden de melaatschen, op voorvaderlijke wijze, in kleine van elkaâr gescheiden hutten [3], buiten de stad, onder toezicht van eenen hermiet, welke hun zeker de H. mis las.

Eindelijk vermelden wij nog, van de XIVe eeuw, de gronding van het gesticht der Cellebroeders, een gezelschap van leeken wiër taak het vooral was, in tijden van groote sterfte, de dooden te begraven, en van dat der grijze zusters, welke de huisarmen verpleegden. Het begijnhof was almede hier reeds sedert vele jaren in bloei, ofschoon de oudste bekende pastoor van 1320 is [4].

Wij behoeven ter nauwernood te verzekeren, dat de kleinere steden van Brabant in het gronden van liefdadigheidsgestichten niet achterbleven.

Te Nijffels (Nivelles), wat reeds van ouds een bijzonder middenpunt van barmhertigheid was, zag men in de XIVe eeuw nog het hospitaal Turquoy, misschien reeds vóór 't jaar 1300, gegrond, en dat van O.-L.-Vrouw van Robbiet, omtrent 1400 [5].

[1] Staatsarchief, *Cons. priv.*, carton n° 1502.
[2] Tarlier et Wauters, *Les communes belges*, I, *Ville de Tirlemont*, bl. 169.
[3] Bets, *Histoire de Tirlemont*, II, 173.
[4] T. z. p., 146, vlgg.
[5] Verg. nog Staatsarchief, t. z. p.

Te Diest was het hospitaal Persoons, in het eerste vierde der XIVe eeuw gesticht door Arnold van den Cruce, pastoor van 't begijnhof [1]. Eenige kleinere gestichten werden hier omtrent denzelfden tijd in 't leven geroepen.

Te Oplinter ontstond omtrent 1340 het S.-Genoveva-gasthuis voor reizigers welke derwaarts eene bedevaart ondernamen, en er dikwijls eenigen tijd verbleven, ter oorzake van den angst voor 't S.-Antonius-vuur [2].

Te S.-Andreasberg grondde men in 1345 een hospitaal [3]. Jodoigne, Incourt, Marilles hadden allen hun gasthuis. Autre-église had twee weldadigheids-bureelen en een hospitaal [4]. Noduwez had zelfs een eigen leprozenhuis [5], evenals Zout-leeuw (Léau) [6].

Te Antwerpen werden in dit tijdperk een aantal liefdegestichten van allerlei soort gesticht. Het verdient opmerking dat zich in deze stad eene grootere behoefte aan zieken- dan aan vreemdelingenhuizen deed gevoelen. Maar in de XIVe eeuw kwamen er toch eenige nieuwe xenodochiën tot stand. Zoo werd, bijvoorbeeld, in 1304, door Joannes Tuclant, kanunnik der O.-L.-Vrouwenkerk, en eene adelijke dame, genaamd Ida van der List, het gasthuis van S. Julianus « in de Hoghestrate » voor arme lieden, gezonde bedevaarders of andere reizigers, « wie dat si syn, ofte waren dat si comen, » gesticht [7]. Doch eerst tusschen de jaren 1310 en 1320 kwam het huis in goeden gang, nadat Ida daaraan al hare bezittingen had geschonken, het O.-L.-Vrouwen-kapittel de stichting had bevestigd, en hertog Jan II het huis onder zijne bescherming had genomen.

Sedert dien tijd werd het hospitaal nog lang het « nuwe gasthuus » genoemd, gelijk uit testamentaire beschikkingen en andere oorkonden kan blijken [8].

[1] Raymackers, t. a. p., bl. 558.
[2] Bets, *Gesch. d. st. Oplinter,* bl. 58, vlg.
[3] Henne et Wauters, *Hist. des env. de Brux.*, bl. 153.
[4] T. z. p, bl. 344.
[5] T. z. p., bl. 274.
[6] Piot, *Revue d'hist. et d'arch.*, II, 75.
[7] P. Visschers, *S.-Juliaans-gasthuis te Antwerp.*, bl. 8.
[8] Zie de Burbure, bij Visschers, t. a. p., bl. 30. — Verg. Mertens en Torffs, *Gesch. v. Antw.*, I, 544, « Testament van Jean Nichole ».

Met hetzelfde doel werden het S.-Jans-hospitaal, wellicht reeds vóór 1300, en het Falconshof, omtrent de helft dier eeuw gesticht [1]. Tot in het jaar 1283 waren de S.-Michelsheeren, als goede Norbertijnen, verplicht geweest alle vreemdelingen op te nemen, die elders niet onder dak konden komen [2].

Vooral de huizen voor arme en oude vrouwen namen nu in Antwerpen sterk toe. Wij vinden er vooreerst het « godtshuus » de Infirmerie of 't Ziekenhuis op Klapdorp, misschien reeds vóór 1300 voor kranke begijnen, buiten het begijnhof, gegrond, gelijk er een te Gent, te Lokeren en elders bestond.

Jammer dat de twee mans en twee vrouwen provisoren, door de stad aangesteld, niet konden verhoeden dat de meester of prefect oneerlijke contracten aanging, waardoor het huis in groote schade kwam, zoodat de tusschenkomst van paus Clemens VI zelven noodig was, om die onrechtveerdige verbintenissen te verbreken (1349; n. s. 1350) [3].

Ten tweede werd omtrent 1342 O.-L.-V.-Convent voor oude vrouwen opgericht. Ten derde werd het S.-Nicolaas-gasthuis voor gebrekkige vrouwen der « Merceniers, » in 't jaar 1386 gesticht, en nog een vierde huis voor arme vrouwen of meisjes, omtrent 1400 [4], in 't leven geroepen.

Behalve dat bestond reeds, omtrent 1344, het oude mannen- of blauwbroeders-huis, voor twaalf personen.

De Cellebroeders waarvan wij in de XIV[e] eeuw in meerdere steden gewag vinden gemaakt, kwamen te Antwerpen omtrent 1342. Zij stonden ook bekend onder den naam van « Lollards [5] » en werden op dezen grond, en naar andere aanleiding, gelasterd en beschimpt, zoodat paus Eugenius IV zelf moest optreden om hen te handhaven.

In de helft der eeuw bezat Antwerpen ook een huis voor gevallen

[1] Mertens en Torffs, II, 232, vlg.

[2] T. z. p., I, 254. — Volgens Staatsarchief, *État des biens du clergé, Clergé séc.*; *Ch. des comptes*, 46543, T[e] 5, *Decl* 39, valt de stichting in 1215.

[3] T. z. p., II, 220.

[4] T. z. p., II, 226, 236.

[5] Zie hierboven bl. 165.

meisjes [1], gelijk er te Gent en elders een voorkomt, terwijl daarentegen een vondelingenhuis, gelijk in 't buitenland [2], in België niet openlijk in deze eeuw bestond. De tafel van den H. Geest is te Antwerpen opgericht in het jaar 1345.

Te Lier ontstond in 1340 het « godtshuys » van S. Christoffel of 't « Rabauwen gasthuys, » voor arme lieden en pelgrims. Vóór 1349 had het ook eene kapel. Op het einde der eeuw (1380) stichtte Frans van Ballar eene « infirmerie » voor oude vrouwen, waaraan in 1410 door den magistraat de regels werden voorgeschreven [3].

Turnhout had, volgens Gramaye, een gasthuis in 't jaar 1388 [4]. Doch reeds Jan II was daarvan de stichter. 't Werd in 1388 rijkelijk begiftigd [5].

Te Mechelen vinden wij in de XIVe eeuw het godshuis der H. Drievuldigheid of S.-Kathelijne-gesticht, later Cellebroers-klooster.

Het werd met open brieven van de « communemeesters », schepenen, gezworenen en raad der stad, in het jaar 1345, door eenige goede burgers gegrond, ten behoeve van zieken, blinden, en gebrekkelijken, wier getal zelfs tot twee-en-zeventig steeg. Het huis stond onder het bestier der huidevetters, ondersteund door twee provisoren, aangesteld door het gemeentebestuur. Kort daarna werd het S.-Jacobs-gesticht door 't visschersambacht gegrond (1350). Men kon aldaar drie dagen herberg vinden. Later verliep langzamerhand de inrichting, de daaraan geschonken aalmoezen werden toen aan arme visschers uitgedeeld [6].

Uit de geschiedenis der hospitalen van Gent, in de XIVe eeuw gesticht, kunnen wij in 't bijzonder den invloed der ambachtsgilden op de liefdadigheidsgestichten leeren kennen. Hier wedijverden de wevers, de looiers, de

[1] T. z. p., III, 56. — Martin-Doisy, *Dictionnaire,* IV, 2006.

[2] Men vindt in de XIVe eeuw vondelingenhuizen te Parijs, te Florence, te Freiburg i/B, te Ulm, enz. Zie Kriegk, *Deutsches Bürgerthum i. M.*, I, 137. — Brieger, *Zeitschr. fr. Kirchengesch.,* IV, 1, a° 1880, bl. 46.

[3] Chr. v. Lom, *Beschr. der stad Lier,* bl. 355, vlg.

[4] D. III, sect. XI, bl. 39, n° CXII.

[5] Van Gorkum, *Beschr. v. Turnhout,* bl. 40.

[6] A. C. H. D'Hanis, *Opkomst en bloei van Mechelen,* 1867, bl. 110 en 122, vlg.

brouwers, en andere gilden, om voor hunne broeders in den nood verblijfplaatsen op te richten. Wij zullen ons hier als voren met een kort overzicht der voornaamste gasthuizen tevreden stellen, en hunne geschiedenis hieronder in het hoofdstuk « Wijze van stichting » nader bespreken.

Zoo vinden wij vooreerst, in het jaar 1323, het hospitaal S.-Laurentius, naar den naam des stichters « gasthuis van Wenemaer » genoemd [1].

In den beginne diende 't uitsluitelijk als toevlucht voor armen; doch weinig jaren later werden daarin ook zieken opgenomen (1328). Vervolgens ontmoeten wij het gasthuis van Hebberecht of Schreyboom in 't jaar 1330. In dit gesticht mocht de reiziger, evenals in S.-Jacob, driemaal overnacht blijven, wat, gelijk wij zeiden, tot de uitzonderingen behoorde [2]. Bovendien werden hier oude vrouwen of meisjes opgenomen, die soms twintig in getal waren [3].

Door de wevers werd in 't jaar 1360 een eigen gasthuis, S.-Leonard, gesticht, en, uit eenen strijd der weversgilde met die der looiers, ontstond, in de helft dezer eeuw, het S.-Cathrina of kinderen-Alijnshospitaal, voor acht oude gebrekkelijke personen. De bisschop had de vergunning tot de oprichting gegeven; het bestuur was echter in burgerlijke handen, gelijk hieronder zal blijken.

Vervolgens verdient hier nog vermeld te worden : het gasthuis van S. Jan en van S. Paul, bijgenaamd « bij de leughemeete », hetwelk reeds in het jaar 1315 [4] ontstond, en eveneens voor arme vrouwen, acht of tien in getal, was ingericht.

Evenwel is er grond te veronderstellen dat ook dit gesticht, gelijk verreweg de meeste andere van de XIIIe en 't begin der XIVe eeuw, oorspronkelijk uitsluitend een gasthuis, *hospitale,* tot overnachten, tot herbergen,

[1] Men vergelijke voor het jaar der stichting Warnkönig-Gheldolf, t. a. p., III, bl. 37, vlg. — Van der Meersch, t. a p., bl. 129 (naar archieven van Gent). Aldus dient verbeterd te worden *Messager hist.*, 1850, bl. 98.

[2] Verg. bl. 128.

[3] Van der Meersch, t. a. p., bl. 137. — Verg. De Potter, *Schreyboom of Hebberechts-gasthuis,* Bruss., 1870.

[4] Diegerick, t. a. p., bl. 595.



gelijk men heden soms nog hoort, een vernachthuis was. Uit den naam zelven schijnt dit te moeten worden afgeleid.

De uitdrukking « leughemeete » of « leeugemeete » heeft men verklaard door « leugen-meid », en in 't fransch met « la menteuse » vertaald. Waarom ?... Dewijl aan dit gasthuis, zegt men, een uurwerk was aangebracht, dat altoos vóór- of achterliep, en dus eene leugenaarster, eene leugen-meid was.

Men heeft daarbij nooit bedacht, dat het woord « leugen-meid » in onze taal geenszins gebruikelijk is, en bovendien ter aanduiding van een gebrekkig uurwerk zeker nooit bij 't volk zou opgekomen wezen. De verklaring ligt veel nader dan men denkt. Het woord « leughemeet » of « loghemeet » bevond zich voorzeker boven den ingang, en aldus geschreven : « logimēt » of « loghemēt » (de *o* werd veelal als *eu* uitgesproken; leugen is gelijk aan logen).

Welnu, « logimēt » is « logiment »,en beduidt niets anders dan hospitaal, herberg, woning voor vreemdelingen, zooals bij Kiliaen « logêren » *hospitari*, en « logie » of « logys » « verblijfplaats », bijzonder voor kooplieden, beduidt.

Dat dus in 't woord « leughemeete » noch « oude-vrouwenhuis », noch *menteuse* ligt uitgedrukt, zal voortaan niemand meer betwijfelen. Ten slotte bedenke men nog, dat de letter *h* achter *g* waarschijnlijk daarbij gesteld is, toen de eigenlijke beteekenis der uitdrukking verloren was, want deze *h* diende in de XVIe eeuw om aan te duiden dat de *g* niet op fransche wijze moest uitgesproken worden.

Eindelijk zij hier nog herdacht, dat de stad Gent in de XIVe eeuw ook reeds een huis voor blinden bezat. Het kwam in 't jaar 1370 tot stand [1].

In Oudenaarde [2] en Aalst werden eveneens in de XIVe eeuw nieuwe gasthuizen gesticht. Ook had Aalst eene bijzondere verblijfplaats voor priesters, in 't gasthuis van O.-L.-Vrouw ter Sterre [3], alsmede reeds in 't begin der

[1] T. z. p., bl. 579.
[2] *Messager hist.*, 1861, 209 — *Audenaerdsche mengelingen*, IV, bl. 168.
[3] De Potter, *Gesch. van Aalst*, II, 131, 133. — V. d. Meersch, bl. 155.

XIVe eeuw eene tafel van den H. Geest, of armendisch, met groote inkomsten.

Te Dendermonde vinden wij in 1343 een hospitaal van den H. Geest, gesticht door Hendrik Slabbaert, deken van Brugge, enz., die bij testament zijn huis voor oude vrouwen bestemde[1].

Aan verblijfplaatsen voor begijnen ontbrak het in deze steden niet. Het hof te Oudenaarde werd omtrent 1367 door Jan Hoen, priester, gegrond[2].

De hospitalen, welke te Brugge in de XIVe eeuw tot stand kwamen, zijn groot in getal. Behalve alle de hierboven genoemde oorzaken, was nog bijzonder de zeehandel daarop van grooten invloed. In de eerste plaats breidden zich daardoor de reeds vermelde hospitalen van S. Jan en S. Juliaan krachtig uit; doch daarneven vinden wij nieuwe gestichten van allerlei soort. Wij noemen, bij voorbeeld, het S.-Nicolaas-godshuis, van Nicolaas Pagant, voor zes oude mannen of vrouwen (1394)[3]; het convent Roms voor twaalf weduwen en ongehuwde oude vrouwen; de huizen van Schraven (1315), Boonen (1349), Godericx (1383), allen met een dergelijk doel. Wij vinden gasthuizen bijzonder voor en door kooplieden gesticht; doch vooral het groote hospitaal S.-Jacob in 1377 bestaande[4]. Ook had Brugge, gelijk Gent, volgens Gramaye, in 1346, volgens anderen nog wat vroeger, een huis voor arme blinden, en een gekkenhuis.

Te Kortrijk vinden wij omtrent 1366[5] het hospitaal der smeden, onder het patronaat van S. Eligius. Ook hier werd, als in enkele andere gasthuizen, drie dagen en nachten verblijf gegeven. Het gasthuis was dus in goeden toestand. In 1352 werd het S.-Joris-gasthuis door de boogschutters gesticht. Deze inrichtingen waren afhankelijk van de burgerij. Over de rechten der wereldlijke en der geestelijke macht in het S.-Nicolaas-gasthuis, wat omtrent 1359 tot stand kwam, moesten bijzondere bepalingen worden gemaakt, tusschen den bisschop van Doornik en den graaf van Vlaanderen. In dit

[1] Van der Meersch, t. a. p., 155.

[2] *Audenaerdsche mengelingen*, V, bl. 245.

[3] Staatsarchief, *Ch. des comptes*, Te 64, 46602, *Decl.* 24. — Verder nog Carton, *De l'état anc. de la mendic. d. l. prov. de Fl. occ.* (Bull. de la Comm. de statistique, IV, bl. 63)

[4] Delepierre, *Précis analyt.*, enz., I, 46.— Verg. nog Staatsarchief, *Conseil privé, Vol.* 1646. *Bruges et ses faubourgs*, bl. 8-11.

[5] Staatsarchief, *Cartul. et Mss.*, n° 54, bl. 83, v°, vlgg., een fundatiebrief.

gesticht werden alle « armen, gebrekkigen, zwakken, zieken en andere ellendige personen » die er zouden te zamen vloeien (*confluentes*) opgenomen. Derhalve was 't een gesticht op nieuwen voet ingericht, niet uitsluitelijk voor reizigers bestemd [1].

Yperen had, gelijk wij gezien hebben, niet minder vroegtijdig verschillige hospitalen, welke zich al spoedig vermeerderden [2]. Men vond er bovendien, in 't jaar 1336, een gesticht voor dertien arme weduwenaren [3] boven de vijftig jaren oud. Dit huis was genaamd O.-L.-V. van Nazareth, en lag in de parochie van S. Pieter. De oude mannen namen weldra tot twee-en-twintig toe, en werden *boursiers* genoemd. H.-Geest-tafels ontbraken natuurlijk in de XIVe eeuw niet aan deze machtige stad.

In de provincie Henegouwen vinden wij in de XIVe eeuw een niet minder gewichtig aantal van nieuwe liefdegestichten. Te Doornik werd het hospitaal S.-Lehire (S.-Eleuthère) in 1360 gesticht, door Simon du Portail, deken van 't kapittel der hoofdkerk, die voor zijne grootmoedigheid in tijden van nood bekend stond. Er werd weldra eene kapel aan gebouwd, en een aalmoezeniers-plaats gesticht. Het hospitaal diende uitsluitelijk voor *pauvres trépassans,* dus voor arme reizigers. Vóór dat de avondklok had geklept, werden ook andere gasten opgenomen, doch vrouwen met hunne mannen werden alleen toegelaten, wanneer zij *trépassans* waren en mochten slechts ééne nacht aldaar vertoeven [4]. Zoodat wij hier alweer een *xenodochium* en niet een ziekenhuis volgens nieuwere denkbeelden ontmoeten.

Een andere bijzondere weldoener der gestichten van Doornik, in de XIVe eeuw, was Laurens van Holland, welke in 1301 allerlei renten schonk aan de lazarussen der « Froids parois et de Warchin, » die overigens onbekend, wellicht van zoo ouden datum waren als de leprozen van het huis

[1] De Potter, *Gesch. v. Kortrijk,* II, 419, n° XX, bl 417.

[2] Staatsarchief, *Cons. privé,* n° 1495.

[3] Staatsarchief, *Ch. des comptes,* 46624, n° 86, geeft op : *veuves* in pl. van *veufs.* — Men vergelijke Staatsarchief, *Conseil privé, Vol.* 1649, f° 142, waar de bijzonderheden duidelijker vermeld staan.

[4] Delannoy, *Les hospices de Tournay,* bl. 67. Uit dit artikel blijkt dat *trépassans,* niet « zieken » beduidt, gelijk Delannoy beweert. Duidelijk zegt de schrijver zelf, bl. 65, dat het hospitaal voor reizigers was gegrond.

Le val d'Orcq, maar alhier in kleine afzonderlijke huisjes woonden. Ook schonk de edelmoedige priester aan zijne vaderstad nog een gesticht voor blinden, een huis waarin, behalve voor de dienaren, plaats genoeg was voor dertien ooglijders.

Verder werd omtrent 1330 een pelgrimshuis van S. Jacobus te Doornik gesticht, hetwelk bediend werd door eene soort van broederschap van twaalf mannen [1], die hunne eigenaardige gebruiken en geestelijke oefeningen hadden.

Wij behoeven hier nauwelijks bij te voegen, dat ook in dezen tijd te Doornik de tafel van den H. Geest bestond, waarvan eveneens Laurens van Holland een der voornaamste weldoeners was. De oorsprong daarvan is reeds hierboven besproken.

Te Bergen (Mons) breidden zich de liefdegestichten niet minder uit. Wij vinden er vooreerst het gasthuis van S. Julianus [2], wat reeds vóór het jaar 1316 moet gegrond zijn [3]. Het is twijfelachtig of er zieken opgenomen werden; het was bepaaldelijk alleen voor pelgrims gesticht [4].

Later week het af van de oorspronkelijke bestemming; het werd eindelijk door den magistraat in 1431 in een gekkenhuis herschapen [5].

Het « goede huis » van Houdeng (Houdain) (1310), het hospitaal Ste-Isabeau, vóór 1363 gesticht [6], enz., behooren tot de kleinere gestichten, gelijk er verschillige voorkomen, « pour les povres et les déhaitiés (ongestelden) herbergher. »

Maar in de XIVe eeuw losten zich ook sommige gasthuizen in elkander op; zoo werden het vroeger genoemde hospitaal Canart, en dat der twaalf Apostelen, met het gasthuis van S. Nicolaas versmolten.

Eindelijk zij hier nog vermeld, dat bij eene alleenstaande kapel,

[1] *Bulletin de la Soc. hist. de Tournay,* VIII, 150, IX, 14, vergeleken bij Delannoy, t. a. p., bl. 74, vlgg.

[2] Verg. Staatsarchief, *Ch. des comptes,* Te 100, n° 46638.

[3] Devillers, *Hist. anal.,* enz., bl. 9, 14.

[4] Hachez, *Mém. du Cercle a. d. M.,* I, bl. 27.

[5] Hachez, t. z. p., 215.

[6] Devillers, t. a. p., bl. 213, n° CVII; bl. 283, n° CLXXX.

aan de Trouille, buiten Bergen, omtrent 1348, kleine hutten werden gebouwd voor pestzieken [1].

Te Namen vinden wij in de XIV[e] eeuw, behalve de bovengenoemde liefdegestichten, bij voorbeeld nog het hospitaal van Ronaix of Renai, ten gevolge eener beschikking van Robert van Namen gesticht [2]. Denis de Vedrin stichtte er eene « ziekenzaal » [3] op 't groot begijnhof, die waarschijnlijk, zooals elders, uitsluitelijk voor zieke begijnen was bestemd. In 1312 reeds ontmoeten wij te Namen eene tafel (*tavle, table*) van S. Jan den Dooper [4], een armenhuis van den H. Geest, naar eene der parochiën aldus betiteld.

Op 't einde der XIV[e] eeuw bestond er ook hier een huis voor blinden, zooals wij er reeds in meerdere steden ontmoetten [5].

Dinant mocht in 1366 op een « Grant hospital et des Malades » roemen [6]. Behalve dat, grondde een deftig burger, Jehan Bonnechose, door testament, in 't jaar 1393, een gasthuis, waarvoor hij bij zijn leven reeds een deel van zijn huis had afgestaan. Tot aan « l'eure des Avel-Maria » konden er de reizigers onder dak komen en vernachten. Het kapittel van O.-L.-Vrouwen-kerk was met het bestuur betrouwd, wat later in handen van den magistraat schijnt overgegaan te zijn. Hoe dit zij : het hospitaal overleefde niet het jaar 1466 [7].

Ook in Hoei werden in de XIV[e] eeuw verschillige nieuwe liefdegestichten gegrond. Bij voorbeeld vinden wij, in 1329, het *hospice* Mottet, onder bestuur van den magistraat, het *hospice* van O.-L.-Vrouw en het begijnhof omtrent 1359 [8]. Van de beroemde lazarij is hierboven reeds melding gemaakt.

In de provincie Namen merken wij eindelijk nog het aloude *Fossae* op, waarvan reeds meer dan eenmaal werd gesproken. Ook hier, alsmede te

[1] Hachez, t. a. p., I, 189.
[2] *Mémoires de la Société arch. de Namur*, IX, 98.
[3] Borgnet en Bormans, *Cart. d. l. v. d. Namur*, I, n. XXXV.
[4] T z. p., bl. 52, n. 4.
[5] T. z. p., I, n. XXXVIII, en bl. 187, n. 2.
[6] S. Bormans, *Cartul. d. l. v. d. Dinant*, 1880, bl 176.
[7] T. z. p., bl. 129, n° 40. — Siderius, *Dinant et ses environs*, bl. 56, vlgg.
[8] Mélart et Gorrissen, *Hist. de l. v. et du chât. de Huy*, bl. 348, vlg.

Bouvignes, en in andere kleine plaatsen der provincie vinden wij in de XIVe eeuw een leprozenhuis. Te Fosses werd de lazarij in 1302 gegrond [1]; doch, waarschijnlijk reeds van dat jaar af, als samenhangend geheel; daar, volgens hetgeen wij zagen, de grootste mogelijkheid bestaat dat reeds tal van jaren te voren in die streek verstrooide lazarushutten bestonden.

Te Luik breidde zich het gezag der beroemde abdij van S. Laurentius, in de nabijheid der stad, nog over andere gasthuizen dan het hierboven genoemde uit. Het hospitaal van S. Joris te Tilleur was door eenen der abten zelven, omtrent 1326, gegrond. Dat van Ste Agatha, omtrent de helft der eeuw gebouwd, was eveneens eene schepping van de Laurentius abdij, en van haar afhankelijk, gelijk later het S.-Jacobshuis, als andere gestichten van dien naam, voor pelgrims van Galicië bestemd [2]. Behalve deze hospitalen vond men nog binnen Luik het gasthuis van Jan Mostard, omtrent 1335, door den pastor van S. Andreas-kerk, en dat van S. Wilhelmus buiten de Walburgis-poort, omtrent 1330 gesticht.

Luxemburg had in het jaar 1309 zijn gasthuis « voor armen, zieken en gebrekkelijken » aan de grootmoedigheid van keizer Hendrik VII te danken [3]. Het werd aan de kerk van S. Jan gebouwd en vier priesters werden daarover aangesteld [4].

[1] Borgnet, *Cart. d. l. v. d. Fosses*, n VIII, bl. 18. — *Cart. d. l. v. d. Bouvignes*, bl. 75.
[2] Ernst, *Tableau des suffragans*, enz., bl. 290, vlg.
[3] Bertholet, *Hist. du Luxembourg*, D. V, bl. 361.
[4] H. Schaack, *Hist. de l'hospice civil de Luxembourg*, bl. 36, vlgg., n. 19.

IV

§ 1. De hospitalen der XVe eeuw. Invloed van handel, ambachten, weelde. Verzet der zieken. Macht van den magistraat. — § 2. Algemeen overzicht, met kleine karakteristieke bijzonderheden, secularisatie te Antwerpen, enz. Gevallen meisjes, weezen en vondelingen.

§ 1. Wij staan nu met ons verhaal aan den ingang der XVe eeuw. Belangrijk zijn de veranderingen welke de belgische maatschappij in de twee laatst verloopen eeuwen heeft ondergaan, sedert zich het hospitaalwezen op uitgebreide schaal begon te ontwikkelen.

Wij hebben hierboven reeds op twee verschijnselen gewezen, die zich in de XIe eeuw voordoende, in hunne gevolgen van grooten invloed waren op de beide volgende eeuwen, namelijk de herhaalde tochten naar Palestina, benevens andere kruistochten in Europa zelve, en de vrijlating der lijfeigenen. Daaraan sluiten zich eene menigte andere oorzaken, als de uitbreiding van den handel en de nijverheid, met de daaruit natuurlijk voortspruitende ambachtsgilden en broederschappen; de ontwikkeling der letteren en der kunsten, welke door de gilden in de hand werd gewerkt; de behoefte naar meer algemeenheid van onderwijs, waardoor het schoolwezen zich niet weinig uitbreidde; de zelfstandigheid der burgerklasse welke uit dit alles voortsproot.

Deze gezamentlijke oorzaken gaven aan de XIIIe en XIVe eeuw een karakter wat verre afweek van dat der daaraan voorafgaande eeuwen, en den toestand ook der armste klasse wijzigde. 't Is wel waar dat de gewonnen rijkdom eene verderflijke weelde veroorzaakte. Men leefde niet meer in den tijd van Isabeau van Beyeren, toen een linnen hemd een teeken van spilzucht, en een paar goede schoenen eene benijdbare dracht was.

't Zijn juist de schoenen, de sierlijke puntschoenen, die nu als teeken van weelde en zelfs van bedorven zeden en ongeloof, uit de spaansche hoogescholen naar Frankrijk gekomen, door de kerkelijke synode werden veroordeeld en verboden.

Overvloed heerschte omtrent het einde der XIVe eeuw; doch of het armenwezen, het pauperisme had afgenomen is moeielijk te zeggen, wanneer wij lezen dat koning Jan van Frankrijk, omtrent 1350, alle personen uit zijn land verbannen of brandmerken, of aan de kaak deed stellen, « s'ils n'ont aveu », wanneer zij liever bedelden dan werkten.

Evenwel ligt in dezen maatregel zelven een bewijs dat er toch werk voor den armen man moet te vinden geweest zijn. Doch, des niettemin was het aan Philips den Goede, die zich ernstig met het armenwezen bezighield, onmogelijk het kwaad der bedelarij te weren; wat na zijnen dood zich op schrikbarende wijze uitbreidde, toen zelfs de hospitalen plaatsen van bijeenkomst voor « blitres et truans avec leurs garces de ligière vie et leur suite », waren geworden [1].

Doch zoo ver zijn wij nog niet gekomen.

Naar alle teekenen te oordeelen was het lot der arme klasse, der weduwen, der weezen, der zieken en gebrekkelijken, kortom van alle hulpbehoevenden die niet met moedwil zich aan hunne luiheid overgaven, en ziekte en armoede op afschuwelijke wijze voorwendden, aan 't einde der XIVe eeuw, veel dragelijker dan vroeger, gelijk uit de volgende bladzijden nader zal blijken.

Wel is waar boden de kloostermuren omtrent dezen tijd den armen of zieken niet meer die stille toevlucht, en den bedevaarders niet meer die uren van rust, welke zij aldaar in vroeger eeuwen genoten. Hier had de gastvrijheid afgenomen, en het verbod de arme vreemdelingen niet te storen behoefde niet te worden herhaald, daar vele kloosters niet meer voor hen openstonden. De bisschoppelijke gastwoningen waren van zelf komen te vervallen door het toenemen der bijzondere hospitalen; het verbod op de honden was dus overbodig geworden!

Maar ongelukkig gebeurde het ook dat zulke gast- of ziekenhuizen, welke geen eigenlijke kloosters waren, niet aan hunne bestemming voldeden, al waren er ook vele andere die getrouw bleven aan de voorschriften der stichters.

[1] *Recueil des placards de Brabant,* a° 1515; zie v. d. Meersch, t. a. p., bl. 55.

Om hiervan eén voorbeeld te geven, wat tevens eene belangrijke bijdrage moge zijn tot de kennis van den toestand der hospitalen in de XIVe eeuw, deelen wij eenige trekken mede uit de lotgevallen van het belangrijke hierboven reeds besproken gasthuis « la Biloke » te Gent.

Wij hebben het verhaal van den kanunnik Foppens medegedeeld : dat het gesticht « Biloca », uit een kloostergebouw en een ziekenhuis bestaande, in 1237 uitdrukkelijk in tweeërlei inrichting werd gescheiden, omdat de zusters van H. Norbertus, die het gasthuis bedienden, een deel der inkomsten daarvan ten onrechte voor zich zelven en hun klooster behielden.

Nu blijkt het uit latere oorkonden, dat in de XIVe eeuw ook het lot der zieken zich niet gebeterd had; ten minste, omtrent het jaar 1349, ontstond onder de lijders een algemeen verzet tegen de meesters en het dienend personeel van het gasthuis. De zieken leverden bij den heer « Gillis Rijnvisch ende sinen ghesellen, schepenen van der kuere » eene uitvoerige klacht in, over de behandeling welke zij ondervonden; zij verzochten den magistraat daarin verbetering te brengen, en hen in hunne rechten te herstellen.

Vier-en-twintig verschillige gevallen worden aangevoerd, waarin men hun, naar hunne meening, te kort deed. Het blijkt uit de wijze waarop zij zich verdedigen, dat de zieken zeer wel met de stichtingsbrieven en de aloude statuten van 't gasthuis bekend waren, en de zaak grondig hadden overlegd.

De schepenen overwogen de verschillige punten der klacht, en schreven daarbij, na het onderzoek te hebben gedaan, hunne bevinding, zoodat aan de zieken in eenige artikelen recht wedervoer, doch hunne klacht niet in alle deelen gegrond genoeg werd bevonden.

Wij willen de hoofdpunten van 't stuk hier mededeelen[1].

In de eerste artikelen beklagen zich de zieken over hunnen kost. Bij voorbeeld : dat hun brood minder weegt dan 't moet wegen; dat zij zelfs op Sinxendag minder vleesch krijgen dan vroeger, en zóó weinig, dat een kind van acht jaren het wel konde eten. Zoo gaat het eveneens met den

[1] J. F. Willems, *Belg. museum*, VII, 1843, bl. 83, vlgg. Uitgever : Pr. Van Duyse.

visch op vastendagen, ofschoon dit alles tot de provende behoort, die den zieken toekomt. Ook in den wijn wordt hun te kort gedaan.

Zij beklagen zich dat hun de hoedelicste (odelikste, slechtste) kleederen worden gegeven, en dat « de broeders en zusters » de beste dragen. Ook krijgen zij geen geld genoeg om hunne schoenen te bekostigen.

Wanneer zij eene geldsomme gewonnen hebben (bij voorbeeld door eenig werk te doen en dat te verkoopen), geven de broeders en zusters hun daarvan niet zooveel «als men zoude gheven eenen vreemden tavernier in de post».

Zij kunnen geene olielamp krijgen in de ziekenzaal, en geen keers om mede naar bed te gaan. Zij moeten «haar beddestroo verbernen (verbranden) van aermoeden »!...

Ook de noodige hulp van eenen «cnecht» ontbreekt hun. Niemand wil hun zelfs een « stoep borrens » (een' kruik water) halen, en men belet nog den zieken zelven water te gaan putten. Een enkele knecht en eene enkele jonkvrouw, zoo beweren de zieken, zouden meer dienst doen dan het personeel van 25, zoo als het nu is samengesteld. Dan zouden zij ten minste eens look, of azijn, of eenen appel of peer naar behoefte kunnen krijgen.

Als een zieke geen honderd pond groot aan 't gasthuis medebrengt, wordt hij slecht ontvangen, en een arme moet dubbel zooveel voor een bed of ander « dinc » betalen als het waard is. Ja aan elken pot wijns wordt eene goede som verdiend, die de zieken moeten bekostigen. De zusters disschen zoo dikwijls dezelfde spijzen op, dat de zieken er geheel moede van worden.

Terwijl de broeders en zusters de « firmerie, dormen » (slaapvertrek), en de « reeftre », op 't best hebben ingericht, met ingelegden vloer, glasvensters, enz., moet de zieke, zelfs terwijl anderen zitten te eten, van tafel opstaan, en in hunne tegenwoordigheid « zijns gevoechs doen ».

Ook kunnen de kranken van de « meestericghe » geene gerechtigheid verkrijgen, want, spreken zij niet gelijk zij, dan worden ze met straf bedreigd, terwijl zij toch al reeds op vele wijzen in hunne « palen » (vrijheden) verkort worden, hetgeen « gaet ieghen alle porters ende portericghen in Ghend». Laat men de zusters en broeders begaan — zij zullen de « porters

en portericghen vermueren » (insluiten) en van het huis een klooster maken.

De magistraat wilde in alle deze punten niet treden, vooral niet wat den dagelijkschen kost betreft. Evenwel werd in sommige spijzen, als eieren en boter, eene verbetering gebracht. De wijn zou voor lageren prijs afgeleverd, de schoenen zouden goed verzorgd, en de verlichting verbeterd worden. Ook zou er gelegenheid gegeven worden water, azijn, en dergelijke zaken naar verlangen te verkrijgen.

Over de geldelijke vergoeding, die de zusters van de nieuw ingetreden zieken eischten, kon niet verhandeld worden. Doch er zou een heimelijk gemak worden gebouwd, zonder slaapplaats erin. Overigens zouden de rechten der zieken zooveel mogelijk gehandhaafd worden, en wien dan deze maatregelen nog niet bevielen « trecker huut sire verde, in Gods name » (ga uit het huis, zijner vaart, zijnen gang).

Men ziet uit dit stuk den grooten invloed des magistraats op het gasthuis en klooster « Biloca », maar tevens dat hij zich met geene maatregelen inliet welke bepaaldelijk tot het geestelijk bestuur der inrichting behoorden, en zelfs in vele gevallen, die rechtvaardig schijnen, aan de zieken geen gehoor gaf, maar de partij van de « broeders en zusters » opnam.

Alvorens in nadere bijzonderheden te treden over den innerlijken toestand der hospitalen, bij het begin der XVe eeuw, willen wij een algemeen overzicht geven van de ontwikkeling en uitbreiding der liefdegestichten gedurende deze eeuw, gelijk wij het hierboven voor de vroegere eeuwen hebben gedaan.

Wij willen weder met Brabant aanvangen.

§ 2. In 't algemeen hebben wij eerst nog op te merken : dat nu de aloude gasthuizen (voor reizigers) meer en meer in verblijfplaatsen voor zieken werden herschapen. Andere gelegenheden tot overnachten namen in de steden voortdurend toe. In alle groote steden vond men herbergen van allerlei aard, op de verschillige standen der maatschappij en op alle beurzen berekend [1].

[1] In Milaan bestonden in de XIIIe eeuw reeds honderd vijftig herbergen, d. i. hotels, of logementen, waar men tegen betaling overnachtte. Hüllmann, *Städtewesen,* IV, 43.



De reizigers waren aldaar minder gebonden dan in de xenodochiën, en konden zich naar lust beter of minder goed doen bedienen. Wij vinden daarvan een duidelijk bewijs in de reis van Jean Mollinet naar Brugge, die er « grans et beaux hostels » vond. Zoo was, bij voorbeeld, de « Roode hoed » de herberg der prelaten; het « Gulden Vlies » werd door prinsen en hooge baronnen bezocht; de « Kruisstaf » was eveneens voor geestelijken bestemd; « on y parle latin ». Zoo bestonden er nog eene menigte mindere herbergen; maar « povres gens n'ont partout point d'escout »[1].

Van de andere zijde vermeerderden de eigenlijke ziekenhuizen en splitsten zich in verschillige soorten. Vooral de verblijfplaatsen voor arme hoogbejaarde mannen of vrouwen namen sterk toe.

Het oude-mannenhuis van den Kalvarie te Brussel werd, voor arme tachtigjarige mannen, in 1429 gesticht[2]. In 1434 kwam het hospitaal der Twaalf apostelen met hetzelfde doel tot stand. En reeds had eene dame, genaamd Marie de Quarebbe, eenige jaren vroeger haar huis (« Querbs of 't huus van Quaderebbe ») voor mannen boven de zestig jaren afgestaan. Het werd bestuurd door den deken en de oudsten van de gilde der huidevetters, voor wie het bestemd was[3].

Arme bakkersvrouwen vonden toevlucht in 't S.-Aubertus-gesticht, omtrent 1454 in 't leven geroepen door Catharina van den Braken, weduwe van Arnold van Woluwe, bakker[4].

De kramers (*merciers*) in deze eeuw een stand, waaronder men vaak edellieden aantrof en die hooge gunsten genoot, hadden reeds vroeger hun S.-Salvators-huis, hun « Meersch Cappelleke » ; doch sedert 1424 werd dit voor negen gebrekkelijke personen ingericht[5].

Verder vond men te Brussel nog het huis van O.-L.-Vrouw-ten-Vrede, voor drie arme vrouwen, in 1485 ontstaan[6]. Het huis « De Doornekroon,» van 't jaar 1498,[7] enz.

[1] *Ann. de la Soc. d'émul., à Bruges,* D. XII, 2e serie, 1862-1863, bl. 37, vlgg.

[2] Staatsarchief, *Conseil privé,* n° 1495. — Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 229.

[3] Verg. H. et W., t. z. p., bl. 211, 468.

[4] Staatsarchief, *Conseil privé,* 1495. — Henne et Wauters, t. a. p., III, 443.

[5] Staatsarchief, t. z. p., 1495.

[6] H. et W., t. a. p., 229.

[7] Staatsarchief, *Chambre des comptes,* n° 1645, bl. 16.

Te Elsele verrees, in 't jaar 1481, nog een bijzonder huis voor vijf arme vrouwen, gesticht door den heer van Aa den Jonge [1], onder den naam van 't « Heilig kruis », om aan de personen die vermoeid uit het bosch van Soignies kwamen een paard voor hunnen last en herberg te verschaffen [2].

Het huis werd opgeheven ter oorzake van de diefstallen welke er plaats hadden.

Verder zal het onnoodig zijn op te merken, dat alle mannen- en vrouwenhuizen, en in 't bijzonder die der gilden, afhankelijk waren van een burgerlijk bestuur.

Wij zien echter in dezen tijd ook een huis verrijzen voor « kleine kanunniken, » later genoemd de « apostelen van de pottekens maaltijd. »

Wij vinden te Brussel nieuwe scholen gesticht; bij voorbeeld ééne voor vijftien kinderen, in 't jaar 1483 [3]. Van alle zijden richtten zich de H.-Geesttafels beter in. Die der parochie van S.-Gudula deelde elken woensdag honderden van brooden uit, behalve de geschenken aan andere eetwaren en geld. S.-Gilles had zoowel zijne schamele armen als de kapel-parochie, waarin 1416 de H. Geest-tafel werd gevestigd [4].

In andere steden van Brabant rezen de stichtingen voor gebrekkelijke lieden, vooral voor hoogbejaarde mannen en vrouwen, als door eenen tooverslag, in de XV[e] eeuw, uit den grond. Te Leuven ontstond in 1422, door testament van eenen patriciër, genaamd Pieter Heyme, het oudemannenhuis der Twaalf apostelen, voor dertien arme grijsaards en twee priesters, onder toezicht van den magistraat. Een dergelijk huis was dat der Zeven slapers voor oude mannen, in 1439 gegrond, door Jan Keynooge, patriciër. Eindelijk werd nog in 1465 het aloude gesticht S.-Barbara, wat in 1278 voor zieke begijnen was gevestigd, voor tien arme vrouwen der gemeente ingericht [5].

[1] Zie 't testament, Staatsarchief, *Cartul. et Mss.*, n° 154, f° 1, vlgg.
[2] T. z. p., bl. 15. — H. et W., III, 298.
[3] Men zie over de studiebeurzen der XV[e] eeuw : *Recueil des fondations existant en Belgique*. Bruxelles, 1867.
[4] Staatsarchief, *Cons. priv.*, n. 1495.
[5] Van Even, *Louvain monumental*, bl. 237, 282, 234. — Ch. Piot, *Hist. de Louvain*, bl. 226.

Te Leuven trof men ook in 1441 het oudste voorbeeld van een vondelingenhuis in België. Het werd door testamentaire beschikking van eenen hoefsmid, Jan van der Mert, gesticht [1].

Het schijnt dat in de stad Thienen, wier liefdegestichten in de XIVe eeuw sterk toegenomen hadden, gelijk wij hierboven zeiden, het oude-mannenhuis omtrent 1400 reeds bestond; dat verder de weezen wel in geen afzonderlijk gebouw woonden, maar onder bijzondere zorg stonden van de tafels van den H. Geest. Ook schijnt het dat de grijze zusters, welke liefdediensten aan de huisarmen bewezen, reeds vóór 1400 in Thienen waren gevestigd. Ook zij stonden in bijzondere betrekking tot de H. Geesttafels, als de dienaressen daarvan, bij de bedeeling der armen [2].

In Diest kwamen in de XVe eeuw meerdere godshuizen tot stand voor arme personen, waarmede, naar 't schijnt, vooral bejaarde personen bedoeld zijn; dit wordt evenwel in de oorkonden niet duidelijk uitgesproken. Deze huizen waren : het Kympen-, het Boomen-godshuis [3], het Bleren-, het Halbiers-, het Palmboom-godshuis, enz.

Eerstgenoemde stichting is van het jaar 1419, en diende aanvankelijk voor zes arme personen, van beide geslachten [4]. Later werden daarin uitsluitelijk zes personen van 't vrouwelijk geslacht, en boven de veertig jaren oud, opgenomen.

Het Bleren-godshuis werd gesticht volgens testament van Wauter Bleren en Dionysius Quint, in den jare 1441 [5], en diende tot woning aan drie arme vrouwen.

Aanzienlijker was het Palmboom-godshuis, voor twaalf arme « eerbare » personen, zoo mannen als vrouwen. De stichters waren Lambert van Dyck en zijne huisvrouw, Beatrix Nerincx, volgens een testament van 't jaar 1470. In latere eeuwen hielden hier de vrouwen alleen stand [6].

[1] Van Even, t. a. p., bl. 281.

[2] Bets, *Hist. de Tirlemont*, II, *passim*.

[3] Raymaeckers, *Kerkelijk en liefdadig Diest*, bl. 566, vlg.

[4] Staatsarchief, *Chambre des comptes*, n° 1645, bl. 92. — Raymaeckers, t. a. p., bl. 560, vlgg.

[5] Staatsarchief, *Chambre des comptes*, t. z. p. — *État des biens du cl.*, n° 46552, *Vol.* 14. *Decl.* 73, vlgg.

[6] Staatsarchief, t. z. p. Afschrift van 't testament des genoemden jaars.

Nog verschillige andere kleinere godshuizen ontstonden omtrent denzelfden tijd, en tusschen 1424 en 1437 had bovendien elke parochie een bepaald getal personen, die voor de H.-Geest-tafels geld inzamelden.

Ook de dorpen Neerlinter en Wormersom hadden in deze eeuw hunne tafels van den H. Geest. Deze tafel stichtte te Neerlinter de lazarij [1], en doet aan eenen ouderen oorsprong denken dan de XVe eeuw, toen de lazarijen in getal afnamen.

Te Nijffels (Nivelles) werd in 1420 nog het hospitaal van S. Jacob gesticht. Halle had een Eligius-gasthuis, wat korten tijd later door grijze zusters bediend werd [2], alsmede een « H.-Geest-huis. »

Ook te Antwerpen, gelijk elders, waren bijzonder de oude-mannen- en vrouwenhuizen scheppingen van de XVe eeuw. De ambachtsgilden richtten ook meer en meer eigene huizen in voor hunne zieke en hoogbejaarde kameraden. Men kende er zulke van de brouwers, schippers, huidevetters, enz. Bovendien ontstonden nog velerlei refugiën of hoven, soms afhankelijk van een of ander klooster, alwaar, in een afgesloten ruimte, allerhande liefdediensten aan de armen werden bewezen.

Doch de aloude hospitalen, dat is xenodochïen, namen ook hier niet in dezelfde mate toe, ten gevolge der vermeerdering van andere herbergen. Het S.-Juliaans-gasthuis, in de Stoofstraat, zonder eenigen twijfel een oud *xenodochium* werd voor oude arme mannen ingericht; het S.-Juliaans-gasthuis, bij S.-Jorispoort, werd een gesticht voor oude vrouwen. Ook het S.-Anna-huis was met een dergelijk doel in 't leven geroepen [3].

Het zoogenaamde Almaras-godshuis is almede van dezen tijd [4]. Het werd gesticht na het jaar 1476, door Matth. De Waeyere en Elisabeth Claus, zijne huisvrouw; hunne dochter Francisca en hare echtgenoot, Alvaro Almaras, verrijkten de ouderlijke stichting [5], welke daardoor den naam « Almaras » aannam, en in het begin der XVIe eeuw twaalf haardsteden had.

[1] Bets, *Neerlinter*, enz., bl. 102; Idem, *Wormersom*, 13.

[2] Everaert en Jan Bouchery, *Gesch. der Stad Halle*, 1874, bl. 48, vlg.

[3] Mertens en Torffs, *Gesch. v. Antwerp.*, III, 64, vlg.

[4] Niet, gelijk Mertens en Torffs meenen, van 1398. Ook bestaat hier eene dwaling omtrent het Zwayers ('s Wayers, Dwayers)-huis.

[5] De Burbure, *De Antw. ommegangen in de XIVe en XVe eeuw*. Antw., Kockx, 1878, bl. 15, in de noot.

Reeds in de helft der XVe eeuw bezat Antwerpen bovendien een weeshuis, en een gesticht voor krankzinnigen[1].

Eindelijk kan men in 't algemeen zeggen, dat van de XIVe op de XVIe eeuw zich het getal huizen voor zieken en gebrekkelijken te Antwerpen meer dan verdubbelde[2]. Daarbij scheen het als of een nieuwe tijd voor de armenverzorging aangebroken was : de denkbeelden van latere eeuwen schemeren door in de aanstelling van arm-meesters of aalmoezeniers, uit de burgers gekozen.

Hierboven is reeds gezegd, dat in 1345 te Antwerpen H.-Geest-tafels bestonden. Daarmede hangt de aanstelling van aalmoezeniers te zamen. De armen-disschen of H.-Geest-tafels boden te Antwerpen den armen en zelfs den vreemdelingen gelegenheid goedkoop eenen maaltijd te houden. Zij konden ook in het H.-Geest-huis overnachten, ontvingen er aalmoezen, en ziek zijnde werden zij er verpleegd. In den aanvang der XVe eeuw had elke parochie zulk een armenhuis of tafel van den H. Geest.

Toen de parochiën zeer verschillend van grootte waren geworden, werden de armen in de eene gemeente zeer rijkelijk bedeeld, terwijl zij in de andere slechts zeldzaam liefdegaven genoten. Om nu dezen toestand te verbeteren, de weldaden der Antwerpsche bevolking gelijkelijk onder de armen te verdeelen, en dezen zooveel mogelijk gelijkmatig te verplegen, was de stedelijke raad erop bedacht, enkele mannen aan te stellen, die zich met de verschillige besturen der H.-Geest-tafels zouden verstaan, om eene wijziging in de armenverzorging te brengen.

Reeds zeventig jaren te voren had men den grond tot deze inrichting gelegd, door aanstelling van veertien personen, welke rekenschap moesten afleggen van den algemeenen toestand van 't armwezen[3]. Dit bestuur werd nu nog meer gecentraliseerd toen, op den 4n December 1458, Gillis van Loenhoudt tot eersten algemeenen arm-meester of aalmoezenier werd benoemd.

Vervolgens werden er in 1461 door den raad twee aalmoezeniers

[1] Mertens en T., III, 309, 421.
[2] Verg. t. z. pl., 423, IV, 241, vlg.
[3] T. z. p., II, 220, 235.

gekozen, welke nu te zamen het oppertoezicht over alle H.-Geest-tafels, en de algemeene kas hielden. In latere tijden nam dit getal nog toe, en steeg tot tien, waaronder vier opper-aalmoezeniers en zes bestuurders der tafels. Twee zoogenaamde « dienenden » waren aan den raad verantwoording schuldig van het geheele bestuur. Zij werden jaarlijks herkozen, en in geval van sterven onmiddelijk vervangen; daarom komen er op de lijst dezer mannen, zegt Papebroch, soms drie of vier verantwoordelijke aalmoezeniers in hetzelfde jaar voor[1]. Nevens de mannen besteedden ook de vrouwen der aalmoezeniers hare zorg aan de armen, en verpleegden bijzonder kraamvrouwen en kinderen. Bovendien behoorden nog tot het gezelschap eenige priesters, busmannen of collectanten, moeders en vaders der weeshuizen, enz.

Maar reeds van de XVe eeuw af noemden zich burgemeesters en schepenen de oppervoogden of overmombooren van alle onbejaarden en onder voogdij gestelde weezen, gekken, blinden, stommen, enz., bijgestaan door vier leeken weesmeesters, twee oud schepenen (een' uit de poorters, een' uit de ambachten), elk met eenen klerk. Sedert 1495 bestond er eene eigenlijke weeskamer[2].

Toen het getal der aalmoezeniers tot tien was geklommen liepen deze betrekkingen meer door één, en het aanzien en de invloed dezer mannen nam altoos toe.

Groot was de plechtigheid hunner keuze en aanstelling, welke wij met een paar woorden willen schetsen.

Er werden vooreerst twee-en-dertig namen opgeteekend, die men « den Bogaerd » noemde, « als ware 't een hof vol schoone vruchtboomen ». Deze lijst werd, na een gebed, op acht gebracht, vervolgens op vier, en eindelijk op twee, door den magistraat uitgekipt. De gekozenen moesten eenen eed zweren, dat zij hun ambt getrouw zouden waarnemen. Er werd dan een feestmaal gehouden, waarna zij, als zinnebeeld hunner waardigheid, de

[1] Zie *Den bloeyenden staat van Antwerpen, tydelyk vervallen maer geestelyk hersteldt.* Antw., 1758, bl. 14, noot *f.*

[2] Coerboeck met den doppen, uitg. G. de Longé, *Coutumes de la ville d'Anvers*, 1870, bl. 296, tit. X.

« borze der barmhertigheid » ontvingen, in verschillige zakjes verdeeld, waarvan elk een bijzonder liefdewerk voorstelde. Ook ontvingen zij eenen gordel, voorstellende den band der liefde die zij aan de armen moesten bewijzen.

Daarmede was het spijzen der hongerigen, laven der dorstigen, kleeden der naakten, herbergen der vreemdelingen, bezoeken der zieken en krankzinnigen, win zij « kruyt, zuycker », enz. moesten toereiken, het troosten der gevangenen, en het begraven van arme gestorvenen aan hen opgedragen; want het geschiedde elders dikwijls genoeg, wanneer de cellebroeders niet ter plaatse waren, dat de dooden geheel naakt of enkel met wat stroo omwonden onder de aarde werden gelegd. De armmeesters verschaften hun houten kisten, enz.

Men ziet : de wijze van besturen, zoowel als de bestemming veler liefdegestichten onderging, na de XIVe eeuw, eene aanmerkelijke wijziging. Wij zullen daarvan hieronder nog menig voorbeeld ontmoeten.

Te Mechelen ontstond eveneens in de XVe eeuw een zeker aantal godshuizen voor mannen of vrouwen; bij voorbeeld het vrouwenhuis van S. Pieter en Paul in 1411, voor negen, later voor zeventien personen ingericht; het godshuis van S. Barbara, in 1422, voor drie of vier zieke vrouwen uit het huidevetters ambacht; het godshuis van Oliveten, door testament, in 't jaar 1481, voor twaalf arme mannen in 't leven geroepen.

Alle deze huizen waren door burgers van Mechelen, het laatstgenoemde door heer ridder van Vilain en zijne huisvrouw gesticht. Zij waren afhankelijk van den magistraat, doch in Oliveten deelden de pastor van 't begijnhof, en de rector van 't klooster Bethanië met een' der schepenen het bestuur [1]. Dit huis klom zoodanig in rijkdom, dat het getal der grijsaards kon verdriedubbeld worden [2].

Te Lier vond men reeds vóór 't begin dezer eeuw het S.-Jacobs-godshuis voor oude, gebrekkelijke mannen [3], eene infirmerie van 't begijnhof, de tafel van den H. Geest, zooals trouwens van zelf spreekt, alsmede

[1] M. C. D'Hanis, *Opkomst en bloei van Mechelen*, 1857, bl. 147, 163, 263.
[2] Staatsarchief. *Ch des comptes*, T^e 119, n° 46657.
[3] Zie de stichtingsbrief, hierachter, naar een handschrift, voor de eerste maal afgedrukt.

S.-Joris-gasthuis [1], in 1417, door de wevers voor zieken van hun ambacht gesticht, mits dezen niet hadden « loopende gaten, lazarie of S.-Cornelis of S.-Janne ». Eindelijk is van de XV[e] eeuw nog 't S.-Barbara-ziekenhuis bekend.

Te Gent ontstond, uit een voormalig gasthuis of *xenodochium* der XIII[e] eeuw, eerst eene soort van weeshuis, en omtrent de XV[e] eeuw een huis voor krankzinnige vrouwen, waarvan Lieven Clockaert in 1465 bestuurder werd.

Te Aalst vestigden zich, als elders, in de tweede helft der XV[e] eeuw, een zusterhuis van de « orde van S. Augustinus », ter ondersteuning van huisarmen en pestzieken. Deze zusters ontvingen haar reglement van den bisschop, in 1475; doch de magistraat oefende desniettemin zijn gezag uit over 't huis, en vermaande de zusters, in een acte van 1494, hare plichten tegenover de armen beter na te leven [2]. De lombard te Aalst, waarover later zal gesproken worden, bestond reeds in 1400.

Kleinere plaatsen namen in het uitoefenen der liefdadigheid niet af. Beveren [3] ontving nog een ziekenhuis, gesticht door Joost Vydt, heer van Pamele en Isabella Borluut. De erfgenamen moesten zich schikken in de bepalingen van het testament; het werd den 5[n] Mei 1443 uitgevoerd [4].

Te Dendermonde verrees bij eene H.-Geest-kapel een vrouwenhuis voor zestien personen, gesticht door den kanunnik Slabbaert [5].

Te Brugge geschiedde alweder hetzelfde wat wij in andere groote steden aantreffen : niet de xenodochiën of *hospitalia*, maar de gestichten voor oude en gebrekkelijke lieden namen er toe in de XV[e] eeuw. Hiervan was dat van Moor, uit dertien verschillige woningen bestaande, in 1480 voor dertien arme grijsaards gesticht, een der voornaamste [6]. Het huis Soutieu, voor zes arme blinden, was niet minder merkwaardig.

[1] Verg Van Gorkum, *Beschrijving van Lier,* die van eenen gasthuis-patroon S. Geuricx (voorzeker S. Joris) spreekt.

[2] De Potter, *Aalst,* 107.

[3] De Potter en Broeckaart, *Gesch. der gem. v. O.-Vlaanderen.* D. 23, bl. 130, vlg.

[4] Verg. Staatsarchief, *Cart. et mss.*, D. 55, bl. 104, vlgg.

[5] Wijtsma, *Notice hist. s. l. v. d. Termonde,* 1849, bl. 13.

[6] *Ann. de la Soc. d'Ém. de Bruges,* 3[e] ser. (VI), XXIII, bl. 38.

Verder vinden wij, bij voorbeeld in 1434, het gesticht Jerusalem voor twaalf personen; in 1436 tien kleine woningen van den heer van Campen, verder het convent Sacx, het huis de Blieck, en het gesticht Reylof, allen voor drie tot zeven personen bestemd [1].

Hotels of logementen waren er te Brugge genoeg. Het uithangbord duidde, gelijk wij gezien hebben, veelal den aard aan van de reizigers die men er wenschte te ontvangen.

Toen Eduard IV naar Brugge kwam woonde hij niet in den « Bisschopsstaf », maar in 't hôtel Gruthuysen [2] (1471).

In de provincie Henegouwen vinden wij wellicht meer dan elders eene groote verscheidenheid van gestichten der XVe eeuw. Wel is waar behoorden de vreemdelinghuizen niet meer tot de bloeiendste, maar toch kwamen er bij voorbeeld te Doornik, nog enkele tot stand. Zoo, bij voorbeeld, dat van S. Antonius, in 1428 door eenen burger gesticht, en door eene broederschap van fruithandelaars bestuurd. Een tweede S.-Antonius-huis (te Maire) was bestemd voor de lijders aan 't S.-Antonius-vuur, waarom het niet onwaarschijnlijk is, dat de gronding daarvan lang vóór de XVe eeuw moet gezocht worden. Evenwel, voor 't bewijs ontbreken ons de stukken [3].

Van grooter gewicht is de gronding van het hospitaal S.-Jan den Dooper, gezegd *De Le Planque* [4], dewijl dit de naam des stichters was, die zijn huis, hof, kapel en verdere gebouwen liet inrichten voor dertien zieke, kwijnende vrouwen, onder de leiding van zusters, welke een grijs kleed moesten dragen. De stichter en zijne vrouw bleven daarvan zelven de bestuurders, en hun zoon moest, volgens den stichtingsbrief, hen opvolgen in die betrekking. Na diens dood zou de magistraat van Doornik het opperbestuur in handen krijgen.

Behalve dit, schoten weldra nog een aantal gestichten van denzelfden aard, vooral voor arme vrouwen, uit den grond. Zoo, bij voorbeeld, dat van S. Margaretha, voor zeven welbefaamde meisjes, in 1459 [5]; en verder

[1] Carton, t. a. p., bl. 64.
[2] O. Delepierre, in de *Annales de la Soc. d'Ém.*, II, 205.
[3] Delannoy, *Les hospices de Tournay*, bl. 100.
[4] Staatsarchief, *Conseil privé*, cart. n° 1502, f° 15.
[5] Delannoy, t. a. p., *passim.*

ontstonden, de geheele volgende eeuwen door, bij dozijnen huizen en huisjes voor arme weduwen en oude vrouwen[1].

In Bergen werd de grondslag van het S.-Jacobs-gesticht reeds omtrent 1195 door eenige uit Galicië terugkeerende bedevaarders gelegd. Doch in de XVe eeuw onderging het eene aanmerkelijke uitbreiding, zoowel door de liefdadigheid der burgerij, de gunsten daaraan door den heiligen Stoel geschonken, als door de hooge bescherming, die graaf Willem IV van Henegouwen daaraan verleende. Het werd in dezen tijd gedeeltelijk tot een huis voor krankzinnigen ingericht[2].

Men vond te Bergen omtrent 1480 ook een huis voor gevallen meisjes of Magdelenen-gesticht... Dat deze stad in die dagen door velerlei verwilderd en bedriegelijk volk werd bezocht, wat zonder nood van 't eene gasthuis naar 't andere liep, en de liefdadigheid misbruikte, schijnt te volgen uit een ordonnancie van Philips van Burgundië, die aan het aloude « civitas alito » [3], en aan 't « domicilie van onderstand » herinnert. De hertog verbood namelijk, met bedreiging van straf, de vreemde armen te herbergen en beval hen vast te houden, op water en brood te zetten, wat door hunne eigene gemeente moest bekostigd worden, tot dat zij naar de galeien zouden zijn gezonden[4].

Eindelijk verdient hier nog vermelding: het eigenaardige « broederschap der barmhertigheid of van S. Jan-onthoofd », hetwelk tot doel had de gevangenen te troosten en te voeden, de veroordeelden bij te staan op het schavot. Het werd in 1488 gegrond, doch staat overigens met onze studie der gestichten van liefdadigheid slechts in weinig verband.

Te Anthoing, Ath, Hautrages, enz. zag men in deze eeuw ook liefdadigheids-gestichten verrijzen. In eerstgenoemde plaats had het gasthuis wel tot doel de zieken en gebrekkelijken op te nemen, maar meer bijzonder was het, op alouden voet, voor reizigers gegrond. De zieken moesten achterstaan, wanneer alle ruimte was ingenomen. Te Ath droeg het gesticht

[1] Verg. Staatsarchief, t. a. p. *Fond*, 15-76.
[2] Devillers, t. a. p., bl. 9, 42.
[3] Zie bl. 41, vlg.
[4] Hachez, t. a p., bl. 296, vlgg.

den naam van « ostel et hopital » en was daarbij nog « maladrerie de la Madeleine » [1]. Bovendien bestond hier om dezen tijd een gekkenhuis [2].

Te Chimay eindelijk werd in de XVe eeuw een hospitaal gesticht door graaf Jan I en zijne vrouw, Marie Delalaing, na dat graaf Jan verlost was uit eene gevangenis, waarin de burgers van Couvin hem wegens zijne strooptochten hadden doen opsluiten [3]. 't Verhaal zegt dat hier ook sedert « onheugelijke » tijden eene lazarij bestond [4].

Te Namen vinden wij omtrent de helft der XVe eeuw een hospitaal van S. Jacob, gelijk er, in dezen tijd in zuidelijk België verschillige werden gesticht, terwijl in het noorderlijk deel de S. Jacobs-gestichten meest van ouderen datum zijn [5].

Even merkwaardig is het, dat ook in de XVe eeuw in Henegouwen en Namen nog leprozenhuizen werden gegrond, terwijl in andere provinciën de « hooghe ziecken » langzamerhand afnamen. Te Dinant verrees nog eene lazarij in 1453, voortkomende uit het honderdjaar oudere hospitaal van S. Paulus [6].

Ook te Luik werd in 1429, op 't gezag van den abt van S.-Laurentius, een S.-Jacobs-gasthuis gegrond, door eenige vrome reizigers, die uit Galicië terugkwamen. Daar het op 't terrein der genoemde abdij was gebouwd, bleef 't gesticht onder toezicht van den abt, die echter het bestuur met den magistraat moest deelen [7].

Zoo bestond er te Arlon in 1509 een gasthuis wat bijzonder bestemd was voor die bedevaarders, welke eene pelgrimage naar S.-Hubertus hadden ondernomen [8]. Van « onheugelijke » tijden af vond men hier ook een oude-mannen-en vrouwenhuis, met twaalf haardsteden, dat S. Catharina tot patrones had gekozen [9].

1 Staatsarchief, *Chambre des comptes*, Te 89, n° 46627, copie n° 1.
2 Terpesius-Dubiechi, *La ville d'Ath*, bl. 92, vlgg.
3 Siderius, *Dinant et ses environs*, bl. 196, vlgg.
4 Staatsarchief, *Chambre des Comptes*, Te 92, n° 46630.
5 Staatsarchief, t. z. p., Te 109, n° 46647.
6 Siderius, t. a. p., bl. 56.
7 Ernst, *Tableau des suffragans*, enz., bl. 292.
8 G. F. Prat, *Hist. d'Arlon*, II, bl. 575.
9 Staatsarchief, t. a. p., Te 42, n° 46580.

Wij vonden hierboven te Gent, Brugge, Doornik, Namen bijzondere huizen voor blinden en enkele voor krankzinnigen. Doch, wat is de oorzaak, dat eerst in de XVe eeuw van weeshuizen, en dan nog slechts in enkele plaatsen (Antwerpen, Thienen) wordt gesproken, en slechts eenige voorbeelden (Leuven) van vondelingenhuizen voorkomen?

Wij hebben verhaald, dat in den merovingischen tijd kleine verlaten kinderen door bijzondere personen, welke zich daartoe bij de geestelijkheid voorstelden, werden opgevoed. Het is niet te betwijfelen dat de ouderlooze kinderen, tot in de XVe eeuw toe, aldus zijn verzorgd. Het is immers tot in onze dagen eene vraag gebleven of de opvoeding in de weeshuizen wel zoo aan te bevelen zij, als de aloude wijze van verpleging; en meerdere zaakkundige schrijvers hebben zich vóór de opvoeding in de familie verklaard [1].

Het was dus voorzeker geen gebrek aan barmhertigheid waardoor het inrichten van huizen waar ouderlooze kinderen gezamenlijk worden opgevoed, uitgesteld bleef tot in de XVe eeuw.

Zulks is ook het geval met de vondelingen [2]. Maar zij, welke zich over die kleinen ontfermden werden in geene jaarboeken der geschiedenis aangeteekend. Men vindt alleen hier en daar de verpleging van zuigelingen en andere jonge kinderen in de kloosterbrieven vermeld [3].

Men meent verder met zekerheid te weten, dat, in het jaar 1126, weezen, zoowel als weduwen in het vreemdelingenhuis te Chièvres werden opgenomen — een voorbeeld wat geheel eenig in zijne soort zou zijn [4].

Wij lezen eindelijk dat de zorg voor de weeskinderen in vele steden, zooals Thienen [5], Brugge, enz., uitging van de tafel des H. Geestes, en dat

[1] W. C. Günther, *Gesch. d Versorgungs-Anstalt der Waisen durch Privat-Erziehung in Familien* (1825); uitvoerig ontleed door J. B. Ristelhueber, in zijn werk : Wegweiser zur Literatur der Waisenpflege, enz. Keulen, 1831, eerste deel, bl. 23, vlgg. — Verg. hierbij de ontleding van een werk derzelfde strekking : Goldbeck, *Ueber Erziehung der Waisenkinder* (1781), t. z. p., bl. 11, vlg.

[2] Verg. hierboven bl. 191, ook S. Jan, te Brussel, Henne et Wauters, *Hist. d. Br.*, III, 80.

[3] Ch. Piot, *Cartulaire de S Trond*, 1, CLVII, bl. 191, aº 1230.

[4] Léop. Devillers, *Notice histor. et arch. s. l. v. d. Chièvres*, bl. 33, vlgg.

[5] Bets, *Hist. de Tirlemont*, II, 184.

in laatstgenoemde stad de kinderen zelfs in 't daartoe behoorend huis werden opgenomen.

Doch, al verdienen dergelijke voorbeelden ook al onze erkentelijkheid, de onpartijdigheid gebiedt ons te vermelden, dat zich ook kloosters vertoonen, waar men zeer weinig bereid was vondelingen te verplegen. In de XIIIe eeuw was men het niet eens, waar, op wiens kosten, verlaten kinderen moesten worden opgevoed. Wij vinden daarvan een bewijs in eene rechterlijke uitspraak van die dagen, toen een zeker klooster (« La Ramée ») geweigerd had eenen vondeling op te nemen [1].

De gastvrijheid der kloosters had, gelijk wij weten, in 't algemeen, gedurende den loop der eeuwen eer af- dan toegenomen. In de Xe eeuw door de Cluniacensers, in de XIIe eeuw door de Cisterciënsers weder aangewakkerd, stond later de verflauwing der tucht weder menigmaal aan den voortgang der barmhertigheid in den weg.

Sommige kloosters maakten eene loffelijke uitzondering. Met een voorbeeld daarvan willen wij dit hoofdstuk sluiten.

De portier van het beroemde klooster Windesheim, bewoond door de « broeders van 't gemeene leven, » van wier verdienste omtrent het onderwijs der jeugd hierboven reeds is gesproken, wees op zekeren avond twee leerlingen, uit een ander broederhuis, af, dewijl zij te laat aan de poort om gastvrijheid hadden verzocht. Zij overnachtten daarop in eenen hooiberg, maar de rector van Windesheim werd wegens deze hardheid ter verantwoording geroepen. De monniken moesten de belofte van liefdadigheid op plechtige wijze hernieuwen [2].

De volgende bladzijden zullen ons nog gelegenheid geven op de gastvrijheid der kloosters in België zelve nader terug te komen. Wij zullen daarin tegelijk het bewijs vinden (voor zoover dit den lezer uit de laatste paragraphen nog niet mocht hebben gebleken), dat de XVe eeuw als een tijdperk van zoogenaamde secularisatie der liefdadigheidsgestichten kan

[1] Schayes, *Analectes archéol.*, enz. Antwerp., 1857, bl. 229, n° XXVIII. « Sentence à l'égard des nouveau-nés exposés aux portes, etc..... des monastères.

[2] Zie Moll, *Kerkgeschiedenis*, II, 4, 244, 45.



worden beschouwd. Zij is daarom van vroegere eeuwen kennelijk onderscheiden. Het bestuur der gestichten gaat nu, meestal onder voorafgaande goedkeuring der geestelijke gezagvoerders, bijna algemeen in handen van leeken over, of blijft, waar zulk bestuur reeds vroeger aldus bestond, wettiglijk daarbij berusten.

Uit dit overzicht der liefdadigheidsgestichten van de XVe eeuw blijkt ons dat de barmhertigheid der bevolking van België met de behoeften toenam. Vele ziekenhuizen, in vroegere eeuwen gegrond, breidden zich uit; andere werden in groot getal opgericht. De oorspronkelijke gasthuizen of xenodochiën werden herhaaldelijk voor gebrekkelijken en andere ellendigen *miserabiles* ingericht. De lazarijen vermeerderden in enkele provinciën, evenals de S.-Jacobshuizen.

Tegen de pestziekte werden hier en daar de zwarte of grijze zusters te hulp geroepen, terwijl in de meeste steden de Alexianen of Cellebroeders zich vestigden tot het begraven der pestzieken en andere arme gestorvenen.

DERDE AFDEELING.

I

Wijze van gronding der liefdadigheidsgestichten. — Vroomheid, natuur, gewoonte. — Wenemaer- en Alijn-hospitaal. — Bedevaarten. Oudenaarde. Bergen. Gilde-hospitalen. — Diest, Namen, Luik, enz.

Wij hebben in de voorgaande hoofdstukken genoegzaam gezien, hoe de veranderingen in den toestand der Europische wereld, de invoering van het Christendom, de vrijmaking der slaven, de ontwikkeling der ambachtsgilden en allerlei gebeurtenissen meer, de hoofdoorzaken waren van de gronding en uitbreiding der gestichten van liefdadigheid.

Wij willen nu in eenige bijzonderheden treden welke tot de vestiging veler huizen medewerkten, want zij zijn zeer verschillig en leveren eene belangrijke bijdrage tot de kennis onzer volks- en beschavingsgeschiedenis.

Één hoofdtrek vinden wij in verre weg de meeste stichtingsoorkonden terug; namelijk een verlangen naar verzoening met God, welke de stichter voor zich zelven, en dikwijls voor zijne verwanten, of, als 't een bisschop of andere hooge persoonlijkheid is, ten behoeve der voorgangers in zijne waardigheid zoekt te verwerven.

Deze zucht tot verzoening komt dikwerf voor uit een rouwvol en nederig gemoed. Maar de geschiedschrijver ziet de werkelijkheid voorbij, wanneer hij meent dat ook niet het gebruik van den tijd, de gewoonte, de mode bij 't opschrijven der meestgebezigde stichtingsformulen hunnen rol speelden.

Menigmaal ontstaat de edelmoedigheid des stichters eer uit vrees voor den dood en de straf, dan uit liefde tot God en de naasten. Soms schrijven

familiebelangen van allerlei aard eene of andere stichting dringend voor. Dan is zij dikwerf het min of meer afgedwongen teeken der verzoening tusschen verwanten, welke lange jaren met elkander in strijd of onmin leefden. Eenen anderen keer is de stichting 't gevolg eener testamentaire beschikking, met minder of meer bewustzijn opgesteld, of door vrienden afgedwongen.

Kortom, van hoeveel vroomheid en ootmoedigheid de meeste stichtingsoorkonden ook schijnen te getuigen, wat nood en gewoonte deden, moet niet als deugd aangerekend worden! De edelmoedigheid van onze bevolking in de XIIe, XIIIe, XIVe en XVe eeuw moge daarom toch even groot of nog grooter zijn geweest dan die van de eeuw waarin wij leven.

Laat ons nu zien welke de vruchten waren dier edelmoedigheid, en op welke wijze zij aan de noodlijdenden werden toegediend.

Evenals de meeste groote giften aan kerken en kloosters, bestonden de voornaamste geschenken, die de gasthuizen of andere dergelijke liefdadigheidsgestichten ontvingen, uit zekere stukken gronds, waarvan zij de opbrengst ontvingen, of uit woningen die onmiddelijk tot armenverblijf konden worden ingericht. Doch meestal waren deze geschenken aan een tal van voorwaarden gebonden, waarover eene lange verhandeling zou kunnen geschreven worden.

't Geschiedde zelden (gelijk het trouwens in de wereldgeschiedenis altijd is geweest) dat een of ander grondeigenaar of huisbezitter, 't zij edelman of burger, zijn erf of huis eenvoudig als eigendom overdroeg, om den nieuwen eigenaar daarover naar willekeur te laten beschikken. 't Gebeurde evenwel ook dat de grootmoedige schenker alleen op geestelijke voordeelen voor zich bedacht was.

Voorbeelden zullen ons de zaak duidelijker maken.

Boudewijn IX « van Constantinopel » trekt ten kruistocht. Als met het voorgevoel dat hij daar 't leven zou laten, regelt hij vóór zijne afreize een aantal zaken tot 't bestendig geluk zijns volks. Door liefdadigheid zocht hij aan de ellende te gemoet te komen, door groote giften zijn aandenken in eere te doen houden.

Dat geschiedde, gelijk wij weten, op de grens van de XIIe en de XIIIe eeuw.

De kruistocht naar Palestina werd door velen als een middel beschouwd om eer, geld en vrijheid te verkrijgen, door anderen echter voor eenen heiligen plicht gehouden. Maerlants woorden klonken als een vloek over prelaten en ridders, die onverschillig genoeg waren zich om den toestand van 't heilig graf niet te bekommeren. Aflaten had de paus aan den kruistocht verbonden, maar ook aan de stichters van hospitalen was reeds in de XI[e] eeuw door Urbanus II kwijtschelding van boete toegezegd.

Had een ridder beloofd ten kruistocht te gaan, en kon hij, om eene of andere reden, zijn woord niet houden, zoo achtte hij zich vaak tot andere offers of heldendaden verplicht, en legde een hospitaal aan.

Nog op andere wijze gaven de kruistochten aanleiding tot de uitbreiding der gasthuizen.

Hoe vele honderden kwamen niet verminkt of met eene of andere ziekte uit den kruistocht terug, zoodat de bestaande ziekenhuizen hen niet meer konden opnemen [1]. Dan werd er een nieuw beroep op de liefdadigheid der burgerij, of op de mildheid eener gemeente gedaan, en de magistraat stichtte een nieuw hospitaal.

Ook nog op meer indirecte wijze was de reis naar 't Oosten de aanleiding tot dergelijke liefdadigheid. Men veroorlove ons het volgende voorbeeld uit Frankrijk mede te deelen.

Natalis, Léon, Blanche Rose was onder de vane van Godfried van Bullioen in den kruistocht gegaan. Bij zijne terugkomst waren hem twee kinderen geboren, waarvan, zegt het verhaal, een zekere monnik, volgens het loopend gerucht, de vader was. Natalis ontstak daarover in wraakzucht; hij laat eenen brandstapel oprichten. Monnik en kinderen vinden daarop den dood. De ridder komt daardoor in den kerkelijken ban. Hij begeeft zich naar Rome, om vergiffenis af te smeeken voor zijne misdaden. Die vergiffenis wordt hem geschonken, op voorwaarde dat hij te Issoudun een gasthuis stichte; wat dan ook geschiedt [2].

Een beeld der opborreling van een aantal hartstochten bij de schepping,

[1] Zie hierboven, bl. 63, vlg.

[2] Martin-Doisy, *Dict. d'écon. char.*, II, 577; IV, 803.

inrichting en het bestuur van een gasthuis, levert ons de geschiedenis van het hospitaal Wenemaer of S.-Laurentius te Gent. Voorzeker, deze feiten zijn reeds beschreven; evenwel meent de schrijver dezer geschiedbladen, daarop nog eenig nieuw licht te kunnen werpen.

Willem Wenemaer, een aanzienlijk burger van Gent, en zijne vrouw Margaretha Serbrunen beschikten bij testament, in 1323, over hun huis, genaamd « het Paradijs, » ter herberging van arme mannen en vrouwen. Dit huis, hetwelk eene ruimte had voor meer dan veertig slaapsteden, was gebouwd door den kanunnik Foulques (Fulco) Masch. Hij had daartoe den grond aan Margaretha van Vlaanderen afgekocht. Doch wat zou een enkel man beginnen met zulk eene groote, kostelijke woning?

Na eenigen tijd stond hij die af aan den Gentschen magistraat; zonder twijfel om vrijdom van belasting (zooals zeer gebruikelijk was), of dergelijke voordeelen gedurende zijn leven te genieten. Hij onterfde aldus zijne naastbestaanden. Doch zijne neven lieten zich deze onterving niet welgevallen. Zij wisten het huis weder meester te worden en verkochten het in 1318 aan Willem Wenemaer.

Nadat deze nu een jaar of vijf daarin gewoond had, verscheen hij op zijne beurt, met zijne huisvrouw, op zekeren dag des jaars 1323, voor de schepenen der keure. De echtelingen verklaarden « met handen, met monde ende met werpinghe », dat zij hunne bezitting wilden overdragen aan Jehan Sbrunen en dame Lisbeth, de ouders van Margaretha, als ook aan Jehan en Boudewijn Wenemaer, Willems broeders.

Doch geheel belangloos was ook deze overdracht niet. Vooreerst zouden zij het huis tot aan beider dood blijven bewonen [1]. Doch dit is slechts eene kleinigheid.

Dewijl Willem een vriend van graaf Lodewijk van Nevers, en een man van aanzien was, stond de graaf hem « que nous tenons pour no ami et pour prudome », voor zijne edelmoedigheid, onmiddelijk vrijdom van belasting toe; daar Willem het huis wilde inrichten om « recevoir et herbergher pouvres gens. » Dit geschiedde den 5n Augusti 1323.

[1] Diericx, *Mém.*, II, 539.

Zoolang de echtelingen leefden bleef hun huis, zoover bekend is, in den gewonen staat; maar er werd geene belasting meer van betaald.

Doch Willem werd, in het jaar 1325, in een gevecht tegen den opstandeling Robert van Cassel, aan de Rekelingschebrug, bij Brugge, verslagen[1] en gedood.

Margaretha bleef nu een drietal jaren alleen in het aanzienlijk huis wonen. In 1323 drongen de schepenen er op aan, dat er een begin zou gemaakt worden met de vervulling der gedane belofte. Er zouden nu twintig armen en zieken in het huis opgenomen moeten worden, en een « broeder, » nevens twee « zusters », tot verpleging daarvan worden aangesteld. De magistraat benoemde eenen zekeren Gerulf Betto, waarschijnlijk den « broeder » tot « voogt » der nieuwe inrichting. Ondertusschen was bij Wenemaers leven vastgesteld, dat Magaretha, na den dood haars gemaals, het opperbestuur zou hebben en de opvolging zou kunnen regelen. Na den dood der beide echtelingen zou het oppertoezicht overgaan op de naaste mannelijke bloedverwanten, burgers van Gent, eenen van de zijde van Willem, eenen van die zijner vrouw. In geval er geene mannelijke erven waren, traden de dekens der keure en de schepenen als bestuurders op[2]. Stierf eene der zusters, dan had Margaretha het recht hare opvolgster te benoemen, en na haren dood ging dit recht over op de andere bestuurders.

Eerst in 't jaar 1330 hechtte de bisschop van Doornik zijne goedkeuring aan dit gesticht. Waarom deze bevestiging zoolang uitbleef, laat zich gemakkelijk gissen. Het hoofd des bisdoms moest ongaarne in de XIVe eeuw een zieken- of armenhuis zien ontstaan, niet alleen onder het oppertoezicht van den magistraat, maar ook onder die eener dame uit de wereld. Honderden voorbeelden uit lateren tijd bevestigen dit vermoeden.

Wij zien dan ook nu eerst, nadat er vele jaren sedert den dood van haren gemaal verloopen waren, Margaretha het geestelijk kleed aantrekken, wat door de andere « zusters » werd gedragen. Geloften waren daaraan niet verbonden, al beweerden de zusters dit ook in latere dagen. Ook Mar-

[1] De St-Genois, in den MESSAGER, 1853, bl. 75.
[2] Diericx, t. a. p., II, 539.

garetha's lijfknecht of cnape, Zegher, werd nu in 't pak eens hospitaalsbroeders gesteken, en aldus tot voogt van 't huis gestempeld, waarvan Margaretha nu meer dan ooit opperbestierster werd.

Het bestuur der stad schonk bij deze gelegenheid (« doe men daer cleede sir Willem Wenemaers wedue, ende Segren haren cnape ») twintig ponden pitancien.

Deze toestand duurde tot in 't jaar 1339. Toen besloot Margaretha het hospitaal nog beter te begiftigen, stond daaraan al hare bezittingen af, doch voerde tegelijk een nieuw reglement in.

In overeenstemming met den magistraat en de twee zusters, werd er eene vierde vrouwelijke persoon in het huis opgenomen, waaraan men den titel van « meestrigghe » (meesteresse) gaf. Deze moest, met hare dienstboden, door het huis zelf behoorlijk worden onderhouden. Zij had de inkomsten van 't hospitaal te besturen. Het getal zieken werd tot op dertig verhoogd. De schepenen keurden dit alles goed, met nog andere bepalingen, die bijzonder de zorg voor de zieken betroffen.

Aldus verliepen opnieuw een zestal jaren, gedurende welke wij van Margaretha's bestuur niets vernemen. Doch in 't jaar 1345 besloot zij weder nieuwe bepalingen te maken. Zij steunde daarbij op de medewerking van 't kapittel; want de schepenen hadden weinig meer te zeggen, ondanks hunnen titel van oppervoogden.

Margaretha benoemde zelve, met de zusters en den broeder, twee voogden uit de leden harer familie; eenen uit den tak der Wenemaers en eenen uit dien der Serbrunen, namelijk Hendrik Goethals en Franciscus Sloeve. Dezen zouden met haar zelve, de zusters en den broeder, het huis besturen. Zou een van tweeën komen te sterven, dan benoemde zij, of hare opvolgster met den overlevenden voogd, den tweeden uit denzelfden familietak. De zaken werden aldus, met gemeen overleg, geregeld; de wethouders moesten erin berusten, en keurden den toestand goed.

Doch Margaretha stelde zich met de nieuwe voorrechten niet tevreden, en zocht, door middel van 't kapittel, het gezag over het hospitaal nog sterker in hare familie te bevestigen.

Althans in het jaar 1350 belast het kapittel den deken der Christen-

heid van Gent, aan Margaretha's verlangen gehoor gevende, haar in hare betrekking te doen vervangen door hare nicht, als zij, Margaretha geheeten, de dochter van Jacobus, broeder van Willem Wenemaer, de oudste der hospitaalzusters. Blijkbaar gevoelde zij hare krachten verminderen, want zij overleefde dezen maatregel niet lang; zij stierf den 1n September 1352.

Eene algemeene ontevredenheid, zoowel van Margaretha's verwanten, als van de schepenen, was intusschen het gevolg der herhaalde overtreding van vroegere bepalingen. De magistraat maakte nu onmiddelijk van Margaretha's overlijden gebruik, om zijne oude rechten op 't hospitaal te doen gelden. De zusters en vrienden der gestorvene begonnen van hunne zijde een proces tegen de voogden Goethals en Sloeve en de hospitaalzusters. Tegen dezen namen nu Lieven Wenemaer, Jan Diericx en de deken der lakenwevers met vele anderen partij. Het kapittel, zoowel als de schepenen, mengde zich niet openlijk in dezen strijd.

Men verweet Margaretha vooral dat zij eigenmachtig twee voogden uit hare verwanten had benoemd, want in 1323 was de opvolging en keuze anders geregeld. Ook, zeide men, had zij het kapittel niet mogen inroepen, om hare nicht tot opvolgster aan te stellen, want dit streed evenzeer met den geest der overeenkomst. Nadat deze strijd een tijdlang had geduurd, werd hij aldus beslist, dat de voogden in hun ambt zouden blijven, en men eerst na hunnen dood op de oude bepalingen zou terugkomen.

Maar de jonge Margaretha, « gehoort tale ende wedertale, » werd afgezet; vervolgens door Goethals en Sloeve herkozen. Daarop moest zij eenen eed van getrouwheid afleggen in de handen van den magistraat.

Alle deze omstandigheden hadden ondertusschen de rechten van 't hospitaal meer verduisterd dan opgehelderd. Het leed voortaan onder den twist over den voorrang van sommige familieleden, enz. Herhaaldelijk kwamen onrechtvaardige benoemingen voor; tweedracht heerschte onder de zusters; vele ziekenkamers werden door gezonde personen bezet, welke levenslang als prebendiers in het hospitaal wilden blijven [1]. In 't jaar 1363 werd door de schepenen vastgesteld :

1. dat de zusters gemeenschappelijk moesten eten, drinken en slapen;

[1] *Messager des sc. hist.*, 1854, bl. 182, vlg.



2. dat alle kamers van het huis, welke hiertoe niet dienden, uitsluitelijk voor armen en zieken moesten worden gebezigd;

3. dat de geestelijke oefeningen, gelijk eertijds, in goede verstandhouding en geregeld moesten plaats hebben, zooals in andere gasthuizen geschiedde;

4. dat de schepenen zich het recht voorbehielden allen inbreuk op deze regelen te bestraffen.

Hiermede meenen wij het tafreel der gronding en wasdom van 't S.-Laurentius-gasthuis te Gent te hebben geschetst, met de beweging der menschelijke zwakheden, die, zoo lang als de wereld staat, medewerkten tot de schoonste ondernemingen en instellingen.

Wij voegen hier alleen nog aan toe, dat evenals vele andere gasthuizen en kloosters, ook 't Laurentiusgesticht eene zekere politieke beteekenis had. Ten minste Isabella van Portugal, weduwe van Philip, hertog van Burgundië, enz. schreef aan den bestuurder van 't hospitaal van Wenemaer eenen brief over de bestaande gewoonte: dat de graven van Vlaanderen, bij hunne verheffing tot graaf, over eene prebende van 't hospitaal beschikken. Zij verzocht om de uitbetaling daarvan aan haren zoon Karel, hertog van Burgundië, ten voordeele der dochter van zijnen dienaar, met name Jean le Bru. Hierin vindt men opnieuw een teeken van den invloed die de graven persoonlijk op dergelijke gestichten uitoefenden.

Ten slotte zij nog gezegd, dat, in den aanvang der XVe eeuw, de mannen uit dit gasthuis verdwenen, en sedert 1468 nog slechts vrouwen daarin werden opgenomen.

Een niet minder karakteristiek voorbeeld, om de wijze van gronding sommiger hospitalen in de bijzonderheden te leeren kennen, biedt ons het S.-Kathrina, of Kinderen-Alijnshospitaal te Gent.

Wij vinden daarbij tevens merkwaardige trekken uit het leven en streven der machtige ambachtsgilden in onze vlaamsche gewesten.

De geest van corporatie, welke de broeders der zelfde gilde aan elkander verbond, voerde (gelijk natuurlijk is) die van onverschilligheid, van minachting, van nijd jegens andere corporatiën van denzelfden aard met zich. Die nijd steeg in gelijk mate als het vermogen, het getal leden, de verdienste, het aanzien van andere gilden zich verhief.

Reeds op 't einde der XIIIe. eeuw zag men, in verschillige steden van Vlaanderen, de ambachten met elkander in strijd. De Moerlemayen te Brugge, de Cokerullen te Yperen, en hoe zij al verder mogen heeten, kwamen niet alleen in verzet tegen den magistraat, welke naar de meening der ambachten de geldzaken slecht bestuurde, en de gemeente in noodelooze schulden stortte, maar 't waren de ambachten die elkander in openlijken strijd den voorrang betwistten. Het waren hoofdzakelijk de wevers, de huidevetters, de drapeniers en de scheerders welke zich hierbij lieten gelden.

Te Kortrijk borst in 1339, te Yperen in 1382, de naijver tusschen de wevers en de huidevetters heviger dan ooit in burgertwist los. Te Gent hadden zich in 1303 de wevers zoodanig boven de huidevetters weten te verheffen, dat zij eenen afgevaardigde in den raad der honderd mannen stelden, aan welken de rekeningen der stad moesten worden blootgelegd [1].

Aan den beroemden of beruchten strijd tusschen deze twee machtige ambachtscorporatiën, te Gent gevoerd, hebben wij een der merkwaardigste gasthuizen dezer stad, het Kathrina-hospitaal, te danken [2].

« Wanconst » en « rancuen » (wraakzucht en nijd) blaakten reeds lang in de borst der huidevetters Simon en Goossen Rym, wegens beleedigende woorden, die Hendrik Alijn, schepen van Gent, en zijn broeder Zeger over hen zouden hebben geuit. De strijd liep zoo hoog dat de graaf zelf er tusschenbeide moest komen, en uit de schepenen « paysierders » aanstelde, om een « zoendinc » te maken (eene vergadering ter verzoening te beleggen [3]).

Doch daarover verliep meer dan een jaar. De graaf moest op zijn verzoek terugkomen. Nu verschenen de partijen met hunne getuigen vóór de schepenen.... Maar, wat wil het geval!.... Hendrik Alijn en de zijnen verklaarden, met eede, onschuldig te zijn aan eenige beleediging van de Ryms. Dezen

[1] L. Vander Kindere, *Le siècle des Artevelde*, bl. 158. — Warnkönig-Gheldolf, *Fl. St. u. R. Gesch.*, IV, 92.

[2] Verg. De St-Genois, in den MESSAGER DES SC. HIST., 1850, bl. 98, vlgg. deels naar oorspronkelijke stukken doch met eenige onnauwkeurigheden.

[3] Het volksverhaal weeft eene liefdegeschiedenis in den strijd, ten gevolge waarvan Simon Rym den lakenvolder of wever Hendrik Alijn zou hebben gedood. Men leze daarvan de bijzonderheden bij de Saint-Genois, hierboven vermeld.

verzekerden nu van hunne zijde, « bi trouwen en eede », tevreden te zijn met Hendriks verklaring, en den vrede niet te zullen storen, op boete van « drien dusentich » (3000) parijsche ponden [1].

Had Hendrik eenen valschen eed gezworen?.... De Ryms waren niet minder logenachtig van tale!

In de kerk, op klaren dag, wordt Hendrik door Simon en Goossen Rym overvallen en met zijnen knecht gedood. Zeger, zijn broeder, naar 't kerkhof gevlucht, werd gewond en stierf eveneens kort daarna. Dit geschiedde aanvang 1354 (n. s.). De moordenaars namen de vlucht.

De heiligschennis, met moord gepaard, was groot, en tevens tegen den graaf als rechter in het vroeger « zoendinc » gericht; zoodat deze besloot « zonder aan het gezag der schepenen te willen te kort doen, » de zaak zelf als hoogste rechter in handen te nemen.

Den 6n Juni 1354 werden de Ryms, bij afwezenheid, buiten de wet verklaard; honderd doorniksche ponden werden op elk hunner hoofden gesteld, hunne huizen werden gesloopt.

Doch reeds vóór de veroordeeling schijnt Pieter Alijn, Hendriks en Zegers broeder, in verdenking gekomen te zijn van medeplichtigheid aan den moord. De zaak zoo spoedig mogelijk uit de wereld te helpen, was dus in zijn belang.... Wat doet hij?.... Hij biedt den moordenaar haastig vergiffenis aan; belooft duizend doorniksche ponden, en wijst acht personen aan, als borg voor zijn woord.

Hij gaat nog verder. Hij belooft nog het huis waarin zijne eigene vrouw woont, die de zuster der Ryms is, en hen (naar de meening van de S.-Genois) tot den moord had aangespoord, niet te zullen betreden en op geene andere wijze « metten joncvrouwe sinen wive » te zullen samenkomen, alvorens de vrede zij hersteld.

Hij vervulde zijne belofte echter niet, verbeurde zijne duizend ponden, werd nu inderdaad van medeplichtigheid aan den moord zijner broeders overtuigd, en « als een ergh valsch en onghelovich man » tot vijftig jaren verbanning veroordeeld. Maria Rym, Peters huisvrouw, trachtte nu op hare

[1] Zie 't oorspronkelijke stuk, *Messager*, enz., t. a. p., bl. 106.

beurt, ofschoon eveneens te vergeefs, den schijn van medeplichtigheid aan den moord harer zwagers van zich af te wenden.

Zij stelt zich als de beleedigde, doch biedt edelmoedige verzoening aan, zonder wraak erover te willen nemen, dat haar huis (waarschijnlijk een *lynch*-gerecht van 't volk) half verwoest is geworden, « tocquison » (*à l'occasion*) van een moord. Dit belooft zij voor zich zelve, zoowel als voor den onmondigen zoon van Goossen Rym.

Doch ook deze edelmoedigheid werd door de overige Alijns (Simon d'Amman en Hendrik Alijn, ooms des vermoorden) niet onvoorwaardelijk aangenomen. Zes duizend parijsche ponden en eenige vertrouwde personen moesten borg blijven voor Maria's woord.

Zoo verliepen weder een vijftal jaren. Simon en Goossen Rym, nog altoos in 't buitenland, zonden nu een' brief, om de tusschenkomst van den graaf, de schepenen van Gent, de dekens der kleine ambachten en der wevers in te roepen. Goossen bezwoer, op 't voorbeeld van anderen, zijne onschuld.

Eindelijk werden de onderhandelingen weder aangeknoopt. De volgende punten werden den dekens der gilden, enz., voorgesteld :

1. De partijen zullen van elke wraakoefening afzien.

2. Er zal een hospitaal door hen worden gesticht, met eene rente van honderd Parijsche ponden [1]. Bovendien moeten er nog twintig ponden in 't jaar worden afgestaan, tot onderhoud van eenen geestelijke voor de kapel.

3. Simon Rym zal eene bedevaart naar Rome, en eene naar S.-Jacob in Galicië (*di Compostella*) moeten doen.

Dit geschiedde in Februari van 't jaar 1362. Vijftien burgers moesten borg staan voor de uitvoering der artikelen, onder verpanding van hun burgerrecht [2].

In de maand Mei 1362 werden bovenstaande artikelen door den stedelijken ontvanger en de dekens der gilden goedgekeurd, doch de betaling

[1] Zie 't oorspronkelijke stuk, *Messager*, 1850, bl. 117.
[2] Zie 't oorspronkelijke stuk, t. z. p., bl. 121, vlg.

van nog twintig ponden 's jaars, voor eenen tweeden kapelaan, en eene vermeerdering der bedevaarten werd voorgeschreven.

Simon zou eerst naar Rome reizen, en na zijne terugkomst binnen veertig dagen naar S.-Jacob in Galicië op bedevaart gaan. Hij zou vervolgens in drie jaren niet aan deze zijde van de Somme mogen verwijlen.

Goossen moest eene bedevaart doen naar S.-Kathrina te Hanau. De leden der familie moesten elk naar een verschillig oord eene bedevaart ondernemen : de eene naar S.-Nicolaas van Bar, in Lotharingen, de andere naar Marseille, de derde naar Venetië, de vierde « tonser vrauwen te Putte » (naar Puy), de vijfde naar Luik, de zesde naar Schotland, de zevende naar Nevers, de achtste naar Napels. Elk moest een bewijs medebrengen dat hij werkelijk de gezegde plaats had bezocht [1]. Simon Alijn stond een huis af, waaraan de genoemde rente zou worden gehecht. De abt van S.-Bavo, die het patronaatsrecht had over de parochie der kerk van S. Michiel, waartoe het nieuwe hospitaal behoorde, stemde toe in de stichting van 't *hospitium* en van eene kapel, met twee kapelaans, een torentje en eene klok.

Na den abt van S.-Bavo bevestigde de graaf deze stichting, en « ter herinnering aen het zoendinc » nam hij zelf den titel van *fundator* van 't gasthuis aan; ten einde wij, zoo drukte hij zich uit, alle voordeelen van de stichting mogen genieten (pour estre participan à tous les bienfaicts que on fera perpétuelement oudit hospital); zoo nemen wij 't dan ook onder onze bescherming, gelijk het hospitaal van S. Elisabeth en dat van Poortacker (S.-Aubertus), te Gent.

Wij hebben al reeds de opmerking gemaakt, hoe gaarne de vlaamsche graven den titel van stichter eens hospitaals voerden, en dat deze gestichten niet zoo buiten den invloed der staatkunde stonden als menig eenvoudig lezer zou denken.

Van den anderen kant moet echter opgemerkt worden, dat het woord *fundator* niet altijd den eigenlijken stichter aanduidde. Dit wordt door eene menigte diplomen bevestigd, zoo ook door dat van graaf Loys zelven. Hij

[1] In vele kerken werden certificaten voor pelgrims afgegeven, bij voorbeeld tot de bedevaart van Compostella. Zulk geschrift was eene soort van vrijgeleide, eene aanbeveling.

zegt namelijk : « Nous avons consenti et ottroié .... que Symon Lamman, (D'Amman) et des parens et amis de feu Simon Alyn puissent ordener a un perpétuel hospital .... les maisons, gardin (jardin), et treffons ... qui s'étendent pardevant »... enz.

Hij die zijne bezitting tot een hospitaal afstaat (Simon Alijn) of, als uitvoerder van 't testament, het gesticht inricht (Simon D'Amman), zal toch wel in de eerste plaats als stichter kunnen beschouwd worden. Door het woord *fundator* wordt hier dus een der eerste weldoeners bedoeld [1].

Bisschop Philip van Doornik bevestigde nu in 1365 de gronding van 't hospitaal, keurde de verschillige fundatiën goed, en bepaalde dat de twee kapelaans vóór hunne aanstelling priester worden en in het hospitaal moesten wonen; alsmede dat de toren der kapel niet hooger mocht opgetrokken worden dan andere torentjes van dien aard.

Op 't voorbeeld van Wenemaer zouden ook hier Simon D'Ammans mannelijke erven in directe linie, twee in getal, *proviseurs* zijn van 't gesticht.

Wij hebben hier een aantal bijzonderheden bijeen, gelijk zij zich slechts zelden in de geschiedenis der hospitalen voordoen ; daarom hebben wij het belangrijk genoeg geacht eenigszins uitvoerig erbij te verwijlen.

Alvorens wij nu onzen weg door de verschillige gebeurtenissen en gelegenheden die de stichting der hospitalen veroorzaken, vervolgen, moeten wij nog een enkel oogenblik bij de bedevaarten stil staan, gelijk die in deze eeuw zelfs door den burgerlijken rechter als boete of straf worden opgelegd; want in vele gevallen was de rechtsbedeeling van de geestelijke rechtbank op de wereldlijke overgegaan [2].

Men vindt in onze jaarboeken een aantal merkwaardige voorbeelden van dergelijke gedwongen reizen, of tijdelijke verbanning, bij voorbeeld ook naar het eiland Cyprus [3].

Wij willen niet van de aanleiding en het doel van dergelijke bedevaarten en verbanningsreizen spreken, maar alleen er op wijzen, hoe vele honderden van personen tallooze bedevaartsoorden bezochten.

[1] Verg. over dit punt nog : Bensen, *Ein Hospital im Mittelalter* (Rothenburg a. d. Tauber), bl. 102.

[2] Zie Ysselstein, *Kerkelijke wetgeving in Nederland*, bij Moll, t. a. p., II, 4, 166.

[3] Borgnet en Bormans, *Cart. de l. v. d. Namur*, II, n° 130, bl. 291, n° 13, bl. 292.

Wij hebben toch ook gezien dat in België bijna elke stad, elk stedeke een gasthuis bezat, uitsluitend voor of door pelgrims gesticht welke S.-Jacob in Galicië bezochten.

Het was vooral sedert de XIII[e] eeuw dat deze bedevaart beroemd werd. Toen de staatsomstandigheden de kruistochten naar Palestina bemoeielijkten, verving eene reis naar Galicië de bedevaart naar Palestina. Compostella bezat het gebeente van eenen der voornaamste apostelen : Jacobus den Oudere, den broeder van S. Jan.

Bovendien werd S. Jacobus als de bijzondere patroon der ridders beschouwd, tengevolge der legende welke er over de zeereis der heilige Overblijfselen van Palestina naar Galicië bestond, en die onze lezers in de Inleiding van Montalemberts H. Elisabeth kunnen terugvinden.

Ter eere van S. Jacob werden ook de schelpen op de mantels der pelgrims gehecht, welke tot heden toe het algemeen kenmerk voor eenen pelgrim uit de middeleeuwen zijn gebleven. Zoo groot was steeds de roem der bedevaart naar Compostella.

De hoogste prelaten en edellieden niet alleen togen er heen, maar de kleinste burgers bezochten eenmaal of meermalen in hun leven, zoo verhaalt ons de beroemde Cesarius van Heisterbach, in zijnen *Dialogus miraculorum*, het genaderijke oord.

Voorzeker Rome bleef daarom de voornaamste bedevaartplaats; doch bij het toenemen dier deels vrijwillige, deels gedwongene reizen is het als of vele andere oorden een grooteren toeloop hadden. De bedevaartplaatsen van de XIV[e] en XV[e] eeuw kunnen dan ook bij het dozijn worden genoemd.

Ziehier daarvan eenige voorbeelden.

Behalve de hierboven genoemde naar Italië, Zuid-Frankrijk, Schotland, enz., vinden wij voor kleine misdaden bedevaarten opgelegd naar Aardenburg, Atrecht, Hasselt, Aarschot, Maastricht, enz. Voor grootere wanbedrijven : Rijssel, Aken, Keulen, Fulda, Montreuil, Einsiedlen, S.-Patriksvuur in Ierland, enz. [1].

Natuurlijk waren de vruchten dezer reizen zeer verschillend. H. Boni-

[1] Verg Lerbergh en Ronsse, *Audenaardsche Mengelingen*, I, bl. 130. — *Belgisch museum*, III, 408. — Moll, t. a. p., *passim.*, enz.

facius klaagt reeds in zijne brieven over de misbruiken welke daarbij plaats hadden. Deze namen in 't verloop der eeuwen, bij 't aangroeien der bevolking, niet af.

Doch van de andere zijde waren (om van de geestelijke vruchten niet te gewagen) de stoffelijke voordeelen deze : men leerde vreemde landen en menschen kennen, knoopte handelsbetrekkingen aan, en deed nog eenen verderen goeden voorraad van ondervinding op, in eenen tijd wanneer de wegen en vervoermiddelen de menschen niet gemakkelijk bijeenbrachten.

Wanneer men nu nog bedenkt, dat de pelgrims in 't algemeen in eere werden gehouden, dat er in de XIVe en XVe eeuw pelgrims-fondsen bestonden, dat de gelukkige terugkeer vaak met uitdeeling van wijn en koek werd gevierd, ja dat van sommige pelgrims naar Palestina portretten in de kerken werden opgehangen — wanneer men dit bedenkt, zal het den lezer nog minder bevreemden dat ook de gasthuizen in 't bijzonder voor pelgrims, voor bedevaarders werden gesticht, en dat bovendien voor de reizigers naar het toenmaals meest bezochte pelgrimsoord Compostella eigene huizen werden ingericht.

Wij gaan, na deze kleine uitweiding, voort met het schetsen van den oorsprong eeniger liefdegestichten.

De geschiedenis van het O.-L.-Vrouwen-gasthuis te Lessines sluit zich op merkwaardige wijze aan die der zooeven besproken gasthuizen van Gent. Niet zonder « tale en wedertale » kwam het hospitaal tot stand, en vele bevestigingen en beschermingen waren er noodig om het mistrouwen, wat de stichters koesterden omtrent de willekeur van zekere machtige personen, te stillen.

Genoemd hospitaal ontving, in het jaar 1243, van Jan van Oudenaarde de eerste door oorkonde bekende gift van honderd *livrées* grond. Doch eenige jaren tevoren had Jans moeder Alix den aanleg van 't hospitaal reeds begonnen.

In 1247 wendde zij zich tot de geestelijke overheid, om de stichting te doen goedkeuren. Aan Gui, bisschop van Kamerijk, en aan zijne opvolgers werd het bestuur van het gasthuis in handen gegeven, met het recht den



overste en de voogden daarvan te benoemen, en een reglement aan de communauteit te geven, welke het gasthuis zou bedienen.

Daartoe werden drie priesters, twee klerken, vier leekenbroeders en zeven geestelijke dochters aangesteld, waarvan eene de overste was. Zij namen de zoogenaamde « regelen van S. Augustinus » aan.

De opvolger van bisschop Gui, Nicolaas van Kamerijk, bevestigde dezen toestand. In 1250 volgde eene nieuwe bevestiging door Peter van Alba, legaat van paus Innocentius IV. De statuten werden goedgekeurd, de paus nam het huis onder zijne bijzondere bescherming, daaraan de vrijheid gevende allerlei goederen te erven en voortdurend te bezitten.

Doch in het volgend jaar bad de stichteres den koning van Frankrijk de geschenken goed te keuren, welke zij opnieuw aan het huis had gedaan. Zij had « voor het heil harer ziel », van dat « de dame Blanche, reine de France », van hare ouders, voorouders en afstammelingen tien maten hout afgestaan.

In 1254 bezegelde Lodewijk IX werkelijk deze stichting.

In 1256 werden alle deze giften opnieuw door gravin Margaretha goedgekeurd, en in 1262 bevestigde Urbanus IV nog eens deze goedkeuring, waarbij aan den meester van 't gesticht het recht werd toegekend aan alle broeders en zusters en zieken de heilige Sacramenten toe te dienen [1].

In 1280 keurden de erfgenamen der familie alle de giften goed. Doch in 1290 kwam Jan zelf op tegen het recht zijner gestorvene moeder, jaar in jaar uit geschenken aan 't hospitaal te doen. Hij vorderde zoowel de huizen als den grond terug.

Daaruit onstond wel niet, als te Gent, een lang proces, maar toch eene langwijlige onderhandeling. De baljuw van Aalst, Gillion van Schendelbeke, onderzocht met ridder Walter Lestruve de grondpapieren. Zij verwierpen, na de partijen gehoord te hebben, de vordering van Jan van Oudenaarde.

Zoo gaven herhaaldelijk de giften en stichtingen voor « het heil der ziele » gedaan, ofschoon door herhaalde goedkeuring van geestelijke en

[1] Lesneucq en Guignies, *L'hôp. de N.-D. à la Rose* (Ann. du C. arch. de Mons, X, 1), bl. 79, vlgg.

wereldlijke macht bevestigd, aanleiding tot onmin en strijd bij den dood des soms al te edelmoedigen schenkers.

Menigvuldig zijn de voorbeelden van de kinderlooze huis-of grondbezitters, welke, zooals wij van de Wenemaers hebben gezien, bij hun leven daaraan de bestemming gaven, om na hunnen dood aan de armen te dienen. Meestal werden daaraan voorwaarden verbonden, waardoor de bewoners eenige gunsten genoten gedurende hun leven.

Dat de neven en nichten niet altoos met zulke beschikking gediend waren, ligt in de menschelijke natuur, maar de magistraat zorgde in den regel voor de uitvoering van het testament, en de erfgenamen moesten zich in 't onvermijdelijke schikken.

Zoo stichtte, bij voorbeeld, de vermogende Joost Vydt, een der beschermers van de beroemde schilders Van Eyck, met zijne vrouw, te Beveren, het hospitaal, doch behield levenslang 't genot der voorwaarde door hem daaraan verbonden. Hij bleef het huis bewonen, en eerst na zijnen dood werd het door de erfgenamen, met of tegen hunnen zin, tot het gezegde doel afgestaan [1].

Minder glad liep eene dergelijke zaak te Atrecht af. De kinderlooze familie Chariot — Jean en zijne huisvrouw Emelot Huquedieu — had haar woonhuis aan de schepenen overgedragen, om na den dood der bewoners tot hospitaal te worden ingericht. De naaste verwanten deden den schepenen een « proces » aan, wat zij in zooverre wonnen, dat een deel der rente van het gasthuis hun moest worden afgestaan [2].

't Is niet te ontkennen dat de willekeur bij 't stichten der hospitalen, zoowel als bij het handhaven daarvan, eenen rol speelde, en dat alle bevestigingen niet altijd bij machte waren dat onrecht te voorkomen.

Nog een enkel voorbeeld van eene stichting, gelijk er niet vele voorkomen!

Jakèmes (Jacques) Borgne Aghache, burger van Valenciennes, wendde

[1] De Potter en Broeckaert, *Gesch. der gem. v. O.-Vlaanderen,* D. XXIII, bl. 150, vlgg.

[2] Proyart, t. a. p. (Mem. de l'Ac d'Arras, 1846), *Notice hist sur les établissements de bienfais.,* bl. 293, vlgg.



zich, den 9n October 1358, tot den magistraat, ter stichting van een hospitaal, te Bergen in Henegouwen. Hij stond al zijn goed en erfenis daartoe af; het zou door zijnen broeder van de derde orde der Franciscanen worden gebouwd.

Hij stond dit af met een « klem » en « nadruk », waaraan men kan zien, dat zulke onvoorwaardelijke schenkingen niet alle dagen voorkwamen, en dat hij de willekeur der bestierders vreesde : « purement et absolument a tous jours... pour demeurer perpétuellement as frères de leditte ordine comme dessus, tout le droit, action et proprietet que il avoit et povoit avoir... meulles et acqués (courrants d'eau), ne rien n'i a retenut ne retient a nul jour pour luy, pour ses hoirs, ne pour autrui, et a renonchier bien et souffissamment pour luy et pour ses hoirs a tout le droit, loy, us ès coustume qui contre les coses devant dittes u (ou) aucune d'elles aidier u valoir luy poroient et ledit frère Jehan et les frères de le tierche ordene grever u nuire. »

Ondanks alle deze uitdrukkelijke bepalingen, stond de magistraat van Bergen het gasthuis in 1584 aan hollandsche Clarissen af[1].

Laat ons nu zien op welke wijze de meeste gildehospitalen tot stand kwamen, om hetgeen daarvan is aangeduid klarer en vollediger te maken.

Niet alleen was de bescherming van het handwerk, maar ook wederzijdsche beschutting en ondersteuning in alle nood, het doel waarmede de ambachtsgilden waren gesticht. De keuren geven het duidelijk aan dat dit laatste zelfs het hoofdgedacht was dier vereenigingen. De gilde was een genootschap om elkanders bestaan en welvaart te verzekeren, door het invoeren van gelijke rechten en voordeelen. De ontwikkeling der nijverheid in 't groot werd, bij voorbeeld, niet toegelaten, omdat door den rijkdom des eenen de andere niet in ellende zou worden gestort. De werkbaas mocht niet zoovele werklieden houden als hij verkoos; in den regel slechts drie, en hij moest die bij name aan de gezagvoerders bekend maken. De werkbazen mochten elkander de werklieden ook niet zoeken af te wenden[2].

[1] Devillers, *Descr. anal. de Cart... de Mons*, 1878, bl. 64, vlgg.
[2] L. Vander Kindere, *Le siècle des Artevelde*, bl. 106, vlg.

Al bleef nu ook de eigenbaat niet uit, het devies was ten minste steeds : « Unus subveniat alteri tamquam fratri suo. » Uit zulk beginsel moest de zorg voor de zieken, de verplichting de overleden broeders ten grave te dragen, de ondersteuning der weduwen, enz., van zelf voortspruiten.

Wij hebben daarvan reeds een paar voorbeelden gegeven; de volgende mogen den regel bevestigen.

Te Gent vond men in de helft der XIV[e] eeuw een hospitaal door de lakenwevers, een ander door de huidevetters, een derde door de volders gesticht. Zij mochten hunnen eigenen aalmoezenier kiezen, en Gregorius IX stond den wevers een eigen kerkhof toe [1].

Te Brussel bestond eene hulpkas voor de beroemde gilde van S. Eligius, lang vóór 1362 gesticht, voor de goud- en ijzersmeden, de bakkers, zadelmakers, schilders, messenmakers, enz. De leerlooiers hadden hier almede hun gasthuis vóór het einde der XIV[e] eeuw [2]. Later bouwden zich de bakkers nog een afzonderlijk gasthuis [3].

Het oudste gasthuis te Diest was dat van H. Eligius, den patroon der smeden, heden S.-Elisabeths-gasthuis. De gilde had daaraan groote geschenken gedaan, en eenige voorrechten voor de gildebroeders verworven, welke daarin zouden opgenomen worden [4].

Te Kortrijk ontstond omtrent 1308 eveneens een gasthuis van de smedersgilde, met name « S. Eligius. » Om de eigenaardige verhouding der bewoners met de personen te schetsen welke slechts indirect met het hospitaal in betrek stonden, veroorloven wij ons de volgende bijzonderheid mede te deelen.

In 1452 verhuurden de broeders der gilde een deel hunner bezitting nevens de kapel, tegen 7 pond 's jaars. De huurder behield voor eigen gebruik de penningen « commende van den heilichdomme, uutgheleyt sondaechs, smesdaeche ende beede S. Loys daghen, voor de noene. » Ook had hij 't profiet der ingebrachte kaarsen, die min dan een half vierendeel

[1] Vander Meersch, t. a. p., bl. 138, vlg.
[2] Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 468.
[3] T. z. p., bl. 443.
[4] Raymaekers (verg. MESSAGER, 1861, bl. 193), *Kerk en liefd.*, Diest, bl. 531, vlg.

gewicht hadden. De pachter moest de beide S.-Eligius dagen in de kapel dienen, de kaarsen verkoopen ten voordeele van 't gesticht, brood en wijn voor de H. mis leveren, en zout voor 't wijwater gereed houden.

In de XIVe eeuw had Luik meerdere gasthuizen door de schoenmakers gesticht. Eén daarvan was reeds in het begin van de XIIIe eeuw ontstaan [1]. Het andere was voornamelijk door Willem Cambiano, of de la Cange in 1330 gegrond.

Te Brugge hebben wij het pottebakkers-gasthuis van den H. Geest leeren kennen. De kapel bestond reeds aan 't einde der XIIIe eeuw en was alsmede door de pottebakkers gilde bekostigd [2].

Talrijk waren vooral te Antwerpen de hospitalen door gilden en andere corporatiën — brouwers, schippers, huidevetters, enz. — vóór de XVe eeuw gesticht [3].

Te Blankenberghe (Scarphout) waren de visschers of vinders zoo naijverig op het verzorgen der leden hunner gilde, dat zij den magistraat verklaarden : zonder toelage hunne zieke gildebroeders in 't hospitaal te willen verzorgen [4]. Alleen bij aanstekelijke ziekten zou de magistraat er tusschenbeide komen, tot het overbrengen der lijders naar Brugge [5].

Welk aandeel de gildebroeders namen in 't « bestuur » der hospitalen in 't algemeen, zal ons het volgende hoofdstuk leeren. Dikwijls waren gebeurtenissen van nog geringer waarde en aanzien, dan die waarvan wij nu eenige voorbeelden hebben gegeven, de aanleidende oorzaak der gronding van een liefdegesticht. Wij willen daarvan nog enkele mededeelen.

Het gasthuis van Péry, zoo zegt het verhaal, ontstond op eene plek waar eenige personen toevallig bijeenkwamen om de pestziekte te ontvluchten. De heer Le Roy heeft trachten te bewijzen dat het eertijds een begijnhof

[1] Foullon, *Hist. Leod.*, I, 304, 394, 404. — Verg. Ernst, *Tableau*, bl. 197, n.

[2] *La Flandre*, VI, bl. 67, art. van Gilliodts-Van Severen.

[3] Mertens en Torffs, *Gesch. v. Antwerpen*, III, bl. 65.

[4] *La Flandre*, VI, 239, art. van E. Vanden Bussche.

[5] Welke hospitalen door broederschappen, enz., in Frankrijk werden gesticht, zie men, b. v., bij Martin-Doisy, *Dictionn. d'écon. Char.*, III, bl. 16-20; IV, bl. 455.

was, later tot eene reeks huisjes ter herberging van oude vrouwen ingericht, rondom eene welbegiftigde kapel [1].

In een hertogelijk diploom des jaars 1231 verklaart Hendrik I van Brabant-Lotharingen de wijze waarop een zeker ridder, Hendrik van Walhain, het hospitaal van S. Christoffel te Incourt « fundeerde » of begiftigde.

't Was op het feest van S. Sebastianus, zoo verhaalt de hertog. Ik woonde een steekspel bij en beschouwde het spiegelgevecht der ridders van boven uit mijn paleis, toen Hendrik van Walhain binnentrad en verklaarde eene gift van twee morgen allodiaalland, gelegen tusschen Incourt en S. Rosbart, aan 't hospitaal te willen doen [2].

Zie hier een ander voorbeeld van dergelijke eenvoudigheid van zeden, uit de XVe eeuw.

Het was den 23n Mei 1450. Daar verscheen een voogd of momboir der kerk van Mousty, met name Jan de Vaul voor den magistraat van Ceroux en stelde er aan eenen inwoner van de plaats, met name Jan Robert, een bed, twee paar geheel nieuwe ammelakens (*linchier*) en twee dekens (*serges*) ter hand, op voorwaarde van twee armen in zijn huis te herbergen, hetwelk voortaan zou genoemd worden een armenhuis, of « hospitaal » [3].

De ambtenaar, die het actenstuk moest schrijven om menig eene gift wettig te maken, vond het reeds in die eeuwen (gelijk het lang gebruikelijk bleef) dikwijls noodig de verzekering te geven, dat de goedgunstige schenker wel bij zinnen, goed bij verstand was, toen hij zich zoo edelmoedig toonde, en de giften van land, enz., in 't stuk beschreven, aan 't hospitaal deed. Een aardig voorbeeld vinden wij daarvan in het Liefkints-hospitaal te Diest.

De schrijver teekent het volgende aan :

« In het jaar 1361, de 9e indictie, den 17n dag der maand December, tegen den avond, wanneer de lichten reeds opgestoken waren, op het uur als het laatste klokgeluid de bevolking der stad Diest tot slapen vermaant, verscheen in tegenwoordigheid van mij, openbaar notaris, Walter Groen-

[1] Tarlier et Wauters, *Les communes belges*, I, 242.
[2] Tarlier et Wauters, t. z. p., II, 105
[3] T. z. p., I, 121. *Brab., canton de Wavre.*

baert, een man, die, ofschoon door lichaamsgebreken gekweld (« corporis infirmitate detentus ») over zijne vijf zinnen kon beschikken (« sensuum suorum compos »), met acht getuigen en verklaarde, behalve geldgeschenken, eenen zilveren beker met prachtigen voet, en eenen tweeden zilveren beker zonder voet, marmeren kandelaren, verder eenige korenvelden alsook eenen kuip en de kosten van 't warme water, om de voeten der armen te wasschen, aan 't hospitaal (Liefkint) af te staan [1]. »

Een andere Diester notaris legt in zijne actestuk eene dergelijke verklaring af, omtrent den pastor van 't Begijnhof, toen deze in 't jaar 1394, eene gift deed aan de tafel van den Heiligen Geest. Daarbij verhaalt de schrijver nog dat hij zijne acte heeft opgesteld in de groote zaal van 't huis des erflaters, gelegen achter den muur der Begijnen.

Wij hebben hierboven reeds erop gewezen, dat ook eene zekere *naïveteit* zich uitdrukte in de wijze waarop gehuwde lieden zonder kinderen reeds bij hun leven het door hun bewoonde huis voor de armen bestemden en aan den magistraat opdroegen. Voorbeelden daarvan vertoonden zich bijna in alle steden.

Het lag in den geest der tijden eenen dienst zelfs aan den armen bewezen niet zonder wederdienst te bewijzen; ofschoon wij de edelmoedigheid, bij voorbeeld, van Jean Bonnechose niet willen betwijfelen, toen hij in 1393 een deel van 't door hem bewoonde huis te Dinant voor arme lieden afstond, en na zijnen dood hun 't geheele gebouw schonk [2]. Ook de familie Le Planque woonde (als de Wenemaers) met dertien ziekelijke vrouwen, te Doornik in haar eigen huis. De familie Querbs te Brussel stond, vóór haren dood, in 1401, hare eigene woning aan de armen af, enz.

Maar toch kwam het hier en daar voor, dat ook zulke stichtingen geenen stand konden houden na 't afsterven der stichters, omdat alle voorwaarden niet konden worden vervuld, of dat de bloedverwanten der overledenen het huis lieten vervallen, gelijk te Leuven geschiedde met het Kraamvrouwenhuis, in 1396 door den *huissier* van hertogin Joanna, met name

[1] Raymaekers, *Kerk. en liefd*, Diest, 558.
[2] Bormans, *Cart. d. l. v. d. Dinant*, bl. 129, n° 40.

Ficker, gesticht [1]; te Antwerpen met het Visschershuis van Ida van der Lischt, enz.

Die dienst en wederdienst moet ons toch niet als overdreven baatzucht voorkomen, want er zouden dan in de geschiedenis der hospitalen slechts weinige edelmoedige giften te vermelden zijn. Het was, gelijk gezegd is, eene zaak van gewoonte, van gebruik. Hiervan nog enkele voorbeelden.

Den 28n Januari 1314 schenken de deken van het « Heilig kruis » te Luik en zijn broeder, kanunnik van S.-Foillan te Fosse, hun huis aan het hospitaal van S. Nicolaas te Bouvignes, met bosch en veld wat daartoe behoorde, op voorwaarde dat de momboren en de meesters van het gasthuis den grond wel zouden doen akkeren, bezaaien en afmaaien, en de helft van de opbrengst aan den kanunnik en den deken zouden afstaan. Daarvoor geven dezen de helft van het zaad en betalen de rente van het huis en den grond. Na hunnen dood moeten er, tegen betaling van den *census* aan de erfgenamen, twaalf Dinantsche mudden spelt worden geleverd aan de lazarij van Bouvignes, twaalf mudden aan de algemeene armen der plaats, en twaalf aan de *Caritet* [2], benevens acht mudden voor een altaar in de kerk van S. Lambertus.

Het gasthuis van S. Nicolaas had dus met de groote giften van genoemde geestelijken tevens vrij zware verplichtingen op zich genomen. De inkomsten waren dan ook niet toereikend, om de kosten van onderhoud des hospitaals te dekken, want wij vinden dat de momboren van 't gesticht later, toen er eenige schade aan te herstellen en te herbouwen was, tachtig klinkers geld, tegen intrest, van de gemeente moesten opnemen [3].

In het jaar 1217 vermaakt Walther, priester van Thuin, aan het hospitaal van S. Nicolaas, te Fosse, zijne geheele bezitting te Vitrival, op voorwaarde dat de hospitaalbroeders hem levenslang jaarlijks vier mud-

[1] Van Even, *Louvain monumental*, bl. 279, vlg.

[2] *Le Caritet* was eene andere inrichting dan *La commune tavle* (*table*) te Bouvignes, zoowel als te Namen. S. Bormans, *Cart. de la comm. de B.*, I, bl. 75.

[3] S. Bormans, t. z. p., I, bl. 111, n° 34.

den spelt (Fossische maat), twee kapoenen en twee Namensche denaren opbrengen.

Hij doet ook nog eene gift van veertig Valencijnsche ponden munt, tegen een pensioen van acht mudden spelt en acht mudden haver, vier kapoenen en vier Namensche denaren. Wij vinden hier dus eene kleine levensverzekering[1].

Van anderen aard, en nog meer in nieuwerwetschen geest, is eene stichting van 't jaar 1499, voor hetzelfde gasthuis, door *le grand* Collart, meester van 't hospitaal gedaan. « Pour la singulière affection et dévotion », door liefde en godsvrucht bewogen, dewijl hij broeder was van 't huis en zijn brood daar vond, heeft hij aan 't gesticht eene mudde spelt als erfelijke rente toegedacht, om na zijnen dood zich en zijne vrouw Maroye eene voortdurende jaarmisse te verwerven[2].

In 1334 doet een geestelijke, bijgenaamd Jehan *le mauvais* of Jehan *li mal moine, prestes* (priester), in tegenwoordigheid van twee schepenen van Namen, een aantal stichtingen aan verschillende gasthuizen, kerken en kloosters. Hij bepaalt onder anderen, dat na zijnen dood aan de « pitancie » van het *couvent des malades* eene jaarlijksche rente van 55 *sols de cens*, en eene tweede van vijf stuivers, op een huis, gelegen te Jambes, in 't bezit der tafel van de arme begijnen van S.-Simphorinus, zal gegeven worden. Daartegen zal genoemde lazarij aan 't klooster van Salerines jaarlijks veertien stuivers rente en drie kapoenen moeten geven, op den feestdag van S. Stephanus. Vervolgens zal de kapelaan der leprozen (« ki chanterat al Malades pour le tens ») alle maanden eene H. mis moeten lezen, voor de rust der ziele van den schenker en van « damoiselle Ysabial sa femme jadit, se loias espeuse (*loyale épouse*) »; waarvoor de kapelaan dan weder jaarlijks vijf stuivers zal genieten, enz.[3].

De onvoorwaardelijke vermaking van eenen zekeren Pieter van Kortrijk, deken der collegiale kerk van S. Pieter te Namen, was eene uitzondering op den regel. Hij beschikte in zijn testament over alle zijne goederen,

[1] Borgnet, *Cart. d. l. c. d. Fosse*, bl. 9, n° 4.
[2] Borgnet, t. z. p., bl. 124, noot.
[3] Borgnet, *Les gr. malades*, bl. 94, vlg., n° VII.

met uitzondering van zijne korte tunica's, zijne schoenen en alle linnen kleederen, oude en nieuwe, welke aan de leprozen van Herbattes en de arme blinden te Namen moesten afgestaan worden[1].

Tot diezelfde soort van giften rekenen wij ook een geschenk aan de lazarij te Aalst, van eenen zekeren Symon van Blayenberghe. Deze heeft eenen « meersch te Nieuwerkerke » aan de lazarij geschonken, « also wel uut aelmoessen als in recompensien van dat hy (besmet van lasaryen) langen tijd van jaren ghebruyct heeft der zelvér lasaryen goed, in woensten, weecgheld, ende andersins » [2].

Eigenaardig, en minder aan de gewone regelen onderworpen, was ook het voordeel door de schepenen van Aalst aan het O.-L.-Vrouwen-gasthuis afgestaan; namelijk de opbrengsten van het koornhuis. Zij beloofden daarbij dat noch door hen, noch door hunne opvolgers, ooit een ander koornhuis ten nadeele des hospitaals zou worden gegrond. Het gasthuis moest daarom eenen jaarlijkschen cijns van vier denaren betalen. Tot de voordeelen die de koornhalle aan 't hospitaal opbracht behoorde onder anderen het lepelrecht (wat ook het groote gasthuis te Gent bezat), daarin bestaande, dat uit elken zak van 129 liters met eenen diepen lepel eenen schep mocht worden genomen [3].

Wij hebben reeds hierboven een woord gezegd van den vorm waarin alle deze giften en schenkingen waren gekleed, en welke wenschen voor tijd en eeuwigheid daaraan werden geknoopt. De inleiding dier oorkonden zijn bijna alle naar den zin gelijk, en soms in de uitdrukkingen van eene verrassende overeenstemming.

Het lag (gelijk gezegd is) in den geest dier eeuwen alle liefdadigheid aan een bovennatuurlijk gevoel of verlangen toe te schrijven, en (het zij dit nu meer of minder in 't gedacht van den schenker was opgekomen) zoo werden de uitdrukkingen die alleen een christelijk, geloovig, vroom persoon pleegt te gebruiken, als 't ware officiëele notariëele zegswijzen.

« Ob animæ meæ et prædecessorum meorem salutem » schenkt de boven-

[1] Borgnet, *Les gr. malades*, bl. 22.
[2] De Potter en Broeckaert, *Gesch. der gem v. O.-Vl.*, Aalst, II, bl. 100.
[3] T. z. p., Charter, D., III, bl. 64, vlg.

genoemde Walther, priester van Thuin, in het jaar 1217, eenige goederen aan 't hospitaal van S. Nicolaas te Fosse[1].

« Pro salute animarum nostrarum, nec non et antecessorum nostrorum », schenken Ferrand en Joanna, graaf en gravin van Vlaanderen en Henegouwen, in 1231 (o. s. 1230), eene jaarlijksche rente aan 't hospitaal van S. Nicolaas te Bergen[2].

« Attendens quia qui pauperibus elemosinam largitur in terris sibi thesaurizat in celis, pro meorum redemptione peccatorum, ob animæ meæ ac meorum prædecessorum animarum salutem », schenkt Alix de Goy, kanunnikes van S.-Wandregisel te Bergen, in 1240 (o. s. 1239), eene rente van rogge en haver aan de algemeene armen aldaar[3].

« Nous Guis, cuens de Flandre et marchis de Namur, et Isabiaus..... faisons scavoir.... ke nous, pour Dieu et en aumône et pour le remède de nos armes (*âmes*) et des armes de nos anchisseurs (*prédecesseurs, antecessores*) et de nos successeurs avons donneis[4], » enz.

» Por les armes (*âmes*) de nos ancesseurs (*antecessores*), de nos perres, de nos merres, de nous, de nostres freres, de nostres serours (*sœurs*), de nostres parens et spécialement de tos nos tres bienfaitours », schenken in 1313 (1314 n. s.) de kanunniken Jehan en Godefroy de Bouvignes hun huis te Sommières aan 't hospitaal van S. Nicolaas te Bouvignes[5].

« Pour Dieu et ausmones et pour le salut de son asmes et des autres asmes de tous ses bienfaiteurs », staat Willem Wenemaer, wiens geschiedenis wij kennen, zijn huis, « het Paradijs », te Gent, in 't begin de XIVe eeuw af, om daar een gasthuis of ziekenhuis in te richten[6].

[1] Borgnet, *Cart. d. l. v. d. Fosse*, bl. 9, n° 4.
[2] Devillers, t. z. p., bl. 119, n° VI.
[3] T. z. p., bl. 121, vlg., n° VII.
[4] Borgnet et Bormans, *Cart. d. l. c. d. Namur*, I, 51, n° 22
[5] Borgnet, *Cart. d. l. c. d. Bouvignes*, I, bl. 35, n° 15.
[6] *Messager*, 1854, bl. 175.

II

§ 1. Bestuur der gestichten van liefdadigheid. Geschiedenis. De verhouding tusschen de wereldlijke en de geestelijke macht. Concilie van Vienne, 1311, enz. — § 2. Algemeen overzicht, met enkele karakteristieke bijzonderheden. Nicolaas V in 1448. De ambachten te Leuven, Gheel, enz. Botsingen der tweeërlei macht te Kortrijk, Yperen, Damme. — Leproos als medebestuurder.

§ 1. Het is niet te betwijfelen, dat in de eerste christen-eeuwen het bestuur der gast- en ziekenhuizen uitsluitelijk in de hand des bisschops lag. Het gebeurde zelfs menigmaal dat deze geenen plaatsvervanger aanstelde en persoonlijk het toezicht hield. Zoo H. Basilius en eenige zijner opvolgers in de beroemde *basileade* van Cæsarea. Uit concilieacten, bij voorbeeld die van Chalcedon, blijkt verder dat de hoofden der xenodochiën te Alexandrië priesters waren.

In 't Oosten ziet men dan ook de zorg voor de geestelijke belangen en lichamelijke behoeften der inwoners van de hospitalen meer op één hoofd vereenigd, dan in 't westen der christelijke wereld 't geval was. Hier, vooral in de Roomsche kerk, liep het bestuur daarvan uiteen. Evenwel werden tot verzorging der tijdelijke aangelegenheden eeuwen lang diakenen en subdiakenen besteld, welke ongehuwd moesten zijn. Het geestelijk karakter der liefdadigheidsgestichten werd daardoor altoos nog behouden.

Langzamerhand kwam evenwel in westelijk Europa het gebruik op de zorg voor de stoffelijke belangen van een of ander hospitaal aan leekenhanden toe te vertrouwen. Daartegen verhief zich Gregorius I, die van 590-604 den pauselijken Stoel bekleedde. Hij klaagt er zelfs over, in zijne brieven, dat de leeken-bestuurders de boeren uitzuigen en vermaant tot aanstelling van geestelijke personen.

Evenwel keerde men nooit tot het oudste stelsel terug. Dit kon des te minder geschieden toen, in volgende eeuwen, eene menigte gasthuizen ont-

stonden door leeken zelven gegrond, die, zonder het geestelijk toezicht en de bevestiging des bisschops te weigeren, het wereldlijk bestuur van hun gesticht aan eenen wereldlijken persoon wilden opgedragen zien. Ten slotte aanvaardde de geestelijke overheid zelve zulke beschikkingen. Onder welke omstandigheden zij dit deed, zullen wij hieronder zien.

Dat van den tijd af, waarin H. Remigius zijn testament schreef, tot op de regeering van Karel den Groote, de aanstelling van leeken als medebestuurders der hospitalen in Nederland toenam, blijkt genoegzaam uit het eerste gedeelte van ons verhaal.

De geest van 't bestuur des grooten keizers was, gelijk wij in 't licht stelden, niet geschikt om den bestaanden invloed der leeken te dempen, maar wel om dien, nevens het gezag der geestelijkheid, te regelen en in bepaalde grenzen te houden.

Wij kennen slechts weinig de geschiedenis van het bestuur der belgische hospitalen van de daarop volgende tijden, en kunnen alleen uit latere berichten opmaken, dat in de X^e^ en XIe eeuw het bestuur der liefdadigheidsgestichten tusschen geestelijken en leeken verdeeld bleef, en dikwerf strijd over den voorrang ontstond.

In de XIIIe eeuw had hier te lande het gedacht algemeen veld gewonnen, dat, gelijk de kloosterhospitalen meest van bisschop en abt afhankelijk waren, het oppertoezicht over de stedelijke en andere burgerlijke gasthuizen aan den magistraat toekwam. Doch wat was de aanleidende oorzaak daartoe?

De heilige Stoel had reeds lang moeten dulden dat de hospitaalorden eene zekere onafhankelijkheid van de bisschoppen toonden, en daarom eindelijk toegegeven dat zij zich aan het rechterlijk opzicht der verschillige bisschoppen onttrokken, in de hoop dat daarom hun ijver voor de lijdende menschheid niet zou verminderen. Zoo stonden de ridders van S. Jan, de broeders van den H. Geest (waarvan wij spraken) en die van H. Antonius weldra onafhankelijk in hunne werkzaamheid, ofschoon niet ten bate der behoeftigen en gebrekkelijken.

De fransche adel won de kleinere orden op zijne hand, en beklagelijk was het lot waaraan in de XIIIe eeuw vele gasthuizen waren onderworpen, die door groote heeren werden bestuurd en uitgezogen.

't Was daarom niet te verwonderen dat Philip August uitdrukkelijk beval : dat de gasthuizen in 't algemeen onder het oppertoezicht van den bisschop moesten terugkeeren (« dispositio ad episcopum... pertinet »)[1]. Ter zelfder tijd werd op de synoden van Parijs en Arles tegen de misbruiken van geestelijke en wereldlijke personen gesproken, welke zich van de inkomsten meester maakten, die voor de armen waren bestemd[2].

Deze bepalingen schijnen echter in Frankrijk weinig gebaat te hebben. De adel was er te machtig, om zich de groote voordeelen aan het bestuur der gasthuizen ontspringende uit de hand te laten nemen.

De geheele XIIIe en een goed deel der XIVe eeuw zouden nog verloopen, alvorens in Frankrijk eene groote verandering in het bestuur der hospitalen ontstond.

In België stonden de zaken anders.

Gelijk wij hierboven hebben gezien, kwamen in de XIIe eeuw hier te lande dezelfde misbruiken voor, die vergeefs door de tusschenkomst der bisschoppen en der koninklijke macht in Frankrijk werden bestreden.

Doch daar in België van de eene zijde de adel zich minder van de hospitalen had meester gemaakt, en van de andere zijde de burgerij, de magistraat zelf geneigd was voorkomende misbruiken te bestrijden, zag de pauselijke Stoel met zekere voldoening dat de stedelijke besturen (in vele opzichten ten minste) eene betere orde in de gasthuizen brachten. Het was daarom natuurlijk dat het hoofd der Kerk (met het oog op hetgeen in Frankiijk geschiedde) zich bereid toonde het streven der stedelijke regeering naar geregelder bestier in de gestichten van liefdadigheid, en daarmede den kamp tegen de eigenbaat van enkelen te ondersteunen. In 't algemeen misbruikte dan ook deze regeering niet haar wettig verworven gezag.

Hier bleef de bevestiging van een gasthuis aan de geestelijke overheid, ginds gaf zij het reglement voor de bewoners. Soms deelde zij in de aanstelling van het bedienend personeel, eenen anderen keer werd haar zelfs verlof gevraagd voor de stichting van een gasthuis. In den regel bleef de benoeming

[1] Martin-Doisy, *Dict. d'écon. ch.*, I, 64.

[2] Laici et clerici saeculares... (hospitalium) regimina occupare consueverant; nec ibi pauperibus aliquid ministratur, enz. *Conc. Arel*, 1260, c. 13.

des aalmoezeniers aan den bisschop opgedragen. Bij uitzondering komen gevallen voor, waarin deze geenerlei gezag over het gesticht schijnt uit te oefenen.

Bij de ontwikkeling der steden en der ambachtsgilden nam de invloed van den leekenstand nog toe, en de besturen gaan bijna overal in de handen van burgers over.

Deze toestand werd door concilie-besluiten bevestigd, voorschrijvende dat het bestuur der liefdegestichten beantwoorden moest aan de bedoeling der grondleggers.

Op de beroemde kerkvergadering van Vienne, ten jare 1311, waar ook de tempelridders werden veroordeeld, en hunne orde opgeheven werd, kwam de inrichting in het bestuur der liefdadigheidsgestichten breedvoerig ter sprake. De aloude voorschriften werden herhaald, want ondanks alle vermaningen van voorafgaande synoden had de geestelijke overheid hare macht en rechten van vroeger eeuwen niet herwonnen, en was, volgens het concilie, daarvan gedeeltelijk zelve de schuld. Ofschoon de waardeering van den toestand der liefdadigheidsgestichten, door de synode gegeven, bijzonder op Frankrijk schijnt te passen, willen wij hier toch hare eigene woorden teruggeven, omdat zij, gelijk wij zullen zien, niet zonder invloed op onze provinciën zijn gebleven.

Het hoofdartikel, waarin zich het concilie over de hospitalen en dergelijke gestichten uitspreekt, luidt aldus:

« De rectoren van xenodochiën, lazarijen, aalmoezenhuizen en hospitalen verzuimen de zorg voor die gestichten en laten de goederen en rechten in handen van onwettige bezitters. Hierdoor vervallen deze huizen en gaan hunnen geheelen ondergang te gemoet.

« Er wordt geen acht op gegeven, dat deze huizen door de liefde der geloovigen gegrond en begiftigd zijn, om aldaar armen en lazarussen op te nemen, en dezen door de opbrengt der stichtingen te onderhouden. De bestuurders weigeren op onmenschelijke wijze de bedoeling der stichters uit te voeren, en verteeren schandelijk de inkomsten [1]. »

[1] *Clement.*, hfst. 2, Bk. III, tit. elf, bij Hefele, *Conciliengeschichte*, VI (uitg. 1867), bl. 481.

Daarom mag voortaan zulk een gesticht niet meer aan eenen wereld-geestelijke als *beneficium* worden overgelaten, maar het bestuur daarvan moet aan deugdelijke, voorzichtige en welbefaamde mannen worden toevertrouwd. Dezen moeten eenen eed zweren, dat zij de inkomsten en uitgaven behoorlijk zullen beheeren, en de opbrengsten van 't gesticht voor de behoeftigen zullen aanwenden [1]. Zij moeten jaarlijks daarvan verantwoording doen. Van deze verplichting zijn alleen de gasthuizen der monniks- en ridderorden uitgezonderd.

Door deze verordeningen wordt dus het bestuur der hospitalen door personen van den leekenstand niet alleen toegelaten, maar zelfs gewettigd dat geestelijke voogden of *administratores* door andere personen van goede faam (hetzij dan leeken of geestelijken) worden vervangen. Zelfs wordt niet uitdrukkelijk gezegd aan welk oppergezag de voogden rekenschap moeten geven, aan de geestelijke of aan de wereldlijke overheid. « Want, » zegt de synode, « de voorschriften die hier gegeven worden, mogen niet in strijd komen met de bedoelingen der stichters. »

Daar nu in België de magistraat, volgens bepaling der stichters, over een groot aantal liefdadigheidsgestichten de oppervoogdij uitoefende, was de uitspraak van genoemde synode eene bevestiging van den bestaanden toestand en eene goedkeuring zijner ontwikkeling.

Doch de landstreken waarop de synode van Vienne bijzonder het oog had, schijnen zich, het zij hier in 't voorbijgaan gezegd, niet veel om de gegeven waarschuwing bekommerd te hebben. De plaatsen van rector en voogd van een gesticht werden in zuidelijk Frankrijk als voren gekocht en verkocht; de inkomsten bleven een handelsartikel voor geestelijken en leeken [2], hetgeen ook wel in België — bij voorbeeld in het S. Kathrina (kinderen Alyn's) hospitaal te Gent — maar toch niet algemeen voorkwam [3].

De voorschriften van Vienne werden te vergeefs herhaald [4]; te vergeefs

[1] Vergelijk Boll., *Acta SS. oct.*, IX, bl. 419.

[2] Martin-Doisy, *Dictionn. d'écon. chrétienne,* I, bl. 64; IV, bl. 786; 843, vlgg.

[3] *Messager*, 1850, bl. 130.

[4] Bij voorbeeld reeds te Ravenna, in 1311; aldaar canon 25; te Parijs in 1347, can. 9. Hefele t. a. p. (uitg. 1867), VI, 456, 593.

werden de beneficiaten met den kerkelijken ban bedreigd [1]. De geëxcommuniceerden werden door de hospitaalridders in bescherming genomen en tot rectoren aangesteld, terwijl baatzuchtige leeken van hunne zijde de gasthuizen hielpen belasten [2].

Welk vertrouwen ondertusschen de heilige Stoel op het beheer van den magistraat in vele steden der belgische provinciën stelde, en hoe betrekkelijk gering de misbruiken van deze zijde in onze hospitalen moeten geweest zijn, zullen ons de volgende bladzijden leeren.

In zooverre waren dan ook Lodewijk XI in 1463, en Karel VIII in 1483, in overeenstemming met de inzichten van het geestelijk Opperhoofd, toen zij van hunne zijde het burgerlijk bestuur der hospitalen (ook in zekere deelen van Belgenland) met koninklijke ordonnanciën bevestigden. Deze ordonnanciën hieven evenwel een zeker toezicht der bisschoppen niet op.

De aloude kerkelijke armenverpleging was hiermede evenwel zoo goed als verdwenen.

Wij willen noch het recht, noch het onrecht, noch de voordeelen, noch de nadeelen bespreken welke er voortsproten uit den nieuwen toestand van zaken. Ons houdende aan den eenvoudigen plicht van geschiedschrijver, laten wij het toetsen der feiten aan de rechtsbeginselen den lezer over, en verhalen, zooveel mogelijk met waarheid en trouw de feiten der historie. Deze leeren ons dat de ontwikkeling der liefdadigheidsgestichten in de XIVe en XVe eeuw vooral aan de stedelijke bevolking ten goede kwam, en dat het landvolk meer dan vroeger aan zijn lot werd overgelaten. Vele kloosters wijdden zich nog met alle edelmoedigheid aan de verpleging van de landbevolking, maar een groot aantal was verbasterd, stak diep in schulden en viel in de handen van woekeraars.

Goochelaars en slimmere bedriegers trokken een geestelijk kleed aan en zamelden geld in voor valsche aflaatsbrieven. De bedelarij nam schrikbarend toe. Er moesten strenge maatregelen genomen worden om de landloopers te keer te gaan.

[1] Avignon, in 1326, c. 11; Angers, in 1365, c. 21. Hefele, t. z. p. (uitg. 1867), VI, 540, 619.
[2] Hefele, t. z. p., bl. 541, c. 16 en 19, 32, 33. *Conc. van Lavaux* (Vaurense), c. 100, bl. 625.

Dat ook de stedelijke hospitalen daaronder leden spreekt van zelf. Dergelijk volk, te lui om te werken, reisde van 't eene gasthuis naar het andere.

Schilderachtig is eene gebeurtenis van dien aard in het S.-Janshospitaal te Brugge, welke, ofschoon van het jaar 1532, hier eene plaats moge vinden.

Een zekere persoon had reeds meermalen in 't gasthuis van S. Jan (want hier werden zoowel reizigers als zieken opgenomen, terwijl 't S.-Juliaanshospitaal alleen voor gezonde reizigers bestemd was), in S.-Jan overnacht.

Op zekeren avond kwam hij er beschonken aan. De portier wilde hem eerst niet binnenlaten. Doch hij bedreigde dezen met zijn getrokken mes, drong hem op zijde, en kwam binnen. Hij begaf zich onmiddelijk naar de keuken, en verlangde met scheldwoorden te eten. Doch een oogenblik daarna wijst hij eene schotel af, die hem niet smaakte, vaart in scheldwoorden tegen de zusters uit, werpt haar schotels en borden naar 't hoofd, en tafels en banken omver.

Met moeite werd men den woedende meester, bond hem aan handen en voeten vast op een kruiwagenke, en voerde hem naar de « ghemeene gasterie » [1], eene kamer, welke voor dergelijke doorreizende personen bestemd was. Nadat hij hier zijn schreeuwen en tieren nog eenigen tijd had voortgezet, overmande hem de vermoeienis.

Twee of drie maanden later herhaalt de zelfde man opnieuw in beschonken toestand zijn opzet, en dringt weer in 't hospitaal door. Nu beschimpt hij de zusters wel niet; doch toen 't uur der ruste gekomen was, ving hij aan te bulderen en te schreeuwen, dat het geheele huis gestoord werd. Hij werd aangeklaagd. De magistraat, welke nog slimmere stukjes van hem kende, veroordeelde hem tot geeseling en verbanning uit Vlaanderen gedurende drie jaren. Indien hij dit niet uitvoerde zou hij eene tweede geeseling moeten ondergaan, en hem de tong met een gloeiend ijzer worden doorstoken [2].

Nog kennen wij de geschiedenis van eenen moord, door eenen dronken gast op den portier van 't hospitaal gepleegd, toen deze hem uit het gesticht « deur 't portaal van der kercke tot op strate geleidde. » De ingang van 't

[1] *La Flandre*, VI, 68 en 86. Elders zegt men de *gastcamere*. In 't hospitaal opgenomen worden noemde men *ter gasterie comen*.

[2] Gilliodts-Van Severen, t. z. p., 65. *Invent.*, enz., *de Bruges*, 1871, I, 202, 213.



hospitaal van S. Jan bevond zich dus in 't portaal waar de deur der kapel zich eveneens bevond [1].

Dat door verschillige kerkhoofden der XIVe en XVe eeuw een aantal edelmoedige pogingen werden gedaan, om het lot des landvolks, den toestand der kloosters, de inrichting van vele stedelijke hospitalen te verbeteren, behoeven wij nauwlijks op te halen. Zelfs deden zich nog hier en daar stemmen hooren, die het overoude stelsel : « kerkgoed gelijk armengoed, » opnieuw wilden doen gelden. Doch deze vonden geenen weerklank [2].

Het concilie van Constanz [3] trachtte op zijne beurt eene algemeene hervorming van de hospitalen en 't armenwezen door te zetten. Te vergeefs werden de grondbeginselen gepredikt. De pauselijke Stoel zelf leed onder den last der misbruiken en kampte nog zonder goeden uitslag daar tegen, ofschoon hij, gelijk wij zullen zien, waar zulks mogelijk was, de grootste toegevendheid toonde. De toestand veranderde in 't algemeen niet tot aan het concilie van Trente.

Hier te Trente werd de bestaande toestand der liefdadigheidsgestichten niet omgestooten, of wederrechtelijk verklaard, maar alleen het misbruiken van 't armengoed werd veroordeeld.

Het concilie bevestigde de bepalingen van Vienne, schreef voor dat zij gehandhaafd moesten worden [4], maar dat de bisschoppen zooveel mogelijk persoonlijk de hospitalen moesten bezoeken [5], en zich door de voogden daarvan verantwoording moesten laten geven, in geval dit niet streed met de voorschriften der stichters, of dat de koning zelf daarvan niet de oppervoogd was. Men liet dus aan de burgelijke liefdegestichten, door burgers gegrond, en onder toezicht van den magistraat staande, hun eigen bestuur behouden.

Wanneer een erflater de beschikkingen in zijn testament genomen aan eenen bisschop ter uitvoering heeft opgedragen, of wel in 't bestuur van

[1] *La Flandre*, VI, 65.
[2] Ratzinger, t. a. p., bl. 299.
[3] Harduin, *Conc.*, VIII, 931, vlgg.
[4] *Sessio*, 6, hfst. 15.
[5] *Sessio*, 22, hfst. 8 en 9.

een door hem gegrond hospitaal niet heeft voorzien, moet het kerkhoofd met de twee verstandigste kanunniken het nagelaten geld op eene wijze besteden als het meest op den vermoedelijken wensch der erflaters gelijkt, want diens wil mag niet miskend worden [1].

Na dit algemeen overzicht keeren wij tot de belgische hospitalen in 't bijzonder, en de wijze van hun bestier tusschen de XIIe en XVIe eeuw terug.

Wij vangen weder met Brabant aan. Het bestuur of de administratie van het S.-Nicolaashospitaal, wat in de eerste helft der XIIe eeuw voor arme reizigers gesticht was, stond, naar allen schijn, van den oorsprong af onder het oppertoezicht van brusselsche burgers met de schepenen der stad, en deze toestand werd reeds vóór Alexander III gewettigd [2].

Het schijnt dat het gasthuis, ondanks de tegenspraak des kapittels, door den heiligen Stoel in bijzondere bescherming werd genomen en dat de magistraat in vele gevallen onmiddelijk met Rome brieven wisselde. In de helft der XIIIe eeuw [3] verliep het huis, men weet niet door welke oorzaken. Bisschop Nicolaas V van Kamerijk vond zich nu bewogen bij den brusselschen magistraat herhaaldelijk op eene herstelling of hervorming, in den geest des stichters, aan te dringen, en het aan zijne bestemming teruggevende, te doen dienen tot herberging en verkwikking (*recreationem*) van arme reizigers, waartoe het van de oudste tijden af (« ab antiquissimis temporibus ») gesticht was geweest, gelijk dit door vele personen nog kan worden betuigd.

De magistraat gaf daarop aan de aldaar nog in eene soort van gemeenschap van goederen levende leekenbroeders (*fratres laici*) een reglement, verordende dat zij te gehoorzamen hadden aan bijzonder daartoe aangestelde personen, die de bezittingen van het huis zouden bestieren, alsmede aan den geestelijke. Verder moesten zij zich van de menschen in de wereld onderscheiden, een éénkleurig gewaad dragen, en in houding en tale alle zedigheid toonen [4].

[1] *Sessio*, 2, 5, hfst 9.
[2] Zie hierboven bl. 91. — Miræus, II, 1179.
[3] Miræus, III, bl. 115, vlgg.
[4] T. z. p., 116.

Geldelijke zwarigheden bleven echter nog bestaan, zoodat de schepenen en gezworenen der stad Brussel in 1263 of 1264 aan Willem Monetarius, toenmaligen provisor van het huis, verlof gaven twee of drie prebenden daarvan te verkoopen [1], en de opbrengst voor benoodigdheden van het gesticht aan te wenden. Hierbij werd dan voorgeschreven, dat de broeders proveniers het getal veertien niet zouden mogen overschrijden [2].

Daarover verliep weder eene kleine halve eeuw. Toen richtte zich de magistraat aan den heiligen Stoel en (« petente magistratu ») gaf Clemens V in 't jaar 1308 eene bulle, waarin bepaald werd, dat de bezittingen der « broeders van de penitentie » (want dezen naam hadden de leekenbroeders aangenomen) zouden aangewend worden om (opnieuw) een gesticht te vormen voor reizigers, waarover de zorg zou opgedragen worden aan de zoogenaamde « zakdragers » [3], want de « broeders » waren op éénen na uitgestorven, en het huis was verkocht voor 400 gulden, welke aan de zakdragers toegewezen werden. Deze zakdragers (*sacciti*), die men ook in andere belgische steden vond, waren evenmin als « de broeders der penitentie » door eene bepaalde gelofte gebonden, maar droegen slechts een éénkleurig (grijs) kleed, met schapulier, wat hen onderscheidde van andere ongehuwde mannen.

Doch ook dezen hielden geen' stand. Zij verminderden tot op zeven, en het gasthuis begon weder te verloopen. Toen ontbond de magistraat de broederschap. Hij verplaatste drie dier mannen naar het S.-Jans-gasthuis en drie naar dat van 't begijnhof, waar zij als oppassers of « broeders » nog goede diensten konden doen. De laatste broeder zakdrager (waarschijnlijk ziekelijk) kreeg eene soort van pensioen. Overigens gingen de lasten en voordeelen van 't aloude S.-Nicolaas-gasthuis nu over op de hospitalen van S. Eligius en andere, en ten laatste in 1458 op 't S.-Catharina-klooster.

Al schijnt het als of de magistraat in het bestuur van 't S.-Nicolaas-gast-

[1] Verg. Staatsarchief, *Cartul. et mss. Cart. de l'hôp. de S.-Nicolas à Brux.*, f° 8. *Preuves*, 210.

[2] A Wauters, *De l'origine et du prem. dével. des lib. commun. en Belgique*, etc., *Preuves*, bl. 210.

[3] Miræus, III, bl. 153.

huis geene groote wijsheid hebbe getoond — in de XIIIe eeuw was hunne administratie der hospitalen te Brussel toch gewettigd.

De aloude lazarij was en bleef bij hare bevestiging en inrichting, met den naam van « S. Pieter », onder burgerlijk bestuur. Dit werd door bisschop Jan Van Kamerijk, in 't jaar 1220, zelf erkend. Vier aanzienlijke burgers, afhangende van den magistraat, regelden en bestierden de woningen. Hierbij valt op te merken, dat van de eene zijde hertog Hendrik daaraan groote giften deed en zijne bescherming schonk, terwijl, van den anderen kant, de pauselijke legaten die met privilegiën bevoordeelden. In 1213 gaf de kardinaal van S.-Stephanus, en in 1251 de legaat Hugo van S.-Sabine aan de lazarij de vrijheid om in tijden van interdict in hare kapel de heilige diensten, met gesloten deuren, te mogen laten plaats hebben, en meerdere aflaten; terwijl paus Innocentius in denzelfden tijd, het eischen der tienden van het ziekenhuis verbood. Jan I eindelijk verklaarde zich den *advocatus* der instelling, en beval alle zijne officieren den meester en broeder van het huis te beschermen [1]. Deze gunsten hielden in de volgende eeuwen niet op, en de magistraat bleef oppervoogd van 't gesticht. Evenwel werd een tegenwicht gesteld door de bedienaren van het leprozenhuis zelven. In 1316, bij voorbeeld, vinden wij dat de meester van 't gesticht (*magister curiae leprosorum*) met de toestemming der *provisores* en het geheele gezelschap (*communitas*) der melaatschen eenen act onderteekent [2].

Eenen anderen keer wordt er in zaken van bestuur alleen van de goedkeuring der broeders en zusters en de gezamentlijke leprozen gesproken. Deze republikeinsche richting vinden wij terug in een verzet van de zusters tegen de macht der oppervoogden, en tegen den magistraat, in het jaar 1390.

Een dergelijk bestuur als in S.-Pieter had ook het oppertoezicht in S.-Jan-op-den-Poel waarvan hierboven reeds gewag werd gemaakt. Vier deftige burgers hadden aanvankelijk aan den bisschop rekening en verantwoording af te leggen [3]. Omtrent 1349 werden de schepenen en raadslieden

[1] J. Vander Rest, *Aperçu hist. sur les établiss. de bienf. d. l. v. d. Brux.*, 1860, bl. 39, vlgg.
[2] Lecouvet, in den *Messager, des sc. hist.*, 1864, bl 82.
[3] Miræus, III, 609 : Statuten, v. 1211.

daartoe beroepen, en moesten jaarlijks aan den magistraat de rekeningen overleggen. Ondertusschen ging de bisschop nog voort de voorschriften, aan 't hospitaal door de stedelijke regeering gegeven, te bevestigen [1].

Evenals in S.-Pieter werden, in de tweede helft der XVe eeuw, de bedienende zusters ook hier meesteressen van de huishoudelijke inrichting, en verdrongen den meester of directeur.

Het gasthuis van S. Jacobus te Brussel bevatte aanvankelijk eene broederschap gelijk het hernieuwde S.-Nicolaas-hospitaal. Het schijnt dat deze leekenbroeders hier zelfs de provisoren waren en het bestuur in handen hadden. Later echter behielden zij alleen het opzicht over de kapel. De magistraat betrouwde de leiding van het gesticht aan twee schepenen en twee afgetreden leden van den raad toe [2].

Het gesticht Terarque of Terarche, voor adelijke ongehuwde vrouwen, reeds in 1218 ontstaan, behoorde in zijn bestier nog tot die huizen, welke in Frankrijk zooveel aanleiding tot grove misbruiken hadden gegeven : het werd uitsluitelijk door de verwanten van den grondlegger bestierd. Eerst in de XVe eeuw benoemde de magistaat de momboren en nam het oppertoezicht over.

Dit geschiedde op de volgende wijze. Nadat het gesticht eenigen tijd bestaan had, zonder dat er een bepaald reglement werd gevolgd, wilde elkeen er meester wezen en ontstond er groote wanorde.

Op het einde der XIVe eeuw werden er statuten aan gegeven. De familie Clutine (de opzichters) met den plebaan van S.-Gudula bepaalde dat de eerste *provisor* van 't gesticht zulk lid der familie zou wezen, hetwelk het volle wapen der Clutines droeg, en deze *provisor* met een tweede lid der familie de keuze der meesteresse zou doen. Maar de tusschenkomst van den plebaan kon de onbekwaamheid of eigenzin der directie niet verhoeden, zoodat de bemiddeling van het stedelijk bestuur het gesticht voor ondergang behoedde.

Ook in het gasthuis van S. Geertrui werden de finantieele zaken, enz., door de schepenen, of wel later door de « broeders en zusters » zelven

[1] J. F. Vander Rest, *Aperçu histor.*, bl. 20, vlg., uit archieven.
[2] Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 163.

gekozen. Men liet aan den bisschop van Kamerijk over zijne bevestiging daaraan te hechten [1].

Een klein verschil bestond tusschen het bestuur van het gasthuis S.-Gilles en dat der bovengenoemde gasthuizen. Hier waren, in de XIV[e] eeuw, de armmeesters der parochie of Heilige-Geest-meesters en hunne testamentvoltrekkers de bestuurders. De pastoor der parochie, in overeenstemming met de leden der gemeente koos hen tot hun ambt [2].

Deze toestand van zaken, welke bepaald iets republikeinsch had, werd in de XV[e] eeuw versterkt, door de toenemende macht van den magistraat, en de bezegeling daarvan door de kerkelijke overheid.

Dit geschiedde op de volgende wijze.

Evenals in de XII[e], ontstond er blijkbaar in de XV[e] eeuw eene zekere oneenigheid tusschen de geestelijke en wereldlijke overheden der hospitalen te Brussel, omtrent het gezag wat beiden daarover uit te oefenen hadden. De magistraat wendde zich, gelijk ook in de XIV[e] eeuw was geschied, aan den pauselijken Stoel, om bevestiging zijner macht, en dezen keer over alle gasthuizen van Brussel, te verkrijgen.

Nicolaas V, de toenmalige paus, leende een gewillig oor aan dit verzoek, en droeg, ten jare 1448, het wereldlijk bestuur over alle brusselsche gasthuizen aan de stedelijke regeering op (« pro parte magistrorum civium, scabinorum, proconsulum, consulum, rectorum et communitatis oppidi Bruxellensis »).

Want, zegt de paus, de leiding, de zorg en het bestuur der belangen van de liefdegestichten (« xenodochiorum, hospitalium, pauperum, *leprosiorum*, sive *domorum leprosorum*, ac ceterorum aliorum priorum locorum ») berusten reeds langen tijd (« a longinquis retroactis temporibus ») in handen van de stedelijke regeering; de gestichten zouden er, volgens de verzekering van schepenen, enz., slechts bij winnen, wanneer aan deze oude gewoonte (« consuetudo antiqua ») wierd vastgehouden. Daarom beslist de paus : dat alle wereldlijke belangen der gestichten door de schepenen of de door hen

[1] Miræus, III, bl. 640.
[2] Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 437.

aangestelde personen zullen worden verzorgd. Alle apostolische verordeningen, welke hiermede in strijd mochten wezen, worden vernietigd verklaard [1].

Het groote, later S.-Pieters-gasthuis te Leuven, gelijk de meeste andere, eene burgelijke stichting, stond onder bijzondere bescherming van Hendrik I van Brabant. Volgens de getuigenis van den aartsdiaken, die toestemming tot het bouwen eener kapel gaf, was de hertog ondersteund in zijn streven door een aantal aanzienlijke personen, welke het oppertoezicht over het gesticht schijnen te hebben gehouden. Het gasthuis werd, gelijk meerdere te Brussel, door leeken-personen bediend; doch hier waren het « zusters en broeders » welke elk de gasten van hun geslacht verzorgden. Eene der zusters was met de leiding van 't huis belast.

De broeders bleven niet in hunne betrekking tot aan 't einde van de XIIIe eeuw. Ten minste in 1282, toen de zusters het recht verkregen hare oversten zelven te benoemen, worden geene broeders meer vermeld.

In 1306 droeg hertog Jan II [2], die in Brabant de burgerlijke bestiering der gasthuizen algemeen bevorderde, het recht der zusters over op den magistraat. De burgemeester der geslachten benoemde den eersten *curator,* die der natiën den tweeden. Elk jaar moesten deze curatoren aan het gemeentebestuur rekening en verantwoording doen van hunne administratie. De zieken hadden eenen bijzonderen « pastor van 't gasthuis » en de zusters hadden bovendien eenen eigenen directeur tot biechtvader [3]. Deze geestelijken hadden overigens met het wereldlijk bestuur van het huis niets te doen.

Het S.-Nicolaas-hospitaal, eveneens door vermogende burgers gesticht, en de beide andere xenodochiën — S.-Laurentius en S.-Genoveva — werden op dergelijke wijze bestuurd, door twee curatoren of voogden, burgers der

[1] In sommige uitgaven der bul is *Anno millesimo quadragesimo octavo*, in plaats van *mill. quadringentesimo octavo* gedrukt. Aan de juistheid van 't laatste is in 't geheel niet te twijfelen. Een hs. van de bul, door ons geraadpleegd, berust in de archieven van S.-Gudula : *Registrum antiquum*, n° 305; *Registrum album*, n° 108. (verg. het slot van dit werk); een ander op 't sted. arch. te Brussel (*Grootboek met knoopen,* f° 110). — Verg. de Broeckere en Tielemans, *Répertoire, in v. Hop.* bl. 266. — Miræus, of liever Foppens spreekt van deze bul in de *Opp. dipl.*, II, 1365 ; hij verwijst echter naar eene plaats in 't werk, alwaar zij niet te vinden is.

[2] Ch. Piot, *Hist. de Louvain*, bl. 157, *Institutions.*

[3] Van Even, *Louv. monum.*, bl. 277, vlg.



gemeente, en eenen ontvanger, die jaarlijks rekenschap van de ontvangsten, enz., moest afleggen. De pastoor der parochie was de geestelijke directeur.

Sedert 1360 werd het bestuur der gasthuizen nog meer republikeinsch. Er kwam een groote raad van twee-en-twintig mannen tot stand, waarin zeven schepenen en elf vertegenwoordigers der verschillige ambachtsgilden zitting hadden; vooral was het weversambacht daarin vertegenwoordigd, terwijl de smids met de brouwers afwisselden.

In het kraamvrouwenhuis (*maternité*) waren de Heilige-Geest-meesters voogden. De gemeenteraad benoemde er den directeur. In het vondelingenhuis, wat in de XVe eeuw ontstond, werden de zes voogden, de vader en de moeder evenzoo door den raad gekozen. De provisoren van het oudemannenhuis der « Zeven slapers » werden door de twee stedelijke ontvangers benoemd [1]; van dat der « Twaalf apostelen » was het bestuur door den stichter opgedragen aan twee raadsleden, eenen gezworene der geslachten en den deken der drapeniers. De ontvanger van 't huis werd door den raad voor 't leven aangesteld. Een geestelijke las dagelijks de heilige mis in het huis.

Behalve het kraamvrouwenhuis werd in latere jaren ook het vondelingenhuis van de Heilige Geest-tafels afhankelijk. De vier tafels der parochiën moesten er subsidie aan verleenen.

Dit zelfde geschiedde op nog algemeener schaal te Thienen, alwaar alle gasthuizen der stad in zekere afhankelijkheid van de Heilige-Geest-meesters kwamen te staan, waarschijnlijk dewijl hunne middelen niet toereikend waren de kosten van onderhoud te dekken.

Overigens stonden de liefdegestichten alhier, volgens de beschikking van hertog Jan II, reeds in 't begin der XIVe eeuw onder het beheer van den magistraat. Hiertoe behoorden vooral het gasthuis van S. Jan, het leprozenhuis van Danebroeck, alsmede de tafel van den H. Geest zelve, welke te Thienen eenen zeer uitgebreiden werkkring had, en de gezamentlijke armen met allerlei weldaden ondersteunde [2].

[1] Ch. Piot, *Hist. de Louvain*, bl. 226.
[2] Bets, *Hist. de Tirlemont*, II, bl. 163, vlg. — Staatsarchief, *Ch. des comptes*, cart 1645.

De magistraat had het recht van deze gestichten de voogden te benoemen, de rekeningen goed te keuren, enz. [1]. In de XV[e] eeuw vinden wij dat drie jonge geestelijken in 't publiek rekenschap aan den burgemeester aflegden van den toestand der hospitalen en der tafel van den H. Geest. De pastoor der hoofdkerk gaf vooraf openlijk kennis van deze plechtigheid.

Wij zien verder dat eenige jaren later de geestelijkheid aan den magistraat het aanstellen van momboren over de gasthuizen betwistte. In 1489 (1490) ontstond er een proces tusschen den magister van 't groote hospitaal van de eene zijde en den bisschop, den fiscaal, en den officiaal van de andere zijde. De magistraat trachtte zijn recht te handhaven, door 't overleggen van een getuigenis der stad Leuven van genoemd jaar, dat noch de officiaal noch eenig ander geestelijke eene jurisdictie over de gasthuizen van Leuven, Zout-Leeuw, of elders in Brabant uitoefende. Als bewijs toonde men een charter van 't jaar 1294 (Kersavond, 1293) benevens den vrijbrief van 1306 bovengenoemd.

De te Thienen ontstaande troebelen verhinderden de voortzetting van 't proces. Doch later deed de geestelijkheid hernieuwde pogingen om tot het gewenschte doel te komen.

Wij hebben hierboven gezien dat het *xenodochium* S.-Laurentius, « S.-Laureys-gasthuys, » in 1312 of 1316 door het kapittel der hoofdkerk te zamen met eenige voorname burgers gesticht was; derhalve, dat het na den vrijbrief van hertog Jan II was ontstaan. Ook het leprozenhuis S.-Maurus werd niet vóór 1328 gegrond. Het S.-Laurens-gasthuis stond van ouds onder het beheer van het kapittel, en het schijnt dat S.-Maurus tevens gedeeltelijk een geestelijk bestuur had. Dit was wellicht de aanleiding tot den strijd over het toezicht op de hospitalen dezer stad, tusschen de geestelijke en de wereldlijke macht in de XV[e] eeuw ontbrand.

Met den toestand welke door hertog Jan II te Thienen in 1306 in 't leven was geroepen, kan die der gasthuizen van Jodoigne vergeleken worden.

Hier bestonden, gelijk te Thienen, drie gestichten. Men noemde die « de

[1] Tarlier et Wauters, *Géogr. et hist. des comm. belg.*, III, *Brab. C. de Tirl.*, *Ville de Tirl.*, bl. 163. — Bets, t. z. p., I, 264, vlgg.

vrome lieden; » namelijk het gasthuis, de lazarij en de tafel van den Heiligen Geest. Ook hierover kwamen momboren te staan, door den hertog zelven aangewezen. Zij bestuurden de bezittingen en inkomsten onder toezicht van burgemeester en schepenen, benevens de medewerking der pastoors van de kerken van S. Medardus en S. Lambertus [1].

In de hospitalen van Diest had de geestelijkheid een woordeke meer te spreken dan te Leuven, te Thienen, enz. Het bestuur van het O.-L.-Vrouwen-, later S. Eligius- (nu Elisabeths-) gasthuis aldaar, bestond vooreerst uit vier mannen, gekozen door de gilde der smeden, welke groote weldaden aan het gesticht hadden bewezen. De schepenen voegden daar nog twee eerbare mannen aan toe. Dezen konden jaarlijks vervangen worden. Zij moesten wekelijks verantwoording doen, en jaarlijks eene geheele verrekening geven der uitgaven en inkomsten, tegenover den pastoor en het wereldlijk gezag. Overigens had de magistraat het bestuur in handen en beschikte over de provenden. Hij verbood, bij voorbeeld, deze zonder vergunning aan personen toe te wijzen die « dagelyksche maaltyden oft provenden van buyten aldaer haelen; » daar het hospitaal zeer belast was door diegenen « welke er buycvast wonen [2]. »

Het Liefkints-godshuis, in 1306 door eenen burger gesticht, stond almede, de geheele middeleeuwen door, onder het oppertoezicht van den magistraat. De kerkmeesters van O.-L.-V. kerk waren daarvan de voogden. Dit zelfde was het geval met het hospitaal van Arnoldus Scholten en het hospitaal Persoons. Dit laatste, ofschoon het eenen priester tot stichter had, werd door dezen zelven aan de wethouderen in handen gesteld.

Het vrouwenhuis Wympen had den pastoor van S.-Sulpitius, twee dekens der gilden en twee schepenen tot voogden.

De stichter van 't Palmboom-gasthuis, eindelijk, had zijn testament door enkel geestelijken doen onderteekenen [3]. Zoowel in wereldlijke als in geestelijke zaken bleef het dan ook afhankelijk van den bisschop van Luik, welke in 1470 beval dat het getal der op te nemen personen in plaats van

[1] Tarlier et Wauters, *Geogr.*, enz., *d. comm. belg.*, II, *Addenda*, bl. 368.
[2] Raymaekers, *Kerk. en liefd. Diest.*, bl. 535. — *Messager,* 1861, bl. 197.
[3] Raymaekers, t. z. p., bl. 562.

twaalf, zooals de stichtingsoorkonde luidde, niet grooter dan zes mocht zijn, dewijl de inkomsten van het huis daartoe nog niet toereikend waren.

De lazarijen hingen in den regel van den magistraat en de burgerij af, waardoor zij meestal waren gesticht. Dit was niet alleen het geval in steden als Brussel, Diest, enz., maar ook in kleine plaatsen gelijk Neerlinter[1], enz.

Wij hebben hierboven reeds genoegzaam aangetoond hoe de beide gasthuizen te Nijffels, van den aanvang tot in de latere middeleeuwen, onder geestelijk toezicht stonden. Wij willen daarom hier alleen stilstaan bij een ander gesticht, wat gedeeltelijk ervan afhing, en eene zeer eigenaardige geschiedenis heeft. Wij bedoelen Oud-Genappe.

Albert van Oud-Genappe had aan het hospitaal aldaar in 1243 een grondstuk geschonken, waardoor het leenplichtig werd aan de abdis van Nijffels, « uit eerbied voor deze abdisse. » Doch het bestuur van 't gasthuis en van alle bezittingen werd door hertog Jan I opgedragen aan het klooster van S. Wilhelm, bij Nijffels. De abdij van Affligbem deed nu den Wilhelmieten[2] een proces aan, dewijl zij tienden van dit goed meende te moeten trekken, en de Wilhelmieten vrijdom van tienden hadden.

Dit proces liep echter vreedzaam af, terwijl Jan II het huis en hospitaal van Genappe van allen verschuldigden leendienst ontsloeg. Dit geschiedde in 1299. Het gesticht bleef aldus door de Wilhelmieten bestuurd. Latere pogingen van Antonius van Burgundië (1410) ten einde den vrijdom van 't gasthuis weder om te stooten, gelukten niet[3].

Wij hebben reeds gezien dat te Antwerpen de invloed der burgerlijke gezagvoerders en gilden op de liefdegestichten niet geringer was dan te Brussel. Wij tellen hier in de XIVe eeuw minstens acht gasthuizen[4] welke een wereldlijk bestuur hadden. Zoo, bij voorbeeld, het godshuis van Almaras, het S.-Nicolaas vrouwenhuis, enz. Het Blauwbroeders-gasthuis, voor oudemannen, had eenen geestelijke onder zijne bestuurders[5].

[1] Bets, *Gesch. van Neerlinter*, bl. 102.

[2] In de XIIIe eeuw in België gevestigd. Zij rekenden het opnemen van vreemdelingen, de zorg voor leprozen, zoowel als het begraven der dooden tot hunne verplichtingen.

[3] Tarlier et Wauters, t. a. p., bl. 19, a.

[4] Verg. Miræus, I, 73, aº 1370, en 74.

[5] Mertens en Torffs. *Gesch. v. Antwerpen*, IV, 606, II, 230.

Doch zoowel de Infirmerie der Begijnen, op Klapdorp, het Cellebroêrs-gesticht, het « Lievevrouwen-convent » voor arme meisjes en dat der Grauwe zusters, als de weeskamer [1], stonden onder het beheer der schepenen.

Wij hebben dan ook reeds hierboven gezien welke geest van centralisatie des bestuurs in Antwerpen heerschte, en hoe ook de tafels van den H. Geest van één middenpunt uit werden beheerd.

Het hehoeft dus nauwelijks vermeld te worden dat de lazarij Ter- zieken almede van de schepenen afhing. Hier bepaalde jaarlijks het lot wie der schepenen daarover het oppertoezicht zou houden.

Evenwel bestonden er nog een aantal liefdadigheidsgestichten waarvan de hoofdzakelijke zorg en het opperbestuur bij de geestelijke overheid berustten, namelijk de gestichten van geheel geestelijken aard, waaronder bij voorbeeld de abdij van S. Michiel uitblonk. Ook vergaten de Norbertijnen den ouden geest van gastvrijheid in de provincie Antwerpen nog niet.

Toen de bovengenoemde Pieter Pot in de stad Antwerpen zijn « Aalmoezenhuis » in het leven riep, ontbood hij Cistersiënser kanunniken uit IJsselstein, om hun de zorg daarover op te dragen. De abt der Karthuizers op het Kiel, der beroemde abdij van S. Michiel, wiens invloed met dien van den abt van S.-Bavo te Gent en dien van S.-Laurentius te Luik te vergelijken is, werd met het oppertoezicht belast en ontving het recht den kapelaan van het godshuis aan te stellen [2].

Te Mechelen had de geestelijke overheid in 't algemeen een grooter deel in 't bestuur der godshuizen, dan op andere groote plaatsen der provincie Antwerpen. Zoo in Oliveten, in S.-Barbara, in het Petrus-en-Paulus-gesticht, enz. In 't wat oudere gesticht voor ouden en blinden, van de H. Drievuldigheid, had de magistraat het oppertoezicht.

Zelfs te Gheel bezat de landheer de voogdij over 't gasthuis. Doch de bisschop had hem die opgedragen en de statuten gegeven. De voogd benoemde, in overeenstemming met de broeders en zusters, den bestuurder, welke dan nog twee gasthuismeeters onder zich had [3].

[1] T. z. p., II, 431.
[2] T. z. p., III, 56, IV, 233, 248.
[3] Kuyl, *Gesch. v. Gheel.* Bijlagen, 22-25.

Het behoeft niet herhaald te worden, dat het bestuur der gast-of godshuizen veelal afhing van de keuze of beschikking der stichters. Daar waar van den beginne af de geestelijkheid meer aandeel aan de stichting van een liefdegesticht had genomen, bleef dus hare invloed ook langer voortduren. Menigmaal zien wij evenwel dat door onvoorzichtigheid, of onbekwaamheid van de eene, of wel door aanmatiging en willekeur van de andere zijde een gesticht, hetzij van de wereldlijke in de geestelijke, hetzij van de geestelijke in de wereldlijke hand overgaat; of, zonder bepaalde verwisseling van heer, een meer geestelijk of meer wereldlijk karakter krijgt. Hiervan hebben wij een merkwaardig voorbeeld gevonden in de geschiedenis van het hospitaal Wenemaer of S.-Laurentius te Gent [1].

In den aanvang voerde de magistraat, gelijk wij weten, met eenen der verwanten van de stichters daarover het oppergezag. Toen de voogdes van 't huis, Margaretha Sbrunen, een geestelijk kleed aantrok, kreeg het geheele gesticht een meer geestelijk karakter, en kwam, als van zelf, onder toezicht van 't kapittel, al hadden de broeders en zusters ook nog niet de zoogenaamde « regelen van S. Augustinus » aangenomen. Na Margaretha's dood kwamen de schepenen weder boven, en hielden tot in de XVIIIe eeuw het beheer in handen.

Ook het bestuur van 't kinderen Alijn's huis (S.-Katharina) [2] berustte van de eerste gronding af in handen van den magistraat en de leden der familie.

Hierin lag toch geenszins eene miskenning van de geestelijke macht of eene aanmatiging op hare kosten. Ten eerste had de abt van S.-Bavo de stichting moeten goedkeuren; daarna werd zij door den bisschop van Doornik bevestigd. De voogden van 't gesticht moesten elk jaar rekenschap afleggen van hun bestuur, in tegenwoordigheid van twee leden der familie, eenen vertegenwoordiger van den bisschop en eenen van den graaf. Na het uitsterven der familie van de oppervoogden zou het bestuur overgaan in handen van den bisschop en den graaf of hunne vertegenwoordigers. Dat deze familieleden innig met ambachtsgilden der volders en huidevetters te zamenhingen, hebben wij hierboven gezien.

[1] Zie bl. 190, vlgg.
[2] Zie bl. 195, vlgg.

Machtig was dan ook in 't algemeen de invloed der gildedekens op het beheer der hospitalen, omtrent dit tijdperk. Tusschen de Alijns hadden de deken der wevers, met name Eustachius van den Hole, en die der zoogenaamde kleine ambachten, Gillis van Lathem, de verzoening te wege gebracht. Zij bepaalden met den ontvanger van Vlaanderen de boete hierboven beschreven. Het waren eveneens de volders die in 't proces Wenemaer eenen grooten rol hadden gespeeld. Op andere plaatsen weder, bij voorbeeld te Namen, ziet men de afgevaardigden der ambachten op gelijken voet gesteld met de schepenen en andere voogden der hospitalen, in het toekennen der prebenden als anderszins [1].

In het S.-Eligius-(Elisabeths-) hospitaal te Diest waren vier bestuurderen leden der smedersgilde; daaraan voegde de stedelijke regeering slechts twee mannen toe.

In het S.-Aubertus-gasthuis, te Brussel, vormden de leden der bakkersgilde zelven het bestuur. In S.-Christoffel aldaar bestierden de oudst beëedigden der brouwersgilde; te Leuven, gelijk wij zagen, in de Twaalf Apostelen, de drapeniers.

Evenwel zou het dwaas zijn te meenen dat de deelneming der ambachtsgilden aan het bestuur eens hospitaals den invloed van het geestelijk gezag verminderde. Daarvan kennen wij in Vlaanderen zelfs geen enkel voorbeeld. Maar wel geschiedde soms het omgekeerde; namelijk dat door het verloop van tijd de leden der gilde of andere burgers het bestuur aan de geestelijkheid overlieten. Dit was 't geval in 't gasthuis Schreyboom of Jan Hebbrecht, omtrent 1300 gesticht. Op het einde der XVe eeuw was de abt van S.-Pieter hier volkomen meester en beschikte naar goedvinden over de prebenden [2].

De lazarij te Gent had een half geestelijk, half wereldlijk bestuur, en wij kunnen in 't algemeen zeggen dat het beheer der meeste hospitalen alhier eenigszins (wat wij zouden noemen) « clericaler » was dan dat te Antwerpen. In de hoofdstad van het bisdom Doornik was de toestand voor de geestelijkheid nog gunstiger.

[1] Borgnet et Bormans, *Cart. d. l. v. d. Namur,* III, 73, n 3.
[2] Vander Meersch, t. a. p, bl. 137.



In het leprozenhuis te Gent oefenden de leden van den magistraat de oppermacht en de rechtspraak uit. Zij stelden twee burgers tot voogden aan. Dezen waren meest schepenen van de keure. Zij kozen, op hunne beurt, eenen gezonden broeder of zuster tot meester of meesteresse van het gesticht, die dan (in de XVe eeuw) weder door schepenen werden bevestigd [1].

De meester koos eenen lazarus tot ondermeester, die hem in sommige gevallen verving. Deze lazarus moest de orde en de uitvoering van 't reglement handhaven; lichte overtredingen mocht hij bestraffen. Doch noch hij, noch de meester mocht op eigen gezag personen als proveniers toelaten. Groote misdaden werden door den bisschop bestraft. De meester en de ondermeester moesten alle weken aan drie gezonde personen rekenschap afleggen van hunne uitgaven, en zich verder vóór den magistraat eenmaal 's jaars verantwoorden.

Voor het geestelijk deel des bestuurs — den aalmoezenier, de kapel, enz. — zorgde de bisschop. Doch de schepenen benoemden de broeders en zusters die het huis bedienden. Aan dezen werd, uit gemakzucht, of uit anderen grond, soms door de voogden een deel des bestuurs in handen gelaten. Maar deze broederkens misbruikten hun gezag (1456) ten nadeele van het gesticht. Daarop werd het hun ontnomen, en in hunne plaats werden twee andere opzichters en drie leekenontvangers benoemd.

Wel werd de meester door de schepenen gehandhaafd; doch de broeders zeiden hem de gehoorzaamheid op, zoodat de magistraat verplicht was de meesteresse als 't hoofd van broeders en zusters aan te stellen. Het verzet der broeders duurde evenwel in 1489 nog voort en hield eerst op nadat eenigen hunner streng gestraft waren.

Zij mochten nu weder deelen in het bestuur der geldzaken, doch hielden zich niet rustig, en stonden weder tegen de meesteresse op, tot dat de bisschop zelf er tusschen kwam, om den vrede te herstellen en de schuldigen te straffen.

[1] *Messager des sc. hist.*, 1864, bl. 78, vergeleken bij 1865, bl. 49.

Over het geestelijk karakter van het gasthuis Biloca is hierboven bij verschillige gelegenheid toereikend verhandeld [1]. Wij herinneren hierbij alleen hoe de zieken, ter verbetering van hunnen toestand en ter opheffing van bestaande misbruiken, zich tot den magistraat van Gent wendden, en hoe uit het hierboven medegedeelde blijkt dat de jurisdictie van het huis werkelijk tot de bevoegdheid van den magistraat behoorde [2].

In het O.-L.-Vrouwen-hospitaal van Aalst hadden de schepenen de rechtsmacht in handen, ofschoon het gesticht op geestelijken voet was ingericht en de bisschop de statuten had gegeven. De verhouding van den magistraat tot het gasthuis vertoont zich in de daaraan toegekende vrijheden. Het « lepelrecht [3] » werd door de schepenen tegenover de begeerige graanhandelaars ten allen tijde gehandhaafd, en in 1440 vinden wij nog eene ordonnancie daaromtrent, toen opnieuw twist over dat recht tusschen de kooplieden en de meesteresse van 't gesticht was ontstaan [4].

Evenwel is het niet duidelijk of de twee mannen, die volgens het reglement van 1260 de stoffelijke zaken te bezorgen hadden, en met goedvinden der broeders en zusters (*consilio domus*) waren gekozen, door de schepenen waren aangesteld. Het schijnt van neen.

Wij zien althans het volgende geschieden. Reeds in 1265 was het noodig eene strengere hand aan de uitvoering van de statuten te houden, want, « door eenen overvloed van bedienende zusters en andere gezonde personen, » werd het huis op onnoodige wijze belast.

Het zijn nu niet de schepenen welke de provisoren ter verantwoording roepen, maar wel de provisoren die (onvermogend het kwaad te keer te gaan) zich door de schepenen tot den bisschop wenden, ten einde deze door de meesteres en andere personen rekenschap doe geven van de oorzaken der ingeslopen misbruiken, en het gesticht hervorme. Bisschop Nicolaas, daaraan gehoor gevende, verklaarde, op aanvrage der schepenen en provisoren, het hospitaal opnieuw te zullen regelen.

[1] Zie bl. 78 en 112.
[2] Zie bl. 170.
[3] Zie bl. 211.
[4] Afgedrukt bij De Potter en Broeckaart, *Gesch. v. Aalst*, II, 70.

Hoe hier de geestelijke macht met de wereldlijke gedeeld werd, zien wij nog daaruit dat Lodewijk van Male in 1370, Jan van Burgundië in 1405, Philips de Goede in 1420 het huis in « speciale beschermenesse ende sauvegarde » namen. De « baillu » van Aalst werd daarover tot « gardiaan » of voogd aangesteld.

In 1438 waren het de schepenen die het erfrecht des hospitaals op de nalatenschap aller vreemdelingen, die aldaar kwamen te overlijden, bevestigden; een recht wat in 1266 reeds door het geestelijk gezag aan 't gesticht was geschonken, doch wat later werd bestreden.

Het zal onnoodig zijn erbij te voegen dat de herbouwing van het huis, in 1497, bijzonder het werk was van den magistraat.

De lazarij te Aalst had daarentegen meer een uitsluitelijk burgerlijk karakter. Althans in de XVe eeuw werd zij bestuurd door drie « proviseerders » door den magistraat benoemd, aan wien jaarlijks de rekeningen moesten voorgelegd worden.

Ook de H.-Geest-meesters werden hier door den magistraat aangesteld, zoowel als later de provisoren der Zwarte Zusters.

Het eigenlijke groote *xenodochium* van Aalst had daarentegen meer dan elders een geestelijk karakter. Ten minste werd het niet alleen door broeders van S. Franciscus, of wel door Begarden bediend, maar ging, gelijk een gesticht te Nijffels, aan 't convent der Wilhelmieten over [1].

Dit geschiedde in 't S.-Jans-hospitaal te Rodenburg, waar een aantal vraagstukken van verschilligen aard aanleiding hadden gegeven tot eenen strijd over de rechten en de macht des bisschops van Doornik van de eene, en die der schepenen van de andere zijde [2].

In het jaar 1258 kwamen de beide gezagvoerders overeen : ten eerste, dat de schepenen zeven personen van beider geslacht zullen mogen aanstellen die het voedsel des huizes m a a r n i e t d e k l e e d i n g zullen ontvangen, en daarvoor den voorkomenden arbeid zullen verrichten. Naarmate de inkomsten vermeerderen zal dit getal ook kunnen toenemen.

De bisschop zal twee eerlijke mannen, 't zij geestelijken, 't zij leeken,

[1] De Potter en Broeckaart, *Gesch. van Aalst*, III, 161.
[2] Staatsarchief, *Cartul. en manuscr.*, n° 55, f° 12 A°. — Afschrift hierachter, n° 7.

en eveneens de schepenen, twee personen tot bestierders kunnen aanstellen der wereldlijke belangen van het gesticht. Deze vier personen mogen de zeven of acht door de schepenen aangenomen armen wegens plichtverzuim bestraffen, en tijdelijk of voor immer uit het huis verbannen.

Slechts zes personen, 't zij broeders, 't zij zusters, zullen als bedienend personeel worden toegelaten. Dezen worden door of in naam des bisschops ingekleed.

De broeders en zusters, zoowel als de vier bestuurders, kiezen een' of anderen nieuwen broeder of zuster, bij eenvoudige meerderheid van stemmen. Op de zelfde wijze worden alle vraagstukken waarover oneenigheid bestaat beslist, hetzij door de genoemde bestuurders, hetzij door de tien schepenen van Rodenburg.

Alleen vragen van rein geestelijken aard worden door den bisschop of zijnen vertegenwoordiger opgelost.

Dit zijn de hoofdpunten uit deze merkwaardige overeenkomst.

Weinige jaren van tevoren was een dergelijke twist tusschen het geestelijk en wereldlijk gezag, ten opzichte van het gasthuis te Oudenburg, opgerezen. De schepenen handhaafden zich tegenover den bisschop, onder voorwaarde dat niemand meer met lijfrente in het hospitaal zou opgenomen worden, zonder uitdrukkelijke toestemming der geestelijke overheid (1247-48)[1].

Ook te Damme bleef eene botsing der geestelijke en wereldlijke overheden zonder schadelijk gevolg, door de toestemming des bisschops dat de schepenen en de communauteit van 't gasthuis vier prebenden zouden mogen verleenen en dat het dienstdoend personeel slechts uit vier broeders en vijf zusters zou bestaan, of wel de bisschop moest eene bijzondere vergunning geven tot vergrooting van dit getal (1249)[2].

Minder gemakkelijk werd de oneenigheid over het geestelijk en wereldlijk gezag binnen het hospitaal S.-Nicolaas te Kortrijk gesticht.

Philips, bisschop van Doornik, had ten jare 1362 eene stichtingsacte

[1] Staatsarchief, *Cart. et mss.*, *Jura episcopi Tornacensis*, n. 55, f° 35, v°.

[2] Staatsarchief, *Conseil privé*, cart. 1307. — Verder t. z. p., *Cart et mss.*, f° 54. — Verg. Wauters, *De l'origine... d. comm.*, bl. 267. — Descamps, *Walter de Marvis*, bl. 95. — Verg. het handschrift hierachter, van 1426.



gegeven waarbij de voogden of provisoren van het gesticht, bij wijze van goeden raad, de keuze der *priorissa* of meesteresse mochten ondersteunen. De aldaar dienstdoende vier zusters bezaten overigens het kiesrecht, onder de goedkeuring van den bisschop [1].

De graaf van Vlaanderen schijnt echter met deze schikking geen genoegen te hebben willen nemen. Na verloop van vijf jaren moest er eene overeenkomst gesloten worden waarbij het beheer der wereldlijke aangelegenheden van het hospitaal uitsluitend aan den graaf, en dit der geestelijke zaken alleen aan den bisschop werd overgelaten. Want de *prevos et eschevins* van Kortrijk van de eene en de *prieuse et sereurs* (*sœurs*) van het gasthuis van de andere zijde beweerden, dat de plaatsen als zuster door hun mochten toegewezen en de rekeningen nagezien worden. De graaf nu hakte den knoop door, eene ordonnancie gevende, dat hij zelf gerechtigd is eenen *prud'homme* te stellen over het gasthuis, de bisschop eenen en de stad eenen.

Vóór dit drietal moeten nu de *prieuse* en de ontvanger rekenschap afleggen.

Ook zullen de *prevos* en de *prieuse* elk op hunne beurt eene zustersplaats (*lieu ou pain*) mogen vergeven.

Verder zal voortaan de keuze der meesteresse door de zusters gedaan, door de drie gezagvoerders worden goedgekeurd.

De stad zal zich, behoudens hare overige rechten, hierin niet verder mogen mengen.

In 1450 werd deze schikking door paus Nicolaas V goedgekeurd en bevestigd [2].

Dat ook in andere provinciën dergelijke botsingen voorkwamen, zal ons het vervolg van ons verhaal leeren.

Te Brugge schijnt er, ten minste in de lazarij, goede overeenstemming tusschen de geestelijke en de wereldlijke macht te hebben geheerscht. Zij werd door twee voogden bestuurd, door den magistraat levenslang aangesteld. Een der drie bedienende broeders had den titel van « meester » en moest,

[1] Naar een hs. afgedr. bij De Potter, *Gesch. van Kortrijk*, II, 421, vlgg., n° XXI.

[2] T. z. p., naar een weensch charter, te Brussel.

gelijk ook elders het geval was, aan den magistraat rekening en verantwoording doen. Ook het S.-Juliaans-gasthuis was geheel van den magistraat afhankelijk.

Verreweg de meeste gasthuizen van Artois waren door burgers gesticht en hadden uitsluitelijk den magistraat tot opperhoofd. Soms moesten aan de leden der familie van den stichter de rekeningen worden overgelegd, zooals in S.-Mattheus te Atrecht. In S.-Mona was de pastor van S.-Nicastus bestuurder, maar de schepenen benoemden den gasthuispriester [1]. In de lazarij mocht niemand opgenomen worden zonder toestemming der schepenen. Hun moesten de rekeningen worden voorgelegd, en dit recht is hun nooit bestreden geworden [2].

In het oudste groote gasthuis van Atrecht daarentegen was het kapittel meester; maar in het hospitaal van S.-Jan- *en Lestrée* ontstond een gemengd bestuur. Nadat de broeders en zusters jaren lang plichtvergeten hadden geleefd en het gasthuis geheel anderen dienst deed dan van zijne groote inkomsten de armen te verzorgen, maakte Philips van Burgundië aan dezen toestand een einde en verdeelde het bestuur tusschen den gouverneur van Atrecht en den aalmoezenier van den hertog zelven, welke de rekeningen zouden moeten houden zonder daarvoor eenig salaris te genieten.

Van de zelfde eeuw voegen wij hier nog een voorbeeld van dien aard uit Rijsel aan toe.

Hier was in 1362, door Jehan de Torquoing « et sa chière et amée compagne et espouse, demiselle Marie Dubos, » een toevluchtsoord gesticht voor acht arme gebrekkelijke vrouwen, boven vijftig jaren oud, met eene arme vrouw en een zeker aantal *familiares* ter bediening.

In het daarover door de schepenen opgemaakt actestuk droegen dezen, in naam der stichters, aan zich zelven het geheele beheer van 't godshuis op. Zelfs de geestelijke zou door hun worden aangesteld. Hieruit schijnt moeielijkheid met het episcopaat te zijn ontstaan — een twist die aan de goede inrichting van het huis in den weg stond. Vijf volle jaren verliepen

[1] Proyard, t. a. p., bl. 313.
[2] T. z. p., vlgg.



daarover, toen eindelijk het geestelijk en wereldlijk gezag hierin overeenkwam, dat het opzicht en 't bestuur van 't gesticht door hen zou worden gedeeld.

Vooreerst zou de kapelaan, vóór zijne aanstelling, door den bisschop onderzocht en goedgekeurd worden; ten tweede zouden ook de vrouwen aan de goedkeuring des bisschops onderworpen zijn; ten derde zouden de rekeningen in tegenwoordigheid van den deken des kapittels worden nagezien, doch deze mocht daarvoor geene betaling vorderen.

Onder deze voorwaarden keurde de bisschop de stichting goed en veroorloofde het ophangen eener klok in het torentje en het plaatsen van een kruis op de spits [1].

Eindelijk voegen wij hier nog eenige trekken uit een twistgeding aan toe, waarbij de geestelijke overheid wel niet was betrokken, doch wat niet minder merkwaardig is, om den geest der gasthuisbesturen in Vlaanderen, van omtrent 1300, te leeren kennen.

Het godshuis van S.-Nicolaas of « de Belle » te Yperen was in 1279 door Christina Ghine, weduwe van Salomon Belle, en andere leden dezer familie gesticht. Er zouden ten eerste zieken, 't zij van de stad, 't zij van elders, en daarbij ook gezonde reizigers in opgenomen worden, « gelijk, » zoo zegt de oorspronkelijke acte, « te Yperen algemeen gebruikelijk was (comme lon faict et accoustumé de faire en tous les autres hopitaulx de la diste ville). » Christina stelde daarin vijf *demiselles* ter bediening en twee kapelanen voor het geestelijk bestuur aan. De zusters zouden in het wereldlijk bestuur ondersteund worden door twee notabelen, welke, bij 't afsterven eener zuster, met de overblijvenden eene nieuwe zuster mochten benoemen. De schepenen hadden geenerlei recht van medebestuur.

Doch langzamerhand kregen dezen het beheer van het huis in handen, ondanks dat de opgegeven inrichting door paus Nicolaas II was goedgekeurd.

Verwanten van Salomon Belle wisten zich als advocaten almede in 't bestuur des hospitaals te dringen; en nu geschiedde 't, bij gelegenheid

[1] Afschrift van het oorspronkelijk stuk hierachter, uit Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 54, f° 96.

dat een dezer, Sanderus genaamd, zijne dochter als zuster wilde doen opnemen, dat een algemeen verzet tegen de willekeur der nieuwe administratie losbrak.

Om de beleediging zijne dochter aangedaan te wreken, riep Sanderus de zusters voor de schepenbank. Zij verschenen echter niet dan na herhaalde daging, en werden nu beschuldigd van de belangen des huizes nalatig behandeld en zieken te hebben afgewezen.

Zij stonden de schepenen nauwelijks te woord, en dezen beslisten daarop ten voordeele van Sanderus en diens dochter [1].

Hierover nieuwe klacht en alarm! De zusters sloten het gesticht en weigerden Sanderus' dochter te ontvangen.

Daarop vervoegde zich de baljuw met andere ambtenaren persoonlijk naar 't huis; zij lieten alle deuren, kisten en kasten openbreken, overhandigden de « intrée-broden » aan de nieuwe zuster en namen alle papieren van waarde mede.

De rechten en privilegiën werden nu door de zusters als geschonden verklaard. Werkelijk brachten zij het door hare klachten zoo verre dat de vrienden van Sanderus voor geweldige ruststoring tot eene boete werden veroordeeld; edoch er werd beslist dat de notabelen die voortaan deel zouden uitmaken van het bestuur door de Belles zouden worden benoemd (1443).

Daarmede veranderde het gesticht ook van bestemming en werd een armenhuis voor acht oude vrouwen.

Overigens waren te Yperen in de lazarij de schepenen en de raad met het oppertoezicht belast en gaven daaraan het reglement [2]. In 1353 vond men er eenen meester, belast met de brouwerij, twee personen over gronden en schuren gesteld, eenen ontvanger van de renten binnen, en eenen voor de renten buiten de stad.

Te Duinkerken, en in andere kleine plaatsen, had de magistraat almede het bestuur in handen; doch in Poperinghe, in de lazarij, was dit wat meer

[1] Staatsarchief, *Ch. des comptes*, n° 46624, n° 86.
[2] Staatsarchief, T. z. p.



van geestelijken aard. Ten minste de abt van S.-Bertijn deelde aldaar in het beheer der hospitalen [1].

Wij zijn nu tot Henegouwen genaderd. Er is reeds in 't algemeen opgemerkt dat in de stad Doornik eenige voorbeelden te vinden zijn van grooter gezag der geestelijke overheid in de liefdadigheidsgestichten, dan dit in andere deelen van 't bisdom Doornik bestond.

Te Doornik of liever te Val-d'Orcq, in de lazarij, werden de meesters te zamen door het kapittel en de schepenen gekozen. Dit was reeds vastgesteld toen, in het jaar 1153, door den bisschop de kapel werd gesticht voor de lazarussen, welke buiten de stad, in de voorstad van Rijssel, misschien reeds sedert meer dan eene halve eeuw, in hutten hadden gewoond.

In de acte over deze stichting opgemaakt werd door de geestelijke overheid, de leden van den magistraat en burgers van Doornik, waaronder twee leprozen, die haar onderteekenden, bepaald dat de deken en het kapittel recht hadden den voogd der inrichting aan te stellen, die de « broeders » ten goede leiden zou, volgens de regels die in gestichten dezer soort (*ejusdem ordinis*) werden gevolgd.

Een der meesters moest zelf melaatsch, de andere gezond zijn. De broeders en zusters, zoo zieken als gezonden, zouden deelnemen aan het bestuur.

Minstens eenmaal 's weeks (*une fie au moins en la semaine*) moesten de meesters aan de geheele communauteit rekenschap afleggen van hun beheer, en overigens zoovele malen als *les souverains maistres de la ville* ernaar zouden vragen [2].

Het schijnt evenwel dat ook hier, gelijk elders, de geestelijke met de wereldlijke macht in strijd geraakte. In 1476 werd aan den magistraat het recht van medebestuur betwist, doch hij handhaafde zich door bijzondere beschikking van Lodewijk XI van Frankrijk [3]. Lodewijk drong erop aan, dat alle goederen der armen- en ziekengestichten in den geest der grond-

[1] Gramaye, P. IV, bl. 129.
[2] Descamps, *Walter de Marvis*, bl. 151.
[3] Delannoy, *Hospices de Tournai*, bl. 84.

leggers zouden worden bestuurd, en schonk aan deze inrichtingen verschillige privilegiën.

In hoeverre eene meerdere secularisatie van de Doorniksche lazarij in den geest der grondvesters lag, is zeer moeielijk te zeggen. Niemand toch wordt als de stichter beschouwd dan bisschop Gerard, in 1153, of misschien bisschop Radboud III, in 1068. Geene bijzonderheden bewijzen ons dat de geestelijke overheid hare macht te buiten is gegaan; ondertusschen moet men het uit de ordonnancie van Lodewijk XI afleiden.

Het groote gasthuis, later ziekenhuis van O.-L.-Vrouw, te Doornik, was en bleef van de oprichting af geheel van de geestelijke overheid afhankelijk[1], behalve dat het wereldlijk gezag (bij voorbeeld in 1131 de aartshertog Theodoor) de giften daaraan gedaan moest goedkeuren.

Wij vernemen uit de bul van paus Innocentius II, waarin de overvloedige geschenken, meest van geestelijken afkomstig, worden bevestigd en het huis in bescherming wordt genomen, dat een zekere kanunnik Walter (hierboven genoemd) daarvan eene prebende genoot en een priester Gerardus de bestierder was.

Wij lezen verder dat de paus, nevens den priester die met de zorg van het huis en de kapel belast was, eenen leek van onbesproken gedrag wilde aangesteld zien. Van zulke dubbele benoeming vinden wij evenwel in de geschiedenis van 't hospitaal in de XIIe en XIIIe eeuw geene sporen meer. De bisschop en de kanunniken stelden in 't jaar 1197 eenen priester tot *hospitalarius* aan.

In de XIVe eeuw evenwel, in het jaar 1340, werd door den deken en het kapittel een eerbare, kundige (*idoine*) man van onbesproken gedrag aangesteld, om wekelijks de rekeningen na te zien.

De *hospitalarius*, welke op eenen en denzelfden rang gesteld werd met de kanunniken van het kapittel, bleef ondertusschen de eenige hoofdbestierder van 't gesticht, zonder wiens goedkeuring geene enkele beslissing aangaande 't hospitaal mocht genomen worden. Menigen keer ontstond daaruit oneenigheid, hetzij met het kapittel, hetzij met de zusters; doch zijne oppermacht bleef toch tot in latere eeuwen bestaan[2].

[1] Staatsarchief, *Ch. des comptes; Biens du clergé séc.*, T° 116, n° 46654.
[2] Delannoy, *Les hospices de Tournai*, bl. 11, vlgg., *passim*.

Ook het gasthuis van S. Joannes den Dooper, of De le Planque, had een geestelijk karakter, behalve dat de magistraat van Doornik de stichting had goedgekeurd. Dat geschiedde ten jare 1483 tot 1486. Ondertusschen waren reeds zusters aangesteld, die zich korten tijd later, zoowel voor hare wereldlijke als geestelijke belangen, aan het kapittel van Doornik onderwierpen, ofschoon hare benoeming van den magistraat bleef afhangen [1].

Te Bergen (in Henegouwen) berustten het bestuur en de voogdij van het leprozenhuis almede bij de schepenen. In 1215 kwamen zij in twist met de geestelijkheid, wanneer de kapelaan van S.-Callixtus (op verlangen van gravin Joanna) meende het beheer van het gesticht met den magistraat te kunnen deelen [2].

In 't jaar 1300 was in een groot aantal hospitalen van Frankrijk een geestelijke tot hoofd aangesteld, die de inkomsten daarvan als *beneficium* voor zich zelven misbruikte. Hiertegen kwam de kerkvergadering van Vienne in 1311 op, en gaf het voorschrift dat de rectoren van vreemdelingenhuizen, lazarijen en andere godshuizen beter voor 't bestuur der goederen van die gestichten moesten zorgen, dewijl zij die in handen lieten van onrechtmatige bezitters (*usurpatores*), welke de inkomsten verslingerden.

Voortaan moest het bestuur van genoemde huizen aan « voorzichtige, bekwame en welbefaamde mannen » worden opgedragen. Deze mannen moesten als voogden eenen eed van getrouwheid zweren [3].

De bisschop van Kamerijk schijnt daaruit besloten te hebben dat de lazarij van Bergen voortaan door geestelijken moest worden bestuurd. Hiertegen verzette zich Willem van Henegouwen en handhaafde er het beheer der schepens, die, met den raad, twee verantwoordelijke voogden, telkens voor drie jaren, aanstelden. Deze voogden zijn gedeeltelijk nog bij name bekend [4].

Overigens hadden de voorschriften van Vienne te Bergen geen ander gevolg dan dat een dergelijke toestand geboren werd, als zich te Brussel

[1] T. z. p. bl. 61.
[2] De Reiffenberg, *Monuments pour servir à l'hist. du Hainaut,* I, 339.
[3] Hefele, *Conciliengeschichte* (uitg. Witz), VI, 481.
[4] *Messager,* 1864, bl. 80.

(gelijk wij gezien hebben) in de XVe eeuw ontwikkelde. De hospitalen kwamen langzamerhand onder een samenhangend centraalbestuur.

Dit middenpunt was de armendisch of *amonsne des povres* (*aumône des pauvres, Grande aumône*). De eerste lijsten hiervan klimmen op tot het jaar 1290, de rekeningen tot 1308. Deze loopen, met eenige kleine gapingen, tot aan 't jaar 1793 voort.

Wij zien daaruit dat, in het begin der XIVe eeuw, de voogden of momboren (*manbourch*) van den armendisch ook voogden waren van de hospitalen van S. Nicolaas, de Twaalf apostelen, de lazarij, het hospitaal Housding, dat van De Taye, S. Ysabel, en S. Juliaan. De meesters dezer gestichten moesten boekhouden van de inkomsten en uitgaven en aan de voogden rekenschap geven van hun bestuur. Dezen moesten jaarlijks aan de schepenen de rekeningen overleggen, op hun bevel sommige acten doen hernieuwen, enz., enz. [1].

Te Lessines was het bestuur van 't ziekenhuis oorspronkelijk geheel in geestelijke handen. De wereldlijke overheid begon er haar gezag uit te oefenen, wanneer, nog bij het leven van den zoon des stichters, reeds een proces ontstond over de giften, kort te voren aan 't hospitaal gedaan.

Te Namen in de lazarij moesten, evenals te Doornik, de meesters eenmaal 's weeks aan de *communauteit* rekenschap geven van de inkomsten en uitgaven [2]. Vervolgens had er eene plechtige verantwoording plaats, in tegenwoordigheid van de wethouders, de broeders en de zusters, zooals dit almede te Gent en te Doornik in de lazarij gebruikelijk was. De schepenen moesten, reeds bij hunne aanstelling als stedelijke beambten, zweren de belangen van het huis der hooge zieken (*grands malades*), zoowel als het groote hospitaal, en de tafel der armen te beschutten en in hunne rechten te zullen handhaven [3].

Dit algemeen bestier was hun opgedragen door octrooi van 't jaar 1392, hetwelk in de jaren 1403 en 1419 werd bevestigd.

[1] Devillers, *Descr. anal. de cart... de Mons*, n° VIII, bl. 12, vlgg.

[2] Borgnet, *Les grands malades*, 27.

[3] *Répertoire des causes*, fol. 69, hs van de XVe eeuw, aangeh. door Borgnet, *Les grands malades*, bl. 25.

Zelfs de kapelaan der lazarij werd in de XV[e] eeuw door de schepenen aangesteld. Wij lezen dat zij in 1447 tot aalmoezenier benoemden : Linard de Fleurus, en hem zijn ambt opdroegen, door de overgave van het missaal, den kelk, de altaarversierselen, enz., gelijk de *us et coutumes* het voorschreven [1].

Overigens droegen zij hunne rechten over op eenen vertegenwoordiger, welke « meester of *gouverneur* der hooge zieken » heette. Deze had echter de toestemming der broeders en zusters noodig, alvorens hij iemand in het gesticht mocht opnemen.

Wij zien in de XIV[e] eeuw de broeders en zusters van 't groote gasthuis ook wel onmiddelijk met den graaf over de belangen van 't gesticht onderhandelen, zonder dat daarbij de *gouverneur* of de schepenen worden vermeld [2]; doch van den anderen kant vinden wij dat in 't jaar 1452 de schepenen eigenmachtig over de goederen van 't gasthuis beschikken. In eene acte van dit jaar wordt namelijk *demiselle* Florence le Febvre als *sereur* (zuster) in 't hospitaal opgenomen, en verkrijgt brood, provende, *pitancie* en beddelakens voor haar leven, zonder tot het bedienend personeel te behooren. Toch hadden de zusters steeds het recht met den aalmoezenier een oog te slaan in de rekeningen van het huis.

Al was nu, volgens al wat daarvan bekend is, de invloed des bisschops van Luik op dit gesticht slechts zeer gering, de pauselijke bescherming ontbrak daaraan niet, gelijk wij hierboven bij andere gelegenheid reeds hebben verhaald.

Te Huy behield zich de heer de Beaufort het recht voor in de lazarij de leprozen zijner heerlijkheid te plaatsen. Vreemde melaatschen werden alleen met de goedkeuring der broeders en zusters toegelaten.

De broeders en zusters konden zelven hunnen kapelaan kiezen en alle soort van roerende en onroerende goederen verwerven [3].

Het bestuur der lazarij te Fosses berustte naar menschen-gebeugenis steeds bij den magistraat, als « gouverneurs, surintendants, supérieurs et

[1] Borgnet, bl. 25. — Vergelijk daarbij de bijzonderheden in Borgnet, *Cartulaire d. Bouvignes*, I, 36, vlgg.

[2] Borgnet et Bormans, *Cartulaire d. l. v. d. Namur*, I, 52, vlgg.

[3] De Reiffenberg, *Monuments*, I, 145, vlgg. 161.

administrateurs indépendants » van alle goederen der H. Geest-tafel, zoowel als van de lazarij. Dit recht werd zelfs in de XVIIe eeuw door het kapittel van Fosses in een deftig geschrift bekend gemaakt[1], toen de aartsdiaken van Henegouwen den schepenen dit recht wilde betwisten. Het kapittel zegt dat aan deze twee lichamen (*la justice* et *le conseil de Fosses*) alleen, en aan niemand anders, de momboren en de ontvanger van het gesticht ooit rekenschap verschuldigd zijn geweest.

Wat het eigenlijk doel was dezer verklaring van het kapittel willen wij niet gissen; doch ziehier de oorzaak waaruit de oneenigheid over het recht van den magistraat kan ontstaan zijn.

In de XIIIe eeuw werd de lazarij door schepenen bestuurd; doch de burgerij van Fosses greep eens tegen den bisschop van Luik de wapens op en werd verslagen. Hierop moest in 1302 de magistraat allerlei voorwaarden van verzoening aannemen. Daartoe behoorde ook de afstand van het beheer der lazarij aan den bisschop. « Want », zegt de bisschop, Adolph van Waldeck, « la ville de Fosses est héritage de nostre église »[2]. Zijn opvolger, Adolph van der Marck, had redenen om met de inwoners van Fosses eenen gunstigeren vrede te sluiten, en zag af van 't uitsluitend bestuur der lazarij[3].

In 1434 toen Fosses, ten gevolge der oorlogen, half verwoest lag en in geldnood verkeerde, werd door de gemeente met het kapittel de overeenkomst gesloten, dat de lazarij en de tafel van den H. Geest gezamentlijk door schepenen zouden worden bestuurd, die dan ook de kosten van noodige herstellingen moesten dragen, en dat de aangestelde beambten of momboren jaarlijks rekening moesten geven aan den magistraat.

Hierop nam dan de magistraat, « les maistres, conseillé bourgeois et tot la communaltet », de noodige maatregelen tot het geregeld beheer der goederen van de beide instellingen[4].

Met het hospitaal van S. Nicolaas te Fosses was het anders gesteld. In de oude statuten, welke door Borgnet aan de XIIe eeuw worden toegeschreven, zegt het kapittel (*fossensis ecclesiae fratres*) dat dit huis voor gebrekkelijken

[1] Borgnet, *Cartul. d. Fosses*, bl. 194, vlgg.
[2] T. z. p., bl. 19.
[3] T. z. p., bl. 28.
[4] T. z. p., no 14, bl. 59, 61, 64, enz.

en reizigers eene kerkelijke stichting is (« de communibus ecclesiae nostrae eleemosinis »), aan welker hoofd een voorzichtig man door den bisschop wordt aangesteld. Deze is « aan den deken en aan alle de broeders (kanunniken) rekenschap verschuldigd van alles wat het huis betreft » en tweemaal 's jaars moet hij aan 't bisschoppelijk kapittel verantwoording doen van zijn bestuur. Hiervoor zal hij jaarlijks vijf gouden stuivers ontvangen.

In het hospitaal van Couvin had de stichter, Jean de Dourbes, het bestuur nedergelegd in handen eener geestelijke dochter van S. Franciscus. Dit geschiedde den 3n Mei 1485. In Juni 1491 treedt de magistraat er tusschen beide en draagt, onder zekere voorwaarden, het beheer des gestichts aan Jean Dourbes zelven en aan zijnen zoon op!... [1].

Hiermede kunnen wij van Namen afstappen en zeggen nog een woord van enkele gestichten in Luik en Luxemburg.

Wij hebben hierboven reeds den oorsprong der lazarij van Mont-Cornillon leeren kennen. Door burgers van Luik gesticht, werd zij ook door dezen beheerd [2]. Zij benoemden twee of drie voogden voor het bestuur der goederen; verder hadden de zusters eene meesteresse aan haar hoofd, welke gedeeltelijk van den prior, den geestelijke des huizes, afhing.

Bisschop Hendrik van Luik, welke in 1247 statuten aan het gesticht gaf, bepaalde verder dat de burgers van Luik (*cives Leodienses*) over het opnemen van vreemde lazarussen moesten geraadpleegd worden, en dat zonder hun goedvinden ook niets voor 't gesticht mocht worden gekocht of verkocht. De burgers mogen zich de rekeningen laten voorleggen zoo dikwijls zij het verlangen.

Doen de leeken bestuurders hunnen plicht niet, dan mogen de broeders hen uit het huis verwijderen. Verzuimt de prior zijnen plicht, dan treedt de bisschop zelf op, en doet hem vervangen.

Eigenaardig is het dat in 1289 bisschop Joannes verklaarde dat hij zelfs het recht niet heeft den rector te benoemen. Hij of 't kapittel bevestigen alleen de keuze door den magistraat en de voogden gedaan [3].

[1] Bormans, *Cart. d. l. v. d. Couvin*, bl. 57, n° 15; bl. 61, n° 18.

[2] Henaux, *Hist. du pays de Liège*, 3e uitg., I, bl. 317, vlgg.

[3] Zie de beide actestukken afgedrukt bij Ernst, *Tableau*, enz., *des suffragans*, bl. 502, vlgg., bl. 504.

Wij staan hier dus voor eene door den bisschop zelven wel ingerichte, merkwaardige republiek.

Anders was eenigszins de verhouding der gasthuizen van S. Christoffel, S. Georg en S. Jacobus. Gelijk wij reeds gezien hebben, waren deze hospitalen op gronden der abdij van S. Laurentius gebouwd. Daarom was in de stichtingsbrieven de bepaling opgenomen, dat de geestelijkheid noch de magistraat zich in het bestuur dier huizen mocht mengen. Zij bleven geheel afhankelijk van den abt van S.-Laurentius.

Deze bevestigde in S.-Christoffel de keuze der broeders en zusters en diende zelfs aan de stervenden het H. Oliesel toe[1]. Deze en dergelijke bepalingen werden door pauselijke legaten goedgekeurd, en de statuten der broeders en zusters door den bisschop van Luik bevestigd.

Ook het hospitaal Ter ketene had een niet minder geestelijk karakter. Het was dan ook binnen kloostermuren gebouwd. Het onderscheidde zich eeuwen lang door den zedigen en vromen levenswandel van zijne bewoners, die zich « kanunniken en kanunnikessen van S. Augustinus » noemden[2].

De hospitalen in Luxemburg, Vianden, Houffalize, enz., waren alle van grafelijke, ja zelfs van keizerlijke stichting. De oppermacht der grondvesters zien wij dan ook in de geschiedenis dier liefdadigheidsgestichten doorschemeren[3].

Zoo was het Hendrik van Vienne, bij voorbeeld, die de wet voorschreef aan de Trinitarissen van Vianden, en met zijne vrouw Margaretha de privilegiën en rechten bepaalde.

Van de andere zijde was het evenwel eene eigenaardigheid van Luxemburg, dat aldaar in de XIIIe eeuw kloosters en andere liefdegestichten konden gevestigd worden zonder tusschenkomst of octrooi der regeering. Deze trad alleenlijk op om een' of anderen leenmansband te verbreken, waardoor vele gestichten de onherroepbaarheid der giften die men hun deed, verwierven[4].

[1] Ernst, *Tableau des suffragans,* bl. 216, vlgg.
[2] Ernst, t. a. p., bl. 297, vlgg.
[3] Bertholet, *Hist. du Luxembourg,* IV, 449, vlgg. bl. 180, V, bl. 41 en 361.
[4] T. z. p., bl. 269.

III

De bewoners der gasthuizen. Het leven der broeders en zusters. Hunne verhouding tot de *Familiares*, enz. Hunne geneeskunde, geloften, geweldenarij, naijver. Afscheiding der geslachten. Hervorming.

Nadat wij nu de wijze van beheer der liefdadigheidsgestichten uiteen hebben gezet, gaan wij ertoe over eenen blik te slaan op den toestand, den algemeenen geest, den werkkring der bewoners, hunne rechten en eischen, hunne gebruiken en misbruiken, kortom hunne geschiedenis in de eeuwen die wij hier te behandelen hebben. Duizenderlei bijzonderheden doen zich daarbij op voor ons oog, die ons al te lang zouden bezig houden. Wij moeten ons alweder bij eenige hoofdpunten bepalen.

Bijna zonder uitzondering was in de gasthuizen, in de lazarijen en andere liefdadigheidsgestichten, onder burgerlijk of geestelijk bestuur, de zorg voor de gasten opgedragen aan zoogenaamde « broeders, » « zusters » en dienstboden, onder de leiding van eenen meester of meesteresse [1].

Deze broeders en zusters waren in de oudste hospitalen, oorspronkelijk aan geene geestelijke gelofte gebonden, zoo min als de « zakdragers », de « broeders der penitencie van Jesus Christus », te Brussel, en elders de Begarden of Bogarden, de Alexianen, of Cellebroeders, soms « Lollaards » genoemd, en vele andere half-geestelijke broederschappen of communauteiten over België verspreid.

Het geschiedde evenwel zeer dikwijls dat na, verloop van jaren, soms eene geheele eeuw, deze broeders of zusters, wanneer de eenen of de anderen uit het hospitaal waren verdwenen, den raad ontvingen geestelijke geloften te doen. Meestal namen zij dan de zoogenaamde « regelen

[1] In de eerste christelijke eeuwen had men alleen mannelijke zieken oppassers, ***parabolani***, genaamd; vermoedelijk van παραβάλλειν τήν ζωήν (het leven wegwerpen, offeren).

van H. Augustinus » aan, welke het gemakkelijkst met de plichten van ziekenoppasser konden verbonden worden.

Enkele malen, vooral in de laatste middeleeuwen, geschiedde het wel, wanneer een geestelijke persoon stichter was van een hospitaal, dat van 't begin af zusters van de derde orde van H. Franciscus, die men ook wel « Armenzusters » of « Grijze zusters » noemde, als hospitaalzusters werden aangesteld. Edoch ook die titel drukte geene groote kloostergeloften [1] uit, en deze zusters konden eveneens in de wereld terugkeeren [2], gelijk de Begijnen en vele andere leden van kleinere, geestelijke congregatiën.

Omgekeerd geschiedde 't ook wel dat de gelofte van ongehuwden staat, gehoorzaamheid en armoede, door verslapping der tucht of andere oorzaken, werd opgegeven, en een of ander gasthuis opnieuw een meer wereldlijk karakter aannam.

Bij Luik in de lazarij van den berg Cornillon [3], te Leuven in het groote gasthuis, enz. [4], was gebrek aan tucht de oorzaak van dergelijke omwenteling. De lazarij te Namen, in den beginne bediend door broeders welke eene zekere gelofte hadden gedaan, veranderde in de XV[e] eeuw in zooverre van karakter, dat zij nu gedeeltelijk betrokken werd door gezonde broeders (*frères haitiés*) welke aldaar hunne prebende hadden en deel namen, zoowel aan de bediening van het hospitaal, als aan het bestuur. Zij moesten als elders eenen eed van gehoorzaamheid zweren aan den magistraat en de meesters van 't gesticht [5]. Dezelfde bijzonderheid is ons van Dinant bekend [6].

Dergelijke *haitiés* of gezonde broeders vond men nog in andere lazarijen, doch hun invloed schijnt niet zoo groot geweest te zijn als te Namen. Zij woonden meestal niet in de nabijheid der zieken, maar *dans le pourpris* (de omgeving) *de la maison*. Aldus, bij voorbeeld, was het te Doornik in Le

[1] Men had plechtige en eenvoudige kloostergeloften; geloften voor eenen bepaalden tijd, en degenen voor 't leven, wat hier alles wel moet bedacht worden.

[2] Zie bij voorbeeld Boussu, *Hist. d'Ath*, 232. — Gilliodts-Van Severen in LA FLANDRE, VI, 66, enz.

[3] Ernst, *Tableau des suffragans*, bl. 301.

[4] A. van Lokeren (MESSAGER, 1841), bl. 204, vlg.

[5] Borgnet, *Les grands malades*, bl. 24 en XXXVI.

[6] S. Bormans, *Cartulaire d. l. v. d. Dinant*, bl. 157, n° 44.

Val-d'Orcq gesteld[1], terwijl in vele andere hospitalen en kloosters gasten werden opgenomen, die er levenslang hun onderhoud door eene *prebende* of *provende* vonden, en onder den naam *familiares* herhaaldelijk voorkomen.

Door deze vermeerdering van een half-wetgevend, half-bedienend personeel, hetwelk ter nauwernood tot den dienst van hovenier of portier afdaalde, maar wel geneigd was een gemakkelijk leven te leiden — door deze menigte van bewoners, welke dikwijls zeer willekeurig toenam, was de vermeerdering der eigenlijke dienaren onvermijdelijk, en zien wij, in de soms heerlijk opgebouwde huizen der XIVe en XVe eeuw, velerlei « cnapen » en « joncwiven » ordeloos dooreenloopen, hun getal dat der zieken verre overtreffen, en deze laatsten dikwerf zeer nalatig behandeld.

Zoo kwam men in andere hospitalen, in de XIVe eeuw, op het denkbeeld van den beginne af personen aan te stellen, die door hun karakter of hun verleden, de beproevingen welke zij doorgestaan hadden, enz., meerdere zekerheid gaven voor eene goede behandeling der gasten. Te Atrecht, bij voorbeeld, werden in het hospitaal der familie Chariot, in 1339 gesticht, noch broeders noch ongehuwde zusterkens, maar twaalf weduwen door den magistraat ter verzorging der noodlijdenden aangesteld[2].

Van niet minder bijzonderen aard waren de zusters van 't hospitaal van O.-L.-Vrouw te Doornik, eerst uitsluitend gast- vervolgens ook ziekenhuis. Deze zusters waren zonder broeders en slechts vijf in getal. Het overig personeel van dit beroemde gesticht bestond uit ondergeschikte personen. De goede orde werd hier langer gehandhaafd dan in de meeste andere gasthuizen, hetgeen wellicht van 't gering getal der zusters en hare opvoeding afhing. De plaatsen van zuster in dit gesticht waren wellicht meer nog dan elders zeer gezocht, en de gewoonte wilde dat slechts adelijke jonkvrouwen[3] er werden opgenomen.

In vele opzichten was dit voor de zieken een voordeel. Niet alleen dat daardoor minder vechtpartijen zullen zijn voorgekomen, waarbij de zusters

[1] Descamps, *Walter de Marvis*, bl. 152.
[2] Proyard, t. a. p., bl. 295.
[3] Staatsarchief, *Ch. des comptes. Bien du clergé sécul.*, T° 116, n° 46654. — Delannoy, t. a. p., bl. 29.

(volgens de gewoonte dier eeuw) elkander bij de haren over den grond sleepten; niet alleen dat hunne opvoeding dergelijke grofheden deed vermijden; niet alleen dat zij dikwijls dochters van vermogende ouders waren, en daarom tot haat en nijd minder aanleiding vonden, waardoor vele schandalen vermeden werden die in andere gasthuizen de zieken kwelden en deden verergeren — maar men bedenke, boven en behalve dit alles lag het in den geest van den tijd, dat dochters van adelijken huize, nevens andere bekwaamheden, ook wat geneeskunst verstonden, en dit vooral kwam den armen zieken ten goede[1].

De zusters deden hier bovendien de drie geloften van kuischheid, gehoorzaamheid en armoede, voor het geheele leven, volgens een bijzonder reglement des bisschops van Doornik.

Toch was het in zijn geheele bisdom niet aldus gesteld, want te Brugge, in het gasthuis van S. Juliaan, moesten de zusters alleen beloven, zoolang zij aldaar zouden zijn geene geheime verloving of huwelijk aan te gaan[2].

Geheel anders was het weder gesteld in het gasthuis van S. Mattheus-terketene te Luik. Het werd al spoedig bediend door zusters en broeders, levende naar de zoogenaamde « regelen van S. Augustinus ». Dezen mochten het gasthuis alleen verlaten, om tot eene strengere orde over te gaan. In dit gesticht bevonden zich « volgens oud gebruik », zegt de bisschop in 1340, twaalf mannen boven de dertig, en dertig vrouwen boven de veertig jaren, allen ongehuwd, als *familiares*. Men kan denken wat hier al voor bedenkelijke wanorde insloop. In 1384 werd er daarom op aangedrongen, dat de *familiares* ook geloften zouden doen[3].

Bij de *familiares* van Luik zijn de *convens* en *convenses* van Doornik, wat waarschijnlijk *conversi* en *conversae* moet gelezen worden, te vergelijken. Ook deze personen woonden niet als eenvoudige dienaars en dienaressen in de lazarij van Val-d'Orcq. Zij deden eene gelofte, doch waren voorzeker niet levenslang aan 't huis gebonden.

Zij moesten toch beloven hun goed aan het huis af te staan; *vivre cas-*

[1] Schulze, *Höfisches Leben*, enz., II, bl. 158, vlg.

[2] Gilliodts-Van Severen, *Invent. des arch. de Bruges*, 1e sectie, 1e serie, I, 202, n° 213.

[3] Daris, *Notice sur les églises de Liége*, I, 13. — Zie nog: *Bulletin de l'inst. arch.*, XI, 233.

tement, evenals de zusters en de broeders, en « a le wise des religieus (als of zij geestelijk waren), on leur doit deffubler labit du siècle et affubler labit religieus ». Zij worden dus bij geestelijke zusters vergeleken, doch niet daarmede gelijk gesteld, en behoorden weder tot eene bijzondere categorie of soort [1].

Ook hier werden bovêndien nog personen toegelaten, niet tot het dienstdoend personeel behoorende, die zonder geestelijk kleed te dragen *dans le pourpris* of *pourprissure* (de omgeving) van het huis zouden willen wonen; doch zij moesten voor eigen vuur en licht zorgen.

Men vond in dit huis dus te zamen : zieke broeders en zusters (melaatschen), gezonde broeders en zusters, mannelijke en vrouwelijke « conversen », benevens gezonde proveniers uit vrije keus, of liever, door bijzondere begunstiging van den magistraat, in de nabijheid van, en in aanraking met de lazarussen levende.

Hier werden, evenmin als te Luik in S.-Mattheus-ter-ketene, gehuwde lieden als *fratres*, of *familiares*, of met welken titel ook, toegelaten. Te Namen in de lazarij schijnen echter de *haitiés*, of gezonde broeders, met hunne vrouwen hetzelfde kwartier te hebben mogen bewonen.

In Gent was aan 't toelaten van gehuwde broeders de voorwaarde van onthouding verbonden. Er wordt hier niet van *haitiés* of *familiares* gesproken. Men vindt alleen *fratres* en *sorores*. 't Schijnt dus dat dezen allen hier nog meer dadelijk deelnamen aan de zorg voor 't huis, dan elders de bewoners van den *pourpris de la maison*. Het spreekt daarom van zelf dat men geene onbepaalde vermeerdering van familie kon toelaten, wanneer ouders der gezinnen zelven met een deel der ziekenzorg waren belast. Hielden zij zich niet hieraan, of traden ongehuwden heimelijk met elkaâr in 't huwelijk, dan werden zij uit het huis gestooten.

Trouwens de regel was, dat de broeders in het eene deel van het huis woonden, de zusters in het andere deel. Zoo luidde het voorschrift te Gent, zoo bestond het ook elders; bij voorbeeld te Doornik, alwaar bovendien nog

[1] Descamps, *Walter de Marvis*, bl. 151, vlg. — Delannoy, t a. p., bl. 93, ziet in de *convers* alleen nieuw-aangekomen broeders; hetgeen echter met den oorspronkelijken tekst van 't reglement schijnt te strijden.

uitdrukkelijk was bepaald, dat de broeders en zusters niet te zamen aan eene en dezelfde tafel mochten maaltijd houden, tenzij in den uitersten nood.

Niet minder was het afgescheiden wonen der broeders en zusters verboden in Mont-Cornillon en in S.-Mattheus-ter-ketene te Luik [1], zoowel als in S.-Christoffel aldaar. Hetzelfde was duidelijk uitgesproken in de statuten van Gheel, en overal stonden straffen op het verkeer der broeders met de zusters.

Doch toen al meer en meer geheele gezinnen zich in eenige hospitalen kwamen vestigen, om aan de wereldlijke jurisdictie te ontkomen; somtijds zelfs met gevolg daar binnentrokken [2], het huwelijksverkeer voortzetten [3] en de hospitalen tot grooten overlast werden — kon het niet anders of het dooreen zwieren van zusters en broeders nam zoodanig toe, dat, willens of onwillens, eene der beide partijen werd verdreven. Meestal handhaafden de zusters hare plaatsen, gelijk wij nader zullen zien.

Om in een of ander gasthuis als broeder of zuster te worden opgenomen was in sommige gevallen de toestemming des bisschops, in enkele andere die der aangestelde broeders en zusters zelven, en in de meeste gevallen die der stadsschepenen noodzakelijk. Om te Namen in de lazarij te worden opgenomen moest de goedkeuring der schepenen nog vooraf door het hooger gerechtshof van Namen bekrachtigd zijn. De broeders en zusters werden in de registers van het gerechtshof opgeteekend en zij verkregen elk een bewijs van toelating met het zegel der gemeente.

Hiervoor had de broeder of zuster eene zekere som in de kas der pitancie van het hospitaal te storten, welke naar tijd en omstandigheden verschilde. Wij vinden hiervoor soms twintig en soms tachtig guldens, benevens nog zekere opbrengst van spelt, enz. aangeteekend.

De gezonde broeders of *haitiés* hadden daarbij de kamer die hun werd

[1] Ernst, t. a. p., 298 en 301.

[2] S. Bormans, *Cartul. d. l. v. d. Dinant*, bl. 157, n° 44; bl. 245, n° 63. — Vander Rest, t. a. p., bl. 41, n° 3, over de prebendiers in S.-Pieter te Brussel.

[3] Reeds in 1212 kwam de synode van Parijs daartegen op. Hefele, *Conc. gesch.* (uitg. Witz), V, 2, bl. 968.



aangewezen met meubelen tot eene waarde van tien guldens te voorzien. Waren deze bij den dood des broeders meer waard, dan bleef die som ter beschikking zijner echtgenoot of verwanten.

Evenals te Namen nam het geestelijk karakter der lazarij te Gent, in 't verloop der middeleeuwen, niet toe. In de XVe eeuw zien wij den magistraat zes broeders en tien vrouwspersonen ter bediening van het huis aanstellen, welke zich (gelijk eene menigte broederschappen dier dagen) van de personen uit de wereld door weinig anders onderscheidden, dan door hun wit kleed alleen, en eene zekere regelmatigheid in 't gebed.

Te Maldeghem werd nog in 1467 het gasthuis door gewone burgers bediend [1].

Van de andere zijde hield men zoozeer aan de eenkleurige kleeding dat, bij voorbeeld te Brugge in 't S.-Juliaans-hospitaal, zelfs geene dienstboden werden toegelaten, welke, ofschoon zonder gelofte te hebben gedaan, geene bijzondere gasthuiskleederen droegen [2].

Eindelijk zij hier nog opgemerkt dat de lazarussen zelven, bij voorbeeld in Le Val d'Orcq, bij Doornik, niet alleen in eenkleurige of eenvormige kleeding werden gestoken, doch daarbij den naam van « broeders en zusters » verkregen, evenzoo als elders de prebendiers, welke in geene andere betrekking stonden tot het gasthuis, dan dat zij er gezelliger en vrijer dan in de stad konden leven.

De woorden « broeder » en « zuster » duiden derhalve meestal niets anders aan dan de bewoners van het hospitaal, mogen zij ziek of gezond, geestelijk of leek, ziekenoppasser of eenvoudig prebendier zijn.

Laat ons nu nog een' blik slaan op de verschillige wisselingen van personeel in sommige, ja in de meeste gasthuizen, om den aard der bewoners nog nader te leeren kennen.

Wij nemen het eerste beste gesticht tot voorbeeld.

Te Mechelen had men in de XIIIe eeuw in de lazarij eenen meester, eene meesteresse, broeders en zusters, wat uit verschillige acten kan blijken.

[1] *Mémoire,* enz., *sur l'hospice de M.*, bl. 5.
[2] Gilliodts-V. S., *Inventaire des arch. de Bruges,* III, 439.

Maar reeds in het jaar 1220 moesten de broeders wijken [1]. De zusters werden toen goedgekeurd door bisschop Godfried van Kamerijk, maar hadden slechts voorloopige statuten. Eerst in 1311 kende haar bisschop Peter van Mirapoix den sluier van reguliere kanunnikessen toe, volgens de « regelen van H. Augustinus, » en gaf haar een bepaald reglement.

In Ter zieken te Antwerpen ging (bij uitzondering) een tijdperk van bediening door enkel broeders aan de gemengde bediening vooraf. Doch reeds in 't begin der XIIIe eeuw was het getal der zusters zoo aangegroeid, dat bisschop Godfried hier, evenals te Mechelen, eene hervorming moest maken. Het getal der broeders werd op drie of vier, dat der zusters op zeven bepaald. Maar ook hier moesten de broeders weldra hunne plaats opgeven, en het was, als te Mechelen, onder bisschop Peter, in 1311, dat de zusters de « regelen van S. Augustinus » en eenen zwarten sluier aannamen. Haar getal, wat zich door nieuw misbruik aanmerkelijk had vergroot, bleef nu op negen bepaald. Er werd een noviciaat ingevoerd dat vier maanden, soms een geheel jaar, duurde. De zusters mochten niet jonger zijn dan vijftien jaren en moesten de drie bekende geloften afleggen.

Bijna in alle groote gasthuizen had het personeel de zelfde geschiedenis. Ten minste daar waar broeders en zusters waren aangesteld moesten de broeders in korteren of langeren tijd wijken, hetzij ten gevolge der wanorde of misbruiken, hetzij door de eerzucht en heerschzucht, of wel (het menschelijk hart is moeielijk te peilen) door de vroomheid der zusters, welke gaarne een meer kloosterlijk leven leiden en zich zelven zouden willen bestieren, gelijk dit geschiedde in S.-Jan-ten-dulle, te Gent [2].

De klacht dat het getal zusters, door allerlei weldoeners beschermd, overmatig groot werd, en dat der noodlijdenden afnam, dewijl zij de noodige hulp en ondersteuning niet vonden, is algemeen.

Zoo veranderde het hospitaal van S.-Jan den Dooper (de le Planque) door Doorniksche burgers voor dertien zieke vrouwen gesticht van geest, want de gezonde zusters namen toe; haar getal steeg van vier op zestien,

[1] D'Hanis, *Opkomst en bloei van Mechelen*, bl. 36, vlg.
[2] Staatsarchief, *Cons. privé*, cart. n° 1504.

terwijl dat der lijderessen afnam; ofschoon door het testament der Le Planques voorgeschreven was dat het getal der *femmes langoreuses, chartrières* moest toenemen in dezelfde mate als de inkomsten van 't gesticht vermeerderden, en zoo mogelijk ook oude mannen, boven zestig jaren, daarin moesten opgenomen worden. Maar noch de zusterkens, noch het bestuur hebben zich aan deze beschikkingen gestoord [1].

Niet minder werd de lazarij Ter Banck bij Leuven door het groot getal zusters overladen, zoodat hertog Jan in 1422, een oud voorschrift van paus Honorius, uit de XIIIe eeuw, hernieuwende, beval geene zusters boven de negen toe te laten. De broeders waren (gelijk reeds gezegd is) toen lang verdwenen [2].

Omgekeerd als in Ter zieken te Antwerpen, had de lazarij S.-Pieter-lez-Brussel aanvankelijk alleen zusters tot bedienend personeel. Omtrent 1200 eerst werden er broeders aan toegevoegd, en in 1220 ontving de communauteit hare statuten.

Het duurde al weder niet lang, daar begon het getal dienstbare geesten (ongelukkig school hier altoos wat eigenbaat achter) aan te groeien, schaadde den lazarussen meer dan het hun 't leven verlichtte, en putte de kas van 't hospitaal uit [3]. Eene hervorming werd noodzakelijk. De vicaris-generaal van 't bisdom bepaalde nu het getal broeders op vier, dat der zusters op zeven. De broeders hielden zich hier langer staande dan elders; eerst omtrent 1500 worden zij niet meer genoemd.

Te Huy schijnen (op 't voorbeeld van Namen) alleen broeders de zieken te hebben verzorgd. Zij leefden naar de « regelen van S. Augustinus ». Te Lessinen daarentegen werd de lazarij uitsluitend door zusters bediend, waarover de pastoor te zamen met den magistraat het toezicht had. Eene geestelijke gelofte legden zij echter niet af; alleen een sluier onderscheidde haar als leden eener bijzondere liefdadigheidsinstelling.

[1] Delannoy, t. a. p., bl. 61.

[2] In 1047 vinden wij geene broeders, maar wel in de XIIIe eeuw, terwijl zij in 1311 niet meer voorkomen, in de actestukken uitg. door P. V. Bets (ANNALES POUR SERVIR A L'HIST. ECCL. DE LA BELGIQUE, III), n° XI, XIII en XIV.

[3] Over de algemeenheid van dit kwaad zie men Vander Meersch, *De l'état de la mendicité* (BULL. DE LA COMM. DE STAT., V), bl. 54.

Doch in het gasthuis O.-L.-Vr.-ter-Roze aldaar vond men in 1247 twee geestelijke broeders, vier leeken-broeders, zeven zusters, waarvan eene de overste was, en drie priesters. Zij volgden toen reeds de « regelen van S. Augustinus » en werden door Innocentius IV uitsluitend aan den bisschop onderworpen [1].

Wanneer wij nu uit vele hospitalen de dienstdoende broeders zien vertrekken, zoo ligt daarin reeds het bewijs dat hunne gelofte geenszins voor 't leven, maar alleen voor hun tijdelijk verblijf in het gasthuis was afgelegd.

Een enkel voorbeeld hebben wij slechts ontmoet van dienstdoende broeders welke het gesticht niet mochten verlaten, zonder zich in een huis van strengere tucht te begeven.

Doch de wijze waarop broeders en zusters in een gesticht opgenomen werden was toch verschillig. Gelijk wij zeiden, deden zij soms geenerlei gelofte, maar kleedden zich alleen stil en eenkleurig; in andere huizen legden zij onmiddellijk drieërlei gelofte af vóór den geestelijke des hospitaals. Nu weêr moesten zij uitsluitend den geestelijken overste, dan weder den wereldlijken gezagvoerder gehoorzaamheid toezeggen. Soms werden er plechtige geloften gedaan, die dikwerf door de geestelijke benevens de wereldlijke overheid werden ontvangen; zoo te Yperen, te Bergen [2], enz. Hieronder zullen wij van dergelijke plechtigheid een paar voorbeelden geven.

Wij moeten hierbij, evenals bij de titels van « broeders », « zusters », enz., acht geven op de terminologie; want de uitdrukkingen dier dagen zouden ons allicht aan hedendaagsche kloostergeloften doen denken.

Wanneer de bisschop den nieuweling « religieus » noemt, moeten wij daaruit niet besluiten dat elke broeder of zuster die dezen naam draagt geestelijke geloften hebbe gedaan, gelijk de zusters in 't gasthuis te Bergen.

De zieken, de lazarussen zelven werden in de hospitalen soms « religieuzen » genoemd, of althans werd van hun gezegd dat zij *religieus* leven; dat is, onder zeker geestelijk opzicht staan. Zoo spreekt de reeds genoemde

[1] *Annales du c. arch. de Mons*, X, 1, bl. 82.
[2] Devillers, *Descript. anal.*, bl. 40, vlgg. — Mir., IV, 236.



pauselijke legaat, Guy, bisschop van Palestrina, in eenen brief aan de bewoners van Ter Banck, van *leprosi religiose viventes* [1].

De zelfde uitdrukking ongeveer bezigt Hendrik I, hertog van Brabant, om het leven der broeders en zusters aan te duiden, in het charter waarmede hij den privilegiebrief des legaten bevestigt, in 't jaar 1216. Hij noemt de leprozen « dienaren Gods » (*Deo humiliter famulantes*) [2].

Toch werden er de « regelen van S. Augustinus » eerst later aangenomen; wij vinden daarvan 't eerst melding gemaakt in eenen brief van Innocentius IV, aan 't gesticht het erfrecht enz. schenkende [3].

Doch 't is eigenlijk overbodig dergelijke voorbeelden op te sommen, wanneer wij bedenken dat in de meeste gevallen de hospitaal-zusterkens, wanneer de broeders de plaats hadden geruimd, een strenger en meer kloosterlijk geregeld leven gingen leiden, waardoor vele huizen voor melaatschen of andere zieken zich alleen uiterlijk door eenige bijzonderheden van klooster of abdij onderscheidden.

Herhaaldelijk maakten misbruiken en overtredingen van de eenvoudigste wetten zulke hervorming noodzakelijk; niet zelden evenwel ontsnapt de aanleiding tot de uitvaardiging van strenger geestelijke regelen onze waarneming.

De eerste stap tot zulk een meer kloosterlijk leven was het aannemen der « regelen van S. Augustinus », welke zich (gelijk gezegd is) van alle ordensregelen het gemakkelijkst aan den dienst der zieken lieten verbinden. Want de Augustinus-zusters hadden zelden koorgebed, nachtwaken of andere boetpleging, en hare gelofte was niet voor 't leven.

Dat zulke band sterk genoeg was, om eeuwen lang ordeloosheid en uitspatting van heerschzucht of zinnelijkheid terug te houden, bewijzen ons de gebeurtenissen niet. De H. Augustinus had bij zijn leven reeds zelf ondervonden dat zijne voorschriften daartoe niet bij machte waren [4].

[1] Afgedrukt bij Bets (ANNALES POUR SERVIR A L'HIST. ECCL. DE LA BELGIQUE, VII, 1870), nº VI, bl. 13.

[2] Afgedrukt, t. z. p., nr VIII, bl. 15.

[3] T. t. p. nr XI, bl. 20.

[4] Helyot, *Hist. des ordres religieux*, III, hfstk. VII, bl. 51. — Bovendien weet men niet juist hoe zijne regelen geluid hebben.

Laat ons eenige voorbeelden geven van deze wijziging in den geest en de constitutie der liefdadigheidsgestichten.

Wij vinden er reeds in de XIIIe eeuw, en wel te Brussel, in eene communauteit van mannen. Aldaar was een gasthuis door de wevers gesticht. De Bogarden of Begarden, meest tot de wevers in betrek staande, bezorgden er den dienst. In 1277 gaf bisschop Jan van Kamerijk den broeders statuten, die den kloosterregelen met drie geloften zeer nabij kwamen. Aan zulken maatregel was mogelijk in dit geval te danken, dat de Begarden in België niet in die mate tot de dweperij vervielen, waardoor velen zich hebben bekend gemaakt, en die elders hunne opheffing ten gevolge had.

Het gasthuis van O.-L.-Vrouw en de Twaalf Apostelen (S.-Gertrudis), van 't begin der XIIe eeuw, werd bediend door personen die eerst langzamerhand eene soort van communauteit vormden en eenkleurig gewaad droegen. Dit broederschap, uit mannen en vrouwen bestaande, kreeg eerst in 1255 een geestelijk reglement. Ingeslopen misbruiken veroorzaakten strengere maatregelen. Ook werd het oppertoezicht van leeken-personen daardoor niet uitgesloten. Maar, ofschoon dit met den uitgesproken wensch der stichters streed, werden er in 1489 de « regelen van S. Augustinus » ingevoerd.

Eigenaardig is de overgang tot strenger geestelijke regelen in het groote S.-Pieters-gasthuis te Leuven. Deze geschiedde onder de volgende omstandigheden. Op het einde der XIVe eeuw werd het hospitaal, gelijk gezegd is, niet meer door tweeërlei geslacht van personen, maar uitsluitend door zusters bediend. Dit belette evenwel niet dat zich onder de zusterkens langzamerhand een groote lust tot vermaak ontwikkelde, waartegen de magistraat herhaaldelijk opkwam. Deze verzocht eindelijk, in 't jaar 1475, den prior van 't klooster Bethleëm, met name Willem Storne, op eene of andere wijze den wereldzin der zusters te keer te gaan. Daarop werd de meesteresse verzocht af te treden; doch zij weigerde dit. Mathilde Lobs, zoo heette zij, bood met hare vriendinnen, den bisschop van Luik, zoowel als den magistraat, hardnekkigen tegenstand.

Ondertusschen had men eene nieuwe overste, met name Dymphna Boeckeleers, die te Antwerpen in 't groote hospitaal naar de « regelen van H. Augustinus » leefde, van daar ontboden. In plaats van haar toe te laten

daagde de communauteit haar vóór den raad van Brabant, en vervolgens vóór den grooten raad van Mechelen, met zulk gevolg, dat zuster Dymphna onverrichter zake naar Antwerpen moest terugkeeren.

Inmiddels was ook Mathilde van de kampplaats geweken. De zusters hadden eene andere uit haar midden tot meesteresse verkozen. Doch nauwelijks aangesteld, misviel zij aan de zusters zoodanig, door hare zucht tot hervorming, dat deze meesteresse op hare beurt het hospitaal moest verlaten, en te Vilvoorde carmelitesse werd.

Ten einde raad, riep nu de magistraat de bemiddeling in van Margaretha van York, weduwe van Karel den Stoute, die reeds hier en daar op de kloostertucht gunstig had gewerkt, en van de andere zijde betaalde de magistraat 22 ducaten, of 39 guldens 6 pl. voor een actestuk, uit Rome ontboden, waarin bevolen werd, dat alleen eene jonkvrouw van eerlijk leven tot overste van 't gasthuis mocht worden aangesteld, en dat elke andere gekozene kon worden verwijderd. Margaretha greep van hare zijde de zaak zeer ernstig aan. Op zekeren dag werden alle zusters opgepakt, in eenen wagen gezet, naar Holland gezonden, en aldaar in verschillige kloosters opgesloten, tegen eene vergoeding die Margaretha betaalde. Toen liet de hertogin, in 't jaar 1479, zes kloosterzusters uit Valencijn komen. Een hoogleeraar der universiteit werd met het geestelijk beheer des hospitaals belast. De zusterkens namen de S.-Augustinusregelen aan. Twee momboren of voogden bestuurden in naam van den magistraat de geldelijke belangen van 't gesticht.

Het groote gasthuis te Diest behoort tot die gestichten welke zonder groote beweging al spoedig een kloosterlijk karakter kregen. Evenwel blijkt uit de archieven dat de schepenen het wereldlijk bestuur in handen hadden, terwijl het niet duidelijk is hoe verre de macht des bisschops van Luik zich uitstrekte, maar wel, dat de pauzen het hospitaal met velerlei gunsten bevoordeelden [1]. Wij vinden evenwel geen enkel bewijs dat te Diest in eenig liefdadigheidsgesticht de « regelen van S. Augustinus » ingevoerd zijn, behalve bij de Cellebroeders [2]. De zusters leefden naar een reglement

[1] Raymaekers, *Kerk. en liefd. Diest*, bl. 526, vlgg.
[2] Oorspronkelijk handschrift, hierachter afgedrukt.

der *vita communis*, eene uitdrukking welke aan het broederschap van Geert Groete en zijne geestverwanten (*fratres vitae-communis*) in de XIVe eeuw is ontleend.

Uit de geschiedenis van Antwerpen leeren wij, dat aldaar twee gasthuizen en de lazarij, hunne oorspronkelijke bestemming verzakende, vrouwenkloosters werden [1]. Verder werd het « aalmoezenhuis » van Pieter Pot, gelijk wij weten, door Cistersiënsers bediend.

Toen de leprozen verdwenen, in de XVIIe eeuw, kregen ook de lazarijen te Gent en elders eene andere bestemming en werden kloosters [2].

't Gebeurde nu dat daardoor bij voorkomende gevallen een of ander lazarus in 't geheel geen verblijf meer kon vinden, en men, bij voorbeeld, in Henegouwen, op 't aloude afzonderingsstelsel moest terugkomen.

Wij kennen uit de voorafgaande bladzijden de geschiedenis van het gasthuis Biloke, of *portus Mariae virginis* te Gent. Wij weten dat alhier de verbinding tusschen hospitaal en klooster op den duur niet gunstig werkte. Want in de XIIIe eeuw reeds zochten de S.-Norbertus-zusters de kas van 't hospitaal voor 't klooster aan te wenden, en in 't jaar 1349 vonden wij dat de zusters zich bijna uitsluitelijk met hunne kloostervriendinnen vermaakten, en zich zeer weinig om de zieken bekommerden, zoodat de tucht en gehoorzaamheid zeer slap waren [3].

Het gasthuis te Beveren, waarvan wij spraken, in 1443 gesticht, werd door broeders van de H.-Drievuldigheid (Trinitarissen) bediend. Doch dezen kenden de gestrengheid van hunnen stichter niet meer. De orde van 't huis verliep; het werd eene toevlucht voor « vreemde trawanten en broodtbidders ». Tengevolge daarvan kwam het aan de Wilhelmieten en werd een klooster-hospitaal [4].

Te Aalst had het zelfde plaats, wat in de meeste gasthuizen geschiedde. Eerst besloten de zusters en broeders eene stille, eenkleurige kleeding te

[1] Mertens en Torffs, *Gesch. v. Antw.*, V, 236, III, 36, 60. Verg. IV, 221.

[2] Diericx, t. a. p., I, 573, 392, vlg.

[3] Zie hierboven bl. 113 en 170, Dierickx, t. a. p., II, 225 en 634-38. — Van Lokeren en Vander Meersch, t. a. pp.

[4] De Potter en Broeckaert, *Gesch der gem. v. O.-Vl.*, XXIII, bl. 130, vlgg.



dragen, en bepaalde gebeden te verrichten; een twintigtal jaren later, in 1266, toen de broederkens naar elders hadden moeten verhuizen, ontvingen de «joffrouwen», zooals zij dikwijls worden genoemd, eenen strengeren ordensregel [1]. In Kortrijk daarentegen, in 't leprozenhuis ten minste, vervingen (zooals te Cornillon en elders ook al geschiedde) leeken-personen de geestelijke zusters [2].

Den eenen keer was het door de gemakzucht der zusters, of « overmits quader regimente » van harentwege, dat de geestelijke overheid besloot, gelijk zulks in S.-Jan den Dooper (De le Planque) te Doornik, in S.-Pieter te Leuven en elders het geval was, de geestelijke regelen wat vaster te binden, of zelfs het gasthuis tot een klooster om te scheppen [3]. Men wilde daardoor voorkomen dat een zekere aanleg voor het geestelijk leven geheel en al in de wanorde zou ondergaan.

Eenen anderen keer mogen de zusterkens ook zelven, door oprechte vroomheid gedreven, den bisschop om de « regelen van S. Augustinus » verzocht hebben, gelijk die van de XIVe eeuw af algemeen in gebruik kwamen.

Ja, wij vinden zelfs voorbeelden dat deze stille vroomheid en zin tot afzondering liefdadigheidsgestichten onder de allereenvoudigste omstandigheden in 't leven riepen.

Schilderachtig is, bij voorbeeld, in dit opzicht de stichting eener congregatie te Braine-l'Alleu [4] of Wautier-Braine.

Hier hadden zich, in 1399, twee *povres femelettes* in een huiske (*maisonchele*) van de wereld afgezonderd, en den roep verworven van een heilig leven. Zij hadden gaarne een autaarken in haar huisje, maar geen geld om dit te bouwen. De hertogin Joanna kwam haar te hulp. Zij verkregen een stuk grond (tegen eene zekere vergoeding); de heilige Stoel zelf begunstigde de vrouwkens; zij werden door vele beschermers begiftigd, en eindelijk ontstond uit dit kleine zaad het « begijnhof l'Ermite, » wat in de geschiedenis der liefdadigheid daarom niet ongenoemd mag blijven.

[1] De Potter en Broeckaert. Aalst, III, 45.
[2] De Potter, *Gesch. van Kortrijk*, II, 337.
[3] Verg. R.-C.-H. Römer, *De kloosters en abdijen*, enz., I, 390.
[4] Tarlier et Wauters, *Géographie*, enz., *des comm. belges*, I, bl. 109.

Maar, eilaas, dikwijls werd de omgekeerde weg gevolgd; daarvan moge het groote gasthuis te Atrecht nog tot voorbeeld strekken. Ondanks het geestelijk opzicht gingen de zusters op haar gemak leven, en verlieten daarna het huis, medenemende alles wat zij konden meester worden [1]. Hierop werd eene leeken-bediening met drie meesters, waaronder twee priesters, ingevoerd. Zoo schreef Philips de Goede het voor. Doch ook deze zusters hielden niet stand. Karel V maakte aan die inrichting opnieuw een einde, en herstelde de geestelijke bediening.

De verspilling der goederen nam dus, gelijk wij zien, allerlei vormen aan; den eenen keer waren het de broeders of zusters, den anderen de magistraat welke zijnen plicht verzuimde, zoodat soms een of andere abt eens kloosters belast werd orde op de zaken te komen stellen, gelijk te Leuven (of liever in Ter-Bank) geschiedde, waar de abt van Villers, hoewel ook al niet met den gewenschten uitslag, een tijd lang werkzaam was, om de goederen der lazarij weder in de rechte handen te brengen.

Zoo werd te Geraartsbergen, in 1330, de abt des kloosters van S. Andreas, door paus Joannes XX gelast alle die goederen weder onder de macht en in 't bezit van 't gasthuis te doen komen, welke daaraan door velerlei personen waren ontvreemd [2]. Het is evenwel niet bekend in hoeverre de zusters zelven oorzaak waren van deze ontvreemding. Wij weten alleen dat ook in dit hospitaal haar getal onmatig was gestegen, en door Margaretha van Constantinopel op vijf of zes moest teruggebracht worden. Om dergelijke misbruiken te voorkomen voerde de geestelijke overheid menigmaal ordensregelen in. Wij vinden daarvan voorbeelden in 't bisdom van Doornik, ten tijde van Walter de Marvis, den ijverigen hervormer, onder wiens episcopaat in Margaretha's « opperste gravescap, » in het groote gasthuis te Oudenaarde, slechts weinige jaren na de oprichting, de drieërlei gelofte van kuischheid, gehoorzaamheid en armoede voor broeders en zusters werd ingevoerd. Dezen ontvingen daarbij tevens vrijdom van belasting, zoowel van de levensmiddelen in 't algemeen, als van de boomgaarden, « tam nutrimentorum quam ortorum sive pomoriorum », in 't bijzonder.

[1] Proyard, t. a. p., 262, verg. 254.
[2] De Portemont, *Recherches s. l'hist. de Grammont. Pièces justificat.*, LVII.

Wij behoeven er, geloof ik, ten slotte, niet nogmaals op terug te komen, dat, al was in vele hospitalen geen drieërlei geestelijke gelofte ingevoerd, daarom de invloed der geestelijke overheid niet hardnekkig werd buitengesloten of miskend. Er bestond overal toch eene zekere samenwerking. Ja, in de lazarij van Namen — het sterkste voorbeeld wat wij van dien aard kunnen aanvoeren — legden de bewoners in de XVe eeuw zoo te zeggen het geestelijk karakter geheel af. De broeders die het huis bedienden leefden alleen in eene zekere gemeenschap van goederen en hadden dan ook eene stem in 't bestuur [1], doch de privilegieën welke zij verkregen tegenover de bisschoppelijke macht, ontleenden zij aan eene hoogere geestelijke overheid, namelijk onmiddelijk aan den paus, met wien het gesticht, gelijk wij gezien hebben, van de eerste gronding af in onmiddellijke betrekking stond [2].

[1] Borgnet, *Les gr. malades*, bl. 24.
[2] Verg. t. z. p. *Annexe* IV, bl. 93.

IV

De reglementen. Brussel, Leuven, Brugge, Doornik, Damme, Ysendyke, enz. Scholen. Verbod op 't zingen. Oude-mannen-en-vrouwen-statuten. Wenemaer. Harlebeke. Hervorming.

Nu wij een overzicht hebben gegeven van de personen welke de liefdadigheidsgestichten bewoonden, bedienden en bestierden, willen wij eenen blik slaan op de verplichtingen die zij te vervullen hadden, in zoo verre deze hierboven nog niet besproken zijn.

De lezer zal daaruit zien, dat dezelfde hoofdbeginselen in verschillige hospitalen den grondslag vormden der statuten of reglementen, doch dat wel eenig onderscheid bestond tusschen gasthuizen van verschillige bisdommen of provinciën, en dat, bijzonder in de lazarijen regelen aangenomen werden, welke men in andere liefdadigheidsgestichten niet terugvindt, omdat in de leprozenhuizen de invloed der wereldlijke macht (in 't algemeen) grooter was dan elders.

Het is van belang hieruit den algemeenen geest der liefdadigheidsgestichten en hun bestuur te leeren kennen, met het oog op den algemeenen gang der beschaving van België, van de XIIIe tot de XVIe eeuw, omdat na dien tijd de aard der stichtingen zich wijzigde. De individualiteit der stichters trad toen meer op den achtergrond : de centralisatie in 't staatsleven vertoonde zich ook op het gebied der liefdadigheid.

Eenige voorbeelden zullen toereikend zijn om de inrichting uit vroegere eeuwen te schetsen. Wij beginnen weder met Brabant.

Aan de broeders en zusters van het gasthuis van O.-L.-Vrouw en de Twaalf apostelen, later S.-Gertrudis (*ad gradus*, *ecclesiae collegiatae sanctae Gudulae*), gaf de magistraat, in 1253, een reglement, waarin het volgende werd bepaald. Zij moesten een ingetogen leven leiden; mochten geene eigene bezitting hebben, of kregen geen maand- of weekgeld; zij

moesten een bruin of grijs scapulier dragen, alsof zij geestelijke personen waren (*ut personae religiosae*). Gehuwde broeders of zusters werden niet toegelaten. Wanneer zij verlof hadden om uit te gaan mochten zij geene verdachte huizen bezoeken, en ook geenen handel drijven.

De broeders en zusters leefden in gemeenschap van goederen en mochten wel van gestorven inwoners des hospitaals erven, doch alleen als het huis zonder last zich zelf niet kon onderhouden, de gasten niet behoorlijk kon opnemen en de noodige herstellingen aan 't gesticht niet konden worden gedaan[1].

Of dit reglement eene doode letter bleef, staat nergens geschreven, maar wel dat Nicolaas, bisschop van Kamerijk, het in 1255 hernieuwde en met eenige bepalingen vermeerderde.

De geestelijke overheid vond het noodig het voorschrift der zedige kleeding te herhalen en matigheid in eten en drinken voor te schrijven, op de verkeerdheid van noodelooze gesprekken te wijzen, en eene scheiding tusschen de broeders en de zusters te verordenen. Vooral mochten geene geheime samenkomsten plaats hebben, « opdat de booze geest aan de broeders en zusters geene valstrikken legge ».

Wil iemand als broeder of zuster opgenomen worden, zoo moet hij eerst vier maanden proeftijd doorstaan, om het huiswerk en de levensregelen nader te leeren kennen. Indien dan de procurator van 't gasthuis, met de overige broeders en den biechtvader, benevens twee der zusters, daartoe bijzonder gekozen, eenstemmig tot het opnemen van den bedoelden persoon besluiten, kan deze voor goed toegelaten worden. De nieuwe broeder of zuster legt daarop de drieërlei gelofte af, in handen van den priester.

Verder wordt dan nog bijzonder aanbevolen, dat ook deze nieuweling eene kleeding van geringen prijs, eenvoudige kleur, en zedigen vorm moest dragen. Verder waren snede en kleur niet voorgeschreven.

Men moest den nieuweling de regelen van het huis in zijne moedertaal voorlezen, en hij beloven daaraan getrouw te zijn.

De broeder of zuster welke toegelaten zou zijn, zonder deze voorwaarden

[1] Miræus, III, 115.

te hebben vervuld, kon weder uit het gasthuis verwijderd worden [1]. Ook de twee meesters of voogden, door den bisschop gekozen, konden, wanneer zij hunnen plicht niet vervulden, door de geestelijke overheid afgezet worden.

Niet minder belangrijk, en van nog ouderen datum dan de statuten van O.-L.-Vrouw, zijn die van S.-Jan-op-den-poel, in 1211 door bisschop Jan van Kamerijk gegeven, door zijnen opvolger Nicolaas bevestigd, en ook elders toegepast.

Alle zieken die in 't hospitaal werden opgenomen, moesten, gelijk elders, biechten en hun eigendom aan den meester ter hand stellen. Hiervan werden de kosten der verpleging afgetrokken. Stierf de kranke zonder testament, zoo was het gesticht erfgenaam. Driemaal 's weeks kregen de zieken vleesch, tenzij de geneesheer het anders voorschreef.

De bisschop benoemde het bestuur, bestaande uit vier burgers, eenen meester, drie broeders en tien zusters, welke de drie geloften moesten afleggen [2]. Gelijk elders nam, in den loop der XIII[e] eeuw, de tucht ongemeen af, zoodat een strenger reglement moest worden ingevoerd. Hierdoor werd het bestuur gewijzigd en het sterk aangegroeide getal zusters weder op negen teruggebracht [3].

Het is niet zeker of het S.-Pietershospitaal te Leuven van den aanvang af wel voor zieken bestemd zij geweest. Integendeel is het veel waarschijnlijker dat dit gesticht, reeds van de XI[e] eeuw dagteekenende, in den aanvang een *xenodochium* was. Het heette bij de eerste grondlegging, gelijk andere vreemdelingenhuizen te Leuven (bij voorbeeld S.-Laurentius), *hospitale sanctum,* en wij hebben in de jaarboeken van België vergeefs gezocht naar een tweede ziekenhuis in genoemde eeuw gegrond.

De oorkonden welke de ontwikkeling van het gasthuis aangeven spreken er alleen van dat het *ad usus pauperum* was opgericht [4]. Doch, gelijk in andere hospitalen, zullen daarin langzamerhand (toen het zich, door de verplaatsing omtrent het jaar 1220 begon uit te breiden) zieken opgenomen zijn;

[1] Miræus, III, 610, 650.
[2] Zie verder hierboven, bl. 118.
[3] Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 79, vlgg.
[4] *Septem tribus patriciae Lovanienses,* 2[e] uitgave, 1754, bl. 177-192.

vooral toen door de oprichting der gasthuizen van S. Laurentius (1294), S. Nicolaas en S. Genoveva, op andere wijze voor de arme reizigers werd gezorgd. Van de inrichting van 't S.-Pietershospitaal is overigens weinig bekend. Welk reglement de inwoners volgden staat niet beschreven. De schepenen waren er meester, behalve dat de zusters het recht hadden hare eigene voogden te kiezen. Wij hebben hierboven gezien welk gebruik de zusters van hare vrijheid maakten, en hoe moeielijk het viel haar aan geestelijke statuten te onderwerpen.

Toen het hospitaal geheel ziekenhuis was geworden had het eenen eigenen geneesheer en eenen wondarts, welke door de stad gesalarieerd werden; doch de geneesmiddelen werden in 't huis zelf bereid, en niet, zooals menigmaal geschiedde, door de dokters geleverd [1].

Verder bestond, sedert 1425, nog een wetsartikel, hetwelk wij in andere hospitalen niet uitdrukkelijk terugvinden. De roerende en onroerende goederen van hen die in 't gasthuis kwamen te sterven vervielen wel aan 't gesticht, doch niet in geval de overledene kinderen naliet. Dezen konden de onroerende goederen erven.

Van de overige hierboven genoemde gasthuizen te Leuven wordt nog aangegeven, gelijk het in de meeste andere bepaald was, dat de vreemdelingen er éénen enkelen nacht mochten doorbrengen. De gasten werden onthaald op eenen schotel boonen, eenen haring (eene zeer verbreide spijs) en een' pot bier.

Van alle statuten die wij kennen zijn de oudste die van S.-Jan te Brugge, vroeger reeds door ons vermeld [2]. Behalve de algemeene bepalingen over het opnemen der reizigers, bevat dit reglement in 't bijzonder een aantal voorschriften omtrent het gebruik en de onthouding van spijzen en dranken, en het vasten als straf voor sommige overtredingen. Vervolgens worden nog andere straffen bepaald, als geeseling, verstooting uit het huis, enz., gelijk wij in vele andere reglementen zullen terugvinden. Eindelijk wordt er nog

[1] Voorbeeld eener kleine apotheek uit de XVe eeuw, bij Raymaeckers, *Kerk. en liefd. Diest*, bl. 534. — Verg. de lijst van geneesmiddelen in 1459, bij Daremberg, *Hist. des scienc. médicales*, I, 318, n^{r} 2.

[2] Zie bl. 98, vlg.

met een enkel woord gezegd dat de broeders en zusters op elk canonisch uur, hetzij in de kerk of elders, één « Onze vader » voor de weldoeners van het huis moeten lezen [1].

Ziehier eenige bijzonderheden over het gebruik der spijzen.

Van S.-Maarten (d. 11n November) tot Kerstdag moet er gevast worden. De eerste drie weken van dezen tijd mogen de broeders en zusters nog wit brood eten, verder niet meer. Den tweeden, derden en zesden zondag mogen zij eenmaal vleesch eten, op de andere zondagen alleen wit brood. De veertigdaagsche vasten, de vigiliedagen, enz., moeten streng onderhouden worden, of men beloopt de *major penitentia*. Alleen ouderdom, zware arbeid en ziekte kunnen aan den gasthuispriester als verontschuldiging voor het overtreden dezer bepalingen opgegeven worden. Slechts bij buitengewone gelegenheden mogen er meer dan tweeërlei spijzen als middagmaal genomen worden. Niemand mag wijn gebruiken, zonder dat alle broeders en zusters daarvan nemen. Wanneer iemand buiten 's huis te gaan heeft, en in een christelijk gasthuis wordt opgenomen, mag hij nemen wat men hem voorzet.

In deze statuten wordt wel van eene *major penitentia* gesproken, doch er wordt niet gezegd waarin deze bestond; want daarneven wordt de « verbanning » uit het gasthuis genoemd, welke in andere hospitalen voor de grootste straf gold; bij voorbeeld, in de lazarij van Le Val d'Orcq, alwaar duidelijk drie soorten van straf zijn te onderscheiden.

Uit het S.-Jans-gasthuis te Brugge werd diegene verstooten, welke herhaaldelijk brood (volgens nieuwere lezing ook vleesch en wijn) gestolen had, hetzij om het op te eten, hetzij om het te verkoopen, of weg te schenken. Ook diegene werd niet langer in 't huis geduld, welke, na den proeftijd van een jaar en eenen dag, den meester om eene of andere reden niet beviel; wanneer hij ook nog zoo gaarne wilde blijven.

Met zondaars of zondaressen tegen het zesde gebod werd niet al te streng omgegaan. Zulke overtredingen werden alleen met verbanning uit

[1] Het *Ave Maria* werd eerst eene groote halve eeuw later tot de dagelijksche gebeden gerekend.



het huis bestraft, wanneer zij zich driemaal hadden herhaald, wanneer de betreffende persoon geene boete had willen doen, en niemand zijne voorspraak wilde zijn. De eerste maal werd de broeder die misdaan had op den naakten rug, in 't bijzijn van den meester en de andere broeders, gegeeseld. Eene zuster werd op dezelfde wijze in tegenwoordigheid der zusters op de ontbloote schouders gestraft. Bovendien moest zij zes weken lang elke week drie dagen, en bovendien den tweeden, den vierden en den zesden zondag, midden in de eetplaats, zonder tafel en zonder lepel, zich van brood en water voeden. Op dergelijke wijze werd zij ook in haar ontbijt gestraft. Eene dusdanige boete werd den broeder of zuster ook voor het uiten van schimpwoorden opgelegd.

Degene die welriekende spijzen aan de zieken had moeten voorzetten, en naar aanleiding daarvan grove woorden (bij voorbeeld eene klacht over zijnen eigenen schralen kost) had geuit, werd twee dagen op water en brood gezet. Ook op eenen kleinen diefstal stond deze straf. Op 't breken der verschuldigde stilte aan tafel volgden eenige slagen op de hand, in 't bijzijn van anderen. Dit was voorzeker de geringste straf.

Wie zijnen proeftijd wel had doorgestaan mocht eene gelofte doen, en als broeder of zuster in 't gasthuis blijven wonen, indien de meester zulks goedkeurde. Wilde hij echter niet blijven, dan mocht hij met have en goed vertrekken. Bleef hij voorloopig nog langer dan een jaar, en veranderde hij dan van zin, na 't afleggen zijner professie, dan kreeg hij zijne goederen niet terug.

Gehuwde personen, zonder vermogen, konden ook in 't hospitaal opgenomen worden, wanneer hun dienst konde worden aanveerd, en zij zich van elkander wilden scheiden.

Vermogende mannen en vrouwen, zoowel gehuwden als ongehuwden, konden zich, evenals in de lazarij van Le Val d'Orcq, te Namen en elders, in eene aan het gasthuis belendende en daartoe behoorende woning (*dans le pourpris de l'ospital*) vestigen; zij ontvingen daar hunne *prebende,* indien zij een deel van hun goed aan 't hospitaal afstaan, het gasthuisgewaad dragen, en de belofte wilden doen, indien de man of de vrouw stierf, niet te hertrouwen.

De eenvoudigste wol moest voor de kleederen, leder voor de schoenen gebezigd worden.

In Le Val d'Orcq werden geene gehuwden als broeder en zuster opgenomen. In de lazarij te Gent konden daarentegen (ten minste in 1424) gehuwden onder dezelfde voorwaarde als te Brugge tot de broeders en zusters behooren.

Nog zij ter dezer gelegenheid opgemerkt, dat zekere gasthuizen in den loop der tijden den naam van « Rijcke gasthuis » verkregen. Zoo, bij voorbeeld, de lazarij te Gent en het groote gasthuis te Antwerpen; zoo O.-L.-Vrouw te Doornik, het groote gasthuis te Oudenaarde, S.-Jan te Brugge, enz.

Het was de volksgeest welke zich hierin uitsprak. Doch niet « Rijcke gasthuis » (« rijk gasthuis »), maar « Rijcken-gasthuis » moest men schrijven, dat is « gasthuis der rijken » tegenover dat der armen: *hospitale pauperum*. In alle « Rijcken-gasthuizen »[1] werden namelijk gezonde, vermogende gasten opgenomen, welke aldaar, gelijk gezegd is,[2] onder den naam van *haitiés* of *familiares*, met eene *prebende* hun leven sleten, zonder dat men hun het minste lijden kon aanzien. 't Woord « gasthuis der rijken » was dus eene vrucht van den spottenden vlaamschen geest.

In S.-Juliaan, Brugge's groot *xenodochium*, waar de magistraat het wereldlijk gezag in handen had, bestonden desniettemin eenige regelen van geheel geestelijken aard. Gelijk overal was de kleeding voorgeschreven (wit, met eenen grijzen of zwarten streep); zelfs de dienstboden moesten een geestelijk kleed dragen. De broeders en zusters moesten vijfmaal 's jaars tot de H. Communie gaan. Zij moesten gezond, boven de twintig jaren oud zijn, eenig huisraad, linnen, enz., aan 't gasthuis schenken, een jaar proeftijd doorstaan en vervolgens, als gewoonlijk, eenen eed van getrouwheid afleggen in handen van den magistraat, de gedelegeerde voogden, en den meester van het huis[3].

Zij moesten afstand doen van al hun goed; het gasthuis zorgde dan voor

[1] Verg hierover F. J. Mone, *Zeitschrift für d. Gesch. des Oberrheins*, I, 149. — Remling, *Das Hospital zu Deidesheim*, 1847, *passim*.

[2] Bl. 252, vlgg.

[3] Gilliodts-Van Severen, *Invent. des arch. de Bruges*, III, 439.



hun onderhoud en was algemeene erfgenaam. Elk ander testament was van geener waarde.

Zij mochten, met vergunning des meesters, elders eene enkele nacht onder dak blijven; doch, zondigden zij aldaar tegen de geboden Gods of der H. Kerk, zoo moesten zij onmiddelijk vóór den gasthuispriester verschijnen. Overtredingen van geringen aard werden door den magistraat bestraft.

Alle degenen die gestolen hadden, aan anderen leproosheid hadden medegedeeld (wat zeer zelden voorkwam!), verzuimd hadden eene beloofde bedevaart te doen, zich in 't geheim hadden verloofd of laten trouwen, of schulden hadden gemaakt, dat de inkomsten van 't huis daaronder ernstig konden lijden, zij die ontucht hadden gepleegd, hetzij binnen of buiten het huis, zij allen werden eenvoudig verbannen (« moesten rumen thuus »). De meester of « meestreghe » moest « rumen thuus », wanneer dit laatste meer dan eenmaal bij hen voorgekomen was; anders niet.

Men ziet ondertusschen dat deze regelen, wat jonger dan die van S.-Jan, onvergelijkelijk strenger zijn. Doch, het hing menigmaal van voorspraak en bescherming af, of dergelijke verordeningen onmiddelijk werden toegepast. De volgende bladzijden zullen dit nader in 't licht stellen.

Een reglement uit de XIIIe eeuw, waarin de geheele ontwikkeling van een gasthuis zich vertoont, is dat van Geraartsbergen, gelijk het in de XVIe eeuw werd uitgegeven.

Een diploom van het jaar 1551 verzekert dat dit gasthuis reeds in de XIIe eeuw bestond. 't Mag dan wel een *xenodochium* geweest zijn [1]. 't Breidde zich uit; de zusters namen in grooter getal toe dan 't gesticht verdragen kon; Margaretha van Constantinopel dwong haar te vertrekken en bracht het getal op zes terug, want aldus luidden de voorschriften van het jaar 1255 [2].

Deze waren door eenen dominikaan van Gent, namens den bisschop van Doornik, opgemaakt, en door den bisschop bevestigd. Omtrent dezen tijd werden niet alleen zieken, maar ook kraamvrouwen en vondelingen in het huis opgenomen.

[1] De Portemont, *Rech. hist. s. l. v. d. Grammont*, II, 274, vlg., en *Pièces justificatives*, LVI.
[2] Verg. hierboven de statuten van S.-Jan-o.-d.-poel te Brussel.

De zusters moesten de gewone geloften doen. Voorzeker met het oog op de verscheidenheid van zieken en de verlaten kinderen, werd haar bovendien zachtheid voorgeschreven. Gelijk elders, duurde 't noviciaat een jaar; de meesteresse werd door de zusters uit haar midden gekozen, doch in tegenwoordigheid des biechtvaders. Haar gezag werd echter door de zusters in vele gevallen gedeeld. De gasthuispriester werd door den bisschop gekozen.

De zieken waren verplicht bij hunne intrede te biechten en te communiceeren, « vergiffenis te vragen, en die aan allen welke hen beleedigd hadden te schenken ».

Wat zij bezaten moest aan de overste ter hand gesteld worden, tot zij genezen waren.

Kwam een zieke in 't gesticht te sterven, dan werd zijnen erfgenamen hiervan teruggegeven al wat hem blijkbaar wettig had toebehoord.

Men dischte den zieken driemaal 's weeks vleeschspijzen, alsmede alle ander voedsel op wat hun door den arts was voorgeschreven.

Terwijl in de eigenlijke ziekenhuizen, dat is in de *maladreries* [1], de genezen leprozen menigmaal langeren of korteren tijd mochten blijven wonen, was zulks in dergelijke gestichten als te Geraartsbergen uitdrukkelijk verboden.

Hetzelfde verschijnsel wat wij te Brussel, te Leuven, in Vlaanderen en elders waarnamen — dat vóór het einde der XIIe eeuw geene andere ziekenhuizen bestonden dan de *maladreries,* en dat overigens de huizen alwaar omtrent 1200 zieken opgenomen werden, gestichten waren welke van tevoren uitsluitelijk voor bedevaarders, enz., dienden — ditzelfde verschijnsel vinden wij ook in Henegouwen.

Het oudste en grootste hospitaal dier provincie is dat van O.-L.-Vrouw te Doornik.

In 1238 werd wel is waar daaraan een uitvoerig reglement gegeven, waarin de zusters als eene geestelijke congregatie worden beschouwd ten dienste en oppassing der zieken, doch reeds andere verordeningen waren daaraan bepaald voorafgegaan. Men bedenke dat het gesticht in 1238 reeds

[1] Zie bl. 60 en 134, vlgg.

meer dan 125 jaren bestond. In 1139 [1] had Innocentius II reeds zijne bescherming daaraan geschonken, en, gelijk hierboven verhaald is, voor het bestuur des huizes de medewerking van leeken-burgers aanbevolen. Bisschop Stephanus regelde in 1197 de prebenden der kanunniken, ten opzichte van 't hospitaal, zoowel als ten opzichte der scholen van Doornik. Doch in alle deze brieven is van eigenlijke bedlegerige zieken geene sprake. Bisschop Stephanus noemt wel *infirmi* nevens *pauperes*, doch hierdoor is veeleer gebrekkelijken te verstaan. Hoe dit echter zij : men moet aannemen, dat, zooals in andere gasthuizen, het toelaten van *infirmi* de overgang was van het *xenodochium* op het *nosocomium*. Het reglement van 1238, met groote zorg geschreven en met rijke miniaturen versierd, bevat een aantal artikelen, welke daaraan geheel eigenaardig zijn, en elders niet voorkomen; doch als eerste doel van het gasthuis wordt de herberging van noodlijdenden, als tweede, de verpleging van zieken opgegeven. De plichten tegenover de arme reizigers worden het eerst aan de zusters op het hert gedrukt. Bovendien moeten alle bedevaarders en armen, zonder onderscheid, opgenomen worden, doch zooveel mogelijk, naar hun vermogen en stand, gescheiden bediend worden.

Onmiddelijk na hunne aankomst moet men hun (op voorvaderlijke wijze) de voeten wasschen, en hun de overgebleven soep of het vleesch toedienen. Ook diegenen welke 's avonds aankomen mogen overnacht blijven.

Bij de zieken moet men nauwkeuriger toezien, welke ontvangen kunnen worden, welke niet. Zulke armen, die door werken of bedelen hun brood nog kunnen verdienen, mogen niet wegens onvermogen tot de zieken worden gerekend.

Doch zij die eenmaal vermogend waren, maar in armoede zijn vervallen (en daarom niet kunnen werken en zich schamen te bedelen), mogen, met verlof van den deken des kapittels, ontvangen worden.

Bovendien kunnen ook personen, die hun vermogen niet verloren hebben, maar aan het gasthuis eene zekere som willen offeren, tot het einde huns levens, rustig en zedelijk zich gedragende, onder toelating van den

[1] Delannoy, *Les hospices de Tournay*, bl. 11.

deken, te zamen met hun gezin, als *familiares* in het gesticht worden opgenomen [1].

Andere gasten mogen echter het huis niet levenslang bewonen, zooals, bij voorbeeld, ongeneselijke zieken, blindgeborenen, gebochelden, hinkenden, lammen en valzieken, « anders zou 't gesticht binnen korten tijd geheel vol zijn. Voor hen bestaat de H.-Geest. » Evenwel kunnen hierop in zekere gevallen uitzonderingen worden gemaakt, wanneer de zieke de voorspraak heeft van zijnen pastoor en zijne momboren.

Alle armen welke aan geneselijke ziekten lijden, bij voorbeeld, aan den kanker, moeten opgenomen worden, doch na hunne genezing het gesticht onmiddelijk verlaten.

Zij die aanstekelijke ziekten hebben, zooals de melaatschheid (gelijk het kapittel meende), worden niet toegelaten, maar moeten, buiten de stad (in Le Val d'Orcq) een daartoe eigen ingericht huis bewonen.

Gelijk elders, moet elke zieke hier onmiddellijk zijne biecht afleggen. Allerlei kruiden, balsems, pleisters, alsmede goed vleesch en drank zullen hem naar hertelust worden gegeven.

Herhaaldelijk wordt in deze statuten gezegd dat de zusters de zieken met zachtheid en voorzichtigheid behandelen, hen moeten troosten en vermanen de straffe Gods geduldig te dragen, en voor hunne weldoeners te bidden.

De zusters moeten ook zorgen dat er op de ziekenkamer, zoodra er lijders zijn, geen vuur noch licht ontbreke, en dat er 's nachts gewaakt worde. Vleesch en drank moeten nevens de geneesmiddelen altijd voor de zieken gereed staan.

Diegenen zullen alleen als zusters ontvangen worden welke, gezond van lijf en leden, hun brood niet in ledigheid zoeken te eten, en godvreezend zijn. Zij die ontvangen wil worden moet een levensbericht van zich geven en eenen proeftijd doorstaan, zich biechten, de drie geloften afleggen en zich kleeden in eenen witten rok, blauwen mantel, gevoerd met

[1] Wij hebben hier dus weder geen *hospitale pauperum*, maar een « rijcken-gasthuis », of een « rijck gasthuis », gelijk men in Vlaanderen en elders zou zeggen.



schapenvacht, een scapulier zonder kap, eene witte muts en zwarten sluier. Zij moet beloven, haar leven lang de armen en zieken van het huis te verplegen. Daarop neemt de kanunnik, als zinnebeeld harer geestelijke en wereldlijke betrekking, een gebedenboek (missaal of H. Schrift?) en een brood in de hand, zeggende : « Door dit boek en dit brood ontvang ik u en stel u aan over de geestelijke en wereldlijke belangen van het huis. In den naam des Vaders, » enz.

De novice zal zich dan ter aarde werpen, terwijl de psalm « Ecce quam bonum » gezongen wordt. Men zal haar vervolgens met wijwater besprinkelen en aldus zal zij opgenomen zijn onder de gasthuiszusters, wien zij den vredekus zal geven.

Vervolgens wordt voorgeschreven dat het getal zusters (wat algemeen vergeten werd) naar de inkomsten van het huis moet geregeld worden. Er worden eenige regels voor het gebed, het vasten, enz., gegeven, alsmede de straffen voor verschillige overtredingen bepaald. De voornaamste dezer bepalingen willen wij hier aanhalen.

De zusters moeten elken dag honderd *Pater noster* en *Ave Maria* bidden, de meesten verdeeld over de canonische uren; anderen voor haar zelven en voor de weldoeners van het huis. Bij het sterven van eenen broeder [1] of zuster, wordt dit getal vergroot.

Het vasten was hier nog een weinig strenger dan in S.-Jan te Brugge. Van S.-Maarten tot aan Kerstmis waren alle vleeschspijzen verboden. Het gebruik van wit brood en bij uitzondering melk, was als verzachting toegelaten.

Tot tweemaal toe wordt er gezegd dat de zusters, zonder bepaalde vergunning van den kanunnik-*hospitalarius*, het geheele jaar door, op maandag, woensdag, vrijdag en zaturdag zich van vleeschspijzen moeten onthouden en gedurende de groote vasten, op vigiliën en quatertemper natuurlijk evenmin zulk voedsel mogen genieten.

De wijn was zonder voorwaarde verboden. Doch, evenals in S.-Jan,

[1] Hier wordt waarschijnlijk een knecht bedoeld; van hospitaalbroeders wordt anders niet gesproken.

mochten te Doornik de zusters hier en daar bij vrienden het noenmaal gebruiken.

Er werden wekelijksche zittingen gehouden, om over de belangen van het huis en de voorgekomen overtredingen te verhandelen.

Wegens diefstal werd men uit het huis gebannen en met eene begrafenis in ongewijde aarde bedreigd. Wegens snoeperij en dergelijke zaken werden de zusters tot eigen geeseling veroordeeld, en gedwongen zonder ammelaken, drie dagen lang op den vloer van het *refectorium* zich alleen met water en brood te voeden. Op bloedige slagen, haarplukken, enz., stond dezelfde straf. Wegens onkuischheid moest diezelfde boete veertig dagen lang worden gedaan.

Beging de zuster eenen doodslag, eenen grooten diefstal, of werd zij zwanger bevonden, dan werd zij verbannen, en alleen weder in 't huis opgenomen, nadat zij veertig dagen, aan den ingang, van den afval der tafel zou hebben geleefd. Daarop volgden dan nog veertig dagen water en brood, als boven, en levenslange zelf-geeseling.

Hierin onderscheidden zich de statuten van S.-Jan van de hier besprokene, dat in S.-Jan de geeseling door en derhalve in 't bijzijn van anderen moest geschieden — dus eene grovere, meer beschamende straf, waarin men lichtelijk de hoogere oudheid der Brugsche statuten kan erkennen.

Dat dezelfde groote misdaden, door *familiares* gepleegd, onmiddelijke uitsluiting van het huis ten gevolge hadden, is zeer begrijpelijk [1].

Wat nu het aannemen der zusters betreft en de plechtigheden welke daaraan verbonden waren, zoo hebben wij daarvan nog een enkel uitvoerig voorbeeld wat hier aangehaald moge worden, uit een handschrift, bevattende de statuten van het gasthuis te Damme.

Wel is waar is dit reglement van het jaar 1426, maar daarom is de letterlijke overeenstemming van sommige artikelen met tweehonderd jaar oudere statuten des te merkwaardiger.

Vooreerst, zeggen de statuten, moet er een klein spreekgestoelte worden opgericht, aan de linker zijde des altaars, voor den persoon welke tot zuster of broeder zal worden ingekleed.

[1] Delannoy, *Les hospices de Tournay*, bl. 21, vlgg.



Ten eerste worden vóór het altaar de zeven boetpsalmen, met de daarop volgende gebeden, gelezen, terwijl vóór den betreffenden persoon een of ander reliek (*quoddam sanctum*) in een omhulsel zal worden geplaatst.

Daarna zal de broeder of zuster van de eigene kleederen worden ontdaan, terwijl de priester zeggen zal : « Onze Heer Jezus Christus ontdoe u van den ouden mensch met alle zijne daden, en bekleede u met den nieuwen mensch, » enz. [1].

Hierop doet de priester hem of haar de kloosterkleederen aan, terwijl de omstaande broeders en zusters eenige psalmen lezen [2].

Na nog eenige gebeden gesproken te hebben, nadert de priester tot het Allerheiligste, vermaant den broeder of zuster steeds voor den bisschop van Doornik en alle zijne weldoeners, en de acht volgende dagen, op de kniën, de zeven boetpsalmen te bidden.

Wanneer, na verloop van een jaar proeftijd, de broeder of zuster *professio* doet, treedt de priester die de gelofte moet ontvangen, tot de trappen van 't altaar, en zegt tot de aanwezigen : « Gij hebt het gehoord dat hij (of zij) *professio* wil doen!..... »

Daarop laat hij den betreffenden persoon *Pater noster* en *Ave Maria* bidden. Na nog eenige gebeden zegt deze, met gevouwen handen, waarop de priester zijne *stola* uitbreidt : « In den naam des Vaders, des Zoons en des heiligen Geestes, ter eere van God almachtig, de heilige maagd Maria, en den heiligen Joannes den Dooper leg ik de gelofte (*professio*) af, in 't hospitaal van S. Joannes te Damme levenslang in kuischheid, zonder eigendom, onder de gehoorzaamheid van de meesteres, die den bisschop van Doornik vertegenwoordigt, te verblijven, en naar mijne krachten aldaar de bedlegerige noodlijdenden te dienen ». Na weder eenige gebeden gesproken te hebben, zegent de priester hem of haar met wijwater [3]. Hiermede is de plechtigheid afgeloopen.

[1] Zie het handschrift, hierachter afgedrukt, uit het staatsarchief, *Cartulaires et Mss.*, n° 56, f. 87, vlg.

[2] T. z. p.

[3] Men kan de beschrijving van eene dergelijke plechtigheid, in 't S.-Nicolaas-gasthuis te Bergen, des jaars 1500, vinden in de *Annales du Cercle arch. de Mons,* X, 1, bl. 82.

Laat ons nu weder eenige schreden in den tijd teruggaan en nog een paar voorbeelden van oudere statuten aanhalen, alvorens wij in de XV[e] eeuw vervolgen. Wij kiezen daartoe het reglement van O.-L.-Vrouwen-hospitaal te Yperen, hetwelk in alle hoofdpunten met het reglement van Doornik en dat van S.-Jan te Brugge overeenstemt, ofschoon het niet dadelijk door den bisschop, maar wel door de schepenen der stad aan 't gasthuis was gegeven [1].

Ook dit huis was in de tweede helft der XIII[e] eeuw niet meer uitsluitelijk voor pelgrims (*pelerins ou errans*), maar tevens voor zieken (*pauvres et faibles languissans*) ingericht, en tegelijk toegankelijk voor gezonde, rijke, ongehuwde en gehuwde proveniers, die een deel van hun vermogen aan het gesticht wilden afstaan [2]. Zij mochten echter niet hertrouwen; maar vrienden-maaltjes en partijtjes, die de zieken niet stoorden, waren toegelaten. Hierdoor was er een deftig en groot gezelschap in dit beroemd gesticht bijeen. Twintig broeders en twintig zusters bedienden de gasten. Een grooter getal was door het reglement verboden.

De gebeden en het vasten waren ongeveer op dezelfde wijze voorgeschreven, als in de genoemde reglementen. De psalmen worden in de eerste plaats, en ter vervanging daarvan *Pater noster* en *Ave Maria* genoemd.

Het gebruik van vleeschspijzen, driemaal 's weeks, was alleen van Kerstdag tot aan de groote vasten, en van Paschen tot aan S.-Maarten toegelaten.

Stilzwijgendheid was natuurlijk voorschrift, en het wijn drinken verboden.

Ook vindt men hier zelfs de waarschuwing terug dat de broeders en zusters de armen niet mogen benijden, welke een buitengewoon stuk vleesch te eten of wijn te drinken krijgen. De straf op deze overtreding gesteld was water en brood.

De boeten op andere misslagen worden hier eenigszins uitvoeriger behandeld dan in de andere reglementen.

Voor den diefstal van een' penning of denaar verloor de schuldige eenen

[1] Men weet dat Yperen in het bisdom Teruenne lag.

[2] Naar een hs., in de *Annales de la Soc. d'ém. de Bruges*, gedr. 1849, VII, 2[e] serie, bl. 247, vlgg.



dag zijner prebende. Voor twee penningen werd men een jaar lang uit het huis gezet, voor grootere dieverij geheel gebannen; terwijl, gelijk wij weten, in andere gestichten de terugkomst nog mogelijk was.

De straf voor schimpwoorden bestond in 't bedienen bij tafel, wanneer de communauteit het noenmaal gebruikte, en op bepaalde dagen, zonder amme-laken, tafel noch mes, water en brood gebruiken.

Vleeschelijke lusten werden met een jaar verbanning, zwangerschap met geheele verstooting bestraft. Ook de geeseling vóór omstanders was hier gebruikelijk.

Het gewaad der broeders en zusters was van grijs laken, en een scapulier, gevoerd met schapenwol. De zusters hadden nog eenen witten mantel en roode schoenen; het laken van 3 $^{1}/_{2}$ stuiver de el. Het dragen van lange haren werd niet toegelaten.

Ook het biechten der zieken was voorschrift. Bij hunnen dood verviel hun eigendom aan 't hospitaal.

Te Aalst zag het er in het O.-L.-V.-hospitaal omtrent denzelfden tijd eenigszins anders uit. Nadat het gesticht een jaar of tien had bestaan, in 1246, kregen de broeders en zusters een' bepaalden regel en vaste kleederdracht. Doch weldra drongen weelde en welvaart er binnen. De liefdewerken raakten vergeten, het getal broederkens en zusterkens nam onmatig toe: het huis werd belast door den toevloed van allerlei nuttelooze personen (« sororum et aliarum sanarum et inutilium personarum »).

De schepenen wendden zich toen tot den bisschop, met verzoek hierop orde te stellen. Het getal zusters werd nu op vijf nevens twee broeders teruggebracht, welke de drie gewone geloften moesten doen. Verder verordende bisschop Nicolaas, in het reglement van 1266, dat niemand als zuster of broeder mocht worden toegelaten, alvorens een der zeven gestorven zou zijn. Er werd hun opnieuw gehoorzaamheid aan de meesteres ingescherpt, welke zij zich zelven mochten kiezen. Deze mocht niets gewichtigs ondernemen, koopen of verkoopen, zonder het oordeel der zusters en broeders te hebben vernomen. Deed zij 't toch, dan kon de bisschop haar afzetten.

Alle personen moesten met toestemming van het geheele convent worden ontvangen. Zelfs mochten enkelen als gasten een' tijd lang worden opge-

nomen, doch niet langer dan een jaar. Ook mochten er voortaan (verschillig van bovengenoemde hospitalen) geene gehuwde personen meer als proveniers worden ontvangen. En met groote straf werd diegene bedreigd, welke zich liet verleiden aan iemand belofte te geven hem in 't hospitaal te doen opnemen. Zoo streng was dit reglement tegen de vermeerdering van het personeel gericht.

De meesteresse moest eens of tweemaal in 't jaar rekenschap afleggen van haar bestuur, aan mannen, hiertoe door de zusters gekozen (*consilio domûs*), en zesmaal in 't jaar moest zij aan de broeders en de zusters zelven verantwoording geven. Wij hebben hier dus, gelijk men ziet, met een vrij republikeinsch en slechts weinig geestelijk reglement te doen.

De kleeding was als elders van eenvoudigen vorm en stof, doch geheel wit met eenen zwarten sluier en grijs scapulier. De broeders droegen grijze kleederen.

Alle gebeden, bij sterfgevallen, feesten en andere bijzondere gelegenheden, als ook de dagelijksche *horae* waren, gelijk elders, geregeld; zoo ook het vasten en het aantal communies. Evenzoo was het te zamenkomen van broeders en zusters, als in andere gasthuizen, verboden, en stilzwijgendheid voorgeschreven, die alleen wegens de zieken verbroken mocht worden.

Buiten 's huis mocht men in elk geval melkspijzen gebruiken en spreken, doch alleen in de huizen waar men verplicht was te gaan (bij voorbeeld, ter oppassing van eenen zieke); want men moest den huisgenooten zoo min mogelijk overlast doen.

Er was nog voorgeschreven hoe de broeders en zusters moesten plaats nemen bij de beraadslagingen in het kapittel, en hoe er moest worden verhandeld en geantwoord. Kleine fouten moesten rondweg beleden worden; beschuldigingen moesten zelfs aangehoord worden; achter den rug klappen was ondertusschen verboden. Brandstichters en moordenaars, en zij die eenen grooten diefstal hadden begaan, werden uit het huis gebannen, of wel ondergingen de laatsten, na hunnen dood, eene ezels-begrafenis, in ongewijde aarde, zonder kerkelijke ceremoniën.

Op vleeschelijke zonden (vooral der meesteresse) stond, gelijk in andere

hospitalen, op den vloer maaltijd houden met water en brood, geeseling ondergaan, honderd vijftig maal den psalm *Miserere* bidden, enz.

Om in 't huis ontvangen te worden moest men alle stemmen op zich vereenigen, eenen eed afleggen vóór den vertegenwoordiger des bisschops, of den biechtvader des huizes, vooral gehoorzaamheid aan den bisschop en de oversten belovende. Overigens stemde dit reglement met de voorwaarden en ceremoniën der opneming van zieken en ziekenverplegers van andere hospitalen vrij wel overeen. De zieken moesten allereerst biechten en hun goed testamentair aan 't convent vermaken. Zij kregen driemaal 's weeks vleesch, of andere, lichtere spijzen.

Verder worden nog eenige wenken gegeven omtrent de wijze waarop men de zieken moest behandelen. De zusters moeten eten en drinken laten staan, zoodra de klok het uur klept, waarop de zieken hun voedsel moeten nemen. Elk draagt hun iets aan, nadat de meesteresse de spijs heeft verdeeld. De zusters behoeven nooit schaamtegevoel te hebben bij het verplegen der zieken, bedenkende dat zij geenen mensch maar God zelven bedienen. Alle zorg en ontzag moet den zieken worden getoond.

Het reglement moest zesmaal 's jaars in de nederlandsche of dietsche sprake (in *theutonica*) aan de broeders en zusters voorgedragen worden.

Ondanks deze uitvoerige regeling van zaken, drongen zoovele onberoepenen het huis binnen, dat twee en twintig jaren na de invoering der wet, paus Nicolaas IV over de onrechtvaardige bezitters der goederen van 't hospitaal den vloek uitsprak (1288).

In de XVe eeuw poogde de meesteres de broeders uit het hospitaal te dringen « wegens de zwakheid van het vrouwelijk geslacht » (« gravia propter feminei sexus fragilitatem super castimoniae.... observatione pericula »). De broederkens hielden zich toch nog zes jaar staande; daarna weken zij, en de zusters namen in 1447 den « regel van H. Augustinus » aan.

In 't gasthuis van Oudenaarde was 't weder geheel anders gesteld. Gelijk die der groote gasthuizen van Gent, Doornik, Rijsel, enz., werden de statuten van dit gesticht door Walter de Marvis in 1224 gegeven, en in 1237 door paus Gregorius IX bekrachtigd, voorschrijvende dat het hospitaal slechts vier broeders en vier zusters mocht bevatten, die onmiddelijk de drie

beloften moesten doen. De meester bestrafte de kleine overtredingen, de bisschop zelf de grootere, ofschoon van dit laatste recht in de beschermingsbrief van den Paus niet gesproken wordt [1].

Dat ook hier gezonde, vermogende prebendiers werden opgenomen, blijkt alweder uit den naam « Rijcke gasthuis, » daaraan door den volksmond gegeven [2]. De overvloed dier « rijke lieden » was algemeen. Soms kreeg daardoor het gasthuis geheel het aanzien van een *hôtel garni* onzer dagen; en niet alleen de xenodochiën of vreemdelingenhuizen, maar vooral de lazarijen, waren door tal van kamerhuurders bewoond, die, gelijk wij zullen zien, menigmaal het getal melaatschen overtroffen.

Doch de eigenlijke last voor de gasthuizen ontsprong uit het misbruik van het in alle stilte toenemend, zoogenaamd bedienend personeel : meisjes van allen slag, die zich kwamen nederzetten in de prebenden, welke door de verdrijving der broeders onbezet waren gebleven.

Op andere plaatsen waren het weder de zusters niet die overlast aan 't gesticht deden, maar de jachtstoet van moedwillige gasten, of de paarden en de gezelschappen van reizende kunstenmakers, die de stilte van 't gasthuis stoorden. Alle hospitalen waren niet zoo goed op de ontvangst van een groot aantal viervoetige gasten ingericht, gelijk de abdij van S. Trudo en eenige andere kloosters, waarvan hierboven is gesproken; daarom moest dikwijls tegen het voeden en omloopen van honden, paarden, valken, enz., die menigmaal ook aan broeders of zusters zelven behoorden, een verbod worden gegeven. Herhaaldelijk werd, bij voorbeeld, in de statuten van Fosses verboden allerhande dieren door het gasthuis te doen onderhouden, die niet eens tot het gesticht behoorden [3].

In latere eeuwen vinden wij dergelijk verbod hier niet meer terug, maar wel eene buitengewone gemakkelijkheid, om eene of andere geringe reden in 't gasthuis te worden opgenomen. Vooreerst verkregen de kanunniken van 't kapittel de vergunning altoos eenen of twee gasten naar het hospitaal te zenden, die aldaar liefderijk moesten worden opgenomen. Ten tweede

[1] Miræus, II, 85.
[2] Miræus, I, 202.
[3] Borgnet, *Cart. d. l. c. d. Fosses*, bl. 7.

werd den opzichter, die zelf weder kanunnik was, verlof gegeven de goederen van 't hospitaal tot een vreemd doel aan te wenden.

Zoodra nu een kanunnik zelf, « door het blazen van den wind van tegenspoed, den schipbreuk der armoede kwam te lijden, » dan kon hij, met toestemming van den deken en de overige kanunniken (*fratres*), in 't gasthuis onderstand vinden.

Vreemde personen, die de wereld vaarwel zeggende, in het hospitaal een geestelijk leven wilden gaan leiden, werden met toestemming van het kapittel toegelaten, gelijk dit te S.-Trudo [1], en in de meeste groote kloosters het geval was. De plicht van zulke prebendiers was dan : zekere diensten in het huis te verrichten.

Degene welke de mis driemaal 's weeks las kreeg daarvoor telkens een brood, eenmaal een wit, eene andere maal een zwart. Op den feestdag van kerkwijding en op het patroonfeest kreeg hij de helft der offers van 't altaar.

Er werden in de XVe eeuw ook vrouwen opgenomen, welke in eene acte van 1426 onder den titel van « zusters » voorkomen [2]. Omtrent dezen tijd schijnt een gemakkelijker leven in 't gesticht gebruikelijk te zijn geworden; wij lezen althans dat de gemeente van Fosses in 1434 pogingen deed bij het kapittel tot herstelling van de oude verplichting der broeders : alle weken de zieken of huisarmen te bezoeken en hun eene ondersteuning toe te reiken [3].

Nog een paar voorbeelden van reglementen uit de XIIIe eeuw, welke in eenige punten van de reeds medegedeelde verschillen, mogen toereikend wezen om ons beeld van den toestand der liefdadigheidsgestichten af te schilderen, zoo verre als de uitgebreidheid van dit werk zulks toelaat.

't Is den lezer bekend dat het gasthuis te Gheel, in de tweede helft der XIIIe eeuw gesticht, onder voogdij stond van den landheer, doch dat, gelijk op vele andere plaatsen, de bisschop van Kamerijk daarvan in 1286 het reglement had opgesteld.

[1] Ch. Piot, *Cart. de S.-Trond,* bl. 316.
[2] Borgnet, *Cart. d. l. c. d. Fosses,* bl., 123, n° 2.
[3] T. z. pl., bl. 64, n° 14.

Drie broeders en vijf zusters, onder het bestuur van eenen priester, vormden het bedienend personeel, op eenige ondergeschikte personen na.

Gelijk elders werd er een jaar noviciaat gevorderd. De voorschriften op de geestelijke oefeningen en het vasten waren bijna overeenstemmend met die van andere dergelijke gestichten, behalve dat hier nog een « Sinxenvasten » van veertien dagen (op Hemelvaartsdag na) bestond.

De kleeding was gelijk elders éénkleurig; de zusters droegen buiten het huis eenen grooten sluier. Het dragen van lijnwaad (*exceptis femoralibus*) was verboden.

In de slaapplaats zoowel als in het *refectorium* waren de broeders geheel van de zusters gescheiden. Zij mochten zelfs geen gesprek met elkander aanknoopen. Ook was in de slaapplaatsen en aan tafel stilzwijgendheid voorgeschreven.

Eigenaardig is daarbij de bepaling, die ook elders voorkomt, dat na het noenmaal de broeders en zusters eerst bij 't luiden der klok mogen gaan drinken, als of hun bij 't eten bier noch water werd geschonken.

Het uitgaan was niet streng verboden, doch bedelen mochten de broeders en zusters niet.

Schimpwoorden werden met water en brood, vuistslagen met meerdere dagen vasten bestraft. Manslag had verbanning ten gevolge.

Wie zich aan onkuischheid schuldig maakte werd voor een jaar en zes weken uit het huis verwijderd. Geschiedde dit ten derden male, dan werd de schuldige geheel verstooten.

Dezelfde straf stond diengene te wachten welke herhaaldelijk de spijzen der zieken had opgegeten! Men kon zelfs verbannen worden wegens het verzuim der dagelijksche gebeden. Overigens stemmen de artikelen zeer wel met de hierboven aangehaalde statuten overeen.

Doch al leefden de broeders en zusters onder deze wet (*unitate et observantia regulari*), de drie geloften deden zij niet, en volgden niet de « regelen van S. Augustinus » vóór de helft der XVe eeuw.

Want reeds lang werd toen het gasthuis door bezetenen (*demonibus vexati*) [1] bezocht, die, ten gevolge van de verslapping der tucht, gebrek

[1] Er wordt van geene krankzinnigen gesproken, of wel noemt men hen in 1412 bezeten.



moesten lijden. In een klein ziekenhuis nevens den toren, vonden zij eene woning, maar niet veel meer. Allerlei aflaatsbrieven aan het huis geschonken verhieven het niet weder.

De meesters zochten hun eigen belang vóór dat der noodlijdenden. De broeders en zusters verlieten 't huis; de baatzucht alleen dreef nog sommige personen naar eene plaats van broeder of zuster te vragen [1]. Met vele hospitalen van Brabant, werden toen die van Mechelen, Herenthals en Gheel op beteren voet gebracht.

Nog zij uit de XIIIe eeuw het voorbeeld van 't vreemdelingenhuis van S. Christoffel of der *Coquins* van Luik aangehaald. Het aantal hier bestaande xenodochiën [2] had in 't algemeen een geestelijk karakter.

Een reglement in 't jaar 1201, in naam des Pausen, door de legaten Hugo en Leo aan S.-Christoffel gegeven, bleek niet streng genoeg te zijn; ofschoon de broeders van 't gasthuis naar het schijnt van den beginne af de drie geloften aflegden, de « regels van S. Augustinus » aannamen en afhingen van den abt van S.-Laurentius [3]. De tucht verslapte, zoodat in 1241 een strenger reglement noodzakelijk was. Het werd door den abt van S.-Laurentius gegeven, en door bisschop Robert bevestigd.

Hierin werden, als gewoonlijk, de gebeden voor de verschillige canonische uren bepaald; doch 't *Ave Maria* was vóór de tweede helft der XIIIe eeuw nog niet algemeen gebruikelijk, en zoo ook hier niet voorgeschreven. Wij vinden echter te Doornik, in 't reglement van O.-L.-Vrouwengasthuis, 't *Ave Maria* onder de gebeden opgegeven. Dit reglement is van 1238, doch het handschrift van 't einde der XIIIe eeuw [4]. In de statuten der lazarij van Le Val d'Orcq komt het *Ave Maria* eveneens voor, dat is omtrent 1237. Van de andere zijde, wordt het niet voorgeschreven in de statuten van 't O.-L.-Vrouwen-gasthuis [5] te Kortrijk, van 't jaar 1266 [6].

[1] Kuyl, *Gheel*, bl. 342.
[2] Henaux, *Hist. du pays de Liége*, 3e uitg., I, bl. 317, vlg.
[3] Ernst, *Tableau*, bl. 216.
[4] Delannoy, t. a. p., 21 en 26.
[5] De Potter, t. a. p., 430.
[6] Toen het *Ave Maria* gebruikelijk werd had het, tot in de XVIe eeuw, den vorm van het

Kapittel-verhandelingen en vooral de wederzijdsche en openlijke bekentenis der misslagen en overtredingen waren in S.-Christoffel voorgeschreven. Zelfs moest de eene broeder de verkeerdheden des anderen bekend maken.

Er was verder bepaald dat de afwezigheid van ochtend en noenmaal met het verlies der *pitancie* werd bestraft. De broeders mochten zonder verlof niet elders gaan eten of een ander huis betreden. Binnen 's huis droegen zij geene schoenen. Zonder broek en *tunica* mochten zij niet slapen, en niemand mocht zich buiten het *dormitorium* te slapen leggen. Stilzwijgendheid was natuurlijk geboden. Viermaal 's jaars mochten aderlatingen plaats hebben. Eenmaal 's maands werd er geschoren. De kleederen moesten, als elders, kleurloos zijn. Elk mocht twee tuniken hebben, en een klein scapulier, wat den dienst der zieken niet hinderde. Hooge laarzen, die het been bedekken, waren verboden.

« Indien het noodig mocht zijn zusters in 't huis op te nemen, » zoo moesten deze eveneens « stille kleederen dragen, en van goede zeden en rijpe jaren wezen. » Ook hier was eene volkomene scheiding van broeders en zusters voorgeschreven.

Een voorbeeld van een dergelijk geval als dat te Luik, waar de overtreding der statuten, na verloop van eene kleine halve eeuw strengere maatregelen ten gevolge had, en de « regelen van S. Augustinus », drie geloften, veelvuldiger gebeden, enz., werden ingevoerd, vinden wij in meerdere hospitalen; doch bijzonder eigenaardig zijn in dit opzicht de statuten van 't gasthuis te Ysendijke des jaars 1354, welke even zoozeer dienen moesten om de verslapte tucht weder te herstellen. De gestrengheid daarvan was echter minder groot en er wordt daarin van geene drievuldige gelofte gesproken.

Offertorium, op den laatsten zondag van den advent; dat is, het eindigde met de woorden : « benedictus fructus ventris tui. Amen. » Het laatste gedeelte der groetenis (zooals zij heden gebeden wordt) vinden wij, bij voorbeeld, nog niet daaraan toegevoegd op de synode van Brixen des jaars 1511. Hier luidde het slot : « die Frucht deins Leibs Jesus Christus. Amen. » Zie Ludw. Rapp, *Die Statuten der syn. v. Brixen*, 1878, bl. 9. (*Zeitschrift des Ferdinandeums z. Innsbruck, 3^e Folge, Heft* XXII). Over 't *Ave Maria* in de XIIIe eeuw in Nederld., zie Jonckbloet, *Beatrijs*, eerste uitg., bl. VI : « de vrocht uwes lichamen es gebenedijt. Amen. »



Bisschop Guido was hier de oudste wetgever geweest, en had er vier broeders en vier zusters tot verpleging der gasten goedgekeurd. Sedert dien tijd waren er echter allerlei twist en schandaal (« seminante satore malorum plures discordiae, rixa et nonnulla jurgia.... inconvenientia et scandala [1] ») tusschen broeders en zusters ontstaan. Daarom besloot bisschop Philippus de broederkens aan eenen kant te doen en de bediening alleen aan « vrouwen of zusters van goeden naam » over te laten, waarvan éénе naar de gezamenlijke keus, *prioresse* zou zijn. Zij waren slechts aan weinig strenge regelen (misschien als overgang uit de *rixa* en *scandala* tot een beter leven) gebonden.

Wel is waar, wanneer eene zuster zich aan onzedelijkheid had schuldig gemaakt, werd zij gegeeseld en alle zusters geeselden hier meê. Zij moest, gelijk elders, op den grond, « op den boord van haar kleed » gezeten, water en brood gebruiken; kwam dit geval driemaal voor, zoo werd zij uit het huis verwijderd.... doch niet zonder genade. Verscheen er eene kleine spruit, dan kon zij toch, na ernstig getoond berouw, weer in 't huis opgenomen worden. Ook zelfs wanneer zij later een tweede kind ter wereld bracht, werd zij niet onvoorwaardelijk uit het gasthuis verwezen, maar kon door eene tijdelijke opsluiting en andere boeten zich weder met de meesteresse en de zusters verzoenen. In elk geval mocht geene der andere zusters zulke kinderen ten doop houden, en in 't algemeen geene meter wezen, van welke kinderen 't ook zij.

Haar kleed was wit met zwarten mantel, gelijk veelal in 't bisdom Doornik. Zij droegen eenen gordel, doch moesten zich wel hoeden dezen met zilveren versierselen te bezetten. Ook mochten de zusters niet dan paar aan paar uit wandelen of bij vrienden op 't noenmaal gaan.

Zij waren slechts verplicht viermaal 's jaars te communiceeren. De overige kleine voorschriften waren geëvenredigd aan deze gemakkelijke regelen, voorzeker de vrucht van wijs overleg en mededoogen, wel berekend voor een gesticht wat in diep en ergerlijk verval was geraakt.

Bisschop Joannes van Doornik drukte zich nog toegevender, en, als men

[1] Staatsarchief, *Cart. et Mss.*, n° 54, f° 106 v°. Zie den afdruk hierachter.

wil, bedekter uit, toen hij in 1429 de aloude statuten van 't O.-L.-Vrouwengasthuis te Kortrijk weder in 't leven riep. Deze regelen, van het jaar 1266 en 1358, waren vergeten of verloren. De zusters hadden zich sedert dien tijd van de broeders ontslagen, en de « ordensregelen van S. Augustinus » aangenomen; het kwam den bisschop evenwel niet nutteloos voor aan de hospitaalzusters hare plichten opnieuw in te scherpen. Hij was zoo mededoogend van den ondergang der tucht aan burgeroorlog, brand, enz. (« guerras, incendia et varias patriae mutationes »), toe te schrijven.

Mogen de oude regelen ook in 1426 niet meer te vinden zijn geweest..... het is zeker dat zij heden, in het jaar O.-H. 1883, nog in 't O.-L.-Vrouwenhospitaal te Kortrijk voorhanden zijn; zoowel de uitvoerige statuten [1] voor de inrichting des huizes, als die van 1368, welke meer op 't uiterlijk bestuur betrekking hebben.

Wij willen de hoofdpunten hier laten volgen, om die bij het reglement van 1429 te vergelijken.

Uit den aanvang reeds blijkt dat in die oude dagen een aantal personen als zuster was opgenomen, waaraan het gasthuis geene behoefte had. Voortaan zouden er slechts vijf zusters en twee leeken-broeders den dienst mogen verrichten, en geen enkele persoon meer. Elke zuster boven dit getal aangenomen zal onmiddellijk worden afgezet. Eene der vijf zal, met goedvinden des bisschops, de meesteresse zijn. Deze mag gehoorzaamheid eischen, doch van hare zijde niets gewichtigs ondernemen zonder de andere zusters gehoord te hebben.

Vervolgens worden de kleederen voorgeschreven : in de eerste plaats eene *tunica* van witte, met een even lang scapulier van grijze wol, enz. Nachthemd (want vele burgers sliepen naakt), sterke schoenen, enz., mochten niet ontbreken.

Daarna worden de gebeden voor de canonische uren vastgesteld, waartoe in de eerste plaats het lezen der psalmen behoorde. Zij die daartoe niet bekwaam was (dus geen latijn had geleerd, of geen geheugen genoeg had) kon met een aantal « Vader Ons » voldoen.

[1] Uitgegeven door De Potter, *Gesch. v. Kortrijk,* II, bl. 327 en 428.

Hierop volgen de voorschriften op 't vasten, waaronder de karakteristieke bijzonderheid, die wij ook elders aantroffen, dat niet alleen op goeden vrijdag maar ook op de vigilie van Maria Hemelvaart (15 Aug.) met water en brood moet worden gevast. In andere hospitalen was de Augustus-vasten langer, maar minder streng. De adventsvasten begon met S.-Maartensdag, maar in de weken vóór kersttijd mocht men melkspijzen gebruiken.

Gelijk wij elders vonden, werd het drinken na den maaltijd door klokslag aangegeven, en voorgeschreven dat de kom of beker, of schaal met beide handen moest vastgehouden worden [1].

Het *refectorium* der zusters was, zoowel als de slaapplaats en andere plaatsen, van dat der broeders gescheiden, en het te zamenkomen, zonder uitzondering verboden.

Er werden geregeld gerechtszittingen gehouden, waarbij men elkanders schuld kon voordragen. De bekentenis moest knielend worden afgelegd. Ondertusschen was het verboden bij 't biechten een' misslag, die reeds door boete was gezoend, te verhalen. De zusters communiceerden tienmaal 's jaars, de broeders driemaal. Alle maanden werden de haren tot boven de ooren weggeschoren, en zesmaal 's jaars werd aan zusters en broeders adergelaten. Liegen, slaan, klappen, vleeschelijke zonden werden op de in andere hospitalen gebruikelijke wijze gestraft. Op grootere misdaden stond de verbanning. Wie na zijnen dood bevonden werd iets van zijn goed in stilte terug te hebben gehouden, werd als elders in ongewijde aarde begraven (*sepultura asinina*).

De zusters moesten overigens bij alles bedenken, dat het huis gesticht was om alle armen en gebrekkelijken (*infirmi*), werwaarts zij ook kwamen, te helpen en te bewaken (« levandis, ponendis, portandis, vigilandis »).

Bij uitzondering werden (gelijk in S.-Jan te Brussel) vondelingen in het huis opgenomen; zwangere vrouwen werden niet toegelaten, doch kraamvrouwen, als zij wettig gehuwd waren, vonden er eenen tijd lang gastvrijheid. Alle deze artikelen werden aan de nieuwe zusters voorgelezen. Zij hielden geene verplichting *ad culpam*, maar slechts *ad poenam* in.

[1] Dit voorschrift bestond ook te Parijs in 't groote hospitaal. Eene afbeelding van zulke drinkschaal vindt men bij Viollet-le-Duc, *Mobilier, in v. Hôpital.*



De zusters waren acht in getal. Werd er eene nieuwe zuster aangemeld, zoo moest er een streng onderzoek naar hare familie, haren levenswandel, enz., worden gedaan, en dit zoo mogelijk den bisschop worden medegedeeld. Men moest haar de statuten in de moedertaal voorlezen en haar doen biechten. Gelijk elders moest haar kleed wit met zwarten mantel zijn — « niet te lang en niet te kort [1]. »

Bij de plechtigheid der *professio* werd, zooals hierboven beschreven werd, een brood en een boek als zinnebeeld van 't nieuwe leven vertoond. Na afgelegde gelofte, wierp de nieuwe zuster zich ter aarde, werd met wijwater besprenkeld, en met eene omhelzing onder de zusters opgenomen.

Eene meesteresse en bovendien eene prioresse hadden over de zusters te bevelen. De gebeden waren ongeveer zoo verdeeld als in de overige gasthuizen van Doornik. Wie het *psalterium* niet kon bidden kon met *Pater noster* en *Ave Maria* volstaan. Er moesten dagelijks eene of meerdere missen worden gehoord. Viermaal 's weeks mochten buiten den vastentijd, vigiliën, enz., vleeschspijzen genuttigd worden. De zusters mochten twee aan twee uit eten gaan, en dan alles nuttigen wat haar zou worden voorgezet.

Gelijk elders was ook hier het verkeer van de zusters met mannelijke huisgenooten verboden, want, al was het reglement ook uitsluitelijk « aan zusters » gericht, de meesteresse mocht mannelijke dienstboden toelaten. « Een vader, een broeder, oom, neef of andere eerlijke persoon » (*honorabilis persona*) onder dezen waren van dit verbod uitgesloten; hij kon met zijne dochter, nichtje, enz., een gesprek aanknoopen.

's Nachts moest wacht gehouden worden, 's morgens vóór 't ontbijt moest alles voor de zieken gereed zijn. Overigens was een goed bed benevens ammelakens aan de zusters toegestaan. De zieken hadden bovendien eene eigene kamer met eene bijzondere schouw. Alle twist werd door de meesteres, den biechtvader en zoo noodig nog door een paar wijze mannen, bijgelegd. Schimpscheuten werden, als elders, door ontbering van tafel en eenige spijzen geboet; lasteren en kleine diefstallen vorderden zulk eene straf meerdere dagen lang. Wangedrag tegen 't zesde gebod werd met veertig dagen water en brood, potagie en bier gestraft. De geboorte van

[1] Verg. hierboven, bl. 110, de klacht van Jan v. Ruysbroec.

een kind sleepte de verbanning uit het huis na zich, doch, gelijk elders, niet zonder de mogelijkheid van terugkeer.

Er werden hier ook gezonde vrouwen opgenomen, die geene *pitancie* genoten, dus niet tot het bedienend personeel behoorden. Zij werden toegelaten, onder voorwaarde dat zij zich zedig gedragen, geene ijdele taal spreken, de geheimen van het huis niet verraden, geene wereldsche liederen (*cantilenae laicae*) zingen, vooral niet binnen de omheining van het gesticht [1] *fornicatio* begaan, of eenen aanmerkelijken diefstal zouden plegen. Op deze beide laatste gevallen stond de verbanning uit het huis, tenzij de meesteresse en de prioresse van 't gesticht aan de schuldige genade voor recht lieten wedervaren.

Dit reglement was door Philippus Parentis, zich noemende « episcopali et imperiali auctoritate notarius, » benevens eenige geestelijken en burgers onderteekend. Het was ondertusschen gedeeltelijk eene herhaling van bepalingen welke dezelfde bisschop Joannes, drie jaren tevoren, aan het huis voor reizigers en gebrekkelijken te Damme had gegeven, waaruit hierboven de wijze van ontvangst der zusters is aangehaald.

In het jaar 1426 onderzocht genoemde bisschop de aloude statuten van het huis te Damme, welke misschien reeds in 1249 werden gegeven [2]. Doch, al had ook « oorlog of opstand » hier 't reglement niet verloren doen gaan, het vereischte, naar de meening des bisschops, eene verbetering [3]. De oude strafbepalingen werden door de geestelijke overheid gehandhaafd en gedeeltelijk nog verscherpt. Daaronder komt de verbanning wegens *fornicatio infra domum* voor, door de « dienaars » of « dienaressen » (*servitores et servitrices*) gepleegd; het eenige voorbeeld van dien aard door ons in hospitaalwetten gevonden. Hier in 't hospitaal van Damme werd niet eens uitzicht op terugkeer aan dergelijke personen gegeven. Maakte zich eene zuster zelve aan deze handeling schuldig, dan onderging zij eene geeseling en moest zeven weken lang, driemaal 's weeks, van water en brood leven. Had zich de broeder (in 't oude reglement wordt slechts van eenen enkele

[1] « Infra cepta hospitalis »; ik lees : « intra septa hospitalis. »

[2] Wauters, *Libertés communales*, *Preuves*, bl. 267.

[3] Staatsarchief, *Cart. et Mss.*, n° 56, f° 87.

gesproken) op genoemde wijze bezondigd, dan ontving hij de geeseling in tegenwoordigheid van 't geheele convent (« exuetur vestimentis suis coram curatis, coram magistra et coram sororibus..... et recipiet unam disciplinam »).

Onder andere bepalingen werden ook nog de volgende in 1426 goedgekeurd. De meesteres werd door het convent gekozen (« per legem et curatos... per sorores et fratres »). De meesteres mocht zoovele dienaren en dienaressen aannemen als zij voor het huis noodig achtte.

Gelijk in enkele andere huizen bestond hier van ouds een veertiendaagsche vasten voor Sinxen, en een *adventus*-vasten voor O.-L.-V. Hemelvaart, midden Augusti. Gelijk elders mocht het lezen der psalmen door « Onze Vader » en « Wees gegroet [1] » vervangen worden.

De zieken moesten minstens zoo goeden kost als de zusters genieten, en naar omstandigheden nog betere spijzen.

Het bijzonderste wat hieraan in 1426 toegevoegd werd, is het voorschrift van voortdurende *castitas*, zonder eenig uitzicht in de wereld terug te keeren. Zij welke eene poging deed het hospitaal te ontvluchten, zou door alle middelen teruggehouden, en zelfs door den wereldlijken arm (*brachio seculari*) weder binnengevoerd worden. Als zulke poging met *fornicatio* gepaard ging, moest de zuster of de broeder een tijd lang eenzaam opgesloten worden. Wegens grovere misdaden zou de bisschop zelf als rechter optreden.

Over de « regelen van S. Augustinus » wordt in deze statuten niet gesproken [2].

Ofschoon de gestichten voor arme oude-mannen of vrouwen in den regel van latere dagteekening zijn, ontmoetten wij hierboven in ons overzicht reeds enkele inrichtingen van dien aard, uit de XIIIe eeuw. Wij vonden er te Brussel, te Yperen, te Doornik, enz., en in laatstgenoemde stad bovendien nog de zeldzame schepping van Walter de Marvis voor hoogbejaarde priesters.

[1] Deze bijzonderheid doet betwijfelen of het reglement wel van 1249 is. Zie hierboven, bl. 288, vlg.

[2] Staatsarchief, *Cart. et Mss.*, n° 57, f° 87.



Wij hebben verhaald hoe het gasthuis, of godshuis Terarque tot stand kwam, en door de adelijke verwanten der grondleggers werd bestuurd. Dit belette echter niet dat reeds in 1211 bisschop Jan van Béthune daaraan het reglement gaf. Het was echter niet zoo streng als dat van O.-L.-Vrouw, want de adelijke jonkvrouwen die erin opgenomen waren, al mochten zij ook geen handwerk verrichten (!), genoten, behalven den kost, het licht en het vuur, drie gulden per week, welke zij zelfstandig, buiten 's huis mochten verteeren[1].

Doch dit gold niet het bedienend personeel, hetwelk in dergelijke huizen geheel ondergeschikt was en geen ander reglement had dan de gewone huisregelen. Meestal werden de dienstboden in zulke gestichten door eenige gasten in de zorg voor het huis ondersteund. Dezen moesten al hun goed aan het gesticht afstaan.

Omtrent dezelfde bepalingen vinden wij in het gesticht der H. Drievuldigheid voor twaalf arme vrouwen in 1360 gegrond. Doch aan dezen (van burgelijke geboorte) was het niet verboden door eigen handwerk haar dagelijksch inkomen iets te vergrooten[2].

In de meeste oude-mannen of vrouwenhuizen gold het stelsel dat de prebendiers moesten werken ten voordeele van het huis of van zich zelven, indien hunne krachten dit toelieten. Men bedenke toch dat, bij voorbeeld, in S.-Erasmus of Saint-Arrache te Doornik, in 't jaar 1291 gesticht, weduwen en jufvrouwen (*pauvres femmes sans barôn*) reeds op veertig jarigen leeftijd werden opgenomen. Het schijnt dat er altoos twaalf prebendiersters waren, welke aldaar een zeer dragelijk leven leidden. Doch elke dame moest hare kamer behoorlijk meubelen.

In het godshuis voor oude priesters werden uitsluitelijk hoogbejaarden en gebrekkelijken opgenomen, die geneigd waren, gelijk overal, hunne have en goed aan 't hospitaal af te staan.

Drie kanunniken regelden er de inkomsten en uitgaven en hadden eenen bijzonderen « econoom » voor de loopende zaken. De prebendiers mochten niet uit bedelen gaan.

[1] Henne en Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 309, vlgg. — Verg Staatsarchief, *Conseil privé*, cart. 1495, 1493.

[2] Henne en Wauters, t. a. p., III, 228.

Het tijdperk waarin de liefdadigheid zich meer en meer in verschillige takken splitste, brak met de XIV[e] eeuw aan. Al losten zich van de eene zijde soms de aloude gasthuizen in algemeene armen- of ziekenhuizen op, van de andere zijde namen de bijzondere gebouwen voor oude mannen of vrouwen, vondelingen, kraamvrouwen, en eindelijk de weeshuizen algemeen toe.

In eene derde soort van gestichten daarentegen, bijzonder in diegenen welke uit ééne of meer ambachtsgilden waren ontstaan, vond men, vooral in Vlaanderen, de oude, de gebrekkelijke, de zieke en gezonde gasten dikwerf bij elkander. Eene dusdanige schepping was onder anderen het bovengenoemde S.-Catharina- of Kinderen-Alijn's-hospitaal te Gent, in 1363-65 voor acht oude arme vrouwen ingericht, die de inkomsten met elkander deelden, onder het rectoraat der leden van de familie Alijn.

Het eerste artikel van het reglement voorzag in het geval dat er in 't godshuis twist tusschen de prebendiers zou ontstaan. Indien het ééne oudje het andere eene « leugenaarster » had genoemd, kreeg zij dien dag een brood minder.

Doch er waren nog andere gasten dan de oude vrouwen alleen, want het gesticht moest dienen « pour recevoir, tenir et visiter les pauvres; faire toutes œuvres de miséricorde. » De volgende artikelen waren dus niet uitsluitelijk op de oude vrouwen van toepassing.

Vloeken werd met aftrek van twee brooden, kwaadspreken met veertig dagen aftrek van prebende, werkelijke laster met tachtig dagen gestraft, zoowel wanneer een enkele persoon, als wanneer het gesticht in 't algemeen was beschuldigd. Iemand die « in ketterij leefde » werd niet zwaarder bestraft, ofschoon de statuten duidelijk bepaalden dat de prebendiers niet alleen zedelijk van gedrag, maar tevens « kinderen der H. Kerk » moesten zijn.

Wilden de prebendiers zich niet aan de gestelde straffen onderwerpen, dan verloren zij hunne prebende, en konden moeielijk deelnemen aan de feesten die in 't hospitaal werden gegeven, waaraan ieder het zijne moest bijdragen. Ging de prebendier dan uit wandelen met zijne vrienden, en wilde hij buiten 't huis overnachten (hetgeen niet ongeoorloofd was), dan



had hij geene munt om zijn gelag te betalen. De regel was wel dat men de pitancie in 't hospitaal zelf zou verteeren, maar, met vergunning van den meester, mochten de gasten zelfs acht dagen afwezig zijn. Doch op zon- en feestdagen moesten allen de officiën bijwonen. In gewone omstandigheden moest elk dan ook 's avonds, vóór dat de « werc-clokke » geluid had, binnen zijn. De prebendiers hadden wel eenen sleutel van het gesticht in den tasch, om op elk uur van den dag uit en in te kunnen gaan; doch 's avonds werd de deur afgegrendeld. Indien hij (of zij) nu de nacht elders doorbracht, dan moest het bewijs geleverd worden dat men zich niet in slechte huizen of in dergelijk gezelschap had bevonden. Konde de prebendier dat niet, zoo verloor hij gedurende acht dagen de prebende.

Was hij vóór de « werc-clokke » thuis, en had hij niet in 't avondgebed gedeeld, dan verloor hij een brood. Voor dronkenschap en het dragen van verborgen wapenen verloor men twee brooden. Er mocht geene prebende verkocht, dus geenen handel daarin gedreven worden, alvorens er eene plaats open was.

Eindelijk waren gelijk elders gebeden voorgeschreven, voor de weldoeners van het gesticht, den graaf en de stad Gent, maar nog bijzonder voor de slachtoffers van den gepleegden moord [1]. Dit alles gold zoowel voor de vrouwen als voor de mans.

Wat de prebendiers aan geld en spijzen genoten leeren ons de statuten niet. Wij willen daartoe naar een ander voorbeeld omzien.

De statuten van 't gasthuis Wenemaer, bij voorbeeld, onderscheiden zich daardoor van andere, dat hierin met groote nauwkeurigheid de bijzonderheden van 't onderhoud der zieken worden opgegeven. Zij waren opgemaakt door Margaretha Wenemaer-Serbrunen zelve [2], in overeenstemming met de zusters, den broeder of voogd, Gerulf Bette, door den magistraat in 't hospitaal aangesteld.

Het gesticht moest bediend worden door eene meestrigge (meesteres), drie zusters en eenen broeder, die zoowel de zieken verzorgen als de goe-

[1] Zie hierboven, bl. 196.
[2] Zie hierboven, bl. 190, vlg.

deren bestieren. De zieken mogen dertig in getal zijn. Ieder ontvangt dagelijks een tarwebrood van vier marken gewicht, en een vierendeel maat goed bier; daarenboven een pond boter en een pond kaas, per week. In de vasten krijgt elk twee haringen, eenen droogen en eenen witten, een pond vijgen en eene goede soep. Driemaal 's weeks krijgen de « proveniers » vleesch of visch, naar den staat hunner gezondheid. De voogden en de schepenen moeten de klachten der proveniers aanhooren, ingeval het reglement niet wordt nagekomen. Het getal proveniers kan toenemen, wanneer de middelen van 't hospitaal dit toelaten.

Als oppervoogden en wereldlijke beschermers van 't gasthuis bekrachtigen de schepenen dit reglement, en verklaren dat de goederen door Margaretha geschonken toereikend zijn om 't gesticht te onderhouden. Want het kwam bij andere gestichten (zooals bij voorbeeld te Diest) voor, dat de vrome stichter bevel gegeven had tot het opnemen van een veel grooter getal proveniers dan het inkomen zijner stichting toeliet; waardoor het uitvoeren van zijn testament onmogelijk werd, of men moest een beroep doen op de liefdadigheid van anderen.

't Is evenwel niet zeker of in het hospitaal Wenemaer hoogbejaarde prebendiers, of proveniers, wegens hunnen ouderdom werden opgenomen. Het gasthuis was in alle opzichten vermogend genoeg om vermakingen der prebendiers niet te behoeven.

Dikwijls echter drong de nood, ten gevolge der lichtvaardigheid waarmede een godshuis gesticht was, zoodanig, dat de schepenen, om aan de bedoelingen des erflaters te kunnen voldoen, aan het dienstdoend personeel het inzamelen van gelden moesten voorschrijven. Zulks geschiedde te Harlebeke.

Deze kleine plaats had de grootste moeite een eigen gasthuis te verkrijgen. Ten tijde van Margaretha van Vlaanderen bestond er reeds een huis waarin vreemdelingen barmhertig werden opgenomen, wat door de gravin met vele voorrechten begiftigd en door paus Innocentius IV goedgekeurd was [1]. Het schijnt echter dat de ruimte of het vermogen van dit

[1] Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 54, f° 98, 98 v°, 99 en 99 v°.



gasthuis niet toeliet zieken op te nemen, ofschoon er te Harlebeke geen ziekenhuis bestond. In het jaar 1272 zien wij namelijk dat Pieter van Harlebeke, aartsdiaken van Doornik, met vele andere goederen, in 't O.-L.-Vrouwen-gasthuis van Doornik vijf bedden sticht, om de zieken van zijne geboorteplaats Harlebeke te doen verplegen [1].

In 1349, bijna honderd jaren na de eerste oprichting van 't oude vreemdelingenhuis, wat waarschijnlijk te gronde was gegaan, vermeldt eene oorkonde van Joannes, bisschop van Doornik, ons de stichting van een gasthuis door eenen zijner kapelanen. Egidius van Vlaedslo, bijgenaamd Smaelkin, had uit eigen vermogen het hospitaal van O.-L.-Vrouw of van S. Nicolaas weer in 't leven geroepen en was daarover door den bisschop levenslang als bestuurder aangesteld.

Vier zusters zouden de bedevaarders en andere reizigers (uitgezonderd landloopers, lichte vrouwen, fortuinzoekers en rabauwen) ontvangen en verplegen. Het reglement drukt aan deze zusters tot tweemaal toe op het hert, dat zij, zonder verlof, geenszins mogen uitgaan, hetzij om te wandelen, hetzij om eene vriendin te bezoeken. Zij mogen ook geene vleeschelijke vrienden tot zich trekken (« nec ad se trahant suos carnales amicos ») — maar onder eede (« sub suo corporaliter prestito juramento ») beloven, aalmoezen te Harlebeke en elders in te zamelen ten behoeve van het huis [2].

Dit is het eenige voorbeeld van dien aard wat wij getroffen hebben. Het bedelen of geld inzamelen was wel in gebruik in de oude mannen- en vrouwenhuizen, gelijk te Brussel, zoo te Leuven, in het gesticht der Twaalf apostelen, doch eerst in het begin der XVe eeuw. Ook, als waren zij broeders onder elkaâr, moesten de gezonden de zieken verplegen, en het huis rein houden; zoodat in dergelijke huizen weinig omloop was van minder of meer geestelijke broeders en zusters, en de behoeften geringer waren. Dat deze geldinzamelingen te Harlebeke en elders tot ondersteuning van het gesticht dienden, behoeft nauwelijks te worden gezegd. De bejaarde bewoners leden geen gebrek. Te Brussel in de Twaalf apostelen aten zij sedert 1450 aan eene gemeenschappelijke tafel, en hadden hunnen pot bier.

[1] De Potter, *Gesch. v. Kortrijk*, I, 325, uit 't archief van 't kappitt. v. Harlebeke.
[2] Staatsarchief, *Cart. et Mss.*, n° 54, f° 100.

Verder bestond hun inkomen uit eenen os, achttien verkens, honderd vijftig pond boter, zestig *rasiers* rogge, honderd twee-en-tachtig groote en vier honderd kleine takkebossen, zes-en-dertig zakken kolen, eene ton haring, een mandje vijgen, voor den vastentijd, eene lading (*charge*) vlaamsche kaas, zes *rasiers* boonen en erwten, knollen en olie [1].

Te Leuven kreeg elke gast nog eene wekelijksche toelage van drie stuivers. Op Witten Donderdag werd aan zes hunner in de aloude Cisterciënser-abdij van Vlierbeek plechtig de voeten gewasschen. Zij werden dan onthaald en kregen een wit brood en eenen haring mede op weg [2]. Een ander zestal werd op dezelfde wijs in de Cisterciënser-abdij van Park bij Leuven ontvangen.

Deze afwisseling en goede behandeling maakte dan ook dat velen even zoo gaarne in 't oude-mannenhuis opgenomen werden, als jongeren van jaren zich nederzetten binnen de gastvrije muren van lazarij of « rijcken-gasthuis, » om aldaar, vaak vrij van de lastige, stedelijke jurisdictie, hun leven te slijten.

Het jaarlijksch inkomen van een oude-mannenhuis als dat te Leuven was omtrent tien duizend brabantsche guldens, wat in onze dagen meer dan honderd duizend franken voorsteldt.

Daarom zorgden de stichters zulker huizen meestal dat hunne eigene verwanten aldaar de eerste plaatsen innamen. Zoo beschikte 't Pieter Heym, de grondlegger der Twaalf apostelen te Leuven, en stelde de schepenen aan als uitvoerders zijner wenschen. Zoo handelde ook Lambrecht van den Dyck, die het Palmboom-godshuis te Diest in 1468 stichtte, ter verzorging van twaalf gebrekkelijke personen, waaronder ook zulken werden opgenomen, die door eenig werk buiten 't huis hun inkomen konden vermeerderen, maar met het luiden der « vinckeklocke » elken avond in 't gesticht moesten terugkeeren, en allerminst « gewapend met messen of daggen » mochten omloopen, of herbergen bezoeken; een verbod wat in dezen tijd herhaaldelijk voorkomt.

Zoowel vrouwen als mannen werden hier opgenomen. Zij moesten grauwe

[1] Henne en Wauters, t. a. p., III, 298.
[2] Van Even, t. a. p., bl. 237.



kaproenen, gevoerd met witte wol, en een onderscheidings-teeken op hunne muts dragen. Zij moesten, als te Leuven, het huis onderhouden en kuischen, en elken avond eene keers van XVI in een pond vóór 't O.-L.-V.-beeld in de lanteerne vóór 't gesticht laten branden. Zij kregen daarvoor, behalve den alledaagschen kost, overvloed van wijn op hooge feesten, en van olie in den vastentijd; bovendien alle dagen een plak in gereeden gelde. Doch deze kosten kon het huis op den duur niet dragen; daarom bracht bisschop Lodewijk van Bourbon het getal armen van twaalf op zes.

« De menschen op de lazarij te Diest wonende » trokken nog wel zooveel van het gesticht als de armen van den Palmboom. Het ontbrak hun ook niet aan wijn op hooge feesten. Zij werden met allerlei vleesch en visch wel verzorgd, en legden velerlei spijzen in, voor den tijd dat geene versche groente of vleesch te krijgen was.

Hier als elders heeft men onder de « menschen der lazarij » natuurlijk gezonden en zieken te verstaan. Doch de gezonden (*haitiés, familiares*) schijnen hier in de minderheid te zijn geweest.

Hoe het zij, er was voor allen wel gezorgd. Eene resolutie der schepenen van 1419 schrijft voor : 1° toereikend « zout en smout ende gemaect eten; » 2° op alle hoogtijden voor elk een vierdeling tarwe meel; 3° tweemaal 's jaars een pond keersen; 4° voor elken manspersoon jaarlijks « een *mottoen* te hamelvleesch, » en « twee *mottoenen* te rinsvleesch; » voor elke vrouw de helft dezer portie.

Iedereen zou in de vasten ontvangen vijf-en-twintig haringen en dertien boxhornen (bukkings). De zieken kregen bovendien *3 quart* « rynseecke » (azijn uit Rijnwijn vervaardigd) om erwten in te leggen, of te koken. Elke lazarus, ziek of gezond, kreeg jaarlijks vijf el linnen beddelakens en een vierendeel verken [1]. Op de hooge feesten kregen alle personen van het mannelijk geslacht dubbele prebende.

Toen in de XVIe eeuw de lazarij werd verwoest, begonnen langzamer-

[1] De heer Raymaekers, welke deze bijzonderheden aanteekent, deelt ook een vonnis mede wat, volgens den schrijver, uit de XVe eeuw dagteekent. Ondertusschen leest men daarin dat de lazarus moet wonen « afgescheyden van allen gesonden menschen, » hetgeen in de lazarij op den berg te Diest vóór de XVIe eeuw onmogelijk was. Het « vonnis » is dus van een later tijdperk.



hand ook in 't geheele land de melaatschen uit te sterven. Naarmate men niet meer aan den omgang met lazarussen gewoon was, steeg de angst voor deze ziekte, waarvan de ordonnanciën der XVIIe eeuw bewijs afleggen. Er bestaat dus reden om te gelooven dat het leven op den lazarusberg, buiten de Antwerpsche poort, nog zoo droevig niet was. Doch het bestuur daarvan liet dikwijls te wenschen over. Soms maakten de meesters al te groot gebruik van hunne onafhankelijkheid, zoodat in 1477 Willem van Gulik de schepenen ter verantwoording riep. Hij vroeg waarom geene eerbare mannen over de liefdadigheids-gestichten werden aangesteld en schreef voor dat, zoowel van de lazarij als van de overige gasthuizen van Diest, jaarlijks door den schrijver rekening en verantwoording zou gedaan worden aan den « pastoor der parochie, den vier momboren, den burgemeester, den schepenen en den gedeputeerden der gezworenen », want tegen alle regelen waren overal misbruiken binnengeslopen.

Door een nieuw reglement hadden de schepenen in 't jaar 1455 in 't groote gasthuis verboden dat de provenden in andere handen kwamen dan die der bewoners; verboden, dat dezen achter straten gingen loopen, enz. [1]; terwijl aan den meester zelven werd bevolen bosch en veld van 't gasthuis beter te laten bezorgen, en de uitgaven te boeken. Het houden van een peerd was hem veroorloofd, om beter in persoon zich van de uitvoering der verordeningen te kunnen overtuigen.

Te vergeefs. De schepenen kwamen zelfs niet te hooren wanneer een prebendier stierf, en konden, « naar gewoonte van oude tijden », geen « bert voor 't gasthuys » zetten, om dit bekend te maken.

Van 1477 af werd de toestand wat beter. Maar toen er in 1524 de « haastige » (pest) ziekte uitbrak, werden de zieken verzorgd door Cellebroeders of Alexianen, en van elders gekomen zusters. De Alexianen hadden zich namelijk sedert [2] het jaar 1365 te Diest, ter begrafenis der dooden en verpleging der pestzieken nedergezet [3].

Het midden der XVe eeuw was een tijdperk van algemeene hervorming

[1] Raymaekers, t. a. p., bl. 335, vlg.
[2] T. z. p., bl. 309.
[3] Zie de bevestigingsbrief van Lodewijk van Bourbon hierachter, naar een oorspronkelijk hs. medegedeeld.



der gasthuizen, en vooral van die des hertogdoms Braband. Wij hebben reeds opgemerkt welke veranderingen er plaats hadden in vreemdelingen- en ziekenhuizen te Brussel, Leuven, Mechelen, Herenthals, te Gheel en te Diest. Uitgebreide en ernstige omkeering vinden wij ook in de lazarijen, waarvan wij reeds een enkel voorbeeld gaven, van vroegere eeuw. Wij willen hieraan nog eenige andere toevoegen uit de XVe eeuw.

De lazarij van S. Pieter te Brussel bestond reeds lang vóór de XIIIe eeuw, en ontving in 1220 haar reglement voor de bewoners van tweeërlei geslacht. Pauselijke brieven verhieven de eer en het aanzien des gestichts, en geschenken werden er van alle zijden aan gedaan, uitgelokt door de beloofde aflaten [1].

Doch weldra werd het gesticht ook met gasten van alle land en soort vervuld; zoodat in 1265, amman, schepenen, gezworenen en burgers moesten vaststellen dat elke vreemdeling, die als lazarus aldaar wilde opgenomen worden, veertig stuivers zou te betalen hebben.

De maatregel baatte niet : kort daarna werd het toelaten van vreemdelingen verboden.

Ondertusschen waren de broeders en zusters, later de zusters alleen, of als men liever wil, de omstandigheden, machtiger dan de stedelijke regeering en de bescherming der hertogen : in 1410 was het gesticht zoo goed als te niet geloopen.

Daarop trachtten Philips de Goede en Karel de Stoute de lazarij weder tot beteren toestand te brengen, wat eindelijk in 1446 gelukte, door eene hervorming en een nieuw reglement.

Er werd nu nogmaals bepaald dat bedelaars niet zouden worden opgenomen, en elke lazarus buitendien een half pond groot te betalen zou hebben; dat het hospitaal hun erfgenaam zou wezen, en dat zelfs de verwanten der zieken de kosten der krankheid moesten vergoeden; aldus kon het huis nog voortbestaan, tot het eindelijk opnieuw van de bestemming afweek, en bij het afnemen der lazarij geheel klooster werd.

Ook het gesticht voor vondelingen te Brussel, zeker een der oudste van

[1] Van der Rest, *Aperçu histor. des établ. de bienf. de la v. de Bruxelles*, 1860, bl. 39, vlg.

dien aard, onderging in de helft der XVe eeuw eene hervorming, toen er een reglement aan werd gegeven en eene algemeene moeder werd aangesteld.

Een ander voorbeeld van hervorming in de XVe eeuw vinden wij in Ter Zieken te Antwerpen en Ter Banck bij Leuven.

In Ter Banck golden vele regelen der gewone gasthuizen. Ditzelfde zag men ook in de lazarijen van Gent, Brugge, enz. Het getal van broeders en zusters was wettelijk bepaald : van elk negen. Hunne plichten waren eenvoudig. Volgens de oudste berichten bestonden die oorspronkelijk alleen in een vreedzaam te zamen leven na afgelegden proeftijd, in gemeenschap van goederen of vrijwillige armoede en gehoorzaamheid aan den meester. 't Is onzeker of de « regelen van S. Augustinus » vóór de hervorming des hospitaals wel ooit gevolgd zijn. De abt van Villers, door Honorius III met het opzicht over 't huis belast, bekommerde zich daarom slechts weinig [1]. Toen het gesticht onder de rooverij en dieverij erbarmelijk begon te lijden, werd de hervorming ingevoerd waarvan hierboven is gesproken.

De regelen welke door de lazarussen moesten worden nageleefd, zijn tot ons gekomen zooals zij in 't jaar 1521 bestonden, en stemmen met de ordonnanciën van de XIVe en XVe eeuw overeen, welke wij deels kennen, deels hieronder nog zullen ontmoeten.

Wat Ter Zieken te Antwerpen betreft, evenals in Ter Banck, hadden zich hier een aantal meisjes van allen slag als zusters laten opnemen, die alleen de lasten van het huis verzwaarden, toen eindelijk het reglement van het jaar 1493 aan dien toestand een einde kwam maken.

Het getal der zusters werd op negen bepaald. Elk die als zuster ontvangen wilde worden moest zich, gelijk elders, aan eenen proeftijd van vier maanden onderwerpen.

Door de ondervinding geleerd van personen die voor den dienst niet pasten, gebruikte men nu dikwijls de voorzichtigheid het noviciaat der nieuwe candidaten zoo lang mogelijk te rekken.

Onder de vijftien jaren mocht niemand aangenomen worden; had men aan den proeftijd voldaan en de toestemming der zusters ontvangen, dan

[1] Verg. bl. 94.

legde de nieuweling (gelijk elders geschilderd is) den eed van gehoorzaamheid met de belofte van kuischheid en armoede af vóór den priester van het gesticht.

Ook te Gent in de lazarij hadden er in de XVe eeuw groote veranderingen plaats. Wij hebben reeds verhaald dat in het verloop van tijd hier een meer wereldlijk gezag heerschte. In de XVe eeuw werden er, gelijk in Ter Banck door Jan van Brabant, de zusters (en broeders) door de schepenen aangesteld. Eene der zusters had het oppertoezicht, en zelfs de minste dienaren moesten haar gehoorzaamheid zweren. De schepenen stonden toe dat de meesteresse kleine fouten of misslagen bestrafte. De meesteresse benoemde ook, met de « geavoueerden », de personen welke het huis en de bezittingen daarvan verder zouden bestieren. Zij moesten zijn *d'esprit et à ce ydoine.*

Doch in 1456 werden bij deze mannen groote misbruiken ontdekt. De schepenen zelven stelden nu twee hoofdopzieners en drie ontvangers aan. De meesteresse bleef nog aan het hoofd, maar de broeders zeiden haar de gehoorzaamheid op. Daaruit ontstond eene lange tweedracht, waaraan de bisschop ten laatste zelf een einde maakte, de broeders dwingende het huis te verlaten [1].

De deken en .vinders der akkerzieken te Gent hadden bovendien een zeker gezag uitgeoefend over de melaatschen van Kortrijk, hetwelk in 't verloop der eeuwen tot menige wrijving tusschen de bestuurders te Kortrijk en die van eerstgenoemde stad had aanleiding gegeven. Deze oneenigheid werd in 1471 op die wijze bijgelegd, dat de deken en vinders van Gent voor elken lazarus die te Kortrijk werd opgenomen twaalf schellingen par. « cruusgelt » zouden betalen. Als die betaling was geschied mocht de lazarus gelijk elders uit bedelen gaan.

Verder werd nog bepaald dat een gehuwde met zijne vrouw alleen tegen tien schellingen zou worden toegelaten [2]. Op vuistslagen stond eene boete van twaalf schellingen, op bloedig slaan veertig. Het was verboden eenen

[1] Lecouvet, *Messager des sc. hist.*, 1865, bl. 50.
[2] De Potter, *Gesch. v. Kortrijk,* II, 337, vlg.

valschen eed te zweren of te teerlingen. Verkwistte de lazarus zijn inkomen... zoo moesten er weer twaalf schellingen aan Gent worden uitgekeerd. Huwde hij in 't geheim, dan moest dezelfde boete aan Gent worden betaald. Stierf de lazarus, zoo ontving de lazarij van Gent zijnen besten vlieger, zijnen hoed, klep, schotels, enz. Zonder vlieger mocht de melaatsche niet uitgaan. Zijne beenen moesten onbedekt, zijn hoofd bedekt zijn met eenen « caleuven hoet, daer men dach niet dueren siet, » en daarop een lederen hoed. Bij bezoek van kerk, kluis of herberg bleef de hoed vóór de deur.

Te Gent onderzocht zijnde of hij wezenlijk melaatsch was, mocht de lazarus eens in de maand met zijnen bode in en buiten Kortrijk geld opzamelen; doch geen zieke van buiten mocht langer dan drie weken te Kortrijk blijven. Eenen dorpsbewoner, besmet bevonden wordende, moest de gemeente waartoe hij behoorde « huizen en hovenen. »

Alvorens wij nu ten slotte dezer afdeelingen nog eenen blik slaan op verschillige eigenaardigheden van het leven in de lazarij, willen wij een paar woorden mededeelen betreffende de opneming der gezonde proveniers, *haitiés, familiares* en hoe zij verder genoemd werden, en daaraan die der lazarussen vastknoopen. De lazarij van Namen, die wij meer in de bijzonderheden leerden kennen, moge ons hier in de eerste plaats tot voorbeeld dienen [1].

De *haitiés* welke alhier werden opgenomen mochten geene burgers van Namen wezen, voorzeker omdat de regenten meenden dat de toevloed te groot zou worden, en in elk geval de stad daardoor schade konde lijden; want de som die de *haitiés* in de lazarij betaalden was eene vermindering van opbrengst voor de stad.

Daar deze lazarijbewoners tamelijk veel vrijheid genoten, waren de *haitié*-plaatsen zeer gezocht. Zij mochten gehuwd zijn of niet, in- en uitgaan naar believen, enz., doch zij moesten hunne eigene meubelen en gerief medebrengen. Hunne ontvangst ging met eene zekere deftigheid gepaard. Zie hier daarvan een voorbeeld.

Den 2n Maart 1450 werd door de hoofden der gemeente van dat jaar,

[1] Zie bl. 145, vlg.

aangesteld door den hertog van Burgundië, den major, de schepenen, de gezworenen, de burgers, vier vertegenwoordigers der ambachten en de geheele communauteit der stad, uitmakende de gouverneurs van het huis der melaatschen, aan den meulenaar Jamar Malerot en zijne huisvrouw elk een brood, prebende en pitancie voor 't leven in gemeld huis toegestaan, op dezelfde voorwaarden als aan de overige gezonde broeders en zusters, die binnen de omheining (*dans le pourpris*) van het huis woonden.

Gemelde lieden zouden er hun kwartier hebben, waar zij naar welgevallen konden huishouden. Zij moesten jaarlijks daarvoor honderd goudguldens (*clinkars*), en eene mudde spelt aan rente, voor de pitancie van het huis betalen. Onder dergelijke voorwaarden werd in hetzelfde jaar een geestelijke heer als *frère haitié* in 't huis opgenomen.

In de XVe eeuw waren de gezonde broeders dubbel zoo groot in getal als de lazarussen zelven [1].

Behalve de gehoorzaamheid en de verplichting de inkomsten en het belang van het huis in 't algemeen te helpen bevorderen, op de wijze als de andere broeders dit gewoon zijn te doen (« li autres frères haitiez d'icelle maison l'ont acostumeit »), wordt in een ander opnemingsdiploom [2] nog voorgeschreven dat broeder Henri Boissetial van Namêche « 's morgens de deuren van 't huis moet opdoen en die 's avonds moet sluiten, den hof moet verzorgen, de weiden moet maaien, » enz. Als dit geschied is, mag hij ook elders gaan maaien.

Daarvoor had Henri zijne kamer, brood, prebende en pitancie, en betaalde daarentegen twintig goudguldens van hertog Willem van Holland, jaarlijks eene halve mudde spelt, benevens zijne meubelen ter waarde van tien goudguldens (*dices florins*), doch als anderen de vrije beschikking zijner overige bezittingen behoudende.

Geschiedde 't van de eene zij dat het getal *haitiés* dat der zieken overtrof, van den anderen kant gebeurde het dat tijdelijk geene kwartieren aan gezonde personen verhuurd waren. Wanneer nu het reglement voorschreef

[1] Borgnet, *Les grands malades*, bl. 56, app. VII. Verg. nog bl. 106, XIV.
[2] T. z. p., VIII.

dat de *haitiés* een gedeelte van den dienst des huizes te bezorgen hadden, gelijk wij gevonden hebben, dan moest op andere wijze in de leemte worden voorzien. Daarvan vinden wij een voorbeeld medegedeeld uit Fosses. Hier werd de lazarij bestuurd en bediend door gezonde inwoners die geene communauteit vormden. In tijden dat er zulke niet voorhanden waren, koos de magistraat twee burgers, welke voor de inkomsten en tevens voor de zieken zorgden, als ook eenmaal 's jaars aan den major, schepenen, *maistre*, raad en het leprozen-gezelschap rekenschap moesten geven van hun bestuur[1].

[1] Borgnet, *Cart. d. l. v. d. Fosses*, bl. 112, n° 18.

V

Reglement der lazarijen. De aard van leven te Namen, Kortrijk. Onderzoek. Rijkdom en vroolijkheid. Feestmalen. Voorgewende ziekte. Huwelijk. Pitancie *quid?* Straffen. Groote toeloop. Kleeding.

Laat ons nu verder zien wat de hoofdpunten zijn der reglementen waaraan de melaatschen onderworpen waren, voor zoover die in den loop van ons verhaal nog niet werden besproken.

Gelijk wij bewezen hebben bestonden er eeuwen lang hutten voor « velt-siecken » buiten de steden, ver van andere woningen, over het geheele land. De hutten groeiden als 't ware te zamen en gingen een geheel vormen, bestuurd door tweeërlei gezag, bediend door regelmatig bezoldigde personen. Welke maatregelen verder in de eerste eeuwen der ziekte tegen hare zoogenaamde besmettelijkheid genomen werden, is hierboven genoegzaam aangetoond. De plechtigheden welke, in navolging van bovengenoemde schrijvers, door den heer Lecouvet in den *Messager des sciences historiques,* 1855, worden beschreven, zijn van zoo afschrikkenden aard, dat zij meer ertoe geeigend waren den lazarus te kwellen en te dooden dan hem troost en genezing te schenken. Er worden ons geene gevallen medegedeeld waarin deze ceremoniën hebben plaats gehad, en zijn zij ooit voorgekomen, dan bepaalden zij zich bij zulke melaatschen alleen, welke door hunne afzichtelijkheid de schrik van jong en oud zouden hebben kunnen worden.

De lazarussen welke zich in de leprozerijen wilden laten opnemen hadden dikwijls groote moeite te doen uitmaken en vaststellen dat zij de krankheid werkelijk hadden; zoo weinig zag men het hun aan. Daarom konden ook velen de ziekte voorwenden, om in een liefdadigheids-gesticht toegelaten te worden, waar zij veelal een beter leven leidden dan in de stad.

Wat daar ook van zij, wij kunnen als zeker aannemen dat de zieken in de eene lazarij met minder omstandigheden opgenomen werden dan in de

andere, maar dat, in elk geval, hunne ziekte door de daartoe aangestelde personen moest worden bestatigd. Dit recht de ziekte te erkennen bezaten onder anderen de leprozerijen van Brussel, Antwerpen, Leuven (Ter Banck), Gent, Brugge, 't Vrije, Le Val d'Orcq (bij Doornik), Bergen, Beaumont, Mont-Cornillon (bij Luik), Atrecht, enz.

Wanneer de krankheid was uitgemaakt, werd de leproos in de lazarij toegelaten; daarbij had (te Beaumont bij voorbeeld) de volgende ceremonie plaats. Onder voorzitterschap van den deken van Thuin of van Stree, werd er eene heilige mis gezongen, waarbij den zieke eene keers, als zinnebeeld der reiniging, in de hand werd gegeven. Hierna trok men in optocht naar de lazarij [1]. Was de lazarus alhier verwelkomd en ontvangen, dan zaten de geestelijke overheden aan een broederlijk feestmaal bijeen, waarvan de kosten door de lazarij werden gedragen [2]. Wij vinden de rekeningen [3] dier kosten onder anderen in de archieven der lazarij van Brugge vermeld [4].

De lazarus zelf gaf ook nog eenen maaltijd, « pour festiner avecq ses amis », voor het geld hem hiertoe ter beschikking gesteld (*récréation*). Met zilveren lepel werd te Brugge bij zulke gelegenheden de potage opgeschept, met zilveren lepels ('t geschenk van een' vermogenden begunstiger) gebruikten alle gasten de spijzen [5], uit zilveren bekers den drank.

De leprozen moesten in den regel burgers zijn der stad, in welker nabijheid de lazarij was gelegen. Aan gehuwden, waarvan de eene niet besmet was, werd door de geestelijkheid [6], maar van de XVe eeuw af (toen men andere inzichten over dees ziekte had verworven) ook door de schepenen geoorloofd te zamen in het huis te wonen.

In 1454 werd op aanzoek der gravin de Porcien, de vrouw des gouverneurs van Namen, aan eenen persoon, genaamd Sainte, gehuwd aan den

[1] Het zingen eener doodenmis was reeds sedert de XIe eeuw (in 't aartsbisdom Reims) verboden.

[2] Gilliodts-V.-S., *Inventaire,* III, bl. 439 : « Pour le dysner, xxvi sols. »

[3] Bernier, *Hist. de Beaumont,* 169, vlg.

[4] Verg. Staatsarchief, *Conseil privé,* n° 1507. Afdruk hierachter.

[5] A° 1537. Zie 't hs. t. z. p.

[6] Verg. den reeds aangeh. brief van Alex. III, bij Levasseur, *Leproserie de Lisieux,* bl. 10, vlgg.



lazarus Stevenotte, een brief met het groote zegel der stad ter hand gesteld, waardoor haar « niet als recht, maar als bijzondere gunst, » werd toegestaan, in de lazarij haren echtgenoot te bedienen en te verzorgen.

Sainte Stevenotte zou daarvoor brood en prebende van het huis ontvangen, gelijk de overige broeders en zusters. Zij moest dan ook in 't gesticht zelf wonen, anders zou zij haar brood en prebende verliezen. Zij verplichtte zich de inkomsten en bezittingen der lazarij te helpen beschermen en gehoorzaam te zijn aan de voogden [1].

Evenals te Namen werden in de lazarij van Le Val d'Orcq bij Doornik alleen burgers en burgeressen der stad toegelaten. Zij betaalden hier zestig stuivers *parisis*, als *past* (inkomst-geld), waarvoor het feestmaal werd ingericht. De vermogenden betaalden, in overleg met den meester, eene grootere som. Wie zich op leugenachtige wijze als burger van Doornik voordeed, om eene plaats in de lazarij te verkrijgen, werd, bij de ontdekking van dit bedrog, onmiddelijk uit het huis verwezen; want vreemdelingen werden alleen bij groote uitzondering toegelaten. Had iemand zich op bedriegelijke wijze door voorgewende leprooshed in het gezelschap doen opnemen, dan moest hij, ontdekt zijnde, niet alleen zijn lazarus-kwartier vaarwel zeggen, maar kon zelfs onder geene voorwaarden als gezonde provenier in of aan het huis blijven wonen, en lazarus wordende had hij geenerlei aanspraak op het reeds betaalde inkomst-geld. Zoo luidde een artikel uit de statuten van Gent, in de XVe eeuw. Te Doornik behield zulk een bedrieger toch een zeker recht, en betaalde niet tweemaal de *past* [2].

In de XIIIe eeuw, toen Walter de Marvis aan meerdere lazarijen van het bisdom Doornik reglementen gaf — aan Gent in 1236, aan Le Val d'Orcq in 1237 of 1238, aan Rijsel in 1239, enz., — was het nabootsen van allerlei ziekten en gebreken aan de orde van den dag. Men zag langs de straten van Parijs en andere steden een groot aantal personen schijnbaar met een enkel been of oog en met allerlei valsche huidziekten omloopen. Voor sommigen was dit een tak van nijverheid, voor anderen

[1] Borgnet en Bormans, *Cart. d. l. v. d. Namur*, III, bl. 71, n° 188.
[2] Descamps, *Notice sur Walter de Marvis*, XLVII, bl. 153, eerste alinea.

een middel om in een of ander gesticht binnen te sluipen. De melaatschheid wekte, meer dan elke andere ziekte, het medelijden op, dewijl langen tijd aan hare ongeneselijkheid en overerfelijkheid werd geloofd.

Het bedrog hiermede gepleegd was zoo groot, dat minnaars het somtijds aanwendden om op het hooge huis te worden toegelaten waar hunne geliefde verbleef, die in de ziekenverpleging onderwezen (gelijk 't in de XIIIe eeuw gebruikelijk was) [1] den lijder met christelijke liefde opnam.

Men veroorlove ons hier het voorbeeld aan te halen van den voor zijne dolle streken beruchte Ulrich van Lichtenstein, welke door zekere kruiden te nemen den uitslag der melaatschheid kon nabootsen. Hij trok kleederen der leprozen aan, nam eenen houten nap in de hand, mengde zich onder de lazarussen, welke zich verzamelden vóór de burcht waar zijne geliefde woonde, en sloeg op zijn drinkvat als zij, om van de burchtvrouw geld, brood, vleesch en wijn te ontvangen [2].

Men begrijpt dus dat een onderzoek naar de waarheid der ziekte dikwijls zeer noodzakelijk was. Daarbij is het dan ook niet te verwonderen, dat om nog andere misbruiken, omkooperij, enz., te voorkomen, de leproos zich in sommige bisdommen nog aan den bisschop moest vertoonen [3], wanneer hij in de lazarij wilde opgenomen worden, en dat er, in geval hij door de aangestelde examinatoren werd afgewezen, aldus nog een hooger beroep bestond [4].

Na deze kleine uitweiding komen wij op de belgische statuten terug.

Was een melaatsche nu in 't huis der leprozen van Le Val d'Orcq (*domus leprosorum deleval*) opgenomen, dan kreeg hij dagelijks, behalve de gewone maaltijden, een *lot* (ongeveer twee liters) wijn en de pitancie.

Ditzelfde genoten de vreemdelingen van goeden huize (*de bonne maison*), dat is, indien zij meer dan anderen aan het huis konden opbrengen. Dezen moesten ook, zoo staat op 't einde van 't reglement, met ontzag behandeld worden. Daarbij kreeg dan elk zijne wekelijksche prebende of provende.

[1] Schultz, *Das Höfische Leben*, enz., I, 157.

[2] Schultz, t. z. p., I, 409.

[3] B. v. in Tyrol. Görres, *Zeitschr. fr. d. Gesch. des Oberrheins*, I, 637.

[4] Virchow, *Archiv für pathologische Anatomie*, enz., XVIII, 279, vlg.



Waarin bestond nu deze prebende, waarin de pitancie?

In het reglement van bisschop Walter de Marvis wordt, geheel in den beginne, als eene eerste voorwaarde opgegeven, dat de broeders in den regel een *lot* wijn en de zusters en mannelijke conversen drie Rijselsche pinten, de vrouwelijke conversen een halven *lot* (1 liter) genieten. In geval 't niet mogelijk was den broeders meer dan een halven *lot* te geven, moesten zich de zusters en de mannelijke conversen met eene Rijselsche pint tevreden stellen; de vrouwelijke conversen kregen dan slechts eene Doorniksche. Op dergelijke wijze moesten de vleesch- en vischspijzen verdeeld worden. Van bier, biersoep, eieren en haring kregen de mannelijke conversen zooveel als de broeders, de vrouwelijke zooveel als de zusters. De zieken (*li doloreus malades*) genoten spijs en drank naar omstandigheid. Stierf er een, zoo kreeg elke broeder drie pinten wijn, en zoo vervolgens het overig personeel.

De priester kreeg twaalf pinten, maar moest daarvoor eene lijkrede houden. Ook bij 't opnemen van eenen lazarus, of bij 't voorlezen van 't reglement, genoot hij een *lot* wijn. De prebenden werden hier dus, ten minste gedeeltelijk, *in natura* gegeven. Anders was het te Yperen. Hier kregen de lazarussen jaarlijks twee-en-dertig gouden kronen (daags twee stuivers en negen penningen) voor voedsel en kleederen [1].

In het reglement der lazarij van Namen, uit de XVe eeuw, staat veel nauwkeuriger opgegeven wat elke provenier van het gesticht genoot; namelijk ontvingen de mannen twaalf mudden spelt in 't jaar en zeven *wihots* in de maand; de vrouwen negen mudden in 't jaar en zes *wihots* [2], « pour les potaiges. » Dit maakt voor de mannen ongeveer een-en-twintig, voor de vrouwen bijna zestien *moutons* van Brabant. Bovendien kreeg elk vier en een half *cordes* brandhout, behalve de buitengewone geschenken. De geldelijke tegemoetkoming wordt menigmaal door het woord « pitancie » uitgedrukt.

De heer Borgnet heeft, in zijn belangrijk opstel « Les grands malades » van Namen, medegedeeld wat, volgens dezen geëerden schrijver, door

[1] Lecouvet, *Messager*, 1865, bl. 181.

[2] In 1415 is eene mudde spelt 24 *heaumes* waard; 15 *heaumes* = 1 *mouton* = 84 *wihots*.

« pitance » moet worden verstaan, en zegt: « Door *pitance* verstaat men den census en intrest van allerlei aard, welke bijzonder tot onderhoud der gasthuisbewoners werd betaald. Deze gelden kwamen of van milddadige personen, of van een gedeelte der som, aan het huis uitgekeerd, door hen die er opgenomen werden. Hiervan werd eene afzonderlijke rekening gehouden. Elk jaar werd het overschot der kas onder de bewoners van het gasthuis verdeeld, hetwelk natuurlijk grooter of kleiner was, in verhouding tot het getal deelnemers. In de XVIe eeuw gingen deze uitdeelingen in eene bepaalde taxe over [1]. »

Het eerste gedeelte dezer bepaling stemt wel met onze meening overeen; doch er zijn eenige uitzonderingen op te maken.

Reeds in de XIIe eeuw werd het woord « pitancie » voor geschenken bij buitengewone gelegenheden gebezigd, welke door den heer Borgnet onder de rubriek « provende » worden gebracht. De schrijver zegt dat behalve de « provende » en de extra-geschenken, bij 't overleggen der rekeningen, en zoo voorts, ook nog *pitance* werd gegeven; terwijl men, bij voorbeeld, in 't S.-Jans-hospitaal te Brugge de som, die bij 't overleggen der rekeningen werd betaald, « pitancie » noemde [2]. Hier beduidt dit woord dus bijzondere uitgaven, bij extra-gelegenheden, gelijk ook, in 't reglement van 't gasthuis zelf, alwaar eene schotel spijs boven het gewone getal, op eenen feestdag gegeven, « pitancie doen » genoemd wordt (« Fiat eis (fratribus) pitancia »). Dezelfde uitdrukking komt in de XIVe eeuw voor, in de rekeningen van het gasthuis van Wenemaer, te Gent, waar de stad gezegd wordt pitancie aan de armen te hebben gedaan. Aan de vermogende vreemdelingen in de lazarij van Le Val d'Orcq moest den eersten dag hunner ontvangst reeds pitancie worden uitgereikt [3].

Wij zien uit deze voorbeelden: ten eerste, dat de pitancie of in geld of *in natura* werd geschonken, en dat er van eene afzonderlijke kas geene sprake is. Wij willen nog eenige plaatsen aanhalen uit de menigte van

[1] T. a. p., bl. 32, vlg.

[2] « Pro pitancia facta in hosp. Scti Jo., in Computatione, XL s. » Verder: « (In) hosp. Sti. Jo. pro pitancia sua... — dum magister computavit. » Gilliodts-V.-S., LA FLANDRE VI, bl. 266.

[3] Descamps, t. a. p., bl. 155.

stukken waarin het woord werd gebezigd. In 't groot hospitaal van Aalst worden aan de armen twee stopen wijn « tot pitancie » geschonken [1].

Overigens valt het niet te ontkennen dat men somtijds niet wel kan onderscheiden of de pitancie in geld den armen of gasten dadelijk is toegekomen. Gravin Margaretha beveelt in 1263 in Biloca eene jaarlijksche heilige mis te lezen voor hare voorvaderen en opvolgers; op denzelfden dag moeten « pitanciën » uitgereikt worden, bestaande in visch, wijn en klinkende munt [2]. Verder wordt dan door de gravinne voorgeschreven bij welke andere gelegenheden er nog uitdeeling van pitancie moet plaats hebben, en hoe groot die moet zijn. Zoo vinden wij dan ook in andere gasthuizen « pitancie » op de jaargetijden van gestorvene weldoeners uitgereikt [3]. Elders vinden wij sommige spijzen zelven, bij voorbeeld, een zekere boter te Biloca « provende boter » genoemd [4]. Eindelijk worden de bewoners van 't hospitaal overdrachtelijk « pitanciën » genoemd; zoo te Atrecht, waar de schepenen in 1293 verklaren dat het getal der « pitanciën », zij bedoelen dat der broeders en zusters, moet worden verminderd [5].

Overigens werden velerlei renten en dergelijke stichtingen, voor de bewoners van 't huis, in 't algemeen dikwerf « pitancie » genoemd, en deze uitdrukking schijnt dan te beteekenen dat van dit geld de broeders en zusters bij buitengewone onbepaalde gelegenheden moeten worden onthaald [6]. Onnoodig zal het zijn erop te wijzen dat deze uitdeelingen ook dikwijls genoeg in de kloosterhospitalen en in andere kloosters voorkwamen; zoo, bij voorbeeld, te Luik, in 't hospitaal van S.-Christoffel, of der *Coquins* [7], te S.-Truiden in de abdij [8], enz.

[1] De Potter en Broeckaert. *Gesch. v. Aalst,* II, 133, noot. Verg. bl. 101.

[2] Miræus, III, 123.

[3] Wolters, *Rummen,* bl. 353.

[4] *Belgisch museum,* VII, bl. 87.

[5] Proyard (MÉM. DE L'AC. D'ARRAS), D. VIII, bl. 307. Verg. Martin Doisy, *Dict. d'écon. ch.*, I, 65, midden.

[6] Borgnet et Bormans, *Cart. d. l. v. d. Namur,* III, bl. 6, vlg., a° 1432. — T. z. p., III, 74. — Devillers, *Description,* enz , *de Mons,* 1878, bl. 135, n° XXV, a° 1267. — Borgnet, *Les grands malades, Annexe,* VII, bl. 95, a° 1334.

[7] Ernst, *Tableau des suffragans,* etc., bl. 220.

[8] Ch. Piot, *Cartulaire de Saint-Trond,* I, 202.

Laat ons nu tot onzen lazarus wederkeeren. Wanneer hij de lazarij was binnengeleid, en zijne inkomst-gelden had betaald, werd hem, vóór of na het feestmaal, den eed van getrouwheid afgevraagd en hem het gewaad des huizes toegereikt. De regelen, welke door den lazarus moesten nageleefd worden, waren in de meeste gevallen dezelfde die voor de gezonde personen waren gesteld. Althans in het oudste reglement, door bisschop Walter in 1237 gegeven, wordt alleen een onderscheid gemaakt tusschen het bedienend personeel en de bedlegerige zieken (« dolereus malades qui gisent au lict »). Alle andere *malades* worden tot den dienst van het gesticht geroepen en hebben eenen *mestre malade* aan hun hoofd, welke met den *mestre sain* rekenschap moet afleggen van het bestuur des huizes.

Allen moesten beloven, zoolang zij in 't gesticht zouden zijn (« van regelen van S. Augustinus » is geene sprake), armoede, kuischheid en gehoorzaamheid te betrachten. Ofschoon nu de broeders van de zusters, en de zieken van de gezonden in de slaapplaatsen waren gescheiden, werden gezonde, gehuwde lieden niet als ziekenoppassers toegelaten [1].

Evenwel heeft men hier tijd en plaats te onderscheiden; want in de XVe eeuw was het huwelijk der leprozen onder elkaâr in de lazarij van Namen toegelaten [2]. Maar in het Doorniksch reglement in 1347 « par honorables sages et discres Doyen en Capitle », en « sages Prévost, jurés, » enz., gegeven, mocht zelfs *au pourpris* (binnen de omtuining) van 't gesticht geen gezonde man met zijne melaatsche echtgenoot te zamenkomen [3].

Gelijk in vele andere punten werden de gezonden *convers* et *converses* met de niet-bedlegerige lazarussen gelijkgesteld in de geestelijke exercitiën. De voorschriften waren hier omtrent veel gestrenger dan die voor de broeders en zusters van de lazarij te Gent. Elkeen moest dagelijks honderd vijftig *Pater* en honderd vijftig *Salus* (*Ave Maria*) bidden, voor de levende weldoeners van het huis, voor de gestorvenen, en voor zich zelven.

[1] Op de synode van Parijs, des jaars 1212 of 1213, werd door canon 9 bepaald dat gehuwde lieden alleen tot den leprozendienst konden toegelaten worden, wanneer zij gescheiden wilden leven. Zie, b. v., Hefele, t. a. p., D. V., bl. 968 (uitg. Witz, 1864).

[2] Borgnet et Bormans, *Cart. d. l. c. d. Namur,* III, 74, n. 2.

[3] Delannoy, *Hospices de Tournay,* bl. 89.

Voor eenen gestorvenen broeder of zuster moest elk dagelijks dertig *Pater* en dertig *Ave* bidden, « jusques a sen trentel. » In Gent baden allen dagelijks zeven-en-zeventig *Pater* en *Ave*, acht-en-twintig 's morgens, veertien 's avonds, op de vijf canonische uren, telkens zeven; des zondags ter matinen het dubbele getal; overigens nog *Credo, Magnificat,* en *Nunc dimittis.*

Alle bewoners der Doorniksche lazarij moesten met Kerstdag, Paschen en Sinxen ter communie gaan. Het reglement van Gent schreef eene maandelijksche biecht voor (in die tijden niet altoos door de H. communie gevolgd); de communie moest door de gezonden op Allerheiligen, Kerstdag, Paschen, Sinxen, Maria Lichtmis en Maria Hemelvaart ontvangen worden. De zieken communiceerden hier gelijk te Doornik. Op de overtreding van dit artikel stond te Gent eene boete van drie dagen water en brood. Daarbij was nog voorgeschreven dat elk zich vóór eene H. communie zeven dagen lang van vleeschspijzen zou onthouden [1].

De straffen op zekere overtredingen te Val d'Orcq waren door bisschop Walter in 1237 in drie soorten verdeeld : *la mendre, la graindre* en *la souveraine penance.* De grootste straf was, als elders, die der verbanning. Doch, terwijl in andere lazarijen de broeders en zusters eens en voor altijd konden worden weggezonden, duurde de verwijdering van Val d'Orcq niet langer dan een jaar en eenen dag. Deze straf werd hier en te Gent opgelegd aan diegenen welke anderen hadden gewond. Te Doornik werd zij ook toegepast bij gewichtige diefstallen en dobbelspel (« ki a des jueras »). Te Gent stonden hierop slechts tien dagen straf. Maar manslag en brandstichting sleepten onmiddelijke verbanning na zich. Overtredingen tegen de kuischheid daarentegen, werden in deze lazarijen, evenals in de meeste gasthuizen, minder streng gestraft.

Doch in 't gasthuis van S. Jan te Brugge moest de schuldige aan eenen dergelijken misstap toch nog altoos door eene geeseling, water en brood, enz. boeten, terwijl hij in Le Val d'Orcq (« ki de pecie [péché] de luxure prouves sera ») slechts eene waarschuwing en vermaning ontving (« on leur doit

[1] Lecouvet, *Messager,* 1865, bl. 181.

amonester ») [1]. Wie daarnaar niet wilde hooren moest veertig dagen lang van water en brood leven.

Te Gent werd een broeder welke met eene zuster alleen werd gevonden reeds met acht dagen boete gestraft. Iemand die verdacht werd van *foles amours* en naar geene waarschuwing hoorde kreeg twintig dagen, en de wezenlijk schuldige werd een jaar en eenen dag verbannen.

Doch zoowel den lazarussen als den overigen zusters en broeders was het verboden, buiten 's huis, eene halve mijl in den omtrek iets anders dan water te drinken. In de beide reglementen van Le Val d'Orcq, zoowel in dat van 1237 als van 1337, is het uitgaan der gezonde zoowel als der lijdende broeders en zusters streng verboden. Evenwel konden zij op zekere tijden hunne korenvelden bezoeken, wanneer de meester zulks veroorloofde. In de lazarij te Namen schijnt het uit- en ingaan minder moeielijk te zijn geweest. Wij weten dan ook trouwens hoevele personen zich hier bevonden, welke niet dadelijk met den dienst van 't gesticht in betrek stonden.

Zeker is het ook dat de oudste regelen in 't vervolg van tijd niet altoos werden nageleefd. Wij hebben althans te Gent reeds in de XVe eeuw eene groote verslapping opgemerkt. Te Namen, waar het huis openstond voor personen van andere steden, en de plichten en rechten zeer uiteenliepen, werd het alras toegelaten dat de bewoners, wanneer zij hunne plichten ten opzichte van het huis hadden volbracht, elders hun voordeel gingen opzoeken. Ja, in de XVIe eeuw, mochten alle broeders en zusters elkander des verkiezende huwen, en was zelfs een verblijf in de lazarij niet meer noodig om daarvan de prebende te genieten [2].

[1] Descamps, t. a. p., bl. 154, derde alinea. Evenwel zou door eene andere interpunctie de zin worden, dat de schuldige aan *luxure* een jaar en eenen dag verbannen wordt, en dat een daarvan slechts verdachte persoon uitsluitend gewaarschuwd wordt. Men leze de plaats aldus :

« Ki des biens de le maison u d'autres par larccin ostera 1 an et 1 jour hors de le maison sera; et ce meisme aucra, qui a des jucra; et cil qui de pecie de luxure prouves sera. Et sil a aucun dont on ait soupeçon de fole amour..... on leur doit amonester. » In den tekst laat de uitgever daarentegen den tweeden volzin met : « Et cil qui de pecie... » beginnen.

[2] Borgnet, *Les grands malades,* bl. 54.

Veertig dagen water en brood was in Le Val d'Orcq de tweede straf (*le graindre*). De schuldige ontving dan geene prebende en had weinig gelegenheid zich zelven iets te koopen. Het gesticht gaf hem nog potage. Het was hem echter vergund veertig dagen in vrijwillige ballingschap te gaan; doch daarbij stond hij niet beter.

Dezelfde straf werd ook toegepast bij hevige vechtpartijen tusschen broeders of zusters. Te Gent stonden daarop slechts twintig dagen boete, en op lichte slagen slechts tien. De kleinste straf was acht tot veertien dagen water en brood, gelijk elders, midden in 't refectorium, zonder ammelaken gebruikt. Eene straf van acht dagen stond op een vertrouwelijk gesprek tusschen broeder en zuster, als ook op 't enkel bezoek van den broeder in 't zusterkwartier, of omgekeerd. Zaten zij vertrouwelijk aan eene tafel samen te klappen, zoo volgden twintig dagen boete. Twisten en schimpscheuten konden met acht dagen worden afgekocht; te Gent zelfs met drie; doch de partijen waren verplicht zich met elkander vóór den priester te verzoenen.

In Gent genoot de schuldige in de XVe eeuw ook bier in plaats van water, ofschoon meer in een ander opzicht weder strenger was. Niet alleen waren de straffen talrijker (twee, vijf, tien en twintig dagen), maar het eenvoudig verzuim van eenen kleinen plicht, bij voorbeeld het nalatig behandelen der kleederen, werd met eenen dag boete gestraft. Ja, wie over de kleeding morde, kreeg drie dagen straf, en wie zonder de voorgeschreven kleedingstukken uitging moest vijf dagen boete doen. In de beide reglementen van Doornik (van 1237 en van 1337) was het uitgaan allen bewoners der lazarij van Le Val d'Orcq streng verboden.

Op eene weigering boete te doen volgde te Gent onmiddelijk de verbanning van een jaar en eenen dag, en de wethouders hadden alleen de macht den verbannene weder in 't huis te doen opnemen[1].

Vloeken of zweren werd te Doornik met vijftien dagen, te Gent met twintig dagen water en brood bestraft.

Het verzuim der kerkdiensten en andere dergelijke ongehoorzaamheden werden met acht tot veertien dagen boete gestraft. Dergelijk verzuim werd

[1] *Messager*, 1865, 175; 1855, 24.

te Gent in de XVᵉ eeuw slechts met eenen dag straf beboet. De beleediging eenen priester of den meester aangedaan kostte dubbele boete; de meester zelf onderging eene grootere straf na de beleediging van den geestelijke. Op alle groote feesten des jaars, en bij de groote processie van Doornik, werden de straffen opgeheven; zoo ook bij de intrede van eenen nieuwen broeder, zuster of meester. Goede voorspraak hielp almede tot verlichting van straf, zoowel hier als elders, in toenmalige eeuwen, gelijk in de onze.

Doch, indien iemand eenen misslag beging blijkbaar met het vertrouwen aan de straf te kunnen ontloopen, zoo werd deze daarnaar ingericht, en tot na eenig feest uitgesteld. Te Gent moest hij of zij die de boete niet regelmatig volbracht, daarmede opnieuw beginnen.

Gelijk elders bestonden er regelen op 't bloed aflaten (te Gent zesmaal 's jaars), het aanbrengen van klachten vóór 't kapittel te Doornik, enz., gelijk dat elders gebruikelijk was. Dat er algemeene stilte was voorgeschreven, en de meester zich alleen, tenzij de nood het vorderde, 't spreken mocht veroorloven, behoeven wij nauwelijks te herhalen.

Wij moeten nu nog eenige oogenblikken in 't bijzonder bij de lazarij van Namen stilstaan en de kosten der opneming, die van 't verblijf, het erfrecht, en zoo voorts behandelen.

Te Namen was het in de vroegste eeuwen gebruikelijk, dat iemand welke in de lazarij wenschte opgenomen te worden, zich allereerst tot den pastoor zijner parochie wendde, waar hij moest betuigen te zijn *filz de Sᵗᵉ-Eglise;* vervolgens wendde hij zich met getuigen tot de schepenen, waar zijne afkomst en zijn doop nogmaals werden onderzocht [1].

Was hij nu burger van Namen en uit wettige ouders gesproten — wat, bij voorbeeld, ook te Brugge streng geëischt werd, — dan begaf zich de meester van 't gesticht tot de schepenen, om de zaak nader met hen te bespreken. Indien de zieke verlangde dat er onderzocht wierd of hij werkelijk melaatsch was, dan werd hij op eigen kosten door de meesters met eenen der broeders naar de lazarij van Cornillon geleid. Wenschten daarentegen de schepenen dat zulk onderzoek zou plaats hebben, en dwongen zij (uit

[1] Zie hierboven, bl. 255.

eigene beweging of door kwaadwillige inblazing) den zieke naar Cornillon te reizen, dan moesten zij zelven de kosten daarvan dragen.

Later, in de XVe eeuw, veranderde deze wijze van handelen in zoo verre dat de schepenen zich voor alles verantwoordelijk stelden, en de kosten van het onderzoek in elk geval uit de gemeentekas betaalden. De gouverneur deelde de uitkomst van het onderzoek aan den aspirant mede, die nu afgewezen, of voor zijn leven in 't gesticht opgenomen werd. Als *paste* betaalde hij hier eenen ouden gros aan elk van de broeders en zusters, twee aan den pastoor van 't huis en twee aan den overste.

Te Brugge beliep deze *paste* negen parijsche ponden, twaalf schellingen, behalve eenige andere *reconnaissances* en *gratuités*. Te Brussel was het inkomst-geld in 1269 op een half pond grossen gesteld, later klom het tot honderd stuivers toe. Te Yperen betaalde men in de XIVe eeuw tien pond groote tornooien als inkomst-geld; te Val d'Orcq, voor man, vrouw en kinderen zestig stuivers. Meer vermogenden betaalden eene grootere som. Het XVe eeuwsche reglement van Gent spreekt van zes-en-vijftig vlaamsche ponden inkomst-geld.

Vreemdelingen betaalden natuurlijk nog hoogere som. Te Brussel bedroeg dit in de XIIIe eeuw veertig stuivers. In vele lazarijen moesten de zieken een klein huishoudentje medebrengen, hetwelk te Namen uit de volgende voorwerpen bestond : een bed met toebehooren, potten en tinnen pannen, een maat van twee en een van één liter; de noodige kussens, tafels en bankskes [1]. In Le Val d'Orcq bracht elke lazarus in de XIVe eeuw mede (behalve het bovenstaande) : koperen potten, drinknappen, waaronder een van zilver, wegende vier onsen, schotels voor vleesch en visch, een drievoet, en velerlei ander keukengerief, kleederen, en zelfs eenen zak om het koorn in te bergen [2].

Men begrijpt dat hieruit groote voordeelen sproten, want alles bleef het eigendom van het gesticht. In vele andere hospitalen moesten de gasten zilveren bekers medebrengen, welke af en toe tot geld werden gemaakt.

[1] Borgnet, *Les grands malades*, bl. 40.
[2] Delannoy, *Les hospices de Tournay*, bl. 87, vlg.

Te Brugge in de lazarij moesten zij zelfs twee zilveren schalen, benevens twee bedden met alle toebehooren, tafels, stoelen, servetten, enz., leveren [1].

Wanneer een lazarus nu in de onmogelijkheid was tot den aankoop van die zaken, zoo moesten zijne vrienden hem te hulp komen, en dan in elk geval minstens tien pond groten van Doornik aan het gesticht uitbetalen. Eene groote straf stond hun te wachten welke niet alles wat zij bezaten aan 't gesticht uitleverden. Doch er waren uitzonderingen; bij voorbeeld, voor onroerende goederen, vooral veld. Vervolgens wijzigde men den regel voor gehuwde lieden. De vrouw zoowel als de kinderen eens in de lazarij gestorven vaders hadden, te Namen, recht op een derde van de nalatenschap. Was de moeder des huisgezins gestorven, dan verviel een gedeelte van haar derde aan het gasthuis. Eene weduwe zonder kinderen behield recht op de helft der nalatenschap van haren man [2].

Te Yperen golden dezelfde bepalingen. Te Brussel moesten de leprozen vooreerst alle de inkomsten van hunne bezittingen, en na hunnen dood het kapitaal zelf aan de lazarij afstaan. Te Nijffels (Nivelles) bestond daarentegen de regel dat de lazarus het volle en vrije recht op zijne roerende goederen behield [3]. Evenwel strijdt dit zoo zeer tegen alle *costuymen* en gebruiken der liefdadigheids-gestichten en kloosters, dat deze bepaling aan de XVIe eeuw moet toegeschreven worden, toen de aloude hutten de vervallende groote lazarijen weder begonnen te vervangen. Daarmede hangt ook eene ordonnancie van Rijsel uit dien tijd te zamen, verklarende dat elke lazarus recht heeft op eene hut, een bed, eenen mantel, eene tafel, eenen schotel, enz., enz.

De regelen van Beauvoisis, waaraan de latere meest zijn getoetst [4], sluiten alle vermeerdering van goederen en erfenis van den lazarus uit. Hij mag alleen gebruik maken van datgene wat hij in 't begin der ziekte bezat. Ook de

[1] Staatsarchief, *Cons. privé*, carton n° 1507. « Extraict, » enz., ... in St.-Maria Magdaleene.

[2] Verg. Staatsarchief, t. z. p., over Brugge in 1376. Afdruk hier achter. — Zie t. z. p. « Extraict, » enz., van 1236, eveneens hier achter afgedrukt.

[3] Lecouvet, t. a. p., *Messager*, 1864, bl. 59.

[4] Lecouvet, t. z. p.

zoon, die hem gedurende de ziekte geboren wordt [1], heeft (volgens oude wetten van Wales) alle erfrecht verloren. In de lazarij van Brugge schijnen ongehuwde personen slechts de helft van hunne bezittingen aan het gesticht te hebben nagelaten. De lazarus mocht hier waarschijnlijk ook erven [2], doch dit erfgoed verviel na zijnen dood geheel aan de lazarij.

In elk geval werden deze bepalingen niet altoos even scherp toegepast. Dikwijls wijzigden de schepens die naar omstandigheid, of de tijd en het misbruik deden daartoe het hunne. Wij hebben ten minste hierboven reeds gezien dat de statuten van Gent, bij voorbeeld, uit de XVe eeuw, in 't algemeen veel minder streng zijn dan die der XIIIe, door Walter de Marvis gegeven; en dat de reglementen van dezen bisschop juist ten opzichte van den afstand en de erfenis van goederen wel eens in 't vergeetboek geraakten, leeren wij uit de geschiedenis der lazarij van Le Val-d'Orcq in 't bijzonder.

De bepalingen door bisschop Walter in 1207 gegeven, werden honderd jaren later opnieuw in 't licht gesteld door het kapittel van O.-L.-V. van Doornik en den stedelijken magistraat. Hierin wordt met nadruk op het erfrecht gewezen, en voorgeschreven dat deze vrijwillige afstand van eigen en nog te erven goederen duidelijk in den eed moet worden uitgedrukt, welke de lazarus bij zijne opneming in het huis heeft te zweren [3]. Ook gebeurde het dikwijls genoeg dat de melaatsche zijne gezondheid terugwon. Geschiedde dit binnen het jaar sedert zijne intrede, dan kreeg hij wel zijn inkomst-geld niet weder, doch overigens schonk men hem zijn have en goed. Wilde hij ongenezen binnen denzelfden tijd vertrekken, ook dan kreeg hij die weder. Doch was het jaar verloopen, dan kon hij alleen aanspraak maken op zijn goed, in geval gegronde redenen hem dwongen het gesticht vaarwel te zeggen. Alle deze bepalingen zijn echter van de XVe eeuw.

Wij zagen herhaaldelijk de groote gestrengheid der reglementen die in 1200 en 1300 werden opgesteld. In de oudste tijden toch had het Magdalenen-hospitaal, of de lazarij te Brugge, het recht alle melaatschen, in en om

[1] B. v. te Namen, in de XVe eeuw. Bormans, *Cart. d. l. c. d. Namur,* III, bl. 74, vlg. n. 1.
[2] *Messager,* 1865, bl. 39 en 42.
[3] Delannoy, *Les hospices de Tournay,* bl. 89 en 94, vlg.

de stad, te dwingen binnen hare muren te komen wonen [1]. Wat in Le Val d'Orcq eene gunst was (1237) voor de « ackersiecken [2], » was hier dwang.

Alleen op bijzondere voorwaarden, als : het betalen eener jaarlijksche rente, het stichten eener mis, als ook door bijzondere begunstiging, welke wij herhaaldelijk in deze bladzijden hebben ontmoet, stond het eenen vermogenden lazarus vrij een eigen huis te bewonen [3]. Te Brussel was het op geenerlei wijze of voorwaarde toegelaten de lazarij S.-Pieter vaarwel te zeggen. Was de melaatsche genezen, dan bleef hij aan 't gesticht verbonden, en werd onder de gezonden van 't bedienend personeel opgenomen.

Verliet hij ondanks dit verbod het gesticht, dan werden hem natuurlijk zijn have en goed niet wedergegeven, en wellicht, gelijk dit elders het geval was [4], bracht hem de wereldlijke arm in het huis terug.

Bij het vestigen van een gasthuis, wat ook de bijzondere bestemming daarvan ware, ontstond meestal de wensch der bewoners eene eigene kapel, met torentje en klok, als ook eenen eigenen priester te hebben. Dikwerf ontstond daaruit een toeloop van geloovigen tot de gasthuiskapel, welke hunne offers daarheen brachten, ten nadeele van de parochiekerk. Daarom aarzelde de geestelijke overheid meestal aan dit verlangen te voldoen. Werd er dan toch eene kapel in het gasthuis gesticht, zoo verbood de bisschop dat door eene klok de aanvang der diensten wierd verkondigd, opdat uitsluitelijk de gasthuisbewoners de kapel zouden bezoeken. Kon de geestelijke overheid ten laatste de geregelde en openbare diensten niet meer tegengaan, zoo werd dikwijls, gelijk onder anderen in het gesticht S.-Eligius te Diest, een geestelijke der parochiekerk met dien dienst belast, en voorgeschreven dat alle in 't gasthuis gezamelde offers ten beste der betreffende parochiekerk moesten komen.

Het gebeurde evenwel van den anderen kant dikwijls genoeg dat de ziekenhuizen door tegenwerking der belanghebbenden van eene kapel ver-

[1] Doch verg. Staatsarchief, *Cons. privé*, cart. 1507, a° 1398. — Afdruk hierachter.
[2] Descamps, t. a. p., bl. 155. « Les campestres malades. »
[3] Lecouvet, t. a. p., 1865, bl. 44.
[4] Zie hierboven bl. 295.

stoken bleven; daarom verordende het elfde algemeen concilie, in het jaar 1179 gehouden[1], in zijn drie-en-twintigsten canon, op het concilie te Londen, in 1200, herhaald, dat de leprozen hunne eigene kerken en kerkhoven moesten hebben; evenwel met de bepaling, dat daaruit geen nadeel voor de parochiekerk mocht ontstaan.

Doch een dergelijk bevel was in België, bij voorbeeld door bisschop Anselmus van Doornik, reeds dertig jaren te voren, in 1147 gegeven, alswanneer de leprozenkapel te Gent werd gewijd. De bisschop beval uitdrukkelijk (gelijk later te Diest) dat uit die stichting geene schade voor den pastoor van S.-Maartenskerk mocht ontspruiten, tot wiens parochie het hospitaal behoorde.

Was deze pastoor verhinderd den dienst der lazaruskapel op zich te nemen, dan had de abt van S.-Bavo, op wiens leengrond de lazarij was gebouwd, het recht den priester voor 't gasthuis aan te wijzen. Bovendien mochten op 't kerkhof (gelijk dit bij vele hospitalen het geval was) alleen gestorvene personen der lazarij begraven worden.

Zoo luidde ook de bepaling in Le Val d'Orcq; de broeders en zusters mochten geenen anderen priester hebben dan dien der parochie. De voordeelen der kerkelijke diensten vervielen aan de kanunniken der hoofdkerk van Doornik. Wij moeten dus veronderstellen dat eigene gasthuiskapellen en kerkhoven in meerdere landen te dien tijde nog niet bestonden; anders ware het voorschrift der kerkvergaderingen overbodig geweest. België gaf dus ook hier in menschlievendheid het voorbeeld aan andere gewesten.

In de XIIIe eeuw werd de verhouding van den gasthuispriester tot het leprozenhuis nog inniger. De belangen der parochiekerken begonnen langzamerhand voor die der gestichten te wijken. Walter de Marvis schreef in 1237 voor, dat de priester welke de diensten verrichtte binnen den omtrek van 't gesticht moest wonen [2]. Deze moest door het huis worden bekostigd, en een jonge *clerc* moest hem bijstaan in zijnen dienst. De *clerc* werd te Namen *marlier* (*marguiller*) genoemd, en genoot 's jaars eene mudde

[1] Hefele, *Conciliengesch.* (uitg. Witz), D. V, bl. 794.

[2] « Si doit li prestre manoir dedens le pourpris de le maison. » Descamps, t. a. p., bl. 155.

spelt. De priester moest natuurlijk daarvoor van zijne zijde de goede orde in het huis helpen handhaven, en mocht zelfs, in overeenstemming met den meester, straffen opleggen. In geval van nood riepen zij het gerechtelijk oordeel in van *le grant mestre de le ville.*

Als merkwaardig voorbeeld der verhouding van den geestelijke tot de bewoners der lazarij, zij nog dat van Diest hier aangehaald.

Te Diest stond het leprozenhuis van den aanvang af onder oppertoezicht van den bisschop. Deze werd door eenen *examinator* vertegenwoordigd, welke het bestier had, onder toestemming van den abt en het convent van Tongerloo. Alles wat den hospitaalzusters aanging moest deze priester bezorgen; doch de lazarij kreeg eerst eene kapel na een bestaan van honderd zestig jaren, in 1442 [1]. Nog mochten toen de burgers der stad de hospitaalkerk niet bezoeken, of daaraan geschenken doen, dewijl dit de parochiekerk benadeelde. Hier als elders nam dan deze geestelijke deel aan het bestuur, vooral door de ontvangst der gasten, het aanhooren der *professio,* enz.

Te Brugge sloeg de magistraat den gasthuisgeestelijke voor, en bezoldigde hem met twintig parijsche ponden en twaalf schellingen voor elken nieuwen gast.

Te Bergen schijnt men reeds in de XIIIe eeuw meer dan éénen priester voor de lazarij te hebben gehad, en in 't begin der XVe eeuw had men er te Brussel drie, welk getal echter spoedig weder afnam.

Te Aardenburg vinden wij reeds in de XIIIe eeuw eenen priester in de nieuw gebouwde lazarij, die met vijftien parijsche ponden bezoldigd werd.

Dat kleinere lazarijen, door enkele personen gesticht en onderhouden, onmiddelijk priester, kapel en kerkhof hadden, volgde menigmaal uit den grooten invloed, het onafhankelijk vermogen des stichters. Dit geschiedde, bij voorbeeld, te Uscial, waar een edelman op zijne eigene bezittingen eene woning inrichtte voor leprozen.

Vraagt men wellicht, welk kleed door de bedienaren der hospitalen, en welk door de zieken of lazarussen gedragen werd — zoo moeten hier

[1] Raymaekers, *Kerk. en liefd. Diest,* bl. 554, en *Messager des sc. hist.*, 1861, bl. 193.



alweder verschillige tijdperken en gewesten onderscheiden worden. In de oudste gasthuizen, vreemdelingenhuizen of xenodochiën van België, behalve in de kloosterhospitalen, droegen de personen die de gasten ontvingen en verzorgden geen bijzonder gewaad. Een of ander welmeenende persoon richtte zijne woning in om er doortrekkende gasten te ontvangen; een ander stond bij testament zijn huis tot hetzelfde doel af; een derde deed afstand van een stuk gronds en riep den invloed en de medewerking van andere welwillenden in, om daarop een verblijfplaats voor bedevaarders en andere arme reizigers te stichten.

Het dienstdoend personeel bestond dan aanvankelijk uit twee of drie personen; er was nog geen stand van broeders of zusters tegenover de eigenlijke dienstboden. Zij droegen dus ook nog geen van de wereld verschilig kleed. Doch toen de gasthuizen zich in getal en grootte uitbreidden vertoonde zich langzamerhand de ziekenzuster, soms van goeden huize, die wat van artsenijkunde en verband leggen geleerd had, en blonk boven de gewone dienaren uit. Nu trad weldra de kerkelijke overheid op en ried dezen zusters of broeders in gemeenschap van goederen te leven, eene zekere gelofte van gehoorzaamheid te doen en een eenvormig en eenkleurig kleed te dragen.

Zulks geschiedde, gelijk wij gezien hebben, bij de « Broeders der penitentie van Jesus-Christus, » te Brussel, in het hospitaal van O.-L.-Vrouw of S. Gertrudis, der XIIe eeuw, ter zelfder plaatse, in S.-Jan te Brugge, en in honderd andere gestichten. Daarmede namen de broeders of zusters toch nog niet de « regelen van S. Augustinus » aan, wat in S.-Geertrui eerst in 1489 geschiedde, maar hadden toch hunnen eigenaardigen levensregel. Evenwel kwam dit eenkleurig gewaad in zulke gasthuizen voor, welke, zonder van een klooster af te hangen, van den oorsprong af reeds een meer geestelijk karakter hadden, zooals dat van Lessines, van Bergen in Henegouwen, van Fosses, enz.

Uit de meeste reglementen blijkt dat de broeders en zusters eerst na eene werkzaamheid van twintig tot vijftig, ja soms van honderd jaren, een overeenstemmend kleed nevens bepaalde regelen aannamen. De kleur en de vorm van het gewaad werden in de oudste tijden, van 1150 tot 1250, ook

zelden voorgeschreven. Het werd den broeders en zusters in de meeste gevallen overgelaten die zelven te bepalen. Doch van het begin der XIIIe eeuw af werden kleur en vorm meestal door de overheid vastgesteld. Vooral zijn ons de voorschriften daaromtrent uit het bisdom van Doornik bekend geworden.

Te Gent, bij voorbeeld, droegen de broeders en zusters der lazarij witte tunica's; de broeders daarbij een breed wit scapulier, de zusters witte mantels of scapulieren. De broeders droegen geen ander linnen op de huid dan de *femoralia*, de zusters droegen hemden. De lazarussen droegen grijze linnen gewaden met een opperkleed, de mannen een scapulier, de vrouwen eenen mantel. De grijze stof had hier en daar een rood streepje [1], « opdat men, zoo beweren sommige schrijvers, minder het bloed zou bespeuren, dat soms uit lip of neus droop. » Alle broeders en zusters konden pels of bont dragen, doch alleen van eenvoudige schapenvacht. Zoowel hier als te Doornik droegen zij eene *tonsura*.

Zelfs de *familiares* of *frères haitiés*, de gezonde broeders, die niet altijd met den huisdienst te doen hadden, droegen een eenkleurig gewaad. In Henegouwen worden nog bijzonder de mantel en de hoed der lazarussen vermeld.

Te Bergues in Vlaanderen was het scapulier van grijs-bruin laken, de mouwen waren wit. Op eene miniatuur van Gent, uit de XIVe eeuw, voorstellende Jezus die de melaatschen geneest, dragen eenigen hunner spanbroeken en tunica's, om het midden van 't lijf vastgegordeld, en van voren open. Anderen dragen scapulieren, wijde mouwen, platliggende kragen, kleine hoeden met opgeslagen rand. Sommigen hebben lange baarden [2].

't Was de geest der kunstenaars van die dagen voor hunne geestelijke voorstellingen de kleederdracht te kiezen, die zich in de oogen des volks het schilderachtigst vertoonde. Wij twijfelen hier aan de historische waarheid der dracht. Het schijnt dat het in Ter Zieken te Antwerpen vrij lang duurde alvorens een gelijkkleurig kleed door de zusters werd gedragen. Wij

[1] Verg. Delannoy, *Hosp. de Tournay*, bl. 93. Deze grond wordt ook door Lecouvet aangegeven. Ik betwijfel daarvan de juistheid. Zie hieronder bl. 330.

[2] *Messager des sc. hist.*, 1865, bl. 171.

vinden alleen dat de pauselijke legaat Peter van Levis of Mirapoix den zusters, in 1311, toen hij door Antwerpen reisde, voorschreef in 't openbaar eenen zwarten sluier over 't hoofd te hangen, en de « regelen van S. Augustinus » te volgen. Te Aalst, en op vele andere plaatsen van Vlaanderen, was de blauwe kleur voor eenen onderrok zeer gebruikelijk. De lazarussen droegen daarover eenen witten mantel, met hoed, klep, enz. De dwalende lazarussen, die niet in een huis opgenomen waren, hielden menigmaal daarbij eenen hond, die hen overal vergezelde [1].

Doch de kleuren waren een misbruik, gelijk sommige andere punten van weelde, waarvan reeds is gesproken. In 1363 gaf de synode van Lavaur (conc. Vaurence, prov. Toulouse) een voorschrift [2], dat de lazarussen noch gestreepte, noch gekleurde kleederen mochten dragen, alsook haar en baard moesten afscheren. Volgens het concilie waren dus de roode streepen volstrekt niet noodig om voor gevoelige oogen den aanblik van afdruipend bloed te bedekken. De vaders van 't concilie zagen daarin eenvoudig eene noodelooze ijdelheid of weelde. Wij weten genoeg dat slechts een uiterst klein getal lazarussen afzichtelijk was. Eindelijk zij nogmaals daaraan herinnerd dat de bepaling der kleeding eerst met de XIVe eeuw, en waarschijnlijk juist daarom begon, dewijl, ondanks de voorschriften, zich reeds in de al te nauwe of al te wijde stof behaagzucht en wereldzin vertoonden.

Ten slotte geven wij hier nog een uittreksel betreffend de kleeding in het *Hôtel-Dieu-le-Comte* te Troyes, waarbij Guignard belangrijke noten heeft geschreven [3].

« De vestimentis *laycorum Fratrum.*

« XII. Camisias (*chemises*), femoralia (*famulaires*), tunicas et supertunicalia, capularia (*capulères*) et capucia intertenentia (*chaperons* vastgehecht aan den borstrok), et si equitaverint pro negotiis Domus habeant cappas clausas, de grosso camelino, et sotulares (*solors*) cum corrigiis (met banden).

[1] De Potter, *Gesch. van Aalst*, 100.

[2] Hefele, t. a. p., VI, bl. 623, der eerste, oorspronkelijke uitgave.

[3] Ph. Guignard, *Les anciens statuts de l'hôt.-D.-le-Comte à Troyes*. Troyes, 1853, bl. 10, n°s XII en XIII, vlgg., uit de XIIIe eeuw.

« XIII. Sorores habebunt singulae, camisias (ita) (*chemises* en overrok), saiconia (seurquenies, lange kleederen), talares percinctae sint manutergio ad servandum munditium vestimentorum; velas et nullum caputerium deferri permittantur; unam pelliceam leporinam vel tuniculinam, pellibus agninis colatam, ad honestatem observandam, et *murmurationem populi evitandum* (!); tunicas, supertunicalias et pallia (lakensche mantels uit een stuk) ejusdem [panni?] [pretii?] et coloris antedictorum; similiter tunicalia (seurcot forré de peaux d'agniaulx) [supertunicalia] forulata [forrata?] sint pellibus agninis; caligas (kousen) et caloges (sokken) [calceos?], albi coloris (van witte wol); botas (laarzen) rotundas.

« XIV. Precipimus quod sorores habeant et deferrant cappucia nigra linea vel lanea, retroclausa.

« XVI. Non liceat alicui deferre anulos, gemmas, nisi *ratione infirmitatis.*

« XVII. Inhibemus ne sorores veniant ad ecclesiam in vestibus albis, sed indutae sint palliis suis et ne sine palliis exeant Domum, et nec sine caputiis.

« XIX. Zonas religiosas habeant cum rustello, bursa et aculeario.

« XX. Inhibemus ne quis portet *custellum* cum *cuspide.* »

VI

Pauselijke en grafelijke bescherming der godshuizen.

Er is in onze studie herhaaldelijk over de bescherming gesproken, welke nú weer de graaf, dán weder de bisschop, en eindelijk zelfs de paus, ja soms een aantal pausen aan een of ander liefdadigheidsgesticht verleenden. Verschil van bisdom, verschil van gewest, van stichting, van personeel bepaalde de verscheidenheid der bescherming, en gaf aan het gasthuis alweder dat individueel karakter, waardoor de belgische instellingen der middeleeuwen, de kunstvoortbrengselen, de provinciën en de inwoners zelven zich van elkander zoo kleurrijk onderscheidden, alvorens de eeuwen van een grooter cosmopolitisme waren aangebroken.

Aan de pauselijke, zoowel als aan de grafelijke bescherming waren natuurlijk een aantal voorrechten verbonden, waarvan wij er reeds eenige hebben leeren kennen. Het hoofdprivilegie door den paus aan sommige gasthuizen toegekend, was de bevrijding van de opbrengst der kerkelijke tienden. Deze gunst schonk (één voorbeeld uit velen) in 't jaar 1250 Innocentius IV aan de lazarij van Brussel. Toen had Innocentius III reeds in 1204 aan het leprozenhuis van Bergen in Henegouwen hetzelfde recht toegekend, met de vrijheid allerlei goederen te verwerven en aan te nemen [1].

In 1210 schonk Innocentius III dergeljke voorrechten aan de lazarij van Namen [2], en in 1247 bevestigde Innocentius IV het erfrecht van het huis, bij 't overlijden van eenen broeder of eene zuster [3]. In 1234 bevestigde paus Gregorius IX het reglement van 't gasthuis te Oudenaarde en Innocentius IV stond eraan toe, tienden aan te koopen uit de handen van

[1] Devillers, *Descript. de Cart.... de Mons,* bl. 116, n° II.
[2] Borgnet, *Les gr. malades,* bl. 91, vlg., *Annexe,* n° II.
[3] T. z. p., 93, n° IV.

leeken. Niet zonder moeite werden zulke privilegiën gehandhaafd. Gravin Margaretha schonk aan het gesticht hare hooge bescherming. Graaf Wyt vaardigde in 1279 een bevel uit aan de baljuws van Oudenaarde, om het gasthuis in alle zijne rechten te handhaven.

Paus Honorius IV trad in 1287 voor de rechten van het hospitaal op. In 1297 verklaarde paus Bonifacius VIII opnieuw het huis te willen beschermen [1]. Het scheen alles nog niet genoeg te baten : het gesticht bleef aan gedurige berooving door ongerechte handen blootgesteld.

Negen jaren later nam Wyt het opnieuw onder zijne bijzondere bescherming en overlaadde het met allerlei geschenken en voorrechten, terwijl van de andere zijde de pausen voortgingen met de verklaring hunne bijzondere bescherming aan het huis te verleenen. Vergeefsche wedijver! In 1301 scheen 't nog niet genoeg dat paus en graaf hunne beschermende hand erover uitstrekten en dat de bisschop alles aanwendde om er het reglement te handhaven; ook de koning van Frankrijk moest tot de handhaving van recht en orde een bevelschrift uitgeven. In 1309 betuigde Robrecht van Bethune de bijzondere beschermer des hospitaals te zijn, en in 1317 was het paus Joannes XXII welke daaraan eene bul van bijzondere bescherming verleende, in 't volgende jaar door hem hernieuwd.

Doch in den loop der XIVe eeuw werd het gasthuis, ondanks dat, voortdurend in zijne rechten verkort. Jan van Burgundië gaf in 1412 eene ordonnancie, gedagteekend van Parijs, met strenge bevelen tegen allen welke die rechten nog zouden aantasten. Paus Martinus V betoonde eveneens zijne groote belangstelling voor 't gesticht, de benoeming des oversten goedkeurende, welke door den graaf werd gedaan. Ook Karel van Burgundië achtte het dienstig zijne hooge bescherming eraan te verleenen, in eene acte, welke door Maximiliaan werd bevestigd.

Men ziet uit dit alles hoe het verloop der eeuwen de menschelijke natuur niet had veranderd. Want is het wel aan iets anders dan aan de roofzucht van diegenen toe te schrijven, welke zich met geweld van het goed der armen wilden meester maken, dat geestelijke en wereldlijke gezagvoerders het noodig achtten, telkens weder hunne bescherming te bevestigen?

[1] *Messager des sc h.*, 1852, bl. 350.

Die vreedzame oorkonden, waarin vaak geen enkel woord van verontwaardiging is te vinden, zijn de sprekende bewijzen hoe, door alle eeuwen, de hospitaalgoederen aan de misbruiken van ongeroepenen, of zelfs van hen die deze goederen moesten verdedigen en doen toenemen, waren blootgesteld. Ja, hier zijn geene gissingen noodig! Wij lezen in de geschiedenis van 't groote gasthuis van Oudenaarde zelf, hoe dikwijls het zijne rechten te handhaven had tegen de aanranders daarvan. De archieven bevatten een aantal processtukken welke zich hierop betrekken.

Het grootste deel dier stukken ter zijde latende, willen wij alleen een enkel twistgeding vermelden, wat hier bijzonder schijnt te passen. Het zijn de gepleegde verhandelingen over het stichten eener begraafplaats voor de bewoners van 't gesticht. Het boven aangehaalde elfde algemeen concilie had het voorschrift gegeven : dat de lazarijen of andere ziekenhuizen hun eigen kerkhof moesten hebben. Dit beviel evenwel.... niet algemeen, om redenen welke wij niet nader behoeven uit één te zetten. Hoe dit ook zij : in 1235 gaf de onvermoeide bisschop Walter de Marvis zijne goedkeuring tot het inrichten van een kerkhof, ten gebruike van het zieken- (en vreemdelingen-) huis te Oudenaarde.

Daarbij werden dan tegelijk eenige rechten op 't begraven aan de kanunniken van S-Walburgis toegekend, tot wier parochie het gasthuis behoorde. De kanunniken stelden zich met deze schikking aanvankelijk tevreden. Doch weldra meenden zij door de broeders en zusters in hunne rechten te zijn verkort [1], en er ontstond herhaaldelijk strijd tusschen de partijen, die eindelijk door den bisschop geslecht werd. In 1332 werd het gasthuis, wegens oorlogsgevaar, achter S-Walburgiskerk verplaatst, in 1433 onder goedkeuring van Philips den Goede met eenen muur omgeven, en in 1435 nog eens in het rechterlijk bezit van dien muur bevestigd [2]. Tusschen de herhaalde protesten en klachten welke zich bij deze wijzingen in de ligging van 't gasthuis verhieven, wikkelden zich eene menigte andere vragen, opgeworpen door hen welke hunne gretige handen naar het armengoed uitstrekten.

[1] Ketele, *Messager*, 1837, bl. 230, vlg.
[2] Raepsaet, *Messager*, 1852, bl. 354.

Ex uno disce omnes. Te Namen en elders ging het niet anders. Wij willen toch nog enkele trekken van dit gedeelte der geschiedenis van de liefdadigheidsgestichten geven, om het bovenstaande te bevestigen. In 1250 nam paus Innocentius IV het ziekenhuis van Lessinen onder zijne bijzondere bescherming [1], en maakte het vrij van de bisschoppelijke jurisdictie, zoowel als van het gezag des magistraats. Dit belette echter niet dat in 1261 Nicolaas van Kamerijk een uitvoerig reglement aan de zusters gaf, dat de graaf van Henegouwen, Albrecht van Beyeren, in 1389, deze statuten moest handhaven, en dat de koning van Frankrijk, of de graaf, de door 't gasthuis verkregen goederen telkens bevestigde. Wij treffen alweder eene samenwerking, welke bijna wedijver zal kunnen genoemd worden, maar die niet nadeelig voor 't gasthuis uitviel.

S.-Mattheus-ter-ketenen te Luik, moest, naar 't schijnt, weder tegen andere soort van vijanden verdedigd worden dan het gasthuis van Oudenaarde. Binnen kloostermuren in de XII[e] eeuw gebouwd [2], was het niet onnatuurlijk dat dit gasthuis later een geheel geestelijk karakter kreeg. Doch de aldaar bestierende kanunniken en kanunnikessen van S. Augustinus ontvingen hunne regelen niet van den bisschop maar van paus Alexander IV, terwijl hij het gesticht onder zijne bijzondere bescherming nam.

Deze beschermingsoorkonde moest acht jaren later door Urbanus IV, in 1263, bevestigd worden, daarbij voorschrijvende dat de kanunnikessen boven de veertig jaren oud en zes-en-dertig in getal mochten zijn, dat de broeders minstens het dertigste jaar overschreden moesten hebben, en niet meer dan twaalf in getal mochten wezen. Nog waren de invloed en de bescherming des pausen niet toereikend om deze bevelen te doen handhaven. Althans in 1340 moesten zij door bisschop Adriaan Van der Mark opnieuw [3] aan de *familiares* worden ingescherpt. Soms diende de bescherming en de uitspraak des pausen ook om de moeielijkheden welke er, gelijk wij gezien hebben, over het stichten eener gasthuiskapel met dienstdoenden priester, klokketoren en klok, tusschen den bisschop, den pastoor der parochie en

[1] *Ann. de la Soc. arch. de Mons*, X, bl. 82, vlg.

[2] Ernst, *Tableau des suffragans*, 297.

[3] Daris, *Notice sur les églises de Liège*, I, 13 BULL. DE L'INST. ARCH. DE LIÈGE, 1872, D. XI, 233.

de bestuurderen van het gasthuis ontstonden, te boven te komen. Dit was, bij voorbeeld, het geval te Ath, alwaar in naam en op bevel van paus Martinus V zelven, in de XVe eeuw, een gasthuis voor reizigers werd gesticht, met kapel, toren en klok.

Dat onder de voordeelen welke de gasthuizen uit de pauselijke bescherming trokken, onder anderen ook dat behoorde van in tijden van interdictie de kerkelijke diensten in hunne kapel te mogen voortzetten, hebben ons de voorgaande bladzijden genoegzaam getoond. Dat eindelijk het pauselijk bevel dikwerf diende om, naar de klachten van het geestelijk gezag luisterende, het burgerlijk bestuur van zekere gasthuizen te bestrijden, leerden ons de maatregelen door paus Alexander III in de XIIe eeuw, ten opzichte der brusselsche hospitalen, genomen. Doch hoe, van de andere zijde, de pauselijke Stoel bereid was om, naar de stem van den magistraat en de burgerij hoorende, de vermeende rechten der geestelijkheid van geene waarde te achten, zagen wij uit de vrijheden welke Nicolaas V in de XVe eeuw aan diezelfde gasthuizen schonk [1].

Na dergelijke voorbeelden zal het niet noodig zijn nog andere gevallen van pauselijke bescherming aan te voeren; hetzij die aan 't S.-Elisabethsgasthuis te Antwerpen [2], 't zij die, in eene menigte privilegiën, aan de zusters van Vilvoorde verleend [3], of andere meer.

Hoe de grafelijke bescherming menigmaal aan een gasthuis ten goede kwam, hebben wij herhaaldelijk aangetoond, zoodat wij ook daarvoor geene nieuwe bewijzen hebben te leveren. Menige uitgave werd door grafelijk privilegie aan de liefdadigheidsgestichten bespaard. Somtijds hadden de gasthuizen hun ontstaan uitsluitend aan de toegevendheid des graven te danken. Dat de graven van de andere zijde naijverig waren om als beschermers, als medegronders, als *fundatores* van hospitalen te gelden is almede voldoend bewezen; ware 't ook maar alleen uit de geschiedenis der gronding van 't Kinderen-Alijn's-hospitaal te Gent.

Dat ook de koninklijke bescherming, waarvan wij zooeven spraken,

[1] Hier boven bl. 225.
[2] Staatsarchief, *État des biens du clergé séc.*, Te 5, 46545, *Decl.* 77.
[3] A. Wauters, *Les environs de Brux.*, bl. 513.

geen ijdel woord was, kan op velerlei wijs worden bevestigd. In 1298 nam Philip IV eenen maatregel voor het gasthuis te Rijsel, waardoor aan de burgerlijke voogden (*sergens*) volmacht (*plain pooir*) werd gegeven, tegenover elk ander gezag [1]. Koning Karel V nam een dergelijk besluit voor het S.-Jacobs-gesticht te Parijs [2]. Lodewijk IX gaf een sprekend voorbeeld hoe de koning de gasthuizen van 't opbrengen der tienden kon ontheffen, enz.

Het is moeielijk te zeggen tegen welke vergoeding de opzichters der hospitalen hun ambt bekleedden, en hoe groot prebende en pitancie van het bedienend personeel en der overige bewoners waren. Eenige voorbeelden hebben wij daarvan gegeven; doch een algemeene regel bestond er in 't geheel niet. Die vergoedingen waren verschillig gelijk vele andere bijzonderheden der inrichting, en hingen af zoowel van de stichters als van den rijkdom des gestichts, van de inzichten des geestelijken of wereldlijken gezags, enz. Enkele bijzonderheden kunnen daarvan nog medegedeeld worden. De oppervoogden der gasthuizen, hetzij dit deels geestelijken of uitsluitend magistraatspersonen waren, genoten, zooveel als zulks bekend is, in deze hoedanigheid geene toelage. Doch de mannen die, hoewel tot den magistraat behoorende, met het bijzonder toezicht op een of ander gesticht waren belast, werden dikwijls bezoldigd.

In 't gesticht Wenemaer te Gent genoten de voogden, in 't jaar 1420, zoowel als de *supérieure*, eene jaarlijksche vergoeding van twee ponden doorniksche groten. Bovendien werden hun de kosten ten voordeele van 't gesticht gedaan natuurlijk vergoed [3]. Doch het was verboden eenige betaling of geschenk van de proveniers aan te nemen, gelijk bisschop Robert van Luik reeds in 1241 verboden had : « Frater non mittat fratri pitantiam.... nisi magistro [4] »; de meester mocht dit alleen.

De twee voogden der lazarij te Brugge genoten omtrent de XVIe eeuw jaarlijks zestien parijsche ponden vier stuivers. De weesmeesters te Ant-

[1] Martin-Doisy, *Dict. d'écon. char.*, II, 452.
[2] T. z. p., I, 72. — Vergelijk daarbij D. III, bl. 21, vlg.
[3] De St-Genois, *Messager*, 1854, 130.
[4] Ernst, *Tableau des suffragans*, bl. 220.

werpen ontvingen in die dagen een derde der boeten welke in het gesticht werden verbeurd [1]. Te Diest genoten de uitvoerders van den laatsten wil van W. Halbiers, in 't door hem gestichte gasthuis, waarvan zij de eerste voogden werden, in de XV[e] eeuw, jaarlijks vijf lichte gripen en twee stuivers [2]. De oude-mannen- en vrouwenhuizen hadden gewoonlijk onbezoldigde voogden. De opbrengst van 't gesticht werd meestal, na aftrek der kosten, tusschen de prebendiers verdeeld. Dit geschiedde, bij voorbeeld, in 't Kinderen-Alijn's-gesticht te Gent, waar de vier oversten niet de minste vergoeding ontvingen; de provisor was evenmin bezoldigd; terwijl de bisschop van Doornik, welke dezen regel deed opstellen, daaraan toevoegt dat dit gebruik in alle andere Gentsche godshuizen bestaat. Te Brussel was dit minder algemeen. In S.-Aubertus of Poortakker kregen de twee oudste prebendiers vier stuivers daags, de zestien andere drie stuivers zes penningen. De « meesterigge » ontving zes stuivers en acht penningen [3]. In S.-Jan en S.-Paul ontvingen de oude vreemdelingen te zamen vier gulden tien stuivers in de maand. Te Atrecht werd in S.-Mattheus-gasthuis, aan zes *personnes de le maison* en twee *meskins,* elk tien pond 's jaars uitgedeeld [4]. Een salaris der voogden was aldaar evenwel niet algemeen gebruikelijk, want de opzichters van 't gasthuis S.-Jean-en-l'Estrée genoten geene vergoeding. Deze voorbeelden mogen hier volstaan, benevens datgene wat over dit onderwerp, in den loop van ons verhaal, reeds is medegedeeld.

[1] Mertens en Torffs, *Gesch. v. Antwerp.*, II, 431.
[2] Raymaekers, *Diest,* bl. 369.
[3] Vander Meersch (Bulletin de statistique, V), *De l'état de la mendicité,* bl. 135, vlg.
[4] Proyard, t. a. p., bl. 311.

VII

§ 1. Alexianen of Cellebroeders. — § 2. Bgijnen. — § 3. Bogarden, Lollarden. — § 4. Witte vrouwen. — § 5. De Lombarden.

§. 1. De gestichten der Alexianen of Cellebroeders, der Begijnen, der Begarden of Bogarden en der Witte vrouwen hebben voorzeker vele diensten bewezen aan de armen, de zieken en andere hulpbehoevenden. Evenwel behoort hunne geschiedenis niet dadelijk tot de vraag, door de koninklijke academie gesteld, want deze vordert « une étude sur l'organisation des INSTITUTIONS charitables. »

Mij dunkt dat door « institutions charitables » niet alle broederschappen, vereenigingen, communauteiten of congregatiën van personen bedoeld worden, die zich voorgenomen hebben eenige liefdewerken te verrichten, maar de gebouwen, te zamen met het daarin wonend personeel, welke uitsluitelijk aan werken van barmhertigheid zijn gewijd. Daarom schrijft de academie ook « organisation des institutions », waardoor te verstaan is : het leven en werken in de lokalen tot christelijke liefdadigheid opgericht. De schrijver dezer bladen werd in dit gevoelen bevestigd door de woorden van het verslag, opgenomen in het bulletijn der academie, jaargang 1880, bl. 440, en andere verslagen.

Ofschoon nu genoemde geestelijke broeders en zusters, minder binnen de muren hunner gestichten, maar toch in 't algemeen met werken van liefde aan de lijdende menscheid dienst bewezen, en in elk geval de ziekenhuizen der begijnhoven hier in aanmerking komen, hebben wij gemeend aan 't slot van onzen arbeid aan bovengenoemde geestelijke broederschappen eenige bladzijden te moeten wijden.

De Cellebroeders of Alexianen, van wie de oorsprong nog in 't duister ligt, waren burgers van den leekenstand, die zich op bijzondere wijze met

eenige liefdewerken wilden bezighouden, en in de eeuwen dat de pest in onze gewesten heerschte groote diensten bewezen, door de zorg voor de zieken en het begraven der dooden.

Zij schijnen het eerst in Antwerpen, onder den naam van « Matemans », in het jaar 1342 voorgekomen te zijn [1], doch vormden toen noch congregatie noch communauteit. Voorzeker gaf men hun elders daarom wel eens den naam van « Lollaards » of « Bogarden », als eenen algemeenen soortnaam, welke op dat tijdstip meer bekend was.

In 1348 vinden wij hen bijzonder werkzaam bij de uitbreiding van de zwarte pest. Doch langzamerhand talrijker wordende, legden zij zich ook toe op andere ziekenverpleging en verzamelden daartoe het benoodigde geld. Ook zinneloozen werden door hen bewaakt en later in hunne kloosters opgenomen. Zelfs beijverden zij zich in sommige streken slecht opgevoede kinderen en buitensporige jongelingen op beteren weg te brengen [2]. Door bemiddeling van Karel den Stoute stond Sixtus IV hun in 1458 toe plechtige kloostergeloften af te leggen, en « de regelen van S. Augustinus » aan te nemen.

In geen land waren zij zoo verspreid als in België. Te Thienen vooral kregen zij reeds sedert de helft der XIVe eeuw eene groote uitbreiding [3]. Te Leuven vond men hen almede in 1345, en kort daarna in de meeste steden van Brabant en Antwerpen. Men zegt dat zij in Luik reeds in de XIIIe eeuw voorkwamen [4], en dat zij zich in 1305 reeds, « met stedelijke vergunning », te Mechelen hadden gevestigd. Te Diest komen zij in 1372 voor, en in Antwerpen kregen zij in 1399 reeds twist met den magistraat, omdat zij zonder loon geene pestkranken wilden begraven [5]. Weldra vond men er te S.-Truiden, te Hasselt, enz. [6]. In de helft der XVe eeuw vond men er ook te Gent, te Brugge, en in andere steden van Vlaanderen [7].

[1] A. Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 470.

[2] Marx, *Gesch. des Erzstiftes Triër*, II, 2, 291, vlgg. — A. Wauters, t. z. p., 471.

[3] Bets, *Hist. de Tirlemont*, II, 178, n. I. — Van Gistel, I, 276. — Tarlier en Wauters, *Géogr. et hist. de la Belgique*, I, 170.

[4] *Bullet. de l'inst. arch. de Liège*, XI, 235.

[5] Mertens en Torffs, *Gesch. v. Antw.*, II, 210, IV, 572. 209, vlgg.

[6] *Bull. de l'inst. arch. de Liège*, XI, 14, 274, vlg. — Piot, *Cartulaire de S Trond*, II, 366.

[7] Gramaye, *Antiq.*, IV, § 16, bl. 110. *Ant. Fl.*, bl. 226. — De Potter, *Aalst*, III, 162.

In de tweede helft der XV[e] eeuw, toen velen slechts de regelen van de derde orde van S. Franciscus volgden, namen zij in België algemeen die van S. Augustinus aan [1]. In de meeste der genoemde plaatsen vond men ook Cellezusters of Matewijven, denzelfden dienst verrichtende als de mans. Ook dezen deden omtrent 1458 de drieërlei gelofte en werden algemeen door den stedelijken magistraat ondersteund [2]. Ondertusschen deden de geloften den overigens zeer verdienstelijken broeders hunne vroegere onafhankelijkheid niet vergeten; want men zag hen soms met geld en goed *en corps* hunnen post verlaten en, zonder voorkennis der oversten, eene stad ontwijken waar hun het verblijf niet meer beviel [3]. Zoo geschiedde 't, bij voorbeeld, te Luik in 't jaar 1496; doch hier werden zij weldra door de zorg van bisschop Erard van der Mark door anderen vervangen.

Treffelijk is des te meer hun optreden en werken te Diest, wat wij hier nog in 't kort willen schetsen. Nadat hun ijver en onverschrokkenheid in tijden van pest reeds in 't jaar 1348 had gebleken, stond zekere weldoener, Geraard van Blancklaar, hun eene woning af, ten overstaan der schepenen, der kerkmeesters van O.-L.-Vrouw en des bestuurders der Bogarden. Van alle zijden werd deze bezitting door geschenken vergroot, en de pausen Gregorius XI, Eugenius V en Nicolaas V bevestigden de broeders in het aangewonnen goed. Zij verkregen ook van laatstgenoemden paus de vrijheid tot stichting eener eigene kapel, en bisschop Lodewijk van Bourbon gaf hun eenen levensregel [4].

Er werd toen een verdrag gesloten met de S.-Sulpitius-kerk, waarbij aan de Cellebroeders vergund werd offergiften van allerlei soort aan te nemen, behalve die welke de gemeente gewoon was op de vier hoogtijden aan den pastoor af te staan [5]. Ook ten opzichte van andere gestichten toonden zich de Cellebroeders vreedzaam en inschikkelijk. De bisschop van Luik schonk hun verschillige geestelijke gunsten, en de stedelijke regeering stond hun

[1] Verg. hierachter den afdruk van een oorspronkelijk ongedrukt hs. daarop betrek hebbende.
[2] Mertens en Torffs, t. a. p., II, 216, vlg.
[3] Ernst, *Tableau des suffr.*, bl. 201, in de noot.
[4] Zie het hs., hierachter afgedrukt, in 't bezit van Mgr. H. J. Feye, te Leuven.
[5] Raymaekers, t. a. p., bl. 311, oorspronkelijk stuk.

vrijdom van belasting en andere voorrechten toe; vooral toen zij, na 't jaar 1470, het stedelijk pesthuis betrokken en, nog geregelder dan vroeger, den ongelukkigen zieken hunnen dienst wijdden. Ten slotte deelen wij hier de hoofdpunten mede uit een reglement in 1461, door Guillermus, bisschop van Doornik gegeven, wat door de Alexianen van Gent, Brugge en Oudenaarde werd nageleefd.

Gelijk in alle andere huizen waren nu ook hier de « regels van S. Augustinus » voorgeschreven. De broeders mochten niet vóór hun twintigste jaar, en de zusters niet vóór haar achttiende, in het gesticht opgenomen worden, waar zij geheel afgescheiden van elkaâr moesten leven. Zij moesten vooral gezond, van goede manieren en ongehuwd zijn [1].

De meester of superior van het gesticht werd bij volstrekte meerderheid van stemmen, na eenen gehouden vastendag en het H. misoffer, gekozen. Een broeder of zuster wenschende in het huis opgenomen te worden, moest eerst een ernstig examen ondergaan, en vervolgens met nederige woorden dat verlangen te kennen geven : « Pater, ego peto misericordiam », enz.

Om de rechten der parochiekerk te ontzien waartoe het huis zou behooren, moesten de broeders en zusters aldaar viermaal 's jaars de H. Communie ontvangen. Zij moesten van de eene zijde zeer streng zijn voor hun eigen persoon en herhaaldelijk de tuchtroede bezigen (bijzonder de zusters); van de andere zijde moesten zij vriendelijk en gastvrij wezen bij het bezoek van welgezinde menschen. Zoowel de broeders als de zusters moesten zich viermaal 's jaars doen aderlaten, tenzij de dokter het anders voorschreef. Vasten en op den grond zijn noenmaal gebruiken was hier, gelijk elders, in zekere gevallen voorgeschreven. Ook stilzwijgendheid was geboden. Doch, was het noodig dat een broeder met eene zuster een gesprek hield, zoo moest dit met open deuren geschieden. Elke maand moesten de statuten in het gesticht luid vóór alle broeders en zusters gelezen worden, enz.

§ 2. Wat de Begijnen aangaat, zullen wij met enkele trekken uit hare geschiedenis kunnen voldoen. De oorsprong van haren naam wordt, gelijk bekend is, op verschillige wijze uitgelegd. Volgens de eenen dagteekent de

[1] Zie den afdruk van 't oorspr. hs. hierachter uit het staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 56, f° 102, v°.

opkomst dezer soort van half-geestelijke zusters uit de VIIe eeuw, uit den tijd dat H. Gertrudis te Nijffels eene kapel stichtte, en zou de naam aan S. Gertruids zuster, H. Begga, zijn ontleend. Deze bewering grondt zich evenwel op niets anders dan op eene overeenkomst in den naam.

Volgens anderen zou Lambert le Begue, gestorven in 1187, daarvan te Luik de grondlegger zijn geweest. Weder anderen meenen : de kleeding hebbe aanleiding tot den naam « Begijn » gegeven. Vooreerst beteekent « béguin », « kindermuts »[1]; doch het volk heeft misschien wel, door 't zwarte kleed, aan een « beghijne », dat is een zwartachtig stuk vee gedacht, en aldus die geestelijke dochters bespot, welke niet ten allen tijde en in alle landen even ordelijk leefden.

Nog weer anderen denken aan het angelsaksishe « beghan » en het engelsche « to beg », wat « bedelen » en « bidden » beduiden kan. Hoe dit ook wezen moge, zooveel alleen is zeker, dat vóór het jaar 1000 door geenen schrijver van geestelijke zusters wordt gesproken, die zich « Begijnen » hebben genoemd.

Wij hebben hierboven reeds herhaaldelijk kunnen opmerken, hoe omtrent de XIIe eeuw een algemeene drang bestond naar het scheppen van communauteiten, geestelijke genootschappen of broederschappen, waarin eene zekere vrijheid, om in aanraking te blijven met de wereld, zich paarde aan eenige geestelijke oefeningen en regelen.

Gelijk de bovengenoemde Zakdragers, de Broeders der penitentie van Jesus-Christus en de Bogarden zulke gezelschappen voor mannen vormden, bestond nog veel meer bij weesmeisjes en oude weduwen de behoefte datzelfde voor personen van haren stand en geslacht te doen, in tijden toen de eigenlijke godshuizen of armenhuizen voor vrouwen of mannen nog in 't geheel niet bestonden. Wij hebben immers uit de voorgaande studie gezien, dat dergelijke gestichten eerst werden gegrond, vele eeuwen nadat de gasthuizen waren ontstaan, en minstens een honderdtal jaren nadat oude of gebrekkelijke personen in de xenodochiën begonnen opgenomen te worden.

[1] E. Hallmann, *Die Gesch. des Ursprungs der belgischen Beghinen*, enz., bl. 25, vlgg., bl. 3 en 120.



Het begijnhof van Puthey, bij Vilvoorde, behoort voorzeker tot de oudste inrichtingen van dien aard. Men heeft de gronding daarvan aan de XI[e] eeuw toegeschreven, volgens diplomen van 1065, 1129 en 1151; doch de echtheid daarvan wordt in twijfel getrokken. Het actestuk van 1065 is hoogstens een afschrift van de XIV[e] eeuw [1]. Voorzeker hielden zich toen reeds in verschillige plaatsen groepen van vrouwen met de verzorging der zieken bezig, ofschoon zij zich door geen bijzonder kleed van andere personen onderscheidden. Men kan ook niet wel beweren dat deze vrouwen, die den naam van « Begijnen » niet droegen, maar eenvoudig « vrome vrouwen (*feminae religiosae*) » genoemd werden, tot den armsten stand behoorden. 't Is waarschijnlijk dat eerst in den loop der XIII[e] eeuw, ten eerste, het kleed effen bruin of zwart werd, ten tweede, de meeste Begijnen tot de minder gegoeden rekenden, en ten derde, hare woningen door eenen gezamentlijken hof waren omgeven.

Zij breidden zich weldra naar alle zijden uit, zich bezig houdende met de armenverpleging, het onderwijs van kinderen, enz. In de XIII[e] eeuw werden in België de meeste begijnhuizen, met en zonder hoven, gesticht; ten eerste te Thienen, in 1202 [2] (te Valencijn in 1212, te Douai in 1219); te Gent in 1224 en 1237, te Antwerpen in 1230, te Brussel vóór 1248 [3], te Leuven en te Brugge in 1234, te Mechelen in 1257, te Zoutleeuw wellicht reeds in 1231, te Doornik in 1240, te Dendermonde in 1289, te Enghien in 1255, te Bergen vóór 1294, te Oudenaarde in 1367, te Hoei in 1359, enz.

Te gelijker tijd, of korten tijd later, ontstonden dan, op de hoven zelven, of in een ander deel der stad, de infirmeriën voor kranke Begijnen en vormden bijzondere godshuizen, met een afzonderlijk inkomen [4].

Zoo bestond de infirmerie te Brussel reeds in het jaar 1248 [5] en was ook

[1] Ed. Terwecoren, S. J., *Notre-Dame de Consolation*, Brussel, 1852, bl. 34, vlgg. — *Acta SS.*, *Belgii*, V, bl. 99, vlgg.

[2] Mir., IV, 529. — Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 154, *A*.

[3] Staatsarchief, t. z. p., n° 153, n° 1, bl. 41 : « Oudste stuk van 't Sarter » van 1251, van Hendrik van Lotharingen.

[4] Verg. *Vita b. Idae Lewensis*, Boll. Act. SS. Oct., D. XIII, bl. 109. — Piot, *Léau* (Revue d'h. et d'arch., 1860), bl. 71; afzonderlijke druk, bl. 85.

[5] Vander Rest, *Aperçu*, 1860, bl. 81, vlgg.

bekend onder den naam van den « Heiligen-Geest van den wijngaerde, » ondersteund door eene stichting genaamd « Terkisten ». De hertogen van Brabant namen de instelling onder hunne bescherming en schonken daaraan een groot getal privilegiën. Niet minder snel was de uitbreiding en groot was het aanzien der begijnhoven van Gent. De graven van Vlaanderen schonken daaraan, in den loop der XIIIe eeuw, velerlei geld en grond; en toen zij, tengevolge der veroordeeling door het concilie van Vienne in 1311, met den ondergang werden bedreigd, beschermde hen de persoonlijke tusschenkomst van Benedictus XII, Clemens VI en Gregorius XI [1].

De Begijnen hadden zich namelijk reeds in de tweede helft der XIIIe eeuw verre over de belgische grenzen uitgebreid, en zich niet alleen in Holland, maar ook in Keulen, Frankfort, Ulm en andere steden gevestigd. Zij deelden echter na eenigen tijd in de geestdrijverij van sommige secten, bij voorbeeld die der Bogarden, predikende : dat de mensch op aarde reeds het aanschijn Gods kan genieten, enz.

Tegen deze dweperij werd het oordeel uitgesproken. Doch ondanks dat bleven de Begijnen, niet alleen, door bijzondere beschikking van Joannes XXII, in België [2], maar ook in Frankrijk en Duitschland nog langen tijd bestaan.

In de XIVe en XVe eeuw nam het getal begijnhoven in België steeds toe, zoowel in de provincie Henegouwen, als in Brabant, Vlaanderen, enz., [3]. Wij kiezen uit de tot ons gekomen berichten over de regelen der begijnenhuizen, de statuten der Begijnen te Pamele tot voorbeeld. De zusters ontvingen deze voorschriften nadat zij aldaar « langhen tijt ghewoont ende gheconverseert hadden, sonder ordenanche. » In deze « ordenanche » wordt onder anderen gezegd dat de meesterse zal gekozen worden door den meester en zoovele Begijnen als hem goeddunken zal.

Buiten wonende Begijnen moeten aan 't huis geven « xx schel. par. of haer bedde ». Niemand zal kunnen opgenomen worden in 't huis zonder verlof van den meester en de meesteres. Ook zal niemand uit mogen gaan

[1] Vander Meersch, t. a. p., bl. 131.

[2] Ordonnancie van de Begijnen in den Wijngaerde te Brussel, waarin, tot op 1380, 350 schenkingsbrieven werden geboekt, in het Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 153, bl. 43. Hs. van 1595.

[3] Théod. Lejeune, *Monographies du Hainaut*, I, 52.



zonder verlof der meesteres, en naar geene andere plaats dan toegelaten is. De jonge Begijnen mogen ook niet zonder eene oude loopen, uitgenomen naar de kerk, doch niet vóór klaar lichten dag.

Voor inkomst-geld betaalden de Begijnen acht-en-veertig schellingen. Zij die weder wilden uittreden betaalden er twintig. Overigens waren de boeten als in de gasthuizen geregeld. Bij voorbeeld : bij 't toelaten van eenen manspersoon, twee schellingen par.; voor het herbergen, tien ; voor twisten en schelden betaalde men twee schellingen, enz., enz. Alles « ghemaect ende gheordeneert door den raad van Pamele, de ghezworenen, den Meester en den Goeverneur daertoe gheset[1]. »

§ 3. Na hetgeen in den loop van ons verhaal is medegedeeld zal het ook onnoodig schijnen hier nog afzonderlijk bij de broeders Bogarden, Begarden, Boggarden of Begharden stil te staan, welke men evenals de Cellebroeders ook dikwerf « Lollarden » noemde, wat eene soort van humoristische naam voor verschillige leekenbroeders, « psalm-neuriërs, » schijnt geweest te zijn. De Bogarden vertoonden zich als broederschap in meerdere steden van België, omtrent 1275. Het schijnt dat zij hunne zorg aan gebrekkelijke wevers wijdden, en in dat opzicht deel namen aan de instellingen van barmhertigheid. Alleen wevers werden in de gilde opgenomen. In 1277 vormden zij reeds eene communauteit, op de wijze der Cellebroeders, en anderen. Jan I en Jan II schonken hun een aantal privilegiën [2]. Zij leefden toen alleen onder de regelen van de derde orde van S. Franciscus, maar moesten vastelijk beloven zich niet aan de jurisdictie van Brussel te onttrekken. Twist en andere ongeregeldheden veroorzaakten dat hun het bestuur hunner bezittingen ontzegd werd.

Toch hadden zij hun eigen hospitaal te Brussel; maar deze huizinge werd wel eens door de Franciscanen als de hunne betracht, zonder dat wij juist weten hoe die betrekking zich hebbe aangeknoopt [3]. Ondertusschen hadden zij zich door godsdienstige dweperij, gelijk de « Flagellanten, » de

[1] Zie *Audenaerdsche Mengelingen*, uitg. door L. Van Lerberghe en Jozef Ronsse, II, bl. 36. vlg. — Zie verder nog Wytsma, *Des béguinages en Belgique*, bl. 20, vlgg.
[2] Henne en Wauters, *Hist. de Brux.*, III, 478. — Van Even, *Louvain monumental*, 231.
[3] Ernst, *Suffragans de L.*, 138.

« Broeders van den vrijen geest » en anderen, aan kerkelijke vervolging blootgesteld. Zij werden in vele landen door het verbod van 1311 getroffen.

Dit was evenwel, zooveel wij weten, in België niet het geval. Hier bloeiden zij in sommige plaatsen door hunnen practischen zin en hunnen handel in handschriften en boeken. Daarom worden zij ook wel verwisseld met de « Broeders van 't gemeene leven » (*Fratres vitae communis*), door Geert Groete, in overleg met Jan van Ruysbroec, in 't leven geroepen ter verbetering van het onderwijs. Deze broederschap breidde zich van Zwol tot in de provincie Luik en in Vlaanderen uit, tot dat verschillige omwentelingen, in het staats- school- en kloosterwezen in de XVIe eeuw, aan hunnen invloed in België een einde maakten. De herinnering aan de Bogarden is heden nog in vele overblijfselen voorhanden.

§. 4. 't Is wellicht gewenscht, nu wij van meerdere kloosterhospitalen hebben gesproken, eindelijk ook nog van de « Witte vrouwen » te gewagen, welke in de XIIIe eeuw in andere landen zoowel als in België voorkomen. Deze kloosterzusters, welke eene boete over een zondig leven op het oog hadden, en zich H. Maria Magdalena tot voorbeeld stelden, kunnen evenwel niet bij de bewoonsters der hedendaagsche kloosters van den goeden herder vergeleken worden, alwaar godsdienstig opgevoede, geestelijke dochters, zondaressen van allerlei stand en ouderdom verzorgen en tot inkeer zoeken te brengen.

De « Witte vrouwen, » welke men in verschillige belgische provinciën aantrof, waren de boetvaardige zondaressen zelven. In het jaar 1238 wordt daarvan het eerst melding gemaakt te Brussel, toen er een twist ontstond met den pastoor van Molenbeek, dewijl de zusters op eigen gezag overledenen zijner parochie ter aarde hadden besteld [1]. Zij waren dus om dien tijd reeds lang in de stad met der woon gevestigd.

Te Leuven [2] komen zij eerst tien jaren later voor, en te Thienen nog een paar jaren daarna, in 1251 [3]. In Brugge [4], in Doornik [5] vinden wij in

[1] Henne en Wauters, *Hist. de Br.*, III, 504.
[2] Van Even, *Louv. mon.*, 264.
[3] Bets, *Hist. de Tirl.*, II, 152.
[4] Zie bl. 119, vlg.
[5] Th. Lejeune, *Monographies du Hainaut*, I, bl. 50.

de XIVe eeuw de *filles-Dieu*, welke, met de Egyptische Maria tot patrones, dergelijke boetvaardigheid pleegden; en nevens deze zusters nog die van S. Victor [1], met hetzelfde doel.

Op dezelfde wijze vinden wij te Bergen penitentie-zusters in het jaar 1480, en (wellicht hierbij te vergelijken) penitentie-broeders te Thuin, reeds in 't jaar 1261. Wat daar ook van zij, 't is bewezen dat de « Witte vrouwen », gelijk men haar in 't vlaamsch noemde, in de helft der XIIIe eeuw reeds de regelen van S. Victor aannamen, welke om dien tijd te Marseille en te Parijs in zwang en niet zeer zwaar na te leven waren. Gelijk in zoovele andere dergelijke inrichtingen, was er in de helft der XVe eeuw eene hervorming noodig.

Zij hadden groote bezittingen verkregen; de brusselsche « Witte vrouwen » hadden een eigen gerechtshof, samengesteld uit eenen major, zeven « erflaten » en eenen griffier, welke in alle vraagstukken van erfenis moesten besluiten, die op haar gebied voorkwamen. De hertog van Brabant beschouwde zich als haren stichter en beschermer. Het schijnt dat zij hier en elders den voorspoed niet konden dulden, en dat hare vroegere bezigheid, het onderwijs van kinderen, had opgehouden. Zij werden eindelijk algemeen aan de altoos nog dragelijke, maar toch eenigszins strengere « regelen van S. Augustinus » onderworpen, en bleven daarmede nog tot de XVIIIe eeuw voort leven. Wij voegen hier nog bij dat de orde van S. Victor in zoo algemeene achting had gestaan, dat sommige gasthuizen het als een voorrecht aanzagen eenen almoezenier te hebben, welke tot deze orde behoorde. Zoo geschiedde 't, bij voorbeeld, te Asperen, dat de bisschop van Kamerijk in 't jaar 1231, den zusters van de lazarij, als bijzondere gunst, eenen « Capellanus ordinis Sti Victoris » toestond [2].

§ 5. Nu willen wij ten slotte nog eenige regels wijden aan de geschiedenis der lombarden of bergen van barmhertigheid, waarvan wij eene voortreffelijke geschiedenis bezitten, geschreven door den heer De Decker.

[1] Gilliodts, *Inventaire*, n° 454.

[2] Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 56, bl. 117, vlgg.

In den aanvang waren dit inrichtingen voor het heil der armen, welke langzamerhand van hun doel afweken, gelijk het met zooveel andere liefdadigheids-inrichtingen het geval was. Zij verzonken tot eenvoudige woekerhuizen, waar het arme volk, uit barmhertigheid, geplunderd werd, tot dat die instellingen eindelijk door Albert en Isabella herschapen, en tot hunne oorspronkelijke bestemming teruggebracht werden. Het woord « lombard » komt eenvoudig van het volk dezes naams.

Toen Engeland in de XIIIe eeuw, tengevolge der gewetenlooze regeering van koning Jan, een pauselijk leen was geworden, en Innocentius III de opbrengst eener belasting vorderde, zat de spilzuchtige, engelsche geestelijkheid van die dagen niet weinig in nood, op welke wijze zij aan de eischen des pauselijken Stoels zou voldoen. Om daaraan te gemoet te komen deed de paus zijne gezanten, welke met het inzamelen der gelden belast waren, door italiaansche kooplieden vergezellen, die geld op onderpand zouden voorschieten. Deze lieden waren Lombarden.

Zij kwamen weldra in kwaden reuk, wegens woekerhandel en huichelarij, en de naam « Lombarden » of « Caorzijnen »[1] kreeg eene zeer slechte beteekenis. Deze mannen ontvingen soms 60 % intrest van hun uitgeleend geld; tengevolge waarvan zij eindelijk, in 1240 uit Engeland, in 1261 uit Brabant werden verdreven. Algemeene verbanning uit Frankrijk komt in de XIIIe eeuw herhaaldelijk voor; doch telkens keerden zij terug, en hielden in België stand [2]. In de volgende eeuw trachtte men hen aan banden te leggen door reglementen. Verschillige vorsten stelden een zeker aantal percenten vast, boven welke voor uitgeleend geld niets mocht gevorderd worden.

Met hetzelfde doel nu, om minvermogenden tegen dezen woeker te beschermen, ontstonden reeds in de XIVe eeuw de *montes pietatis*, de bergen of hoopen van barmhertigheid, eerst in Italië, vervolgens in andere landen.

Deze *montes* waren op liefdegaven gegrond, en door edelmoedige menschenvrienden kosteloos bestuurd. Zij vervielen echter na eenige jaren

[1] In Duitschland noemde men eenen woekeraar eenen *kawartsch*. Waarschijnlijk van de fransche stad *Cahors*, in Languedoc.

[2] *Annales de la soc. d'Émul. de Bruges*, IX, 2e serie, 1851, bl. 351.

tot dezelfde misbruiken als de lombarden. Het schijnt echter dat deze bergen van barmhertigheid zich vóór de XVIe eeuw niet op belgischen bodem vertoonden. Toen schonk het lateraansch concilie van 1512 aan deze inrichtingen, voor zoover zij nog op christelijke liefdadigheid gegrond waren, zijne goedkeuring. De eerste berg van barmhertigheid werd te Yperen in 1534, die te Brugge in 1572 opgericht. Aldaar werd kosteloos op onderpand aan arme lieden geld voorgeschoten [1]. Wij hebben reeds gezegd hoe ook deze inrichtingen ontaardden, en in de XVIIe eeuw moesten worden hervormd.

[1] De Decker, *Études et critique sur les monts de piété en Belgique*. Bruxelles, 1844, bl. 5, vlgg.

CHRONOLOGISCHE LIJST

DER VOORNAAMSTE GASTHUIZEN EN ANDERE LIEFDADIGHEIDS-GESTICHTEN [1] IN BELGIË VÓÓR DE XVI[e] EEUW GEGROND.

I

VÓÓR DE XIII[e] EEUW.

Doornik, Marvis, 619.
  Id. O.-L.-Vr., VIII[e] eeuw.
Bergen, Twaalf apostelen, IX[e] eeuw (?).
Gent (lepr.), hutten, IX[e] eeuw (?).
Atrecht, Arras, S.-Vaast, IX[e] eeuw.
Boussu, S.-Nicolaas, 990.
Cornillon (lepr.), hutten, X[e] eeuw.
Brugge (lepr.), 1012 (?), 1160.
Doornik (lepr.), 1068 (?), 1153.
Bouillon, 1070.
Doornik, S.-Antonius, 1088.
Ath, Aat, XI[e] eeuw.
Gent, Wittocx, 1100.
Lobbes (abdij), 1102.
Chièvres, S.-Nicolaas (lepr.), 1112 of 1116.
Luik, S.-Mattheus-ter-ketenen, 1113.
(Atrecht, Arras, S.-Nicolaas, 1119).
Chièvres (lepr.), 1126.
Brussel, O.-L.-Vr. en de ap. (S.-Geertrui), vóór 1127.
Brussel, S.-Nicolaas, 1129.
Sichem, 1134.
S.-Trudo (abdij), 1139.
Oignies, 1142.
Loos, 1174.
Mont-Cornillon (lepr.), 1176 of 1182.
Hoei, Huy (lepr.), omtrent 1180.
Bergen, S.-Nicolaas, 1181.
(Atrecht, Arras, S.-Jan-in-Lestrée, 1178).
Doornik, Marvis (klein), 1184.
  Id. Charit. S.-Christophori, 1187.
Yperen, hosp. in foro, 1187.
Beaumont, S.-Nicolaas, XII[e] eeuw.
Brussel, S.-Jan-o.-d.-poel, vóór 1195.
Bergen, Mons (lepr.), 1195.
Ter-Banck (lepr.), 1197.

[1] Bij de huizen die niet oorspronkelijk ter ontvangst van bedevaarders, kleine kooplieden en andere reizigers waren gegrond zijn de volgende teekens geplaatst: Lepr. (leprozen, lepra). o. m. (oude mannen); o. v. (oude vrouwen); z. (zieken); w. (weezen); v. (vondelingen); o. p. (oude priesters); b. (begijnenhuis); bl. (blinden); k. (krankzinnigen). Alle overigen zijn gasthuizen, dat is herbergen.



Mechelen, Pitzemburg, 1198.

Nog worden aan 't einde der XIIe eeuw toegeschreven :

Bergen, Mons, O.-L.-Vr.
Luik (lepr.).
Doornik, S.-Nicolaas van Bar.
Fosses.
Geeraertsbergen.
Binche.
Soignies.

De kloosterhospitalen zijn hier in 't algemeen niet bijgerekend.

II

GEDURENDE DE XIIIe EEUW.

Wilhembrouc,
Marche,
Bergen, Mons, Jean Canart,
Id. Jean Vilain,
Zoutleeuw,
Antwerpen,
Id., (lepr.),
Luik, S.-Abraham,
Id. S.-Gris (o. p.),
Rœulx,
Thuin,
Mechelen, S.-Elisabeth,
Gent (k. vr.),
} 1200 tot 1202.

Thuin (o. m. en v.), 1206
Pamele, 1206.
Brussel, Terarque (o. v.), 1218.
Mechelen (lepr.), 1219.
Kortrijk, O.-L.-Vr., 1219.
Gent (k. m.), 1220.
Dendermonde, S.-Ægidius, 1223.
Dixmude, 1225.
Vilvoorde, 1228.
Mechelen, O.-L.-Vr., 1230.
Looz, 1230.
Incourt, 1231.
Yperen, 1233.
Houffalize, 1235.
Lier, 1236.
Brugge (z.), 1236.
Id. S.-Jan, 1236.
Bastogne, Bastenaken, 1237.
Gent (k.), 1237.
Dinant (z.), 1238.
S.-Truiden, 1240.
Aalst (lepr.), 1240.
Doornik (o. p.), 1240.
Vianden, 1240.
Lessines, O.-L.-Vr., Lessen, 1241.
Aalst, 1241.
Luik (lepr.), 1242.
Proignée, 1243.
Bergen, Cantimpré, 1248.
(Séclin, 1248).
Jodoigne, Geldenaken, 1248.
Vianden, 1248.
S.-Winoxbergen, 1251.
Doornik, Nicaise, 1255.
Kortrijk (lepr.), 1257.
Uscial (lepr.), 1258.
Eecloo, 1260.
Dendermonde, 1261.
Id. S.-Jacob, XIIIe eeuw.
Orchies, 1262.
Gent (beg.), 1262.
Hoei, Huy, 1263.
Deinze, 1264.
Dinant, 1264.
Id. (lepr.), 1264.
Kortrijk, 1266.
Enghien, 1266.

Dendermonde, S.-Blasius, 1267.
Doornik (o. m.), 1272.
Brugge (beg.), 1272.
Maldeghem, 1275.
Yperen, S.-Jan en O.-L.-Vr., 1276.
Furnes, drie huizen vóór 1278.
Gent, S.-Aubert, 1278.
Yperen, S.-Nicolaas, 1279.
Gent, S.-Jacob, 1283.
Hadscot (k.), 1286.
Bossut, 1286.
Dendermonde, 1289.
Doornik, S.-Erasmus, 1290.
Enghien (lepr.), 1292.
Mechelen, S.-Juliaan, 1293.
Braine-l'Alleu (Brakel-Eigen), 1296.
Kortrijk (lepr.), 1297.
Bergen, Houpeline, 1300.
Antwerpen, S.-Jan, 1300.

Van de XIIIe eeuw, zonder jaartal :

Beaumont, Thienen (lepr.), Hannuet, Yperen, S.-Nicolaas (de Belle), Nijffels, Genappe, Autre-Église, Roosbeke, Aarschot, Elsele, Gheel.

III

GEDURENDE DE XIVe EEUW.

Antwerpen (gevall. meisj.), 1301.
Quiévrain, S.-Nicolaas, 1302.
Antwerpen, Zeven bloedstortingen, 1302.
Id. S.-Juliaan, 1303.
Diest, Liefkintshuis, 1306.
Kortrijk, S.-Elisabeth, 1308.
Luxemburg, 1309.
Bergen, Kanquennes, 1309.
Thienen, S.-Laurentius, 1312.
Houdeng, 1313
Bergen, Messire Louis, 1314.
Rebaix, 1314.
Brussel, S.-Pieter (lepr.), 1316.
Thienen (o. m.), 1319.
Enghien, S.-Nicolaas, 1319.
Merchten, S.-Catharina, 1321.
Waroux (lepr), 1322.
Nazareth, 1326.
Luik, S.-Joris, 1326.
Thienen, S.-Maurus (lepr.), 1328.
Huy, Hoei, Mottet 1329.
Doornik, S.-Jacob, 1330.
Luik (z.), 1330.
Temsche, 1331.
Aalst, 1333.
Assenede, 1334.
Yperen, O.-L.-V., 1336.
Dinant, S.-Paul, 1339.
Lier, S.-Christoffel (z.), 1340.
Antwerpen (o. m.), 1344.
Id. (o. v.), 1345.
Mechelen, H. Drievuldigheid, 1348.
Bergen (p.), 1348.
Harlebeke, 1349.
Mechelen, S.-Jacob, 1350.
Antwerpen, Falconshof, 1350.
Doornik S.-Jacob (bl.), 1351.
Kortrijk, S.-Joris, 1352.
Luik (volders), 1358.
Kortrijk, S.-Nicolaas, 1359.
Doornik, de Lehire, 1360.
Kortrijk, S.-Eligius (z.), 1366.
Id. (o. v.), 1368.
Mechelen (bl.), 1368.
Brussel, H. Drievuldigheid (o. m.), 1371
Gent, S.-Gillis, 1377.

Lier (o. m.), 1380.
Brugge (o. v.), 1383.
Brussel, S.-Laurens, 1385.
Id. S.-Christoffel (o. m.), 1385.
Beaumont, S.-Nicolaas, 1386.
Namen, S.-Jacob, 1386.
Antwerpen, S. Nicolaas, 1386.
Bergen, S.-Juliaan, 1387.
Brugge (o. m.), 1387.
Brussel, S.-Elisabeth (o. v.), 1388.
Turnhout (z.), 1388.
Dinant, 1393.
Carnières, 1393.
Beaumont, 1394.
Brussel, Bullinger, 1395.
Baudour, 1395.
Antwerpen, Almaras, 1398.
Lier (o. m. en v.), 1399.
Bouvignes (lepr.), 1400.
Brugge, S.-Nicolaas, 1400.

Van onzekeren datum, uit de XIVe eeuw, zijn S.-Eligius en nog zeven kleine, meest gilden-hospitalen te Gent, waarvan enkele zieken opnamen. Te Leuven werd in 't begin der XIVe eeuw almede een aantal kleine huisjes voor vreemdelingen ingericht. Verder komen in 't begin der eeuw reeds voor: een o. v. huis te Aalst, hospitalen te Assche, Wervicq, Marche, Hamipré; te Brussel, S.-Jacobus en S.-Cornelis. Wij vinden te Marilles, Cherfontaine, Scavee, Tirebouse, Wandre, Bellaire, enz., enz., vreemdelingenhuizen. Te Luik, S.-Agatha en Mostadius van dezen tijd. Te Ath werd nog in deze eeuw een hospitaal gegrond, te Fosses en te Noduwez een leprozenhuis. Thienen kreeg nog een S.-Laurens-hospitaal en Diest een oude-mannenhuis. Eindelijk ontstond nog een pesthuis te Chimay.

IV

GEDURENDE DE XVe EEUW.

Beaumont (lepr.), 1402.
Bergen, 1403.
Id. (lepr.), 1407.
Doornik, S.-Nicolaas, 1408.
Mechelen, S.-P. en P., 1411.
Lier, S.-Joris, 1417.
Diest, Kimpen (o. v.), 1419.
Kortrijk, S.-Arnold (o. v.), 1419.
Mechelen, S.-Barbara, 1422.
Doornik, S.-Salvator (o. v.), 1424.
Brussel, S.-Salvator (o. v.), 1424.
Antwerpen (w.), 1427.
Doornik, S.-Antonius, 1428.
Luik, S.-Jacob, 1429.
Brussel, Kalvarie (o. m.), 1429.
Bergen (k.), 1431.
Hautrages, 1432.
Brussel, Twaalf apostelen (o. m.), 1434.
Brugge (o. m.), 1435.
Diest, Bleren, 1437.
Havré, 1439.
Antoing, S.-Nicolaas, 1440.
Bergen (o. v.), 1441.
Doornik (o. v.), 1441.
Id. S.-Piat (o. v.), 1441.
Dinant, S.-Jacob, 1441.
Ath, S.-Magdalena, 1443.
Ceroux, 1450.
Uytberghen, 1450.
Overmeer (z.), 1450.

Eecloo, 1450.
Ath, S.-Jacob, 1450 (?).
Id. S.-Juliaan, 1450 (?).
Binche, S.-Jacob, 1450.
Chimay (z.), 1450.
Antwerpen (k.), 1453.
Dinant (lepr.), 1453.
Bergen (o. m. en v.), 1454.
Brussel, S.-Aubertus (o. v.), 1454.
Id. H. Kruis (o. v.), 1454 (?).
Doornik, S.-Aubertus (o. v.), 1454.
Kortrijk (pesth.), 1458.
Diest, Stalbiers, 1468.
Antwerpen (o. m. en v.), 1470.
Diest, Palmboom (o. m. en v.), 1470.
Elsele (o. m.), 1472.
Lier, S.-Barbara (o. m.), 1473.
Brugge (o. v.), 1475.
Diest, Boom, 1480.
Bergen (gevall. meisj.), 1480.
Mechelen, Oliveten (v.), 1481.
Bergen, S.-J.-d.-D., 1483.
Doornik, Deleplanque (o. v.), 1487.
Nederheembeek, 1487.
Brussel, T'Serclaes (o. v.), 1488.
Doornik (bl.), 1489.
Braine-l'Alleu (Brakel-Eigen), S.-Nicolaas, 1494.

Evenals te voren rezen er nog een aantal liefdegestichten op, waarvan het juiste jaartal der stichting niet bekend is; bij voorbeeld dat van Pot te Antwerpen, te Brussel, te Halle, te Brugge, te Doornik (meerdere) voor oude mannen of vrouwen. Eindelijk hadden nog vele plaatsen, wier geschiedenis minder bekend is, hunne leprozenhuizen, zooals in Henegouwen, bij voorbeeld, Ath, Binche, Boussu, Fagne, Chièvres, Chimay, Enghien, Fleurus, Gerpines, Grandreng, Hoedeng, Goegnies, Lens, Neuville, Rances, Rœulx, Silly, Soignies, enz.

BEWIJSSTUKKEN.

I

RODENBURG, 1258.

Litera quod episcopus Tornacensis in hospitali de Rodemburgh instituere potest duos administratores cum duobus aliis ex parte scabinorum loci instituendis [1].

W., Dei gratia Tornacensis episcopus, et scabini de Rodemburgh, universis presentes literas visuris salutem in Domino sempiternam. Noverit universitas vestra quod, cum inter nos episcopum et scabinos predictos ad invicem esset dissentio super statu et administratione hospitalis sancti Johannis in Rodemburgh ac quibusdam aliis rebus et causis ad ipsum hospitale spectantibus, prout inferius sequitur, queritum est et consensum quod scabini de Rodemburgh possint ponere septem personas utriusque sexus tantum, qui in hospitali sancti Joannis ejusdem loci de bonis domus ejusdem victum habeant absque vestitu, et qui teneantur agere negocia domus pro sua possibilitate, secundum quod eis fuerit injunctum ab administratoribus domus, et quandocunque bona ejusdem hospitalis fuerint augmentata usque ad valorem decem librarum annui redditus, et hoc constiterit domino episcopo Tornacensi vel illi cui commiserit quantum ad hoc vices suas, vel per scabinos ejusdem loci, vel per literas eorumdem. Poterunt dicti scabini addere unum pauperem dictis septem personis et in hunc modum poterunt semper addere numero predicto unum pauperem augmentatis bonis dicte domus usque ad summam decem librarum annui redditus memoratam. Item, consensum est quod dictus episcopus debet ponere duos probos viros sive clericos sive laicos et scabini similiter duos qui habebunt administrationem temporalium dicti hospitalis et etiam eamdem administrationem poterunt committere alio cui viderint expedire et illi quatuor simul quicunque voluerint audient computationem bonorum et statum domus in temporalibus et poterunt corrigere quod viderint corrigendum circa dictam administrationem temporalium et ammovere illum cui commiserint dictam administrationem et alium loco ejus subrogare quotiescunque hoc viderint expedire. Positos etiam

[1] Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 55, f° 12.



pauperes per scabinos si delinquerint poterunt dicti quatuor punire secundum quantitatem excessuum suorum sive ejiciendo eos a domo in perpetuum, sive ad tempus, vel aliam penam infligendo prout viderint expedire. Item, consensum est quod tantum sex persone, sive fratres sive sorores, recipiantur in dicta domo sub habitu religioso, qui vestiri debent per dominum episcopum Tornacensem vel ejus vices gerentem in spiritualibus dicte domus, et professionem ibidem facere, et debent eligi dicti fratres et sorores per fratres et sorores dicte domus qui pro tempore fuerint, et per illos quatuor qui ponentur per dominum episcopum et scabinos de Rodemburgh ad procurandum bona temporalia ipsius domus; et si dicti quatuor cum fratribus et sororibus non possent in electione alicujus fratris vel sororis concordare, dicta discordia sopiri debet per decem scabinos qui ad hoc eligentur a scabinis de Rodemburgh et per illum quem dictus episcopus ponet loco sui, ita quod dicti undecim sub suo juramento debeant utilem personam eligere in fratrem vel sororem ejusdem domus; et si essent discordes dicti undecim in electione alicujus persone, standum erit finaliter majori numero dictorum undecim. Item administrator dicte domus ponitus a dictis quatuor non poterit contrahere debitum sive simul sive per partes, excedens summam quadraginta solidorum, nec vendere de bonis dicte domus ultra summam memoratam nisi de consensu dictorum quatuor Immobilia autem sive hereditates dicte domus, nec ipsi quatuor, nec alius vendere poterunt, nec alienare, sive licentia domini episcopi speciali omnia autem spiritualia dicte domus ad dominum episcopum solum pertinebunt. Si qua autem discordia circa administrationem temporalium inter dictos quatuor administratores orta fuerit, terminabitur per dictos decem scabinos et illum qui vices geret domini episcopi, vel per majorem partem eorumdem. Et ut hec omnia imposterum inviolabiliter observentur, presentes literas sigillorum nostrorum muniminibus duximus roborandas. Actum et datum anno Domini M°CC° quinquagesimo octavo feria tercia ante nativitatem sancti Johannis-Baptiste.

II

REGLEMENT VAN DAM, 1426.

De hospitale Sancti Johannis in Dam [1].

Johannes, miseratione divina Tornacensis episcopus, universis presentes litteras inspecturis, visuris, et audituris, salutem in Domino sempiternam. Notum facimus quod certis scriptis sive documentis pro parte religiosarum magistre sororum et fratris hospitalis sancti Johannis in Dam nostre Diœcesis, et nobis immediate subjecti nobis presentatis nuper et exhibitis uno hujus tenoris : Hec est regula que pertinet sororibus et fratri hospitalis sancti Johannis in Dam ad utilitatem sororum et fratris in illo hospitali habitantium ordinata congregatorum in isto loco eis concesso a prelatis clericis et laicis ad inhabitandum et Deo serviendum secundum formam ordinationem et regulam, quas sorores et frater, in illo hospitali habitantes, tenentur observare. Primo, sciendum est quod in predicto hospitali nulla erit magistra, nisi ipsa ad hoc sit electa per legem et curatos ac sorores et fratrem predicti conventus; et quecumque fuerit magistra illa poterit secum capere famulas et ancillas, secundum quod ipsa videbit quod sibi necessarium erit et utile, ad faciendum servitium curtis dicti hospitalis et serviendum pauperibus. Item, quelibet soror et frater dicent in tempore septem horarum diei, septies Pater noster et Ave Maria pro illis qui eis benefaciunt. Item, cum aliqua sorores vel frater ab hoc seculo migraverint, tunc quelibet sorores et frater scientes legere psalterium pro anima illius, et illa vel ille que vel qui nesciverit legere psalterium, legerit miserere mei Deus et una cum hoc quatreccenties et quinquagesies Pater noster et Ave Maria; et casu quo aliqua soror vel frater infirmaretur, adeo quod pre infirmitate legere non possent illi faciant quod facere poterunt; et cum ipsi convaluerint, tunc ipsos compellere oportebit id quod restabit compellendum de numero pretaxato. Item, predicti sorores et frater jejunia primum adventum quatuor decim diebus ante festum Penthecostes et adventum medii augusti et adventum ante natale Domini. Item, cum aliqua sorores vel frater instituetur, quod ei extrema onctio conferatur, tunc dicti sorores et frater ibi interrunt; et casu quo aliqua vel aliquis eorum ab hoc absens fuerit et ibi accedere non possit, illa et ille legent semel septem psalmos. Item, et dicti sorores et frater jejunabunt per totam quadragesimam et per quatuor tempora anni, et per omnes vigilias per ecclesiam ordinatas, et ulterius jejunabunt singulis diebus veneris et sabbatinis totius anni; et quicumque sic jejunare non poterit pre senectute vel propter aliam arduam causam, ille et illa manifestabunt confessori suo, et illud quod ipse confessor consulet hoc illa et ille fideliter facient. Item, nulla dictorum sororum vel frater habebit aliquid proprii, nec in commestiblibus,

[1] Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 56, f° 87.

nec in potu, nec in jocalibus, in camera vel extra cameram existente, nisi hoc fuerit de consensu magistre predicte. Item, quod dicti sorores et frater tenebunt silentium in prandio, excepta magistra. Item, dicent benedictionem cum ibunt ad mensam, et antequam surgant a mensa ipsi dicent gratiam pro omnibus benefactoribus dicti hospitalis preteritis et futuris Item, cum aliqua soror vel frater suum silentium non tenebit sicut supradictum est, illa et ille corrigentur uno die in pane et aqua, commedenda scilicet manifeste in conspectu aliorum panem et bibendo aquam. Item, attento quod melior est obediencia quam victima, dicti sorores et frater obedient et reverenciam exhibebunt magistre predicti hospitalis; et si que vel quis contrarium fecerit, et contra preceptum ejus et suam propriam voluntatem fecerit, illa et ille stabunt correctioni tali quali decebit. Item, quicumque soror vel frater in predicto hospitali recepta vel receptus illa et ille habebunt annum probationis per unum annum et unum diem per tollerantiam, et cum tempus hujusmodi completum fuerit, si ipsa vel ipse in predicto hospitali remanere desiderat tunc ipsa et ipse professionem facient si dicte magistre, et societati predicti hospitalis placuerit. Item, et casu quo ipsa vel ipse ibi remanserint, tunc obligati erunt ibi remanere; et casu quo ipsa vel ipse a predicto hospitali recedere vellent vel ab eo recederent infra primum annum vel absque professione facta, tunc ipsa et ipse poterint habere omnia que ad ipsam et ipsum pertinebant: albo, mantello, et scapulari exceptis, solvendo expensas suas pro tempore quo steterint ibidem. Item, et casu quo aliqua soror vel frater recepta vel receptus fuerit et taliter non fecerit, quod ipsa vel ipse utile fuerit ibidem remanere, tunc dicta magistra et ejus societas poterunt illam et illum a predicto hospitali removere. Item, in predicto hospitali non poterunt esse nisi octo sorores et unus frater professi. Item, quicumque peregrini pro hospicio ibidem habendo rogabunt, illi ibidem caritative recipientur et hospitati erunt una nocte; et casu quo illi tam pauperes sint quod non habeant quid comedere, tunc dictum hospitale eis de necessariis providebit. Item, pauperes infirmi in ipso hospitali decumbentes comedent de illo et eodem cibario de quo dicte sorores et frater comedent; et casu quo aliquis in tantum ibi infirmaretur quod sibi melior cibus esset necessarius, et de cibo dicti hospitalis uti non posset, tunc hujusmodi hospitale sibi providebit de tali cibo quali sibi erit necessarius juxta posse. Item, quecumque soror et frater receperit cibaria dicti hospitalis et ea vendiderit vel suis amicis dederit, illa et ille quam cito hoc probari poterit, ponentur duobus diebus ad panem et ad aquam. Item, si contigerit quod aliqua soror vel frater ejusdem hospitalis reperta vel repertus fuerint furtum aliquod commisisse, tunc juxta quantitatem excessus erit correctio magna. Item, quecumque soror vel frater alteri eorum verba intulle opprobriosa vel post tergum suum aliqua sinistra dixerit vel erga infirmos nimis dura vel durus fuerit, ille et illa ponentur ad terram et dabitur eis panis et aqua ad comedendum et bibendum supra arcam sine mappa in loco ubi alii sorores et frater sedebunt comedendo, et hoc ipsi facient per duos dies in ebdomada, scilicet: diebus lune et mercurii et in alia ebdomada consimiliter. Item, si contingerit quod aliquis ipsorum ibi pugnaverit, tunc infligetur illi penitentia predicta, et cum hoc recipiet illa vel ille unam disciplinam; et casu quo fuerit una sororum, tunc dabitur et illi disciplina coram magistra et coram sororibus ejusdem hospitalis ad finem quod per hoc se castigent; et casu quo fuerit frater dicti hospitalis tunc dabitur ei illa disciplina coram curatis et coram dicta magistra. Item, si contigerit quod aliqua soror vel frater fornicarie peccaverit, et de hoc constare potuerit, illa et ille jejunabunt per septem ebdomadas in pane et aqua, ter in ebdomada, scilicet : die lune, mercurii et veneris; et

casu quo frater dicti hospitalis sic peccaverit, tunc ipse exuetur vestimentis suis coram curatis, coram magistra, et coram sororibus dicti hospitalis, et una cum hoc ipse recipiet unam disciplinam; et consimiliter casu quo fuerit una soror, tunc illa verberabitur per dictam magistram coram predictis sororibus, vel recipiet aliam penitentiam ab ejus curato. Item, quecumque fuerit magistra dicti hospitalis illi obedient sorores et frater dicti hospitalis in quibuscunque licitis et honestis; et casu quo aliquis eorum in hoc inobediens vel rebellis reperiatur, tunc illa vel ille vescentur pane et aqua per unum diem. Item, non portabunt servitores aut servitrices predicti hospitalis longos crines. Item, oportebit quod ipsi sibi caveant de loquendo turpia verba. Item, oportebit quod sibi caveant de actu carnali exercendo infra dictum hospitale; et casu quo aliquis eorum contrarium fecerit illa et ille perdent mercedem suam, et una cum hoc recedent ab eodem hospitali. Item, quando aliqui infirmi inibi recipientur, tunc illi confessionem suam dicent et omnia bona, que ipsi inibi secum apportabunt, dabunt in manibus magistre predicte; et cum ipsi sanitatem recuperaverint, tunc bona sua plene et integre sibi reddentur; et si contigerit quod ibi decedant, tunc omnia bona, que in predicto hospitali apportaverint, eidem hospitali remanebunt. Et alio tenoris subsequentis : Incipit modus induendi aliquem fratrem sive aliquam sororem in hospitali beati Johannis in Dammo. Primario ergo ponatur parva cathedra ad cornu sinistre partis altaris et ibi stabit induenda. Item, in principio ante altare legentur septem psalmi cum letaniis et collectis subsequentibus et consuetis et ante induendum sive induendam ponatur quoddam sanctum coopertum, quibus perlectis et persolutis frater vel soror exuetur vestibus suis propriis, et dicat sacerdos fratrem vel sororem promovens : Exuat te Dominus noster Jesus Christus veterem hominem cum omnibus actibus suis, et induat te novum hominem, qui secundum Deum creatus est in omni sanctitate et justicia veritatis, per Christum dominum nostrum. Amen. Et induentur omnia vestimenta sive indumenta a presbytero; et interim quod sacerdos induit, fratri et sorori legentur ab astantibus clericis sive presbyteris psalmi subsequentes : Deus in nomine tuo salvum me fac et in virtute tua judica me; Deus exaudi orationem meam, auribus percipe verba oris mei. Quia aliegene insurrexerunt in me et fortes quesierunt animam meam, et non proposuerunt Deum ante conspectum suum. Ecce enim Deus adjuvat me dominus susceptor est anime mee. Averte mala inimicis meis, et in veritate tua disperde illos, voluntarie sacrificabo tibi et confitebor nomini tuo quoniam bonum. Quia ex omni tribulationi eripuisti me et super inimicos meos despexit oculus meus. Gloria Patri etc. Quam dilecto tabernaculo domine virtutum concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum unum. Et enim passer invenit sibi domum, et turtur nidum ubi reponat sibi pullos suos. Altaria tua domine virtutum rex meus et Deus meus. Beati qui habitant in domo tua domine in secula seculorum laudabunt te. Beatus vir cujus est auxilium abs te, ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrimarum in loco quem posuit. Et enim benedictionem dabit legislator ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Syon. Domine Deus virtutum exaudi orationem meam auribus percipe Deus Jacob. Protector noster aspice Deus et respice in faciem Christi tui. Quia melior est dies una in atriis tuis super milia. Elegi abjectus esse in domo Dei magis quam habitatio in tabernaculis peccatorum. Quia materiam et veritatem diligit Deus graciam et gloriam dabit dominus. Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia domine Deus virtutum beatus homo qui sperat in te. Gloria Patri etc. Qui habitat in adjutorio altissimi in protectione Dei celi commorabitur dicet Domino susceptor meus es tu, et refugium meum Deus meus Sperabo in eum quoniam ipse liberavit me de laqueo venantium,

et a verbo aspero. Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis. Scuto circundabit te veritas ejus non timebis a timore nocturno. A sagita volente in dei a negocio perambulante in tenebris ab incursu et demonio meridiano. Cadent a latere tuo duo mille et decem millia a dextris tuis ad te autem non apropinquabit verumptamen oculis tuis considerabis et retribucionem peccatorum videbis quia tu es Deus meus spes mea altissimum posuisti refugium tuum. Non accedet ad te malum et flagellum non apropinquabit tabernaculo tuo. Quoniam angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis in manibus portabunt te ne forte offendas ad lapidem pedem tuum. Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem. Quoniam in me speravit liberabo eum protegam eum quoniam cognovit nomen meum. Clamavit ad me et ego exaudiam eum cum ipso sum in tribulatione eripuam eum et glorificabo eum longitudine dierum replebo eum et ostendam illi salutare meum. Gloria Patri etc. Confitemini domino quia bonus quia in seculum misericordia ejus. Dicat nunc domus Aaron quia in secula misericordia ejus. Dicant nunc qui timent Dominum quia in seculum misericordia ejus. De tribulatione invocavi Dominum, et exaudivit me in latitudine Dominus. Dominus mihi adjutor non timebo qui faciat michi homo. Dominus michi adjutor et ego despiciam inimicos meos. Bonum est confidere in Domino quam confidere in homine. Bonum est sperare in Domino quam sperare in principibus. Omnes gentes tremuerunt me et in nomine Domini quia ultus sum in eos. Circundantes circundederunt me et in nomine Domini quia ultus sum in eos. Circundederunt me sicut apes, et exarserunt me sicut ignis in spinis et in nomine Domini, quia ultus sum in eos impulsus eversus sum ut caderem et dominus susceptit me, fortitudo mea et laus mea Deus meus et factus est michi in salutem. Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum. Dextera Domini fecit virtutem. Dextera Domini exaltavit me. Dextera Domini fecit virtutem. Non moriar sed vivam et narrabo opera Domini. Castigans castigavit me Dominus et morti non tradidit me. Aperite michi portas justicie ingressus in eas confitebor Domino hec porta Domini justi intrabunt in eam. Confitebor tibi qui exaudisti me et factus est michi in salutatem, lapidem quem reprobaverint edificantes hic factus in caput anguli. A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris. Hec dies quam fecit Dominus exultemus et letemur in ea. O Domine salvum me fac, o Domine bene prosperare benedictus qui venturus est in nomine Domini. Benediximus vobis de domo Domini, Deus Dominus et iluxit nobis. Constitues diem solennem in condensis usque ad cornu altaris. Deus meus es tu, et confitebor tibi. Deus meus es tu et exaltabo te. Confitebor tibi quia exaudisti me et factus es michi in salutem. Confitemini Domino quia bonus quia in seculem misericordia ejus. Gloria Patri etc. Benedictus Dominus Deus meus qui docet manus meas ad prelium et digitos meos ad bellum. Misericordia mea et refugium meum es tu susceptor meus et liberator meus, protector meus et in Christo speravi qui subdes populum meum sub me. Domine quid est homo quia innotuisti ei aut filius hominis quia reputas eum, homo vanitati simile factus est, dies ejus sicut umbra pretereunt. Domine inclina celos tuos et descende, tanges montes et fumigabunt fulgura coruscacionem et discippabis eos emitte sagitas tuas et conturbabis eos. Emitto manum tuam de alto, eripe me et libera me de aquis multis, et de manu filiorum alienorum, quorum os locutum est vanitatem, et dextera eorum dextera iniquitatis. Deus canticum novum cantabo in psalterio decachordo psallam tibi. Qui das salutem regibus qui redemisti David servum tuum de gladio maligno eripe. Et erue me de manu filiorum alienorum, quorum os locutum est vanitatem, et dextera eorum dextera iniquitatis. Quorum filii sicut novelle plantaciones in juventute sua, filie eorum composite (circumor-

nate) ut similitudo templi promptuaria eorum plena eructantia ex hoc in illud. Oves eorum fetose habundantes in egressibus suis boves eorum crasse. Non est ruina macerie neque transitus neque clamor in plateis eorum. Beatum dixerunt populum cui hec sunt; beatus populus cujus Dominus Deus ejus. Gloria Patri etc. Kyrieleyson Christeleyson kyrieleyson. Pater noster. Et ne nos inducas, etc. Oremus. Ineffabilem misericordiam tuam Domine Deus huic famulo tuo ostende clementer ut simul eum a peccatis omnibus exuas, et a penis qua pro hiis meretur ei misericorditer ignoscas per Christum, etc. Oremus. Parce Domine parce famulo tuo, et nullis eum promittas temptationibus fatigari quem pretio sanguinis tui pretiosi redemisti per Christum Dominum nostrum. Amen. Oremus. Deus cui omne cor pectet (*sic*) et omnis voluntas loquitur et quem nullum latet secretum purifica per infusionem sancti spiritus cogitationes actus et opera cordis istius famuli ut perfecte te deligere et incepta opera misericordie indesinenter pro favore adimplere valeat; per Dominum nostrum Jesum Christum filium tuum. Et hic peractis sacerdos accedat ad sancta sanctorum injungens sibi ut oret cunctis temporibus vite sue pro Domino Tornacensi ordinario suo, et omnibus suis benefactoribus, et quod per octo dies singulos immediate subsequentes legat devote flexis genibus cum letaniis et collectis subsequentibus, septem psalmos penitenciales. Item, notandum de modo professionis, et nota quod cum aliquis frater sive aliqua soror desiderat facere professionem stabit qui eum vel eam recipere debet ante gradum altaris, et dicet circumstantibus audivistis vos singuli, quod iste vel ista desiderat, petit enim ut percepistis facere professionem. Postea ut valeat proficere in suo gradu sine statu injungat ei legere Pater noster et Ave Maria, istis functis dicet. Et ne nos inducas in temptationem. Sed libera nos a malo. Amen. Salvum fac servum tuum vel ancillam tuam. Deus meus sperantem in te; mitte ei Domine auxilium de sancto, et de Syon tuere eum vel eam. Esto ei Domine turris fortitudinis a facie inimici. Domine exaudi orationem meam, et clamor meus ad te veniat. Dominus vobiscum et cum spiritu tuo. Oremus. Deus qui non vis mortem peccatoris, sed per penitentiam et emendationem vitam semper inquiris nos supplices te deprecamur, ut hinc famulo tuo vel famule tue secularibus actibus renunciatis large pietatis tue gratiam infundere digneris, quatinus castris nutritus vel nutrita ita tibi militarium stadium remunerationis te donum eorum percipiat, per Christum Dominum nostrum. Amen Tunc conjunctis manibus stola circunposita dicat in manibus recipientis. Ego, etc. In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen. Ad honorem Dei omnipotentis, Beate Marie virginis et beati Johannis Baptiste facio professionem ad vivendum in hospitali beati Johannis in Dam usque ad mortem in castitate vite me sine proprio, sub obedientia magistre que vices Domini Tornacencis geret in hac parte, et secundum vires meas in eodem infirmis decunbentibus serviendum in quantum potero. Deinde dicat istam collectam. Oremus. Deus qui hunc famulum tuum vel famulam tuam a seculi vanitate conversum vel conversam ad superium vocationis amorem concedis pectora ejus purificando illabere gratiam in qua in te perseveret ut protectionis tue munitus vel munita presidiis quod te donante promisit serviens impleat et sue professionis executor vel executrix ad ea que perseverantibus in te dignatus est promittere pertingat, per Dominum nostrum Jesum Christum filium tuum qui tecum vivit et regnat in unitate spriritus sancti Deus per omnia secula seculorum. Amen. Tunc aspergatur aqua benedicta. Et pro parte eorumdem nobis humillime supplicato, ut eosdem religiosos in nostra protectione suscipere, eorumque Congregationem atque regulam et professionis modum subscriptos corrigenda corrigendo et in melius reformando approbare et confirmare dignaremur. Nos igitur super gregem Domini nobis com-

missum vigilles et solliciti esse ac sollicitudinis nostre curam circa reformationes moris et vite subdictorum nostrorum et presertim personarum ecclesiasticarum et spiritualium utilitatesque ecclesiarum et hospitalium nobis subjectarum adhibere cupientes, scripta et documenta suprascripta recepimus, et eis diligenter examinatis habitisque super eis informatione sufficiente et deliberatione matura, attendentes expediens fore quod temporum qualitate et humane conditione ad malum proclivitate pensatis statuta et regule personarum regularium interdum variantur et regulam predictorum sororum et fratris in aliquibus in melius reformandam ad laudem et gloriam Dei omnipotentis, beateque virginis Marie ejus genitricis et beati Johannis ac sanctorum omnium, et ut opera misericordie et pietatis in predicto hospitali continue adimpleantur pauperesque christiani ibidem affluentes, sollicite et caritative recipiantur et visitentur, religioseque ejusdem hospitalis ad hec strictius obligentur, concedimus quod deinceps in eodem hospitali novem persone in religiosos videlicet octo mulieres in sorores, et unus vir in fratrem recipiantur : ordinantes quod numerus hujusmodi non excedatur nisi de nostra vel successorum nostrorum futurorum episcoporum Tornacensium canonice intrantium licentia speciali quodque predicte mulieres tempore quo recipientur sint virgines et caste boneque vite et bonefame ac etatis provecte et fortes ad serviendum infirmis inibi decunbentibus et pauperibus advenientibus, et quod una earumdem sororum sit ipsius hospitalis magistra et gubernatrix ipsa tamen prius publice et expresse ibidem professa. Quosquidem magistram sororesque et fratrem predicti hospitalis in nostra protectione suscipimus speciali, et ipsos ad deferendum habitum dicti hospitalis solitum, observandumque continentiam corporalem, et propriorum abdicationem sive carentiam et obedientiam perpetuam juxta ipsorum professionem et ad hoc quatuor promittendum et vovendum astringimus et obligamus; que quatuor eisdem sororibus et fratri predicti hospitalis pro regula vivendi damus et decernimus, ad etiam auctoritate nostra pontificali confirmamus et approbamus; sententiamus insuper et judicamus auctoritate nostra pontificali prelibata quod nulla soror nullusque frater hospitalis memorati habentes etiam etatem legitimam et post annum probationis sue, tot quot annis poterunt inibi remanentes censeantur habeantur vel reputentur ibidem tacitam fecisse professionem, vel quod ibidem pro professis habeantur, teneantur vel reputentur donec videlicet et quousque ipsi in manibus nostris aut successorum nostrorum predictorum vel decani nostri christianitatis Brugensis vel ejus vices gerentis pro tempore existentis expressam et publicam inibi fecerint professionem. Statuentes quod nulli sorori nullique fratri in dicto hospitali sic ut premittitur publice et expresse professis, pro casu quocunque liceat ad seculum reverti; et si que vel quis eorum ausu dyabolico contrarium attemptare presumpserit, quod absit, quod alii magistra scilicet sororesque et frater ejusdem hospitalis intus remanentes illam et illum ad idem hospitalem revocent et reducant, et ad rehabendum eosdem prosequantur, tam per auxilium brachii secularis quam per cohertionem ecclesiastice jurisdictionis, quodque si et quando aliquam vel aliquem dictorum sororum vel fratris contra dictam regulam fornicare peccare vel ad seculum reverti vagarique et appostatare contigerit, quod absit, illi sic fornicantes et fugitim (*sic*) reducti, in aliquo loco tuto infra dictum hospitale includantur et retrudantur inibi ad discretionem et arbitrium decani nostri christianitatis Brugensis presentis et futuri magistreque et sororum hospitalis antedicti primam atturi (primum atteri?) totiens quotiens casus contigerit seu occurrerit. Volumus etiam et ordinamus quod magistra sorores et frater ejusdem hospitalis ter in anno ad minus pluries etiam cum necesse fuerit confiteantur districte curatis loci, qui absolvent et ligent eos auctoritate nostra et primam eis

injungant salutarem penam nec licebit eos vagari aut discurrere ad aliam sacerdotem nisi de licentia et conscientia propriorum curatorum predictorum qui prius a nobis et a successoribus nostris super hoc recipient potestatem et ea que in penitentiis injungendis emergent relinquimus in discreta dispositione curatorum predictorum ita tamen quod majora peccata ad episcopum vel ad vices suas gerentes referentur, potestate premissa mutandi variandi et reformandi ampliandique et restringendi in toto vel in parte, nobis et successoribus nostris supradictis, si et cum nobis et eis visum fuerit expedire specialiter et expresse reservata. In quorum testimonium premissorum presentes litteras nostras per notarium publicum subscriptum fieri, et in hanc publicam formam redigi, signoque et subscriptione suis solitis et consuetis una cum appensione sigilli nostri magni communiri et roborari fecimus. Datum et actum Brugis nostre diocesis in hospitio nostro, anno ab Incarnatione Domini millesimo quadringentesimo vicesimo sexto, indictione quarta, mensis aprilis die sexta decima post Pascha, pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri, domini Martini, divina providentia pape quinti, anno nono; presentibus venerabilibus et discretis viris, magistris : Nicholao Stercolf, et Bertrando Beverlinc, canonicis ecclesie collegiate sancti Donatiani Brugensis dicte nostre diocesis, et domino Michaele Clyn, presbyteris, necnon Johanne Maerscalc, tabellione publico et curiarum nostrarum Tornacensium et Brugensium notario jurato, testibus ad premissa vocatis specialiter et rogatis.

III

HARLEBEEK 1349.

Copia literarum tangentium fundationem hospitalis Sancti Nicolai harlebeccensis [1].

Universis presentes litteras inspecturis. Johannes miseratione divina episcopus Tornacensis salutem in Domino et presentibus dare fidem. Notum facimus quod cum dilectus noster in Christo filius dominus Egidius de Vlaerdslo dictus Smaelkin capellanus perpetuus in ecclesia Harlebeccensis nostre diæcesis de bonis sibi a Deo collatis quoddam hospitale sive domum Dei in dicta villa Harlebeccensis construxerit et dotaverit auctoritate nostra ordinaria et gratia confirmatum prout in litteris confirmationis nostre hujusmodi plenius continetur. Nos ipsius domini Egidii necnon quatuor mulierum in dicto hospitali institutarum seu perpetuo instituendarum bonum propositum quantum cum Deo possumus confovere volentes, eorum supplicationibus inclinati duximus taliter statuendum quod dictus dominus Egidius regimen et administrationem ipsius hospitalis et bonorum ejusdem et sororum institutarum seu instituendarum in eadem habeat quamdiu vitam duxerit in humanis et post ejus decessum dictum regimen administratio, necnon institutio, et discutio personarum, ipsius hospitalis, ac omnimodo dispositio omnium bonorum ejusdem ad nos et episcopos Tornacenses successores nostros seu deputandos a nobis vel successoribus nostris plenarie revertatur. Item, volumus statuimus et etiam ordinamus quod in dicto hospitali quatuor mulieres vite laudabilis et honeste commiserationis habentes et deferentes religionis habitum, atque gestum eo modo sicut sorores hospitalis ville Curtracensis perpetuis temporibus instituantur, quarum (una) habeat ministerium ipsius hospitalis solummodo per annum, et computet de bonis ipsius hospitalis et ministerio ejusdem quolibet anno circa festum beati Johannis Baptiste dicto domino Egidio nobis seu successoribus nostris prout superius est expressum et si placuerit dicto domino Egidio nobis seu successoribus nostris vel deputandis a nobis seu successoribus post dictum compotum dicta institutio in dicto ministerio reponatur, et de novo instituatur in eodem tociens quociens dicto domino Egidio nobis seu successoribus visum fuerit expedire. Item, quod dicte sorores non exeant locum ipsius hospitalis nisi de licentia ministre predicte et hoc ex legitima causa et non aliter et quod dicte sorores intersint et consenciant computationi bonorum est administrationi dicte domus qua die computationis singulis annis renovetur ministra ut superius est expressum. Item, quod dicte sorores sub suo corporaliter prestito juramento petant clemosinas ad opus dicti hospitalis in villa Harlebeccensi et alibi per indulgentias habitas et habendas si necessitas id exposcat. Item, volumus statuimus et etiam ordinamus quod dicte sorores sub regulis et

[1] Staatsarchief, *Cart. et mss.*, nº 34, fº 100.



statutis inferius annotatis vivant, et etiam perpetuis temporibus invicem conversentur. Primo videlicet quod dicte sorores recepte et imposterum recipiende in ipso hospitali seu domo Dei petant locum et panem pro Deo ad serviendum Deo et pauperibus humiliter et devote. Item, quod promittant perseverare ibidem usque ad mortem sobrie caste et devote vivendo, promittant etiam superiori suo obedientiam reverentiam et fidelitatem, officium sibi commissum faciant fideliter et voluntarie juxta posse, jura hereditates et omnia bona ipsius hospitalis habita et habenda observant integraliter et pro posse deffendant, superiores suos si necesse fuerit super hoc requirendo laborent, toto casu observare concordiam et habere amicitiam, murmurationes rixas et jurgia evitando, nichil habeant in suo proprio nisi de licentia sui superioris, non habeant nec ad se trahant suos carnales amicos vel alios quolibet in prejudicium dicte domus utensilia et jocalia, et precipue ornamenta capelle dicte domus conservent in bono statu et si deficiant reperent vel emant de novo, de bonis et proventibus dicte domus non vagentur per villam nec sedeant in domo vicini nec recedant a domo sine licentia ministre domus, nec habeatur licentia sine causa. Item, juxta facultates bonorum dicte domus recipiant pauperes leto vultu non lusores seu ribaldos, nec mulieres leves seu juvenes vagabundos. Item, si, quod absit, rixa inter eas oriatur, extra domum revelare non presumant, sed tantummodo superiori sue denuncient, ut super hoc in quo quelibet deliquerit puniatur quod si aliqua predictorum sororum in premissis seu aliquo premissorum deliquerit moneatur a sororibus caritative ut desistat, et si non acquieverit denuncietur superiori ut juxta sua demerita puniatur et etiam corrigatur. Reservantes nobis et successoribus nostris plenariam potestatem addendi diminuendi corrigendi interpretandi innovandi et etiam declarandi, ordinationi nostre hujusmodi quociens visum fuerit expedire, approbantes laudantes et ratificantes omnia et singula supradicta. In quorum omnium et singulorum testimonium et munime sigillum nostrum presentibus litteris duximus apponendum. Datum et actum in domo nostra episcopali Tornacensi xxiiii die mensis aprilis anno Domino millesimo CCC^{mo} XLIX°.

IV

YSENDIJK 1354.

Ordinatio sive statutum ultra fundationem super statu et regimine hospitalis de Ysendike [1].

Universis presentes litteras inspecturis Philippus, Dei gratia Tornacensis episcopus, salutem in Domino sempiternam. Quia non antequam quod conjectura proficuum credidit subsequens experiencia notum ostendit non debet reprehensibile judicari, si aliqua a nostris predecessoribus pro suo tempore proinde statuta in melius immutemus maxime cum ea ex causis postea emergentibus videmus obesse pocius quam prodesse sane Reverendus pater bone memorie dominus Guido, quondam episcopus Tornacensis, predecessor noster, fundato et confirmato hospitali sancti Johannis de Ysendike, certam ex evidentibus justis et rationabilibus causis ejus animum tunc ad hec moventibus ordinacionem edidit fecit et instuit inter cetera continentem, quod IIII fratres et IIII sorores essent ibidem per quos dictum hospitale sub certa regula regetur prout in litteris ipsius super hoc confectis hoc et plura alia vidimus latius contineri. Verumque prout experientia docuit et fide dignorum relatu plena nobis extitit facta fides, seminante satore malorum plures discordie rixa et nonnulla jurgia inter ipsos fratres et sorores; postmodum suborte et plura alia inconvenientia et scandala fuerint proh dolor subsequta ex quibus dicta domus et sorores passe sunt in spiritualibus et temporalibus non modicum detrimentum : nos qui, tamquam pastor benivolis nostre mentis aciem dirigimus et cura pro vigili labores nostros adhibemus ad hoc quod discordias, jurgia et rixas sedare ac dampnis scandalis periculis et inconvenientiis quibuscumque obviare, personasque religiosas nobis subditas ad Dei laudem et gloriam ad statum prosperum et pacis unitatem reducere valeamus; consideratis premissis, aliisque justis et rationabilibus causis nostrum animum ad hoc moventibus quodque mulieres ad hoc habiliores et promptiores sunt ad serviendum pauperibus et infirmis et eos cum mansuetudine et humilitate tractandum, statuimus et etiam ordinamus per presentes quod sicut a magno tempore citra fuerint octo persone in dicto hospitali ita erunt de cetero, videlicet : VIII mulieres sive sorores bone fame et commiserationis honeste sub regulari habitu legentes, ac Deo et pauperibus ibidem famulantur inter quas una illarum ceteris preerit et habebit regimen et curam omnium bonorum pertinentium ad idem hospitale quam vocabunt nominabunt cetere priorissam. Et quociensounque locum hujusmodi priorisse processum vel decessum vacare contigerit, cetere septem sorores unam ex ipsis in dicto ordine professam infra tempus nostri habebunt canonice eligere a nobis seu vicariis nostris confirmandam. Si vero infra tempus a jure statutum non elegerint, ut prefertur, nos et successores nostri episcopi Tornacenses unam de dictis sororibus quam ad hoc vidimus magis aptam et utilem ceteris preponere poterimus priorissam. Cuiquidam priorisse illam eandem auctoritatem per presentes concedimus quo magistro hospitalis predicti per antiqua statuta et ordinaciones dicti domini Guidonis, predecessoris nostri, quondam extitit attributa et quicquid de magistri auctoritate

[1] Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 54, f° 106 v°.



notatur in eisdem ordinacionibus et statutis aut de ejus correctione activa seu passiva id idem de priorissa in quantum mulieri competit quod temporibus perpetuis ordinamus. Item, dicte priorissa et sorores omni sero ad pulsum seu sonitum campanile congregabuntur in capella sua ibidem pro omnibus benefactoribus dicti hospitalis tam vivis quam defunctis lecture psalmum penitentialem Miserere mei Deus, si sciant; que vero nesciunt, loco illius psalmi : septies Pater noster et Ave Maria dicere tenebuntur et priorissa et sorores prefate quater in anno, scilicet in festo pasche, pentecostis, omnium sanctorum et natalis Domini, recipient corpus Christi. Item, nulla sororum predictarum in negociis domus vel aliter sola ibit, sed secum unam aliam de dictis sororibus pro socia recipiet et si sororum aliquam seu aliquas ab amicis earumdem ad convivium invitari contingat ire poterit cum socia de licentia priorisse seu ejus locum tenentis talia cibaria comesure qualia ipsis pro tempore communiter competentia preponentur. Item, in refectorio dictarum sororum nullus comedet extraneus nisi de licentia priorisse seu ejus locumtenentis. Item si, quod absit, contingat instigante dyabolo aliquam sororum predictarum pollui conjunctione carnali illa se debit in refectorio ad terram comesura panem super oram palii sui IIII^or diebus videlicet : feria quarta et feria sexta unius ebdomade et eisdem feriis alterius ebdomade sequente; et flagellabitur ab omnibus sororibus per septem septimanas qualibet septimana ter super nudis scapulis genibus flexis videlicet : a priorissa vel ejus locum-tenente primo, deinde a qualibet sorore. Et si in peccatum consimile secundo reinciderit pena consimili punietur. Si vero tercio idem peccatum commiserit vel prolem procreaverit tolletur velum nigrum a capite ipsius et extra muros dicti hospitalis nunquam recedit nisi de licentia speciali priorisse sive nostra. Et si secundo prolem habuerit in carcere cum arcte prima recludetur alia inde nonquam egressura nisi de nostro vel vicariorum nostrorum licentia speciali. Item, priorissa et sorores dicti hospitalis portabunt habitum regularem, videlicet : albas tunicas cum nigris scapularibus et de super mantellos albos cum velis nigris simplicibus super capitibus earumdem portabuntque soculares corei rubei seu crocei prout alie religiose portare consueverunt nec in velaminibus capitum suorum ponent spingulas que ab extra possint intueri portabunt eciam zonas simplices et religiosas non argentatas nec alia lascivie pompa decoratas. Item, ut in diebus quibus juxta prefatas ordinationes antiquas per dictum Guidonem quondam predecessorem nostrum confirmatas extra XL^um jejuniare deberent in cibariis quadragesimalibus lacticiniis utantur de licentia dicte priorisse vel locumtenentis ejusdem magistre dispensamus. Item, ubicunque in antiqua ordinatione predicta dicitur quod sorores deberent dicere : Miserere mei Deus, vel septem psalmos et non exprimitur quod loco illorum debeant dicere psalmos hujusmodi ignorantes dicant taliter loco Miserere Deus, septies Pater noster et Ave Maria loco vero septem psalmorum trecesies Pater noster et Ave Maria taliter dicant. prefatis eciam sororibus omnibus quibuscunque ne infantes de sacrofonte levare aut ad altare offerre presumant nisi de licentia priorisse in virtute sancte obedientie districtionis inhibemus cetera autem omnia et singula in predictis antiquis ordinationibus et statutis contenta et expressa que premissis statutis et ordinationibus nostris non obviant ut condita sunt in sui firmitate roboris volumus permanere reservantes nobis et successoribus nostris potestatem addendi, subtrahendi, mutandi, emendandi predictis ordinationibus et statutis nostris si et prout nobis vel ipsis visum fuerit expedire. In quorum omnium testimonium presentes litteras ad perpetuam rei memoriam fieri et scribi mandavimus sigilli nostri munimine roboratas. Datum et actum Tornaci, die XXIIII^a mensis februarii anno Domini millesimo CCC^mo L^o quarto.

V

RIJSEL, 1367.

Fundatio hospitalis Sancte Marthe et unius capellanie in eodem, Insulis [1].

Universis presentes litteras inspecturis. Philippus, Dei gratia Tornacensis episcopus, salutem in Domino sempiternam; in divini nominis gloria juxta devotionis affectum exultamus et multiplici gaudiorum affluentia delectamur, dum Christi fideles nobis subditos videmus Domino offerre vota sua, ad illa precipue pietatis et caritatis opera devote exercenda que salutem inducunt animarum ex quibusque divinus cultus utique prestolatur augmentum sane defunctus Johannes de Torquoing, opidanus ville Insulensis dum viveret, et dilecta nobis in Christo filia domicella Maria Dubos, ejus uxor, adhuc agens in humanis et nostre diocesis sana medietatione precogitantes nichil certius esse morte nil vero incertius hora mortis; cupientes igitur animarum suarum providere saluti terrenaque et transitoria cum spiritualibus et perpetuis bonis nobili commertio permuttare ad Dei laudem et gloriam, ac sanctorun et sanctarum omnium diviniique cultus augmentum et precipue in honore gloriose virginis sancte Marthe quoddam hospitale in dicta villa Insulensi ad sustentationem octo vel circiter pauperum verecundarum et impotentium mulierum in etate quinquaginta annorum vel amplius constitutarum, et unius mulieris etatis consimilis, dumtamen se juvare valeat ad serviendum eisdem octo mulieribus ac pro salario unius capellani, sive presbyteri, qui singulis ebdomadis in oratorio sive capella dicti hospitalis, tres missas, voce submissa, coram dictis mulieribus ac earum familiaribus dicet et celebrabit, fundare proposuerunt disposuerunt et ordinaverunt ac ad ipsius hospitalis dotationem locum et domos principales ubi dictum hospitale jam est constructum una cum pluribus aliis terris fundis redditibus ac bonis mobilibus et immobilibus in litteris scabinorum ville Insulensis super fundatione predicti hospitalis confectis particulariter et distincte declaratis, pro animarum suarum remedio et salute dederunt contulerunt et perpetuo assignarunt; quarumquidem litterarum dictorum scabinorum tenor sequitur in hec verba : A tous cheaus qui ces presentes lettres verront ou orront li doyens et capitles del église Saint Pierre de Lille ou diocese de Tournay salut en nostre Signeur sacent tout que l'an de grace nostre Signeur mil trois cens soixante et deux le darrain jour du mois de may nous veismes tenismes et luisimes les lettres de honnorable hommes et sages les eskievins de laditte ville de Lille saines et entières seellees du seel as causes de laditte ville en sire verde si comme il nous apparoit de le première face contenans le fourme qui s'ensuit a tous cheaus qui ces presentes lettres verront ou orront escevin de la ville de Lille salut Sacent tout que pardevant nous sunt venus et comparus en

[1] Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 54, fol. 96.

leurz prrsones en no plaine halle et en jour de siege Jehans de Torquoing noz bourgois et demisielle Marie Du Bos sa chiere et amee compagne et espeuse liquels de leurs bonnes volentes duent confesserent et recognurent en la presence de nous que le nom du Pere du Fils et du Saint Esperit de la benoete (*sic*) Virge Marie de tous les beneois Sains et Saintes de paradis et par espetial en honneur et reverence de le glorieuse Virgine Madame Sainte Marte qui fu ostesse de no Sauveur Jhesucrist il voloient et ordonnoient estre fait et fonde un hospital en laditte ville pour estre et demourer en icellui wit povres femmes honteuses et impotens les quelles seront del eage de chiuncquante ans et plus et un autre povre femme avoec elle dauteil eage qui se puist aidier a faire et pour cachier les besoignes dudit hospital recepvoir et payer ce que en icellui appartenra et sera necessaire a faire et aidier les aultres femmez doudit hospital et aussi les aultres wit femmes dessus dictes seront tenues de faire et aidier a faire tout che qui sera besoings ou necessites de faire ou dit hospital et as dictes noef povres femes et tout che que lez dictes femmes aront aporte et apporteront ou dit hospital demorra et devra demorer au pourfit de chelui hospital ou point que elles seront au jour de leur trespas cest assavoir de celles qui mises y seront se ostees ne sont avant le jour de leur trespas par les gouverneurs qui mis et establi y seront par conseil de nous escevins pour lequel hospital et maison de cellui mettre et asseir li dit conjoint y ont donne et donneront une piece de terre gisans sur le rue de poupelier tenant d'un lez as fosses de ladicte ville et al aultre les as hiritages des dis conjoins haboutans pardevant sur ledicte ville et par deriere si avant que les bornnez qui y sont mises ou que on y mettera le portent ou porteront lequel hospital dessusdit li dit conjoint ont commenciet a faire et le feront faire et parfaire ce il sont vivant celle espasce de temps qu'il puist estre fais et parfais en la maniere que il ont divise as maistres carpentiers qui le font et se il n'estoit de leur vivant fais et parfais si voelent il et accordent qu'il soit fais et parfais de leur propre souffisanment en le manière qu'il ont devise as dis carpentiers et si voelent et ordennent voilient et ordenerent li devant dit conjoint que lez dictes femmez qui seront mises ou dit hospital soient viesties de cotes grises de telle laine que les biestes le portent et porteront sans autre tainture aucune encoire volerent et ordenerent lesdis conjoins que lesdictes femmez qui mises seront ou dit hospital portent et macent sur leurz chiez blans coenrekiez de toille et se elles voelent avoir caperons que il soient de teille laine que leurz dictes cotes seront. Item voelrent et ordenerent li dit conjoint que il puissent mettre s'il leur plaist ou dit hospital tant de femmez qu'il leur plaira leur vies durans et le darrain vivant aussi bien que s'il estoient tout doy en vie des quellez femmez que il y aroient mis metteront ou metteroient li dit conjoint ont volu et ordene que apres le dechiez dou darrain vivant li nombres dez dictes noef femes demeurent ou dit hospital tellez que li darrain vivans des dis conjoins y aront mis ordene ou ordenera et lez autres se plus en y avoit que le dit nombre que elles voisent hors du dit hospital et ny puissent estre ne demourer reserves que se li dit conjoins ou li darrains vivans de aulz deuz voelent acroistre ou acroissent en leurs plaines vies ou le vie du darrain vivant le revenue que il metteront ou dit hospital que il poront mettre plus de femmez ou dit hospital que ledit nombre de noef femmez a quantite de ce que il augmenteront et accroisteront le dicte revenue et pour le gouvernanche et aiense dou dit hospital et dez dictes femmez qui y seront mises lidit conioint ont donne et donnent ledicte piece de terre en maison et mantion dou dit hospital. Item noef knites noef knenecoels dyswyt paires de lincoels noef knites pointes ou couvertoers pour faire lis as dictes povrez femmez. Item y ont donne et donnent une knite un quenecoel deux paire de lincoels et une knite pointes ou couvertoer pour coucier une meskine se elle est oudit hospital pour aidier



a faire le gouvernance dez dictes femmez et du dit hospital ainsi que il apperterra a faire a une meskine en tel cas ou sannable. Item diviserent et ordenerent li dit conioint que ou dit hospital on die et cantete trois messes le sepmaine lez quellz messes li gouverneur du dit hospital qui mis y seront pour icellui gouverneur par le conseil dez quelz avoecques nous ou nous successeurs eskievins de Lille qui pour le temps avenir seront sera gouvernes li dis hospitalz seront tenu de faire dire lez dictes trois messes cescune sepmaine par certain maistre ou capellain al honneur de Dieu et au pourfit dou dit hospital et est li intentions des dis conioins que li dit gouverneur poront prendre et eslire tel prestre ou capellain qui leur plaira ycellui oster et autre remettre ainsi que mieulx luer samblera fait que laissiet et pour seurte de faire et parfaire lez coses devant ditez perpetuelment au tout jours li dit conioint donerent ont donne et donnent au dit hospital quatre maisons et hiritaigez qu'il ont seant sur le dicte rue dou popelier et leur hiritage que il ont sur quoy lez dictes maisons sieent unis et hiebregies et tout l'iritage que as dictes maisons appertient et quanquez il i tient a clau a keville a ciment et a rachine gisans entre le iritage que il ont donne et donnent a dit hospital d'une part et le iritage Jehan Bourier d'autre part tenans lez dictes maisons et hiritages li uns al autre. Item donnerent ont donné et donnent li dit conioint au dit hospital leurs maisons et tous luerz bienz et hiritages qu'il ont gisans sur le rue des tainteniers et le rue dez Caoursins aboutans as dictes rues et tenans al hiritage des bons enfans tant de la tenure dou roy nou Signeur comme de la tenure de Brueq le quelle est ad present Monseur d'Estambourch unies et hebregies et quanquez as hiritagez tient a clau a Keville a ciment et a racine pour livrer arenter et faire le pourfit doù dit hospital le mieulz que ou porra al honneur le Dieu et a pourfit dou dit hospital lequel don dez hiritages dessus dis lez dis conioins donnerent et ont donne au dit hospital a telles rentes usages et costumes que li dit hiritage doivent aujourdehuy. Item ont donnes et donnent li dit conioint au devant dit hospital treise cens de terre et hiritage que il ont gisant en l'eschievinage d'Eskermes. Item la somme de wyt cens florins d'or nommez frans bons loiaulz dou quoing et forge le roi nostre S^r^ tels et aussi souffisans qu'il couroient au jour de le date de ces presentez lettrez pour accater rentes et hiritages au pourfit et pour la gouverne et sustentacion du dit hospital lez quellez rentez ou hiritages li dit conioint poront accater en leurz pleinez viez au pourfit dou dit hospital si avant que la dicte somme de florins durra et coura et s'il est ou avient chose que lez dis conioins leurz ditez viez durant aient acate employe la dicte somme de florins et aquis tant de rente ou de hiritaige que toute la dicte somme de florins monte et pora monter il seront et deveront estre quitez de ledicte somme ou a quantite de ce qu'il aroient d'icelle somme acquis ou accate de rente ou de hiritage au pourfit dou dit hospital et nietmains avecquez lez choses dessus dictes et devisees les dis conions ordenerent et ont ordenes que eulz ou li darrain vivans deaulx deux en leurs plainez viez puissent eslire deux preudomes a maistres et gouverneurs dudit hospital ainsi que boin lour sera pour le pourfit du dit hospital par qui conseil avoecques le nostre li diz hospitalz sera maintenus et gouvernes lez rentes et revenues à ycellui appartenans apres le dechies et trespas dou darrain des diz conioinz vivant li quel doy gouverneur dessus dit y seront et demorront tout le cours de luerz deuz viez se par leur fourfait ou mesus ne sont pas nous ou nos successeurs eschevins prives et ostes et quant li unz dez dessus dis gouverneurs sera alez de vie a trespas nous ou nostre successeur en y remetterons et porerons remettre un autre ou lieu de cellui qui seroit ou sera alez de vie a trespassement si come dessus est dit et est assavoir que aprez le dechiez du darrain dez dis gouverneurs mis par lez dix conioins morant nous ou nos successeurs esschevin de ladicte ville y remetterons et deverons



remettre autres gouverneurs toutefois et quantefois que li cas si offerra et que a faire seront. Item volrent et ordenerent lez dis conioins que eulx ou li darrain d'eulz ale de vie a trespas aussi tost que aucune dez dictes femmez qui seront mises et receus ou dit hospital ira ou iront de vie a trespas que nous en lieu dicellui ou ellez qui seroit ou seroient alees de vie a trespas y puissiens et doiens remettre autre toutefois que a faire sera de telz eagez et par la forme maniere et condicion plus ad plain declares et divisees cy dessus et que nous par le advis et conseil dez dis gouverneurs en ayons dou tout la carge signorie et dominacion et nietmains accorderent volrent et ordenerent le dit conioint que les femmez qui seront mises et receues ou dit hospital si que dessus est dit y soient et demeurent tant que elles aront vies naturelles es corps se par leur maufait ellez n'en sont ostees par le swuit et ordenance de nos et dez dis gouverneurs li quel apres lez trespas des dis conioins seront pris et eslis par nos l'un de la paroche Saint Estienne en ladicte ville et l'autre de la paroche Saint Katherine en ycelle et est assavoir qui li accors volentez ordenance et intencions des dis conioins est que eulx meisme aient tout les bienz usfruis pourfis et revenues du dit hospital en leurs mains pour recepvoir a leur singuler pourfit faire eut leur pure et franque volente tant et si longement que il viveront et li darrain vivans tenans tout et avoec que nous lez dis maistres gouverneurs du dit hospital ne autres lez viez des dis conioins durans et du darrain vivant deualx deux ne metteront ne poront mettre ne recepvoir aucung ou dit hospital fors que u leur pure volenté et ainsi que bon leur samblera et quelque persone qu'il leur plaira soit dou dit nombre ou de plus ou de mains tout ainsi que lez dessusdis conioins volront et si voelent et ordenent et ont ordené que lez dictes femmez soient tenues de pryer cascung jour pour tout lez dessus nommez a le messe au disner et au soupper et de faire orisons tellez qu ellez lez serotn faire et que li diz prestres ou cappellains soit tenus a cascune des dictes messez de pryer et faire pryer pour lez amez des dis conioins et des autres cy-desus declarez et cy apries denommez les quelz fundacions devises et autres ordinances dessus dictes li dit conioint firent et ont fait pour Dieu et en aumoisne pour le salut de leurz ames de leurs peres et de leurs meres de demisielle Bourghe caduce premiere femme audit Jehan de Denys dou Molimel premier marit a le dicte demiselle Marie de leurs anchisseurz et bienfaiteurs et de tout ceulz et cellz de qui biens il ont vescut et que bon conseil metteront a le gouvernance du dit hospital al honneur de Dieu et au pourfit dez dessus nommez et du dit hospital et que tout soit fait en teil maniere que ce soit al honneur de Dieu et au pourfit du dit hospital et se il avenoit que li uns dez diz conioins alast de vie a trespas avant l'autre si ont ordenne et ordenent li dit conioint que li diz hospitaulx et toutez les chosez dessus dictes soient et demeurent fermes et estables et que se il y avoit aucune chose a faire ou parfaire que li dit conioint et tout leur bien mieuble cateil et hiritage soient tenu de faire et parfaire et que apries le deschiez du premier trespasse de cest siecle nous ou li procurez de ladicte ville puissent ou puist suiwyr le darrain vivant dez diz conioins et leurs biens de faire parfaire ordener et acomplir toutez lez choses dessusdictes et que tout de luerz plus apparans bienz soient pris que pour lez dictez choses estre faites et parfaitez se aucunez en y avoit a faire ou parfaire au jour dou trespas du premier trespasse dez dis conioins ce entendu que se li darrain vivans ne avoit tant de secs deniers au jour dou trespas dou premier trespasse que li darrain vivans ara et devra avoir jour competent de faire argent de sez denreez tant que pour ademplir le sourplus de che que il aroit de desfaute de payer de ladicte somme dez wyt cens franz dor dessuzdiz et quant a toutez lez choses ordenance fundacion et autres choses dessusdictes et devisees et cascunne dicellez a par lui bien tenir ademplir et parfaire par la

manière que condicione et devise est plus ad plain pardessus li devant dit conioint y ont obli-giet et obligent eaulz et tours leurs bienz mueblez et inmeblez cateulz et hiritage quelz ne es quelque liu quillz aient ne en quoi que ce soit presens et futurs come leur propre debte sur eauls et sur le leur et cascuns pour le tout — jusque a la perfection dez choses dessusdictes et de cascune d'ellez et nietmains avocc lez choses dictes en tesmoignage — affirmacion et prestation d'icellz lez dis conioins a nous come a leur signeurs ont requis a avoir lettres patentez soubs le seel as causes de ladicte ville faisans mention de ceste presente ordenance et que oultre ce volsissons et voellons icelle ratiffyer greer accorder et nous eschevin de Lille dessusdit qui sommez ad presens volons que tout sacent que toutez lez coses et ordenances dessusdictes li dit conioint ont accordees et comgmitez par devant nous le quellz ordinances et devises dessus declarees et devisees nous avons pour aggreables consentons et approuvons loons et accordons et tenons estre bien et deuement faitez tout en la fourme ordinance maniere et condicion par dessus declarees et devisees plus ad plain et volons ycellz estre maintenes observees et gardees ad plain sans enfraindre et durablez appertuite et par nous avoecques et par le avis des dessus dis gouverneurs estre sostenues gardees et defendues selon lez instructions declarations et autres ordinances par dessus exprimees sans aler ne souffrir aler a lencontre aucunement en tesmoing de quellz ordinances et fundacions du dit hospital. Nous a le requeste pryere et supplication des devant diz conioins fundeurs dudit hospital avons a ceste presente ordinance mis et pendu le seel as causes de ladicte ville de Lille che fut fait ordene cognut devise et acorde par lez dis conioins en plaine halle. Nous eschevins dessus dis le jour du siege de fevrier quatrime jour ou dit mois lan de grâce mil trois cens soixante et un et estoient lez dictes lettres ainsi signees Destuilleure. En tesmoing et confirmacion de verite que nous avons veu tenu et lut lez dictes lettrez contenans le fourme dessus transcripte nous avons mis et pendu a cest present transcript nostre seel as causes lan et le jour dessus premiers escrips. — Quocirca pro parte dictorum fundatorum nobis fuit humiliter supplicatum, ut fundationem et dotationem predictis consensum nostrum prebere vellemus omniaque et singula in dictis litteris ipso-rum scabinorum contenta et expressa auctoritate nostra ordinaria confirmare Nos autem volentes ut decuit de et super premissis ac contentis in dictis litteris scabinorum latius infor-mari per dilectum decanum nostrum christianitatis Insulensis inquiri fecimus diligentius veri-tatem et quia per informationem eandem invenimus et nobis clare innotuit quod predicta bona ad fundationem predicti hospitalis sit collata et deputata fuerunt et sunt dicto hospitali adeo sufficienter assignata quod dictum hospitalem et provisores et administratorez seu rectores ejusdem ipsis domibus, fundis, bonis et redditibus absque ulla alia admortizatione uti et gau-dere possunt et poterunt perpetuis temporibus pacifice et quiete dictaque bona sufficiunt et sufficere debent ad supportandum onera eis imposita et ad complendum voluntatem et ordina-tionem dictorum fundatorum, locus quo capelle seu oratorii dicti hospitalis aptus est et honestus et sunt ibidem ornamenta pro missis celebrandis bona et honesta sicut nobis apparuit ex infor-matione predicta, statuimus eadem auctoritate nostra quod presbyter quicunque assumeter per rectores dicti hospitalis pro dictis missis celebrandis priusquam admittatur nobis et nostris successoribus episcopis Tornacensibus aut decano nostro christianitatis Insulensis ad exami-nandum presentetur si sit ydoneus ad hoc, qui presbyter nobis et dictis nostris successoribus Tornacensibus episcopis officiariisque et vicariis jurabit obedientiam reverentiam et honorem. Volumus etiam et ordinamus quod quotiens et dum dicte mulieres sint electe ad ponendum in dicto hospitali institui contigitur dictus noster decanus intersit si voluerit interesse absque

tamen salarii exactione cui decano etiam per rectores seu gubernatorez ejusdem hospitalis. Volumus notificari quando de receptis et misiis bonorum hospitalis predicti semel ad minus in anno computabitur ad finem quod ipse decanus si possit et velit dictis compotis intersit absque tamen salario exinde recipiendo quem decano adhoc faciendum loco nostri exnunc constituimus et deputamus. Proviso tamen quod si aliqua mulier eligeretur et reciperetur per inadvertentiam vel alia in dicta domo marito subjugata vel caduco aut alio morbo notabili infecta propter quem esset a sanis evitanda vel cum ipsa non esset habitanda quod talis mulier statim cognito et facta fido de dicto morbo sine fraude a dicto hospitali perpetuo amoveatur et ejiciatur pensionem aliquam sive debitum ratione sue receptionis imposterum non petitura nec habitura. Quibus mediantibus concedimus gratiose quod cruces super dictum hospitale poni et campanyle erigi possint in quo campanula concedentes pendere prout super alia hospitalia inferiora dicte ville suspendatur et una cum hiis hujusmodi supplicationem dictorum fundatorum tamquam justam et rationabilem admettentes tamquam pium et laudabile propositum quantum cum Deo possimus. Volentes producere ad effectum fundationi et dotationi predictis consensum nostrum prebemus pariter ex assensum omniaque et singula per eosdem fundatores in dictis litteris ipsorum scabinorum ordinata salva tamen modificatione nostri supradicta tenore approbamus presentium confirmamus jure nostro et parochiali atque alieno in omnibus semper salvo. In quorum omnium testimonium presentes litteras fieri mandavimus nostri sigilli miniminc roboratas. Datum Tornaci die prima mensis januarii anno Domini millesimo trecentesimo sexagesimo septimo.

VI

CELLEBROEDERS, 1461.

Statuta et modus vivendi fratrum et sororum de Cella vulgariter nuncupatorum in villis Gandavensi, Brugensi et Aldenardensi Tornacensis dyocœsis residentium [1].

Vicarius generalis in spiritualibus et temporalibus reverendi in Christo patris et domini nostri domini Guillermi, Dei et apostolice sedis gratia Tornacensis episcopi, jam in remotis agentis, dilectis nobis in Christo universis fratribus et sororibus de Cella vulgariter nuncupatis ad custodiam infirmorum signanter peste vigenti ordinatis in villis Gandensi, Brugensi et Aldenardensi, Tornacensis dyocœsis, institutis et residentibus tam presentibus quam futuris, salutem in Domino, et bonis operibus semper habundare, subditorum dicti reverendi patris presertim illorum qui operibus misericorditer insistere dinoscuntur pia vota et supplicationes denegare non consuevimus. Cum nuper ex parte vestra nobis humiliter supplicatum fuerit, ut vobis qui prout accepimus in fidei puritate, paupertate et castitate sub honesto vivitis, quique tempore sevientis pestis requisiti infirmorum tam pauperum quam divitum in locis et villis predictis curam gerere ac decedentium fidelium corpora etiam tempore predicto ad sepulturam ecclesiasticam sepe numero defere soletis ad vestri status conservationem et subsistentia in regulam modumque vivendi et agendi auetoritate dicti reverendi patris domini Tornacensis episcopi statuere et ordinare, ac alias circa hæc eidem statui vestro congrue providere dignaremur et vellemus; noveritis igitur quod nos hujusmodi vestris piis supplicationibus favorabiliter inclinati, sperantes quod per hæc status vestre religionis in terris peramplius florebit, et opera minime per vos devotius exequentur visis per nos et diligenter recensitis ac examinatis nonnullis scriptis que super hoc ad requestam vestram dicebatur concepta nobis etiam pro parte vestra exhibitis illisque et ceteris que nos in hac parte rationabiliter movere potuerunt et debuerunt debite consideratis et attentis vobis et successoribus vestris fratribus et sororibus de Cella nuncupatis in villis et locis predictis degentibus et secundum regulam beati Augustini viventibus vici et auctoritate predicti reverendi domini Tornacensis episcopi edidimus et tradidimus, edimusque et tradimus regulam et modum vivendi necnon statuta sive constitutiones, qui sequuntur : In primis, siquidem quicquid in presentibus statutis habeatur decernimus et declaramus nostre fuisse et esse intentionis vos et successores vestros fratres et sorores dicte religionis in dicta dyocesi Tornacensi residentes, sub dicti reverendi patris et successorum suorum episcoporum Tornacensium ac nostra obedientia et subjectione ordinaria permansuros fore et permanere debere. Item, ordinamus quod, quotiens in aliqua domorum vestrarum

[1] Staatsarchief, *Cart. et mss.*, n° 56, f° 102 v°.

ejusdem dyocesis novus magister sive superior fuerit eligendus, fratres et sorores illius domus jejunabunt per unam diem proximo ante hujusmodi electionem faciendam; et die electionis adveniente, celebrata bassa missa de sancto spiritu, visitatores vestre religionis, presente, et ipsis assistente curato loci, voces singulorum fratrum et sororum debite scrutabuntur, et qui plures voces habere repertus fuerit sive sit ejusdem domus sive alterius, in magistrum et superioram eligetur, et confirmabitur. Item, quod nulli fratres vel sorores recipientur, nisi domui sint utiles et sine defectu corporali, quodque nullus frater recipiatur ad professionem nisi compleverit annum vicesimum etatis sue, nec soror nisi sit etatis octodecim annorum, et per annum vel amplius probata. Et licet hic permixtum de fratribus et sororibus mentio habeatur, sane intelligendum est quod separatim, et in domibus suis separatis morari debeant. Item, dicti fratres deferant suum habitum consuetum et humilem, videlicet : togam griseam et capucium nigrum ante professionem, et post professionem nigrum scapulare; sorores vero deferant nigrum pallium, vulgariter appellatum faille, et nigrum scapulare. Item, quod pro fratribus vel sororibus in aliqua domorum dicte religionis de novo recipiendis, eligentur per superiorem tres notabiles fratres vel sorores domus ejusdem qui hujusmodi recipiendos examinabunt et inquirent de eorum moribus, devotione et conversatione, dictum quoque examen vel inquisitionem referent dicto superiori et communi congregationi dicte domus eorum conscientie relinquendo, utrum ipsi sic examinati recipi debeant vel repelli. Item, debebit recipiendus duci ad superiorem qui eum recepturus erit, et coram illo prostrato ipse superior interrogabit eum quid petat, qui sic respondebit : Pater ego peto misericordiam Dei et vestram gratiam; et tunc precipiet prostrato quod se levet et ei levato declarabit artitudinem sue professionis sive regule; quo facto, interrogabit denuo recipiendum quid velit aut requirat, quod si responderit se velle hujusmodi regulam observare, tunc recipiens sic dicet : Dominus qui hoc bonum opus in se incipit, perficere velit, et respondebunt astantes : Amen. Item, quod nemo recipiatur, nisi prius interrogetur an sit liber vel an sit conjugatus vel non conjugatus, an alicui sit indebitatus an sit alterius professionis, vel an habeat latentem defectum vel infirmitatem in corpore. Item, dum aliquis receptus fuerit superior domus recepto deputabit unum magistrum vel magistram qui sibi regulam sive ordinationes domus addiscet et cum de suis defectibus verbis aut signis castigabit; insuper instruetur hujusmodi receptus, ad humilitatem cordis et corporis, juxta doctrinam Domini dicentis in evangelio discite a me quia humilis sum et[a], quodque huiusmodi recepti sepius confitebuntur, nichil proprii habebunt propriam velle (*sic*) dimittent in voluntate superioris voluntariam obedientiam in omnibus tenebunt propterea ipsi recepti in omnibus aliis decentidus et requisitis instruantur et informentur ad observantiam eorumdem. Item, ordinamus quod dicti fratres et sorores jejunabunt singulis feriis sextis anni festo nativitatis Domini, et feria sexta in paschalibus dumtaxat exceptis infra adventum Domini carnibus non vescentur, et quatuor diebus singulis ebdomadis jejunabunt et duobus diebus post quinquagesimam proxinis, carnes consimiliter non gustabunt. Item, fratres in media nocte surgent et matutinas legent, fratresque et sorores horas suas ignorantes pro matutinis et vesperis, videlicet : pro quolibet legent quindecim Paternoster et quindecim Ave Maria; et pro aliis horis, videlicet : prima, tercia, sexta nona et completorio legent septam Pater noster et septem Ave Maria. Item, ad primam legent Credo in Deum, et ad completorium Credo in spiritum quod si quevis sororum horas beate Marie legere noverit easdem leget, pro vigiliis autem legent quindecim Pater noster, et totidem Ave Maria, pro benedictione unum Pater noster, et unum Ave Maria. Insuper, dicti fratres et sorores victum et vite necessaria sibi, acquirent ex elimosinis Christi fidelium vel ex

labore honesto manuum suarum si sit opus. Item, ordinamus quod fratres vel sorores de consuetudine non dormiant super lectos nisi hospites fuerint vel infirmi, quodque fratres camiseas lineas non portent nisi necessitate urgente et hoc de sui superioris consensu. Item, si quis fratrum vel sororum, ante suam professionem recesserit, vel propter certas causas aut suos defectus professionem non fecerit, non permittatur ut habitum secum deferat, sed omnia mobilia que intulerit secum asportare poterit et aufferre. Item, fratres et sorores antedicti singulis quindenis confitebuntur, et sacramentum eucharistie recipient juxta exigentiam devotionum suarum, et consilium sui confessoris. Et ob hoc dictis fratribus et sororibus ut cujuslibet ipsorum domus superior si presbyter existat, sinantem alius presbyter ydoneus secularis vel regularis quem ipsi duxerint eligendum, dictas eorum confessiones audire, ac ipsi in oratoriis sive capellis suarum domorum hujusmodi eucharistie sacramentum ministrare possit et valeat de gratia speciali indulgemus, et licentiam impertimur, proviso tamen quod ipsi fratres et sorores qui sub regimen rectorum parochialium infra quorum parochias eos habitare continget vivere tenebuntur in singulis quatuor natalium anni, scilicet : pasche, penthecoste, omnium sanctorum et nativitatis Domini, quilibet ipsorum erga proprium suum curatum confitebitur, et ab eodem in ecclesia parochiali dictum eucharistie sacramentum devote recipiet. Item, quod quilibet fratrum et sororum in sua professione observet formam juramenti sequentem : Ego N., frater vel soror, promitto Deo, beate Virgini Marie, beato Agustino, et omnibus sanctis Dei, perpetuam castitatem (*sic*) vivere sine proprio et obedientiam domino meo domino Tornacensi episcopo moderno, et suis successoribus episcopis Tornacensibus canonice instituendis, ac vobis patri etiam et successoribus vestris hujus domus legitime eligendis. Item, volumus quod dicti fratres et sorores in mensa silentium teneant, et ut melius sileant aliquid infra refectionem legatur, et de sero postquam orationibus funtis, iter versus dormitorium arripient silentium servent usque ad primam diei proximo sequenti (*sic*). Item, sorores tribus diebus ebdomadatim in adventu et quadragesima disciplinam recipiant et aliis singulis feriis sextis totius anni. Item, dum advenerint fratres vel sorores aut honesti hospites amicabiliter recipiantur. Insuper ordinamus quod fratres et sorores de consilio medicorum quater in anno sanguinem minuent si etas absque incommodo hoc pati possit, et si sepius minuere velint causam necessariam ostendant et licentiam petant, protunc autem contenti esse debeant de eo quod in communi ministrabitur; si vero amplius habuerint a superiori hoc erit de gratia ; et durabit quodlibet tempus minutionis per tres dies. Item, inter duo festa sancte crucis dormient post meridiem per unam horam. Item, quod visitator semel in anni quamlibet domum cum duobus aut uno de superioribus aliarum domorum, necnon decano christianitatis aut curato loci visitabit; et quilibet superior cum sua societate in domo sua quater in anno capitulum tenebit quod si sepius teneri oporteat faciat ipse. Item, ut capitulum tenentes sciant qualiter quodlibet delictum puniatur infra sequitur cujuslibet delicti pena condigna pena videlicet, id est penitentia commedendi super terram in presentia totius communitatis ad aquam et panem, servisiam et panem jejunandi disciplinam recipiendi vel alia opera reconciliationis faciendi juxta superioris discretionem. Item, qui loquitur tempore silentii, et extra tempus refectionis, sine licentia commedet, penitentiam unius diei faciat. Item, qui fratri suo vel sorori contumeliosum aut injuriosum verbum dixerit, qui propter commedere aut bibere aut propter vestes vel quamcumque aliam causam murmur fecerit vel domum sine licentia exierit trium dierum penitentie subjaceat. Item, quod nullus frater aut soror, cum aliqua persona dispari colloquium habeat in locis secretis nisi apertis januis unde suspitio haberi possit quod si contrarium fecerint et premoniti non emen-

daverint penitentiam faciant quinque dierum. Item, qui per Deum aut per sanctos ejus ignominose juraverit qui penitentiam per capitulum sibi indictam recipere contradixerit, qui socium suum fratrem vel sororem citra tamen effusionem sanguinis percusserit, qui de proprio compertus aut convictus fuerit, qui amicis suis vel alteri extra domum querelam fecerit, de hiis que infra domum contigerit penitentiam viginti dierum facere sit astrictus. Item, volumus quod presens regula et statuta prescripta neminem ligent ad peccatum sive delictum, sed ad penitentiam prescriptam et in prememoratis articulis expressam. Item, annuimus dictis fratribus et sororibus quod uno visitatore electo secundum formam bulle per sanctissimum in Christo patrem et dominum nostrum dominum Pium papam secundum sub data anni Domini millesimi quadringentesimi quinquagesimi noni, quarto decimo kalendas novembris pontificatus ipsius domini pape anno secundo, dictis fratribus et sororibus concesse, ipsi fratres et sorores tam rationabili subsistente et probata illum destituere, et alium modo in dicta bulla declarato, eligere valeant ita tamen quod ipse visitator presentia statuta infringere aut illa mutare non posset. Item, indulgemus ipsis fratribus et sororibus quod in hiis que ad observantiam regule ipsorum spectant in levibus tamen et presertim in hiis per que opera misericordie et caritatis impediri vel frustrari possent propter infirmitatem vel debilitatem corporis aut alias rationabiles causas cum ipsis fratribus et sororibus per superiorem cujuslibet domus dispensari valeat. Item, volumus et ordinamus quod hec prescripta statuta legantur in qualibet domo semel in mense coram omnibus fratribus et sororibus, et etiam ad vestituram et professionem eorumdem. Quequidem statuta et ordinationes sive constitutiones predeclaratas nos vicarii domini Guillermi Tornacensis episcopi antedicti per vos fratres et sorores supradictos vestrosque successores voluimus et volumus in perpetuum teneri et de puncto in punctum inviolabiliter observari vobisque et vestrum cuilibet sub penis inobedientie, et aliis penis juris presentium tenore auctoritate reverendi patris injungimus et mandamus quatinus eadem studeatis cum effectu integre et inviolabiliter observare, dicto reverendo patri, et suis successoribus episcopis Tornacensibus premissa corrigendi, mutandi, interpretandi et in melius si opus fuerit, reformandi potestate reservata, jureque ejusdem reverendi patris et quolibet alieno semper salvo. In quorum omnium et singulorum fidem et testimonium premissorum presentes litteras hujusmodi statuta sive ordinationes in se continentes per dilectum nostrum scribam sive secretarium infrascriptum signari et subscribi ac sigillo vicariatus dicti reverendi patris domini Guillermi, Tornacensis episcopi, sigillari fecimus et mandavimus. Datum et actum Gandavi predicte Tornacensis dyocesis anno Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo primo mensis septembris die quinta.

VII

Bevestiging en statuten der Cellebroeders te Diest, 1462 [1].

Ludovicus de Bourbon, Dei et apostolice sedis gratia electus confirmatus Leodiensis. Universis et singulis presentia visuris seu audituris, salutem in Domino. Magno devotionis affectu suscepimus quod status domus fratrum de Cella in opido Dyestensi nostre dyocœsis sub humilitatis spiritu vitaque communi Deo famulantium per sancte conversationis merita floreat et cotidie auctore domino felicibus proficiat incrementis. Sane predicti fratres ad artioris vite desiderium estuantes, concesserunt in loco pretacto ubi de presenti morantur sub regula beati Augustini per emissionem voti ad tria substantialia regule seu ordinis ejusdem se constringere inibique sic Domino famulari; supplicantes obnixius quatenus domum eorum hujusmodi in conventualem ordinis erigere ipsisque de congruis gratiis et constitutionibus pro subsistentia regule providere dignaremur. Nos igitur hujusmodi supplicationibus favorabiliter inclinati, domum hujusmodi in conventualem dicti ordinis sancti Augustini nostra auctoritate ordinaria per presentes erigimus et instituimus; statuentes quod prior aut prelatus aliquis, quem ipsi fratres duxerint eligendum in visitatorem de approbato ordine et regulari observantia, dictum erectum locum, sub visitatione sua, ab ipsisque fratribus quibus unum ex ipsis, prout noverit, cum consilio fratrum partis sanioris in rectorem ordinabit professionem regularem prout moris est, et totiens, quotiens oportunum fuerit recipiat. Nolumus tamen occasione talis emisse professionis fratres ipsos seu aliquem ex eis a consueta ipsorum humili conversatione, infirmorumque ac mortuorum visitatione et tractatione quas hactenus misericorditer exercuerunt quomodolibet abstinere, sed illis devotius inardescere debere talismodique actus pietatis civitatis Dei contemplatione per ipsos fratres ferventius continuari. Quiquidem pro tempore rector ut prescribitur ordinandus semel ad minus anno quolibet perpetuis futuris temporibus ad domum fratrum suorum de Cella quam in civitate nostra Leodiensi sub regula ordine et constitutionibus supra et infra scriptis pridem ereximus ne ipsorum localis diversitas morum conformitatem et ordinis disciplinam impediat veniet, cum ipsis de ordinis profectu et discipline observantia aliisque accommodis capitulari more tractaturus. Insuper statuimus quod facta professione solitis vestibus uti debeant de griseo et lana competenter grossa ita quod deputetur scapulare de griseo trium palmarum vel circiter, quo mediante a Christi fidelibus elemosinas suas solito more colligere teneantur; quodque in domo dicte erectionis laboribus consuetis insistant, nec recipiatur aliquis ad professionem nisi decimum octavum annum etatis sue compleverit, et annum probationis habuerit, modo et forma, per dictum visitatorem ordinandis. Rursum volumus et man-

[1] Uit de verzameling van hss. van Mgr. H.-J. Feye, hoogl. te Leuven.

damus pro horis dicendis, quemlibet pro tempore fratrem dicte domus loco matutinarum cujuslibet diei ad legendum quindecim Pater noster cum totidem Ave Maria; et in locum vesperarum similiter quindecim Pater noster et tot Ave Maria; loco vero prime, tercie, sexte, none, et completorii et cujuslibet illarum horarum, ad legendum septem Pater noster cum totidem Ave Maria; necnon in prima ac completorio cujuslibet diei ad legendum Credo in Deum et Credo in spiritum sanctum perpetuo obligari; quodque comedere debeant in refectorio, et loco benedictionis in prandio et cena dicere unum Pater noster cum Ave Maria; Item, loco gratiarum tria Pater noster et totidem Ave Maria; similiter pro qualibet vigiliarum legi deputatarum quindecim Pater noster et totidem Ave Maria; Item, preter jejunia precepta, qualibet septimana semel jejunabunt, dempta septimana in albis paschalibus; necnon in adventu Domini tribus diebus septimanatim sine eo quod hujusmodi diebus vel etiam aliis in adventu carnibus uti poterunt; similiter a dominica quinquagesime exclusive usque ad festum pasche jejunia servent in cibis quadragesimalibus. Et ut hec omnia strictius observentur et religio debita amplius increscat, nostre intentionis est quod memoratus visitator dum sibi congruerit locum fratrum predictorum in capite et membris visitet atque oportunas ordinationes eisdem fratribus ministret, ac defectus repertos et excessus prout noverit corrigere debeat; quodque visitator ipsorum eosdem fratres totiens quotiens oportunum fuerit, in casibus nobis specialiter reservatis absolvere, ac penitentiam salutarem injungere votaque minora in alia pietatis opera ipsis commutare possit et valeat, etiam si opus fuerit eisdem fratribus confessorem ydoneum deputare. Preterea debebunt iidem fratres semel in septimana in congruo loco domus sue servare capitulum culparum monastico more et incorrigibilis ad visitatorem remittetur. Debebunt etiam singulis quindecim diebus ad minus semel confiteri confessori supradicto communicaturi ad dicti visitatoris decretum. Placet etiam nobis, quod in aliquo loco apto dicte domus capellam ordinare valeant, ac in altari illius super lapidem portatilem divina audire, mulieribus penitus exclusis, etiam ab ipso conventuali loco, quibus ingressum loci interdicimus. In premissis omnibus jurisdictione et superioritate nostris, similiter juribus ecclesie matricis semper salvis. In quorum omnium et singulorum fidem et testimonium premissorum presentes nostras literas sigilli nostri ad causas appensione fecimus communiri.

Datum anno a Nativitate Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo secundo, mensis septembris die xx octava.

F. Eygroy.



VIII

KORTRIJK, 1429.

Regula priorisse et sororum hospitalis beate Marie Curtracencis per dominum Tornacensem ordinata [1].

Johannes, miseratione divina Tornacencis episcopus, dilectis nobis in Christo priorisse et sororibus hospitalis beate Marie Curtracensis ordinis sancti Augustini nostre dyœcesis, cujus administratio ad nos pleno jure sine medio spectare dinoscitur, salutem in Domino sempiternam. Vos pauperibus nostri salvatoris Jhesu-Christi membris in dicto hospitali servientes, hactenus in vestra primaria ad dictum hospitale receptione, regulam profiteri accepimus, sed propter guerras incendia et varias patrie mutationes, qualis aut que fuerit, non alias quam consuetudine quadam non scripta, ab aliis jam in Christo dormientibus accepta, constare potest, propter quod plures vestrum scrupulus conscientie perplexas sepius dicitur reddidisse. Ne igitur in incertum incognitumque vestra vertatur religiosa professio, sed sub numero pondere et mensura quamadmodum divina sunt opera, teste sapiente, vestra sit ordinata religio atque composita, deductio certa, obedientia plena, castitas servata, paupertas amica, Christi membra dilecta, tota vita vestra divinitus adornata, ut sic veste indute nupciali, adveniente sponso Christo-Jhesu, nuptias nostre animi introire sempiternas, regulam subscriptam vobis omnibus et singulis ac imposterum recipiendis duximus concedendam et concedimus eam deinceps omnibus observandam districtius injungendam. In nomine sancte et individue Trinitatis patris et filii et spiritus sancti. Amen. Quia dictum hospitale principaliter dinoscitur institutum, ut pauperibus infirmis undecunque fuerint illuc accedentibus, levandis, ponendis, portandis, vigilandis, omniaque alia ipsis commoda facienda, totiens quotiens casus exigit infirmorum a dictis sororibus decenter deserviatur, volumus et ordinamus quod in dicto hospitali exnunc imposterum recipiantur ad idipsum persone ydonee, ut puta sane mente et corpore, ac robore fortes competentisque etatis Deum timentes, servitium pauperum caritatis zelo amantes tota virtute toto conatu totoque affectu, id adimplere cupientes, nullum habentes proprium sed dicti hospitalis negocia communia propria estimantes ut caste et religiose concordia pariter et voluntate viventes in unum, panem suum non comedant otiose. Item, quia persona aliqua, fraternalem societatem dicti hospitalis introire voluerit, primitus et ante omnia per magistrum a nobis commissum, et priorissam dicti hospitalis de vita et moribus ipsius, precipue ab illis inter quos diutius conservata fuerit et peramplius de sua bonitate et prudentia quam divitiis et facultate diligenter inquiratur; et ex hiis spe habita, quod dicto hospitali utilis sit et accommoda

[1] Staatsarchief, *Cart. et mss* n° 55, f° LXXIII v°.



de licentia pariter et consensu dicti magistri per nos, ut premittitur, commissi, ipsa priorissa una cum sororibus dictam personam sic introire volentem, ad probationem ipsis quamdiu placuerit recipient, ipsa vero hujus modi probationis tempore si ydonea extiterit, attamen nobis prius notificato in sororem et sociam dicti hospitalis, lecta sibi per dictum magistrum clare et intelligibiliter exposita regula presenti in lingua materna, confessione tunc premissa et absolutione subsecuta, nostra licentia et auctoritate recipiatur dum tamen dictam regulam gratia Dei auxiliante, se obtulerit firmiter pro posse observare; insuper dicte sorores ut pauperibus aptius prestent famulatum vestes habebunt rationabiles nec longitudine nec brevitate excessiva, etiam cuniculorum agniculorumve poterunt portare pellicia, aliasque tunicas, foderaturis gallice de testelettes, flamingice bollekins nuncupatis, foderatas, desuper vero albos mantellos longos simplicesque aut modicum breviores etiam albos de cuniculorum ventribus foderatos, hiis contente foderaturis aut pretii minorum, non griscum portabunt aut varium, tamen sicas tempore pluvioso aut turbido pro dicto hospitali aut alia causa rationabili, prius obtenta licentia exire contigerit, ne album dehonescent habitum, portare desuper poterunt mantellos et capucia nigros, deferent insuper, nigra scapularia sive caputio, vela nigra, et pepla alba, simpliciter absque pompa gestientes, camisias laneas sargeasve manicis tamen lineis, ut micius tractent pauperes vestientes. Demum supra culcitram dictam materas in dictis camiseis, nisi infirmentur, dormient et quiescent, poterunt tamen pulvinaria habere de plumis caligis utentes, ac calceis oportunis. Preterea dum dictis magistro et priorisse utile videatur et oportunum quod aliqua sic ad probationem recepta profiteatur, obtenta super hoc a nobis licentia, eidem presens regula per dictum magistrum legatur et exponatur, ut supra. Et interrogata si dictam regulam pro posse se servare et adimplere promittere velit, respondeat sic : mittetur ad confitendum, et offertorium misse decantato, ad professionem recipiatur, ipsa in materna lingua dicente : Ego N. offero me ipsam Deo et in hoc hospitali quamdiu vixero in humanis, infirmis servire pauperibus in nomine patris et filii et spiritus sancti Amen. Postque verba, magister panem accipiens et librum, respondeat : Et ego per hunc librum et hunc panem te recipio et investio de bonis spiritualibus et temporalibus hujus domus. In nomine patris et filii et spiritus santi. Amen. Extunc ipsa omnem tenetur abdicare propietatem, vovere castitatem, dictis vero magistro et priorisse, plenam promittere obedientiam, ipsa deinde depressa in terram, responsoria dicentur et orationes cum reliquis officii pertinentiis quamadmodum in libro de investitura et professione dicti hospitalis sororum de super confecto, continetur, dehinc aqua aspersa benedicta, per osculum in societatem ducatur sororum, posterior manens ordine professionis Et deinceps dicto hospitali tenebitur esse fidelis, promittens cepta dicti hospitalis, sine licentia, se minime exituram, sibique data et commissa, ad prefectum et commodum dicti hospitalis pro posse multiplicabit et custodiet fideliter, totiens quotiens dictis magistro et priorisse placuerit, plane et integre, de hiis, compotum redditura, nichil de bonis dicti hospitalis sine licentia capiendo atque donando. Quia vero dictum hospitale, super certo sororum numero, ut puta, una priorissa assumpta per electionem et octo sororibus, fundatum est et ordinatum, nulla ultra dictum numerum, quacunque de causa recipiatur. Quelibet sororum psalterium legere scientes, ut quamvis septimana, unum finiatur psalterium, quolibet die unum legant nocturnum, quolibet die vigili cum tribus psalmis, tribusque lectionibus, dominicis vero et festivis cum novem psalmis et novem lectionibus, si tamen cura infirmorum minus impedite, per Pater noster et Ave Maria aut per Miserere mei Deus in numero subscripto sufficiat recompensare, egere vero psalterium nescientes quolibet die dicent centum



Pater noster et totidem Ave Maria, secundum septem horas diei sancte matris ecclesie, ut puta, pro matutinis XXVI; pro prima vesperis et completorum pro qualiter dictarum horarum XIII; pro tertia meridie et nona, pro qualiter horarum VII; pro parentibus ipsarum VII; pro suis benefactoribus VII; pro sorore moriente, psalterium legere scientes, post diem obitus ejus infra tres menses, tria psalteria, legere vero psalterium nescientes, infra tres menses predictos quingenta Pater noster et totidem Ave Maria, aut centum et quinquaginta Miserere mei Deus; ita tamen quod una alteram in legendo numero impediat excusatis ab hiis per consensum magistri vel priorisse sororibus infirmisque recompensare poterunt per Pater noster et Ave Maria, aut Miserere mei Deus, prout eisdem magistro vel priorisse videbitur faciendum, sororibus autem infirmis, cameram cum camino privato, lectum lintheamina necnon custodire unam sororum aut alteram (c) sororibus circa infirmos occupatis, cibum et potum cunctaque neccessaria ut infirmos decet, ipsa priorissa tenebitur administrare. Quodque pauperes infirmi bene et decenter gubernentur, pie et dulciter contractentur cotidianam geret curam. In negociis atrie dicti hospitalis occupata una sororum de senioribus hec solicitare committat, cibum bonum, vinum, carnes, ceteraque ut pro tempore congruerit, antequam sorores prandeant, videlicet hora nona aut citius seu qualibet alia hora casus requirit pauperibus infirmis administrando. Jejunabunt dicte sorores qualibet die veneris illa excepta, in qua diem nativitatis Domini contigerit evenire; jejunabunt quadragesimam, omniaque jejunia per ecclesiam indicta, in adventu Domini, carnes non comedent, jejunabunt qualibet septimana ipsius adventus quater, scilicet : lune, mercurii, veneris et sabbati diebus, toto anno excepta quadragesima, lacticiniis uti poterunt die veneris sancta, ac vigilia assumptionis beate Marie jejunabunt in pane et aqua. Nichilominus si aliqua dictarum sororum aut complexione seu senio aut infirmitate, ut modo predicto jejunare minime possent, absque sui communi detrimento, adeo forent debilitate, priorissa, comedendi secundum suam discretionem, oportuna, in jejuniis omnibus, et ut die veneris sancta et vigilia assumptionis beate Marie una cum pane et aqua, pottagium et cervisiam, sumere valeant, cum hujusmodi poterit dispensare. Poterunt denique qualibet septimana, quatuor diebus, dominica, lune, mertis et jovis, edere carnes, nisi in illis, jejunium ab ecclesia foret indictum, in eadem mensa pariter unum sument cibum omnes et potum, nisi propter hospites, neccessarium fuerit multiplicare mensas, pariter ibunt cubitum in dormitorium, exceptis ad vigilias pauperum deputatum. In dormitorio tenebunt silentium post completorium, nisi pauperum occasione loquendi neccessitas ingruerit, etiam silentium custodient in capella, nisi excusentur cura pauperum, singulis diebus audient unam missam vel plures, si in capella celebrentur, nisi circa curam infirmorum fuerint impedite. Nichilominus, die quo missa non celebratur, horas suas quelibet dicat, cum devotione. Per licentiam, dictum hospitale exeuntes aut in negotiis ipsius, aut peregre aut in villa, amicos visitantes infirmos, sanos aut alios, poterunt vesci, cibis eis prepositis secundum tempora, eruntque simplices ac gestu et verbo urbane per omnia. De fonte baptismatis nisi de licentia priorisse speciali, nullum levent puerum, sed in priorissa id poterit tollerari si refutantes in dicti hospitalis prejudicium, facientes vero incommodum foret et honorem. Nulla sororum sola alloquitur virum solum, sed in presentia unius aut duarum seniorum, nisi vir de genere ipsius extiterit propinquus ut puta, pater, frater, avunculus, nepos, aut alia honorabilis persona non suspecta. Nulla denique sive socia dicti hospitalis, sibi per priorissam deputata etiam licentia obtenta, septa ipsius domus exire presumat. Nullum habebunt sorores proprium : Nichilominus bonorum mobilium, reddituum et hereditatum, usu per licentiam priorisse gaudere poterunt, nec condere testa-

mentum, donare quicquam aut recipere, sine licentia priorisse, ipsis autem decedentibus, omnia, quibus, ut predicitur, use fuerint ad dictum hospitale devolventur. Ad advisandum, tractandumque ipsius domus negotia, ac excessus si qui fuerint, amicabiliter et caritative in salutem animarum suarum corrigendum, ipsa priorissa, qualiter septimana semel capitulum celebrabitur, in quo proponat, non invidia aut rancore mota, sed amore justicie et sincero affectu que sciverit in altera quamvis corrigenda, nec sic reportata seu delata, ira aut invidia mota, pertinaciter vel maliciose, se excusare contendat, sed bonum aliis sic faciendi prestet exemplum se accusantes, justus enim, inquit sapiens, prior accusator est sui, priorissa et sorores confessori commisso per nos et deputato, et non alteri, nisi de nostra licentia, casu necessitatis excepto, confiteantur non in faciem suam, sed ad latus humiliter se inclinantes, clare et intelligibiliter sua peccata, ut dictus confessor ea intelligere valeat, devote cum contritione manifestando, ac penitentiam eis injunctam, cum firmo proposito a peccatis abstinendi, diligenter adimplendo. Si controversia quecumque discordiave inter ipsas, priorissam ex una, et sorores, ex altera partibus, aut que ipsa priorissa sororibus eis debita pretenderit diminuere velletque plus solito contra rationem durius ac rigorosius tractare, aut que dicta priorissa tempore et loco debitis, de temporalibus dicti hospitalis, nec compotum redderet, nec statum demonstraret aut que dicte sorores dicte priorisse verbo aut facto rebelles aut minime ut tenentur obedientes fuerint, aut que alias quomodolibet poterit exoriri, magister dicti hospitalis, confessore predicto, alliisque personis notabilibus secundum suum beneplacitum una secum assumptis, ipsas si poterit pacificabit et concordabit, sinautem id nobis aut officiali nostro significabit. Tenebitur dicta priorissa de bonis temporalibus dicti hospitalis, quolibet anno, plenum et perfectum reddere compotum. Si aliqua sororum infirmos male tractaverit aut per feritatem vel deridendo, improperando, conviciando, injuriando aut violentando, per unum diem, silentium teneat, panem, pottagium et cervisiam super terram coram aliis comedendo et potando. Si aliqua sororum, alteram per iram aut animo injuriando percusserit aut magistro seu priorisse rebellis fuerit, secreta capituli revelaverit, bona dicti hospitalis sine licentia donaverit vendideritve indebite et inordinate custodierit aut reservaverit, per VII dies continue, silentium servet, et coram sororibus comedat, super terram, tribus ipsorum dierum tamen, in pane, pottagio et cervisia jejunando. Si aliqua alteram usque ad effusionem sanguinis aut carnis elevationem aut vulnerationem leserit, per crines traxerit, arrestaverit, aut ad terram injuriose prostraverit, per tres septimanas sustinent penas immediate predictas. Si aliqua sororum, fornicationem furtumve commiserit, per XL dies, penas subeat premissas. Si aliqua homicidium aut furtum magnum perpetraverit aut prolem procreaverit, a dicto hospitali expellatur. Si tamen penitentie signa tam magna ac contritionis dictis magistro et priorisse in ea apparuerint, ipsam ad servitium tamen pauperum habilem existentem et commodosam ad dictum hospitale, poterunt nuper revocare, penitentiam subsequentem subituram, ut videlicet revocata in una camera per XL dies tenebitur captiva de reliquis vivens aliarum, in fine quorum XL dierum, aliis associabitur sororibus, sed aliis XL diebus subsequentibus, coram dictis sororibus comedens sedebit ad terram, ac per tres dies qualibet ebdomada dicto tempore durante, custodiet silentium, in ipsis tribus diebus, tamen pane, pottagio et cervisia utendo. Quibus omnibus peractis et adimpletis, ipsa ad pristinum revertetur statum sed extunc et deinceps magis simplex, magis humilis existat, sua semper intendens sive recidivans emendare peccata. Nichilominus prenominati magister et priorissa, de penis et penitentiis, articulisque supra declaratis, si clare apparuerit propter complexionis indispositionem, senium aut



infirmitatem, ipsas minime penitentias, posse adimplere, cum ipsis gratiam faciendo et dispensando in alias leviores permutare secundun habundantiam contritionis rationabile et conveniens ipsorum, dictante conscientia, ipsas poterunt abbreviare. Consentientibus magistro et priorissa et sororibus, persona aliqua feminea, dictum hospitale intrare poterit vitam de proprio, absque ipsius hospitalis quovis gravamine ductura, honestam, castam, pacificam, a cantulenis et carminibus laycis et inhonestis verbis indiscretis et vanis se abstinentes, secretum dicti hospitalis minime revelantes ac de bonis sibi a Deo collatis dicto hospitali tam in vita quam in morte, largiter imparciendo, quam sic facientem, a tota familia, volumus generose supportari. Et si infra cepta dicti hospitalis fornicationem aut furtum commiserit, aut quamque personam dicti hospitalis aut aliam leserit, de dicta domo expelletur, omnibus suis in ipsa domo existentibus privata, nisi magister et priorissa, ei gratiam fecerint, prout eis visum fuerit expedire. Et supradicta jurabit tenere firmiter et custodire. In omnibus premissis nostra auctoritate integre semper salva. In quorum omnium et singulorum fidem et testimonium premissorum, presentes litteras sive presens publicum instrumentum hujusmodi regulam sive ordinationem nostram presentem in se continentes seu continens, per notarium publicum scribam nostrum subscriptum fieri signarique et publicari, mandavimus, nostrique sigilli jussimus appensione muniri. Datum et actum Insulœ dicte nostre diocæsis anno Domini millesimo CCCC^mo XXIX° secundum modum computandi in provintia Remensis, indictione octava mensis vero februarii die XIIII^ta, pontificatus sanctissimi in Christo patris ac domini nostri domini Martini, divina providentia pape quinti anno XIII; presentibus ad hoc venerabili et circumspecto viro magistro Thuriano de Praellis, licentiato in decretis officiali et canonico Tornacensi, ac discretis viris dominis Johanne Ruillardi et Egidio de Huland, presbyteris de Herlyes et d'Eskermes, Atrebatensibus et nostre diocœsis, testibus ad premissa vocatis specialiter et rogatis. Sic subscriptum. Et me Philippo Parentis, presbytero Tornacensis diocœsis apostolica et imperiali auctoritate, necnon prefati reverendi in Christo patris ac domini, domini Johannis, miseratione divina Tornacensis episcopi notario et ejus scriba, qui predicte regule sive ordinationi et constitutioni, ceterisque aliis suprascriptis, dum sic ut premittitur agerentur, ordinarentur, constituerentur et fierent unacum prenominatis testibus, presens fui, eaque sic fieri vidi et audivi; et ideo hiis presentibus litteris sive publico instrumento, alinea manu fideliter scripto de mandato dicti domini mei confecto, signum meum solitum hic me propria manu subscribentem, unacum appensione sigilli ejusdem domini mei, apposui requisitus et rogatus in fidem et testimonium omnium et singulorum predictorum.

IX

LAZARIJ TE BRUGGE (XIIIe EEUW).

(Extraict uijt seker groot registre ofte boeck ghebonden in bardereu ende ghedeckt met rooden lederen berustende in het hospitael van St-Maria Magdaleene binneu Brugghe alwaer folio primo staet als volght [1].)

Dit is de ordonnancie hoe men schuldigh es ende van houden tiden hevet geplogen te ontfanghene eenen persoon als hie beziect is gegeven.

Int eerste, dat hie jof zoe moet doen staen dat hy poorter of poortighe zy van der stede van Brugghe, of poorters kuynt niet bastaert, jof dat hy bi huwelike biens lands geboren dat bi sine eede met twee of drye suffisante mannen voor de vooghden ende voor den meester, ende voort gemeene gheselschap vanden godtshuse goed te doene.

Voord so es te wetene dat ment rechte vanden godtshuuse geene poorter jof poortige wederseggen magh bi alsoo dat hyt calengiert bin den viertighsten daege naer dien dat hie hunt sal wesen gegeven by der preuve ende eyst dat hyt nyet en calengiert bin den viertighsten daeghe hie en maght nimmermeer calengieren ende hie moet inbringhen ende doent ghuent dat hier naer verclaerst staet.

Eerst zo moet hie jof zoe de rechte helfscheede van al den goede dat hie jof zoe heist boven der stofferinghe bringen int godtshuus eyst rente land geld jof seult diemen hem schuldigh es ende eyst dat een persoon ghehuwet es ende kuynderen heeft soo sal ment deelen in drien der man jof der vrauwen een dardendeel den kinderen tander dardendeel ende hem jof haer tarde dardendeel, ende hier toe sol hie jof zoe eedt doen voor de vooghden ende voor den meester vanden hove met III of ten minsten II persoonen gheloovelic.

Item soo moet hie jof zoe suver syn van allen sculden ende daer af bortucht doen, Item soo moet hie jof soe lyteecken vanden prochi pape brengen daer hie jof zoe onder gewoont heeft dat sy niet verwaten en suy, etc [2] ende moet oec hem jof haer zuvere binnen VIII dage voor den prochi pape vanden godtshuuse.

Item binnen den eerster maend sal hie jof zoe geen pensioen ontfanghen vanden godtshuuse.

Voorts zo moet hie jof zoe bringen uit godtshuys II silveren scale elc weghende een marc met wapenen of sonder wapenen die eene int godtshuys ende dander in syn huus beede eens wesende. Item II silveren lepelen ende een goubelet in syn huys ende dat niet te vercoopene, voort ghecleet met III habiten clocken caproenen of een failge.

Item twee bedden, teen groot voor hem jof voor haer met eenen ombanke, ende tander

[1] Staatsarchief, *Conseil privé*, carton n° 1507.

[2] Een onleesbaar teeken.

voor den bode. Item cussenen witte cleederen IIII paer luylakene rq[ee] [1]. Item eene lys een bancleet met ses cussens eene scrine scaprade settel pofette tafel, scragen II scoolakenen II dwalen handwalen een handvat, een beckin twee motalen potten twee tunne stoopen, twee vierendeelen twee pinten een alf pinte VI platteelen VI scotelen twee witte ketelen eenen swarten ketel een coperin panne ende een hiseren, ende een ketelkin water mede te pittene, ende boven dese stofferinge eyst rente eyst land gelt jof schult die men hem sculdigh moghte wesen, ende hier up sal hi jof zoe eet moeten doen met twee of drye suffisante mannen voor de vooghden, ende voor den meester ende voort gemeene geselschap vanden godtshuuse ende waer dat sake dat men hier in faute vonde ende hem jof haere eenigh goet buten bleve in syne jof haere handen jof onder syne vrienden tsinen behouf, ende men dat coste gheprouven al hadde hy jof zoe daer jaer ende dagh gheweest soude ubueren (verbeuren?) al trecht dat sy hadden jof hebben mochten ant godtshuys voorseyt ende daer by soude hi syne stofferinge hute voeren sonder sin beste bedde alsoot staet ende sin beste habyt, ende syn scale, ende waert soo dat iemant waere wed[r] (weder) ghejugiert gans soo soude hy moeten laeten den hove syn beste bedde alsoot staet ende syn beste habyt ende sine scale ende metten remenante trecken huten hove.

Item soo moet hy jof zoe gheven up den dagh dat sy int godtshuys commen te wonene den gemeenen geselschepe te pitanchye IX st. parisis. Item de prochie pape XII st. parisis. Item den coster IIII s. parisis der kercksuster IIII s. parisis der kerckesuster joncwive II s. parisis. Item den mesmeden vanden broeders VI s. parisis. Item der kercken eene keirse van eenen ponde. Item der ziecken cappelle I pont was. Item den ghemeenen ziecken vanden hove eene maeltye. Item den gemeenen broeders IIII cannen wyns, ende den gemeenen susteren II stoop wyns, ende al dit vande besten wine.

Item soo moet elcke ziecke bin den eersten jaere ten minsten IX st. parisis latem ome sy jaergetide IX s. parisis te besettene meer wil hie.

Aldus staet inden voornomden bouck, naer collatie daer jegens gedaen by den onderschreven raet pensionar's ende greffier vander Vierschaere der stadt Brugge, desen 16 July 1734.

J. B. D. Cridt.

[1] Wellicht de prijs.



X

DE « ZUSTERS » DER LAZARIJEN TE BRUGGE, 1236.

(Extraict vuyt den boeck ghenaemt den groenen boeck berustende ten comptoire vande greffie vande camer der stadt van Brugghe, waer inne syn gheinserreert diversche privilegien ende voorrechten vande ghemelde stadt, alwaer op het eerste bladt staet als volght [1].)

Nos scabini et tota comunitas oppidi Brugensis notum facimus universis Christi fidelibus presens scriptum inspecturis quod nos pro comuni utilitate domorum nostrarum videlicet lepsorum venerendorum et hospitalis Sancti Johannis quarum nos Domini sumus et superiores de comuni consilio ville et consensu ordinamus et statuimus quod quecumque derrenerit (devenerit?) intrare aliquam dictarum domorum et in illa sine necessitate compulsus (*sic*) sine professione astricens (*sic*) pauperibus nos tris ministrare quidquid continget ei dequacumque formortura totaliter sine contradictione cedet in usus illorum pauperum tum quibus habitat sicut in usus proprios libere et sine contradictione cedere deberet si extra servicium pauperum in seculo remansisset si qui autem redditus acciderint illos heredibus quilibet libram pro decem libris redimere licebit si autem persona deo et pauperibus ad vitam suam dedita et post annum probatonis recepta propter aliquam formorturam exierit nichil de bonis illis habebit sed domui illi de quo per morbiam (*sic*) exiunt totaliter remanebunt sed cujuscumque prebenda domus collata est propter eius meritatem et professionem non fecit in domo si placet ei conformortura sua exire poterit sed nullatenus de cetro ad prebendam domus admittetur et super expensis quas jam fecit de bonis pauperum stabit ordinationi scabinorum quod si eligerit in domo remanere et bona formorture sue tanta sint domus providebit illi etiam investibus secundum quod scabinus sine gravamine pauperum videbitur expedire. actum anno Domini millesimo ducendesimo tricesimo sexto in vigilia Barnabe apostoli in cuius rei testimonium scriptum presens sigilli nostri munimine fecimus roborari.

De voorschreven ordonnantie staet gheincorporeert in een lettre van vidimus gheregistreert staende in eenen grooten boeck ghebonden in barderen ende ghedeckt met rooden lederen rustende int godsthuys vande Magdaleene ende by collatie bevonden accorderende by my ende was onderteeckent Jan de Corte.

Aldus staet inden voornoemden boeck naer collatie daer jeghens ghedaen by den onderschreven eersten raedt pensionaris ende greffier vande stadt van Brugghe.

Desen 11 Ougst 1734.

Ch^les^ Pulinx.

[1] Staatsarchief, *Conseil privé*, carton n° 1507.

XI

GESCHENK AAN DE LAZARIJ TE BRUGGE, 1250.

(Extraict vuyt seker groot registre ofte boeck gebonden in barderen, en ghedeckt met rooden ledere, berustende in het hospitael van Sinte Marie Magdalene binnen Brugghe alwaer folio 116 staet soo volght.)

Int ambacht ende prochie van Clemskercke. — Copie van eenen briefve in latine onder sdekens zegele van kerstenhede van x £ parisis erfvelicke rente tsiaers ende te relieve van i £ was, commende by coope jeghens Heinric Sporke ende Thilde syn wyf, de welcke nu gelt Tristram Van Halewyn tcause van Boudins Goes wedeu syne wyve desen brief was geduen int jaer MCC en L ende int land stede daer vo de grez (sic).

Universis presentes litteras inspecturis decanus christianitatis Brugensis salutem in domino, noverit universitas vostra quod in presentia nostra propter hoc personaliter constituti Henricus dictus Sporkel Bertildis ejus uxor filia Dancardi, et Adelisa Relicta Dancardi recognoverint se bene et legitime leprosis beate Marie Magdalene juxta Brugis vendidisse quatuor linas terre parum plus vel minus jacentis in parochia de Clemskercke ex parte occidentali Margarete Relicte Ghiselin, que terra vulgariter vocatur Boenbelck, pro quadam peccunie summa ipsis integre persoluta, prout coram nobis confessi fuerunt dicti H. B. Z. A. recognoverunt etiam se legitimam werpicionem et effectucationem coram francis scabinis officii Brugensis, videlicet coram Mone dicto Zot et Stassino tolva (*sic*) ad opus dictorum leprosorum fecisse de terra memorata promittentes fide media et sub juramento ab ipsis corporaliter prestito quod de ceteris dictis leprosis super dictam vendicionem nullam movebant questionem vel moveri facient ullo modo sed ipsos super dictam terram ab omni calumpnia et exactione qualibet in calumpniatos observabunt, renuntiantes voluntarie et expresse omni juris et legum auxilio omni consuetudini et statuto omni exceptioni que posset obiri contra presens instrumentum vel vendicionem premissam quo minus tenerentur, recognoverunt etiam dicti H. B et A. se recepisse a dictis leprosis terram predictam ad perpetuum censum pro decen solidos Flandrenses dictis leprosis singulis annis ad festum beati Martini Hyemalis, et quod in morte vel terre ipsius alienacione dicte terre possessores unam libram cere pro relivio solvere tenebuntur concesserunt etiam et voluerunt quod si ipsi vel eorum successores premissa omnia non observarent quod nos et successores nostri decani ipsos et eorum successores ad observationem premissorum censura ecclesiastica compellere possemus in cujus rei testimonium presentes litteras dictis leprosis sigille curie nostre contulimus roboratas. Datum anno Domini millesimo CC quincquagesimo feria sexta post Thome Hyemalis.

Endeneder was onderteeckent R. De Doppere.

Aldus staet int voornoemde registre naer collatie daer jegens gedaen door den onderscreven raedt pensionaris ende greffier vander Vierscaere der stadt Brugghe.

Desen 30 July 1734.

J. B. D. Cridt.



XII

IDEM, ALS VOREN, 1255.

(Extraict vuyt sekere groot registre ghebonden in barderen ende gedeckt met rooden ledere berustende in het hospitael van Sinte Marie Magdalene in Brugge alwaer folio 116 verso staet soo volght.)

Copie van een brieve in latine onder sdekens zegele vanden kerstenhede van xx £ *parisis erfvelycke rente tsiaers commende by coope jegens Weytkin f^s Winwertius Van Clemskercke alzo de brief verclaert, gedaen int jaer MCCLV, de welcke rente gaf Jan f^s B^o Eeckers ende nu Trystram Van Halewyn t cause Van Boudins Goes mede syne wyve beset op* VII *linen landts daer Jan f^s Elfspiets woende ende gelt te relieve* x £ *parisis.*

Universis presentes litteras inspecturis decanus Christianitatis Brugensis salutem in Domino noverit universitas vestra quod in presentia nostra propter hoc personaliter constituta sua spontanea voluntate et non coacti Weitkinus f^s Wettini (Winwerti?) de Clemskercke et lisa filia Claris uxor sua recognoverunt se vendidisse bene et legitime magistris domus leprosorum beate Marie Magdalene juxta Brugis pro quadam certe pecunie summa ipsis W. et L., ejus uxori ab ipsis magistris in parata pecunia et numerata plenarie persoluta septem lineas terre sue jacentis in parochia de Clemskercke que terra vocatur Noorder oosterstic et weststic jacet ex parte oost et ex parte west jacet Boudekins belec de quibus septem lineis terre ipsi W. et L. ipsis magistris coram nobis werpitionem resignationem et effectucationem legitimam fecerunt et receperunt eas ab ipsis magistris tam ad opus ipsorum quam ad opus suorum successorum ad annuum censum viginti solidorum Flandrensium legalium quos viginti solidos ipsi W. et L. ipsis magistris se soluturos promiserunt singulis annis in festo beati Christophori cum relevio decem solidorum ejusdem monete alioquin concesserunt se et successores posse a nobis et successoribus nostris vinculo excommunicationis janodari (*sic*) et renuntiaverunt dicti W. et L. tam pro se quam suis successoribus sub fide et juramento ab ipsis corporaliter prestitis omni juri canonici vel civili omnique exceptioni aut subterfugio quod sibi et suis successoribus scripto vel non scripto excogitato vel excogitando quod sibi et suis successoribus in posterum possent prodesse, et ipsis magistris nocere ut autem omnia et singula supradicta ipsi W. et L. tam coram Francis Scabinis videlicet Waltero dicto de Cadsand et Moene (of Mone) dicto Zot quam coram nobis recognoverunt se fecisse propter urgentem necessitatem, in cujus rei testimonium presentes litteras ad petitionem ipsorum W et L. ipsis magistris sigillo curie nostre tradidimus roboratas. Actum anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo quinto Sabbato ante festum beati Petri ad vincula erat signatum R. De Doppere.

Aldus staet in t voornoemde registre t oorconden den onderscreven raet pensionaris ende greffier van de Vierschaere der stadt Brugge.

Desen 31 July 1734.

J. B. D. CRIDT.



XIII

IDEM, ALS VOREN, 1337.

(Extraict uyt seker groot registre ofte boeck ghebonden in barderen ende gedeckt met rooden lederen berustende in het hospitael van Ste Maria Magdaleene binnen Brugghe alwaer folio iiie staet soo volght.)

Copie van eenen chaerter van verdeelinghe van broeder Jan Van Snellegem, zuene van Meeus Gayen wive, alsoo de chaerter verclaerst ghedaen voor schepenen van Brugge, int jaere 1337 [1].

Wy Lambrecht Tollenare ende Jacob Wittebolle schepenen in Brugghe in dien tiden dat dese dinghen voor ons waeren gedaen, doen te wetene allen den gonen dese lettren sullen sien of hooren lesen dat camen voor ons als voor schepenen d'heer Gillis Van Coudebrouc, ende d'heer Jan Van Cuertrike fs s'heer Robrechts, vooghden vanden godtshuuse van Ste Marien Magdaleenen, broeder Jan Reingoot als meester vanden voorseyden godtshuuse in dien tiden over 't voorseyde godtshuus ende broeder Jan Van Snelleghem sher Meeus Gays stiefzuene broeder int voorseyde godtshuus over hem selven, mitsgaders den vooghden ende den meester, ende scolden quite den her Meeus Gayen voorseyt van allen deele van allen goede ende van alder versterfvenisse die broeder Janne Van Snellegem voorseyt verstaerf ghebeurde ende toecam van Vergrielen dood (daer?) ziere (sine?) moeder sheer Meeus Gays wyf was, ende voort van alle sculden ende van alre calaenge toten dage van heden comende ende sprutende vander voorseyder versterfvenisse, behouden den voorseyden godtshuuse, een huus ende 't land daer 't voorseyde huys op staet ende datter toebehoort lieghende ende staende inde Moerstraete naesten Bouduin Boords huse of een syde ende Francoys Loodgieters huse wylen was of ander syde, ende voort behouden den voorseyden godtshuuse tenden live van den heer Meeus Gayen voorseyt sessendartigh silvere lepelen elcke vier lepelen wegende een marc zelvers, ende dese lepelen sal men besegen tenden tsheer Meeus Gayen live, inder manieren dat hier naer beschreven staet dats te weten dat de meester vanden voorseyden godtshuse die wesen sal *geven sal elken ziecken van den huus* eenen lepel ende die daer boven blyven sullen sal hy *gheven elken broeder, ende elken suster* eene tote dat sy alle gedeelt sullen syn ende dese lepelen, zo is den meester die wesen sal schuldich te versiene telker maend jof zise al hebben, ende zo waer dat hy vind dat sine niet ne hebben, daer moet hy by sinen eede eenen anderen doen maecken vanden selven ghewichte opt goens provende t onthoudene diene verloren soude hebben ende dese voorseyde leplen, zo sullen de voorseyde vooghden jof den meester nemen moghen, zo welcken tiden dat d'her Meeus Gaye sal comen syn van live ter dood vanden gereetsten goede dat naer hem blyven sal sonder meer daer toe te doene, in kennissen van alle dese dingen voorseyd, datse sullen bliven vast, zeker, ghestade, ende wel gehouden, soo hebben wy schepenen voorseyt dese lettren uythangende bezegelt met onsen segelen, dit was gedaen int jaer ons heeren als men schreef zun incarnacioen 1337 swoensdaghs naer St Nicolais daghe ende was onderteekent R. De Doppere.

Aldus staet inden voornoomden boeck, naer collatie daer jegens ghedaen by den onderschreven raet pensionaris ende greffier vande vierschaere der stadt Brugge.

Desen 16 July 1734.

J. B. D. Cridt.

[1] Staatsarchief, *Conseil privé*, carton n° 1507.



XIV

IDEM, ALS VOREN, 1376.

(Extraict uyt seker groot register ofte boeck gebonden in barderen ende gedeckt met rooden lederen, berustende in het hospitael van Ste Maria Magdaleene alwaer folio iiio verso staet als volght.)

Copye van eenen chartere van verdeelinghe van een Franse Blomme ziecke, alsoo de chaerter verclaerst gedaen voor schepenen van Brugge, int jaer 1376.

Wy Jan Van Aertrike fs Jans ende Pauwels Stuwine schepenen in Brugghe in dien tiden dat dese dingen voor ons waeren ghedaen, doen te wetene allen den gonen die dese letteren sullen sien of hooren lesen dat camen voor ons als voor schepenen, Beatrise Franse Bloums weduwe als besittige vanden goede dat bleven es bachten Franse Bloums dood voorseyt of een side, ende d'heer Jan de Rode ende dheer Jacob Van Thouroud vooghden vanden hospitaele ende godtshuuse van Ste Marien Magdaleene bi Bruggen te dien tiden als vooghden over 't voorseyde hospitael ende godtshuus, ende broeder Jan De Smet meester vanden voorseyden hospitaele ende godtshuuse ten selven tiden of ander siden, kenden ende verlyeden an beeden siden voorseyt dat sy onderlinge wel ende vriendelike vereffent verdeelt ende geaccordeert syn, als van al den deele van al den goede ende van alder versterfvenisse; meubel ende immeubel die den voorseyden hospitaele ende godtshuuse verstaerf ghebeurde ende toecam van Frans Bloums dood voorseyt in alsulcker vorme ende conditie ende manieren als hier naer volghe ende bescreven staet; dats te wetene dat de voorseyde vooghden ende meester hebben ende behouden sullen svoorscreven hospitaels ende godtshuus bouf te zinen vryen eygendomme ende over syn vrye eygen goed als over syn rechte deel ende ghebeurdicheidc commende vander voorscreven versterfvenisse, een huus ende drye cameren metter kuckene ende metter poorte diere toebehoort, te gaeder staende ten voorhoofde int leemstraetken bachten St Loyshuus, ende voort viere cameren metten eestre datter toebehoort te gaeder staende ende liggende bachten den voorseyden huus ende cameren binnen der voorseyder poorte Naesten Clais Tristrams huus of een syde ende Pieters huus van Huursele willen was of ander syde up s' godtshuus land van St Julgens ende der andere diere toebehoorende met veertiene schellingen parise siaers der hute gaende ten rechten lant cheinse, ende hier jegen zo zal Beatrise Franse Bloums weduwe voorseyt hebben ende behouden te haeren vryen eygendomme ende over haer vrye eygen goed, een huys staende inde hangwaerdstraete naesten Pieters proosts huus of een side ende Pieter huus van Ichtegheem of ander side up s godtshuys land van St Marien Madaleene voorseyt met vyf schellingen ende drye penningen paresise siaers der ute gaende te rechten landcheinse, voort so blift zoe Beatrise voorseyd in alle andere goedingen juweelen ende catheilen meubel ende immuebel, ende voort in allen baeten ende lasten van insculden ende uytsculden die bleven syn bachten voorseyd dood ende mits deser vriendelicker vereffeninge ende verdeelinghe zo scolden sy aldaer quite d heer Jan de Rode, ende d'heer Jacob Van Tho-

roudt vooghden vanden hospitaele ende godtshuyse van S[t] Marien Magdaleene voorseyt te dien tiden als vooghden over tvoorseyde hospitael ende godtshuus, ende broeder Jan De Smet meester vanden voorseyden hospitaele ende godtshuyse ten selven tyden der voorseyde Beatrise Franse Bloums weduwe van al den deele, goede, ende versterfvenisse, meubel ende immeubel die den voorseyden hospitaele ende godtshuuse verstaerf gebeurde ende toecam van Franse Bloums dood voorseyd ende voors van allen heesschen van allen sculden allen calaengen toten daghe van heden, in zo wat manieren dat het wesen mochte, commende jof sprutende vander voorseder versterfvenisse, behouden ende uytghesteken den voorseyden hospitaele ende godtshuuse blivende sine voorseyde goedinge ghelike dat sy hier vooren verclaerst syn ende bescreven staen, ende este wetene dat van deser voorseyde verdeelinghe syn twee charters eens in hebbende daer af dat Beatrise Franse Bloums weduwe voorseyt den eenen heift, ende de voorseyde vooghden ende meester svoorscreven hospitaels ende godtshuus bouf die hebben den anderen. In kennesse van dese dingen soo hebben wy schepenen voorseyt dese letteren huuthangende bezegelt met onsen zegelen, dit was gedaen int jaer ons heeren als men schreef duyst drye hondert sesse ende tseventigh up ten twee ende twintighsten dagh van wedemaent aldus gheteeckent J. Grave, ende was onderteeckent B. De Doppere.

Aldus staet inden voornoemden boeck, naer collatie daer jegens gedaen by den onderschreven raet pensionaris ende greffier vande Vierschaere der stadt Brugghe.

Desen 17[e] July 1734.

J. B. D. Cridt.



XV

DE « BROEDERS EN ZUSTERS » DER LAZARIJ TE BRUGGE, 1236.

(Extraict uyt seker groot registre, staende in eenen grooten boeck ghebonden in barderen, ende gedeckt met rooden lederen alwaer folio primo et verso staet soo volght, berustende den selven boeck in het hospitael van S[t] Maria Magdaleene.)

Dit naervolghende syn de copien te weten vanden Vidimusse in latine, ende de translatie van dien in vlaemsche van dat ziecken broeders ende susteren goet versterfven magh, ende oock diversche verdeelinge, te diverschen tiden, gepasseert voor schepenen van Brugghe, ende anders, aengaende den voorseyden godtshuse *ter causen van siecken broedren ende susteren vanden voorseyden godtshuse* alsoo hier naer verclaerst (1236, 1398).

Eerst copye van eenen Vidimus onder der stede segele van Brugghe, ghepasseert int jaer duyst drye hondert achte ende tnegentigh van eene lettere in latine ghegeven by schepenen ende alt ghemeine vander stede van Brugghe, int jaer duyst twee hondert ende sessendartigh, in vigilia Barnabe, hoe ziecken broederen ende susteren goet versterfven magh, ende dat bi den vooghden ende meester vanden godtshuse ghedeelt te syne inden oirboir vanden voorseiden godtshuse op sulcke conditie als de lettere daerof verclaerst.

Wy burghmeesters schepenen ende raeden vander stede van Brugghe, doen te wetene allen lieden dat wy int jaer ons heeren MCCC achte ende tnegentig opste vyfsten dagh van decembre zagen ende hoorden lesen sekere huuthangende letteren in latine, gans gave sonder rasure ende eenige suspicie besegelt metten seghele vander stede van Brugghe voorseyt daer of zoe useerde ten tiden als de voorseyde schepenen gemaeckt waeren, in groenen wasse ende in dobbelen steerte, in hebbende van woorde te woorde, als hier naer volght, wy scepenen ende altghemeene der stede van Brugghe, cond maken allen karstenen menschen dit jeghenwoordigh ghescrifte, aensiende dat wy om gemeene oirboire van onsen husen, *te wetene der beziecten, scamelen ende vanden hospitale S[t] Jans, vanden welcken wy heeren syn ende hueverste biden ghemeenen raede vande voorseyder stede ende consente* gheordonneert hebben ende ghestelt, soo wie begeirt te commene in eenigh van desen husen, ende in die of by noode of by professe gedwongen onsen armen te dienen, zo wat hem toecommen sal van eeniger versterfvenisse, dat al gheheelike sonder wederseeghen toecommen sal, in den oorboore van dien aermen daer hy woonachtigh es als oft waere te syns selfs oorbore, sonder eenigh wederseeghen ghelyc of hy buten dienste vanden aermen nogh inde weirelt ghebleven waere; ende eyst dat eenige renten toecommen den hoove is geoorloft te lossene, elc pond voor thiene ponden ende eyst dat eenigh persoon, gode ende den aermen te sine live ghegeven, ende naer t jaer van synder prouve ontfanghen, omme eenige versterfvenisse huute ginge, soo sal die persoon van dien goede

niet hebben, maer den huuse huut den welcken hy bi inobediencie huut gegaen es geheel blyven sal, maer soo wien de provende vanden huuse ghegeven es om syne nood ende geen profes gedaen hebbende int huus, eist dat hem gelieft met synder versterfvenisse huut gaen magh, maer nimmermeer ter provende vanden huse commen sal. Ende vanden costen die hy gedaen sal hebben vanden goede vanden aermen, sal staen ter ordonnancie van schepenen, ende eyst dat hy kiest, bin den huse te blyvene ende tgoed van synder versterfvenisse goed sy, soo sal t huys hem voorsien oock van cleederen also scepenen sonder beswaericheyt vanden aermen goeddincken sal, gedaen int jaer ons heeren 1236 inde vigilie van Sinte Barnabas apostele, in oorcondscepen van welcken dinghen hebben wy dit jegenwoordigh gescrifte met onse zeghele gedaen verstaerken in oorcondscepen van dat wy buergemeesters schepenen ende raed vander stede van Brugghe, voorseyd saghen ende hoorden lesen de voorseyde uythangende letteren in hebbende alsoo boven ghescreven staet, soo hebben wy dese letteren der up ghemaeckt bi maniere van Vidimus gedaen zegelen metten zegel van zaecken vander voorseyder stede van Brugge ghemaeckt ende gegeven int jaer ende upten dagh eerst voorschreven, ende was onderteeckent R. De Doppere.

Aldus staet inden voornomden boeck, naer collatie daer jegens gedaen, by den onderschreven raet pensionaris ende greffier vande Vierschaere der stadt Brugghe.

Desen 24 July 1739.

J. B. D. Cridt.



XVI

GESCHENK AAN 'T GODSHUIS VAN NAZARETH, TE BRUGGE, 1368.

(Extraict vuyt seker registre ghebonden in rooden barderen ende ghedeckt met rooden lederen, berustende in het hospitael van Ste Marie Magdalene binnen Brugghe alwaer fol. 37 staet soo volght.)

Item eene lettre daer in dat de broeders ende vooghden vanden godtshuyse van Onsen Vrauwen te Nazareth geobligeert staen te gevene elcke sjaers op Sinte Jans avont midtsomers, elcken siecken liggende aldaer twalf myten, also de lettre hier naer ghecopiert, mentie maeckt (1368).

Wy broeder Simon Vander Moure gouverneurne ende berchtere nu ten tiden vanden godtshuyse van Nazareth in Brugghe, Pieter Smout ende Boudin Van Hassenede vooghden vanden selven godtshuyse, doen te weten allen lieden dat wy ontfangen hebben vanden heer Janne Van Meulebeke eenen chartre ende die maght die hy hadde aen den selven chartre mentioen maeckende van vier scellyngen ende vier penningen grooten tournoysen eeuwelicker rente elckes jaers, gelycke dat daer of de voorseyde charter wel verclaerst ende inhout, midt welcker voorseyde rente wy hebben belooft ende beloven over ons ende over onse naercommers gouverneurs ende vooghden wesende vanden voorseyden godtshuyse te gevene ende te leverene op elcken Sint Jans avont mitssomers in elck jaer naestcommende, eeuwelycken tallen daghen geduerende, elcken siecken die upten voorseyden avont liggen sullen inde kercke Sint-Jans besmet vanden onghemacke van Sinte Janne twalef myten tot der somme van vier warfven twintigh ende drye persoonen bi alzo dat wy der voorseyder renten gebruycken moghen, ende alzo langhe als wise ontfangen sullen ende niet langer, ende is te weten dat hier of twee chartres syn, danof dat tvoorseyt godtshuys den eenen heeft, ende d'heer Pieter Vanden Hille die heeft den anderen ende omme dit wel te ghehoudene ende te vulcomene inder manieren voorscreven soo hebben wy deze letteren gedaen segelen metten segel vanden voorseyden godtshuyse ende omme de meere kennisse soo hebben wy Pieter Smout ende Boudin van Hassenede als vooghden vanden voorseyden godtshuyse an dese letteren gehangen onse segelen midsgaders 't godtshuys zegele voorseyt die waeren ghemaeckt den vierden dagh van Octobre int jaer ons heeren dusentigh drye hondert acht en tsestigh.

Aldus staet int voornomde registre toorconden den onderscreven raedt pensionaris ende greffier vande Vierscaere der stadt Brugghe.

Desen 24 July 1734.

J. B. D. Cridt.



ALPHABETISCHE LIJST VAN PERSOONS- EN PLAATSNAMEN.

A

B

C



D

E



F

G

H

I



J

K

L

M

N

O

P



Q

R

S



T

U

V



W

Y

Z



INHOUD.

INLEIDING.

EERSTE AFDEELING.

I

II

III

IV



V

VI

VII

TWEEDE AFDEELING.

I

II



DERDE AFDEELING.



IV

V

VI

VII





